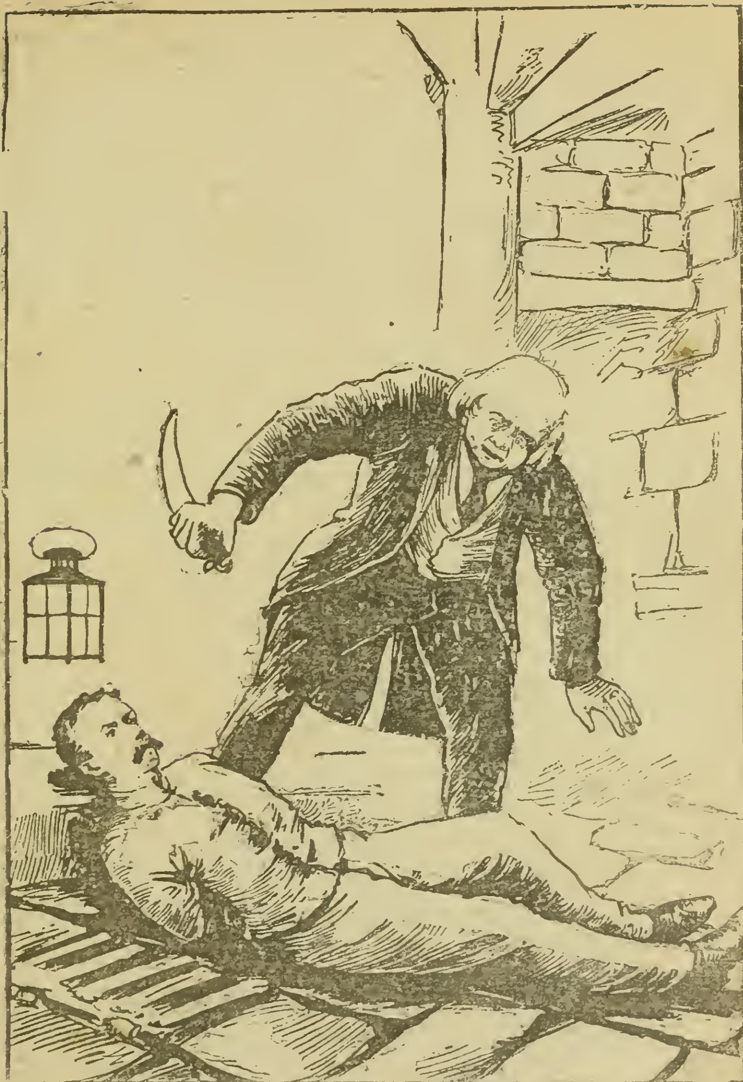


ALFRED DREYFUS



On vit l'acier briller dans sa main pendant qu'il se penchait sur Dreyfus.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

ce droit. Il est tout prêt à partir et j'en profiterai pour retourner dans ma patrie. Là, je publierai un livre qui ouvrira les yeux au monde entier sur la cruauté avec laquelle la France traite ses prisonniers, à la Guyane, elle qui a la présomption et l'impudence de se dire la première nation civilisée. Dans ce livre, gouverneur Greffin, je vous réserverai un chapitre particulier sous le titre de : « Le chien de boucher de Cayenne. » J'aime à croire que vous vous y reconnaitrez. Et maintenant, laissez-moi passer. Je veux partir.

Les joues de Mildred s'étaient couvertes d'une vive rougeur, son sein palpitait, ses lèvres tremblaient. Animée par la colère, elle était, en ce moment, étonnement belle et séduisante.

Elle voulut passer fièrement devant Greffin. Mais celui-ci lui llongea brutalement un furieux coup de poing qui l'envoya chanceler à quelque pas et s'abattre sur la pierre.

— Tu resteras ici, créature perverse et traitresse ! cria le haut fonctionnaire, montrant à nu sa féroce nature. Penses-tu pouvoir t'en aller après avoir commis un crime que les lois françaises punissent de longue réclusion ? Il te sera nettement prouvé, tout à l'heure, que la grande nation, dont tu affectes de te moquer sait punir ses contempteurs. Je saurai trouver pour toi un cachot qui te guérira promptement de tes velléités galantes.

Mildred se releva, bouillante de fureur.

— Prends garde, imprudent gouverneur, cria-t-elle. Il est des bornes à tout Je suis une libre Américaine et si tu oses toucher à moi, les Etats-Unis sauront en demander raison à la France.

Greffin lui tourna le dos en riant.

— Où est Dacosta ? demanda-t-il. Amenez ici ce vieux gredin. Je déciderai de son sort.

Le grand père de Yolande fut trainé devant le gouverneur par un soldat. Le vieillard était blême de terreur et tremblait de tous ses membres.

— Tu es complice de cette catin ! lui cria Greffin

— Je suis innocent, protesta Dacosta. Voici le papier, monsieur le gouverneur, qui m'ordonne d'obéir en tout à madame.

Et il tendit à Greffin l'ordre apporté par Mildred.

— Il est innocent, affirma l'Américaine.

— Ma signature est vraie, mais les formules sont d'une autre main, dit le gouverneur, après avoir jeté un coup d'œil sur le papier

— Comment aurais-je pu le savoir ? gémit le vieux gardien.

— Pourquoi n'as-tu pas jeté le prisonnier dans le cachot sous marin, ainsi que je te l'avais ordonné ? demanda Greffin.

Dacosta garda le silence.

— Pourquoi ! tonna le gouverneur. Pourquoi as-tu contrevenu à mes ordres ?

— Parceque, répondit l'homme à la face de chien, parceque j'aurais eu horreur de soumettre à un si effroyable supplice l'homme que des milliers et des milliers de personnes considérent comme innocent.

A cette courageuse replique, Greffin entra dans un effroyable accès de rage. Il tira son épée et en frappa violemment du plat le crâne dénudé du pauvre vieillard.

— Misérable ! cria-t-il. Depuis quand prends-tu sur toi de te poser en juge ? Qu'on le transporte à l'Ile du Diable. Il y attendra son sort.

Le vieillard, dont le visage ruisselait de sang, s'affaissa à ces terrible paroles.

— Pitié ! s'écria-t-il. Ne me séparez point de ma petite fille. Elle est aveugle et ne peut se passer de mon aide... Faites nous mourir ensemble, mais ne nous séparez pas !

— Cette aveugle peut l'accompagner sur l'ilòt, dit Greffin. Nous ne saurions qu'en faire ici.

Les soldats se saisirent de Dacosta et le traînèrent dehors.

L'on entendit le vieillard se lamenter amèrement dans l'escalier,

où le poussaient, sans pitié, les siccaires de l'infâme gouverneur.

— Il nous faut un nouveau gardien pour cette tour, reprit Greffin. Mais je l'ai trouvé, déjà. Eh! Jacques.

Le hideux rousseau qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu à l'écart, s'avança, apparaissant en plein sous le rayon de la lampe.

Lorsqu'il aperçut ce nouvel acteur du terrible drame, Dreyfus sentit tout son sang se glacer dans ses veines.

Ravaillac, le tueur de femmes!

Le capitaine pensa au rêve qu'il avait fait la première nuit qu'il avait passée dans la Tour de la Faim.

Le requin à tête humaine venait de le happer.

Mildred jeta sur le misérable un regard plein de dégoût.

— Tel maitre, tel valet! dit-elle. Voilà deux scélérats qui se sont rencontrés bien à point.

Le gouverneur tendit la main à Ravaillac.

— C'est toi qui a révélé le complot, Jacques, dit-il avec complaisance, et tu mérites de ce chef une bonne récompense. Je te nomme jusqu'à nouvel ordre, gardien de cette tour et ton premier soin sera de jeter dans le cachot sous-marin, le forçat Dreyfus et cette malheureuse. Ne perds pas de temps. J'exige que tu accomplisse mon ordre avant que je ne n'aie quitté ces lieux.

Dreyfus frémit à ces mots.

On allait donc le précipiter dans l'abime creusé sous le lit de la mer et avec lui la femme infortunée qui avait voulu lui apporter le salut!

Quelle serait la fin de cette effroyable captivité? Sans aucun doute une mort certaine et horrible, si Ravaillac se voyait chargé d'exécuter l'arrêt.

Mais il ne lui restait guère le temps de réfléchir

A peine Ravaillac eut-il reçu l'ordre du gouverneur qu'il s'écria d'une voix tremblante d'infernale joie :

— Dans ce cas, nous commencerons par le traitre Dreyfus. Soldats emparez-vous de lui, et suivez-moi.

Dreyfus n'opposa nulle résistance à ses bourreaux, voyant bien qu'il ne lui servirait de rien de se rebiffer.

On l'entraina rapidement au bas de l'escalier tournant. Ravaillac marchait devant, avec la lanterne et les clefs, ravies à Dacosta.

Il ouvrit la trappe donnant sur l'effroyable cachot et tous, descendant l'un après l'autre, le long de l'échelle de corde, arrivèrent sur l'espèce de palier étroit, déjà décrit par nous.

Même les soldats, endurcis aux plus terribles spectacles, se regardèrent avec émotion, à l'aspect du gouffre béant.

Ravaillac éleva sa lanterne et en laissa tomber le rayon sur le visage de Dreyfus.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, capitaine? demanda-t-il, d'une voix railleuse. Votre ancien soldat d'ordonnance, que vous avez cravaché pour avoir voulu embrasser votre maitresse, est devenu aujourd'hui, votre geôlier, et sa mémoire à conservé, toute fraiche encore, la mémoire du coup que vous lui avez porté.

Dreyfus le regarda avec un incommensurable mépris.

— Oui, dit-il, j'ai reconnu le tueur de femmes, Ravaillac et je suis certain de ne plus demeurer longtemps soumis à l'horreur de subir la présence d'un monstre, maudit et exécré de tous.

— Assez longtemps, toutefois, interrompit le bandit hâletant de rage, pour te sentir crever là dedans. Saute, ou bien je te pousserai, moi!

Dreyfus ne savait que trop bien, que le misérable mettrait sa menace à exécution.

Cependant, il frémissait à l'idée du gouffre qui l'attendait et tous ses membres semblaient comme frappés de paralysie à l'idée d'affronter ses épouvantes.

Il se raidit, ferma les yeux et se lança bravement dans le vide.

La chûte fut rude, mais Dreyfus se releva aussitôt, sur le fond vaseux de sa nouvelle prison. Il se sentit de l'eau jusqu'au genou.

D'épaisses ténèbres l'entouraient.

Ravaillac et ses aides s'étaient éloignés.

Dreyfus entendit les flots de la mer déferler contre les murs de son cachot.

Il se sentit entouré, de toutes parts, de mouvements mystérieux.

Des animaux, qu'il ne pouvait voir rampaient ou tournaient autour de ses pas, cherchant à fuir, comme troublés, soudains, dans leur long repos.

Il alla, tâtant les murailles, cherchant quelque saillie, quelque creux, au moyen desquels il put s'élever au dessus de l'eau âcre et salée. Mais il ne rencontra qu'une surface lisse et glisante.

Le découragement s'empara de lui

Aucun homme pourrait-il affronter pendant une semaine le séjour d'un pareil gouffre, sans y sentir chanceler et sombrer sa raison ?

Une sueur froide perla à son front en songeant à ce que lui avait dit Dacosta quelques jours auparavant. Et, dans un aveugle mouvement de désespoir, il se heurta le front aux murailles en poussant des gémissements lamentables

Ses plaintes furent cependant couvertes par le cris d'une femme. Un rayon de lumière reparut au rebord du puits, celui de la lanterne de Ravaillac.

Mildred, la seconde victime du gouverneur, allait être précipitée dans le gouffre.

La malheureuse se débattait comme une insensée et, pendant qu'on l'entraînait le long de l'échelle de cordes, faisait des efforts inouis pour se soustraire aux mains des soldats.

— Lâchez-moi ! criait-elle d'une voix déchirante. Vous voulez m'assassiner ! Vous n'avez pas le droit de m'enterrer vivante, ici. Vous n'en avez pas le droit, vous dis-je. Je suis une citoyenne de la libre République Américaine.

— Ne l'écoutez pas, criait une voix dans laquelle Dreyfus reconnut celle du gouverneur. Saisis-là, Jacques, et précipite-là dans le puits.

Deux soldats avaient trainé enfin Mildred sur le palier.

En voyant le gouffre, elle poussa une clameur d'horrible épouvante,

— Vous voulez me jeter là-dedans ? cria-t-elle. Est-ce que vous êtes donc frappés de folie ?... Ceci n'est pas une prison, mais une tombe !... Au secours ! Au secours ! Vingt mille francs à celui qui me sauvera. Je jure que je lui paierai cette somme en bon or !

— Cette mendiante là veut vous tromper, dit en riant Greffin. Elle ne pourrait disposer d'un sou, car sa fortune est dès à présent confisquée au profit de l'Etat... Allons, qu'on en finisse !... Qu'on la précipite !

— Grâce ! supplia l'infortunée, joignant les mains et les élevant vers son mari. Je vous suivrai, soumise, je vous servirai, je serai votre esclave, mais ne me faites pas jeter dans cet abîme ! Grâce ! grâce ! gouverneur !

— Il est trop tard, madame, lui répondit la voix tonnante de son implacable époux. D'ailleurs, pourquoi tant répugner à descendre là-dedans ? Regardez-y mieux. Votre amoureux vous y a précédée et vous attend. Vous souhaitiez de le posséder, à vous toute seule, et tout entier. Qu'importe si la chambre nuptiale est un peu humide et mal commode ? Un si fervent amour ne regarde point à de semblables bagatelles.

Ravaillac saisit, d'une main, la malheureuse par le bras, pendant que de l'autre il lui serrait la nuque.

Les soldats, assez peu rassurés, s'étaient rangés contre la muraille. L'un d'eux élevait la lanterne

— Sautez, madame, gronda le monstre roux, à l'oreille de l'Américaine.

Tremblante, égarée, Mildred voulut reculer vers les soldats.

— Sautez ou je vous pousse ! dit Ravaillac.

— Assassin ! Assassin ! Sois maudit !

Ravaillac imprima des deux mains et du genou une violente impulsion à la malheureuse femme.

Mildred disparut dans le gouffre avec un cri effroyable. Lorsqu'elle en atteignit le fond, elle avait perdu connaissance.

Presque au même instant, elle fut saisie par deux bras vigoureux.

Dreyfus l'avait arrêtee presque au passage. Il la souleva et la jeta sur ses épaules.

La lumière, brillant au haut du puits, disparut.

Le gouverneur quitta la tour avec ses hommes, pour regagner la barque qui l'attendait, amarrée devant la porte de fer.

— Dacosta est-il parti ? demanda Ravaillac, resté naturellement en arrière.

— Oui, monsieur. On l'a déjà embarqué.

— Et la jeune fille dont il parlait ?

— L'aveugle ? On ne l'a point retrouvée. Les soldats ont visité la tour dans ses moindres recoins, sans la découvrir. Je soupçonne qu'ayant entendu le sort réservé à son grand-père, elle se sera jetée à la mer, d'angoisse et de désespoir.

— Elle y sera mieux cachée que partout ailleurs, dit Greffin, avec indifférence, en mettant le pied dans la barque qui, bientôt s'éloigna avec son chargement.

Ravaillac ferma soigneusement la porte de fer, s'assura si la trappe recouvrant le cachot sous-marin était bien assurée, puis alla tranquillement se coucher.

Il s'étendit voluptueusement sur la couche de son prédécesseur et, pour dire les choses comme elles sont, ne tarda point à

s'endormir comme si sa conscience n'avait jamais été chargée de la moindre pecadille.

. . . .

Une heure bien pénible et bien cruelle s'était écoulée pour Alfred Dreyfus.

Il avait réussi à coucher Mildred, toujours évanouie, sur une espèce de lit en pierre, qu'il avait découvert et qui, sans doute, devait servir de couche aux malheureux hôtes de ce lamentable séjour.

Assis à côté de l'inerte épouse du gouverneur, il tremblait de froid et d'horreur se disant que, sans nul doute, ce cachot sous marin deviendrait leur tombeau, à tous les deux.

— Ne me laisse point souffrir plus longtemps, Seigneur, gémit-il, en joignant les mains. Abrège mes tortures !

En ce moment, il entendit au dessus de lui un faible bruit, comme celui de pas glissant légèrement sur les dalles du palier supérieur.

Ce ne pouvait être Ravaillac !

Dreyfus se redressa et regarda vers le haut, mais l'ombre, à laquelle ses yeux commençaient cependant à s'habituer, ne lui permit d'entrevoir qu'une silhouette fugitive.

Mais soudain il se sentit délicieusement surpris par une douce voix qui lui criait du haut :

— Ne crains rien, Dreyfus !... Je suis là, près de toi.

C'étaient là de consolantes paroles et la voix qui les prononçait, était celle de Yolande, la jeune aveugle !

XLVIII

Un plan infernal

Le prince Stéphan Dubisky, son epouse Juliana et le pet André étaient arrivés à Paris.

Avant tout, il avait arrêté ses loyements au Grand-Hôtel où on lui réserva au premier étage, quatre chambres, donnant sur le boulevard.

Une foule nombreuse de promeneurs circulait devant le Grand Hôtel et aux environs de l'Opéra. C'était par une admirable journée et tout Paris semblait être sur pied pour fêter les magnificences de la saison.

Mais ni Stéphan, ni Juliana n'avait de regard pour le mouvement de la ville mondiale.

Il y avait bien peu de jours, encore, que le jeune couple s'était proposé de visiter la capitale française, si justement célèbre dans le monde entier et dont il se réjouissait de contempler les merveilles de luxe et d'art.

Sa grande fortune et son rang élevé auraient mis Stéphan, à même d'introduire sa femme dans les salons les plus aristocratiques et de lui faire voir à tous les degrés les recherches d'un monde où l'on se baigne dans un perpétuel océan de joie, d'or et d'amour.

Combien de fois avaient-ils arrêté des plans à ce sujet, alors qu'ils se trouvaient, seuls, dans leur somptueuse chambre nuptiale du château de Krasnahorka!

Mais que sont les plans, les espérances, les projets humains ? D'une main brutale le malheur avait ouvert les portes pour pénétrer dans le calme et aimable nid des époux, toujours amants.

Sur eux, comme une épée de Damoclès, plânait la crainte d'un fatal évènement.

Juliana portait toujours dans les veines le lent mais terrible venin qu'y avait introduit la morsure du loup enragé.

Pendant le voyage de Krasnahorka à Paris, la blessure s'était bien refermée, mais ce n'était là qu'une amélioration trompeuse. D'instant en instant pouvaient se déclarer les suites de la terrible morsure.

Stephan vivait dans la perpétuelle angoisse de voir l'épouse qu'il adorait, atteinte soudain de l'effroyable mal qui non seulement fait expirer ses victimes dans d'indicibles tortures, mais est d'un péril si grave pour ceux qui les entourent.

Hélas ! la vengeance des Tziganes n'avait que trop bien réussi !

D'abord, ce furent de légers symptômes qui annoncèrent les progrès du poison. Pendant quelques jours, la jeune princesse parut bien portante, tout en sentant des frissons soudain lui passer dans tous les membres et en se plaignant de ce que ses mains et ses pieds lui parussent peser parfois à l'égal du plomb.

Elle éprouvait des excitations nerveuses, aux extrémités des doigts et dans les muscles de la face. Et, après chacun de ces fugitifs mais persistants accès, elle se sentait fort lasse.

Juliana, cependant, n'avait, elle-même, aucun soupçon du danger qui la menaçait.

Stéphan lui avait persuadé qui s'il avait pressé leur voyage à Paris, c'était dans l'intérêt du petit André, et pour ramener le pauvre petit à sa mère, la malheureuse femme de l'infortuné capitaine Dreyfus.

— Puisque nous voilà à Paris, avait dit le prince, à peine installé au Grand Hôtel, si nous en profitions pour rendre une viste, en voiture, à l'établissement du célèbre médecin Pasteur ?

Je désirerais fort, en somme, qu'il examinât cette morsure, pour que nous fussions complètement rassurés à cet égard.

— Mais cette blessure n'a absolument rien de sérieux, mon ami, avait répondu la jeune femme, en riant. Vois plutôt. Elle est déjà toute cicatrisée.

— Fort bien, ma chère, mais en quoi cela t'empêcherait-il de me satisfaire et d'aller, avec moi, voir ce fameux Pasteur, dont le monde redit la gloire ? L'animal qui t'a mordue était cependant un loup, une bête de proie, et l'on agit toujours sagement en prenant garde à de pareilles blessures, quelle que peu graves qu'elles soient en réalité.

— Allons donc chez ton Pasteur, avait répondu la jeune femme. Mais ce que j'en fais, c'est bien pour vous rassurer, monsieur le trembleur.

Elle embrassa gentiment son mari et, riant et se moquant, se mit à procéder à sa toilette devant l'immense psyché où elle pouvait se voir en pied.

Stéphan avait peine à dissimuler l'intolérable souffrance qui lui rongeait le cœur, et il devait rappeler à lui toute son énergie pour ne pas fondre en larmes en songeant que sa jeune, charmante et joyeuse compagne, portait dans les veines le germe d'une épouvantable mort.

Il avait reporté ses dernières espérances sur l'art de Pasteur, l'auguste savant, le bienfaiteur de l'humanité. Il fallait que l'illustre médecin, qui s'est assuré une renommée éternelle, en découvrant le moyen de guérir la rage, par l'inoculation, même du virus rabbique, il fallait dis-je que Pasteur, en personne, s'occupa de la cure de Juliana.

A lui seul et à nul autre il n'entendait confier cette chèr malade, quand même Pasteur eut exigé un million pour le traitement.

Stéphan sacrifierait volontiers cette somme.

Au besoin, il se dépouillerait jusqu'à la besace. Il préférait

vivre du travail de ses bras et ne plus manger que du pain de seigle, à l'effroyable supplice de voir succomber l'être qu'il aimait plus au monde à la plus horrible des affections.

Stéphan et Juliana, ayant arrêté une voiture découverte, se firent donc conduire à l'institut Pasteur, un grand bâtiment, d'aspect sévère, qui produisit sur le jeune couple hongrois une indéfinissable impression d'inquiétude.

Une foule de visiteurs encombraient les couloirs si bien que Stéphan et Juliano eurent grand peine à se frayer un passage.

Il leur parut singulier que toutes les personnes qu'ils rencontraient là fussent vêtues de noir et que leur visage fut d'une expression si grave et si recueillie.

Ils suivirent le flot et, arrivés au premier étage s'adressèrent à un laquai, en riche livrée, porteur d'une grande canne, à pomme d'or. Cette pomme était entourée d'un crêpe.

— Monsieur, dit le prince, à ce majestueux domestique, nous voudrions voir le docteur Pasteur.

— Entrez, monsieur, répondit l'homme, mais hâtez-vous, car la voiture est attendue d'un moment à l'autre.

Stéphan, fort heureux d'être arrivé à temps pour parler, encore, aujourdhui même, au célèbre spécialiste, entraîna Juliana vers une grande porte, qui se rouvrait de temps à autre pour laisser entrer une trentaine de personnes, à la fois, seulement.

Justement, les valets, postés à l'intérieur, en firent jouer les battants et le prince et sa compagnie n'eurent qu'à se laisser entraîner pour en franchir le seuil.

Ils s'arrêtèrent stupéfaits, en se trouvant dans une salle, aux murailles et aux colonnes toutes drapées de noir.

Au milieu se dressait un superbe catafalque, supportant un cercueil ouvert, entouré de centaines de cierges allumés.

Dans la bière reposait le corps d'un homme, à barbe grise, vêtu de noir. On avait paré sa tête auguste d'un laurier et

sur sa poitrine, constellée de croix et de crachats, se détachait la croix de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

— Qui donc ce peut-il être? s'écria à demi voix Stéphan. On nous aura indiqué une autre salle.

Il s'adressa à un monsieur, qui se tenait près du cercueil, comme pour surveiller le défilé des curieux.

Après avoir décliné son nom et son titre, Stéphan ajouta:

— Je viens seulement d'arriver avec la princesse, à Paris, pour consulter le docteur Pasteur sur un cas assez grave. Aurriez-vous la bonté de bien vouloir me dire où je pourrais trouver le célèbre médecin?

— Là! répondit le monsieur interpellé, là, dit-il d'une voix triste, montrant de la main le corps exposé en parade.

Et, un moment après, pendant que Stéphan et Juliana le regardaient avec émotion.

— Le grand Pasteur, ajouta-t-il, a expiré hier dans la journée.

Ces paroles frappèrent le prince comme l'eut pu faire un coup de foudre.

Eh! quoi, l'homme sur lequel il basait toute son espérance n'était plus! Le seul qu'il jugeât en état de sauver sa femme en péril de mort avait succombé lui-même!

Le médecin, car c'en était un, auquel s'était adressé Stéphan, lui rendit cependant, quelque courage.

— Pasteur est mort, avait-il repris, mais l'œuvre bénie qu'il a inaugurée sera poursuivie. On a désigné trois médecins, qui ont travaillé sous sa direction et qui sont en état aussi bien qu'il l'était lui-même d'appliquer son traitement génial. Si vous le désirez, je chargerai un domestique de vous introduire auprès d'un de ces messieurs.

Il fit signe à un valet qui passait et lui dit:

— Conduisez monsieur et madame chez le docteur Burger.

Le prince remercia son obligeant interlocuteur et, après s'être respectueusement incliné, ainsi que Juliana, devant la dépouille

mortelle du savant décédé, suivit le valet qui les fit monter a un étage supérieur.

C'était bien le docteur Henri Burger, l'ami de Mathieu Dreyfus et que nous avons appris à connaître à la clinique de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il défendait si vaillamment la chaste Paulowna Mirowitch, contre les regards effrontés des carabins, c'était bien le docteur Burger, disons-nous, qui était nommé comme un des trois médecins reconnus capable de recueillir le lourd héritage de Pasteur.

Depuis longtemps le jeune savant avait attiré l'attention du monde médical par le nombre et la valeur de ses écrits. Et quoique d'origine allemande ce qui est encore malheureusement trop souvent en France, un invinsible obstacle pour fournir une brillante carrière, force avait bien été de le nommer à ce poste tout spécial.

Il reçut le prince et son aristocratique compagne av c une courtoisie et une obligeance parfaites et ne laissa rien percer de son inquiétude lorsque Stéphan lui eut raconté l'histoire du loup enragé et les symptômes d'indispositions qui s'étaient manifestés chez la princesse.

— Il n'y a rien, là dedans, de bien grave, je l'espère, au moins, dit-il du ton enjoué et ouvert que prend tout médecin intelligent, pour rassurer ses malades. Mais cependant, madame, vous devrez vous soumettre pendant quelques jours à mon examen. Peut-être cela durera un peu longtemps, à votre goût. Mais c'est un sujet sur quoi je pourrais vous en dire plus long demain. Dans tous les cas, madame la princesse devra résider ici, dans l'Institut même, et... seule.

Les larmes vinrent aux yeux de Juliana, en entendant ces paroles. Mais Stéphan sut la rassurer.

Toute la personne du docteur Burger lui inspirait, d'ailleurs, une telle confiance, qu'elle se soumit à tout, bien que le cœur un peu gros.

Sous la direction du docteur, quelques chambres furent aménagées, pour la princesse, à l'intérieur de l'Institut. L'appartement fut jugé par elle élégant et confortable.

Ce fut dans le cours même de l'après midi que Juliana s'installa à l'Institut Pasteur. La séparation des deux époux fut pénible, bien que Stephan fut autorisé à faire chaque jour, à sa femme, une visite de la durée d'une heure.

Mais l'époux, si bien que l'épouse comprenaient maintenant qu'il s'agissait d'un traitement sérieux et sévère.

Hélas ! c'était la première fois, depuis la célébration de leur hymen qu'ils avaient à vivre séparés l'un de l'autre.

Longtemps ils se tinrent embrassés.

— Et maintenant. dit Stéphan à Juliana, en prenant congé d'elle, je m'en vais m'occuper de rendre le petit André à sa mère. Je viens de télégraphier à mon cousin, le major Esterhazy, qui pourra m'aider grandement en cette circonstance. Je l'attendrai au Grand Hôtel. Au revoir, ma chère Juliana ! Dieu te garde ! Demain nous nous reverrons.

Oui, ils devaient se revoir. Mais comment ?

. . . .

Esterhazy ne fut pas peu surpris de recevoir un telégramme de son cousin, le prince Stéphan Dubisky, qui lui annonçait son arrivé à Paris, avec son épouse.

Esterhazy n'aimait pas beaucoup son cousin. La cause de son antipathie pour lui résidait en ceci, que Stéphan était entré sans empêchement en possession des biens considérables de la famille Dubisky, tandis que le beau ténébreux n'avait rien en de ceux tout aussi bien importants de la puissante famille des Esterhazy.

En réalité il n'avait aucun droit en tout ou en partie, à semblable héritage. Sa mère était bien une véritable Esterhazy, famille ou le ventre anoblit, mais avant son mariage avec un gentilhomme français, elle avait eu un fils Ce fils, c'était notre

futur et sinistre major, adopté plus tard par l'époux de sa mère qui lui avait transmis le nom d'Esterhazy-Walsin.

Pendant que les autres Esterhazy et leurs proches parents, les Dubisky, menaient la vie large et opulente, Esterhazy-Walsin avait à livrer le rude combat pour la vie. Donc rien d'étonnant à ce qu'un gaillard de ce tempérament ne songea qu'avec haine et rancune aux membres plus heureux de sa noble famille.

Pour pardonner au destin le mauvais tour qu'il lui avait joué dès sa naissance, il lui aurait fallait une âme juste et elevée. Or nous savons ce qu'il en était vraiment à cet égard.

Cependant il restait encore au sinistre major certain espoir d'entrer en possession d'un superbe héritage, et cet espoir reposait tout entier sur le prince Dubisky et sa jeune épouse.

Par un de ces anciens testaments de famille, religieusement respectés dans les nobles maisons maggyares, il avait été stipulé qu'au cas d'extinction de la lignée mâle des Dubisky, la fortune tout entière. ainsi que le titre, passerait au descendant mâle d'une titutilaire femme de la famille Esterhazy.

Or, le sinistre major se trouvait être le fils unique d'une comtesse Esterhazy et le testament ne mentionnait aucun cas d'exclusion pour cause de naissance illégitime.

Le prince Dubisky disparu, sans laisser de fils, il se trouvait, lui, tout placé pour entrer en possession de sa fortune.

C'est ce qui le faisait rêver en s'habillant pour se rendre à l'invitation de son « cher cousin » qui l'attendait au Grand Hôtel.

— Si ce gêneur de Stéphan avait le bon esprit de décéder promptement sans laisser de fils, se disait-il, je serai du coup plus de vingt fois millionnaire et délivré de la vie d'expédients que je me vois obligé de mener. Mais voilà qu'il lui a pris la fantaisie maudite d'épouser une jeune et jolie femme et s'il leur vient un garçon, adieu l'héritage ! Diable ! Je me suis trop peu occupé de cette affaire là. Avant que ce fougueux Hongrois

ne fit la connaissance de sa princesse, j'aurais du l'engager à passer quelque temps à Paris. Il m'aurait été bien facile, dès lors, de l'entraîner dans un tel torrent d'excès et de folies que sa santé en aurait souffert une irréparable atteinte, Mais est-il vraiment trop tard pour réaliser ce plan là? Il est marié, soit. Mais serait-il vraiment aveugle pour la beauté d'autres femmes que la sienne? Ou bien — car les Hongrois ont la tête près du bonnet — si je l'embarquais dans quelque méchante affaire, un duel, avec une bonne lame pourrait m'en débarrasser encore plus promptement. Ah! Ah! Stéphan Dubisky. Tu pourrais bien être venu à Paris pour ton malheur. Pardieu! je le jure à présent, si je puis l'empêcher, jamais tu ne reverras ton beau manoir de Krasnahorka.

Le plan infernal était conçu par ce démon à face humaine.

Esterhazy adressa un regard à son miroir et quitta son logis pour se rendre en voiture de louage au Grand Hôtel.

Le prince n'était point revenu depuis un quart d'heure de l'Institut Pasteur lorsqu'on lui apporta une carte portant le nom du comte Esterhazy-Walzin.

Les deux cousins se saluèrent avec courtoisie, mais il y eut une nuance dans leurs façons respectives.

Celles de Stéphan étaient simples et sincères tandis que le beau ténébreux ne faisait que jouer — supérieurement, il est vrai — la comédie de l'effusion et de la cordialité.

Après les premiers compliments, Stephan apprit au sinistre major le malheur qui avait frappé sa femme. Lorsqu'il en arriva au moment où il avait laissé la princesse à l'Institut Pasteur, ses yeux se remplirent de larmes, tant était grande son affliction.

Cette âme franche et aimante ne pouvait dissimuler ses sentiments.

Esterhazy s'attacha à consoler son bon cousin.

— Cela n'a aucune gravité, dit-il, et ne pourrait devenir grave en aucun cas. L'effroyable maladie qu'est la rage n'arrivera point

à se déclarer chez cette chère princesse. Eh! mon cousin, il ne faut point vous laisser aller à pareille exagération de tristesse. Vraiment, je vois bien qu'à moi est échu le devoir humanitaire de vous procurer quelque distraction. Mais grâce à Dieu, les occasions d'oublier les choses ennuyeuses ou graves ne manquent point à Paris.

— Non, répondit le prince Dubisky. Provisoirement, je renonce à tout plaisir. Comment pourrai-je m'amuser pendant que ma femme souffre et se plaint ! Je ne saurais goûter un moment de joie avant d'être pleinement rassuré sur son sort.

Esterhazy réprima un geste de contrariété.

— D'ailleurs. reprit Stephan, une autre et importante cause m'a conduit à Paris, une cause qui me tient particulièrement à cœur et d'autant plus fort qu'elle se trouve en rapport avec un triste secret de ma vie de jeunesse.

Au mot de secret, le sinistre major sentit redoubler sa curiosité. Peut-être allait-on lui découvrir quelque lourde erreur, au moyen de laquelle il pourrait atteindre au vif l'honneur de Stephan.

— L'histoire est courte, dit Stephan, commençant son récit, Il y a quelques années je m'attachai à une Tzigane, qui me donna un fils. Mon père qui ne voyait en Méliora — c'était le nom de cette fille — qu'une séductrice, par calcul, la fit transporter à la frontière avec toute la bande dont elle faisatt partie. Or, cinq ans plus tard et lorsque mon père était mort, déjà, cette Tzigane reparut dans les environs de Krasnahorka et me présenta un enfant qu'elle prétendit être le mien. Juliana poussa la bonté et peut-être la faiblesse jusqu'à permettre que cet enfant fut élevé au château, comme si sa naissance eut été légitime et qu'il m'appartint par l'honneur du nom, comme par les liens du sang. Mais aujourd'hui je possède les preuves que cet enfant n'est autre qu'un enfant volé par sa soi disant mère, et cela en France, dans les environs de Paris.

— Mais voilà tout un roman! s'écria négligemment le sinistre major.

Avant que le prince ne put répondre, la porte s'ouvrit brusquement et le petit André fit irruption dans la chambre.

— Vois donc, papa, les belles images! cria l'enfant, brandissant un paquet de chromolithographie, dont lui avait fait cadeau un des domestiques de l'étage. Il y a là de tout, des maisons, des hommes et des animaux.

Au premier regard qu'avait jeté Esterhazy sur l'enfant, les paroles qu'il allait dire à son cousin s'arrêtèrent dans sa gorge.

Il n'aurait pu dire en réalité quel était cet enfant, mais ses traits lui rappelaient involontairement ceux d'un homme dont son esprit était occupé plus qu'il ne se le serait avoué à lui-même.

Cet homme, avons-nous besoin de le dire était le capitaine Dreyfus, par lui précipité dans l'abime.

— Quelle surprenante ressemblance! se dit Esterhazy.

Puis, soudain, saisi par d'invincibles soupçons, il se tourna vers son cousin et lui demanda:

— Et n'aurez-vous relevé nulle trace au sujet des parents véritables de ce pauvre petit?

— Plus qu'une trace. Je crois les connaître, du moins, pour ce qui concerne leur nom.

— Et ce nom quel est-il ?

— Son père serait le malheureux, mais selon moi et selon beaucoup d'autres, l'innocent prisonnier de t'Ile du Diable. J'entend le capitaine Alfred Dreyfus.

— André ! s'écria le sinistre major, comme frappé d'une secousse électrique.

Ce nom lui était échappé sans qu'il le voulut.

Stéphan regarda son cousin avec surprise.

— Vous connaissez donc cet enfant? demanda-t-il.

— Comment ne le connaîtrai-je pas ? répondit Esterhazy, reprenant lentement possession de lui-même. Dreyfus n'était-il pas

mon meilleur ami avant que, par sa propre faute, il anéantit à jamais son bonheur domestique et son honneur de soldat ? N'allai-je point, autrefois chez lui, à ma convenance ?... Oui, voilà bien son fils, son favori, son petit André !... Où avais-je donc les yeux pour ne point m'en apercevoir tout de suite ? Viens ici. cher petit, et donne-moi la main... Pauvre enfant, malheureux orphelin ! Quel bonheur ce me sera que de pouvoir te ramener à ta mère infortunée !

— Et c'est ce que nous ferons sur l'heure, s'écria Stéphan, heureux que ses prévisions à l'égard des parents d'André ne l'eussent point trompé. Venez, mon cher cousin Esterhazy, accompagnez-moi. Faisons-nous conduire immédiatement auprès de madame Dreyfus pour lui rendre le fils trop longtemps ravi à sa tendresse. La pauvre âme, si rudement éprouvée, ne doit point pleurer nne minute de trop la perte de son cher enfant.

Stéphan avait bondi hors de son fauteuil et s'apprêtait à sonner pour commander une voiture, mais Esterhazy l'arrêta par la main.

— Ne faites pas cela, lui dit-il. Il ne serait pas bon d'aller trouver cette malheureuse femme sans l'avoir préparée au bonheur inespéré qui lui arrive. Pour autant que j'en sâche, elle doit habiter quelque part aux Champs-Elysées, isolée du reste du monde et toute entière à sa douleur. La joie folle de retrouver tout à coup l'enfant qu'elle pleure pourrait lui porter un coup mortel... Justement, je me souviens à présent qu'elle s'est retirée chez une parente, madame de Bellancy... J'ai accès chez cette dernière... Oui, voilà ce qu'il nous faudra faire... Je vous précéderai pour préparer madame Dreyfus au bonheur qui l'attend, puis je reviendrai vous prendre ici, avec l'enfant.

— Voilà qui me semble parfait, dit Stephan.

— En ce cas, je n'ai pas de temps à perdre !

Esterhazy reprit son képi et alla vers la porte. Arrivé sur le seuil de la chambre, elle se retourna.

— Quelque chose, mon bon cousin, dit-il, en s'arrêtant. Ne parlez à personne au monde de cet évènement et, surtout, aussi longtemps que vous serez à Paris, ne prononcez point le nom de Dreyfus. Vous n'avez point d'idée des soupçons qui s'attachent ici à tous ceux qui ont quelques rapports, si innocents fussent-ils avec la famille du traître.

— Je vous remercie de cet avis, mon cousin et m'en souviendrez en toute occasion.

— Et vous agirez sagement, dit le sinistre major. Mais à bientôt. Dans moins d'une heure je serai revenu.

Un sourire méprisant se jouait autour de la bouche cruelle du sinistre major, pendant que, vivement, il descendait l'escalier de l'étage, sans attendre le départ de l'ascenceur.

— Mon beau cousin Stéphan est plus aisé à mystifier que je ne l'aurais cru, murmura-t-il. Le diable devrait lui venir en aide si je ne l'attirais tout entier dans mes filets. Seigneur de Krasnahorka? Voilà qui sonne bien. Je serai bientôt ce seigneur là!

XLIX

Une fausse Lucie Dreyfus

Deux heures plus tard une voiture fermée s'arrêtait devant le Grand Hôtel et avec le beau ténébreux en descendait une dame, vêtue de noir et portant un long voile de crêpe.

Esterhazy remonta lentement l'escalier en parlant à voix basse à sa compagne,

— Ainsi, ma chère Béatrice, tout est compris, n'est ce pas. Tu sais le rôle qu'il te faut jouer.

— N'ayez donc pas peur, mon cher comte, répondit la dame en riant. Vous me l'avez seriné, ce rôle, comme si j'avais à le jouer ce soir, encore, sans souffleur et fait répéter à satiété. Je sais tout ce qu'il faudra dire et ce qu'il importe de taire. Mais n'y a-t-il point de danger que la police mette le nez dans cette affaire?

— Béatrice di Tenda n'est point d'ordinaire si poltronne à l'égard de la police, répondit le major d'un ton moqueur. Croyez-moi, ma chère, vous avez mené à fin des choses autrement scabreuses que celles-là. Par exemple, il n'y a pas bien longtemps, lorsque nous nous sommes associés, chez la Bellancy, pour plumer ce petit marquis, devenu soudain, chez vous, à ce que vous assurez, un simple teneur de livre. Ce jour, nous avons couru des dangers bien plus graves, car j'oserai jurer que ce commis était en réalité un espion que me dépêchaient mes ennemis.

— Ne me rappelez plus ce jeune homme, répondit Béatrice, fronçant le sourcil. Je crois entendre toujours encore le son de sa voix, lorsqu'il nous maudissait tous !

— Ne songez donc plus à lui, vous même. répondit le major. Rappelez-vous seulement que vous devez representer au naturel le personnage de Lucie Dreyfus, et tenez prête une ou deux vraies larmes, si vous pouvez.

— Quelle femme ne le pourrait, répondit l'Italienne, riant derrière son voile noir.

Ils avaient atteint l'étage où se trouvaient les appartements du prince Dubisky.

— Attendez-moi ici, jusqu'à ce que j'appelle, dit-il.

Esterhazy voulut s'éloigner, mais Béatrice le retint par le bras.

— Mon cœur bat d'angoisse, dit-elle. Pourvu qu'en me mêlant

à cette nouvelle aventure, comte, vous ne m'entraîniez pas ma perte !

— Folie ! Reprenez de l'assurance. Vous savez que je vous ai promis mille francs si vous nous livrez l'enfant à discrétion,

— Oui, je le sais. Mais dites-moi, comte, pourquoi madame de Bellancy, votre grande amie, ne joue-t-elle point elle même ce rôle, que me semble si dangereux ?

Esterhazy se fâcha.

— Madame de Bellancy, répondit-il vivement, n'aurait point hésité un instant à s'en charger. Mais la chose lui était naturellement impossible, la cicatrice qu'elle porte au visage la rendant d'abord trop aisément reconnaissable et l'enfant, ensuite, ayant déjà eu occasion de la voir. Laissez-moi donc aller. Dans quelques minutes, vous aurez gagné vos mille francs.

Et la repoussant de la main, le sinistre major entra délibérammment dans les appartements du prince.

— Me voici de retour, mon cher cousin, dit-il, en se laissant tomber dans un fauteuil avec toutes les marques d'une extrême lassitude. Quelle scène ! Voyez l'état dans lequel elle m'a mis. Cette pauvre dame riait et pleurait à la fois lorsque je lui appris que son garçon se trouvait à Paris et que pendant sa longue absence il avait eu la chance de tomber dans de bonnes mains. L'heureuse mère a voulu à toute force m'accompagner sur le champ ici... Elle attend dans le couloir. Me permettez-vous de l'appeler ?

Au lieu de répondre, Stéphan courut lui même à la porte et l'ouvrit vivement.

— Venez, madame, venez, cria-t-il à la dame, debout au dehors. Quelle idée a mon ami Esterhazy de vous faire attendre là, ne fut-ce qu'un instant.

Béatrice pénétra dans la chambre d'un pas mal assuré.

Elle rejeta son voile. Ebloui par sa fascinante beauté Stéphan fit un pas en arrière.

— Mon fils! s'écria l'Italienne, répétant la leçon que lui avait dictée la Bellancy. Mon enfant! Où est mon enfant?

Et elle porta à ses yeux, un fin mouchoir garni de dentelles, comme si elle eut voulu contenir un flot de larmes.

Esterhazy referma prudemment la porte.

Stéphan était fort ému de la douleur de cette superbe créature, si rudement éprouvée par le destin.

— Madame Dreyfus, dit-il d'un ton pénétré, vous êtes bien malheureuse, mais Dieu m'a choisi comme un de ses instruments pour guérir au moins une des plaies qui vous ont faites la méchanceté des hommes. Votre fils André se trouve dans la pièce à côté et, dans un instant, il sera dans vos bras. Je n'ai pas besoin de vous assurer, n'est ce point, madame, que l'enfant, aussi longtemps qu'il a demeuré sous mon toit, a été placé sous l'égide de ma femme et traité comme s'il eut été notre propre fils. Hélas! madame, je vous l'avouerai... Il me peine d'avoir à me éparer de notre petit favori, bien que notre âme dût se réjouir la pensée qu'André a retrouvé, enfin, sa véritable mère!

Le prince Stéphan avait parlé avec tant d'âme, que même Béatrice qui, possédait un cœur sensible comme beaucoup de ses pareilles, ne put retenir ses larmes.

— Tiens! Tiens! se dit le sinistre major. Cette petite Béatrice est meilleure comédienne que je l'avais cru d'abord.

Et en même temps, il remarquait avec une infernale joie la vive impression que la belle Italienne avait produit sur son bon cousin.

— Je vais vous chercher votre fils, madame, dit Stéphan allant vers la porte donnant sur la chambre où jouait l'enfant.

Derrière lui, Béatrice et Esterhazy échangèrent un regard significatif. Maintenant, le moment décisif était arrivé.

L'enfant ne protesterait-il point contre la fausse mère qui se présentait pour le réclamer? Ne démasquerait-il pas l'impudente comédienne?

André entra dans la pièce, conduit à la main par le prince. Béatrice poussant un cri dont l'intonation avait été savamment réglé par la Bellancy courut à l'enfant, le souleva, avec passion et le pressa si rudement contre son sein, qu'avec la meilleure volonté du monde il n'aurait pu articuler un mot.

— Je t'ai donc enfin de retour, mon cher petit ! cria-t-elle. Enfin ! Enfin ! Ah ! combien j'ai souffert à cause de toi !

André réussit pourtant à se débarrasser de cette sauvage étreinte. Il sauta sur le tapis, et, les mains croisées derrière le dos, se mit à considérer Béatrice de ses yeux clairs et pénétrants.

— Il ne faut plus m'embrasser comme ça, dit-il d'un ton mécontent. Je ne veux pas que vous m'embrassiez.

— Mais, André ! dit le prince avec surprise. Est-ce tu ne reconnais plus ta mère ?

Le gamin frappa avec colère du pied sur le parquet.

— Ce n'est pas là ma mère, cria-t-il. Ma maman est bien plus jolie que ça !

Béatrice pâlit et Esterhazy se mordit les lèvres.

Stéphan reportait ses regards surpris d'André à celle qu'il croyait être madame Dreyfus.

— Il est dommage et étrange, madame, dit-il, enfin, que l'enfant ne vous reconnaisse pas. Pourtant, il a bien reconnu son père. dans une méchante gravure, parue dans un journal illustré.

Un regard d'Esterhazy avait suffi pour remettre Béatrice dans son rôle. Il importait de pousser jusqu'au bout la comédie.

La jeune femme se tordit les mains et s'écria en gémissant :

— Oh ! Dieu ! Quelle nouvelle douleur ! On a appris à mon fils à m'oublier ! André ! André ! Mais regarde-moi donc ? Ne suis-je donc plus ta petite mère ? Est-ce que tu ne veux pas t'en aller avec moi ?

Le petit garçon secoua fièrement la tête.

Le prince commençait à réfléchir.

Rendrait-il l'enfant contre la volonté bien arrêtée de ce dernier ?

— Mais vraiment, dit-il, je ne sais plus ce qu'il me reste à faire ! L'enfant ne vous reconnait plus pour sa mère et refuse de vous accompagner. Je ne puis point agir à la légère dans une question aussi grave... Mais, un moment... Il me souvient avoir lu dans les journaux que vous possédez un fidèle parent, votre beau-frère Mathieu Dreyfus. Nous allons le prier par téléphone de bien vouloir passer par ici. L'enfant a bien souvent parlé de son oncle. Sans doute, il le reconnaîtra bien.

A ce discours, Esterhazy se troubla. Le nom de Mathieu Dreyfus lui avait causé l'impression d'un coup de couteau en plein cœur.

Décidément, le jeu commençait à devenir dangereux. Si Stéphan faisait vraiment appel à l'homme que le sinistre major considérait comme son plus mortel ennemi, lui, Esterhazy se trouverait démasqué et perdu !

— Je m'en vais lui télephoner à l'instant, dit Stéphan, qui remarquait avec surprise le trouble croissant de la soi-disant madame Dreyfus, se tournant d'un air d'angoisse vers son cousin Esterhazy.

Dans les principaux appartements du Grand-Hôtel le téléphone se trouve installé à poste fixe, afin de ne pas forcer les voyageurs à descendre, au rez-de-chaussée, pour leurs communications orales.

Esterhazy voyait avec une secrète angoisse le prince s'approcher de l'appareil, mais il n'osait rien dire de peur de trahir sa réelle épouvante.

Stéphan demanda la communication avec Mathieu Dreyfus. Mais au moment où il croyait entrer en conversation avec le frère du capitaine, il entendit une voix lui crier par le téléphone,

— Le Grand Hôtel est-il là ? Je veux parler avec le prince Stéphan Dubisky de Krasnahorka.

— C'est moi, répondit le prince. Qui me parle ?

— Institut Pasteur, cria la voix inconnue. Soyez assez bon pour rester à l'appareil. Le docteur Burger a à vous faire une communication.

Le prince blémit.

Rien de tout cela n'échappait au sinistre major qui l'observait avec une attention fièvreuse.

— Que vous arrive-t-il, mon cousin ? demanda-t-il d'une voix qu'il réussit à rendre assurée.

— Le médecin qui soigne la princesse demande à me parler. Oh ! Dieu ! Pourvu qu'il n'ait point à m'apprendre de fâcheuses nouvelles !

— Que le Ciel vous en préserve ! s'écria Esterhazy avec une hypocrite pitié.

Intérieurement il se réjouissait de l'incident qui rompait, pour l'instant, l'entretien demandé entre Stéphan et Mathieu Dreyfus. « Où l'on gagne du temps rien n'est perdu. » C'était là une des devises de ce génie malfaisant qu'on nommait Esterhazy.

Faisant un signe à son cousin, pour lui témoigner le vif intérêt qu'il prenait à la princesse, il porta le second cornet à son oreille.

Il s'écoula une minute qui sembla un siècle au sinistre major.

Puis, la voix sonna de nouveau, apportée sur les ailes du téléphone.

— Je suis le docteur Burger. Le prince Duhisky est-il là ?

— Oui ! oui ! Au nom du Ciel, docteur, que se passe-t-il ?

Il s'ensuivit une légère pause comme si le bon docteur eût eu besoin de rassembler lui même toutes ses forces pour la communication qu'il était de son devoir de faire.

— Il faut être ferme, mon prince et rappeler à vous votre courage. La catastrophe redoutée s'est produite chez la princesse. La rage s'est déclarée.

Stéphan laissa échapper un cri déchirant et chancela sur se

jambes, Il serait tombé sur le tapis, si Esterhazy ne l'eut retenu.

— Ma femme, ma pauvre et chère femme! dit-il en sanglottant. Je vais la perdre! Elle va mourir!

Le petit Andre s'était mis à son tour à crier en embrassant les genoux de Stéphan.

Celui-ci s'arracha à lui et à Esterhazy.

— Laissez-moi aller! cria-t-il, jetant autour de lui des regards fous. Il faut que j'aille à Juliana. Si elle doit mourir, que ce soit dans mes bras, sur mon cœur!

Il n'entendait plus ce que lui disait le comte. Il ne voyait plus le petit André élevant vers lui ses mains tremblantes.

Rapidement il jeta un manteau sur ses épaules, se coiffa du premier chapeau qui lui tomba sous la main et se précipita dans le couloir comme si la vie de son épouse adorée dépendait de chaque minute perdue par lui pour courir à son chevet.

André voulut courir après lui, mais le sinistre major l'arrêta au passage, le tira en arrière et referma froidement la porte de la chambre.

— Reste ici, mon enfant, dit-il avec une voix glaciale. Tu vas t'en retourner avec ta maman.

André se jeta en pleurant sur le tapis.

Pendant que Béatrice cherchait à le calmer et lui offrait les friandises dont la Bellancy l'avait munie à cet effet, Esterhazy alla à la fenêtre.

Il écarta légèrement un coin de rideau et regarda le boulevard, brillamment illuminé.

Le prince Stéphan sortait justement du portail d'entrée du vaste caravansérail parisien. Le portier siffla et une voiture de louage arriva à portée.

Le prince bondit dans le véhicule et dut certainement promettre au cocher un fabuleux pourboire, car celui-ci fouetta

vigoureusement ses chevaux qui partirent avec une vitesse en dehors de tous règlements.

C'était ce donc le sinistre major avait voulu s'assurer.

— Maintenant la voie est libre ! dit-il.

Il se tourna vers Béatrice et lui dit tous bas.

— Habillez promptement l'enfant. Voilà là bas, si je ne me trompe son manteau et son bonnet. Et lorsque nous descendrons l'escalier, serrez-le contre votre sein pour l'empêcher de crier.

Béatrice obéit rapidement, quoique avec répugnance aux ordres du comte.

André refusa d'abord de se laisser entortiller dans son manteau, mais un regard terrible et une parole menaçante du grand homme pâle, à la barbe noire le rendirent muet de terreur.

Le petit se tut, et s'abandonna sans défense. Béatrice le porta dans les escaliers, escortée du sinistre major. Ils ne rencontrèren personne dans leur chemin.

Sans être remarqués, il quittèrent l'hôtel et, près de l'Opéra, prirent une voiture fermée qui les mena grand train à la petite maison de madame de Bellancy.

— Avez-vous réussi ? lui cria l'affreuse femme en les voyant entrer.

— Oui, répondit le sinistre major à voix basse. Le fils du capitaine Dreyfus se trouve de nouveau entre nos mains. Mais il sera nécessaire de le faire disparaitre promptement de la circulation, car il y a péril en la demeure. Mettez le coucher. Nous déciderons ensuite de son sort.

Rage

Stéphan n'aurait pu dire comment il était arrivé à l'Institut Pasteur.

Dans la voiture qu'il avait prise et dont le cocher, aiguillonné par la promesse d'un louis, fouettait les chevaux à outrance, il lui avait pris une sorte de faiblesse qui l'avait étendu, presque sans connaissance, sur les coussins.

Il ne revint à lui que lorsque le véhicule se fut arrêté devant l'Institut Pasteur.

Là, il sauta sur le pavé, fouilla dans sa poche et donna au hasard plusieurs pièces d'or à son cocher, ébloui de l'aubaine. Il gravit, quatre à quatre, les escaliers menant au cabinet de consultations du docteur Burger.

Le jeune médecin était assis à une table, examinant au microscope quelques spéciments de bouillons de culture. Lorsque la porte fut brusquement poussée, il tourna la tête et pâlit en reconnaissant le prince Dubisky.

— Monsieur, dit Stéphan d'une voix rauque, il est donc vrai? Ma pauvre Juliana est atteinte de ce mal effroyable?

Burger inclina tristement la tête, en signe de confirmation. Le prince poussa un cri sourd et se laissa aller sur une chaise, en se couvrant le visage de ses mains.

— Oui, prince, dit le jeune docteur, après un moment de silence, et rempli de pitié pour la profonde douleur du noble

hongrois. Oui prince, ce que je vous ai téléphoné tout à l'heure est malheureusement exact.

Stéphan fit entendre un gémissement.

— Presqu'aussitôt après que vous nous avez quittés, reprit le docteur, les signes manifestes du mal se sont révélé chez votre épouse, et bien qu'aussitôt j'eusse pris toutes les dispositions voulues et, selon la méthode de notre maître défunt Pasteur, lui eusse fait une injection de virus anti-rabique, tout a été impuissant contre la force du poison.

— Et maintenant, demanda Stéphan, en se tordant les mains maintenant, elle a le délire ?

— Hélas! si ce n'était que cela! soupira le docteur. Le mot délire n'est malheureusement que trop faible pour indiquer l'état dans lequel se trouve la princesse. Si vous vous sentez le courage de voir votre malheureuse femme, il faut vous attendre à un spectacle plus effrayant encore que celui offert par un simple accès de folie!

— Si j'aurais le courage, docteur? Je veux la voir, je veux la presser sur mon cœur car je suis certain qu'elle retrouvera le calme, serrée contre ma poitrine.

— A cela, il ne vaut point songer, prince, répondit Burger, avec autorité. Ni vous, ni toute autre personne n'approchera de la malade. Il faudra vous contenter de la voir par une étroite fenêtre pratiquée dans le mur de sa cellule.

— Oh! Dieu! Pourquoi cela?

— Parceque une morsure, une égratignure, la plaie la plus légère faite par une personne atteinte de la rage sur une personne qui ne l'est pas, communique fatalement le germe de l'épouvantable maladie

— Et comment administre-t-on, alors, à la malade, remèdes et aliments?

— C'est ce dont est chargé un homme protégé par des vêtements de caoutchouc, à l'abri de la dent. Cet homme, d'ailleurs,

ALFRED DREYFUS



Esterhazy est un misérable, s'écria Lucie Nathsins. Je possède les preuves de son infamie...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

a préalablement subi un régime préventif et n'intervient seulement alors que les malades refusent ou ne voient point ce qu'on leur a jeté par la fenêtre de leur cellule. Mais venez, prince, afin de vous assurer par vos propres yeux que tout ce qu'il est possible de faire en ce moment, pour votre malheureuse femme, a été fait.

Stéphan se souleva péniblement.

— Oh ! ma chère Julia ! cria-t-il, à travers ses larmes. Comment te reverais-je ?

Le docteur Burger conduisit le prince par un long corridor, ouvrit une petite porte et se dirigea vers un escalier tournant.

Après l'avoir gravi, ils pénétrèrent dans une petite chambre où se tenait une infirmière, de forte taille.

A peine y étaient-ils entrés, que des cris étranges, lugubres, venus à leur rencontre firent trembler Stéphan jusqu'au fond de l'âme. C'étaient des clameurs, des grondements, de plaintes, simplement bestiales, des aboiements lugubres, faisant songer à ceux d'un chien enragé. Puis des rires stridents, des sauts et de saccades, comme si la patiente eut été saisie d'accès de joie folle.

— Est-ce qu'elle ne s'est point encore reposée ? demanda le docteur Burger à l'infirmière.

— Pas une minute, répondit-elle et les accès doucement de plus en plus violents. La malade ne veut prendre ni le bouillon, que je lui tends par la fenêtre et dans lequel, d'après vos ordres j'ai versé sa potion, ni les oranges, qui contribueraient si efficacement à la calmer.

— Avez-vous essayé de lui offrir de l'eau ?

— Oui, deux fois. Elle a arraché violemment le bol de la pince, au bout de laquelle je le lui tendais et lorsqu'elle s'est aperçue qu'il contenait de l'eau l'a rejetté avec épouvante.

— La crainte de l'eau est incontestablement un des signes les plus communs de la rage, dit tristement le docteur au prince, qui avait suivi sans oser respirer, sa conversation avec la grande

infirmière. Nous ne pouvons, hélas ! nous dissimuler, que la maladie a atteint son plus haut période chez votre malheureux époux.

Stéphan ne put se contenir plus longtemps. Il seisit en sanglottant la main de Burger !

— Me sera-t-elle donc ravie ? demanda-t-il, à travers ses larmes. Docteur, dites-moi la vérité, ma femme succombera-t-elle à ce mal terrible ?

Le docteur haussa légèrement les épaules.

— Prince, tout espoir n'est pas encore perdu, lui répondit-il avec une certaine incertitude dans la voix. Ce que je vous promets c'est que l'on fera tout ce qui est possible à des forces humaines pour sauver votre femme.

— Merci, merci à vous ! Ah ! sans elle il me serait impossible de vivre.

— Désirez-vous encore affronter le lamentable aspect que présente la princesse ? demanda Burger, après quelques instants de silence.

— Oui, docteur, je veux avoir une complète certitude au sujet de tout ce qui peut survenir à ma pauvre Juliana.

— Soit. Venez donc ici.

Burger indiqua de la main un coin de la muraille, où, seulement alors, le prince découvrit une étroite fenêtre vitrée, protégée par un chassis de bois.

— Regardez, prince, puisque vous le voulez.

Stéphan appuya son front brûlant contre la glace.

Ce qu'il vit le remplit d'épouvante et pendant quelques instant sembla l'avoir frappé de paralysie.

La cellule dans laquelle se trouvait sa femme était toute capitonnée et l'éclairage, qui, pendant le jour tombait d'un haut lanterneau, était remplacée, maintenant, par une lampe électrique.

Aucun meuble, aucun objet offrant une résistance quelconque

ne garnissaient cette cellule. Dans un coin, seulement, se trouvaient jetées quelques illustrations.

Juliana était méconnaissable ! Dans les violents accès de son mal, elle avait déchiré ses vêtements. Sa longue chevelure blonde s'était dénouée, et le visage, hier encore si séduisait, était convulsé d'une manière effrayante.

Ses yeux roulaient farouchement dans leurs orbites et lui sortaient de la tête. Sa bouche, large ouverte, laissant voir entre les lèvres violacées, la mate blancheur des dents.

De temps à autre la langue ressortait, couverte d'écume. La figure de la malheureuse femme était d'une pâleur cadavérique rompue seulement par les cercles noirs entourant les yeux, injectés de sang.

La malade secouait machinalement la tête, en faisant entendre des clameurs bestiales. De temps à autre elle cherchait à grimper le long des murailles, capitonnées d'étoffes lisses, puis, elle se jettait sur les pieds et sur les mains pour faire le tour de sa cellule, comme un animal impatient de sa liberté.

Comme une bête fauve, elle happait constamment après une proie imaginaire et, naturellement, ne pouvant rien saisir, sa rage en augmentait d'instant en instant. Furieuse, échevelée, elle se jetait alors sur le parquet, se déchirant le visage de ses ongles et se mordant les bras.

Tout sentiment humain semblait s'être évanoui chez elle et elle faisait plutôt songer à une louve qu'à une femme.

On a pu constater, en effet, que les personnes atteintes d'hydrophobie, en arrivent, dans leurs accès soudains, à prendre la physionomie et à imiter les allures, de l'animal par lequel elles ont été mordues.

Il se passa quelque temps avant que la malheureuse Juliana s'aperçut qu'on l'observait à travers l'épais rempart de verre enchainé dans la muraille de sa cellule.

Par hasard, pourtant, ses yeux se relevèrent de ce côté et

aussitôt elle bondit vers la fenêtre. Des deux poings fermés elle se mit à y frapper et quand elle s'aperçut que ses efforts étaient vains, elle se rejetta, en grondant en arrière, pour revenir à la charge tête baissée.

Mais elle m'atteignit point le verre coulé, qui eut résisté à, ce nouvel assaut. Son front heurta le mur capitonné, qui la renvoya rouler en arrière sur le sol, où elle resta étendue.

Stéphan s'éloigna en chancelant de son douloureux observatoire. Le docteur Burger fut obligé de le soutenir.

— De grâce, docteur, s'écria-t-il, administrez du poison à la princesse. Tuez-la ! Il vaut mieux qu'elle meurre tout de suite que de continuer à souffrir ainsi !

Stéphan, disant cela, étreignait furieusement les mains de Burger et, livide, hagard, sanglottant, semblait lui même un des pensionnaires du savant spécialiste.

— Certes, dit Burger, soucieux, il importe de mettre fin à une pareille situation, cependant, je n'abandonne point tout espoir de sauver la princesse. Mais pour cela, il faudrait que je pusse lui faire prendre un narcotique. Alors, j'aurais quelques heures devant moi et appliquerai mon traitement.

— Un narcotique, oui, docteur, dit Stéphan. C'ést ce qui vaudrait le mieux. En dormant, elle n'aura point, hélas ! conscience de son état.

— Mais ce narcotique, qui le lui administrera? S'il y a encore quelque chose à tenter, il faut la faire maintenant ou jamais. Malheureusement, la seule infirmière qui aurait le courage de pénétrer dans cette cellule est absente et ne reviendra que vers minuit.

— Que ceci ne vous arrête point, dit vivement Dubisky. J'entrerai moi-même dans la cellule et ferai prendre la potion à la princesse.

— Ce faisant, c'est votre vie que vous exposez, mon prince.

— Ma vie ! Qu'importe ma vie à moi, si ma femme adorée

doit perdre la sienne ! Ne cherchez point à m'empêcher de faire cela, docteur. Rien ne me fera abandonner ma résolution. Du reste, vous verrez que Juliana se calmera, lorsque je serai près d'elle. Ne souriez pas, docteur, je sens qu'il y a dans l'amour une puissance qui dompte les plus cruelles souffrances.

— Eh ! bien, qu'il en soit ainsi, dit le docteur, serrant avec sympathie la main du noble hongrois. Je m'en vais chercher le narcotique. Quant à vous, revêtez, pendant ce temps, les habits de caoutchouc des infirmiers.

— En aucun cas, docteur. Juliana ne me reconnaîtrait plus, en me voyant entrer et son accès. loin de se calmer, pourrait lui reprendre.

Burger secoua la tête et sortit de la chambre pour revenir, deux minutes plus tard, portant une petite bouteille et une paire de gants en gutta-percha.

— Voici la potion, dit-il. Il faut que vous fassiez prendre à la princesse tout le contenu de cette fiole.

— Bien, docteur, donnez la moi.

— Il faut aussi que vous mettiez ces gants. Entendez-vous, prince, il le faut ! Autrement, en aucun cas je ne vous permettrai l'accès de cette cellule.

Stéphan, devant le ton ferme du médecin, enfila les gants de caoutchouc et mit la potion dormitive dans une des poches de son veston.

— Je suis prêt ! dit-il.

— Allez donc, et que Dieu vous assiste.

Le médecin tira doucement le verrou de la porte de chêne, capitonnée à l'intérieur.

— Je laisserai la porte tout contre, dit-il, pour que vous puissiez ressortir à la moindre alerte. L'infirmière restera de garde pour la refermer aussitôt que vous vous serez retiré. Quant à moi j'observerai par la fenêtre, ce qui va se passer.

Le prince était si ému qu'il ne pouvait articuler une parole.

L'idée qu'il dépendrait de son adresse que son épouse prit le bienfaisant narcotique qui amènerait le soulagement et peut-être la fin de ses souffrances, le remplissait d'une agitation fébrile.

Il ouvrit doucement la porte de la cellule. Juliana, qui s'était relevée presque immédiatement après sa chûte lui tournait le dos.

Et comme le parquet était recouvert d'un épais tapis, pour empêcher les malades de se blesser, il put se rapprocher sans être entendu.

Bientôt il se trouva derrière elle sans que Juliana put se douter du voisinage de celui qu'elle aimait plus que sa vie.

Par un mouvement hrusque, Stephan retira les deux bras de sa femme et les lui tint croisés derrière le dos. En même temps, il inclina légèrement le corps de Juliana en arrière, pendant qu'il cherchait d'une main, dans sa poche, la fiole contenant la potion.

La malade poussa un cri et fit des efforts pour dégager ses bras. Mais Stephan, de la main qui tenait le léger flacon de cristal, la renversa un peu plus, malgré la répugnance qu'il éprouvait à employer la violence vis-à-vis de la pauvre femme.

Pendant qu'il la tenait ainsi, surprise, maîtrisée, des dents il enleva le bouchon en émeri du flacon qu'il approcha doucement des lèvres de Juliana. Mais avant qu'il eut pu lui administrer la potion, elle mordit à pleines dents sa main, gantée de caoutchouc. La gomme épaisse et résistante résista et Stephan ne fut pas atteint.

Mais soudain le visage de la malade changea d'expression. Sa fureur s'évanouit comme au coup de baguette d'un magicien. Sa pensée, ses souvenirs lui semblèrent, en même temps rendus.

— Stephan ! s'écria-t-elle, Stephan, toi ici ? Mon Dieu, ou suis-je donc ? Comment suis-je faite ? O Stephan, j'ai honte !

Ces paroles portèrent à son comble le trouble du prince, et l'indicible joie qu'il en ressentit l'abusa sur le véritable état de santé de sa femme

— Juliana, balbutia-t-il, ma chère Juliana. Tu me reconnais donc ! Dieu soit béni ! Il a fait triompher l'amour de la maladie !

Tout en parlant, il avait lâché la pauvre femme qui s'était reculée à deux pas de lui. Juliana se couvrait le visage de ses mains.

— Ah ! j'ai effroyablement souffert, Stephan, gémit-elle. C'est comme si l'on m'avait rouée. Nes membres sont brisés, ma tête pèse comme du plomb !

Rougissante et honteuse elle chercha à couvrir son corps des vêtements qui lui restaient encore.

La première idée de Stephan fut de donner connaissance au docteur de l'heureuse diversion provoquée chez la malade par sa présence.

Dans cette intention, il se dirigea vers la petite fenêtre d'où, faisant signe à Burger :

— Venez, venez, docteur, cria-t-il joyeusement. Nous n'auron plus besoin de narcotique, à présent. Le Seigneur nous est venu visiblement en aide. Ma chère femme est...

Un violent coup de poing, asséné sur sa tête, l'envoya contre la glace et, pendant un instant, le priva, à moitié, de sa connaissance. Le coup avait été accompagné d'un cri sauvage. Des exclamations d'épouvante suivirent et la porte retomba lourdement sur ses gonds.

Qu'était-il arrivé ? Stephan ne put, d'abord, s'en rendre compte. Etourdi et troublé, il regarda autour de lui d'un air égaré.

Il était seul dans la chambre matelassée. Sa femme, sa Juliana avait disparu.

Stephan courut à la porte. Il avait compris, enfin, que malade s'était enfuie et il voulait voler sur ses traces pour la ramener. Mais vainement il chercha à rouvrir la porte. Elle résistait à tous ses efforts. Il chercha, alors, à l'enfoncer, mais sans plus de résultat.

Rien d'étonnant à cela. Elle était établie de façon à résister

aux plus violents assauts des malades, dont, on le sait, la rage décuple les forces.

Le prince Stephan était prisonnier dans la même cellule où avait souffert son épouse infortunée.

Il poussa un cri perçant et roula sur le parquet, dont les moëlleux tapis amortirent sa chûte.

Immobile et muet comme un cadavre, il s'était évanoui, terrassé enfin par tant d'épreuves redoublées coup sur coup.

Et Juliana ?

Hélas ! si elle avait recouvré la raison, ce n'avait été que pour un instant.

Lorsque Stephan, trompé par cet éclair de connaissance, l'avait lâchée pour courir à la petite fenêtre, elle s'était sentie reprise par l'affreux délire, enfanté par l'hydrophobie.

Elle ne savait plus qu'elle avait devant elle un époux adoré. Ses yeux avaient perdu le doux éclat dont ils brillaient un moment auparavant. Son visage avait repris son expression féroce et bestiale. De nouveau elle ressemblait à une louve cherchant à fuir la cage où on la retient prisonnière.

Juliana eut conçu son plan avec la rapidité de l'éclair. Mue par l'insondable instinct qui guide les fous et les rend si dangereux pour les personnes de leur entourage, elle avait remarqué que la porte de sa cellule était restée entr'ouverte.

Un coup de poing asséné par derrière sur le crâne de Stephan mettait celui-ci dans l'impossibilité de s'opposer à sa fuite. Un moment après, elle ouvrait la porte de sa cellule et se précipitait au dehors.

L'infirmière, de garde à la porte, avait laissé échapper un cri d'effroi et s'était précipitée dans un des escaliers menant à l'étage inférieur.

Le docteur Burger resta un instant comme paralysé. Lorsqu'il voulut courir sur les traces de sa malade, celle-ci était déjà au rez-de-chaussée du vaste édifice.

A cette heure tardive, la plus grande tranquillité régnait dans l'Institut Pasteur et les rares personnes qui rencontrèrent la pauvre folle, les yeux fulgurants, les cheveux épars et les poings serrés, loin de chercher à la retenir, se dérobèrent à ses mortelles attaques par une prompte fuite.

Même le portier, qui se trouvait dans le vestibule d'entrée, s'empressa de regagner sa loge.

Cet homme avait été longtemps soldat et, en maints combats, avait entendu siffler sans crainte à ses oreilles, balles et biscaïens. Il avait affronté l'ennemi d'un cœur intrépide et raillé le péril. Mais arrêter quelqu'un atteint de la rage, il n'avait pas ce cœur-là.

Juliana bondit sur le pavé et disparut dans le flots des passants, qui la prirent pour une malheureux en état d'ivresse

Elle était perdue, désormais, dans l'immense ville.

LI

Au pays du Dragon Jaune

Il s'est écoulé six mois depuis que Paulowna Mirowitch et Pitou, le policier bossu, sont devenus la propriété du riche marchand de thé Hong Wah.

Nous savons que, dès le premier soir, le généreux Chinois avait traité Paulowna avec une grande bienveillance, l'avait fait habiller comme une princesse, lui avait assigné pour demeure le riche et joli pavillon, élevé au fond de son jardin et, en venant

souper avec elle, lui avait témoigné que, loin de la traiter en esclave, il la considérait comme son égale.

Le lecteur se souviendra aussi de la communication faite par Hong Wah à Paulowna, à savoir qu'il n'était point d'extraction mongole, mais bien d'origine germanique, et en dépit de la longue queue de cheveux, qui lui pendait dans le dos, le caractère de ses traits attestait surabondamment de la véracité de ses assertions.

Paulowna avait espéré qu'après lui avoir révêlé ce détail, Hong Wah lui aurait raconté l'histoire de sa vie, et surtout les circonstances qui l'avaient amené à se fixer en Chine.

Mais Hong Wah s'était contenté, ce soir là, comme les jours suivants, de la simple déclaration qu'il n'était point un Chinois idolâtre, en observant, sur son existence même, un silence obstiné.

Par contre, Paulowna lui avait appris sa naissance et les récentes épreuves par lesquelles elle avait passé. La seule chose qu'elle lui cacha, fut son amour pour le vicomte de Ribès. Un instinct, bien vraiment féminin, l'empêcha de decouvrir à un tiers le secret de son âme aimante et blessée.

— Vous avez déjà beaucoup éprouvé et souffert, mademoiselle, dit le marchand de thé, après avoir écouté attentivement le douloureux réçit de la jeune fille. Mais j'espère que vos malheurs ont prit fin. Vous demeurerez dans ma maison, non comme une esclave, mais comme une amie. Ne vous effrayez pas, reprit-il vivement, en s'apercevant qu'elle pâlissait. Vous ne rencontrerez sous ce toit aucune contrainte, ni de ma part ni de celle de tout autre. Vous y serez totalement libre. Je désire, seulement que vous y rejourniez pendant un terme de deux ans. Ce me sera un grand soulagement que de pouvoir jouir pendant ce temps de la société d'une dame européenne, intelligente et instruite. Si vous saviez depuis combien de temps j'aspire à cette joie! J'ai fait ma fortune en Chine et y suis devenu fort riche. Mais, toujours, j'y ai vécu isolé. Promettez-moi, mademoiselle

de me sacrifier deux ans de votre existence et je vous promets moi, au bout de ce laps de temps, de vous fournir les moyen de retourner à Saint-Petersbourg, à Paris, ou partout ailleurs, à votre choix. Mais peut-être — et en disant ses mots, ses yeux s'arrêtèrent avec une tendre expression, sur le pâle et charmant visage de la jeune fille — peut-être me direz-vous alors, spontanément : « Hong Wah, je préfère rester dans cette maison. »

Qu'aurait pu répondre Paulowna à cette proposition, sinon pour l'accepter ! N'était-elle point, en fait, l'esclave de cet homme, qui l'avait assez chèrement payée ?

A partir de ce moment, Hong Wah entoura Paulowna de toutes les aises et les jouissances de la vie riche. Il la considérait comme un hôte choyé et exigea que tout son personnel la traitât avec respect.

Jamais il ne pénétrait en maître chez elle. Lorsqu'il voulait la visiter, il lui faisait toujours demander si elle voulait bien le recevoir. Et, naturellement, jamais la réponse n'était négative.

En réalité, Paulowna causait volontiers une couple d'heures avec le riche marchand.

Sa conversation solide et spirituelle lui apportait toujours des enseignements et du réconfort.

Sans croire rien retrancher de son fidèle amour pour le vicomte de Ribès, elle se sentait attirée par une réelle sympathie vers Hong Wah, qu'elle considérait comme un ami, comme un frère.

Mais le marchand ne semblait point se contenter si facilement de ces sentiments fraternels, Quoiqu'il ne s'en expliquât point, on pouvait aisément deviner, à l'expression de regard, l'amour qu'avait éveillé en son cœur la jolie polonaise.

Cependant, jamais une parole n'était venu trahir ce qu'il éprouvait pour elle.

Il y avait dans la vie de Hong Wah des moment où le

sentiment qui le dominait n'était point précisement tendre et dévoué. Ce sentiment était d'un caractère si sombre et si farouche que lorsqu'il en était repris, il se tenait retiré et ne communiquait plus avec personne, même avec Paulowna. Pendant des jours entiers il restait invisible et n'usait presque point des mets et des boissons que son vieux domestique de confiance était tenu de passer par sa porte entrebaillée.

Pendant ce temps, on l'entendait pousser de profonds soupirs et lorsqu'il reparaissait enfin, son visage était si pâle et si défait que, visiblement, ses nuits avaient été sans sommeil et sans repos.

La vieille Chinoise qui servait Paulowna, et avec laquelle la jeune fille était parvenue à s'entendre parfaitement, l'entretenait parfois de ces accès de misanthropie et de la sombre tristesse de son maitre.

Poulowna comprit que Hong Wah devait être tourmenté par quelque lourd secret et elle espéra que, tôt ou tard, il s'en soulagerait en le confiant à son amitié.

Alors, elle pourrait peut-être lui apporter des consolations et des conseils dévoués.

Mais à la première insinuation qu'elle se permit à ce sujet, Hong Wah la regarda, un moment, comme frappé de stupeur et se retira précipitemment sans lui répondre un seul mot.

Pendant quinze jours, il ne remit plus le pied chez elle, mais lorsqu'il y reparut, ce fut le visage gai et bienveillant, comme auparavant et comme si rien ne s'était passé entre eux, de nature à altérer leur bonne intelligence.

. . . .

Pendant que Paulowna jouissait, dans la propriété du faux Chinois, d'une existence large et même luxueuse, le petit policier bossu ne la menait pas aussi large, comme on dit aujourd'hui dans les milieux peu académiques.

Par le récit sincère de Paulowna, Hong Wah avait appris quel

rôle infâme et odieux Pitou avait rempli vis-à-vis de la jeune fille. Il savait que l'affreux policier français avait été cause des malheurs de la pauvre Paulowna et il avait résolu de se substituer quelque peu à la Providence, pour faire expier, à Pitou, ses méfaits.

Hong Wah l'avait astreint aux plus humbles besognes. Pitou était employé aux travaux des éhamps et, à la chaleur d'un soleil ardent, il lui fallait éplucher, feuille à feuille, les plantes de thé.

Après deux mois de cette pénible besogne, et la récolte rentrée, le bossu avait été employé aux travaux d'un chemin de fer agricole, ayant à passer à travers une haute colline rocheuse. Tout le long de la journée, il lui avait fallu travailler, la sueur au front, sans trève ni relâche sous le fouet qu'un inexorable commandeur tenait constamment suspendu sur sa tête. Puis, épuisé, courbaturé, il devait partager, avec les autres coolies, l'infecte étable qui leur servait de dortoir, ainsi que leur rudimentaire repas, antipathique à son estomac européen.

Ce repas se bornait, chaque jour, à une minime portion de riz. Jamais on ne servait autre chose à Pitou qui, bien qu'affamé, se sentait venir des nausées à l'aspect de cette immuable et fade pitance !

Mais, la faim est, hélas! le meilleur des condiments. Il lui fallait absorber ce riz quotidien, sous peine de tomber d'inanition. ce que ne voulait point le cruel, mais résistant fils d'Israël.

Pitou mangeait avec rage, mais il mangeait, arrosant d'amères larmes le contenu de sa grossière écuelle de bois.

En proie à l'insomnie, il se tortillait, comme un ver, pendant les chaudes nuits, sur sa litière de feuilles sèches.

Mais les plus mauvais moments de Pitou Bénas etaient encore ceux où, plongé jusqu'à la ceinture dans l'eau stagnante, il accomplissait les plus rudes travaux pendant que Paulowna, seule, ou à côté de Hong Wah, passait en voiture, traînée à bra

habillée comme une reine et ne se doutant pas même qu'il fut là.

Alors, il grinçait les dents et se baissait le plus possible pour ne point être reconnu de son ancienne victime, pendant que les plus féroces idées de vengeance lui traversaient la cervelle.

Oui, l'abject Pitou croyait encore avoir à se venger de l'innocente Paulowna !

Hong Wah ne l'épargnait point, d'ailleurs. Fort souvent il faisait arrêter son char à l'endroit ou travaillait l'ex-policier, et le désignant expressément du doigt, recommandait au surveillant des travaux de traiter, avec la dernière rigueur, les coolies négligeants ou paresseux à la besogne.

Par certaine belle matinée, Hong Wah avait fait faire à Paulowna, une promenade en voiture. Après avoir roulé pendant plus d'une heure dans les magnifiques jardins du marchand de thé, la voiture passa devant la colline où les malheureux coolie étaient occupés de forer un tunnel.

Hong Wah fit arrêter et fit un signe au conducteur des travaux.

— Un des coolies attelés, à mon char, lui dit-il, vient de se fouler le pied. Il importe de le faire remplacer par un autre, car je n'aime point les allures cahotées. Ce bossu-là fera parfaitement l'affaire.

C'en était trop, et Pitou perdit le calme dont il s'était fait une loi, et qu'il s'était attaché, jusqu'ici, à garder, avec une hypocrite soumission. L'idée de servir de bête de somme à Paulowna et à un vil chinois, le rendit presque fou. Il s'avança vers le char doré, ferma le poing et le dirigea vers la jeune fille, en criant d'une voix rauque :

— Voilà ce dont je te suis redevable, catin russe ! Tu es devenue la maîtresse de ce magot et il ne te coûte guère de me noircir à ses yeux ! Mais ne te confies point trop en ta beauté ! Lorsque ce Mongol aura assez de toi, il te repoussera du pied, prostituée

qui montrais si renchérie à mon égard pour t'abandonner aux bras de ce sale porte-queue.

Paulowna pâlit et les lèvres du marchand de thé, devenues couleur de cendre, se pincèrent convulsivement.

Le maladroit Pitou ne se doutait point que le soi-disant Mongol parlait aussi aisément le Français, l'Anglais et l'Allemand que le Chinois et qu'aucune de ses paroles n'avaient été perdues pour l'homme dont sa vie dépendait.

D'un bond, Hong Wah avait sauté au bas de son char.

— Saisissez-vous de ce drôle, cria-t-il, et garrottez-le !

En un tnstant, Pitou se trouva les mains et les pieds liés, étendu devant son maître.

— Je vous rends responsable de ce gredin, dit le marchand de thé à son commandeur. Ce soir, au coucher du soleil, vous le ferez attacher à un poteau pour qu'il y subisse la peine de mort. Le misérable a insulté son maître. Il mérite de se voir ouvrir le ventre par le bourreau.

Une sueur froide perla sur le front de Pitou en entendant ces paroles. Grâce à la merveilleuse facilité que possèdent les Israëlites à s'assimiler rapidement toutes les langues, il avait appris assez rapidement le Chinois usuel et savait combien journellement la peine de mort était appliquée, sans contrôle, dans ce pays du despotisme et du bon plaisir.

Pour le coup il se crut perdu.

— Grâce ! cria-t-il en Chinois à Hong Wah. Ayez pitié de moi ! Je vous jure de faire désormais tout ce qu'il vous plaira, sans faire entendre un murmure. Mais ne donnez point l'ordre de tuer votre esclave, soumis et fidèle.

Mais il recula, en blémissant encore, en entendant le marchand de thé lui dire, en Français excellent ;

— Misérable gredin, as-tu eu pitié de cette jeune fille, lorsque à la suite de tes lâches intrigues, tu l'accompagnais jusqu'en Sibérie, où tu l'avais fait envoyer ? Tu as mérité dix fois la

mort, chanapan ! Sois moi reconnaissant d'avoir retardé ton supplice jusqu'à ce jour.

En ce moment, Paulowna qui, elle aussi, était descendue du char, s'avança, les mains jointes, vers Hong Wah

— Que la clémence ait raison de la justice, dit-elle. Accordez-lui la vie. Je ne voudrais point qu'à cause de moi, un homme, si coupable qu'il puisse être, fût mis à mort.

Hong Wah resta un instant pensif. Puis, se tournant vers Pitou :

— Un ange a intercédé pour toi, dit-il, un bon ange, auquel je ne puis rien refuser. Je retire ma sentence de mort. Mais comme tes viles paroles méritent un châtiment, je te condamne à passer cette nuit tout entière au pilori... Plus un mot. Et remersie celle, si inhumainement traitée et trahie par toi, demain tu te trouves encore au nombre des vivants.

Pitou se mordit les lèvres. Le châtiment auquel il était condamné, le faisait bien un peu trembler, car il était barbare, mais, du moins, la vie lui était conservée et pour le sombre et astucieux bossu, la vie c'était l'espoir.

A la tombée de la nuit, il fut conduit au champ des exécutions.

Déjà le pilori y était dressé. Il consistait en une charpente, de forme carrée.

Les bras de Pitou furent passés par deux ouvertures, pratiquées dans la poutre supérieure, pendant qu'on lui maintenait, de la même façon, les jambes, dans les trous d'une poutre inférieur.

Pour rendre sa position plus pénible ou lui passa au cou un large collier de cuir, auquel pendait un poids de plusieurs livres.

Comme de toute la journée on ne lui avait plus donné ni à boire ni à manger, ses souffrances en étaient d'autant plus cruelles.

Cela fait, les Chinois qui, sur l'orde de leur maître avaient

attaché le malheureux Pitou au pilori des esclaves infidèles, s'éloignèrent en riant.

Ils le haïssaient tous et depuis longtemps lui souhaitaient pis que ce supplice, d'abord parcequ'il était Européen et ensuite, parceque, même réduit en esclavage, il avait trouvé moyen d'indisposer contre lui tous ses compagnons de servitude par son sot orgueil et sa duplicité.

— Demain, nous le retrouverons, sans doute, déchiré par quelque loup, ou bien les corbeaux lui auront dévoré les yeux, leur entendit-il crier en se retirant, joyeux.

Pitou resta seul, perdu dans les ténèbres. La douleur sourde qu'il ressentait aux chevilles et aux poignets était encore supportable. Mais, au bout de quelques heures, ses souffrances devinrent intolérables, par suite de la stagnation du sang et de la tension nerveuse causée par sa position forcée et l'impossibilité de faire un mouvement.

Pitou gémissait sourdement, n'espérant plus vivre le lendemain, au retour de l'aube. Ses souffrances lui paraissaient, maintenant, pires que la mort.

Au milieu de ses tortures, il ne pu s'empêcher de passer en revue son passé.

Combien autrement il s'était figuré l'avenir, dans ce brillant Paris, où il règnait dans les dessous livrés à son astuce.

S'il n'avait jamais fait au préfet de police de la Brière, la proposition de conduire l'innocente Paulowna en Russie, il ne serait point retourné dans ce pays, maudit cent fois, et on n'aurait pu l'y comdamner pour avoir dérobé à la police slave la fameuse « Chronique secrète des erreurs, des nobles familles de l'empire russe ».

Alors, jamais il ne serait devenu l'esclave de Hong Wah!

Ah! ce Chinois, combien il le haïssait! Avec quelle volupté il se vengerait de lui... et de Paulowna!

Est-ce qu'il n'y aurait donc plus aucun moyen de tenir sous son pied la nuque de l'orgueilleuse jeune fille?

Pitou se livrait avec ardeur à ses vils sentiments de haine et de rancune. Ils adoucissaient ses souffrances que, par moment même, ils lui faisaient complètement oublier.

Mais soudain, un frisson lui secoua tout le corps. Il avait entendu un craquement dans le bois voisin, et, un instant après, il vit une forme noire se mouvoir en rampant sur la place des exécutions.

Il lui sembla distinguer, dans l'obscurité, deux yeux flamboyants et la forme noire qui se rapprochait de lui, lui parut être celle d'un loup de forte taille.

Une effroyable angoisse s'empara de l'infortuné. Son front se courba, avec terreur et ses yeux dilatés interrogèrent le vide. Sans doute, sa dernière heure avait sonné !

— Demain, se dit-il, on ne retrouvera ici que mon squelette rongé ! Et pas de salut, pas de secours humain à espérer !

Pitou se démena dans ses entraves, à s'en faire craquer les membres, mais sans autre résultat que de redoubler ses souffrances.

Et toujours, et lentement se rapprochait de lui le féroce animal de proie !

Ce devait être un vieux loup, défiant et rusé, car il ne s'avançait point par bonds vers sa victime. Les pièges du chasseur devaient lui être connus et il prenait garde à tout pour ne pas y retomber.

Le loup s'avançait donc en rampant. De seconde en seconde il se rapprochait, si bien qu'enfin, Pitou le vit tout près du pilori, où il devait avoir coutume de trouver des proies sans défense.

Le loup, alors, se redressa, et mit ses deux pattes de devant sur les épaules du policier bossu, plus mort que vif, mais qui,

cependant, ne perdit point connaissance, astreint à subir son sort jusqu'au bout dans toutes ses horreurs.

Le muffle du loup toucha son visage mais soudain, la tête du loup disparut pour faire place au jaune et grimaçant visage d'un Chinois.

Car c'était un homme, déguisé en loup, qui était venu chercher Pitou, enchaîné à son pilori.

— N'aie pas peur, Chrétien, lui dit le Mongol à l'oreille. Je suis venu ici, par l'ordre d'un seigneur haut placé, et pour te rendre service. M'as-tu compris ?

— Oui, je comprends, répondit Pitou. Mais par le diable ! tu m'a fait rudement peur, mon camarade.

— Il me fallait bien revêtir cette peau de loup, reprit le fils du Ciel, car je ne sais point si les gens de Hong Wah ne se trouvaient point aux environs, pour veiller sur ta personne. Mais il n'y sont point et je puis te délivrer sans que nous ayons rien à craindre.

Le Chinois, au moyen d'un instrument dont il s'était muni, fit jouer les poutres, sciées par, milieu, et retira le policier de sa position cruelle. Mais Pitou était devenu si faible et si ankylosé, qu'il se laissa aller sur le sol, comme un sac de farine.

C'est ce que prévoyait probablement le Mongol, déguisé en loup, car il versa quelques gouttes d'un puissant cordial dans la bouche du prisonnier et se mit à oindre d'une certaine graisse ses chevilles et ses poignets endoloris.

Un quart d'heure après, Pitou sentit son sang circuler, comme d'habitude dans ses veines et il put se tenir debout.

— Suis-moi, maintenant lui dit à l'oreille son libérateur.

— Mais on s'apercevra de mon absence ! Que dira-t-on en ne me retrouvant plus, demain, à ce pilori ?

— Avant que le soleil ne se lève, je te remettrai dans la même possition où je t'ai trouvé. Mais partons. Je vais te conduire quelque part où t'attend ton bonheur futur.

Pitou, se réjouissant intérieurement du changement intervenu dans sa destinée, et saisi d'une impatience fiévreuse, suivit le Chinois.

Celui-ci lui fit traverser une terre jouxtant les propriétés mêmes de Hong Wah et, après avoir franchi le pont rustique, jeté sur une petite rivière, ils se trouvèrent dans un parc superbement aménagé.

Pendant une heure encore, ils marchèrent, puis ils s'arrêtèrent devant une petite habitation, construite en bambou.

Pitou fut invité à se laver les pieds et les mains, dans une antichambre garnie de cuvettes « ad hoc, » après quoi, seulement on l'introduisit dans un somptueux appartement, éclairé magnifiquement au moyen de ballons et de lanternes de couleur, figurant des fleurs, des oiseaux et des scarabées géants.

Sur un divan de peluche rouge était couché un petit homme, gras et obèse, richement vêtu. Près de lui, sur une petite table incrustée d'ivoire et de nacre, était posée une élégante buire, remplie de vin et une coupe en or, garnie de pierres précieuses.

Pitou le reconnut aussitôt. C'était le mandarin Kwon Ying, le même qui avait disputé aux enchères, à Hong Wah, les deux esclaves Européen et avait été vaincu par le hardi marchand de thé.

Le Chinois qui avait introduit Pitou, se retira discrètement et ce dernier se trouva seul avec le doublement puissant fonctionnaire.

Pitou avait appris à connaître les mœurs et les usages chinois. Il se jeta aussitôt aux pieds du mandarin, lui baisa les pieds et resta prosterné avant lui, le front contre terre, attendant qu'il plut à Kwon Ying de lui adresser la parole.

Le gros mandarin saisit sa coupe d'or, remplit de vin, en but posément une forte lampée, puis se croisa les mains sur son gros ventre, comme s'il voulait, par ce mouvement d'une dignité médiocre, à notre point de vue, ressaisir le cours de ses nobles idées.

— Tu es un esclave du marchand de thé Hong Wah? demanda-t-il enfin à Pitou.

— Vous l'avez dit, favori du Ciel; frère du soleil et dès lors cela doit être.

— Ton maître t'a fait exposer au pilori. Tu as souffert grandement de la faim et tu as dû rudement peiner?

— Chaque parole échappée à vos lèvres sacrées sont des vérités d'or, seigneur.

— C'est pourquoi tu hais Hong Wah et voudrais causer sa perte?

Cette fois, Pitou cru devoir s'abtenir de mots pompeux. Il se contenta d'incliner doucement la tête.

Le gros mandarin, ferma pensivement ses paupières bouffies.

— Je t'aiderai à prendre ta vengeance, dit-il, en tirant de dessous sa robe de soie un parchemin roulé.

Si tu trouves moyen d'introduire cet écrit dans sa maison et de l'y cacher quelque part, que tu me désigneras ensuite, d'ici à sept journées Hong Wah ne sera plus de ce monde.

— Hong Wah mourra donc, d'ici à peut de jours, Seigneur, puisque vous le voulez ainsi, dit à demi voix Pitou, vous dont la sagesse répand plus de clartés que tous les astres du firmament et dont, à chaque parole, la bouche laisse échapper une perle, plus précieuses que toutes celles recelées par la vaste mer.

— Sitôt que ce Hong Wah aura été balayé de mon chemin, je rachèterai la belle esclave qui fut exposée en route en même temps que toi, reprit Kwon Ying, sans protester contre la magnificence flatteuse d'un pareil langage. Je garderai pour moi cette jeune femme, mais je te rendrai la liberté et te ferai compter cinq cent pièces d'or, qui te permettront de retourner dans ta patrie. Je le jure par le Dragon Jaune, ainsi ferai-je.

Les paroles du gros mandarin résonnaient comme une musique délicieuse aux oreilles de Pitou. Vengeance, or et liberté

Pouvoir regagner Paris! C'étaient là ses plus ardents désirs. Comment, à ce prix, aurait-il hésité à perdre deux créatures humaines?

De nouveau, il assura obséquieusement Kwon Ying de son complet dévouement.

Le mandarin lui remit alors le parchemin, lié au moyen d'un ruban bleu, et qui ne portait que quelques lignes, écrites en chinois.

— Si je ne retrouve point, dans deux jours d'ici cet écrit dans la maison de Hong Wah, dit-il, je trouverai moyen de te faire ouvrir les ventre par quelque assassin à gages. Ne l'oublie pas !

D'un signe de la main il ordonna à Pitou de se retirer.

L'ex-policier trouva, dans la chambre voisine, de quoi se restaurer largement.

Puis, le domestique Mongol, qui l'avait amené, le reconduisit, par le même chemin, au champ, de supplice.

Lorsque peu de temps après, le soleil se leva, il se trouvait de nouveau au pilori.

A peine un quart d'heure s'écoula-t-il, quand les gens de Hong-Wah reparurent, fort étonnés de le retrouver vivant.

Cependant Pitou fut aseez rusé pour simuler un complet épuisement.

Lorsqu'on le délivra il se laissa aller par terre, simulant une défaillance.

Il fallut le transporter à la maison de son maître.

Là, on le jeta sur sa litière de feuilles, sèches, on mit à sa portée une cruche d'eau et un bol de riz, puis on l'abandonna à son malheureux sort.

Pitou, étendu immobile et sans voix, mais les paupières entrouvertes, se mit à songer. De temps à autre un sourire railleur se jouait sur ses lèvres et il murmurait tout bas.

— D'ici à sept jours, je serai vengé.

. . . .

Deux fois le soleil s'était levé depuis que Hong Wah avait fait mettre au pilori son esclave européen.

Comme la soirée était d'une douceur infinie, le marchand de thé se trouvait à causer avec Paulowna, sur la terrasse fleurie, ménagé devant le pavillon affecté aux logements de la jeune fille.

Le vieux domestique apporta du thé et des gâteaux et s'éloigna sur un signe du maître

Lorsqu'il eut disparu et que le marchand se retrouva seul avec Paulowna, il lui prit la main et s'inclinant devant elle, lui dit d'une voix tendre :

— Restez auprès de moi, jeune fille, ne me quittez jamais. Hélas ! vous avez gagné mon cœur, et si vous me quittiez, au terme que je vous ai fixé moi-même, ma vie désormais ne pourrait plus être que remplie d'ombre et de tristesse !

Paulowna se tut et, en proie à une émotion profonde, courba le front. Elle comprit que le moment était arrivé qui devait irrévocablement décider de son destin.

Elle avait aimé Emile de Ribès, elle l'aimait toujours et son cœur n'avait point un battement qui ne lui appartînt. Il demeurait l'unique objet de ses virginals désirs. Son image l'avait suivie partout, à travers périls et douleurs.

Mais où pouvait-il se trouver maintenant? Etait-il encore de ce monde ? Paulowna n'osait plus l'espérer et elle se considerait déjà comme la veuve d'un homme dont elle n'avait jamais été l'épouse.

Elle ne pouvait goûter qu'à ses côtés le bonheur véritable, la suprême félicité, si longtemps rêvés par elle et auxquels tendaient toutes les forces de son être. De cela, elle était bien convaincue.

Mais pouvait-elle bien repousser l'offre de ce généreux bienfaiteur ? Pouvait-elle, malheureux orpheline, laisser échapper l'occasion d'acquérir une pareille et puissante protection ?

— Répondez-moi, Paulowna, insista doucement le noble Hong Wah. Dites-moi que vous consentez à m'appartenir et dans quelques jours d'ici, notre hymen sera conclu.

Paulowna se taisait toujours. Son sein palpitait sous les battements précipités de son cœur.

— Je suis riche, continua Hong Wah, d'une voix calme et grave. Vous pourrez vivre ici, en Chine, comme une princesse, dans un rêve éternel de splendeur, de gloire et d'amour. Oui, d'amour, dit-il avec passion, car je vous aimerai, jeune fille, comme jamais personne n'a aimé, je vous ferai de moi-même un tapis pour que les ronces du chemin ne puissent blesser vos pieds mignons... Ah ! vous ne soupçonnez point, vous ne pourriez savoir quel bienfait vous répandriez sur moi en consentant à partager mon destin. Oui, Paulowna, vous me rendriez ma confiance perdue en l'humanité, car, apprenez-le maintenant, je porte en mon âme une plaie que je croyais jusqu'à ce jour incurable, une plaie que je me suis faite moi-même, que j'ai vainement arrosée de larmes amères, qui m'a torturé par de nombreuses heures de doute et de désespérance ! Paulowna, l'ombre terrible qui s'est étendue sur ma vie ne peut s'écarter que si je recommence la vie à vos côtés, bel ange de pureté, de bonté et de paix !

Le vaillant Hong Wah, en parlant ainsi, tremblait comme la feuille sèche secouée par le vent d'automne.

Il tomba aux pieds de Paulowna en embrassant ses genoux.

Il leva vers elle un regard plein de crainte et d'espoir comme si de l'arrêt tombé de ses lèvres, il devait attendre la vie ou la mort.

Disons-le, il avait trouvé un puissant allié dans l'immense pitié qu'éprouvait pour lui la jeune fille. Compassion et sympathie sont les plus proches parents de l'amour. C'était de la sympathie et de la compassion qu'éprouvait à un haut degré Paulowna

pour Hong Wah. L'image d'Emile de Ribès se voila à son regard.

Déjà, elle étendait la main pour la poser dans la main tremblante que lui tendait Hong Wah, déjà flottait sur ses lèvres la parole implorée par le riche marchand, lorsque soudain elle porta les mains à son front, pendant que ses yeux répandaient un flot de larmes.

Au loin, des jardins ombreux environnant les maisons de campagne des riches notables d'Ourga, le vent du soir lui apportait sur ses ailes une douce mélodie.

Comme entr'ouvertes par une force surnaturelle, ses lèvres laissèrent passer, voilé de pleurs, un écho du chant mystérieux.

Doucement elle murmura :

Ne me demande point, Mazeppa, si je t'aime !
La rose, au calice vermeil
Peut-elle se passer des rayons du soleil ?
Comme le steppe aspire au fécondant baptême
Des eaux du Ciel qui le font verdoyer,
Ainsi ma lèvre ardente aspire à ton baiser !

Oh ! ce chant ! Son chant à lui !

Elle retomba en sanglottant sur son siège de bambou.

Emu et supris, Hong Wah, s'était relevé.

Mais avant qu'il n'eût pu adresser une question à Paulowna, celle-ci s'écria, les mains levées au Ciel :

— Dieu bon ! je te remercie d'avoir fait parvenir en temps à mon oreille, les accents de ce chant sacré ! Tu m'as préservée du premier et coupable mensonge que j'eusse fait de ma vie. Tu m'as empêché de renier l'homme que j'aime et de tromper celui que j'estime, au dessus de tout !... Hong Wah, reprit-elle, d'une voix plus tranquille, je vous dois déjà tant de reconnaissance que je ne saurais m'acquitter envers vous qu'en vous

faisant le sacrifice de ma vie entière. Mais cette existence, je ne puis vous la donner car elle ne m'appartient plus à moi seule. J'en aime un autre, Hong Wah, et si je devenais votre épouse, mon corps, seul, vous appartiendrait, car mon âme est celui auquel j'ai juré fidélité éternelle. Je ne sais si je le reverrai jamais et peut-être, déjà, sommes nous séparés par la tombe, mais je n'en demeure pas moins à lui, je me considère comme l'épouse du vicomte Emile de Ribès.

Un rire de fou éclata au oreilles de Paulowna. Comme frappé de la foudre, pâle comme un mort et les bras étendus, Hong Wah avait reculé de plusieurs pas.

— Emile de Ribès, le vicomte de Ribès, as-tu dit, jeune fille ! s'écria le marchand avec un rire si dur et si triste à la fois, que l'âme de la jeune fille en fut traversée. Emile de Ribès est celui que tu aimes ! Ah ! Ah ! appesantissez-vous sur moi, sombres nuages qui vous amassiez à l'horizon !. Terre, ouvre-toi, pour m'engloutir !... Ah ! Ah ! Quelle découverte, quel sinistre caprice du destin ! Je t'adore, Paulowna, à en perdre la raison, et toi, tu aimes Emile de Ribès, mon... mon...

L'infortuné ne put achever. Un éclatant bruit de voix résonna autour de la maison de campagne, indiquant la présence de plusieurs centaines d'hommes. On entendit un cliquetis d'armes, et, comme s'ils eussent été vomis par le sol, une escouade de soldats, appartenant à la police, surgit soudain devant le pavillon.

— Entourez l'habitation et passez au fil de vos sabres n'importe qui voudrait s'échapper ! Préparez-vous à mettre, sur mon ordre, le feu à ce nid de traîtres !

C'était une voix mauvaise et fausse qui commandait ainsi aux soldats.

Quatre coolies s'avançèrent, portant un palenquin, vers la terrasse et un instant plus tard, entre les rideaux tirés, apparut le corps obèse du mandarin Kwon Ying.

gravit péniblement les degrés, suivi de sa garde de corps, consistant en douze hommes, armés jusqu'aux dents.

Derrière eux apparut Pitou, couvrant Paulowna de son lubrique regard.

Avant que le mandarin n'eut escaladé les degrés de la terrasse, Hong Wah était allé à sa rencontre.

Le fier marchand avait repris tout son sang froid et sur son calme visage, où pas une fibre ne remuait, il aurait été impossible de deviner la tempête qui venait de se déchaîner en son âme.

— Je ne vous souhaiterai point la bienvenue dans ma maison ; cria-t-il au fonctionnaire à la plume de paon. Je sais que vous êtes mon ennemi juré et que je n'ai rien de bon à attendre de votre part. Dites-moi promptement ce qui vous amène et éloignez-vous.

— Ce qui m'amène, tu le sauras tout à l'heure. répliqua d'une voix colère, le poussah. Au nom du Fils des Dieux, du Frère du Soleil, du Tout puissant maitre de l'Empire Céleste, tu es mon prisonnier.

Hong Wah devint blanc de colère.

— Ton prisonnier ! s'écria-t-il. M'arrêter, moi ! Misérable mandarin, de quoi peux-tu m'accuser, alors que tu sais ma vie et mes œuvres aussi pures que la lueur de la lune qui nous éclaire en ce moment ?

Kwon Yinng, introduisit sa main boudinée sous sa robe de fonctionnaire impérial, toute brodée d'or. Il en retira un papier sur lequel était peinte l'image du Dragon jaune, symbole de l'Empereur de la Chine

— Voici l'ordre de te trainer en prison, dit-il. Il est en règle, scellé, paraphé. Tu es mon prisonnier, Hong Wah, accusé

de faire partie de la « Rose Blanche » (*), cette exécrable société secrète qui a pour but l'assassinat de la sainte personne de l'Empereur et le renversement des institutions existantes.

— Qui ose dire cela en a menti, scandaleusement menti ! s'écria Hong Wah. Cette accusation éhontée est ton œuvre, mandarin, une lâche machination enfantée par la haine que tu me portes. Mais il me sera facile de me justifier devant le tribunal et tu paieras Kwon Ying, ta stupide imposture.

— Et moi, cher ami, repliqua le mandarin d'une voix goguenarde, je me charge d'établir que cette accusation est de tout points fondée.

Il se tourna vers ses gardes de corps.

— Que six d'entre vous, dit-il, en désignant Pitou, qui s'était rapproché, fouillent l'habitation sous la conduite de cet homme. Des autres veilleront sur le traitre et sur la jeune femme. Elle est sa maitresse et, sans aucun doute, fait partie de la bande, au même titre que lui.

Lorsque Paulowna se fut aperçue que Pitou était d'accord avec le mandarin, elle ne put se contenir plus longtemps.

Lançant au misérable un regard de foudroyant mépris, elle lui cria :

— Opprobre de l'Europe, tu as contribué à l'exécution de ce plan infâme. Tu veux pousser à l'abîme le noble maître qui tout dernièrement encore t'a fait grâce de la vie ! Tu n'es point un homme mais un démon vomi par l'Enfer et venu sur terre pour le malheur des innocents.

— Tiens-toi en repos, ma colombe, lui glissa à l'oreille l'af-

(*) La société secrète de la « Rose Blanche » existe en réalité et est fort répandue dans tout l'Empire céleste. Nombre de hauts personnages font partie de cette association, tendant à la diffusion des idées de progrès. Aussi le gouvernement en recherche-t-il férocement les membres, condamnés d'avance au dernier supplice, sous les accusations les plus dérisoires

freux bossu. Bientôt tu appartiendras à ce démon là et t'estimeras trop heureuse de ce qu'il daigne t'admettre dans son enfer.

Et il fit mine de prendre par la taille la jeune fille muette d'indignation. Mais un terrible coup de poing de Hong Wah l'envoya rouler au bas des degrès.

Il se releva en blasphèmant.

— Tu chanteras bientôt une autre gamme, orgueilleux Hong Wah, cria-t-il d'une voix rauque. Ce coup de poing, je te le rendrai au centuple lorsque je te verrai lié au poteau des traitres, pour y recevoir la mort!

Pitou s'élança impétueusement dans l'habitation, suivi des soldats, chargés de l'accompagner.

Le mandarin s'était laissé aller nonchalement dans le fauteuil de bambou, occupé, il y avait quelques instants à peine, par Paulowna.

Et de son œil vitreux il regardait avec concupiscence l'altière et belle esclave.

Quelques minutes plus tard, Pitou revenait avec les soldats.

Il agitait joyeusement au dessus de sa tète un rouleau de parchemin.

— Vos soldats me seront témoins, très puissant mandarin, cria-t-il, que j'ai trouvé ce rouleau, sous leurs propres yeux caché par les coussins du divan ou Hong Wah a l'habitude de se reposer.

Le mandarin reçu le fatal papier d'un air solennel.

— Voilà bien la meilleure preuve de son crime, dit-il après avoir feint de prendre connaissance de l'écrit, qu'il ne connaissait que trop bien. Soldats, conduisez-le en prison. Quant à la jeune fille, je l'emmenerai chez moi pour lui faire subir un interrogatoire particulier.

Les soldats se jettèrent sur le marchand de thé. Pendant qu'ils cherchaient à avoir raison du vigoureux et vaillant homme, qui se défendait contre eux à coups de pied et à coups de poing

Paulowna avait ouvert la porte vitrée du pavillon et s'était refugiée à l'intérieur.

— Suivez-là ! cria Pitou.

De son côté. le gros Mandarin intima aux soldats l'ordre d'aller s'emparer de la belle esclave mais à leur grande stupéfaction, ils ne la retrouvèrent plus.

La petite avance qu'elle avait sur ses persécuteurs semblait avoir été suffisante pour lui permettre de gagner un refuge ignoré d'eux.

Le Mandarin jurait comme un pandour, Pitou rageait, mais cela ne leur servait de rien.

Paulowna avait disparu et pendant qu'ou transportait sur un chariot Hong Wah à la prison d'Ourga, un sourire heureux se jouait sur ses lèvres.

Le généreux cœur oubliait son propre danger.

Pourvu qu'il la sut sauvée, que lui importait sa liberté et sa propre vie ?

LII

L'Anneau

Mothieu Dreyfus arpentait fièvreusement sa chambre de long en large. Il semblait fort excité et fatigué encore plus, ce qui n'était point extraordinaire étant donné les peines et les soucis dont il était accablé. Rien d'étonnant à ce que depuis deux ans à peine il eut vieilli de plus de dix années.

Les coups dirigés sur la famille par l'aveugle et cruel destin, avaient courbé sa taille, naguère droite et fière.

A tous ces maux s'en joignait un qui lui était personnel et qu'il tenait scellé au plus profond de son âme.

Son amour pour Alice avait plutôt accru que diminué pendant l'absence de la belle et intelligente Américaine.

L'incertitude où il se trouvait à l'égard d'elle le torturait au point de lui enlever le sommeil. Il n'avait reçu aucune nouvelle à son sujet depuis le départ de la « Brigitte » envoyé pour recueillir la pauvre Lucie, échouée dans une île déserte et pour chercher à délivrer son malheureux frère, souffrant injustement le martyre à l'Ile du Diable.

Tout autour de lui était mystères et ténèbres.

Le navire avait-il touché à destination ? Tout était-il bien à bord ? Alice avait elle trouvé Lucie encore en vie ? La vaillante Américaine était-elle occupée, peut-être, à combiner la délivrance d'Alfred Dreyfus ?

Telles étaient les questions qui, cent fois par jour se posait Mathieu, avec angoisse, sans pouvoir y répondre.

Il alla s'asseoir à son secrétaire en exalant un profond soupir.

Sa table de travail était couverte de cartes sur lesquelles pour la millième fois peut-être il recommençait à suivre la route qu'avait dû suivre la « Brigitte ».

Sans s'en douter, hélas ! son crayon se trouvait justement sur le point ou le brave bâteau de Klaus Grot avait disparu sous les ondes, avec tout son équipage, à l'exception du capitaine lui-même et de nos amis Emile, Alice et Lucie.

Pénétré de tristesse, Mathieu laissa retomber son front dans une de ses mains.

— Alice, ma bien chère Alice ! s'écria-t-il. Te reverrai-je jamais ? Ah ! ce fut le moment à la fois le plus heureux et le plus amer de mon existence lorsque je te fis l'aveu de mon



Les mises étaient si fortes que les autres joueurs cessèrent leur jeu pour assister à la partie.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

  Livr. 55

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

amour et te passai mon anneau au doigt. Puisse ce bijou, si souvent arrosé de mes larmes, te porter bonheur en ce lointain pays !

Un coup, doucement frappé sur la porte, le tira de sa triste rêverie.

Georgette entra dans le cabinet. La fille du fermier de Montreuil était restée au service de la famille Dreyfus après l'enlèvement mystérieux du petit André.

Comme, maintenant, il n'y avait plus d'enfant à soigner, hélas ! Georgette avait été chargée de la direction du ménage, ce qu'elle faisait avec beaucoup d'adresse et de dévouement, car la disparition d'André avait exercé aussi une fatale influence sur la santé de la bonne tante Fréderique.

Depuis ce moment, elle ne pouvait se remettre. Le docteur Burger qui la visitait et lui prodiguait les soins les plus intelligents, avait l'habitude de hausser doucement les épaules, en parlant de son état et de dire à Mathieu Dreyfus :

— Il n'y a qu'un moyen de rendre la santé à la bonne dame. Qu'André soit retrouvé et vous la verrez revivre.

Mathieu était fort content que Georgette fut restée chez lui, car il ne songeait pas à la rendre responsable du guet-à-pens dont le petit André avait été la victime. De jour en jour il avait appris à connaître et à apprécier les excellentes qualités de la pauvre fille.

— Qu'y a-t-il, Georgette ? demanda-t-il, en la voyant entrer.

— Monsieur, c'est un homme qui veut vous parler.

— Eh ! bien, faites entrer.

— Je ne sais point monsieur, dit Georgette, s'il serait bon de recevoir cet homme sans témoins. Pour vous parler franc, il m'inspire de la défiance.

— Vraiment ! Et qui est-il ? N'a-t-il point dit son nom ?

— Non, il ne veut le dire qu'à vous seul. Mais son extérieur n'est pas fort engageant. Il me fait l'effet d'un vieux Juif, pauvrement et salement vêtu.

— Qu'importe. Je veux recevoir cet homme. Dans notre position, il ne faut repousser personne.

Georgette disparut et, quelques minutes plus tard, un vieil Israélite entra dans le cabinet.

Mathieu eut à peine jeté les yeux sur l'étrange et louche personnage, qu'il s'écria d'un ton médiocrement satisfait :

— Monsieur Salomon Bénas ! Je me souviens fort bien, maintenant. Et que voulez-vous de moi ? Comme je n'ai pas besoin d'argent ni envie d'engager quoique ce soit, je ne vois pas fort bien le motif qui pourrait vous avoir poussé à me faire visite ?

Salomon ne se laissa point démonter par cet accueil, aussi peu cordial que possible. Il ne semblait avoir écouté les paroles de Mathieu Dreyfus que pour en retenir ce qui cadrerait avec ses propres intérêts.

— C'est un bien grand honneur pour le vieux Salomon Bénas, que vous daigniez vous souvenir encore de son nom ! répondit-il avec une profonde inclinaison. C'est là une preuve que vous avez souvent pensé à moi.

— Je ne dis pas non, monsieur. Mais je dois vous avouer que ce souvenir ne m'était rien moins qu'agréable. Veuillez m'apprendre en deux mots ce qui vous amène.

— Une petite affaire, monsieur. Lorsque vous m'aurez entendu, vous vous écrierez : « Grand Dieu ! Ce vieux Salomon Bénas est un modèle d'honnêteté ! »

— Dans ce cas, mes sentiments devraient étrangement se modifier à votre égard.

Bénas feignit de ne pas avoir entendu ces paroles.

— Monsieur Dreyfus, reprit-il, en raffermissant son pince-nez de corne, sur son nez crochu, probablement pour se donner un air plus digne, monsieur Dreyfus, dites-moi, ne vous manque-t-il point, depuis quelque temps, certain anneau ?

Mathieu, surpris, secoua la tête.

— Un anneau? répéta-t-il. Non, je n'ai pas perdu d'anneau et on ne m'en a pas volé un.

— Voilà qui est singulier, murmura Salomon Bénas. Il n'y a point cependant, à Paris, un second Mathieu Dreyfus. Mais allons, je m'en vais vous dire ce qui en est.

Bien contre son gré, Mathieu fut obligé d'indiquer un siège a l'usurier, dans lequel, celui-ci, enchanté de cette politesse, un peu inattendue, prit place d'un air d'importance.

— Vous savez, monsieur Dreyfus, commença-t-il, que je prête de l'argent sur gages. Donc, ce matin, je me trouvais derrière mon comptoir, songeant aux soucis qui m'accablent dans ma malheureuse vieillesse, et m'arrêtant à la résolution de me retirer des affaires et de devenir un pauvre petit rentier, qui a fait assez de la journée, en chaussant ses pantoufles...

Mathieu Dreyfus eut un geste d'impatience à ces confidences, d'ordre privé, qu'il n'avait point demandées.

Le Juif reprit, sans faire semblant de s'apercevoir de cette marque d'antipathie :

— Je songeais donc à toutes ces choses et à quelques autres, lorsque la porte de mon magasin s'ouvrit et une jeune femme entra. Je la connaissais quelque peu. C'est une grisette du quartier Latin qui a véçu alternativement, pendant ces six dernières années, avec trois étudiants, un peintre, un écrivain et un autre, que je n'ai point encore eu l'occasion de voir. La petite Fifi est une bonne fille. Lorsqu'elle a le sac, elle dépense sans compter quitte, lorsqu'elle n'a plus le sou, à tout mettre en gage, même les couvertures de son lit. Aujourd'hui, aussi, elle avait quelque chose à mettre au clou. Et qu'était-ce bien ? Aussi vrai que j'existe, je fus effrayé en lui voyant tirer d'un de ses doigts uue bague, qu'entre amis j'estimerais bien à deux mille francs.

— « Mademoiselle Fifi, lui dis-je, ne me mettez point dans le pétrin. Comment êtes vous venu en possession de cette là? »

— « C'est mon amant qui me l'a donnée. »

— « Votre amant ! m'écriai-je. Mademoiselle Fifi, je n'ignore point que vous en avez eu quelques uns et que le Ciel les maintienne en bonne santé, ainsi que vous. Lequel est-ce, qui vous a fait ce beau présent ? »

— « Vous ne le connaissez pas, me répondit-elle. Il était autrefois comptable dans un magasin de modes, puis il est devenu soldat et on l'a envoyé fort loin de Paris. Je vous avouerai, monsieur Bénas, que je ne l'ai pas pleuré longtemps. Un joli étudiant et un peintre, ensuite, m'ont complètement consolée de son départ. Mais voilà qu'il y a quinze jours, environ, je suis redevenue veuve. Mon artiste m'a plantée là, me laissant comme unique souvenir une farde de notes impayées. Voilà les hommes ! Mais il ne faut point reprocher à tous la faute d'un seul. Imaginez-vous ma surprise lorsque, il y a une huitaine de jours, la porte de ma mansarde s'ouvrit brusquement pour laisser passer mon ancien teneur de livres, auquel je ne pensais plus du tout, et qui m'apparut sous la forme d'un galant caporal. Je vous laisse à penser la joie ! Le gaillard avait trouvé moyen de faire des économies dans ses diverses garnisons, et avait acheté pour moi, cette bague, en pays étranger. Je lui sautai au cou avec effusion, en lui jurant que, depuis quatre ans, je lui étais réstée plus fidèle que la pauvre Héloïse à son chaste Abeilard. Nous nous remîmes aussitôt ensemble, comme si de rien n'avait été et, pour se dédommager d'une si longue absence, nous allâmes voir tout ce qu'on peut voir à Paris pour de l'argent. Mais maintenant nous voilà de nouveau à sec, et je suis venue pour vous engager cette bague, afin de pouvoir recommencer à faire la noce. »

Salomon se tut. Puis il prit avec précaution, dans la poche de son gilet, un objet de même dimension, enveloppé dans du papier de soie.

— Pendant que la jolie fille parlait ainsi, reprit-il, j'examinais

la bague avec attention et remarquai qu'elle portait un nom gravé à l'intérieur. Je pris ma loupe et je pus lire : « Mathieu Dreyfus ».

— Avez-vous le bijou sur vous ? demanda vivement Mathieu. Vous n'avez point, j'espère, laissé aller cette fille, sans vous être assuré de l'anneau.

— Dieu de mes pères ! monsieur Dreyfus, me prenez-vous pour un conscrit. En affaires, croyez-le, j'ai droit au titre de général. — « Mademoiselle Fifi, ai-je dit à la grisette, l'origine de cet anneau me parait assez louche. Il faut, avant que je prête dessus la forte somme, que j'aille un peu aux informations. Si tout est, comme vous me le dites, si l'anneau n'a été ni perdu ni volé, je vous apporterai, ce soir, cinq cent francs, prêtés aux intérêts que vous savez bien. En attendant, je garde la bague.

— Eh, cette créature a consenti ?

— Naturellement. Que voudriez-vous qu'elle eût fait ? Elle m'a seulement prié de lui avancer vingt francs, ce à qoi j'ai consenti. Ainsi lestée, elle a couru tout droit chez le rotisseur voisin et y a acheté, pour son amant et pour elle, un poulet. Puis, elle a passé par un patissier et par un épicier, pour y joindre, une tarte aux abricots et deux bouteilles de vin cacheté... Race imprévoyante, que cette race de grisettes, monsieur Dreyfus ! Bonté divine ! Je vivrai cent ans avant de m'offrir à déjeuner du poulet rôti et des gâteaux !

Mathieu n'écoutait point le bavardage du Juif, mais avançait vers lui une main tremblante.

— Me permetter-vous d'examiner cette bague ? demanda-t-il.

Salomon Bénas sortit l'objet de son enveloppe de papier.

— La voilà, dit-il. Voyez si votre nom ne si trouve point gravé à l'intérieur.

Mathieu ne fit que jeter un coup d'œil sur la bague ornée d'un magnifique brillant. Il laissa échapper une sourde exclamation et retomba dans son fauteuil.

— Malheur à moi ! cria Salomon Bénas, en tirant sa barbe

blanche. Il est en train de rendre l'âme, il se meurt !... Au secours !... De l'eau !... Monsieur Dreyfus, de grâce, revenez à vous.

— Laissez-moi, dit avec colère Mathieu au vieil Israélite, qui voulait lui frotter les tempes de son vilain et sale mouchoir de coton bleu. Sortez d'ici, et allez attendre dans le couloir... Laissez-moi seul... Je vous ferai appeler tantôt et vous récompenserai largement.

— Me récompenser ? Tout à votre service, monsieur Dreyfus !

Bénas se retira discrètement, en fermant la porte derrière lui.

Mathieu Dreyfus ne se vit pas plutôt seul, qu'il fondit en larmes, en tenant les yeux fixés sur l'anneau.

— Hélas ! c'est bien lui, soupira-t-il. C'est bien l'anneau que j'ai donné à Alice, en prenant congé d'elle... Et je sais que, vivante, elle ne l'aurait point ôté de son doigt... Elle est donc morte... Alice est morte ! Morte !...

Il porta, avec des sanglots, la bague à ses lèvres.

Pourtant, cinq minutes plus tard, il était redevenu maître de lui et se leva d'un air résolu.

— Il faut cependant que j'en ai la certitude, se dit-il. Je veux savoir comment cette bague a quitté sa main. Seul, l'amant de la grisette qui voulait engager ce joyau, pourra me donner des nouvelles d'Alice, puisqu'il arrive de l'étranger. Il faut que je parle à cet homme.

Mathieu rouvrit la porte, pour appeler le vieux Juif.

— Monsieur Bénas, lui dit, je vous indemniserai richement du temps que je vous fais perdre. Mais il faut me conduire au logis de cette grisette.

Bénas le regarda d'un air fin.

— Monsieur Dreyfus, dit-il, je connais des filles bien plus drôles qu'elle. Pourquoi faut-il que ce soit justement cette petite Fifi dont vous voudriez faire la connaissance ?

Mathieu se demanda s'il ne ferait pas mieux de rire de la naïve

corruption du misérable usurier, que de paraître s'en scandaliser.

— Quelle idée vous faites-vous donc de moi ? lui demanda t il sévèrement. Je veux seulement interroger cette fille et son amant au sujet de la provenance de cette bague. Allons y sans perdre de temps.

Salomon n'osa répliquer ; il se leva docilement et reprit son couvre-chef crasseux

Pendant ce temps, Mathieu avertissait à la hâte Georgette, qu'il avait à sortir pour une affaire d'importance et ne serait pas probablement de retour avant le soir.

En ce moment, il était près de quatre heures.

Il s'empressa de quitter l'hôtel, suivi du vieil Israëlite qui le suivait en toussotant et arrêta un fiacre au coin de la rue Fourchambault.

Bénas fut invité à donner l'adresse de mademoiselle Fifi.

Cependant, Mathieu n'avait pas quitté la maison depuis un quart d'heure, qu'un employé du télégraphe y sonnait, portant une dépêche.

Le concierge le fit monter, aussitôt.

— Une dépêche pour monsieur Mathieu Dreyfus.

Georgette reçut le télégramme et lorsque le porteur se fut retiré, alla s'asseoir devant le bureau de son maître, où elle demeura, quelque temps, pensive, la dépêche à la main.

Que pouvait contenir ce pli.

Une nouvelle importante, peut-être, et dont la prise en communication ne souffrait aucun retard. Et Mathieu Dreyfus n'était point là ! Qui sait de quel intérêt il était de savoir sans retard ce qu'on lui mandait par dépêche ?

Georgette n'hésita plus. Elle rompit l'enveloppe et prit connaissance du télégramme dont le contenu la remplit d'une soudaine et vive émotion.

La dépêche avait été lancé du Hâvre, à l'heure de midi. Le retard subi par son envoi et sa remise à domicile s'expliquait

par les nombreux échanges de télégrammes de bourse, entre midi et trois heures.

Mais ce n'était point ce retard dont s'inquiétait la jeune fille, qui avait sursauté en courant à la signature : « Lucie Dreyfus ! »

La dépêche avait été, en effet, lancée par l'épouse du malheureux capitaine, et portait l'émouvante communication suivante, faite par elle à son beau-frère, Mathieu Dreyfus :

« Viens d'arriver de New-York au Hâvre.- Arriverai à Paris par l'express de huit heures. Attendez-moi à la gare. Mes meilleurs saluts à tous. Embrassez pour moi mon cher petit André. J'espère pouvoir l'embrasser moi-même, aujourdhui encore.

« Lucie Dreyfus. »

A la lecture de ce télégramme, Georgette fut assiégée de diverses préocupations.

Mathieu lui avait annoncé qu'il ne rentrerait que dans la soirée, c'est à dire, fort probablement trop tard pour aller recevoir Lucie à la gare.

Cependant, pour plusieurs raisons, il importait que quelqu'un se trouvât là.

Georgette résolut de s'y rendre elle-même. Elle ne connaissait point, à la vérité, l'épouse du capitaine, mais comme elle avait vu plusieurs de ses portraits, elle espéra bien pouvoir la reconnaître parmi les voyageurs venant du Hâvre.

Une autre considération pesait lourdement sur le cœur de la dévouée gouvernante. Le télégramme de la pauvre mère exprimait son véhément désir de revoir et d'embrasser enfin son enfant, après une si longue absence.

Hélas ! elle ne pouvait pas soupçonner que le petit André avait été enlevé par des mains criminelles ! Elle ignorait que ses mortels ennemis ne lui avaient point seulement ravi son époux mais encore son unique enfant !

Que répondrait Georgette, lorsque Mme Dreyfus lui demanderait

après le petit André? Car cette demande serait certainement la première qui lui viendrait sur les lèvres.

— Ce sera un pénible moment! soupira Georgette. Je tremble à l'idée du désespoir de cette pauvre femme si rudement éprouvée comme épouse et maintenant atteinte en son cœur de mère, par le rapt de son plus précieux trésor. Oh! Dieu! Comment ferai-je pour lui apprendre cette horrible nouvelle?

Georgette, nous le savons, était d'une nature vaillante qui ne se laissait point facilement décourager par les coups du sort.

Elle se raffermit dans sa résolution d'aller, elle-même, à la rencontre de madame Dreyfus, dont elle s'occupa, aussitôt, à préparer la chambre.

Ce fut avec mille précautions qu'elle se hasarda à apprendre à la tante Frédérique, l'arrivée, pour le soir, même, à Paris, de madame Dreyfus.

La malade, qui passait la majeure partie de la journée, dans une chaise longue, se mit aussitôt à gémir et à s'agiter.

— Plût au Ciel que cette pauvre Lucie eut plutôt sombrée en pleine mer! s'écria-t-elle, en se tordant les mains. Elle n'aurait pas, du moins, à supporter un coup aussi affreux! Il lui brisera le cœur, comme il me pousse au tombeau! Oh! le misérable qui nous a volé l'enfant! Que le courroux du Ciel l'atteigne, à son tour, dans ce qu'il a de plus cher.

Georgette tâcha de ramener au calme la bonne dame. Mais il ne vit que trop bien, combien cette nouvelle avait encore empiré l'état chancelant de sa santé.

Ce fut, douloureusement oppressé, que la jeune gouvernante attendit le soir.

Plus de cent fois elle alla à la fenêtre pour voir si Mathieu Dreyfus ne revenait pas.

Chaque fois que la sonnette de l'hôtel était agitée, elle descendait

les escaliers, quatre à quatre pour s'informer si ce n'était pas lui qui rentrait.

Mais le timbre de la pendule sonna sept heures sans qu'il eût reparu.

Il ne restait plus à Georgette que de se dévouer, pour cette première et terrible entrevue.

Elle s'habilla à la hâte, et quitta résolument l'hôtel.

LIII

Cchez la Grisette

La voiture dans laquelle étaient montés Mathieu Dreyfus et Salomon Bénas, s'arrêta devant une maison meublée du quartier Latin.

On connait l'origine séculaire de ce nom donné à une des parties les plus peuplées et les plus bruyantes du vieux Paris.

C'est là que, de temps immémorial, jadis aux abords de l'infaillible Sorbonne et aujourd'hui, autour des locaux de la docte Université, se croisent des rues larges ou étroites, bordées de hautes et noires maison, abritant presque toutes des étudiants de l'un ou l'autre faculté.

Il ne faudrait point se représenter l'étudiant français sous les traits d'un tout jeune homme. Alors que chez d'autres nations le futur magistrat, le médecin en herbe, ou le candidat savant quittent le gymnase entre dix huit et vingt ans, ils en ont en France, généralement, vingt quatre où vingt cinq, avant de prendre leur inscription universitaire.

Il n'est pas rare de rencontrer sur le pavé parisien, des étudiants de trente quatre où de trente sixième année.

Le nombre de ceux qui ne parviennent jamais à passer leurs examens est effrayant.

Chaque année, des centaines d'étudiants déconfits s'enlisent dans l'immense et redoutable marais qu'est pour eux le brillant Paris.

Vains ont été les durs sacrifices des parents, vaines les prières et les supplications des mères désolées, dont chaque lettre engage le fils oublieuse et ingrat, exposé aux séductions de la grand ville, a poursuivre ses études afin de sauver la famille qui s'est saignée pour lui.

L'étudiant parisien semble à jamais atteint d'un mal incurable.

Ce mal, ce sont les grisettes du Quartier Latin.

Qu'est-ce qu'une grisette ? La définition en parait assez malaisée. Essayons pourtant.

La grisette est une fille de Paris ou de la province, auquel le goût du travail n'est pas venu ou qui s'en sont dégoutées trop tôt. Cependant, elles exercent ostensiblement un métier quelconque, elles sont demoiselles de magasin, couturières ou modistes, lorsqu'elles n'ont point un étudiant sous la main, qui leur fait mener une vie d'oisiveté et de plaisirs.

Pourtant non. Les grisettes, rendons leur cette justice, ont presque toutes de réelles qualités de ménagères. Nul ne s'entend comme elles à rendre agréable, propre et charmant, la chambre de l'étudiant qui leur donne un asile momentané. Cette chambre, à alcove unique devient alors le vrai nid des amours.

Chaque maison du quartier latin contient un ou plusieurs de ces logis d'étudiants. Il en est qui en hébergent par séries de dix.

La grisette s'y installe en maîtresse. Elle range et pare l'étroite chambrette, prépare le café au lait et le repas du soir — car le déjeuner s'expédie dans quelque restaurant, aux abords de l'Université — répare les habits et le linge de son amant et

coud ses propres robes, sans s'interrompre de rire, de badiner et de prodiguer baisers et caresses.

Cette vie de Bohème serait vraiment enviable, si elle ne finissaient point communément d'une facon si triste.

Les années se passent, l'étudiant, le peintre où le musicien se sont laissés arrêter dans leurs études, les parents ne veulent plus ou ne peuvent plus s'imposer de nouveaux sacrifices, il faut songer à se suffire et, alors, toutes les amertunes d'une vie manquée les abreuvent à la fois.

Cependant, la grisette qui, pendant plusieurs années, a vécu avec eux, en leur restant dévouée et fidèle doit changer d'amant. Car le cœur lui manque pour partager leur nouvelle existence de lutte et de misère noire, comme de dire adieu à la joyeuse vie du quartier Latin.

Ainsi elle passe de main en main, de compagnon à compagnon et, sans être, en réalité, corrompue danc l'âme, n'en a pas moins gâché misérablement nombre de jeunes carrières, pleines de promesses d'avenir.

Enfin, certain jour, elle se retrouve vieille et seule, sans autre moyen de terminer son rêve de folle et insouciante joie, que de faire le plongeon dans la Seine.

Il va sans dire que bien rarement l'ancien étudiant, devenu juge, avocat, médecin, où tout autre chose, épouse la grisette avec laquelle il a passé les plus radieuses années de sa jeunesse.

Lorsque pareil miracle se produit, les grisettes du quartier Latin en font leur principal sujet de conversation dans toutes les brasseries de la rive gauche et la génération qui finit en lègue le souvenir à la génération qui arrive.

Ainsi, dans champs d'or de l'ouest américain, les mineurs, s'acharnant sur un sol épuisé, se content les merveilleuses découvertes, les blocs stupéfiants et les pépites géantes, trouvées par certains de leurs premiers et heureux prédécesseurs.

Des deux côtés, l'exception forme légende et devint proverbiale.

. . . .

C'était dans une de ces rûches d'étudiants, dont nous venons de parler, que Salomon Bénas, le remora de tous les milieux, introduisit Mathieu Dreyfus.

Les deux hommes eurent à grimper jusqu'au sixième étage.

Le Juif entra sans frapper, et les visiteurs se trouvèrent dans une petite chambre, où la cigarette parisienne avait si énergique ment fonctionné, qu'on eut pu en couper la fumée au couteau.

Lorsque les yeux de Mathieu Dreyfus se fussent un peu accoutumés à cet épais brouillard, il distingua que la chambrette en question était habitée par deux personnages vivants. Une jeune et jolie fille, élégante et rieuse, au visage pâlot et poupin, couronné de cheveux blond, coupés court, et frisant à la Saint Jean Baptiste, se tenait au milieu.

C'était mademoiselle Fifi.

Sur le sofa étriqué et usé, fourni par la logeuse, était assis un homme, brulé du soleil, portant l'uniforme de caporal d'un corps français, recemment revenu des colonies.

Ledit uniforme était déboutonné et, sur une chaise, se trouvaient le sabre et le képi du jeune guerrier.

La chambre était quelque peu en désordre.

Ici, se prélassait une paire de bottines vernies, sur la table était jeté un corset, garni de dentelle et des clous simplement fichés dans la muraille, supportaient la garde-robe, assez sommaire de l'infante et ces lieux.

Sur une seconde chaise s'amoncelaient des livres et des morceau de musique, ayant pour vis à vis un petit chat blanc, occupé à déchiqueter des dents et de la griffe, un gant glacé.

— Ah ! vous voilà, vieux singe, s'écria mademoiselle Fifi, à l'aspect du Juif. Vous venez plutôt que je ne vous attendais

En ce moment, ses regards rencontrèrent ceux de Dreyfus.

— Quel est ce monsieur ? demanda-t-elle assez sèchement.

Le caporal, lui aussi, s'était levé et regardait l'étranger d'un air hostile.

— Mademoiselle Fifi, dit Salomon Bénas, qui ne jugea point nécessaire d'y mettre trop de formes, je l'avais bien pensé. La provenance de cette bague n'est pas claire...

— Qu'est-ce à dire ? interrompit brusquement le caporal, en allant à Benas, comme s'il eût marché à une redoute ennemie.

— Honorable lieutenant, dit Salomon qui s'était vivement reculé, comme pour se mettre sous la protection de Mathieu Dreyfus, vous êtes trop vif. Mais il n'en reste pas moins vrai que cette bague... a été volée, non par vous — que le Ciel me préserve d'en avoir la pensée ! — mais par celui qui vous l'a vendue.

— Ah, Dieu ! Robert, s'écria la grisette, en saisissant avec inquiétude la main de son amant, pourvu qu'il ne t'arrive point des désagréments de ce côté-là !

Le caporal l'écarta doucement.

— Pas de danger ! dit-il. Je suis en mesure de décrire parfaitement l'homme qui me l'a proposée comme un hasard unique.

— C'est tout ce que je voulais savoir, intervint Dreyfus, en prenant à son tour la parole. Pardonnez-moi d'avoir pénétré ainsi chez vous, sans y être appelé, mais vous comprendrez mon émotion en apprenant que j'ai passé cette bague, il y a plus d'un an, au doigt d'une dame, aujourd'hui absente, et qui très certainement ne l'aurait point vendue de son vivant.

— Ah ! s'écria Fifi. Un roman !

— Je vous prierais donc, monsieur, reprit Mathieu en s'adressant au caporal, de m'apprendre, où, quand et à qui vous avez acheté cette bague. Je vous en supplie, dites-moi l'entière vérité et je vous donne l'assurance que vous ne subirez de ce chef, ni difficultés, ni perte d'argent.

— Veuillez-vous asseoir, monsieur, dit le jeune soldat. L'histoire est bien simple et je vais vous la conter. J'étais en garnison à Cayenne et vous devez savoir que le service est très dur, dans ce maudit climat. Mais comme la paie est trois fois supérieure à la solde ordinaire, on peut s'y payer quelque douceur et amasser une jolie somme, en une couple d'années. Et c'est ce que j'ai fait. Comme je craignais qu'on ne m'enlevât mon argent, je le portais serré sur ma poitrine. Voilà qu'un jour, je reçois l'ordre de partir, avec une vingtaine d'hommes, pour occuper, pendant plusieurs mois, un poste à créer sur l'extrême frontière du Brésil et de la Guyane française. Après qu'on nous eut chargé des provisions de bouche et des munitions indispensables, nous nous mîmes en route pour notre lointaine et malsaine destination. Je me tins, autant que possible le long de la côte, pour éviter les marais pestilentiels qui abondent dans cette région inhabitée. Ordinairement nous cheminions de nuit pour nous reposer pendant les atroces chaleurs de la journée. De cette façon, la route fut même assez agréable, car de la mer, s'étendant à notre gauche, nous arrivait un petit vent frais et reconfortant. Certaine matinée, alors que nous étions presque parvenu à la frontière, je me tenais sur le rivage, inspectant la mer, au moyen de ma longue-vue, pendant que mes hommes s'occupaient à dresser nos tentes. Soudain j'aperçois à l'horizon une barque, qui, de loin, ressemblait à une écaille de noix. Ce ne pouvait être une barque de pêche, car elle n'avait pas de voiles. Ce qui, au premier abord, me parut le plus étrange, c'est que personne ne se montrait à bord. Le canot avait tout l'air d'avoir été abandonné au hasard des flots. Cependant, la marée haute le poussait rapidement vers la côte. Une vague le prit tout à coup et le lança sur le sable, presque à mes pieds. En ce moment, seulement, je m'aperçus, qu'un homme gisait, étendu tout de son long, dans le fond. Etait-il mort? Respirait-il encore? C'est ce dont je ne pus juger immédiate-

ment. J'empoignai l'embarcation par la proue et, avec l'aide de deux soldats, qui étaient accourus, je réussis à tirer le canot si loin sur le sable qu'il ne risquait plus d'être repris par le flot. Alors, nous pumes nous occuper de l'homme, qui paraissait toujours privé de vie. Nous le tirâmes hors du canot et le transportâmes sous l'une de nos tentes. Je dois vous avouer qu'il nous parut fort laid avec sa tignasse rouge, son nez plat et relevé, sa face couturée de petite vérole et sa bouche entrouverte, garnie d'une machoire, à dents aigues comme celles d'une bête de proie. — « Laid ou beau, dis-je à mes hommes, nous devons tâcher de rappeler ce gaillard à la vie. » J'avais justement un barbier dans mon détachement, et comme cela arrive assez souvent, il possédait quelques connaissances chirurgicales. Il se mit à inspecter l'homme privé de connaissance et dit : — « Il ne me semble point rongé par la famine, mais à mon avis, l malheureux aura erré plusieurs jours en pleine mer, sans aucun abri pour le protéger contre les rayons brûlants du soleil tropical. Il n'en fallait pas davantage pour lui déssécher le cerveau. Mais il vit toujours et je pense qu'une légère saignée le remettra bientôt sur pied ».

Le jeune caporal s'arrêta un moment pour rassembler ses souvenirs et reprit, visiblement flatté de la profonde attention que lui prêtaient ses auditeurs :

— Cette petite opération fut aussitôt pratiquée. Moi-même j'assistai notre chirurgien de contrebande en tenant le bras de l'affreux rousseau. Ce faisant, je remarquai qu'il portait au petit doigt la bague qui se trouve devant nous sur cette table. Pendant que le barbier achevait de faire revenir à lui son malade, je retournai au rivage pour examiner de nouveau l'embarcation dans laquelle nous avions recueilli notre homme... Cela pour pouvoir en rendre compte, à l'occasion. Ce canot ne pouvait marcher qu'à la rame. Il portait sur sa proue le nom du navire auquel il avait appartenu. L'inscription, que je copiai séance

tenante, était celle-ci : « Bateau de sauvetage nº 3 — La Brigitte. »

Mathieu Dreyfus se leva brusquement de sa chaise mais pour retomber aussitôt sans force et presque sans sentiment. Il crut s'évanouir et respirait avec difficulté.

Compatissante, comme le sont la plupart des grisettes, Fifi courut prendre, sur sa toilette, un flacon d'eau de Cologne, en versa sur son mouchoir et, rafraichissant les tempes du malheureux Mathieu, elle lui fit renifler le réconfortant parfum.

— Je vous remercie, murmura Mathieu d'une voix faible. La fumée qui règne dans cette chambre m'a un peu étourdi. Mais cela va bien maintenant. Veuillez être assez bon, caporal, pour reprendre votre intéressante narration.

— Oh ! je n'en ai plus pour longtemps à vous conter, dit le jeune homme. Dès le lendemain, notre rousseau fut si complètement rétabli et dispos, qu'il déclara pouvoir reprendre, seul, son chemin. Il lui fallait, disait-il, se rendre à Cayenne et perdre le moins de temps possible en route. Avant de partir, il s'informa, fort curieusement, auprès de nous, du caractère et de l'humeur de M. Greffin, le gouverneur de la colonie. Comme j'avais vu de près ce haut fonctionnaire là, je pus le lui présenter au naturel. Puis, il fallut lui donner force détails sur la façon dont sont traités à Cayenne, les pensionnaires des trois pénitentiers. Il semblait s'intéresser particulièrement à l'Ile du Diable...

— Est-ce qu'il ne s'informa pas non plus de l'hôte infortuné de cette île ? demanda Mathieu d'une voix tremblante. Je veux parler du capitaine Alfred Dreyfus.

— Oui, mais accidentellement. Il me demanda, entre autre, si le capitaine Dreyfus vivait encore et s'il n'avait point réussi déjà à s'évader.

— Et que vous dit-il, lui, au sujet de sa périlleuse course en mer, seul, dans un simple bateau de sauvetage ?

— Il nous raconta qu'il s'était embarqué en France, pour le

Brésil, à bord du vapeur allemand la « Brigitte. » Le bateau avait donné contre un écueil, tout près de la côte brâsilienne, une voie d'eau s'était déclarée et au bout d'un quart d'heure, il avait sombré. Notre rousseau avait réussi à se sauver sur un bâteau de sauvetage, sur lequel il avait erré en pleine mer, pendant environ dix jours. Les provisions et l'eau potable ne lui avaient point fait défaut, mais l'ardeur du soleil l'avait tellement torturé, qu'en vue du rivage, il avait perdu connaissance.

Mathieu Dreyfus se baissa, par dessus la table, vers le jeune soldat·

— Et, demanda-t-il, vous a-t-il dit... si d'autres passagers de... la « Brigitte, » avaient réussi à se sauver, eux aussi, sur des bâteaux de sauvetage ?

— C'est ce que je lui demandai. Mais il croyait bien être le seul qui eut échappé au naufrage... Selon lui, la « Brigitte » dévait s'être perdue, corps et biens.

De grosses larmes roulèrent sur les joues pâles de Mathieu. Il porta son mouchoir, à son visage, et pleura amèrement.

— Pauvre Alice ! murmura-t-il en sanglottant. C'est pour moi que tu as perdu la vie !

Personne n'eut l'indiscrétion de troubler le pauvre Mathieu Dreyfus dans sa douleur.

Même le Juif Salomon se retira dans un coin et se mit à supputer mentalement la somme à laquelle se pourrait bien taxer le service rendu par lui au riche industriel.

Mais d'autres pensées, encore, semblèrent lui traverser le crâne, car il se le frottait, d'un air pensif et se grattait lentement les oreilles, signes, chez lui, d'une violente préocupation.

Il se passa quelques minutes avant que Mathieu eut pu s remettre.

— Pourriez-vous me dire, caporal, reprit-il en se tournant vers le généreux amant de mademoiselle Fifi, pourriez-vous me dire pourquoi cet homme... comment se nommait-il ?

— Jacques, tout court.

Comment ce... monsieur Jacques, vous a fait abandon de sa bague ?

— Il me l'a vendue, répondit le caporal. Avant de prendre le chemin de Cayenne, dont je lui décrivis minutieusement les chances et les périls, il me prit à part pour me demander si j'avais assez d'argent sur moi pour lui acheter le précieux brillant qu'il portait au doigt. Je lui répondis que cela dépendrait du prix qu'il en exigerait. La bague m'allait fort, car je savais à Paris certaine personne qui aurait porté sans déplaisir, au doigt, ce joli bijou... Oui, vraiment, en ce moment je ne songeai qu'à toi, Fifi.

— Que c'est gentil à toi, mon gros chien-chien ! répondit tendrement la grisette, en lui passant la main sur ses cheveux bruns coupés en brosse.

— Enfin, nous tombâmes d'accord, reprit le jeune soldat. Monsieur Jacques demandait sept cents francs de sa bague et je lui en offris cinq cent, le tiers de la somme que j'avais pu épargner pendant trois ans de service colonial.

— Vous avez fait là une brillante affaire, monsieur le lieutenant, cria Salomon Bénas de son coin. Que le Dieu de Jacob m'en accorde une pareille tous les jours de ma vie et je le bénirai jusqu'à mon dernier soupir !

— Et n'avez-vous jamais revu cet homme ? demanda Mathieu.

— Oui, quelques mois plus tard, lorsque je fus revenu à Cayennet Je rencontrai ce Jacques dans la maison même du gouverneur. Il m'appris qu'il s'était fait agréer par M. Greffin, en qualité de domestique de confiance, et qu'il était fort satisfait de son poste. — « Il nous faut vider quelques bouteilles ensemble, me dit-il, car je vous suis toujours fort reconnaissant pour la façon généreuse dont vous m'avez secouru et aidé. Passez ce soir par l'Hôtel du Singe bleu. Vous m'y trouverez dans l'arrière salle. »

— Et vous allâtes à ce rendez-vous ? demanda Mathieu Dreyfus.

— A l'heure précise et militaire. Monsieur Jacques y était déjà, en compagnie de deux bouteilles déjà vide et je m'aperçus, au premier coup d'œil, qu'il était à moitié gris. Il me sembla singulièrement locace et se mit à enfiler histoire sur histoire, concernant Paris, que certainement il connaissait à merveille.

— « Quand vous retournerez la-bas, me dit-il soudain, il faut que vous vous mettiez à la recherche de mon ami Tête-de-Mort. Voilà un gaillard qui vous fera rire. Vive Tête-de-Mort ! Puisse le Ciel lui rendre le nez, les oreilles et les yeux qu'il a malheureusement perdus ! »

Je vous avouerai que je ne savais trop quelle opinion me faire de ce Jacques, à l'entendre dévider de pareils discours. Mais pour vous dire le vrai, il commençait à me dégoûter furieusement.

— Je veux vous croire ! fit une voix, dans le fond de la chambrette

Cette exclamation était échappée involontairement aux lèvres de Salomon Bénas.

Lorsqu'il avait entendu le nom de Tête-de-Mort, il s'était aussitôt renfoncé dans son coin, comme frappé d'une secousse électrique.

Le vieil usurier, fort agité, tirait nerveusement sa barbe d'un blanc sale, faisant des grimaces de possédé et clignant de l'œil, comme si les rayons assourdis du soleil, eussent encore été trop vifs pour lui.

La langue lui démangeait ferme et il voulut, à son tour, prendre la parole. Mais le jeune caporal lui cria :

— Laissez-moi donc achever mon histoire. Je vais avoir fini !...

Le Juif se tut immédiatement.

— Lorsque monsieur Jacques fut totalement ivre, reprit Robert, et ivre au point de ne plus pouvoir se lever de sa chaise, il me tapa sur l'épaule, en balbutiant : — « Vous avez acheté là une fière bague, caporal ! Et j'ai été un fier imbécile de vous la vendre pour cinq cent balles ! Mais je voulais me débarrasser de l'objet. Il me faisait toujours penser à cette belle créature

lorsque étendue, devant moi, à fond de cale de la « Brigitte » et voyant l'eau pénétrer en bouillonnant dans le navire, elle me regardait d'un œil étincelant, escalader lentement l'échelle, pour me sauver. Ah! Ah! Elle aurait bien voulu en faire autant, mais elle était trop bien attachée!

— Dieu Puissant! s'écria Mathieu. Que veut dire ceci? Il semblerait qu'un attentat à du être commis sur la personne qui portait cette bague!

— La compagnie du vilain rousseau m'étant devenue par trop antipathique, continua Robert, je pris congé de lui sans crier gare. Le drôle, furieux, lança après moi une boutelle vide, qui se brisa avec fracas contre la porte que j'avais lestement refermée. Mais je ne compris rien aux injures dont il me poursuivait. Que pouvaient m'importer ses menaces de vengeance? Cinq jours plus tard, j'avais mon congé dans mon sac et je prenais place dans le bâteau en destination de la France, pour voler dans les bras de ma fidèle Fifi Merluche qui, toujours aimante et fidèle, se dessèchait en attendant mon retour... Voilà, monsieur, l'histoire exacte de cette bague et vous pouvez juger maintenant si je suis fautif en rien, à supposer que son ancien propriétaire se la fût procurée par des moyens irréguliers.

— Non, répondit Mathieu Dreyfus, vous n'avez dans cette affaire à justifier d'aucune responsabilité. Et pour vous prouver que j'en suis convaincu, je vous prie de bien vouloir me céder la bague en question pour la somme de quinze cent francs.

— En voilà une, de chance! jubila la grisette, sautillant par la chambre en frappant dans ses mains. Quinze cent francs! Mince de galette! Mon gros chien-chien, dis, tu m'achèteras la robe en soie ponceau qui me plaisait si fort, ce matin, dans les « Grands Magasins du Louvre. » Ce soir, nous irons licher un petit dîner fin, au champagne, chez Peters et demain, en calèche découverte à la cascade du Bois de Boulogne... C'est les petites amies qui vont rager!...

— Abraham! Isaac et Jacob! s'écria Salomon Bénas. Quinze cent francs, sans qu'elle ait rien fait pour les gagner! Pourrais-je vous prier, mademoiselle Merluche, de bien vouloir me rendre les vingt francs que je vous ai prêtés ce matin, pour que vous puissiez déjeuner? Vingt francs et vingt sous pour les intérêts?

Pendant ce temps, Mathieu avait glissé quelques billets de banque dans la main du jeune soldat qui le remercia avec effusion.

— J'en donnerais volontiers cinq fois autant, dit en soupirant Dreyfus, pour connaître le vrai nom de ce Jacques, et pour faire emprisonner ce vil scélérat, car à mes yeux, il ne peut-être qu'un voleur, si ce n'est pis.

A ces mots, Salomon Bénas bondit vers Mathieu avec la rapidité d'une flèche décochée par un vigoureux archer.

— Qu'avez-vous dit là, monsieur Dreyfus? demanda-t-il. Vous donneriez sept mille cinq cent francs pour connaître le nom du gredin roux, jeté par la mer sur le sable de la Guyanne et qui portait au doigt cet anneau, manifestement volé par lui? Un homme, une parole! Je veux gagner cet argent là, sans avoir seulement à ouvrir la bouche.

— Expliquez-vous plus clairement, dit Mathieu. Commen pourriez-vous connaître le nom de ce misérable?

Au lieu de répondre, Salomon se tourna vers le jeune caporal.

— Monsieur le lieutenant, lui dit-il, si je vous montrais une photographie de ce villain roux et grelé, monsieur Jacques, le reconnaîtriez-vous bien?

— Très certainement. Des visages aussi hideux que celui-là ne s'oublient point, uue fois qu'on les a vus, ne fût-ce qu'un instant.

Salomon hocha la tête avec complaisance.

— En avant, alors! dit-il, en grimaçant. Monsieur Dreyfus, caporal, suivez-moi. Je vous conduirai en un lieu où vous trouverez le portrait de ce brave monsieur Jacques. Et vous,

mademoiselle Fifi, ne me faite donc point la moue parce que je prends la liberté de troubler votre charmant tête-à-tête avec monsieur le futur capitaine Robert. Il faut vivre, voyez-vous, et laisser vivre les autres. D'ailleurs, je vous ferai un cadeau...

Il prit l'attitude magnanime que devait avoir Napoléon I lorsqu'il récompensait un de ses maréchaux par le don d'un royaume, et dit d'un ton solennel :

— Mademoiselle Merluche, je vous fais grâce des intérêts du louis que vous m'avez emprunté tantôt.

LIV

L'Album des bandits parisiens

Comme ils sortaient de l'hôtel meublé, une voiture passait à vide. Mathieu Dreyfus l'arrêta et y monta avec le caporal Robert. Salomon, lui, monta modestement sur le siège, auprès du cocher, auquel il glissa à l'oreille l'adresse du lieu où il lui fallait aller.

Mathieu ne s'en doutait pas le moins du monde, pas plus que son compagnon.

Après une course rapide d'une vingtaine de minutes, le fiacre s'arrêta devant un grand bâtiment, d'aspect sévère.

Les trois hommes mirent pied à terre et Mathieu Dreyfus ne fut pas peu surpris en voyant que Salomon l'avait fait conduire à la Préfecture de police.

— Qu'avons-nous à faire là-dedans? demanda-t-il d'un air ennuyé.

— Honoré, monsieur Dreyfus, répondit Bénas, c'est à vous, ici, et non à moi, qu'il appartient de prendre la parole. Il vous faut demander d'être introduit, sans délai, auprès de M. la Brière, le préfet de police, ce que vous obtiendrez, je n'en doute point, assez facilement, en glissant une pièce d'or dans la main de l'huissier. Mais lorsque nous serons devant le préfet, je parlerai à mon tour.

Mathieu fit ce que lui disait le rusé Juif. Mais M. la Brière étant en voyage, ils furent introduits chez son faisant fonction, qui était justement notre ancienne connaissance, Gilbert, devenu directeur de la police secrète parisienne.

Celui-ci reçut fort honnêtement Mathieu Dreyfus, salua, avec politesse, le caporal Robert et s'écria d'un ton, moitié sérieux, moitié plaisant, à Salomon Bénas :

— Eh! bien, vieux scélérat, qu'est-ce qui vous amène ici, vous? Mazette! Vous voilà en bien honnête société! J'espère que vous n'aurez pas filouté ces messieurs et qu'ils ne sont point venus me trouver pour porter plainte contre vous?

Salomon se frappa la poitrine des deux mains et leva vers le policier un œil si plein de candide innocence, qu'une madonne eut pu le lui envier.

— Monsieur le directeur, dit-il d'une voix pénétrée, vous pourrez vous convaincre, aujourd'hui, que je suis arrivé sur la trace d'un vol scandaleux qu'un Français à commis, à la Guyane. Je vous présente un jeune caporal, qui ne peut manquer d'être bientôt lieutenant, puis capitaine. C'est lui qui a acheté là bas une riche bague, volée à une amie de Monsieur Mathieu Dreyfus qui lui en avait fait présent, en tout bien tout honneur.

— Et le nom du voleur est-il connu? demanda Gilbert.

— Non, et c'est justement pour cela que nous sommes ici, répondit Mathieu. M. Salomon Bénas m'a promis de m'y faire obtenir des renseignements au sujet de la personnalité de ce malfaiteur.

— Et rien ne sera plus facile, interrompit le Juif, du moins si l'honorable Gilbert, directeur de la police secrète, veut bien nous prêter son aide.

— C'est là mon devoir, répondit l'utile fonctionnaire.

Bénas se frotta les mains avec satisfaction. Il considérait les sept mille cinq cent francs, promis, comme étant déjà dans sa poche.

— Monsieur le directeur, dit-il, faites-nous la grâce extrême de nous laisser jeter un coup d'œil sur l'album des bandits parisiens.

Gilbert réfléchit un moment.

— Pensez-vous que votre homme se trouve dans le nombre ? demanda-t-il. Ne m'avez-vous pas dit que le vol s'est commis à Cayenne ?

— Bien cher et honorable directeur et Monsieur, ne vous fâchez point s'il m'étonne de vous entendre parler ainsi, vous aussi sage, ordinairement, que le roi Salomon, lui même. Que peut faire cela ? Un même malfaiteur ne peut-il instrumenter à Paris et dix jours plus tard à New-York ?

— Vous présumez donc que le voleur de cette bague a fait ses farces précédemment, à Paris ? demanda le fin policier.

— Monsieur Gilbert, permettez, je ne vous dirai pas encore ce que je crois. Ce brave caporal découvrira bien son homme, à lui tout seul. Mais je pense que si mes soupçons confirment, vous vous écrierez : « Salomon Bénas est tout de même un homme perspicace. Il vient de rendre à la police secrète de Paris un service qu'on ne saurait payer, même avec de l'or.

— Bah ! Je suppose que vous accepteriez de l'argent au besoin, monsieur Bénas, dit en riant le malin Gilbert.

Il se tourna et, s'adressant à Mathieu Dreyfus :

— Ayez la bonté de me suivre.

Le nouveau directeur de la police secrète conduisit ses visiteurs

dans une salle située au deuxième étage et éclairée à la lumière électrique.

Les murs de cette salle étaient divisés en grands panneaux, à volets de chêne, portant chacun une inscription gravée sur une plaque de cuivre.

Mathieu déchiffra, avec curiosité, les légendes suivantes, comprenant les innombrables catégories de malfaiteurs, cormorans ou requins de l'océan parisien :

« Voleurs de Nuit ; au Poivrier (à l'ivrogne) et Scironneurs ; Voleurs avec effraction; Voleurs à la Tire, à l'Omnibus; Voleurs à la Vrille et au Bonjour ; Cambrioleurs et Roulottiers; Voleurs à la Carre ou à la Détourne (voleurs au magasin) au Voyageur, à la Location ; Voleurs à la Cire ou à la Filée (voleurs de restaurant) ; attentats contre les mœurs, etc.

Et plus loin : « Escarpes (assassins) Incendiaires, Faux-monnayeurs. »

— C'est là notre galerie de crime, dit Gilbert à Dreyfus. L'image de quiconque a commis un crime où un grave méfait, à Paris, est ici concervée à jamais. Cherchons donc le voleur de votre bague. Nous le trouverons probablement bientôt dans la catégorie des voleurs à la tire.

Le policier s'était dirigé vers le casier désigné par lui. Il poussa sur un ressort secret et le panneau de chêne que Mathieu Dreyfus avait pris d'abord pour une simple cloison, s'ouvrit comme une porte poussée de l'intérieur. Derrière les volets mobiles étaient appendus des rideaux en creps vert.

Gilbert tira celui devant lequel il s'était arrêté et Mathieu vit s'aligner devant lui, une multitude de portraits, repartis en douze rangées.

La plupart de ces visages étaient fort intéressants à étudier. On y voyait de véritables faces de coquins, des femmes et des jeunes femmes, à l'air candide, comme si même l'idée du vol leur était inconnue ; des modèles d'élégance et des misérables

déguenillés, des gommeux à la chevelure frisée et en paletots de fourrure, des dames vêtues de soie et coiffées de chapeaux à la dernière mode, puis, de nouveau, des haillons et des masques auxquels personne ne se serait trompé.

— Voyez donc, ici, dit Gilbert au jeune soldat.

Celui-ci regarda attentivement, l'un après l'autre, les portraits de la série et secoua négativement la tête.

— Il ne s'y trouve pas, dit-il.

— Je le savais bien murmura Bénas.

Gilbert ferma la case et en ouvrit une autre. Même résultat négatif. Le caporal n'y rencontra point son vilain rousseau

— Vous voyez bien que vous vous êtes trompé, dit tout bas Mathieu au vieil Israélite.

Celui-ci se mit à tirailler sa barbe et répondit en riant:

— Soyez tranquille, mon cher monsieur. Je sais bien, moi, où trouver notre homme.

— Dites-le donc, car cet examen, sans nécessité, me donne sur les nerfs.

Salomon Bénas s'approcha de Gilbert.

— Monsieur le directeur, demanda-t-il, puis-je vous prier d'ouvrir le casier, là bas, relégué dans cette encognure?

— Quelle idée! dit Gilbert. C'est celui des attentats contre nature, des criminels érotiques.

— Fort bien. Essayons un peu de celui là.

Gilbert haussa les épaules, comme n'attendant absolument rien de cet examen. Cependant, il satisfait au désir exprimé par le prêteur sur gages et fit jouer le ressort.

— Faites bien attention, maintenant, mon cher caporal, dit Salomon Bénas. Dévisagez soigneusement chacun de ces visages et je ne veux plus jamais de ma vie gagner une seule pièce de cent sous, si vous n'y dénichez point votre monsieur Jacques.

Le jeune soldat s'avança et promena ses regards sur les nombreuses photographies groupées là méthodiquement

C'était une société des mieux choisies, que celle qui défilait devant ses yeux surpris. Presque tous les individus représentés là semblaient appartenir aux rangs les plus distingués de la société et fort peu de gens mal vêtus s'étaient faufilés parmi eux.

C'étaient, pour la plupart, des types comme les journaux illustrés en renferment dans leurs colonnes, consacrées aux personnage de marque, aux notoriétés politiques, scientifiques ou littéraires ; juges, avocats, magistrats à la mine imposante, orateurs et députés. Les ecclésiastiques et les comédiens n'y faisaient pas défaut. Dans le nombre, beaucoup des vieillards et même quelques dames, à l'aspect intelligent.

Le caporal Robert avait déjà consacré trois minutes à sa revue lorsque, soudain il posa vivement le doigt, sur le troisième portrait de la deuxième rangée supérieure.

C'était celui d'un homme d'une repoussante laideur, portant l'uniforme de simple soldat. Au dessous de la photographie était marqué le numéro 1230.

— Le voilà ! s'écria Robert avec une assurance qui devait détruire tout soupçon d'incertitude. Voilà l'homme dont j'ai tiré sur le sable le canot où il gisait, privé de connaissance. Voilà le vilain rousseau qui m'a vendu la bague en question et qui, maintenant, sous le nom de Jacques, doit probablement servir encore, en qualité de valet de confiance, chez M. Greffin, gouverneur de la Guyane française. C'est lui, c'est bien lui. A mon lit de mort, je le jurerais encore !

Gilbert tressaillit. Il regarda tour à tour, de son regard le plus pénétrant, le jeune soldat et le vieux Juif, puis, il dit lentement :

— Cet homme est Ravaillac, le tueur de femmes.

— Juste, ça y est, en plein dans le mille ! s'écria Salomon Bénas que la joie du triomphe rendait déjà moins servilement respectueux. Je le savais depuis trois heures !

— Caporal, dit Gilbert, vous venez de nous rendre un service signalé. Ce Ravaillac est bien un des plus dangereux malfaiteurs que nous connaissions. Il avait été condamné à mort, mais au moment même où le bourreau le conduisait à la guillotine, il a réussi à s'échapper. Cette évasion a fait un bruit énorme. Depuis ce jour, nous le cherchons partout, mais sans résultat, ce qui maintenant s'explique, car le drôle aura passé tout ce temps sur l'océan. Une récompense de cinq mille francs a été promise pour sa capture. Je ferai en sorte, caporal, qu'elle vous soit allouée.

— Quelle suite de raccrocs heureux, sur le billard de la chance ! s'écria Robert avec joie. C'est Fifi qui va faire des yeux en soucoupe, lorsque je lui raconterai ça.

— Quoi ! s'écria Salomon Bénas, rouge de colère. C'est là ma récompense, à moi ? C'est à lui qu'on paiera cinq mille francs alors que moi seul l'ai mis sur la voie ! Monsieur le directeur, juste, c'est juste ! Je veux bien me laisser rouler dans cette affaire là, mais la moitié de la prime me revient de droit !

— Tenez-vous tranquille, Salomon Bénas, répondit rudement Gilbert, et estimez-vous heureux que nous ne mettions point le nez dans vos affaires.

— Mais, je suis un honnête homme !

Gilbert le prit à part.

— Dites-moi donc, alors, ce que vous allez faire si souvent de nuit, au logis du docteur Crivelin ?

Salomon Bénas pâlit et ses genoux s'entrechoquèrent.

— Moi... Moi ? balbutia-t-il. Je souffre de l'estomac... et le docteur a la bonté de me donner des soins.

— Vraiment. C'est donc votre estomac que vous enfermez dans ce grand sac donc vous vous munissez quand vous vous rendez chez le docteur et sous le poids duquel vous allez tout courbé ? Mon bon ami, je vous conseillerai de lâcher sans plus attendre

le trafic des morts, autrement il pourrait vous conduire prématurément, vous même, au tombeau.

Bénas dissimula son trouble sous une profonde révérence et se garda bien de reparler de la prime sur laquelle il avait élevé d'assez légitimes prétentions. Il se consolait à la pensée des sept mille cinq cent francs que lui avait promis Mathieu Dreyfus et dont il se savait complètement certain.

Gilbert ramena les trois hommes à son bureau où il s'empressa de dresser un procès-verbal de ce qui venait de se passer et que le caporal Robert fut invité à confirmer de sa signature.

Cependant, tout cela avait pris beaucoup de temps. Il était près de dix heures, lorsque Mathieu Dreyfus, le caporal et Salomon Bénas sortirent de la Préfecture.

Mathieu pria le Juif de passer le lendemain à son hôtel pour recevoir la récompense promise et serra cordialement la main au jeune soldat.

En réalité, il se sentait brisé de corps et d'âme. Après ce qu'il avait entendu il ne doutait plus que la « Brigitte » n'eût sombré corps et biens, et avec elle son Alice adorée.

— O Dieu puissant ! Dieu de justice et de bonté ! gémit-il, pendant que sa voiture le ramenait chez lui, quel crime ai-je commis pour que tu m'arraches successivement tous ceux qui me sont chers ? Tous, hélas ! oui, tous !

. . . .

A la suite d'une longue conversation que Gilbert eut avec M. la Brière, revenu de voyage, un télégramme fut lancé au ministre de France, à Washington, pour être transmis, de là, par la voie la plus courte à Cayenne ; car, jusqu'à ce jour, il n'existe point de communication directe, par cable, entre la France et la Guyane française.

« Au Gouverneur général de la
Guyane française, à Cayenne.

« Le nommé Jacques, le valet actuellement à votre service,

homme de petite taille, aux cheveux roux, à la figure marquée de la petite vérole, au nez camard, aux petits yeux louches, n'est autre que le tueur de femmes, Ravaillac, condamné à mort et évadé. Veuillez le faire arrêter immédiatement et l'expédier, enchaîné, par le premier bâtiment, en destination de la France, pour être livré à la police de Paris.

« Jean la Brière,
« *Préfet de police, à Paris.* »

. . . .

Georgette se trouvait à la gare Saint-Lazare, où devait débarquer Lucie.

Elle se promenait de long et en large, sur l'embarcadère, mêlée aux voyageurs et aux personnes attendant le départ ou l'arrivée du train.

Elle était fort émue à l'idée que, dans quelques minutes, elle allait se trouver face à face avec la vaillante épouse du malheureux Dreyfus, si longuement et si cruellement éprouvée, elle aussi. Et lorsqu'elle se représentait que c'était à elle qu'incombait le soin de lui apprendre le rapt du petit André, elle sentait son cœur s'arrêter dans sa poitrine.

La patience de la jeune fille fut soumise encore à une lourde épreuve. Un employé du chemin de fer parut sur l'embarcadère et sur la planche noire, suspendue pour mentionner les changements éventuels, inscrivit que l'arrivée du train express, venant du Hâvre, subirait une demi-heure de retard.

La cause dudit retard consistait en ceci, que le bâteau, venant de Londres et amenant les passagers qui devaient continuer leur route par l'express de Paris, avait perdu plus d'une heure dans le canal de la Manche, à cause du brouillard.

Georgette s'assit sur une banquette et se résigna.

Pendant qu'elle attendait, une foule de souvenirs vinrent assaillir sa pensée. Elle se revoyait à la ferme de Montreuil et rêvait aux



D'un geste hardi, il enfonça le couteau dans la gueule du monstre.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

temps heureux où elle se rencontrait, furtivement, aux environs, avec Léon Bernard. Heures délicieuses et inoubliables! Elles étaient bien loin, hélas!

Léon, qui l'avait si fidèlement aimée, trompé par les apparences, l'avait abandonnée sans pitié. Il avait eu la cruauté de la condamner sans l'entendre.

Il ne se doutait point, hélas! le pauvre amant jaloux, combien il avait rendu la pauvre Georgette, profondément malheureuse. Car, malgré la souffrance et sentiment de légitime révolte provoqué chez la jeune fille par cette soudaine séparation, son amour pour lui n'avait fait que s'accroitre, Toujours, encore, elle pensait à lui et, au cours de maintes nuits sans sommeil et sans repos, elle répandait d'amères larmes sur le crédule et ingrat Léon.

Où était-il, à présent? Sur quel point éloigné du monde s'était-il retiré pour y nourrir, sombre et isolé, son erreur et son chagrin?

— Ah! si je pouvais le revoir, seulement, une fois encore! soupira Georgette. Si je pouvais lui prouver clairement combien il s'est trompé à mon égard! Est-ce ma faute, à moi, si ce misérable major Esterhazy a pénétré, de nuit, dans ma chambre? Ne me suis-je point défendue, avec le courage du désespoir contre ses infâmes tentatives? Et quand ce mystérieux incendie a éclaté, il n'y avait plus d'issue possible, ni pour le major ni pour moi. Hélas! en nous trouvant ensemble, Léon a cru, il devait croire que j'avais manqué à la foi jurée. O Léon, Léon, si tu pouvais lire mon innocence dans mes yeux? Si tu l'avais tenté, tu saurais combien tu étais injuste à mon égard. Si tu le faisais, aujourd'hui, tu verrais que tu as foulé aux pieds le repos et le bonheur de ma vie entière... Et cela pour un fatal semblant!

Un sourd roulement, se rapprochant avec rapidité, arracha Georgette à ses tristes méditations. Deux gros yeux rouges et flamboyants, apparurent dans l'ombre lointaine. La cloche de

la gare fit entendre son avertissement de métal et, bientôt, l'express, venant du Hâvre, entra tapageusement en gare.

Un sifflement strident, et le train s'arrêta.

Les gens, qui attendaient, s'empressèrent auprès des wagons pour souhaiter la bien-venue à ceux qui arrivaient. Les commissionnaires, les employés et les garçons d'hôtel s'empressèrent d'ouvrir les portières. Les voyageurs descendirent, salués de joyeuses acclamations. Partout s'échangeaient des embrassades, des poignées de main et de rapides questions. Cent tableaux divers se disputaient le regard de l'observateur et de l'artiste, sous la lumière blanche et crue des lampes électriques.

Georgette promenait autour d'elle un regard vigilant, tâchant de reconnaitre au milieu des dames descendues du train, Lucie Dreyfus, du portrait photographique de laquelle elle s'était munie, pour plus de certitude.

Mais le temps s'écoulait et elle ne découvrait rien.

Déjà l'embarcadère commençait à se vider.

Une dame allait lentement vers la sortie. Georgette ne la voyait que par derrière, mais ce devait être Lucie. La jeune fille courut à elle, mais avant qu'elle ne put la rejoindre elle se vit couper le chemin par deux autres voyageurs. C'était un homme pâle et distingué, tout vêtu de noir, ayant au bras une fort jolie brune. Le voyageur était, en outre, chargé d'une valise, d'une couverture et de parapluies.

Au moment ou le couple croisa Georgette, celle-ci recula, comme si elle eut vu se dresser un spectre devant elle. Son visage s'empourpra, sous le coup d'une violente émotion et, poussant un cri, elle leva les bras en l'air.

— Léon, s'écriá-t-elle. Vous, ici!

Le jeune homme. qui servait de cavalier à la voyageuse, resta un moment immobile et muet, comme s'il eut été changé en statue de pierre.

Il se livrait visiblement en lui un violent combat dont bientôt il fut le vainqueur.

Couvrant Georgette d'un regard glacial, il lui dit d'une voix mal assurée mais amère :

— Vous semblez faire erreur de personne, mademoiselle. Je ne vous connais pas. Veuillez me laisser passer ainsi que cette dame.

En disant ces paroles, il fit mine de passer, en entrainant sa compagne. Mais celle-ci le retint, et lui murmura à l'oreille :

— Monsieur Magnin, je suppose que c'est là la jeune fille pour laquelle vous avez quitté l'Europe. Je vous en prie, ne la traitez point comme une étrangère indifférente et importune. Koert Wallberg m'a appris que pardonner était le plus saint devoir de l'homme. Ecoutez, du moins, ce qu'elle veut vous dire. Souvenez-vous que vous l'avez aimée.

— Si je l'ai aimée ! Je l'aime toujours, Dolorès. Mais c'est justement pour cela que je ne puis lui pardonner. Cela, je ne le ferai jamais, jamais !

Pendant qu'ils échangeaient ces paroles, Georgette s'était tenue à quelques pas, pressant à deux mains son cœur qui battait à lui rompre la poitrine.

Pâle comme une morte, elle regardait Léon et la femme qui l'accompagnait.

Etait-il possible ? Ne rêvait-elle pas ? Léon était revenu ? Mais il n'était pas seul ! Cette belle dame était-elle sa femme, sa maitresse ?

Hélas ! celui qu'elle aimait toujours s'éloignait d'elle. En deux enjambées elle fut près de lui. Elle saisit sa main et la retint désespérémment.

— Non, Léon, je ne vous laisserai pas aller ainsi ! dit-elle avec angoisse. Il faut que vous m'écoutiez, il le faut ! L'homme que vous avez trouvé dans ma chambre, y était entré par violence. Je repoussais avec horreur ses offres infâmes. Mais, je n'étais

qu'une faible femme devant un homme vigoureux et déterminé. Je luttais courageusement pour lui échapper, lorsque l'incendie éclata dans toute sa violence. Ah! que ne me suis-je laissé consumer par lui! Tous mes maux auraient pris fin! Je goûterais le suprême repos et ne devrais point subir maintenant cette douleur et cette humiliation.

— Vous humilier, je n'en ai point l'intention, répondit Léon Magnin, en dégageant sa main par un mouvement rapide. Mais il m'est impossible de vous croire. Le fatal concours de circonstances que vous invoquez n'est point vraisemblable... Adieu, donc!... Oubliez-moi, comme je tâcherai de vous oublier, vous!

— Ainsi, balbutia Georgette, pâlissant encore, c'est tout ce que vous me répondez?

— Tout, répêta Léon, d'une voix sombre, entrainant sa compagne.

Georgette se dirigea en chancelant vers la sortie, mais avant qu'elle n'y parvint, elle sentit le sol manquer sous ses pieds et s'affaissa, évanouie, sur les dalles.

Mais Léon ne pouvait plus la voir. Déjà il avait disparu avec Dolorès.

Quelques voyageurs compatissants s'empressèrent autour de la jeune fille, la relèvèrent et la transportèrent dans une des salles d'attente.

Mais il se passa quelque temps avant qu'elle ne revint à elle et elle se trouva, alors, dans l'impossibilité de se lever immédiatement du divan sur lequelle on l'avait étendue.

La pauvre fille promenait autour d'elle des regards sans expression, cherchant, en vain, à se souvenir.

Lorsque, enfin, la pensée lui revint avec la parole, ses premières paroles ne furent point pour son propre malheur.

— Oh! Dieu! Je l'ai manquée! s'écria-t-elle. Elle n'a trouvé

personne pour l'attendre et la prévenir. Cette dame infortunée a dû se rendre, seule, à l'hôtel !

LV

Désespoir maternel

Par suite de sa rencontre inopinée avec Léon Magnin, Georgette n'avait point vu la voyageuse restée la dernière dans le train.

Car Lucie était vraiment arrivée par l'express.

Pour expliquer à nos lecteurs comment madame Dreyfus arrivait, toute seule, à Paris, quoique ayant quitté l'Amérique du Sud en compagnie du vicomte Emile de Ribès, Degouves, Erwin, Odette et Antonina, nous serons obligés de dire quelques mots au sujet de son voyage.

Lucie et ses amis avaient réussi à traverser sans encontres ni dangers nouveaux la forêt-vierge brésilienne pour arriver assez rapidement à Para.

Justement un vapeur chauffait en rade, en destination de New-York. Ils prirent place à son bord.

La traversée, également, fut courte et heureuse. Ils étaient entrés en rade de New-York, lorsque Lucie apprit, par le pilote, monté aux environs de New-York que la « Gascogne » le bâteau français faisant la navette entre l'Empire-City et le Havre se trouvait justement prêt à un départ.

Aussitôt, madame Dreyfus décida d'y prendre place pour être rendue le plus tôt possible à Paris.

Disons-le, une vague inquiétude, une secrète angoisse la pressait de précipiter son retour. Elle avait été hantée de rêves oppressants et un pressentiment fatal lui disait qu'en ce moment le petit André devait courir un péril certain.

Cordialement, elle prit donc congé de ses compagnons. Ce fut surtout la main du vicomte qu'elle serra avec le plus d'émotion, en se souvenant des épreuves qu'ils avaient subi ensemble sur leur île déserte.

Émile avait bien l'intention de retourner à Paris, dans un délai plus ou moins bref, mais il voulait auparavant faire étudier à nouveau son procès par un avocat expérimenté, afin de n'avoir point à se déguiser et à se cacher, dans sa propre patrie. Avant de se représenter devant Paulowna, il devait être certain de ne plus se voir inquiété et poursuivi. C'est pourquoi, en attendant, il resterait en Amérique.

Degouves, aussi, promit de venir bientôt visiter Lucie à Paris. Le désir d'embrasser sa fille Dolorès l'aiguillonnait vivement. Mais lui également, avait à prendre des précautions, pour rentrer en France.

Avant qu'il le put faire sans trop de danger, il mit ses connaissances au service d'Erwin et d'Odette qui avaient résolu d'exploiter dans le Far West, une ferme achetée au moyen de l'argent emporté de Cayenne par la fille du coupable et infortuné Lapayre.

Antonina demanda à se fixer auprès d'eux. Odette et elle s'étaient si intimement liées, au cours de leurs communes traverses, qu'elles auraient souffert de devoir se séparer.

Plus tard, nous aurons peut-être occasion de parler du sort qui attendaient nos fugitifs. Ils se croyaient à la fin de leur dur combat contre la société et se flattaient d'avoir abrité leur barque dans un pont tranquille. Mais, hélas! ils se trompaient.

Mais abandonnons-les provisoirement sur le libre sol d'Amérique

où, du moins, il se trouvaient à l'abri des poursuites du gouvernement français.

Lucie s'était donc transportée en toute hâte à bord de la « Gascogne » sans avoir le temps de lancer un télégramme Mathieu Dreyfus, pour attendre sa réponse.

La « Gascogne » ne mit pas plus de huit jours pour gagner le Hâvre.

A peine débarquée, Lucie avait télégraphié à son beau-frère et avait pris le premier express pour Paris.

Avec quels sentiments de lassitude et de découragement, la pauvre femme, la tendre mère se retrouva, enfin, dans la capitale française, après une si longue absence. Hélas ! le but de son départ, elle ne l'avait pas atteint, Elle revenait sans l'époux tendrement chéri, qui gémissait, toujours sans elle, sur l'affreux rocher, qu'on appelait l'Ile du Diable !

— Du moins, je pourrai presser mon cher petit contre mon sein, se disait-elle, en entrevoyant, de loin, les premières lumières de l'éblouissant Paris. Encore quelques minutes, et j'apprendrai de la bouche de Mathieu que mon André se porte bien, que mes rêves sinistres et mes inquiétudes étaient sans objet.

Le train s'arrêta et elle attendit pour en descendre que foule se fut un peu écoulée.

Où donc était Mathieu ?

Lucie le cherchait en vain des yeux. Elle arpenta l'embarcadère de long en large sans rencontrer le bon et loyal visage de son beau-frère.

Cela lui parut étrange. Pourquoi Mathieu n'était-il point venu l'attendre, comme elle le lui avait demandé. Il devait, cependant, avoir reçu son télégramme et, sans des empêchements sérieux n'eut certes pas manqué au rendez-vous ?

De nouveau Lucie pensa à l'enfant, et son cœur se serra.

— Mon Dieu! mumura-t-elle, en joignant les mains. Fais que je retrouve mon fils en bonne santé!

Voyant que tout le monde s'était déjà retiré, elle arrêta un fiacre et se fit conduire à l'hôtel de la rue Fourchambault.

Toute sa constance l'avait abandonnée, et durant le court trajet de la gare à la maison de Mathieu, elle pleura amèrement sur son malheureux époux.

La voiture fit halte.

Lucie en sortit, paya le cocher et, comme la porte de l'hôtel était ouverte en ce moment, elle put passer inaperçue devant la loge du concierge.

Rapidement elle gravit l'escalier, ouvrit doucement la porte de l'antichambre et pénétra dans le bureau de son beau-frère, mais sans l'y trouver, ni personne.

Les domestiques étaient tous à souper dans la salle du rez-de-chaussée, à eux destinée, à côté des cuisines.

Lucie traversa sans rencontrer âme qui vive le salon, la salle à manger et deux autres chambres, situées à l'étage.

Toutes ces pièces étaient éclairées et, dans la salle à manger, la table était mise pour trois convives. Lucie eut un sourire en voyant le nombre des couverts. Elle courait à la chambrette où couchait l'enfant et se recréait pendant la journée avec le caporal Michon. Sans doute, il dormait déjà et la tante Frédérique veillait à son chevet.

Lucie s'arrêta devant la porte de la chambrette, tenant en main le pommeau de porcelaine. En songeant qu'une simple cloison la séparait de son cher petit, elle sentit son cœur se fondre dans sa poitrine. Ses genoux plièrent et elle ne se sentait pas le courage de faire jouer le pêne de la porte.

Là dedans, tout était silencieux, et ce silence lui semblait glacial. Elle ne distinguait point la respiration égale de l'enfant. Pas le moindre souffle, pas le plus léger bruit.

— Que je suis donc faible! se dit Lucie. Moi qui ai affronté

vaillamment les périls de la mer et de la forêt vierge, qui ai combattu les monstres à deux et à quatre pieds, je ne me sens pas le courage d'ouvrir cette porte pour serrer mon enfant sur mon cœur. C'est insensé, cela ! Entrons !

Elle ouvrit la porte et pénétra dans la chambre. Le silence et la paix régnaient dans cet asile qu'éclairait une lampe, posée sur la cheminée.

Là, se trouvait le petit lit d'André, sur lequel se refermaient de rideaux de soie bleu et, tout près de ce lit, derrière une petite table, couverte de lettres, de papiers, de plumes et d'un encrier, était assise la tante Frédérique.

La vieille dame dormait le front sur la table. Elle devait avoir succombé au sommeil comme elle était occupé à écrire, car elle tenait encore une plume serrée entre ses doigts.

— Comme cette bonne tante a vieilli, se dit Lucie. Ses cheveux sont devenus tout gris !

Ce fut la première réflexion qu'elle fit en promenant ses yeux autour du mignon appartement. Puis, elle glissa vivement jusqu'à la cachette, où, pensait-elle, reposait le petit André. Mais arrivé là, elle se retint encore, et, cette fois, en se faisant violence.

— Pas trop rudement, murmura-t-elle. Tout doucement, au contraire. Il ne faut point qu'André s'effraye en se réveillant en sursaut. Oh ! mon Dieu ! C'est que vraiment il va se réveiller pour revoir sa petite mère ! Me reconnaitra-t-il encore ? Les enfants oublient si vite ! Mais non, non, André n'aura point oublié sa mère. Mon cher enfant, mon seul bonheur à présent, ma seule consolation, mon unique espérance... je suis près de toi.

Des pleurs mouillaient la paupière de Lucie, au moment où elle entrouvrit les rideaux.

Mais en jetant les yeux sur la couchette, elle étouffa un cri, ses yeux se dilatèrent ; un frisson parcourut ses membres et elle demeura immobile, comme changée en pierre.

Le lit était vide. Son enfant n'y était pas.

Le premier moment de stupeur passé, elle fondit sur le lit. Par un mouvement fou, inconscient, mais irrésistible, elle jeta loin d'elle les coussins et les couvertures et glissa ses mains tremblantes entre les matelas pour s'assurer si André ne s'y était pas caché !

Puis elle se retourna, et, le moins rudement que le permettait la situation, elle saisit par le bras la tante Frédérique.

— Tante, ma bonne tante, réveillez-vous !

Mais la vieille dame ne se bougea point.

— Tante Frédérique, c'est moi, Lucie, votre Lucie qui est revenue, parcequ'elle ne pouvait plus vivre sans son enfant ! Où est André ? Pourquoi n'est-il pas encore couché, à cette heure ? Tante Frédérique ! Ah ! grand Dieu !... Elle est morte !

Lucie avait saisi par les deux épaules, à la fois, la tante Frédérique pour la réveiller de son étrange sommeil. Mais la tête de la vieille dame, retomba inerte et, à la lueur de la lampe, qui tombait en plein dessus, Lucie la vit toute décomposée.

Plus de doute ! Une attaque d'apoplexie avait mis soudainement fin à l'existence de cette parente dévouée et fidèle.

— Morte ! Morte ! cria Lucie. La tante Frédérique, la vigilante gardienne d'André est morte !... Et mon enfant, lui-même, n'est pas ici ? Dieu puissant ! Mes épreuves ne sont-elles point encore finies ! N'ai-je point vidé encore jusqu'à la lie mon calice d'amertume ? Dieu veut-il m'anéantir toute entière ?

Les yeux égarés de Lucie tombèrent, par hasard, sur la lettre que la tante Frédérique était visiblement en train d'écrire au moment où la mort l'avait surprise. Hélas ! cette mort ne devait-elle point être imputée à l'émotion fatale causée par l'annonce du retour inopiné de la pauvre mère ?

Lucie se rapprocha et prit connaissance de cet écrit brusquement interrompu.

En voici la teneur :

« Chère et infortunée Lucie,

« Une heure encore, et vous serez revenue, brûlant du désir de revoir votre petit André et de le presser contre votre cœur.

« A cette pensée, je me sens prise d'une intolérable angoisse. C'est sur moi, seule, que vous reporterez la responsabilité de ce qui est arrivé. J'étais désignée pour veiller sur l'enfant et Dieu m'est témoin que j'ai rempli mon devoir en conscience. J'ai gardé le petit André comme ce que j'avais de plus cher au monde, car je l'aimais au dessus de tout, même de ma vie !

« Lucie, je n'ai aucune part à me reprocher dans ce qui est arrivé et si, aujourd'hui, hélas ! vous ne retrouvez point votre pauvre enfant, s'il nous a été ravi à jamais... O Dieu ! c'est qu'il m'a... Oui, l'enfant.... »

La lettre s'interrompait à cet endroit.

C'est en traçant le mot « enfant » avec une émotion bien compréhensible, que la dévouée parente devait avoir été frappée par l'impitoyable mort.

Mais Lucie en avait appris, par ces quelques lignes, assez pour s'abandonner au désespoir, pour se trouver dans un état voisin de la folie.

— André mort ! cria-t-elle. Mon enfant n'est plus. Mon fils m'a été enlevé... Je reste seule, seule !

Saisie d'une violente attaque de nerfs, elle roula sur le tapis.

— Et c'est pour cela, ô Dieu, que tu m'as fait sortir saine et sauve de tant de dangers ? s'écria-t-elle dans son affreux délire. C'est pour cela que j'ai échappé aux naufrages, à la famine, à la fièvre, pour apprendre à mon retour que ma dernière consolation m'a été ravie ! Mais non, Seigneur, ce n'était pas toi qui m'as conservée, c'est l'esprit du mal, ce Satan qui leurre les hommes de vains espoirs et qui se réjouit lorsqu'il les voit précipités du faîte du bonheur dans l'abîme de la désolation !

Lucie se releva avec difficulté. Ses membres lui semblaient

devenus sans force. Elle se crut non plus faite de chair et de sang, mais de bois rigide, mû par un mécanisme.

Elle retourna en chancelant vers le lit de son fils et, penchée sur les draps blancs, elle pleura, couvrant l'oreiller de caresses comme si la tête du petit André y reposait encore.

Elle demeura quelques instants ainsi, puis ses larmes s'arrêtèrent. Un feu sombre s'alluma dans ses yeux, son visage devint menaçant et dur, ses lèvres se pincèrent en un pli farouche.

Tel l'homme qui vient de prendre une résolution extrême.

Lucie avait soudain ressenti un dégout incurable de l'existence. Elle lui avait apporté trop de souffrance pour qu'elle voulut la supporter davantage.

La perte d'André avait porté sa détresse morale à son comble. Elle ne désirait plus, à présent que le repos.

Son esprit affaibli n'était plus en état de s'arrêter à une autre idée, car elle se serait souvenue du serment qu'elle avait fait à son mari en l'exigeant à son tour de lui.

Lorsqu'elle l'avait visité, avec l'aide de Marion, dans son cachot souterrain du Cherche-Midi, elle lui avait fait jurer que quoi qu'il arrivât, jamais il ne porterait sur lui même une main homicide. En ce moment solennel, elle s'était écriée avec feu : « Serment pour serment ! Moi aussi, je jure de supporter héroïquement tout ce que la destinée nous réservera de pénible et de douloureux, pour te rester fidèle de corps et d'âme jusqu'au tombeau. »

Mais qui pourrait lui faire un crime d'avoir oublié, dans l'excès de la douleur, le serment prêté, alors ? Elle n'était qu'une femme, hélas ! et ne possédait point l'indomptable force de caractère d'Alfred Dreyfus.

Pourtant, elle avait donné précédemment d'éclatantes preuves de vaillance. Mais le désespoir d'une mère, qui a perdu son fils, son unique enfant, ressemble aux flots de l'Océan qui

entraînent tout avec eux lorsque est rompue la digue qui contenait leur violence.

Muette et pensive, elle laissa errer ses yeux autour de la chambre. Elle semblait chercher quelque chose, qu'elle trouva enfin.

Une grosse cordelière retenait les rideaux du lit de l'enfant.

Lucie poursuivit son silencieux examen. Ses regards embrassèrent tour à tour les quatre murailles de la chambre et, là encore, elle découvrit ce qu'il lui fallait.

A l'une d'elle était pendue un grand pastel la représentant, avec son époux, dans les premiers mois de leur hymen.

Serré dans son uniforme, le capitaine, brillant de santé et de vigueur, avait le bonheur peint sur les traits adoucis de son mâle visage. Lucie, portait une toilette claire, relevée de boutons de roses. Les yeux de la jeune femme rayonnaient d'espoir en un radieux avenir. Ah ! c'étaient là des temps fortunés, où le malheur semblait n'être qu'une ombre vaine qui jamais ne devait voiler l'éclat de leur doux soleil.

Loin, bien loin, tout cela !

Lucie se hissa sur une chaise, et décrocha le cadre de son clou, après l'avoir considéré pendant quelques instants. Un rire amer résonna sur ses lèvres. Comme si elle eût voulu lancer loin d'elle le malheur qui avait brisé sa vie, elle laissa tomber le pastel sur le parquet. Le cadre s'en rompit et les éclats de verre s'éparpillèrent, s'enfonçant dans la laine soyeuse du tapis.

— Brisé ! murmura-t-elle, comme le bonheur de la maison Dreyfus.

Mais Lucie ne s'arrêta point dans son sinistre projet. Elle attacha avec soin, la corde, au solide crampon qui, un moment avant retenait le double portrait, et se passa au cou le nœud coulant quelle avait eu la précaution d'y faire avant tout.

— Adieu, Alfred ! cria-t-elle. Adieu, mon époux adoré. Ne

me fais point longtemps attendre! Rejoins-moi bientôt dans la tombe, que nous soyons enfin réunis à jamais. Là, du moins, les hommes méchants qui nous ont persécutés ici-bas ne pourront plus nous atteindre,

Ses yeux brillaient. Elle entervoyaient, en imagination, un monde meilleur et plus beau et si haut placé que l'humaine cruauté ne l'y suivrait point.

— Le Ciel! s'écria-t-elle, avec ravissement, et les bras étendus. Alfred, André, gravissez avec moi l'échelle bienheureuse qui y mène les âmes, échappées d'ici-bas. Là-haut, dans les théories des anges, est notre place à tous trois. Là-haut est la paix sainte et l'éternelle liberté!

Elle sauta au bas de la chaise qu'elle repoussa du pied.

Le nœud de la corde se resserra. Quelques secondes s'écoulèrent. Soudain, les bras et le jambes de Lucie s'agitèrent violemment, puis sur son visage, se peignit l'expression d'un bonheur indicible.

Encore une minute, peut-être, et tout aurait été dit...

Mais la porte s'ouvrit brusquement et un homme parut sur le seuil. C'était Mathieu.

Un instant il resta comme cloué au sol.

D'un œil hagard il regarda tout autour de la chambre, il vit la tante Frédérique, inerte, la tête sur la table à écrire et, vis à vis, suspendue dans le vide, Lucie, qui semblait près d'expirer!

Un violent effort l'arracha à son foudroiement. Il bondit. D'un coup d'œil rapide et bien lucide, maintenant, il vit que la tante Fréderique n'avait plus, hélas! besoin de secours, mais que Lucie pouvait encore être sauvée.

Du bras gauche il entoura le corps de sa belle-sœur, qu'il souleva, et, saisissant le corde de la main droite il lui imprima une si rude secousse que le crochet se détacha de la muraille.

L'instant d'après, Mathieu avait déposé sur un divan la pauvre

femme, privée de mouvement et prestement, il délia le nœud coulant qui lui comprimait la gorge.

Alors, seulement, il pesa sur le bouton d'une sonnerie électrique, car il n'avait point voulu appeler, au secours, plutôt pour ne pas trahir aux yeux des domestiques, la tentative de suicide de la malheureuse Lucie.

Maintenant que les traces en avait disparu, il appelait à lui.

Le concierge et une femme de chambre accoururent les premiers.

— Où est mademoiselle Georgette ? demanda Mathieu.

— Elle s'est rendue à la gare pour aller recevoir madame Dreyfus, répondit la femme de chambre.

— Et elle n'est pas rentrée encore? s'écria Mathieu.

— Non. Mademoiselle Georgette est absente depuis près de trois heures. Mais, mon Dieu! qu'est-il arrivé? Madame Lucie sans connaissance et la tante Fréderique morte !... Oh! mon Dieu! Mon Dieu!

La brave fille courut en pleurant vers la morte. et lui baisa pieusement les mains, car la pauvre femme, de son vivant, avait été bonne et généreuse pour tous.

— Courez tout de suite chercher le docteur Burger, dit Mathieu. Dites-lui ce qui arrivé et qu'il vous accompagne à l'instant.

Le concierge disparut.

Lorsqu'arriva promptement le docteur, déjà les efforts tentés par Mathieu et la femme de chambre pour faire revenir à elle la pauvre Lucie avaient eu un bon résultat. Burger prescrivit un puissant réactif et fit transporter la malade sur son lit.

Quant à ce qui concernait la tante Fréderique, il ne restait rien à faire qu'à constater l'attaque qui l'avait fait passer de vie à trépas, sans qu'elle pût s'en apercevoir.

— Je vous prierai, docteur, de bien vouloir rester une demi heure ici, dit Mathieu. Je voudrais être tout à fait rassuré sur l'état de ma belle-sœur.

Le jeune docteur secoua la tête.

— C'est ce que je ne saurais faire, avec la meilleure volonté du monde, répondit-il.

Et comme Mathieu Dreyfus l'interrogeait du regard :

— J'ai en ce moment chez moi un malade, fort gravement atteint, et que j'ai pris sous ma garde personnelle. C'est un magnat hongrois, le prince Stephan Dubisky, dont la femme s'est échappée de l'Institut-Pasteur, dans un subit accès de rage. Le pauvre prince en a reçu un tel coup que, pris d'une crise nerveuse, il a dû s'aliter. Comme je lui porte grand intérêt, je n'ai pas voulu le laisser à l'hôtel et l'ai pris chez moi où, sous ma surveillance personnelle et gardé par ma propre mère, il se remettra bientôt, j'ose l'espérer, du moins. Jusqu'à présent il n'a pas encore retrouvé sa connaissance et je n'attends une révolution quelconque, favorable ou funeste, que dans une couple de jours. Comme votre belle-sœur n'aura aucunement besoin de moi, cette nuit, car je vous certifie encore qu'elle ne court plus le moindre danger, vous conviendrez que ma vraie place est au chevet de mon pensionnaire.

En parlant ainsi, le docteur Burger s'était dirigé vers la porte. Mais il s'arrêta soudain, et, se tournant vers Mathieu, avec un geste familier.

— Ah ! que je vous dise, à propos de mon malade, quelque chose qui pourra peut-être vous intéresser. Dans ses accès de délire, le prince Dubisky a prononcé plusieurs fois votre nom, en parlant d'une visite qu'il avait à faire à un Dreyfus, de Paris. Vous souvenez-vous d'avoir jamais rencontré le prince Stephan ?

Mathieu secoua négativement la tête.

— Ces divagations sont assez faciles à expliquer, dit-il. Le prince aura lu, comme tout le monde, dans les journaux, le sort épouvantable, infligé à mon malheureux frère, son esprit en aura été frappé et, dans la fièvre, cela lui sera revenu.

Burger fit un signe d'assentiment et prit congé.

Mathieu retourna près de Lucie et retrouva, à son chevet, la pauvre Georgette qui était rentrée dans l'intervalle.

La jeune fille justifia son absence, par l'arrivée du télégramme, qu'elle avait pris la liberté d'ouvrir et raconta comme quoi elle avait été prise d'une faiblesse, sur le débarcadère même de la gare. Elle ne jugea point nécessaire, et cela se comprend, d'ajouter que cette faiblesse n'avait eu pour cause que la rencontre, faite par elle, de son ancien amoureux.

Tous deux résolurent de veiller de compagnie la malade.

Le remède prescrit par le docteur Burger opéra d'excellente façon. Il rétablit la circulation du sang et procura à la pauvre Lucie un paisible sommeil.

Il était près de cinq heures lorsqu'elle se réveilla, en pleine possession de son esprit. Au premier coup d'œil, elle reconnut Mathieu Dreyfus.

Elle lui tendit les deux mains qu'il saisit et baisa tristement. Georgette se retira avec discrétion.

Après un silence assez long, Lucie demanda d'une voix blanche :

— Quand est-il mort ?

— Qui cela ?

— André, mon enfant !

— André, mort ? demanda Mathieu. Qui vous a dit cela ?

— Mais je ne l'ai pas trouvé dans son petit lit et la lettre de la tante Frédérique... Mon Dieu ! Y aurait-il encore de l'espoir.. Est-ce qu'il ne serait pas mort... Vit-il toujours ?

Lucie s'était soulevée, fixant des yeux ardents sur le malheureux Mathieu.

Maintenant il comprenait ce qui avait poussé sa belle-sœur à cette tentative de suicide.

— Je reste convaincu, dit-il, d'une voix assurée, que notre André est encore de ce monde.

— Vous en êtes convaincu !... Vous ne le savez donc pas ?

— Je ne puis le savoir, car, hélas! la pauvre enfant ne se trouve plus sous ma garde.

— Où est-il donc? cria la mère, en se tordant les mains.

— On nous l'a enlevé...

— Enlevé !... On m'a volé mon enfant !... Mais qui cela ? Qui, donc ?

— Par celui, — je le crois et j'oserais l'affirmer — par celui qui a causé notre malheur à tous !... Par celui qui répondra devant Dieu de ce qu'il nous a fait.

— Esterhazy ?

— Oui, par le sinistre major.

Lucie leva les bras au ciel, avec un cri sauvage. Ses yeux lancèrent des flammes.

— Comte Esterhazy, cria-t-elle, tu m'a pris mon mari et jusqu'ici, hélas! tous nos efforts pour t'arracher ta victime sont demeurés vains, car le gouvernement français lui-même, s'est uni à toi pour écraser l'innocence! Dieu seul peut sauver mon époux. Mais aujourd'hui, voilà que tu oses m'enlever mon fils, et cette proie-là je te l'arracherai moi, je le jure, oui, moi seule! Je ne suis qu'une faible femme, mais de quoi n'est pas capable une mère à laquelle on a ravi son enfant ? Devant quel acte téméraire ou insensé reculerait-elle ? Que lui est-il impossible ? Tremble, comte Esterhazy, car l'heure est proche où tu te verras démasquer. Le rapt de ce pauvre enfant a fait déborder la coupe de tes infâmies. Tu apprendras à connaître ce que peut une mère qui lutte pour retrouver son fils !

— Et moi, Lucie, s'écria Mathieu, entraîné par l'énergie et la profonde douleur de la jeune femme, je te serai toujours un fidèle et vaillant allié. Ah ! ajouta-t-il, avec un soupir, si elle pouvait nous assister, elle, dont l'intelligence et la force de volonté réalisaient des miracles ! Alice ! Pauvre Alice. Mais elle m'a été enlevée ! Elle est morte !

Lucie saisit la main de Mathieu.

— Vous vous trompez, Mathieu, lui dit-elle vivement. Alice vit, et elle est partie pour Cayenne, dans le but de délivre notre cher martyr.

— Elle vit ! s'écria Mathieu avec délire.

— Oui, elle vit, j'en fais serment et elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous aimera jusqu'à son dernier soupir.

Mathieu inclina en sanglottant son front sur la couche de Lucie. Cette nouvelle inespérée et enivrante l'avait abattu plus que la plus amère douleur.

Mais si la joie terrasse, il est bien rare qu'elle tue.

LVI

Comment Tête-de-Mort avait perdu le nez et les oreilles

Il nous faut, maintenant, rétrograder dans notre récit jusqu'au jour de la mort d'Eva Ritter, la malheureuse fille, tuée par son propre père.

On pourrait alléguer à la décharge de ce détestable scélérat, qu'étant aveugle, il ignorait sur quel front descendait son arme terrible. Mais le fait, en lui-même, n'était pas niable: Tête-de-Mort avait couronné la liste de ses forfaits en tuant sa propre fille !

Nous connaissons déjà les suites de ce crime affreux.

Sitôt que Tête-de-Mort se fut aperçu que le coup était manqué, il s'était jeté à la Seine, dans l'espoir, arrivé à l'autre bord de réussir à s'orienter.

C'est alors que l'avait frappé la Némésis vengeresse. Ne

distinguant rien devant lui il avait rudement donné de la tête contre une barque et avait coulé à fond.

Salomon Bénas et son neveu Isaac, qui montaient cette barque, avaient répêché Tête-de-Mort, au moment où il revenait à la surface du fleuve et l'avaient recueilli dans leur bâteau.

On se souvient que, bien que le vieux Juif eût reconnu son vieil ami, il n'éprouva aucun scrupule à vendre son corps à un médecin en quête de sujets disséquables.

Depuis fort longtemps, Bénas était en relations d'affaires avec le docteur Trivelin dans la maison duquel il se glissait, la même nuit, avec Isaac, chargé du lugubre fardeau.

Le docteur Trivelin était un singulier personnage. Ce petit homme, à la chevelure d'un blanc de neige, n'était, en aucune façon, mauvais ou cruel, aussi longtemps qu'il ne s'agissait point de sa profession.

Cependant, l'ardente curiosité du savoir avait endormi sa conscience, muette du moment qu'il s'agissait d'une expérience à faire.

La science était l'idole à laquelle il sacrifiait tout, honneur, sentiment et avoir.

Couramment, il se livrait à la vivisection, c'est-à-dire aux dissections d'animaux encore vivants.

Avec la plus grande insensibilité, il coupait en quatre un lapin ou lui enlevait l'un ou l'autre organe pour savoir combien de temps il pourrait vivre en en étant privé.

Il ouvrait lestement des crânes d'oiseaux, de chiens et de chats, leur enlevait la cervelle et, refermant l'ouverture, comme un simple couvercle, il en rejoignait soigneusement, à l'aiguille, l'épiderme fendu.

Les souffrances de ces pauvres animaux ne lui inspiraient point la moindre pitié.

A son grand regret il ne pouvait se livrer à de pareilles expériences sur des êtres humains vivants. Il devait se borner à

charcuter des cadavres. Et comme il n'était pas facile de s'en procurer à domicile, il s'était mis en rapport avec Salomon Bénas qui utilisait ses loisirs nocturnes en se livrant à la pêche des noyés, dans la Seine.

C'est de cette façon que le corps du défunt Tête-de-Mort était arrivé sur sa table de dissection du docteur Trivelin,

Introduits immédiatement, après avoir frappé d'une certaine façon, Bénas et Isaac avaient déposé le cadavre sur une grande table placée au milieu de la chambre de travail.

— Ce corps doit avoir séjourné assez longtemps dans l'eau, gronda Trivelin en jetant un rapide coup d'œil sur la face défigurée du bandit. Les poissons lui ont mangé le nez et les oreilles et semblent s'être déjà attaqué aux yeux.

— Cette fois, les poissons n'y sont pour rien, monsieur le docteur, répondit Bénas. De tout le temps que j'ai connu cet homme, jamais je lui ai vu de nez et celui qui aurait voulu le tirer par les oreilles, aurait été bien embarrassé.

— Ah ! Vous dites avoir connu cet homme ? demanda le petit docteur en se passant la main dans ses cheveux gris.

— Si je l'ai connu ! s'écria Bénas. Il y a été comme qui dirait un de mes amis. On le nommait Tête-de-Mort et vous pouvez juger, monsieur le docteur s'il méritait ce nom. ... Mais dites-moi, mon cher monsieur — et Salomon alla se placer familièrement tout près de Trivelin — je sais qu'avec vous l'on peut parler à cœur ouvert. Vous êtes un philosophe, vous, et il vous importe peu de savoir si le sujet, dont vous disséquez le cœur et l'estomac a été de son vivant un honnête homme où un scélérat. Cependant, docteur, lorsque vous examinerez le cerveau de cet homme là, vous serez effrayé, à en rouler par terre, car jamais plus étonnante cervelle ne s'est trouvée renfermée dans un crâne humain !

— Et pourquoi cela ! demanda Trivelin

— Pourquoi ? Parce que la moindre de ses pensées devait équivaloir à un crime.

— Cet homme a donc, selon vous, été un grand malfaiteur, de son vivant ?

— Oh ! oui ! Et d'après moi, il doit l'être encore maintenant, quoique décédé. Aussi, prenez bien garde, docteur qu'il ne vous arrache votre bistouri pour le plonger dans notre propre cœur. C'était un redoutable voleur, un incendiaire, un assassin. Demandez-moi plutôt ce qu'il n'était pas de dangereux et de mauvais.

— Mais voilà qui est fort intéressant pour moi, dit Trivelin. Chez les criminels par vocation, le crâne et le cerveau doivent offrir de notables déviations du type humain ordinaire. Et c'est dans cette direction là que que je dirigerai mes expériences.

Le docteur compta cent francs à Bénas. C'était le prix qu'il lui allouait pour chaque sujet nouveau.

— Monsieur a-t-il encore besoin de cadavres? demanda le vieux

— Apportez-m'en le plus que vous pourrez, répondit le médecin. Mais pour la fois prochaine je désirerai, de préférence, avoir à m'excercer sur un corps de jeune homme.

— Vous en aurez un, dit Isaac, intervenant dans l'entretien. Fiez-vous à moi, monsieur. Mon oncle et moi nous trouverons votre affaire. Peut-il être à peu près de mon âge ?

— Oui, ça m'arrangerait bien.

— Vous l'aurez, peut-être, dans la nuit de demain, affirma Isaac.

Les deux Israélites s'éloignèrent.

Le malheureux Isaac ne se doutait guère que son propre cadavre figurerait le lendemain, à pareille heure, sur la table de marbre du docteur Trivelin et ce, grâce à la cupidité sans entrailles de son bon oncle Salomon.

En effet, le lecteur se rappellera comment Isaac fut tué, le lendemain, d'une balle de révolver par le colonel Picquart au

moment où avec Benas et la Mutilée, il croyait se rendre traitreusement maître de cet officier, pour le précipiter du haut de la dernière plate-forme de la Tour-Eiffel.

Dès que Trivelin se trouva seul avec son « sujet » il se mit en devoir de le déshabiller.

A la clarté d'une grosse lampe, suspendue à la poutre centrale du laboratoire, il mit complètement à nu le corps gigantesque du malfaiteur.

Ce ne fut point sans étonnement que le médecin remarqua la puissante musculature du mort.

— Ce gredin doit avoir été doué d'une force peu commune, se dit-il et n'a pas dû être médiocrement nuisible à la société. Mais maintenant, un enfant pourrait s'en faire un jouet.

Trivelin procéda d'abord à un examen attentif de la tête du « défunt » observant la section du nez et des oreilles, puis les paupières cernées et meurtries.

— Cet homme était aveugle, murmura-t-il. Ses deux pupilles ont été crevées par un instrument aigu. Ce criminel a donc été lui même la victime d'un crime odieux. Etrange! Il y a donc sur terre une justice distributive?

En monologuant ainsi, le docteur avait pris son scalpel. Il dépouilla sa redingotte, retroussa ses manches jusqu'aux épaules et ceignit un grand tablier.

Il voulut d'abord ouvrir le ventre pour en enlever les intestins et autres organes, sujets à une décomposition plus rapide. Mais il n'eut pas plutôt enfoncé la pointe de son scalpel dans la peau, qu'il tressaillait, le retira vivement et le reposa sur la table.

— Que veut dire ceci? s'écria-t-il. J'ai cru entendre comme un soupir.

Pendant qu'il s'arrêtait, étonné et perplexe il se passa quelque chose de nature à troubler pour quelques instants même le

docteur Trivelin, l'homme le plus froid et le plus déterminé qui fut au monde.

Le mort se redressa lentement, se secoua, vomit une quantité d'eau, puis, saisi de faiblesse, retomba sur la plaque de marbre.

Cependant, quelques instants plus tard, il se redressait de nouveau.

— Ah ! ah ! dit en riant le docteur Trivelin. Ce filou de Salomon Bénas croyait ne me livrer qu'un cadavre et il se trouve que, pour cent francs, je lui acheté un sujet vivant !

Le savant comprenait bien que Bénas avait été trompé par l'apparence et que Tête-de-Mort, n'avait point ingurgité assez d'eau pour en mourir.

L'aveugle se tâta tout le corps, de ses mains longues et crochues.

— Nu ! murmura-t-il. Pourquoi nu ? Et où diable suis-je, ici ? Ah ! maintenant je me souviens ! J'ai donc réussi à gagner l'autre rive.

— Il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu, mon camarade, que vous n'abordiez à un tout autre rivage, répondit Trivelin que l'aventure commençait à égayer fort. Vous vous trouvez en ce moment sur la table de dissection d'un chirurgien et j'étais justement prêt à vous ouvrir, pour vous vider de tout bagage incommode, cœur, foie, rate et intestins.

Tête-de-Mort, en entendant ces paroles, fut saisi d'une telle peur que, malgré sa cécité, il sauta d'un bond au bas de la table. Puis il se mit à courir devant lui, à la grâce de Dieu, jusqu'au moment où il se heurta rudement le crâne contre une porte de chêne.

— Est-ce que vous devenez fou ? lui cria le docteur. Vous allez briser la porte de mon armoire et briser tous mes instruments ! Allons, asseyez-vous là, sur ce divan. Voici vos habits. Remettez-les. Pendant ce temps, je vous mixionnerai une potion

qui vous remettra votre intérieur. Vive Dieu ! Vous avez bu pour le moins la moitié de la Seine !

Tête-de-Mort, ahuri, se rhabilla le plus rapidement possible.

Lorsqu'il eut achevé, le docteur lui apporta un verre contenant une liqueur rougeâtre.

— Buvez, dit-il, cela vous fera du bien.

Tête-de-Mort accepta le verre en hésitant.

— Vous voulez m'empoisonner. dit-il.

— Vous n'êtes qu'un imbécile, répondit Trivelin en riant, bien que, parait-il, un criminel expérimenté et retors. Si j'avais eu l'intention de vous tuer, je vous aurais enfoncé mon scalpel assez tôt dans le cœur pour vous enlever l'occasion de pousser un second soupir.

L'aveugle sentit la justesse de ce raisonnement et but lentement le cordial qui sembla lui faire le plus grand bien.

— Je vous remercie, docteur, dit-il alors. Pardon de vous avoir offensé par une injuste méfiance. Puis-je me retirer, maintenant ?

— Non, cher ami, répondit Trivelin. Je vous ai payé cent francs et j'entends avoir du moins quelque chose pour mon argent.

— Quelque chose ? Vous voulez rire, monsieur ? Un malheureux aveugle comme moi ne peut avoir rien à vous donner.

— Ne faites pas l'innocent, dit Trivelin. Je sais que vous étiez un des plus dangereux malfaiteurs de tout Paris et que, malgré votre cécité, vous l'êtes encore. Ce que je vous demande ne vous coûtera pas grand peine et m'amusera fort. Racontez-moi seulement, comment vous avez perdu le nez, les oreilles et les yeux.

Tête-de-Mort sentit un frisson courir dans les membres.

— Qu'exigez-vous de moi, monsieur ! dit-il d'une voix sourde.

— La simple vérité. Voyons, ouvrez la boite aux confidences

et si je vois que vous ne m'avez pas menti, je ne regarderai point à quelques louis de plus ou de moins.

— Comment j'ai perdu les yeux ? répondit Tête-de-Mort. C'est ce que je ne raconterai à personne, dûssait-on me menacer de mort. Qu'il vous suffise de savoir qu'une femme infidèle et un faux ami sont cause de mon malheur, auquel je ne puis songer, sans craindre de devenir fou, car la chose est arrivée il n'y a pas longtemps !... Mais ce que je vous apprendrai, c'est comment, en me coupant le nez et les oreilles, on a transformé mon crâne en véritable tête de mort. Oui, je puis parler de cela, maintenant, car la chose remonte à bien loin !

— Soit, dit Trivelin, je me contenterai de cela.

Il alla chercher dans son armoire une bouteille de vin d'Espagne, des verres et une caisse de cigares. Pareils accompagnements lui parurent convenir à l'intéressante histoire qu'il se réjouissait d'entendre.

Et de fait, le bandit aveugle qui, il y avait moins d'une demi-heure, gisait encore, inanimé, sur la table de dissection, alluma avec volupté un londrès et but coup sur coup et avidement quelques verres de la réconfortante liqueur, avant d'entamer le réçit de sa hideuse mutilation.

— Je n'ai pas toujours été aussi laid que vous me voyez aujourd'hui, commença-t-il. Lorsque je n'avais que vingt ans, bien des gens déclaraient que je ferais un fort bel homme et je ne pouvais passer dans la rue, pimpant et bien vêtu, sans faire retourner les jeunes filles Mais je ne tenais pas beaucoup aux femmes, en ce temps-là, n'ayant pas encore rencontré celle qu'il me fallait. J'habitais alors Berlin, car vous saurez, monsieur, que je suis un Allemand. Vous voyez en moi le fils d'un vertueux prédicateur et mes parents m'ont fait donner la meilleure éducation possible. J'avais passé par les Gymnases et allais entrer à l'Université, lorsque mon père mourut, entraînant avec lui dans la tombe tous mes plans d'avenir.

— Diable.

— Ma mère fut gratifiée d'une maigre pension. mais comme elle avait encore six enfants, en dehors de moi; le mot d'ordre fut naturellement : « Soigne pour toi-même si tu ne veux crever de faim. » Je cherchai, pour ma part, quelque occupation appropriée à mes facultés et n'en trouvai aucune. Enfin, je fus bien heureux d'entrer, en qualité de dernier clerc, chez un avocat-notaire. Ce légiste était un ancien conseiller du nom de Poppenberger. Vous ne connaissez point ces situations-là, docteur, mais je vous le dis, en vérité, cet emploi de clerc de notaire est un scabreux emploi. Il faut être doué d'une fameuse force de caractère pour ne pas s'y laisser entraîner à quelque écart ! Le salaire est mince, trop peu pour vivre et trop pour mourir ! Puis, les jeunes gens faméliques, remuent tous les jours les pièces de nombreux procès qui leur montrent comment les hommes se battent avec acharnement pour l'argent, sans que ce soient ceux-là qui triomphent, qui ont le bon droit pour eux...

A s'occuper toujours de fortes sommes, disputées comme des proies, à voir les étranges aberrations et les complaisances de la justice, le pauvre clerc se dit : « Puisque tant de malins arrivent par ruse à se procurer de l'argent, pourquoi cela ne pourrait-il pas me réussir à moi ? » Alors, il guette le moment favorable pour s'approprier, lui aussi, quelque somme, au risque de dévier plus ou moins du droit chemin, et l'occasion ne se fait jamais beaucoup attendre. « Lorsque le diable vous tient seulement par un cheveu, tout le reste y passe bientôt aussi. » Le proverbe est d'un grand poète Allemand et il dit vrai. Ah ! Ah ! Vous voyez bien, docteur, que mon instruction n'a point été négligée et que je n'ai pas désappris ce qu'on m'a enseigné dans ma jeunesse

Le docteur se mit à rire aussi, tant le scélérat, tombé par hasard chez lui, lui semblait jovial.

Tête-de-Mort reprit son histoire :

— Je noircissais du papier, à m'endonner chaque jour la crampe des écrivains, en attendant l'occasion de me distinguer, car matin et soir, je ne songeais qu'aux moyens de faire promptement fortune afin de pouvoir vivre d'une existence un peu plus humaine. Or, certain jour, il me tomba dans les mains une pièce des plus importantes concernant un long procès qui avait passé par toutes les phases judiciaires. Ecoutez-ceci.

Le docteur Trivelin prêta l'oreille.

— Il vivait alors à Berlin, reprit Tête-de-Mort, un riche fabricant de saucisses, nommé Biesecke. Le dit charcutier était un homme âgé d'environ cinquante ans, mais fort comme un titan. Il avait perdu sa femme et se trouvait veuf depuis quelques années. Son fils unique avait reçu une excellente éducation, mais le jeune homme s'était engagé dans un mauvais chemin. Au lieu d'assister son père, dans son lucratif métier, il fréquentait les courses, les cercles, les cafés et autres lieux où l'on plume sans pitié les naïfs.

— Comme chez nous, dit le docteur.

— Parfaitement. Ce jeune homme n'avait encore que vingt trois à vingt quatre ans, lorsque son père le surprit mettant la main dans son tiroir. Le vieux Biesecke savait maintenant quel était le voleur qui, depuis un an, délestait quotidiennement son comptoir d'une partie de sa recette. C'était le jeune Gotlieb, son héritier présomptif. Jusqu'à lors il avait bien remarqué cette persistante diminution de rentrées, mais il l'avait attribuée à une autre cause que son fils.

— Naturellement ! dit philosophiquement Trivelin.

— Il faut vous dire qu'il avait engagé, pour la vente de ses produits, une jeune et jolie fille, connue dans tous Berlin sous le nom de Marie-Saucisse.

— Drôle de nom !

— Quelque dénué de poésie qu'il fut, il n'empêchait pas nombre de prétendants d'aspirer à la main de la jeune personne,

non seulement pour sa beauté, qui était réelle, mais pour sa bonne conduite et son amabilité. Dès le premier moment que le charcutier s'était aperçu des emprunts forcés faits à sa caisse, il en avait accusé, sans autre enquête, Marie-Saucisse, en la chassant de chez lui, avec éclat : — « C'est toi, et non tout autre qui m'a volé ! lui avait-il dit en public. Et ce n'est pas moi seulement qui m'en suis aperçu. Mon fils Gotlieb m'a prouvé à toute évidence que tu es la coupable. » — Je suis innocente ! protesta en vain, la pauvre fille. Et pour ce qui concerne votre fils Gotlieb, il veut se venger de ce que je n'ai point voulu prêter l'oreille à ses propositions déshonnêtes. »

— Joli coco que ce Gotlieb !

— Mais ni pleurs, ni serments n'avaient servi de rien. En vain la jeune fille invoquait Dieu en témoignage de son innocence, Marie-Saucisse fut mise à la porte pour se voir montrée au doigt par chacun. « Le riche Biesecke, pensait-on, n'aurait pas jeté ainsi sur le pavé sa jolie demoiselle de boutique, qui attirait tant de monde, s'il n'avait devers lui les preuves manifestes qu'elle l'avait scandaleusement volé. » Naturellement Marie-Saucisse n'avait trouvé à se replacer nulle part. Elle vécut misérablement pendant quelques mois et fut très heureuse de pouvoir entrer comme servante chez une veuve, connue de tout Berlin pour son intempérance.

— Et les vols quotidiens ?

— Le coulage avait cessé subitement après le départ de la fille de boutique.

— Ah ! Ah !

— « J'ai fini tout de même par mettre fin à la chose » se disait le riche charcutier, pour avoir la conscience à l'aise, bien que son repos en fut quelquefois troublé, car il avait voué une réelle affection à sa fillle de comptoir. Mais voilà que, certain jour, comme je vous l'ai dit, il surprit, par hasard, son fils, cueillant dans le comptoir un billet de vingt thalers — on

ne comptait pas encore par marks — et le faisant couler dans une de ses bottes. Gotlieb ne croyait point avoir été vu, mais Biesecke sortit brusquement de son coin, comme le diable d'une boîte, assit d'autorité son rejeton sur une chaise, lui tira, sans prononcer une parole, la botte dans laquelle il lui avait vu glisser le billet de banque, le porta plutôt qu'il ne le poussa vers la porte de la rue et le déposa sur le pavé, tout ahuri de l'aventure. — « Ne te risques plus à franchir mon seuil, coquin, s'écria, seulement alors, le père irrité. Un voleur ne peut pas être plus longtemps un fils pour moi. Que je sois maudit si tu vois jamais un rouge liard de l'argent si durement gagné par moi. Je ferai en sorte que mon argent revienne à quelqu'un qui le mérite mieux que toi ! »

— Bravo !

— Le vieux Biesecke tint parole. Le même jour il se transporta au misérable logis où la pauvre Marie travaillait comme servante. La jeune fille manqua s'évanouir de frayeur, lorsqu'elle revit, devant elle, l'ancien patron qui l'avait si injustement traîtée. Mais le charcutier lui saisit la main en lui disant : — « N'ayez aucune crainte, Marie. Je suis venu ici pour réparer une grande iniquité. » Et comme la jeune fille le regardait sans trouver à lui répondre un mot, l'honnête vieillard reprit : — « Oui Marie, je le dis en rougissant de honte, je vous ai cruellement méconnue et chargée. Je vous ai accusée d'un vol que vous n'aviez point commis. Car vous êtes innocente ! Je le déclare ici devant cette femme — la vieille qui servait la pauvre Marie, pénétrait justement dans la cuisine — ce n'est pas vous qui avez puisé dans ma caisse, le véritable voleur, le gredin dont j'ai fait justice, était mon propre fils ! »

— Oh ! Oh !

— Cependant la voix du vieux Biesecke avait faibli à ces dernières paroles, prononcées d'une façon presque inintelligible. Une sombre rougeur lui empourprait le visage et il dut se

retenir à une chaise, car ses jambes refusaient de le soutenir plus longtemps. Marie alla à lui et posant sa jolie main sur le bras du vieillard : — « Ne vous exagérez pas les choses, mon cher monsieur dit-elle d'une voix douce. Ce que monsieur Gotlieb a fait là n'est qu'un péché de jeunesse. Pardonnez-lui encore pour cette fois-ci ! » Le charcutier essuya les pleurs dont ses yeux étaient baignés. — « Vous demandez grâce pour lui, dit-il profondément ému. Vous intercédez pour le misérable qui vous a calomniée et a causé tous vos malheurs ! Cela est beau et noble de votre part, Marie. » Et saisissant la main de la jeune fille, il la regarda dans les yeux. — « Je veux vous indemniser de ce que vous avez souffert par moi, reprit-il d'une voix plus raffermie. J'ai jeté une tâche sur votre nom de jeune fille. Il est de mon devoir de vous en donner un autre, si toutefois vous voulez bien y consentir. »

— Tiens ! Tiens !

— A cette proposition, Marie rougit à son tour et baissa pudiquement les yeux.

— « Marie, voulez-vous devenir ma femme, s'écria Bisecke en étreignant si rudement les mains de la jeune fille, que les larmes en vinrent aux yeux de cette dernière... mais peut-être avaient-elles une autre cause. Car, en ce moment un violent combat intérieur se livrait dans l'âme de la pauvre enfant.

Elle m'a avoué plus tard être restée une dizaine de minutes indécise devant son ancien maître, se demandant s'il lui fallait accepter ou refuser son offre, si imprévue.

Il était évident que cette jeune et jolie fille si belle et si fraîche, ne pouvait aimer d'amour ce gros et gras vieillard, à figure bouffée et pouvant à peine se mouvoir par excès de santé. Les filles de cet acabit se font ordinairement une toute autre idée de l'homme auquel elle rêvent d'appartenir corps et âme. Son petit cœur lui criait bien : « N'accepte point, Marie, tu ne seras point heureuse si tu te vends pour de l'argent ! » Mais



Dites à mon mari, Alfred Dreyfus, que je lui resterai fidèle et l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

le bon sens lui disait, d'autre part, parlant plus haut que la voix du cœur : « Ne vas point être assez sotte pour laisser échapper pareille occasion. L'existence qui s'ouvrait devant toi, actuellement, était toute de travail et de privations. Depuis des mois tu as vécu dans la misère, calomniée et honnie. Et voilà que, tout à coup, tu peux non seulement recouvrer l'honneur, mais devenir une riche dame que des milliers de tes anciennes contemptrices jalouseront ! » Ai-je besoin de vous dire que le petit cœur se tût et que la raison l'emporta ?

— Non.

— La sensation fut grande à Berlin en apprenant le mariage de Biesecke avec Marie-Saucisse qu'il avait précédemment chassée honteusement. Mais tout le monde approuva la résolution du vieillard et trouva que c'était bien là l'acte le plus sensé qu'il eut fait de sa vie. Seuls, les amis de débauche et les créanciers de son fils ne partagèrent point la satisfaction générale.

— Je comprends ça.

— Les premiers se dirent que le beau temps des emprunts, auxquels le prodigue Gotlieb consentait généreusement, était passé pour toujours. Les autres, auquel le jeune et imprudent Biesecke avait recouru souvent pour en obtenir des sommes plus ou moins rondes, à des intérêts usuraires, comptant que le vieux paierait pour lui, purent faire une croix sur leurs mémoires. Car aussi fidèlement, le vieux charcutier avait tenu sa promesse à l'égard de son ancienne fille de comptoir, aussi rigoureusement il maintint la menace faite à son fils coupable. Gotlieb resta banni de la maison paternelle, il ne reçut plus un grosschen et toutes les lettres qu'il adressa, non seulement à son père, mais à Marie, devant laquelle il s'humiliait piteusement, pour rentrer en grâce, furent inutiles. — « Il n'est plus mon fils ! » disait à tout venant le charcutier et il ne sortit plus de là.

— Les pères de ce caractère là sont malheureusement assez rares en France.

— Huit jours après la célébration de son mariage, Biesecke alla en se promenant, chez un notaire, pour y rédiger et déposer un testament en due forme. Il institua Marie sa légataire universelle, à l'exclusion de Gotlieb. Ce n'était point seulement par haine de son fils voleur que le vieux charcutier arrêtait ainsi ses dernières dispositions, mais par l'amour de vieillard qu'il ressentait pour sa jeune et jolie femme. Aux côtés de Marie Biesecke il semblait redevenu jeune. Il faisait, d'ailleurs, l'apprentissage des joies d'un hymen heureux, que son premier et maussade mariage lui avait laissé ignorer. Cet homme, jusqu'ici assez dur, dans les transactions indispensables de la vie, devint meilleur, par l'amour qu'il portait à sa femme. Il adorait Marie et la comblait d'attentions et de présents. Il s'attachait à lire dans ses yeux ce qui pouvait lui plaire pour se mettre aussitôt en peine de le lui procurer. Malgré cela, il ne montrait aucune jalousie, ce qu'il faut attendre généralement des mariages disproportionnés, sous le rapport de l'âge respectif des époux. Comment se faisait-il qu'il se confiait ainsi pleinement en Marie et ne se figurait même pas qu'elle put en aimer un autre ? Et en réalité, la jeune femme n'avait préféré personne, avant son mariage et, maintenant encore, si elle ne pouvait ressentir de l'amour pour son vieux mari, elle n'en éprouvait pour aucun autre homme. Cependant, dans son cœur, aussi, couvait, sous une couche épaisse d'apparente indifférence, le feu éternel que l'apparition de l'ami prédestiné fait éclater avec violence. Le jour viendrait, hélas ? où le voile se soulèverait. Mais jusque là, l'homme pour lequel elle devait tout oublier, ne s'était point révélé. Il vint pourtant, et cet homme... ce fut moi !

Tête-de-Mort se tut. Il avança la main en tâtonnant, vers son verre, que Trivelin avait rempli à nouveau, et le vida d'un trait.

— Je voudrais, docteur, que votre vin fut de l'eau du Léthé, murmura le vieux bandit aveugle, et qu'il possédât la propriété de me faire tout oublier... Oui, tout !

Il laissa retomber la tête sur la poitrine et ferma ses paupières. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il ne put reprendre son récit. Le docteur le regardait avec une curiosité presque compatissante.

— Je vous apprendrai maintenant, reprit Tête-de-Mort, comment ma personne se trouva mêlée à cette histoire de famille. Le jeune Gotlieb Biesecke, n'était point, naturellement, fort satisfait de la tournure qu'avaient pris les choses. Il ne le menait plus si large et savait ce que c'était que le besoin, chose fort triste pour un joyeux compagnon habitué à jouer gros jeu dans les cercles aristocratiques, à fréquenter les café-concerts, les courses, les maisons de vin et de plaisir, où il passait pour un personnage, grâce au comptoir du papa. Toutes ces gloires maintenant, étaient passées.

— Dommage !

— Il s'avisa alors, qu'il lui restait dû une couple de mille thalers, provenant de la succession de sa défunte mère et fit sommer son père de lui restituer cet argent. Mais le père produisit aussitôt un contre-mémoire, établissant que, pendant les dernières années, Gotlieb avait dépensé cinq ou six fois la somme qui lui revenait et, d'autre-part, lui en avait volé plus du double. Il s'engagea donc un procès entre le père et le fils. L'avocat chez lequel j'étais clerc, était chargé des intérêts du vieux Biesecke. Le malheur voulut qu'on me donna à copier toutes les pièces de l'action Biesecke contre Biesecke. Je me plongeai dans cette question et comme des pièces produites par le vieux charcutier, ressortait toute l'histoire des vols commis par son fils, je m'y intéressai tout particulièrement.

— Ah ! Ah !

— J'y songeais jour et nuit et, certain jour, il m'apparut comme évident que le moment était venu de faire un grand coup pour me procurer, sans peine, un honnête avoir. Il ne me fut point difficile de savoir où rencontrer le jeune et peu intéressant Gotlieb. Pour le moment, il s'était réfugié dans une brasserie

interloppe de la Rosenthalerstrasse, fort connue à Berlin pour ses facilités de tout genre et où l'on dansait toute la nuit. Le mêmes soir, je m'y rendis et trouvait le jeune Biesecke en compagnie d'une jolie brunette, avec laquelle, il cohabitait, ainsi que je l'appris plus tard. Je liai assez facilement conversation avec lui et obtins bientôt ce que je voulais. Il me parla de son procès pour lequel, présentement, sa maîtresse avait fait les avances et je lui fis comprendre que par les moyens loyaux, jamais on n'aurait raison du vindicatif charcutier.

Il commanda une fine bouteille et me laissa développer mon plan. — « Entre vous et votre père, lui dis-je, il y a cette jeune femme, et rien qu'elle. Marie est l'obstacle qui vous sépare du vieillard. L'amour de l'épouse chérie le fait se passer assez facilement de l'affection du fils. Marie est l'idole qu'il adore à genoux. Si nous parvenons à renverser cette idole dans la boue, il vous reprendra chez lui et le testament qui vous deshérite sera supprimé de fait. » — « Tout cela est bel et bon, me répondit le jeune Biesecke, mais où voyez vous le moyen de désunir le vieux et cette damnée Marie ? » — « Il s'agirait simplement de convaincre votre père de l'infidélité de sa femme. » Gotlieb se mit à rire. — « Marie est une sainte ! dit-il. Ne m'a-t-elle point repoussé avec perte alors qu'elle n'était encore que simple fille de comptoir ? Qu'est-ce que je lui demandais, pourtant ? Simplement de m'ouvrir une petite fois la porte de sa chambre. » — « Cela prouverait, seulement, répondis-je que vous n'étiez pas l'homme voulu pour faire déchoir cette sainte de son piedestal. Mais un autre peut l'essayer. Engagez-vous à me payer dix mille thalers, à la mort de votre père, et je ferai en sorte, moi, qu'avant une semaine d'ici les deux époux ne seront plus ensemble. » — « Accepté ! dit Gotlieb.

— Parbleu !

— Nous échangeâmes une poignée de mains pour sceller notre accord. Mais nous le confirmèrent, le même soir, par

écrit, en l'arrosant de nombreuses bouteilles. Je n'avais pas le moindre doute que bientôt je ne serais en possession des bienheureux dix mille thalers. Si jeune que je fus encore, j'avais déjà quelque connaissance des hommes. Si je réussissais à me faire surprendre par Biesecke avec sa Marie, je savais bien que le fil de son existence, serait bien vite tranché.

— De la psycologie!

— Un jeune homme, célibataire ou marié se voit-il trompé, il pourra bien, pendant un certain temps, être à moitié fou de douleur et et de rage, mais la vie lui offre encore tant de branches, où il peut se raccrocher, qu'il finit par reprendre son assiette. Mais lorsqu'un homme, ayant dépassé la cinquantaine, a le malheur d'aimer sérieusement, qu'il a trouvé le bonheur dans cet amour, et qu'on l'arrache violemment à son rêve de dernières tendresses, c'est comme si le sol s'ouvrait sous ses pas. Il roule dans les abîmes du désespoir et de là dans la tombe.

— C'est assez vrai.

— J'espérais donc que le vieux Biesecke ne survivrait pas long temps à la perte de sa fidèle Marie, et, dès le lendemain, je me mis à l'œuvre. Il me fut très facile de me procurer accès dans la maison du charcutier, en m'y présentant souvent avec l'une ou l'autre pièce du procès, dont il aimait à s'entretenir en présence de sa jeune femme.

— L'imprudent !

— Tout en devisant jurisprudence, je faisais de l'œil à Marie. Docteur, il faut que je vous le répète — car étant donné ma physionomie présente, vous pourriez être peu disposé à me croire sur parole — j'étais à cette époque un fort beau garçon, et lorsque je me donnais la peine de regarder une femme, il y avait dans mon œil quelque chose d'approchant à ce qu'est un hameçon pour le poisson trop confiant. Marie s'y fit prendre comme les autres. Je sus m'arranger de façon à me présenter chez le digne charcutier, soi-disant envoyé par mon avocat, lorsque je le

savais pertinemment absent. La jeune femme me priait alors de bien vouloir l'attendre au salon et restait pour me tenir compagnie.

— *Cosi fan tutte* !

— Oui, toutes les mêmes. Je ne vous dirai pas que je sus mettre le temps à profit.

— Je n'en doute pas.

— Ce n'était point, cependant, un véritable sacrifice pour moi, que de faire la cour à la pauvre enfant. Bien au contraire. Je me sentais entraîné vers elle avec une âpre violence et lorsque, certain jour, je l'étreignis avec passion, en lui jurant, au milieu d'ardents baisers, que je l'aimais éperdûment — docteur, je vous le jure, aussi vrai que je voudrais recouvrer la vue — je ne mentais pas, mais je ne faisais que dire à haute voix ce que me dictait mon cœur !

— Bah !

— Il en était de moi comme du chasseur qui avait creusé une fosse pour le lion et y était tombé lui-même. J'aimais véritablement Marie et c'est à cela, sans nul doute, que je dus de triompher de sa vertu. Le courant électrique qui émanait de moi devait mettre en feu et flamme ce cœur ignorant, jusqu'à ce moment, des ivresses de l'amour.

— Possible.

— Elle devint ma maîtresse et nous trompions d'autant plus indignement le vieux Biesecke qu'il me traitait plus cordialement et avait en nous une entière confiance. D'abord, il m'avait invité à venir dîner chez lui, tous les dimanches, puis, il ne me permit plus de manquer à sa table un seul soir de la semaine et, finalement, il me fit la proposition de venir demeurer chez lui. Il avait, disait-il, une jolie chambre libre au second étage. Je pourrais l'habiter sans payer un sou de loyer, tellement ma société lui était devenue indispensable comme ami et comme conseiller.

— Le pauvre homme !

— Naturellement, je ne me le fis pas dire deux fois et pris le même jour mes quartiers chez le charcutier, ce que nous trouvâmes, Marie et moi, fort commode.

— Une fois qu'on y est !

— Il s'écoula ainsi plus de cinq mois sans que le vieillard ouvrit les yeux. Et comme il arrive toujours, l'époux trompé était le seul à ignorer de quoi il en retournait. Dans tout le voisinage, on s'entretenait avec indignation du scandale de la maison Biesecke, car si prudemment que nous crûssions nous y prendre nous ne pouvions empêcher les gens de voir ce qui était visible à l'œil nu. Pour moi, il m'était assez indifférent que la bombe éclatât aujourd'hui ou demain. Cependant, je pensais assez peu aux dix mille thalers que devait me payer Gotlieb. Le véritable amour que je ressentais pour l'aimable et charmante femme m'avait fait presqu'entièrement perdre de vue mon premier but. Mon plan, maintenant, était tout autre. Je voulais fuir avec Marie, afin de la posséder à moi seul. Elle acquiesça à mon projet. La comédie hypocrite, poltronne et menteuse que nous étions bien obligés de jouer, pour tromper son crédule époux, lui répugnait depuis longtemps et si je l'avais écoutée, nous aurions fui, n'emportant que ce qui était à nous, peut-être en Amérique, pour y recommencer, libres, une nouvelle vie de travail et de fidèle amour. Que ne l'ai-je crue ! L'affreux évènement qui devait m'atteindre plus tard ne se serait pas produit et ma vie en eut été totalement changée !

Tête-de-Mort s'interompit et garda de nouveau le silence.

Il secoua la tête et, après avoir rallumé son cigare qui s'était éteint, reprit l'histoire de ses malheurs.

LVII

Adultère point ne seras !

— Malheureusement, j'avais des idées plus pratiques que celles de Marie et bien que le projet de fuir avec elle m'arrangeât à merveille, je ne voulais cependant point affronter, les mains vides, un avenir incertain. Il lui devait être facile de se procurer la somme nécessaire et quelque chose en plus. Le vieux Biesecke portait toujours ses clefs sur lui et nous savions que sa caisse contenait toujours au moins une couple de mille thalers. La question était donc de s'emparer de cette clef. Je dressai la scénario de la pièce et bien que Marie eût commencé par se déclarer avec énergie contre tout larcin, elle finit par s'y rallier. La pauvre femme était si follement éprise de moi que je l'avais voulu je l'aurais amenée à commettre un assassinat.

— Pauvre femme, en effet !

— Nous choisîmes un dimanche soir pour l'exécution de notre plan. Les garçons ne seraient plus là et Marie devait donner campo à sa servante, qui lui avait demandé de pouvoir aller voir sa mère, demeurant quelque part, aux environs de Berlin. Nous serions donc, tout seuls, à la maison, le mari, la femme et moi. Nous avions convenu d'administrer un narcotique au vieillard. Biesecke endormi, nous lui enlèverions sa clef, viderions sa caisse et prendrions la fuite.

Nous avions jugé nécessaire, tous les deux, de brusquer les choses, car le charcutier nous avait paru bien taciturne, pendant

toute la dernière quinzaine et, la nuit, sa femme qui feignait de dormir, l'avait entendu soupirer. Peut-être un ami lui avait-il désillé les yeux et guettait-il l'occasion de nous prendre sur le fait.

— Aïe! Aïe!

— Ce dimanche soir là, il fut plus communicatif et plus aimable avec Marie et plus confiant avec moi qu'il ne l'avait paru depuis quelques semaines. Nous avions dû nous tromper. Biesecke ne se doutait de rien. Cependant, nous voulions mettre fin à une contrainte qui nous pesait. L'express pour Londres, voie hollandaise, partait à onze heures et nous devions le prendre pour nous tirer des pieds. Biesecke avait monté deux bouteilles de son meilleur vin et, profitant d'un moment d'inattention de sa part, je vidai dans le verre du vieillard le contenu d'une petite bouteille que je m'étais procurée à cet effet.

S'il y buvait, notre affaire était faite. Le narcotique devait faire immédiatement son effet et le charcutier en aurait pour cinq ou six heures à ronfler tout d'une pièce. Le verre contenant la drogue se trouvait à portée de sa main... Biesecke se tourna vers sa femme et la pria d'aller chercher une caisse de cigares dans la chambre adjacente. — « Quant à toi, mon garçon, me dit-il, fais-moi le plaisir d'aller prendre le flacon de cognac dans ma cave à liqueurs...

— Fête complète, alors.

— Pendant que Marie était allée chercher les cigares je revins avec le cognac, que j'avais eu quelque peine à découvrir au fond du buffet.

Lorsque je me retournai, pour regagner la table, je faillis laisser échapper ma bouteille, tant ma joie fut grande. Le vieillard venait de vider le verre, contenant le narcotique et le reposait sur la table

— Rubis sur l'ongle!

— Comme je vous l'ai dit, l'effet ne devait pas s'en faire

attendre. Il se produisit moins de trois minutes après. Le vieillard commença à balancer sur le sofa où il s'était commodément établi et eut encore juste assez de force pour y étendre machinalement les jambes. Nous le vîmes s'allonger et, poussant un soupir, devenir soudain d'une immobilité de cadavre. Marie revenait justement de la chambre voisine. Dans l'excès de ma satisfaction je lui sautai au cou et l'embrassai à pleine bouche. Et, debout près de son mari, sans mouvement, elle répondit avec transport à mes caresses.

— « Maintenant, m'écriai-je, nous sommes libres. Demain matin nous nous trouverons à Londres et dans quinze jours aux Etats-Unis !... Vite, prends-lui sa clef. Qu'il fasse les frais de notre voyage de noces et de notre heureux établissement dans le pays des dollars ! »

— « Au nom du Ciel, sois prudent, dit Marie. Il pourrait réveiller. »

— « Petite folle, répondis-je, il n'entend ni ne sent plus rien. Regarde, je lui pince la joue sans qu'il bouge. »

— Inutile bravade !

— Je me baissai vers le vieillard stupéfié. Vivement je glissai la main dans sa poche et, sentant la clef du coffre-fort, je voulus m'en emparer, mais soudain je sentis mon cou pris par deux mains, qui me le serrèrent comme dans un étau.

— Ah ! Ah !

— Je crus avoir la gorge broyée. Je ne pouvais jeter un cri et je perdis complètement connaissance. Lorsque je revins à moi, je gisais, pieds et poings liés, sur le sol. Marie était liée, par une corde, au pied de la table. Entre nous, se tenait Biesecke, fumant un cigare et riant.

— Tableau !

— Oui, il riait, mais jamais de ma vie je n'ai entendu rire plus effrayant. On eut dit plutôt la plainte d'un loup blessé ! Je crois l'entendre encore ! Il sembla se complaire pendant

quelques instants à la vue de l'épouvante qui se lisait sur mon visage convulsé. Puis, jetant son cigare, il marcha sur moi. Jusqu'à présent il n'avait pas prononcé un seul mot. Mais son silence me semblait plus horrible que s'il se fut répandu contre moi en reproches et en malédictions. Marie était probablement de mon avis car elle me cria d'une voix tremblant d'angoisse : « Prends garde ! Il va te tuer ! Je le vois dans ses yeux. Il t'assassinera. »

— Cas de légitime défense.

— Le vieillard se tourna avec un nouveau et infernal rire, vers sa jeune femme. — « Ne crains rien pour la vie de ton galant, ma chérie, lui dit-il. Je m'engage à te le rendre vivant. Mais auparavant, je veux lui faire un bout de toilette, afin qu'il te plaise d'avantage et que ses baisers te paraissent plus doux. »

— Oh ! Othello !

— Il y avait une redoutable menace dans ces paroles, mais je ne me doutais guère, encore, de l'intention de leur auteur. Je vous ai dit, docteur, au début de mon récit, que Biesecke, bien que maintenant il approchât de la soixantaine, possédait une force de géant. Cette force, dont je ne l'avais jamais vu user, il la déploya vis-à-vis de moi. Il se pencha vers moi, me souleva d'une main et me jeta sur son épaule, comme il eut fait d'une pièce de bétail. Vainement je cherchai à me délivrer de mes liens. Les cordes étaient serrées de main de maître. — « Attends un moment ici, ma tourterelle, cria-t-il à Marie. Je suis à toi dans un moment. Et nous pourrons, gentiment, souper encore ensemble, comme en notre bon temps. Tu vas te regaler comme il faut, je te le promets ! »

— Facétieux, ce charcutier.

— Le vieillard quitta la chambre, toujours chargé de son fardeau. — « Où va-t-il, me demandai-je avec terreur. Que veut-il faire de moi ? » Cependant, le vieillard descendait lentement

l'escalier, en sifflotant et je m'aperçus qu'il me transportait à la cave. L'angoisse me fermait la gorge et mon cœur battait si violemment que je sentais ses pulsations se répercuter par tout mon corps. Je ne doutais pas un instant que le vieux charcutier ne m'eût porté là pour empêcher que personne entendit mes appels au secours. Biesecke poussa du pied une porte et nous nous trouvâmes dans un caveau, garni des machines et des ustensiles nécessaires à la fabrication de la charcuterie. Cette sombre voûte, qui me fit penser aux chambres de torture du moyen-âge, n'était éclairée que par la flamme, à moitié baissée, d'un bec de gaz.

— Beau décor de mélodrame!

— Maintenant je te tiens enfin, seul à seul, misérable et lâche gredin! » cria le vieillard d'une voix rauque. Te voila en ma puissance! Infâme! tu as abusé de ma bonté, de mon hospitalité! Tu m'as volé ma femme! Tu m'as arraché le cœur de la poitrine pour le fouler aux pieds! Et tu savais pourtant, que la malheureuse, qui git là haut, était devenue le seul bonheur de ma vie! Tu savais bien que tu me frapperais de mort du moment que tu me ravirais ma joie! Maintenant le mal est fait. A chacun de nous à en supporter les justes conséquences. Il t'a été donné, une fois, d'enlever sa femme à un mari trop confiant, mais cela ne t'arrivera plus jamais. Je te marquerai de façon que toute femme en te voyant se détournera de toi avec horreur. Je t'imposerai un masque que tu ne pourras plus déposer. »

— Je le vois venir!

— C'est à peine si je distinguais les derniers mots du vieillard tremblant de rage. Elle ressemblaient à un grognement sourd. Je voulais lui demander grâce, mais il ne m'en laissa pas le temps. Avec un hurlement féroce, il se jeta sur moi et je ressentis à la tête une douleur cuisante. Il venait de me couper l'oreille droite, qu'avec un rire infernal il agita devant mes yeux. —

« Après la droite, la gauche ! cria-t-il. Ah ! Ah ! Je ne veux pas te voir courir dépareillé, mon bel Adonis. » Et d'un second tranchant de son couteau il m'enleva l'autre oreille.

— Il était pour la symétrie !

— « Ne crains point de succomber à l'hémorrhagie, reprit le terrible vieillard. J'ai préparé là tout ce qu'il faut pour te panser, car je ne veux point que tu meurres, mon joli garçon. Non, non, tu vivras et ta repoussante laideur empoisonnera tous les moments qu'il te reste à vivre ! » Je n'avais pas encore perdu connaissance. J'entendais chacune de ses paroles et la souffrance que j'endurais, me remplissait de démence. Le féroce vieillard, riant toujours, me mit son couteau sous le nez.

— Ah ! Ah !

— « C'est là le point capital, ricana-t-il. Tu possédais, jusqu'ici un nez superbe et fait pour éventer le bonheur conjugal dont il y a moyen d'en déposséder quelque âme naïve et tendre... Attends... Je m'en vais te l'égaliser un peu. » — « Grâce ! criai-je. Ayez pitié ! Je me répens ! J'ai horreur de mon crime ! » — « Tu te répens, repliqua-t-il d'une voix railleuse. Tant mieux pour toi. Mais tu te repentiras aussi bien sans nez, que si je te permettais de le garder. » Je sentis le couteau pénétrer dans la chair de mon visage. Le sang jaillit à flot et je m'évanouis de nouveau.

— Féroce, en effet, ce vieux charcutier.

— Lorsque je revins à moi, mes plaies étaient bandées avec soin et les liens qui retenaient mes bras et mes jambes avaient été coupés. Mais je me trouvais toujours à la même place. Le vieillard, lui aussi, y était. Il était en train de hâcher de la viande, qu'il jeta dans un baquet où s'en trouvait d'autre, toute préparée, avec laquelle il la pétrit pour faire passer ensuite le tout, dans un boyau, au moyen d'un entonnoir. Au bout de deux minutes de ce travail, il eut confectionné une saucisse qu'il jeta nègligemment dans un chaudron, suspendu sur le feu. Les

bras croisés sur la poitrine, le vieillard arpentait de long en large le caveau. Au bout d'une demi-heure, il piqua d'une fourchette, la saucisse, cuite à point et la posa sur une assiette. Puis, il m'invita à me lever. Mais j'étais trop affaibli par la perte de mon sang pour pouvoir le faire sans aide. Biesecke me soutint, sans plus prononcer un mot. Il m'emporta dans l'escalier et me déposa dans un pièce communiquant avec celle où gisait Marie, attachée au pied de la table. Il m'y enferma, en me donnant le conseil de garder le silence, si je tenais à la vie. Cela fait, le vieillard rentra dans la salle à manger. Bien que je souffrisse horriblement et que l'idée de ma multilation me rendit presque fou, le sort de la pauvre Marie me préoccupait encore à tel point que je mis l'œil au trou de la serrure, et, retenant mon souffle, écoutais ce qui allait se dire entre les deux époux. D'abord je n'entendis rien, mais je vis avec étonnement que Biesecke, sans plus donner la moindre marque de colère où de déplaisir, délivrait sa femme de ses liens. Epuisée de corps et d'âme, elle tomba en gémissant sur une chaise.

— Le repas des Atrides, se dit le docteur Trivelin.

— « Allons, dit le vieillard, il est temps de souper ensemble. » Et avec le plus grand calme il alla au buffet chercher tout ce qu'il fallait pour mettre le couvert. Cela fait, il plaça devant Marie l'assiette où se trouvait la saucisse qu'il venait de cuire. Marie le regarda d'un air d'effroi. — « Je vois bien, dit-elle, que vous voulez m'empoisonner. » — « Vous savez si j'ai jamais menti, répondit le vieillard, toujourt maître de lui. Je vous jure qu'il n'y a aucun poison, dans cette saucisse. » — « Mais il me serait impossible de manger ! s'écria-t-elle. Ma gorge est toute fermée. Que veut dire la comédie que vous jouez là ? Vous devez bien savoir, maintenant, que je vous ait trompé, que j'en aime un autre ! Oh ! vous avez été bien bon pour moi et je vous en serai éternellement reconnaissante, mais est-on maître de son cœur ? J'aime cet homme de toute la force de mon âme

Laisse-nous quitter tous deux votre maison et je vous jure que nous ne vous importunerons plus... Nous partirons pour l'Amérique ! »

Chacune de ses paroles devait être un coup de poignard pour cet homme si ardemment épris. Mais il ne laissait nullement paraître ce qui se passait en son cœur. — « Partir pour l'Amérique ? répéta-t-il d'un air pensif. Nous pourrons reparler de cela tout à l'heure. Mais avant, il faut me faire le plaisir de faire avec moi un dernier et tranquille repas. Voici la saucisse que j'ai faite pour vous. J'entends que vous la mangiez, car elle sera de votre goût. » La malheureuse pensa sans doute l'attendrir par sa soumission. Se faisant violence, elle mangea à peu près la moitié de la saucisse, puis, n'en pouvant plus, elle repoussa l'assiette en disant. — « Je n'en saurais manger davantage. Ne me forcez pas, je vous prie, monsieur, car je sens que j'étoufferais. »

— C'est bien ça ! murmura à part soi Trivelin.

— En ce moment, Biesecke se leva et la couvrant d'un regard flamboyant, où brillait une expression de triomphe infernal : — « Il vous reste à apprendre, cria-t-il d'une voix tonnante ce dont est fait le plat dont vous venez de vous régaler. Vous venez de manger le nez et les oreilles de votre cher amant ! Si vous ne me croyez pas, je m'en vais vous montrer la façon dont je vous l'ai arrangé. Maintenant, si le cœur vous en dit, vous pouvez l'aimer aussi longtemps et autant que cela vous fera plaisir ! »

— Terrible !

— Le féroce et implacable vieillard ouvrit la porte derrière laquelle je me trouvais, tremblant de fièvre, de fureur et d'angoisse, me tira au milieu de la chambre et me jeta sanglant dans les bras de ma maîtresse. Mais Marie ne me reconnut pas, non point parce que j'avais la tête entourée de linge, mais

parce qu'elle n'y voyait ni n'entendait plus. La stupeur, l'horreur et l'épouvante avaient altéré sa raison !

— Bigrement corsé, ce drame là !

— Murmurant une joyeuse ronde, elle souleva ses jupes jusqu'au dessus du genou et fit en dansant le tour de la salle à manger. Mais le lamentable spectacle offert par la folle, ne pût adoucir la haine mortelle, qu'assez légitimement, le vieillard avait conçue contre nous. — « Sortez d'ici, nous cria-t-il en nous montrant la porte. Dehors, canailles ! Que je ne vous voie plus. » A grand peine je réussis à entraîner la pauvre Marie. Je la menai chez des amis dévoués, puis je fis examiner mes plaies par un médecin. Le lendemain, il fallut à toute force transporter la folle dans un asile. A tout moment, elle tentait de se précipiter par la fenêtre. Quant à moi, je me tins caché aussi longtemps que mes plaies fussent guéris, mais j'étais mutilé pour toute ma vie.

— Et après ? demanda le docteur Trivelin.

— Cette tragédie bourgeoise devait avoir encore une troisième victime et cette victime ce fut Biesecke, lui même. On le trouva, le lendemain, pendu dans sa chambre à coucher. Dans une de ses mains glacées il tenait toujours un portrait qu'il avait fait faire de Marie, alors qu'elle n'était encore que sa fiancée. On apprit bientôt que le vieillard, peu de jours avant qu'il ne nous surprit, avait modifié son testament. Il laissait tout son avoir à des institutions charitables.

— Marie en mourut-elle?

— Il lui fallut trois mois pour se rétablir et pour pouvoir quitter l'hospice des aliénées où elle avait été soignée par les meilleurs spécialistes de Berlin. Elle m'écrivit et j'allai la réclamer. Lorsqu'elle me vit, elle s'évanouit de douleur. Mais elle m'aimait encore. Nous nous mariâmes et nous vinmes habiter Paris. Par suite de ma mutilation, je cherchai vainement un emploi et je descendis de plus en plus bas les degrés de l'échelle

sociale. J'étais trop fier pour mendier. Je préférai prendre. Bientôt je fus un personnage célèbre dans les cercles des bandits parisiens. Je me conduisis bien avec la pauvre Marie. Mais, hélas! elle n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été. On n'oublie point, docteur, une nuit comme celle que nous avons passée. Cinq ans après notre mariage, il nous naquit une fille... Nous lui donnâmes le nom d'Eva. Ma femme mourut peu de temps après. Et maintenant, monsieur, que vous savez comment j'ai perdu le nez et les oreilles, j'espère que vous me laisserez partir.

Tête-de-Mort s'était levé et se dirigea, les bras étendus, vers la porte du laboratoire.

— Où voulez-vous aller? demanda le docteur. Avez-vous seulement, un domicile.

L'aveugle secoua négativement la tête.

— En ce cas, je vous ferai une proposition, dit le médecin secrètement touché des malheurs dont le bandit aveugle venait de lui faire le récit et qui expliquait bien des côtés sombres et sanglants de sa coupable existence. Passez la nuit sur ce divan et, demain, je ferai en sorte de vous faire admettre aux Quinze-Vingts.

Tête-de-Mort fit de la main un geste de refus et se mit à rire avec amertume.

— Je vous suis reconnaissant de vos bonnes intentions, docteur, répondit-il d'une voix ferme, mais avant de me laisser enfermer dans un hospice d'aveugles je vous prierai de m'enfoncer votre bistouri en plein cœur. Je suis un vieux pécheur et appartiens au pavé parisien. C'est là que j'ai vécu et que je veux mourir. Il se trouvera bien encore à Paris un trou ou un refuge où je puisse me terrer en attendant la mort. Au surplus, je ne désespérerai jamais, aussi longtemps que j'aurais l'esprit sain et lucide. Quoique sans yeux j'y vois peut être plus clair qu'un autre. Paris entendra encore parler de Tête-de-Mort, car il me reste

un compte à régler avec une femme, celle qui m'a privé de la vue. Elle se cache de moi docteur, mais je saurai bien la retrouver, car je me suis mis dans la sorbonne de faire en sa compagnie le voyage anx enfers. Bonne nuit, donc, docteur. Si vous voulez me rendre un dernier service, remettez-moi dans la rue.

Trivelin satisfit au vœu de Tête-de-Mort. Après lui avoir glissé deux pièces d'or dans la poche de son gilet, il le guida le long de l'escalier, ouvrit la porte et laissa partir, sans l'inquiéter autrement son étrange visiteur.

Même Trivelin, dont ses amis disaient qu'il avait du sang de requin dans les veines, se sentit un léger frisson en voyant disparaître, sans guide, dans les ténèbres, le bandit aveugle rendu à la carrière du crime.

VIII

Le fantôme de la Tour de la Faim

Nous avons laissé Dreyfus dans une situation plus terrible encore que toute celles dans lesquelles s'était trouvé auparavant le courageux martyr. La vengeance de Greffin l'avait plongé dans les derniers souterrains de la Tour de la Faim, dans un abîme au dessous du niveau de la mer, où il ne pouvait plus demeurer au malheureux qu'une espérance, celle que Dieu mit promptement, par la mort, un terme à ses douleurs.

Pour comble d'horreur, il lui fallait encore assister aux souffrances d'une femme, de Mildred, l'épouse du Gouverneur, qui

avait voulu fuir avec lui. On se rappelle que l'infortunée s'était évanouie en tombant dans le gouffre et avait été déposée par Dreyfus sur une saillie de pierre où l'eau salée ne pouvait l'atteindre.

Mais, comme on le sait, à peine avait-il accompli cet acte d'humanité, qu'il avait entendu une voix mystérieuse lui crier : « Ne crains rien. Je suis près de toi ! »

Dreyfus avait reconnu avec joie la voix de Yolande, la petite fille aveugle de Dacosta. Il se redressa et chercha à percer l'ombre du regard. Un faible rayon de jour filtrait dans son cachot et, à sa faveur, il distingua l'élégante silhouette de la jeune fille, debout, au bord du palier supérieur.

— Est-ce bien vous, Yolande? cria-t-il vers le haut.

— Oui, c'est moi, répondit la voix de Yolande. Je viens vous secourir par la parole et par le fait, capitaine Dreyfus !

— Merci, mille fois merci, chère enfant. Mais avant toutes choses, songez à votre propre sureté. Vous n'y voyez pas et pourriez rouler dans le gouffre. Un simple faux pas suffirait pour vous y précipiter.

— N'avez aucune inquiétude à mon égard, répondit Yolanthe. Il ne peut m'arriver aucun accident dans cette tour dont je connais les moindres recoins.

— Mais pourquoi n'avez-vous point accompagné votre grand-père ?

— Je préférais rester, pour être près de vous. Vous pourriez avoir besoin de moi, capitaine.

— Mais êtes-vous encore en sûreté dans cette tour ? demanda Dreyfus. Si vons tombiez entre les mains de Ravaillac, ce serait effrayant !

— Ravaillac, quel est ce nom ?

— C'est celui de l'homme auquel est maintenant remis le soin de nous garder. Je l'ai connu de longue date, à Paris, et ne puis en dire de bien, Yolande ! C'est un meurtrier avisé. Il tue

les femmes en les tenant serrée sur son cœur. Pour rien au monde vous ne pouvez vous exposer à rencontrer ce monstre à face humaine. Vous seriez irrémédiablement perdue !

— Il ne me trouvera pas, répondit l'aveugle. Je me tiens cachée dans un coin de la tour où personne ne pourrait me découvrir.

— Et comment vous procurez-vous à boire et à manger ?

— Ce n'est point cela qui m'embarrasse. Mais ne parlons pas de moi plus longtemps, mon ami. Voyons plutôt ce que nous pouvons faire pour cette malheureuse femme. Attendez, je viens vers vous...

— Quoi, vous allez descendre ? s'écria le capitaine avec effroi. Existe-t-il donc un chemin ignoré pour pénétrer dans le fond de ce puits?

Au lieu de répondre, Yolande laissa retomber quelque chose dans le souterrain.

— Ceci est une échelle de corde que j'ai tressée moi-même, cria-t-elle. Elle est si fine qu'on peut la tenir roulée dans sa poche. Tenez la fortement d'en bas. J'en attache l'autre extrémité à deux crampons, fixés à cet effet, au bord du palier de pierre.

Dreyfus se hâta de se conformer aux instructions de Yolande. Il tendit l'échelle de toute la force de ses poignets.

L'aveugle descendit, aussitôt, avec une étonnante certitude et quelques moments après, elle était près du capitaine.

La petite lanterne dont l'aveugle s'était munie éclairait l'abîme que, pour la première fois, Dreyfus, put contempler dans toutes ses horreurs.

Avec effroi il vit les squelettes de ceux qui l'y avaient précédé, flotter sur l'eau croupissante. Dans cet effroyable milieu, la silhouette virginale de Yolande semblait une apparition surnaturelle, descendue du ciel pour apporter consolation et secours aux malheureux victimes de la férocité humaine.

— Où est madame Greffin ? demanda l'aveugle.

Dreyfus la conduisit vers le lit de pierre ou Mildred était étendue, privée de sentiment.

— Est-elle évanouie ? demanda Yolande, après avoir doucement promené ses mains, sur le visage glacé de l'Américaine.

— Oui, et c'est bien heureux pour la pauvre femme. Ce sera pour elle un terrible moment lorqu'elle reviendra à elle et se rendra compte de l'horreur de sa position.

— Prenez la dans vos bras et suivez-moi.

— Vous suivre ? Et où voulez-vous me conduire.

— Hélas ! point vers la liberté, répondit le jeune aveugle avec un triste sourire. Cela n'est point en mon pouvoir. Mais je vous conduirai, cependant, en un séjour meilleur que celui-ci.

Dreyfus s'était accoutumé à obéir à Yolande. Il avait la conviction que de la jeune aveugle, il n'y avait à attendre que du bien.

Il se baissa et souleva Mildred. Elle reposait dans ses bras comme un enfant endormi et, comme si elle eût su qu'elle reposait sur le sein de l'homme aimé, une expression ravie se peignait sur son beau visage.

Yolande tâtait la muraille. Dreyfus remarqua qu'elle cherchait un point déterminé, qu'elle finit par trouver.

L'aveugle pesa sur un ressort secret et une ouverture se fit soudain dans la paroi de rocher.

Une lumière étrange, rougeâtre indiqua les dimensions du passage, juste assez large pour laisser passer une personne à la fois.

Yolande s'y engagea la première et aida le capitaine à transporter par l'étroite entrée, l'Américaine, évanouïe.

Dreyfus regarda avec étonnement autour de lui, Il se trouvait dans une grotte de corail,

Depuis des années, des milliers d'insectes ou plutôt de poulpes minuscules avaient élevé un mur de fleurs calcaires, si enche-

vêtrées et si pressées qu'elle offraient un rempart impénétrable à l'eau.

La voûte coraillière s'était soudée au flanc de la tour,

Qui l'avait découverte ?

Probablement un prisonnier, jeté dans le puits de la Tour de la Faim et qui, ayant réussi à se procurer des instruments, avait percé la pierre en cet endroit.

Ce devait avoir été lui aussi, qui avait façonné la cloison. mobile à la pression d'un ressort, et avait pratiqué dans le haut de la grotte une issue. servant à renouveler l'air de son refuge,

Il ne règnait point là d'épaisses ténèbres, comme dans l'affreux cachot voisin, mais un crépuscule rose.

La lumière du soleil, luisant dans les flots et tamisée par la transparente muraille de corail, y répandait comme une lueur d'extra-monde. Même les rayons de la lune y pénétraient émoussés et adoucis.

Quelques pièces d'un mobilier primitif garnissait encore cet asile.

Dreyfus y trouva un matelas d'herbes marines séchées, une vieille table de chêne et une chaise.

Le capitaine déposa Mildred sur le matelas puis se retourna avec étonnement vers la jeune aveugle.

— Dites-moi, Yolande, lui demanda-t-il, cette grotte, un des plus étranges chefs-d'œuvre de la nature qu'on puisse voir, semble avoir été habitée, avant nous, par d'autres créatures humaines. Combien de temps peut-il bien y avoir, qu'un prisonnier, aussi malheureux que moi, a été forcé de se réfugier ici ? Savez-vous quelque chose à ce sujet ?

— Je ne pourrais vous répondre exactement à ce sujet, capitaine Dreyfus, répondit Yolande. Ce que j'en sais a été transmis comme une simple légende du premier gardien de cette tour à son successeur et de celui-là à un autre, jusqu'à mon grand père. D'après cette légende, lorsque les premiers Européens

envahirent ce pays, ils eurent fort à lutter contre ses habitants originaires, car les Indiens de l'Amérique du Sud ne se laissèrent point facilement déposséder des terres dont ils avaient été jusqu'à ce jour les maîtres souverains.

En ce temps se trouvait ici une colonie d'Espagnols fort empêchée et menacée, qui s'étaient établis sur l'emplacement même occupé aujourd'hui par les fortifications et la ville de Cayenne. La nature leur avait été favorable et tout qu'ils avaient semé promettait de produire des fruits au centuple, mais sitôt l'époque de la moisson venue, les Indiens avaient fondu en masse sur eux, avaient tout détruit et les Espagnols avaient pu s'estimer fort heureux de n'être point exterminés jusqu'au dernier. Enfin, il bâtirent cette tour pour s'y défendre contre les attaques des indigènes. Lorsqu'ils découvrir cette grotte de corail, ils y virent un refuge suprême, en cas de besoin. Ce furent eux à ce qu'on prétend qui pratiquée la cheminée d'appel et la porte secrète à ressort qui nous a livré passage. Mais d'autres détails encore se rattachent à cette tradition.

Le chef des Européens aurait été un comte espagnol, plus que ruiné, venu ici pour refaire sa fortune et qui possédait une fille d'une beauté extraordinaire. Mercédès était le nom de cette jeune fille qui avait des yeux pareils aux astres du firmament des joues, pareilles aux roses et une opulente chevelure, d'un noir d'ébène. Le chef des Indiens eut l'occasion, un jour, d'entrevoir cette merveille. Le sauvage guerrier conçut aussitôt pour elle une passion effrénée et n'hésita point à la demander pour femme offrant en retour l'engagement d'une éternelle paix.

Le comte repoussa hautainement l'alliance du rude et sanguinaire amant, mais les autres Espagnols estimèrent l'offre des plus favorables, tant pour s'assurer la paix que l'occasion future de s'annexer les terres de leurs présents et implacables ennemis. Ils voulurent contraindre leur chef à donner sa fille en mariage au chef Indien. Et lorsque le père eut refusé obstinement de se

prêter à leurs vues, ils tinrent secrètement conseil et résolurent de livrer Mercédès à son prétendant sauvage, sans tenir compte de la résistance de son père. Le lendemain matin, ils se disposèrent donc à mener la jeune fille au camp des Peaux-rouges, mais, pendant la nuit le comte s'était rendu avec sa fille dans cette tour, pour se renfermer dans la grotte du corail. Il avait eu soin, auparavant de se munir d'une quantité suffisante de vivres et, seul, il défendit la tour contre tous ses assiégeants tant Espagnols qu'Indiens. Il n'était plus possible de s'en approcher, sans être frappé par quelque pierre, lancée de haut avec une prodigieuse adresse. De cette façon le comte réussit à résister pendant plusieurs semaines à n'importe quel assaut. Cependant les Indiens soupçonnèrent les Blancs d'être d'intelligence avec leur chef et de n'avoir nullement l'intention de livrer la jeune fille à leur cacique. C'est pourquoi il les attaquèrent en masse et les massacrèrent tous, hommes, femmes et enfants, à l'exception de quelques uns qui réussirent à se sauver dans les bois. Bien longtemps après, lorsque cette côte fut de nouveau occupée par des Européens, cette fois munis de fusils et mieux en état d'avoir raison des sauvages qu'ils réussirent à refouler dans la forêt vierge, on retrouva, dans cette grotte, les corps, admirablement conservés, du comte et de sa fille. La tête de Mercédès reposait sur le sein de son père.

Tous deux étaient morts d'inanition.. C'est depuis lors que cette tour reçut le nom de Tour de la Faim. Quant au secret de la grotte de corail, il s'est perdu peu à peu. Il n'y a aujourdhui que deux personnes qui le connaissent encore, mon grand père et moi. Vous pouvez donc demeurer ici sans crainte. Je vous approvisionnerai suffisamment de nourriture et de boisson.

— O Yolande, s'écria Dreyfus, en saisissant la main de la jeune fille, comment jamais reconnaître ce que vous faites pour moi !

La jeune fille retira vivement la main et devint aussi rose que le corail dont elle était environnée partout.

— Non, dit-elle, d'une voix presque suppliante, ne dites point cela, ne me parlez jamais de reconnaissance. Ce que je fais pour vous, je dois le faise. C'est mon cœur qui m'y oblige.

En ce moment, Mildred se souleva lentement. La jeune aveugle l'entendit remuer et dit vivement à Dreyfus.

— Silence ! Voilà madame Greffin qui revient à elle.

Dreyfus et Yolande allèrent vers la couche où reposait Mildred.

Celle-ci promena autour d'elle un regard troublé, ne pouvant comprendre où elle se trouvait. Soudain, pourtant, elle jeta un cri perçant et retomba sur son matelas de varech. Elle semblait en proie à une fièvre dévorante.

— Je puis bien vous fournir de vivres, dit tout bas Yolande à Dreyfus, mais non point des médicaments. Que Dieu soit secourable à la pauvre malade, afin que cette grotte ne lui serve point de tombeau ! Et maintenant, au revoir, capitaine. Il faut que je parte. Mais demain vous me reverrez.

Yolande tint paroles. Pendant une semaine entière elle parut tous les jours dans la prison sous-marine, apportant chaque fois du pain, de la viande et des fruits.

Mais elle refusa obstinément d'apprendre au capitaine la façon dont elle se procurait ces trésors.

Il était fort nécessaire que la jeune aveugle pourvut de la sorte aux besoins de malheureux, enterrés vivants, car Ravailiac se préocupait assez peu des captifs confiés à sa garde.

Il se contentait, chaque jour, de laisser descendre au bout d'une corde, dans le cachot submergé, un panier contenant deux pains et une cruche d'eau, juste de quoi ne pas mourir, si Dreyfus et sa compagne n'eussent eu que cela pour subsister.

Comme Dreyfus savait à quelle heure son geôlier descendait pour lui donner à manger, il faisait en sorte de regagner son ancien cachot pour recueillir le contenu du panier. Ravaillac ne manquait point d'adresser quelques insultes au prisonnier, en

formulant le vœu charitable que le capitaine ne serait plus en vie le lendemain. Mais il se retirait le plus promptement possible de l'effrayant abime, de crainte que quelque faux pas ne l'y fit rouler à son tour.

Car Ravaillac ne se sentait point fort à son aise dans cette vieille et sinistre tour. Il y avait nombre de côtés, de son nouvel emploi, qui ne lui allaient que tout juste. D'abord, son isolement du reste du monde. Le drôle s'était habitué au mouvement et aux satisfactions de la vie parisienne. Il aimait à boire une bouteille avec quelques camarades, de son accabit, avec lesquels il pût pérorer et parler de ses prouesses.

Il avait aussi, nous le savons, un grand faible pour le sexe, qu'il aimait à sa façon, et lorsqu'il ne pouvait satisfaire ses monstrueux et sadiques appétits, il ressemblait fort à un fauve en cage, ayant soif de sang et ne pouvant atteindre de proie.

Tonnerre ! Le gouverneur Greffin se figurait peut-être que lui, Ravaillac, devait lui être reconnaissant du poste dans lequel il ll l'avait colloqué sans crier gare ! Il se trompait alors, du tout au tout. La vie qu'on menait dans cette tour était une vie de chien. On n'y voyait personne avec qui l'on put échanger un mot.

De grands rats d'eau, qui s'aventuraient à lui faire visite, composaient toute sa société.

Cependant, tout cela n'était rien encore et n'aurait point suffi à rendre le séjour de la Tour de la Faim insupportable au tueur de femmes. Il y avait un autre inconvénient qui lui faisait se demander sérieusement s'il ne profiterait point de la plus prochaine occasion pour demander au gouverneur de le relever de son poste de confiance.

Observons la démarche de Ravaillac, lorsque, lentement et en hésitant il remonte l'escalier, montant à sa chambre, et nous saurons bientôt ce qui le rend si morose, ce qui le rend si impatient de changer de résidence

Il s'arrête presque sur chaque degré, regardant avec inquiétude autour de lui.

Il inspecte chaque angle de muraille, comme s'il voulait y surprendre quelqu'un et, lorsque le vent, pénétrant par une fenêtre ouverte, chasse dans l'escalier quelque morceau de papier bruissant contre la pierre, il se trouble et met vivement la main à la poche de sa veste, où il porte un bon couteau, fraîchement affilé.

N'en doutez pas, Ravaillac, l'audacieux bandit parisien, a peur entre ces vieilles murailles et son âme vile est constamment en proie à une secrète angoisse.

Mais ce n'est point devant des êtres vivants qu'il tremble. Ceux-là, il n'hésiterait point à engager la lutte avec eux, confiant qu'il est en sa force et en son adresse. Mais qui songerait à provoquer des êtres impalpables, spectres ou fantômes, que l'on voit pourtant et que l'on entend, qui vous jouent toute espèce de mauvais tours et que l'on ne pourrait atteindre ?

Ravaillac était fermement convaincu que sa tour était hantée par des êtres de cette espèce.

N'en avait-il point recueilli assez de preuves au cours de cette première semaine de séjour ?

Il n'était pas fort superstitieux, ni moins ni plus qu'il ne convient à un honnête bandit, sans frein ni scrupules.

Mais ce qui lui était arrivé personnellement, depuis huit jours, défiait toute description. L'homme le plus incrédule et le plus éclairé de la création serait bien obligé, comme lui maintenant, de croire aux revenants et aux fantômes.

Dès la première nuit le spectre avait commencé son sabbat. En l'honneur de son installation et, pour célébrer sa prise de possession du capitaine Dreyfus, abandonné, tout entier, désormais à ses longues rancunes, Ravaillac avait vidé un certain nombre de bouteilles de vin et s'était jeté tout habillé sur son lit. Il était si ivre qu'il ne pouvait plus remuer.

Comme il restait les yeux ouverts, pour résister au sentiment de roulis qui lui barbouillait l'estomac, il avait vu entrer dans sa chambre une forme blanche. Le fantôme s'était approché de son lit, avait passé des doigts glacés sur sa figure brûlante et s'était retiré sans produire aucun bruit.

Son état d'ivresse d'une part, sa stupéfaction et son effroi de l'autre, l'avaient empêché de suivre l'apparition.

Ravaillac ne comprenait rien, aussi, aux singulières propriétés du vin que le gou erneur lui envoyait en abondance de Cayenne, avec les autres vivres, copieux et choisîs. Ce vin, il l'avait remise, pour le tenir au frais, dans une niche pratiquée dans le mur humide.

Ravaillac le trouvait d'un goût exquis, mais il n'en avait pas plus tôt bu une demi bouteille que sa tête devenait lourde, ses bras et ses jambes s'amollissaient, il se sentait envahir d'une torpeur contre lequel toute réaction lui semblait impossible. Alors, sitôt que, l'esprit obscursi et la chaîr morte, il tombait vautré sur le sofa ou dans un fauteuil, le fantôme arrivait pour lui nuire de cent façon

Ce fantôme semblait en vouloir surtout à ses provisions de bouche. Chaque fois que Ravaillac se réveillait et allait à son buffet ou à sa cave; il y trouvait des brêches notables.

C'étaient un quartier de viande, un poisson, une volaille, du pain, des œufs et le reste. Le revenant s'en prenait même à ses cigares.

Tout récemment, il avait étalé douze merveilleux havanes, sur sa table avant de descendre jeter leur pitance à Dreyfus et à la malheureuse femme du gouverneur.

Eh bien! lorsque dix minutes plus tard, il était remonté, Ravaillac n'en avait plus trouvé que six. Le spectre lui avait fait les autres, en même temps que la boîte d'allumettes, placée tout à côté.

La chose devenait de plus en plus mystérieuse pour le geôlier improvisé.

Il commençait à croire que quelqu'un se tenait peut être caché dans la vieille tour. C'est pourquoi, il en avait courageusement exploré les moindres recoins, du haut jusqu'en bas, mais sans résultat aucun.

Et le bandit en devait bien conclure qu'il était vraiment impossible qu'un autre être vivant que lui et, dans les profondeurs sous marines, Dreyfus et Mildred, n'habitait la Tour de la Faim.

Justement, le soir, même, où nous le suivons pas à pas, il fit une étrange découverte.

Il avait choisi dans sa cave deux bouteilles de vin fin et les avait porté dans sa chambre pour s'en régaler, avant de s'endormir.

Lorsqu'il examina attentivement les bouteilles il remarqua qu'on avait touché au goulot.

Les bouchons, visiblement enlevés, devaient y avoir été chassés de nouveau, au marteau.

Un éclair se fit dans son esprit.

La singulière torpeur qui l'envahissait après boire ne serait-elle point produite par le mélange de quelque narcotique introduit à dessein dans les bouteilles par une main inconnue !

Après y avoir réfléchi longuement, il résolut d'approfondir la chose et de ruser, s'il se pouvait, avec le fantôme.

En conséquence il eut le courage de ne pas boire une seule goutte de vin, ce soir là et quand la grosse horloge de la tour sonna les onze coups de la demi avant minuit, il s'étendit sur le divan, feignant de dormir à poings fermés.

Ravaillac n'eut pas longtemps à attendre. A minuit, juste, la porte de la chambre s'ouvrit et la forme blanche apparut sur le seuil.

C'était bien le fantôme qui, chaque nuit lui rendait visite.

A travers ses paupières entr'ouvertes, Ravaillac vit que le soi-disant fantôme n'était autre qu'une jeune et fort jolie fille.

L'effroyable passion qu'il avait dû refréner si longtemps, l'envahit soudain avec une violence extraordinaire.

Il réussit pourtant à se contenir et suivit d'un œil sinistre, tous les pas de sa nocturne visiteuse.

La forme blanche alla droit au buffet.

Ravaillac l'avait fermé et en avait mis la clef dans la poche. Mais cela ne semblait point un obstacle pour le fantôme qui tira de la poche de sa robe une autre clef et ouvrit le volet de l'armoire de chêne sans aucune difficulté.

Aussitôt les mains de la jeune fille plongèrent dans le buffet, en faisant le moins de bruit que possible.

Ravaillac remarqua avec étonnement qu'elle portait, pendu à sa ceinture, un sac de toile dans lequel elle entassa prestement. un pain, un grand poisson frit, qu'il destinait à son prochain déjeuner et un ananas.

Puis, elle referma soigneusement le buffet et battit en retraite.

A peine eût-elle franchi le seuil que Ravaillac sauta sur ses pieds. Vivement, il tira ses bottes et, sur ses bas, suivit la blanche apparition. La question devenait claire à ses yeux. Cependant il voulut s'assurer si ses soupçons étaient fondés et si le fantôme, qui lui avait fait si grand peur, n'était autre que l'aveugle Yolande.

Il s'était souvenu, en effet, que la petite fille de l'ancien geôlier ne s'était plus retrouvée, lors de l'arrestation de Dacosta

Elle connaissait évidemment, dans la tour même, un refuge, où il était impossible de la découvrir sans en posséder le secret.

Ce n'était pas pour elle même que, chaque jour, l'aveugle dérobait une pareille quantité de vivres et de boissons. La plus grosse part en devait être destinée aux hôtes du cachot sous-marin.

L'aveugle descendit l'escalier avec assurance, serrée de près par Ravaillac. Bientôt Yolande fut arrivée à la trappe donnant sur le palier qui dominait le gouffre.

Ne soupçonnant point le danger qui la guettait de si près, elle se pencha, prit une grosse clef et ouvrit la trappe.

Mais au moment ou son pied s'étendait cherchant le premier échelon, elle se sentit étreindre par deux bras nerveux.

Yolande, rudement attirée en arrière se trouva, l'instant d'après étendue sur la dalle, au pied de l'escalier conduisant à l'entrée de la tour.

Une forme noire fondit sur elle et ses mains furent prises comme par des tenailles de fer.

LIX

Souillée et purifiée !

Yolande comprit qu'elle se trouvait exposée sans défense à la lubricité du monstre qui tuait les femmes, au milieu de ses embrassements, ainsi que le lui avait appris Dreyfus. Un rire infernal sonna à ses oreilles.

— Maintenant tu es à moi, ma belle aveugle ! gronda Ravaillac. Maintenant, je vais t'étreindre entre mes bras et pendant que je t'étranglerai, j'aspirerai ton âme, envolée en un spasme amoureux !

Les lèvres du monstre s'imprimèrent si étroitement sur la bouche de la pauvre enfant, qu'elle crut étouffer. Se [illegible]nt son



Capitaine Dreyfus, s'écria-t elle, l'heure de la délivrance approche.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

innocence en péril et ayant horreur de la souillure, elle parvint a se dégager et cria d'une voix déchirante :

— Dreyfus ! Capitaine Dreyfus !.. A mon secours. Dieu puissant, je suis perdue ! Le tueur de femmes me tient en son pouvoir.

— Yolande ! Grand Dieu ! Yolande ! cria une voix du fond de l'abîme. On la tue et moi, moi, je ne puis la sauver ! Yolande ! Yolande !

Un second cri, navrant, étouffé, sortit de lèvres de l'aveugle.

— Grâce ! Ravaillac ! Grâce !

— Ah ! Ah ! tu me connais ! rugit le bandit. Alors, bien certainement tu vas mourir !

Dreyfus, presque fou de douleur et de rage, entendit de sourds gémissements.

Hélas ! l'impur forfait devait être accompli !

Mais soudain la cloche de la tour retentit avec éclat. Des voix d'hommes se firent entendre devant la porte de fer et, un instant après, on cria :

— Ouvrez au Gouverneur ! Ouvrez !

Ravaillac bondit debout. Il promena autour de lui un regard hésitant, se demandant ce qu'il ferait. Cependant, la cloche résonna de nouveau et du dehors en heurta avec violence sur la porte. Yolande gisait, inanimée, à ses pieds. Ravaillac regarda une dernière fois l'infortunée qu'il venait de souiller et, chancelant comme un homme ivre, il alla à la porte qu'il ouvrit.

Le Gouverneur entra aussitôt suivi de quelques soldats. La lueur de nombreuses torches éclaira en plein le visage du tueur de femmes, à la fois envahi par la crainte et enflammé de basse luxure.

Ni le Gouverneur ni ses hommes ne virent l'aveugle évanouie et étendue hors du rayon des torches, derrière un angle de muraille.

Ravaillac s'inclina avec humilité devant le Gouverneur.

— Tout est en ordre, ici, monsieur le Gouverneur. Les prisonniers se trouvent dans le cachot ménagé dans les profondeurs de la tour. Car vous êtes venu sans doute vous assurer si vos ordres ont été fidèlement suivis ?

Greffin le regarda d'un œil glacial.

— Fort bien, dit-il. Vous saurez tout à l'heure ce qui m'amène. Voudriez-vous, en attendant, monsieur, me dire comment vous vous nommez en réalité ?

Le bandit recula involontairement.

— Comment je me nomme ? balbutia-t-il. Est-ce que monsieur le Gouverneur l'aurait oublié ?... Je m'appelle... je suis Jacques, le très humble valet de votre Excelence.

— Vous vous donnez effectivement comme portant ce nom, reprit Greffin, haussant la voix. Mais il paraît que vous en avez un autre. Vous êtes Ravaillac, Ravaillac le tueur de femmes !

Un cri rauque échappa au bandit démasqué. Il se retint des deux mains à la muraille, car ses genoux s'entrechoquaent sous lui. Muet, il attendait ce qui allait suivre.

— Vous êtes un scélérat longtemps recherché par la police, reprit Greffin, d'une voix sévère. Condamné à mort, à Paris, vous avez réussi, au dernier moment, et avec une audace inouie, à échapper au bourreau. Mais vous allez lui être rendu pour subir votre peine. Qu'on lui passe les menottes.

Ravaillac bondit, et plus vite que la plume ne pourrait l'écrire, se rua dans l'escalier, afin d'attendre la première terrasse et de là, se jeter à la mer. Il pouvait bien, il est vrai y trouver la mort, mais comme il était excellent nageur, une chance lui restait cependant encore pour y échapper.

Comme un insensé, il franchissait les degrés. Le Gouverneur et ses soldats s'élancèrent à sa poursuite. C'était avec vraie chasse à l'homme, où il s'agissait de vie ou de mort. Déjà Ravaillac avait atteint la porte donnant sur la première galerie, mais au même instant Greffin l'étendit par terre d'un furieux

coup de plat de sabre. Les soldats se ruèrent sur lui et en un instant lui passèrent de lourdes chaines aux pieds et aux mains.

— Voilà ! misérable gredin ! cria le Gouverneur. Tu seras expédié à Paris par le premier bâtiment en destination de la France. Tu as réussi à me tromper. Mais heureusement, il est arrivé un télégramme qui t'a enlevé ton masque, vil assassin !

— Ne vous réjouissez point trop tôt, monsieur le Gouverneur, lui cria Ravaillac, étendu sur les dalles. Je vous ai fidèlement servi et ce télégramme est venu certes à point, car il vous dispense de me compter la récompense promise.

— Tais-toi, malheureux !

— C'est ce que je ferai, répondit Ravaillac, car ce serait gaspiller mes paroles que de les adresser à ces murailles. Mais à Paris, lorsque je me trouverai devant mes juges, je parlerai d'autant plus, Gouverneur. On saura que vous règnez en vrai pacha turc, sur la Guyane française, et qu'on vous y a surnommé le chien de boucher.

Greffin se mordit les lèvres. La menace de Ravaillac l'avait touché au vif.

D'un geste de la main, il fit signe aux soldats d'entraîner le brigand.

On fit monter Ravaillac dans une barque.

Le Gouverneur allait y monter à son tour, après avoir confié la garde de la Tour à un soldat de confiance, lorsqu'un incident singulier le retint au rivage.

Un canot, au service du Gouvernement, se dirigeait en droite ligne, conduite par deux rameurs, vers la Tour de la Faim. Lorsqu'il se fut un peu rapproché, Greffin remarqua qu'il était monté par une troisième personne, un de ses propres employés, agitant au dessus de sa tête un télégramme, sous enveloppe.

Le canot aborda au pied de la tour, et, sautant légèrement à terre, l'employé tendit vivement la dépêche au Gouverneur.

— Ce télégramme vient de Paris ! murmura le commis à l'oreille du haut fonctionnaire.

Greffin retourna vers la tour et fit signe à deux porte-flambeaux de venir l'éclairer. Puis il rompit l'enveloppe de la dépêche officielle et en prit connaissance...

Mais aussitôt, il pâlit.

— Malédiction ! murmura-t-il. L'homme que je hais à l'égal de la mort est partiellement soustrait à ma puissance... Mais partiellement, seulement, ajouta-t-il, en grinçant des dents... Je le conserverai du moins dans mon voisinage immédiat !

Le télégramme était conçu comme suit :

« Au Gouverneur-Général

« de la Guyane Française.

« Je vous rends personnellement responsable de la vie du capitaine d'artillerie dégradé, Alfred Dreyfus, commis à votre garde. Le prisonnier continuera à être interné à l'Ile du Diable mais devra être représenté à la première réquisition. Il s'est élevé des doutes au sujet de sa culpabilité. Lettre suit.

« Anéantir ce cable-gramme.

« Félix Faure

« Président de la République Française. »

Greffin frappa du pied le sol et froissa rageusement le papier. Puis, il commanda à une partie des soldats, d'aller chercher dans leur cachot sous-marin le traître Dreyfus, ainsi que sa propre femme et de les faire monter dans la barque.

Des cordes à nœud furent descendues dans le gouffre et l'on invita les prisonniers à s'y cramponner, afin qu'on put les hisser vers la lumière du jour.

Le Gouverneur se tenait au bord du palier de pierre lorsque Dreyfus fut ramené. Il ne daigna point seulement lui accorder un regard, mais le capitaine s'adressant directement à Greffin, lui dit d'une voix ferme :

— Gouverneur, faites promptement ramener votre femme. La

malheureuse est devenue folle dans son horrible prison et il est à craindre, maintenant que je suis plus là pour l'empêcher, qu'elle se soit fait un malheur.

Greffin me répondit point, mais fit un signe aux soldats de remonter la seconde corde, pendant qu'on entravait les mains d'Alfred Dreyfus. Immobile, le Gouverneur tenait les yeux fixés vers la sombre profondeur. Lentement une forme sombre remontait.

Le corps de Mildred avait atteint la plate-forme. Mais la malheureuse ne s'était point attaché la corde sous les aiselles, comme on le lui avait crié. Elle se l'était passée au cou.

La lueur des torche tomba sur le corps inanimé de la belle et infortunée créature. Pendant une minute, il régna un profond silence. Puis Greffin dit, froidement et sans qu'un pli de son visage remuât :

— Elle est morte... Elle s'est rendue justice à elle-même.

. . . .

Il faisait nuit, une nuit ténébreuse et hostile, comme il en est si peu aux environs de l'Equateur.

Pas une étoile ne luisait au ciel voilé de nuages et les vagues de la mer roulaient les unes sur les autres, comme des monstres noirs, se poursuivant.

Dans l'escalier menant à la dernière terrasse de la Tour de la Faim, une ombre blanche se traînait péniblement.

C'est Yolande, la pauvre aveugle.

Lentement elle monte les degrés, se retenant de temps à autre à la rampe de fer. Enfin, elle est arrivée à la porte, elle l'ouvre, et se trouve sur la haute galerie.

A moitié chemin, elle se penche par dessus la balustrade sur les flots sombres.

— Là-bas, au fond, attend la mer ! gémit-elle doucement. Les hommes la disent méchante parce qu'elle engloutit tout ce qui s'offre à elle. Mais il n'est pas vrai que tu sois mauvais, océan incompris des hommes ! Tu es bon, au contraire et compatissant.

Tu procures à ceux qui sont las de lutter et de souffrir, un doux repos et leur accordes une place dans l'immense cimetière baigné par tes flots verts. Yolande t'a toujours aimée, ô mer secourable ! N'es-tu point été ma compagne de jeu, depuis m plus tendre jeunesse ? Tu as chanté à la petite aveugle tes plus belles mélodies, tu lui as conté tes plus jolies histoires. Tu lui as fait comprendre la tempête qui bouleverse ton sein, comme l'amour secoue le cœur blessé par son atteinte Tu n'abandonneras pas ton amie, tu la recevras tendrement dans tes bras, bien qu'elle t'arrive souillée ! Ah ! ce misérable ! Ce monstre infâme ! J'ai honte et terreur de moi-même.., Il n'y a plus de refuge pour moi que dans la mort !

Elle couvrit son visage de ses mains blanches, et un flot d'amères larmes jaillit entre ses doigts. Puis, étendant les bras comme une fiancée appelant à elle l'ami de son cœur.

— Adieu, Alfred Dreyfus ! Adieu, homme adoré ! cria-t-elle avec une incroyable passion. Mon cœur t'appartient, et si je ne pouvais t'appartenir en ce monde, mon plus ardent désir était cependant de vivre à ton côté. Un homme malfaisant... non, point un homme, un démon, échappé des enfers a troublé mon beau rêve !

Yolande tomba à genoux et se mit à prier à voix haute.

Elle se releva enfin, et sur ses traits était descendue l'expression d'un calme surhumain.

Elle alla s'asseoir sur le parapet, mais en n'en lâchant point le bord.

— Etrange ! murmura-t-elle. Oh ! oui, bien étrange. C'est comme si une mer de clarté pénétrait dans mes yeux, comme si je pouvais embrasser à la fois toutes les magnificences de la terre, le Ciel avec ses étoiles innombrables, la mer, aux lointains horizons. La mer !... N'étend-elle point ses bras humides vers moi? Ne m'appelle-t-elle point de sa voix séductrice ?... Je viens !... Oui, je viens !... L'aveugle Yolande veut se marier avec toi,

superbe Océan... Tu me rendras, toi, ma pureté perdue !... Me voici !

La jeune fille lâcha le garde-fou et se laissa aller en arrière.

Lorsqu'elle descendit dans l'espace, ses vêtements s'agitèrent autour d'elle comme des ailes d'ange.

Les flots la saluèrent, en volant à sa rencontre, frangés d'écume argentine et la reçurent miséricordieusement dans leur sein.

La fiancée était au bras de l'époux radieux ! Les vagues roulèrent sur eux en murmurant.

L'aveugle Yolande, purifiée de la souillure terrestre, sombra vers le fond de la mer, devenue sa chambre nuptiale.

LX

Emile Zola

Les salons de l'hôtel occupé par le notaire Pierre Caillot étaient brillamment illuminés.

Les valets circulaient en grande livrée et, dans la vaste salle à manger, la table était dressé, éblouissante d'argenterie et de cristaux.

Le vieux notaire semblait de fort riante humeur en s'acheminant avec sa fille Louise, vers la grande salle de réception qui, avec ses superbes gobelins, ses meubles dorés et recouvert de soie, ses tableaux de maîtres et ses statues de marbre faisait songer aux appartements du petit Trianon, où Marie-Antoinette aimait à se délasser de la froide étiquette et du luxe sévère du Palais de Versailles.

Louise était toute vêtue de blanc et dans ses yeux brillait le doux rayonnement particulier aux fiancées voyant se rapprocher l'heure de l'union rêvée.

C'était le cas, du reste. Cette soirée, la dernière qui dut précéder son hymen, son père avait voulu en faire l'objet d'une fête intime.

C'était le lendemain que devait avoir lieu la bénédiction nuptiale. Puis, aurait lieu le banquet de noces, puis.., elle appartiendrait, corps et âme, à l'homme qu'elle chérissait au-dessus de tous. Elle serait la femme du colonel Picquart !

Pierre Caillot s'était borné à convier une société restreinte, mais choisie.

Les invités étaient attendus d'un moment à l'autre. Mais le vieux notaire se trouvait encore seul avec sa fille.

Il l'attira tendrement dans ses bras et carressa avec amour les longues boucles de ses cheveux châtains.

— Tu as choisi un vaillant et loyal époux, ma Louise, lui dit-il. d'une voix douce et tu seras heureuse avec lui. Le colonel Picquart a un noble caractère. Il l'a prouvé déjà par l'énergie avec laquelle il poursuit la réhabilitation du malheureux capitaine Dreyfus et la confusion de l'infâme Esterhazy, qu'il s'est juré de démasquer. N'est-il pas vrai. Louise, tu ne doutes point qu'il n'atteindra le double but ?

— Non, papa, je n'en doute pas un seul instant, répondit la jeune fiancée. Ce que Picquart a résolu une fois, il l'accomplit sans hésitation ni faiblesse. Mais...

Lucie s'interrompit et, avec un léger soupir, mit la main sur son cœur.

— Qu'as-tu donc, mon enfant, lui demanda Caillot avec inquiétude. Je lis dans tes yeux une crainte secrète. Dis-moi franchement ce qui te trouble ainsi. Voyons, qu'y a-t-il ?

– Ah ! papa ! s'écria la jeune fille d'une voix tremblante, je crains pour lui !...

— Tu crains pour lui ?

— Oui, papa, car je crois qu'un grand danger le menace.

— A quel point de vue, mon enfant ?

— Ses ennemis chercheront à se débarrasser de lui.

— Tu penses à Esterhazy ? Bah ! il ne peut point devenir si dangereux que ça pour ce cher Picquart ! N'oublie point que ton fiancé lui est supérieur en grade et, indépendemment de cela, Picquart a réuni tellement des preuves contre ce misérable, qu'il pourrait l'anéantir aussi bien aujourd'hui que demain.

— Il vaudrait mieux alors que ce soit aujourd'hui, s'écria Louise. Ce n'est qu'en marchant sur la tête du serpent, qu'on l'empêche de mordre.

— Mais ne comprends-tu point le sentiment qui a guidé Picquart ? dit le vieux notaire, cherchant à rassurer sa fille. Ne t'expliques-tu point pourquoi il a voulu être marié avant de porter à Esterhazy le coup mortel ?

Louise secoua la tête.

— Entre aujourd'hui et demain, dit-elle, il y a encore beaucoup d'heures. Les ennemis de Picquart peuvent les mettre à profit pour prévenir ses atteintes

Caillot haussa les épaules avec une certaine impatience.

— Tu parles toujours d'ennemis, au pluriel. Je n'en vois pourtant qu'un seul et c'est Esterhazy.

— En cela vous vous trompez, papa ! s'écria Louise. Les charges rassemblées par Picquart ne sont point suffisantes que pour anéantir Esterhazy, elles visent l'Etat-major tout entier, qui n'a point agi correctement et loyalement en faisant condamner, sans preuves, l'infortuné Dreyfus, publiquement flétri comme traître à la Patrie.

— Et quelle est la conséquence que tu veux tirer de tout ceci ?

— Que Picquart sera combattu et persécuté par tous les officiers de l'Etat-major, coalisés contre lui. J'ai le pressentiment que déjà

ils ont forgé en secret les armes au moyen desquelles on veut l'atteindre mortellement...

Ce que je dis là, poursuivait l'intelligente fille du notaire Caillot, ne doit être pris qu'au figuré. Il ne l'attaqueront point, véritablement, par derrière, pour l'assassiner. Mais il y a des armes plus dangereuses que le poignard et que l'épée. Et ce sont celles là qui, je le crains, seront tournées contre mon bien-aimé!

Louise se tut et porta son mouchoir à ses yeux.

Le notaire, lui, réfléchit profondément.

Au fond du cœur, il nourrissait les mêmes craintes, mais sans vouloir l'avouer à sa fille, ce soir là, du moins, la veille, même, de son mariage.

— Tu vois les choses trop en noir, mon enfant, répondit-il, après une pause. D'ailleurs, le colonel Picquart est aussi prudent que brave. Il saurait bien, le cas échéant, faire face à pareil danger et en avoir raison. Allons, éloigne de toi ces sombres pensées. J'ai quelque chose d'agréable à t'apprendre.

Louise regarda son père d'un air interrogateur.

— Nous recevons ce soir un convive de qualité peu ordinaire.

— Qui donc ça, papa?

— Un homme qui s'est tenu éloigné de moi depuis plusieurs années, mais que je n'en aime, ni n'estime pas moins. Ne devines-tu pas, maintenant.

— Je crois bien que oui, papa. Ne serait-ce pas mon parrain?

— Juste, c'est Emile Zola.

— Qui assistera à mes noces? Ah! c'est bien aimable à lui et sa présence me rend bien heureuse! s'écria la jeune fille avec une joie d'enfant.

Pierre Caillot attira sa fille vers une causeuse où il la fit asseoir et prit place à côté d'elle.

— Oui, vraiment, tu peux être fière d'avoir pour parrain un

pareil homme, dit-il. Le nom d'Emile Zola est aujourd'hui répandu dans le monde entier. C'est un héros de la plume et qui a gagné avec la sienne, plus de batailles en l'honneur de la France, que beaucoup de maréchaux avec leur épée. Je l'ai connu lorsqu'il n'était encore qu'un écrivain sans réputation et vivant. dans une mansarde, de ce que lui rapportaient d'obscurs travaux, misérablement payés. J'étais aussi, à cette époque, un petit avocat sans causes, auquel nul négociant sérieux, n'eût osé confier le soin de ses intérêts. Comme à Zola, il me manquait l'auréole d'un premier succès. Nous nous rencontrions parfois dans un restaurant de dixième ordre, où nous dinions pour dix sous, dans nos bons jours. Il admirait, à part lui, mon robuste appétit, comme j'admirais le sien. Ce point de contact nous rapprocha et, notre maigre pitance expédiée, il nous arrivait de causer une heure ou deux, sur le boulevard, en savourant un fin cigare d'un sou.

Certain jour je crus remarquer, à l'expression du visage de mon ami Zola, qu'il devait leur être arrivé quelque chose de désagréable. J'osai lui demander ce qui en était et il se confia à moi. Voici ce qu'il y avait. Il venait d'écrire un grand roman sur lequel il avait peiné quatre mois durant, jour et nuit. Mais il avait accompli sa besogne d'un cœur joyeux, l'œuvre lui ayant été commandée par un éditeur qui devait lui remettre, contre livraison de son manuscrit, une somme de trois mille francs, comme simple avance sur sa part future de bénéfices. Trois mille francs. C'était une somme pour un pauvre écrivain qui, jusque là, n'avait pu écouler que de la littérature, à tant la livre. Elle lui aurait permis de réaliser ses plus ardents désirs. Epouser l'amie des jours mauvais, se monter un gentil petit ménage, en un mot, commencer une existence régulière et troquer l'isolement de l'écrivain pauvre contre l'intérieur laborieux et rangé de l'homme de lettres... imprimé. Cet hiver là avait été fort dur, plus dur que depuis bien des années en France.

Zola avait souffert cruellement du froid, en passant les nuits à écrire son roman, les mains glacées, faute d'argent pour acheter du bois. Il m'avoua que le repas qu'il faisait à notre misérable gargotte était le seul qu'il fit chaud de toute la journée. Un morceau de pain sec et une carafe d'eau composaient tout son déjeuner et le plus souvent son souper.

Cependant, ce fameux roman, l'espoir de sa jeune carrière, il était terminé. Soigneusement recopié et corrigé, par excès de conscience, il en avait vu avec orgueil les cahiers s'empiler sur sa table et avait été le porter à l'éditeur qui le lui avait commandé. Sans aucun doute les bienheureux billets de mille francs l'attendaient déjà sur le secrétaire de ce dernier, averti la veille, par lettre, de la remise du manuscrit. Ainsi pensait Zola, en s'acheminant vers le libraire. Mais le prudent éditeur déclara ne plus accepter le roman qu'à titre d'inventaire et n'en donner véritablement trois mille francs que lorsque, à la suite d'une lecture attentive, il aurait estimé que l'œuvre valait bien pareille somme. Que diable! aussi. Il ne pouvait point acheter chat en poche! Emile Zola fut prié de repasser dans une quinzaine de jours. A cette déclaration, le pauvre et discret écrivain se sentit venir les larmes aux yeux mais il dévora son désappointement et se retira, sans oser avouer au défiant négociant en littérature qu'il ne lui restait même plus de quoi aller dîner le même jour à sa gargotte. Renvoyé à quinze jours! Cela signifiait pour Zola quinze jours de famine, de froid et d'insomnie. Mais la nature droite et juste de Zola ne pouvait pourtant donner tort à l'éditeur, bien que les premières conventions n'eussent point été observées. « Si j'ai du talent, se disait le jeune écrivain, cet homme là n'est pas tenu de me croire sur parole. » Mais en ce qui concernait le roman même, il était parfaitement sûr de son fait. Il avait mis toute son imagination, toute sa science, toute son habileté déjà maîtresse, dans cette œuvre, miroir de la véritable vie parisienne

décrite de façon à faire frémir par la réalité poignante des situations et des caractères.

Il faut te dire que notre gargottier avait remarqué que Zola, pendant qu'il était attelé à son roman, ne venait guère plus dîner chez lui que de deux jours l'un. Cet homme, qui avait du cœur, avait pris Zola à part pour lui ouvrir un crédit chez lui. « On peut se trouver gêné, lui avait-il dit, surtout dans votre état. Avec un client aussi assidu que vous l'êtes, il n'y a point à se défier. Venez donc diner autant qu'il vous plaira, vous règlerez le tout ensemble, lorsqu'il vous tombera quelque bonne rentrée. » Zola, serrant avec reconnaissance la main du brave homme, avait accepté son offre, certain de pouvoir bientôt s'acquitter. Et le voilà qui rentra un jour, pale, troublé, les yeux rouges et fiévreux, perdu dans de tristes pensées et faisant manœuvrer fourchette et couteau, sans avaler une seule bouchée. Qu'était-il arrivé? La chose la plus fâcheuse qu'eût à attendre le trop confiant écrivain. Les quinze jours écoulés, l'éditeur avait déclaré à Zola que loin de donner trois mille francs pour son roman, il ne lui en offrirait pas même un billet de cent francs. Non qu'il ne reconnut le mérite sérieux de l'œuvre. Mais la matière en était par trop scabreuse, la vie rendue dans toute sa crudité et, en homme prudent, il craignait que les lecteurs ne se scandalisassent de témérités sans précédents dans la littérature moderne, même ultra réaliste. Bref, ne voulant pas imprimer le roman, il ne le paierait pas.

— Je suis perdu! me dit Zola, en achevant la triste confidence qu'il m'avait faite à demi voix. Cet homme m'a tué, car avant que je n'aie mis sur pied un nouveau roman, il se passerait bien trois ou quatre mois. Et je ne possède plus un sou! Depuis longtemps je vis ici à crédit. Comment faire pour vivre? Je n'oserais seulement reparaître devant ma pauvre amie à laquelle j'ai promis monts et merveilles. Il ne me reste plus, pour en finir. que le grand saut dans la Seine.

— Pour cela, il sera toujours temps, lui dis-je en guise de consolation. Dites-moi, seulement, si vous n'avez signé aucun contract avec votre éditeur, pour ce qui concerne les conditions de vente et les termes de paiement ?

— Je n'ai absolument rien d'écrit, à ce sujet.

— Mais lorsque vous êtes tombés d'accord, n'y avait-il aucun témoin de vos conventions verbales ?

— Si fait, deux commis et un jeune dessinateur qui devait illustrer mon roman. Mais pourquoi me demandez-vous cela ? Vous ne songez certainement point ?...

— Je songe à faire assigner, bel et bien, l'homme qui vous a causé un si grand préjudice, lui répondis-je. Je songe, non pas seulement à vous faire payer les trois mille francs convenus, mais à forcer votre homme à éditer et à mettre en vente votre roman. Voilà ce que songe à faire et ce que je ferai dès aujourd'hui encore, avec votre permission.

Je n'aurais eu garde de ne tenir parole. Je tenai là mon premier procès et le gagnai haut la main, au bénéfice de mon ami Zola. Je pressai si vivement les choses, qu'à trois semaines de distance Emile touchait son argent et que six semaines plus tard son roman paraissait.

L'œuvre obtint un succès tel que depuis dix ans nulle autre n'en avait obtenu de plus brillant. En quelques mois il en parut quatre éditions et l'ouvrage étant traduit en toutes les langues, le nom d'Emile Zola devint Européen.

Les plus grands éditeurs de Paris accoururent chez le jeune écrivain pour lui faire leurs offres et ce fut une surenchère générale. De fait, Zola n'a jamais rien écrit de mieux que cette œuvre de début.

On parlera encore de ce roman, mon enfant, lorsque depuis mille ans l'auteur ne sera plus qu'une froide poussière, car c'est par lui qu'il a inauguré cette merveilleuse série d'études où se reflète toute la France au dix-neuvième siècle, dans ses faiblesses,

ses passions, ses inconséquences, et cela, non comme elle pourrait être, mais comme elle est en réalité.

Pendant le récit de Pierre Caillot, Louise avait senti ses yeux se remplir de larmes.

Elle posa doucement sa main sur le bras de son père.

— O papa, dit-elle, comme la plus minime circonstance peut influer non seulement sur la vie entière d'une personne, mais sur l'entière humanité ! Si Zola ne vous avait pas rencontré par hasard dans cette misérable gargotte, il n'aurait certainement pas engagé ce procès contre son éditeur et peut-être, se soumettant à son arrêt, ne se fut-il plus jamais senti le courage d'entreprendre une nouvelle œuvre.

— Bien possible, répondit Caillot, et possible aussi, que non. Tous, autant que nous sommes, ne sommes nous point de simples instruments entre les mains d'une mystérieuse puissance ? Au surplus, en lui venant en aide, je m'étais rendu à moi-même un excellent service. Ce procès occupa vivement l'opinion publique, J'y apportai toute mon énergie, toute ma finesse juridique. I n'en fallut pas davantage pour faire de moi un avocat en renom, et je n'eus que le choix des causes à plaider.

— Ce qui prouve qu'en ce bas-monde un bienfait n'est jamais perdu, dit Louise, se serrant contre son père.

Les sourcils de l'ancien avocat, cantonné dans le notariat, se froncèrent involontairement. Un sombre nuage passa sur son front et il regarda fixement devant lui, évitant les yeux de sa fille.

— Il s'ensuivrait donc, aussi, dit-il d'une voix mal assurée, qu'une mauvaise action entraine toujours son châtiment et ne peut échapper à l'œil de la providence ?

Il poussa un profond soupir.

Lucie connaissait bien cette habitude de son père, mais sans se douter de sa cause initiale.

Elle ignorait comment Pierre Caillot, arrivé en possession

de quelque argent, s'était laissé entrainer, par cupidité, à toutes sortes de pratiques coupables, qu'il n'avait point reculé devant le mensonge et le crime pour augmenter sans cesse son avoir.

— Et Zola vous fut-il reconnaissant? demanda Louise pour faire changer le cours de ses idées.

— Naturellement. Il n'en pouvait être autrement chez un caractère aussi noble, répondit Caillot. Nous devinmes amis intimes et nous le restâmes jusqu'au moment où nous nous mariâmes, l'un et l'autre. Lorsque tu naquis, je lui demandais même de te servir de parrain. Mais plus tard — et ici la voix de Caillot s'assombrit — il vint un temps où nos sentiments ne s'accordèrent plus. Lui, l'écrivain aux aspirations poétiques ne put me pardonner à moi, l'avocat, aux idées positives, de trop tenir à l'argent et moi, je le reconnais que... Mais assez! Il suffit de dire que notre amitié se rompit et que nous nous contentâmes de nous saluer froidement, lorsque nous nous rencontrions dans la rue.

— Mais Emile Zola a toujours continué à être excellent pour moi, dit Louise. Jamais il ne m'a oubliée, le jour de mon anniversaire et le premier de l'an. Cette belle riche bibliothèque provient presque tout entière de lui.

En ce moment on entendit dans la chambre voisine, un pas décidé sonner sur le parquet.

— Picquart! s'écria Louise, en se levant avec transport de sa la causeuse.

Elle vola dans les bras de l'homme aimé qui, aujourd'hui, semblait plus résolu et plus rayonnant que jamais.

— Ma chère Louise! s'écria-t-il tendrement, en posant ses lèvres sur sa bouche charmante. Bientôt tu seras toute à moi et plus rien ne pourra nous séparer.

— Rien, rien! murmura Louise.

Ils se tinrent embrassés pendant quelques instants. Puis le colonel alla à Pierre Caillot et lui tendit la main.

— J'apporte une bonne nouvelle, dit-il gaîment. J'ai la certitude que, après demain, à cette heure, Esterhazy sera arrêté.

— Arrêté ! s'écrièrent d'une voix le vieux notaire et sa fille.

Le colonel inclina la tête et, attirant plus près Caillot et Louise, pour pouvoir leur parler à voix basse :

— Vous savez, dit-il, que le malheureux capitaine Dreyfus a été condamné, surtout, sur ce point que, dans le panier de certaine ambassade étrangère, on a découvert des fragments de papier qui, rapprochés, se sont trouver avoir été volés à l'Etat-Major? On soumit ces papier à l'examen d'experts en écriture pour savoir si le soi disant bordereau, retrouvé de si étrange façon, n'était point de la main d'Alfred Dreyfus. Deux de ces experts répondirent affirmativement, deux négativement et le cinquième refusa de se prononcer, sa conviction n'étant point faite. Cependant, parmi les deux qui reconnurent l'écriture, comme étant celle de Dreyfus, se trouvait Bertillon, espèce de faux savant, fort accrédité auprès du Gouvernement, mais en réalité un présomptueux hâbleur, un simple charlatan qui, dans cette question, a pu se montrer assez inconscient pour déclarer ce qu'il savait être justement dans les désirs des officiers de l'Etat-Major, jaloux de la grande fortune, de la supériorité et peut-être aussi du patriotisme exalté de leur malheureux collègue. Or, de mon côté, moi qui n'ai jamais cru à la culpabilité de Dreyfus, j'ai fait examiner le dit bordereau par une douzaine au moins d'experts de profession, et écoutez bien ceci tous, sans exception, ont déclaré que, non seulement le capitaine n'y avait point mis la main — ce dont le plus simple des profanes pourrait se convaincre — mais que le bordereau tout entier était l'œuvre du comte Esterhazy.

Caillot et Louise, transportés de surprise et de joie, ne trouvèrent point un mot pour saluer cette importante découverte.

Il se contentèrent de serrer avec force les mains du colonel dont la persévérance et l'énergie venaient d'aboutir à pareil résultat.

— Et avez-vous donné connaissance, à qui de droit, de cette accablante expertise, demanda vivement Louise. Car il serait inique et monstrueux que Dreyfus restât encore une heure de plus sur son brûlant rocher de l'Ile de Diable.

— Et il serait tout aussi scandaleux, ajouta Pierre Caillot, que ce gredin d'Esterhazy resta une heure de plus en liberté !

— J'ai demandé moi-même, répondit Picquart, qu'on attendit à après-demain, car demain c'est le jour de mon mariage et ce jour là doit être tout entier à ma chère Louise.

— Et à qui avez-vous parlé de cela ?

— Mais au Ministre de la guerre, lui-même, et aux généraux de Pellieux et Boisdeffre qui se trouvaient là, justement.

— Et ont-ils vraiment résolu de faire arrêter Esterhazy ? demanda le défiant notaire.

— Il se sont réservés de prendre cette détermination en comité secret. Mais ils ont fort loué mon zèle et m'on dit que par ma vigilance et mon adresse, j'avais mérité de l'avancement. Comment voulez-vous, après cela, que l'arrestation d'Esterhazy ne soit chose faite dès à présent.

Louise secoua la tête en soupirant.

— Ah ! dit-elle, je voudrais que tout cela fut déjà passé et je souhaite ardemment que vous ne vous soyez point trompé sur le compte de vos supérieurs.

— N'ayez donc aucune inquiétude, ma chère, répondit Picquart, l'attirant tendrement à lui. Je suis certain de mon fait. Il y a encore une justice en France.

En ce moment, les domestiques ouvrirent à deux battants les portes du salon de réception et les invités commencèrent à se présenter.

Bientôt parut Emile Zola. L'illustre écrivain baisa paternellement au front l'heureuse Louise et serra cordialement la main au colonel Picquart, qu'il se fit présenter. Pour ce qui concernait Pierre Caillot, il se contenta de lui adresser une froide et cérémonieuse salutation.

Le vieux notaire se mordit les lèvres et, après avoir répondu par une inclinaison du même genre, continua à recevoir ses invités.

— Tu as fait un bon choix. ma petite Louise, dit Zola à la fiancée, pendant qu'il couvrait le colonel Piquart de son regard clair et pénétrant. Tout ce que j'ai entendu dire de ce jeune et brillant officier m'a rempli d'estime pour lui.

Picquart s'inclina.

— Vous êtes trop indulgent, monsieur, dit-il poliment. Mais je suis heureux de recueillir de pareils éloges de la bouche d'un homme dont la France s'enorgueillit.

— Vous êtes un homme, colonel, reprit Zola, vous possédez l'esprit lucide qui devine et pénètre les mystères insondables pour les yeux de la masse aveugle. J'ai appris que vous vous étiez dévoué à la cause du malheureux capitaine Dreyfus et que vous êtes sur le point de déposer une plainte contre le véritable traître à la patrie. Voilà qui est chevaleresque et noble, colonel Picquart et je me réjouis de vous apprendre que vous avez en moi un fidèle allié.

Picquart fit un geste de stupéfaction.

— Serait-il possible ? murmura-t-il. Etes vous donc aussi convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus ?

— Silence ! dit vivement Emile Zola. Le temps n'est point venu où nous pourrons parler de cela librement. Si je vous découvrais maintenant ce que je sais, au lieu de servir la cause que je sers, j'en pourrais compromettre le succès final.

— Oh ! nous triompherons ! s'écria Picquart. La vérité est déjà en marche et bientôt la France, trop longtemps abusée,

reconnaîtra en frissonnant que le traître, honni par elle, est un martyr, expiant le forfait d'un autre. Elle rougira des tortures auxquelles, jusqu'à présent, elle a applaudi, mue par un faux sentiment patriotique. Et ce jour-là, monsieur Zola, n'est pas loin.

— Il est encore fort éloigné, au contraire, répondit tristement Emile Zola. Je sais parfaitement, colonel Picquart, que vous espérez provoquer après-demain une surprenante solution de la question Dreyfus et établir la responsabilité du vrai coupable. Mais, mon ami, préparez-vous à une amère déception. La victoire ne sera point si facile que vous croyez et cette fois, hélas ! vos ennemis triompheront encore.

Zola avait dit ces paroles à l'oreille de Picquart pendant que Louise se voyait entourée par le cercle des conviés qui la félicitaient de son mariage.

La fiancée, heureuse et fière, ne savait à qui répondre et quelle main serrer.

Le colonel pâlit. Il jeta un coup d'œil plein d'angoisse vers a future puis, se tourna de nouveau vers l'illustre romancier.

LXI

Qui défend Dreyfus, doit mourir

— Quoi que vous sachiez, monsieur, dit Picquart à voix basse, je vous supplierai de ne point trahir vos appréhensions à ma fiancée. Je désire que pas une ombre ne s'étende sur le jour de notre hymen.

— Je me tairai, répondit Zola.

Les deux hommes se serrèrent la main, comme des amis de longue date.

On se mit à table.

Picquart offrit le bras à sa fiancée qui, rassurée et confiante, se pressa tendrement contre son fiancé.

Emile Zola était assis près de Louise.

Nous ne décrirons point ce banquet de fiançailles, qui ressemblait à tous ceux auquels chacun de vous, amis lecteurs, ont, sans nul doute, eu l'occasion d'assister.

Au dessert, ce fut Emile Zola qui se leva pour porter un toast chaleureux aux futurs époux, en exprimant en un langage admirable de sentiment, ses souhaits de parfaite union et de bonheur.

Les verres furent choqués à la ronde, en bruit des joyeuses acclamations.

Pierre Caillot profita de l'occasion pour aller à Emile Zola, tenant une coupe pleine de champagne, dans sa main droite qui tremblait légèrement. De l'autre main, il toucha l'épaule de l'ilustre romancier.

Zola se retourna aussitôt, et, à l'aspect de Pierre Caillot, eut un moment d'hésitation. Il déposa son verre sur la table et, faisant signe au notaire, il l'attira dans l'embrassure d'une croisée, évidemment pour ne point être troublé dans l'échange de paroles dont l'occasion et la nécessité se présentait à lui.

— Vous désirez me parler, monsieur Caillot ? demanda Zola d'un ton sec et tranchant.

Le notaire, lui aussi, déposa son verre, sur un guéridon, placé à sa portée et répondit :

— Vous ? Il fut un temps, Emile, où nous nous tutoyions !

— Ces temps là ne sont plus, monsieur Caillot. Je suis, sans doute, resté le même que j'étais à l'époque dont vous parlez, mais vous, combien n'avez-vous point changé ?

— Pas sous le rapport de l'amitié dévouée que je vous porte, Emile.

— Je ne crois pas, monsieur. Si vraiment votre amitié était aussi sincère que vous le dites, vous n'auriez point suivi une route qui devait nous séparer à jamais.

— Qu'avez-vous à reprocher ? Mais pourquoi vous le demander ? Vous m'en voulez de ce que je sois devenu un homme pratique et ai mis mes connaissances à profit pour gagner des millions.

— Vous vous trompez, monsieur. Ce n'est point cela que je vous reprocherai jamais à faute ou à crime. Chacun en a naturellement, à la fortune, qui rend indépendant. Car l'argent, c'est la puissance, et qui ne voudrait se trouver dans une certaine mesure, à même de réaliser une partie de ses désirs ? La poursuite de la richesse est donc légitime. Mais il n'est permis à personne de dépouiller son semblable, de le ruiner sciemment, d'échafauder le triomphe de sa propre cupidité sur les cadavres de ses victimes.

— Ai-je donc fait cela ? demanda Pierre Caillot, d'une voix mal assurée, et sans lever les yeux vers l'homme qui, autrefois, avait été son ami.

— Puisque vous me posez cette question, il est de mon devoir de vous répondre ouvertement, monsieur Caillot. Oui, vous avez abusé de vos connaissances et de votre habilité pour ruiner des centaines de clients, péchant par excès de confiance, et pour les réduire à la misère. Vous avez, par vos subtilités de légiste, sacrifié le droit à la fraude.

Vos millions sont cimentés de larmes de veuves et d'orphelins. Vous avez laissé charger votre nom d'anathèmes et de malédictions. J'espère toutefois que le poids n'en retombera pas sur cette pauvre Louise, qui est une brave et loyable enfant, et ne mérite point de partager, pendant une seule heure de son existence, la terrible responsabilité que vous avez assumée. seul !

— Et c'est vous qui me dites cela, Emile, dit le notaire, d'une voix de plus en plus altérée. Vous, auquel un jour j'ai sauvé littéralement la vie et qui me devez le fondement de votre célébrité présente ?

— Je ne le méconnais point, répondit Zola. Vous m'avez rendu alors un inappréciable service, dont je vous suis toujours reconnaissant. La preuve en est dans ma présence, aujourdhui, dans cette maison. J'avais juré de n'en plus jamais franchir le seuil. Mais le souvenir des heures de notre ancienne intimité, m'a dés rmé. Je n'ai pas voulu que Loaise souffrit de notre rupture et, j'ai forfait à l'engagement pris vis à vis moi-même.

— Je vous en remercie, Emile, je vous en remercie du fond du cœur, balbutia Pierre Caillot tendant la main à Zola.

Mais celui-ci ne la prit pas.

— Il m'est impossible de serrer cette main, eomplètement impossible ! dit-il, pendant que son visage trahissait un violent combat intérieur, quand même je pourrais tout pardonner et oublier, il est un forfait dont le souvenir nous séparera éternellement !

— Quoi ! murmura le notaire. Que voulez-vous dire ?

Zola arrêta son regard noir sur son ancien ami.

— Faut-il que je dise son nom ? demanda-t-il tout bas.

— Oui, balbutia le notaire.

— Eh bien, donc, vous l'avez voulu.

Zola approcha la bouche, de l'oreille de Pierre Caillot et n'y murmura qu'un mot, un seul :

— Degouves !

Comme frappé de la foudre, Caillot récula en chancelant. Ses mains cherchant un appui. renversèrent le guéridon doré sur lequel il avait déposé son verre. Le frêle meuble et le cristal qu'il supportait se brisèrent.

Mais dans l'animation de cette joyeuse fête l'incident et le bruit passèrent inaperçus.

Zola jeta sur le notaire consterné un regard où se mêlaient la pitié et le mépris et retourna lentement à la table du banquet.

Mais Pierre Caillot se détourna des joyeux convives et, appuyant contre le froid cristal de la fenêtre son front congestionné, où semblait s'être porté tout le sang de son cœur, il murmura, frissonnant :

— Degouves ! Degouves !

Mais il recouvra bientôt sa présence d'esprit et revint, frappé du silence soudain qui s'était établi au beau milieu de la fête. Que s'était-il passé ? Pourquoi les conversations, si animées, il n'y avait qu'un instant, ne suivaient-elles point leur cours ? Pourquoi le choc des coupes de champagne et le bruit des bouchons, sautant, comme à une simple noce bourgeoise, s'étaient-ils arrêtés ? Pourquoi les regards des convives se fixaient-ils tous vers la porte de la salle à manger, avec une expression de surprise et de vague inquiétude ? Pourquoi Louise comprimait-elle à deux mains son sein palpitant et s'était-elle laissé aller, pâle et tremblante contre le dossier de son fauteuil ? Pourquoi Emile Zola avait-il ce regard triste et sombre, gros de pressentiments ou de douloureuse certitude ? A toutes ces questions, que l'esprit de Pierre Caillot se posait avec une rapidité fiévreuse, répondit une apparition, certes, inattendue, celle d'un officier d'Etat-major en grand uniforme, qui venait de pénétrer dans la salle du festin.

Cet officier tenait courtoisement son képi à la main. C'était le major du Paty de Clam. Son visage méphistophélique, à fines moustaches et à impériale d'un noir-bleu, affectait une expression de sympathique intéret. Mais ce masque ne pouvait tromper que les yeux inexpérimentés et les âmes naïve, ignorant de la duplicité humaine.

Le joli major, s'approcha de la table, les yeux brillant de feinte allégresse, salua son colonel, à la façon militaire, et s'inclina gracieusement devant la belle fiancée.

Tous les deux lui répondirent par le plus glacial des saluts et attendirent en silence.

— Mille fois, pardon, si je pénètre dans cette salle de fête sans y être invité, dit gracieusement le major du Paty de Clam. Et mille fois pardon, à vous madame — ajouta-t-il en s'inclinant de nouveau devant Louise — si je suis obligé de vous enlever pour quelques instants votre fiancé, mon très cher camarade et supérieur. Hélas! le service de l'Etat me force à cette discourtoise et sans doute intempestive visite! Si je me la suis promise, croyez-moi, c'est par ordre et chargé d'une communication qui ne peut être qu'agréable et hautement flatteuse pour votre futur époux. Colonel, me serait-il permis de vous entretenir, seul, un instant?

— Je suis à vos ordres, major, répondit Picquart, en serrant par dessous la table, la main de Louise.

Il se leva et fit signe au major de le précéder dans la bibliothèque, adjacente à la salle du banquet.

D'un geste froid, Picquart fit signe à du Paty, qui prit, avec beaucoup d'aisance, place dans un fauteuil.

— Vous êtes chargé d'un ordre pour moi, major? demanda Picquart.

— Oui, colonel. Le voici.

Du Paty prit une lettre scellée, passée entre deux boutons de son uniforme, et la tendit à Picquart.

Celui-ci allait rompre le cachet lorsque, s'arrêtant, il demanda à du Paty :

— Vous connaissez, sans doute, la teneur de cet ordre? demanda-t-il. N'est-il pas vrai, major?

— Je la connais, colonel?

— Veuillez donc me dire s'il est nécessaire que j'en prenne connaissance encore ce soir? Vous savez que cette soirée précède le jour de mon mariage. Je désirerais fort, je l'avouerai,

qu'elle se passe sans que j'ai à recevoir autre chose que d'heureuses nouvelles.

— S'il en est ainsi, répondit le joli major, vous pouvez rompre ce pli sans crainte. Il vous annonce une faveur dont je vous félicite du fond du cœur.

— Merci, major.

Picquart ouvrit la lettre et déplia le papier officiel, plié en trois

Pendant qu'il en prenait connaissance, il ne put voir le sourire infernal qui se jouait sur les lèvres du major, en dépit des efforts de ce dernier, pour le reprimer.

Ce sourire était le reflet d'une âme lâche et vile se réjouissant d'un facile triomphe sur la fidélité et sur l'honneur d'un véritable soldat.

A peine, le colonel eut-il jeté les yeux sur le papier, qu'il devint pâle comme un linge.

Puis, par une réaction assez ordinaire, son visage s'injecta de tout le sang violemment reflué au cerveau.

— N'est-il pas vrai, colonel, demanda du Paty de Clam du ton le plus hypocrite, n'est-il pas vrai qu'une pareille communication doit remplir de satisfaction le cœur d'un brave officier ? Pendant que nous sommes condamnés à nous morfondre dans les bureaux de l'Etat-major, vous aurez l'occasion de combattre pour la patrie et de vous couvrir de gloire. Car vous avez bien compris l'ordre, n'est-ce pas? Il vous faut partir demain matin à six heures, de Paris, pour vous rendre par la voie la plus rapide possible en Tunisie. Là vous aurez à vous adresser au commandant militaire qui vous communiquera les ordres ultérieurs de l'Etat-Major. En confidence, colonel, poursuivit du Paty de Clam, clignant amicalement de l'œil à Picquart, muet d'indignation et de douleur, en confidence, je puis vous apprendre quelle tâche glorieuse vous attend en Tunisie. Voulez vous l'apprendre par ma bouche,

— Parlez, dit Picquart avec effort.

— Eh! bien, vous avez été choisi pour prendre le commandement des troupes, envoyées à la frontière du désert pour soutenir les assauts quotidiens des Bédouins assassins et pillards qui menacent notre domination militaire. C'est là une noble tâche pour un officier français, colonel! On n'est jamais certain, avec ces noirs démons, de dormir une nuit tranquille, tellement ils sont altérés de notre sang. Il n'en est que d'autant plus glorieux de les tenir en échec. Du moins, là-bas, on a l'occasion de faire montre de ses talents militaires! Il est malheureux, sans doute, que les officiers envoyés à ce poste d'honneur et de danger reviennent si rarement recueillir à Paris le prix de leur héroïsme. Mais n'est ce point un assez beau privilège que de pouvoir mourir sur un champ de bataille? L'inclémence d'un ciel de feu leur vaut aussi parfois une tombe anticipée et ceux d'entre eux qui ont l'imprudence de vouloir aller à la chasse aux lions peuvent devenir la proie de ces féroces rois du désert! Mais vous, mon colonel — et aucun des camarades de l'Etat-major ne nourrit un doute à cet égard — vous saurez tenir tête aussi bien aux Bédouins qu'aux lions. Vous obtiendrez vis-à-vis d'eux le même succès que vis-à-vis le major-comte Esterhazy, contre lequel vous avez déposé une plainte en règle, pour permettre au capitaine d'artillerie dégradé, Alfred Dreyfus, de quitter son Ile du Diable pour une résidence plus agréable et plus saine! Si cependant cette dernière partie de votre programme ne se réalisait point aussi promptement, et de la façon dont vous l'aviez rêvée, vous pourrez vous consoler, dans quelque oasis du désert africain, de l'échec essuyé provisoirement par votre philanthropie...

Nous espérons aussi que votre jolie fiancée prendra entretemps son parti de la remise indéfinie de son hymen. Ce sont là mécomptes assez communs aux jeunes filles qui se risquent à échafauder leur avenir sur une capricieuse ou errante épaulette. Maintenant, je vous prierai de m'excuser si je vous quitte. Mon

ami Esterhazy m'attend, car nous avons décidé de fêter nous aussi, cette soirée par de joyeuses libations. Soyez persuadé, colonel, que lorsque nous en serons au champagne, nous n'oublierons point votre précieuse santé. Nous boirons au futur vainqueur des féroces Bédouins et des terribles lions du désert.

Du Paty de Clam couronna par un salut solennel ce discours insultant, pendant lequel Picquart fut vingt fois tenté de souffleter l'hypocrite railleur.

C'était bien probablement ce qu'attendait le bretteur. Mais par une surnaturelle puissance sur lui même, le colonel lse tût, ne voulant à aucun prix occasionner le moindre scandae et, à aucun prix, aussi, troubler par un pénible incident la dernière soirée qui restât à passer avec son ignorante fiancée.

Calme et souriant, il répondit d'une voix empreinte d'une méprisante et implacable ironie :

— Je vous rends grâce de vos excellents souhaits, major, et j'espère pouvoir répondre complètement à votre flatteuse attente. J'accepterai le combat avec tout animal à deux ou à quatre pattes, qui croirait vouloir se frotter à moi et, ayant lé bon droit et la justice de mon côté, j'espère bien lui placer bientôt le pied sur la tête. Vous pouvez communiquer cela à votre cher camarade Esterhazy et boire avec lui au bon succès de mes différentes campagnes et à l'écrasement des misérables ennemis auxquels, je puis vous l'assurer, je ne ferai pas grâce.

— Il ne me reste, alors qu'à vous souhaiter un bon voyage, dit Du Paty de Clam, pâle de fureur et que cette rude riposte avait atteint en pleine poitrine. Que Dieu vous garde !

Et après un nouveau salut militaire, il se retira, sans essayer de tendre la main à Picquart qui, d'ailleurs, se serait gardé de la prendre.

Lorsque le colonel se trouva seul, il commença par prendre connaissance de l'ordre apporté par l'un de ses plus perfides

adversaires. Puis, se couvrant les yeux de la main, il resta quelques minutes, muet et songeur.

Enfin, les paroles s'échappèrent de ses lèvres, comme autant de cris de colère et de plaintes indignées.

— Oh! Dieu! Comment apprendre cela à ma pauvre Louise? C'est là un rude coup, porté par des hommes que je suis forcé de nommer mes camarades. Non, ce n'est pas à moi qu'ils veulent, reprit-il, bouillant de fureur et parcourant la chambre à grand pas. C'est contre la vérité et le droit qu'est engagé leur lutte infâme. Ce sont eux qu'il veulent frapper de mort. On veut creuser à la vérité une fosse si profonde qu'elle ne puisse plus jamais revenir au jour.

Mais une voix ferme s'éleva sur le seuil de la porte.

— La fosse creusée à la vérité, fut-elle plus profonde que le lit de la mer, disait-elle, Esterhazy et ses complices dussent-ils entasser sur elle monts et rochers, la vérité surgira de l'ombre pour anéantir, avec une force irrésistible les partisans du mensonge. Tenez vous à cela, colonel Picquart, et attendez, car je vous le jure, la vérité ne peut pas être bannie de ce monde, liée qu'elle est par d'éternelle lois à la nature même, à l'humanité et à la civilisation.

C'était Emile Zola qui parlait ainsi de l'air inspiré d'un prophète et d'un voyant.

Il se tenait sur le seuil de la bibliothèque, et derrière lui apparurent Pierre Caillot et Louise.

La jeune fille vola, avec un cri, dans les bras de son bien aimé. Elle lui jeta les bras autour du cou et ses yeux cherchèrent les siens avec angoisse.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle, la voix tremblante et le sein palpitant. Je le sais, je le sens!... Un malheur, un grand malheur vient de nous frapper!

Picquart éleva l'ordre, d'un air sombre.

— Sois forte, ma chère Louise, répondit-il, enfin. Montre que

tu es digne d'être aimée par un loyal soldat, par un homme à convictions inébranlables. Notre mariage ne peut avoir lieu demain et il est à craindre qu'il ne se fera jamais. Je viens de recevoir mon arrêt de mort.

Louise étouffa un cri d'angoisse.

— Ton arrêt de mort? balbutia-t-elle d'un air égaré.

Pierre Caillot prit des mains du colonel l'ordre fatal et en prit connaissance.

— Mais c'est là un ordre tout simple! s'écria-t-il. On vous accorde un commandement en Tunisie. N'est-ce point une faveur que vons envieraient bien d'autres officiers de votre âge!

— Une faveur? répondit Picquart avec un rire amer, pendant qu'un feu sombre s'allumait dans ses yeux. Je vais vous apprendre en quoi elle consiste. On n'envoie guère, sur l'extrême frontière de Tunisie, sans cesse menacée par de féroces Bédouins, jamais réduits, jamais domptés, toujours altéres de sang et affamés de massacres, que les officiers dont on veut se débarrasser. On espère, et cela avec une certitude presque complète, qu'ils succomberont dans quelque escarmouche avec les arabes du désert. Une tombe salutaire, bientôt cachée par les sables du Simoun est tout ce qui reste d'eux. Et tel sera aussi mon sort.

Un lugubre silence règna dans la bibliothèque.

Seuls les sanglots de Louise, qui tenait désespérément embrassé son fiancé, se faisaient entendre par moments.

La voix de Picquart, s'éleva de nouveau, triste et vibrante.

— Oui, je tomberai sur le sol africain, s'écria-t-il. Cela est certain, croyez-moi! Et s'il était possible de m'élever un monument dans le désert, on devrait y graver l'inscription suivante :

QUI DEFEND DREYFUS DOIT MOURIR

CELUI QUI REPOSE CI-DESSOUS L'A FAIT

C'était un véritable Français et la vérité lui était chère

— Que je t'embrasse, noble et courageux jeune homme!

s'écria Zola, ne pouvant plus longtemps dissimuler sa profonde émotion. La France peut être fière de compter parmi ses fils de pareils héros! Va en Afrique, Dieu te protègera là-bas, environné de dangers et d'ennemis, comme il pourrait le faire ici.

Ne crains rien pour l'œuvre à laquelle tu t'étais dévoué. Dans ce même Paris, au cœur de l'ingrate et aveugle République, de nouveaux champions, de nouveaux sauveurs se lèveront en faveur du capitaine Alfred Dreyfus, injustement condamné. Comment disais-tu, tout à l'heure? « Qui défend Dreyfus doit mourir? » Qu'il en soit donc ainsi, j'affronterai la mort! Bientôt, je jetterai aux pieds du Président de la République une lettre ouverte dans laquelle je dévoilerai, sans crainte, l'abominable complot tramé contre Dreyfus. Je dénoncerai à la haine et au mépris public le vrai coupable, ce misérable Esterhazy, cloué par moi au pilori de l'opinion, désigné à la vindicte des lois! Felix Faure est le premier et le plus haut fonctionnaire de l'Etat.

Il sera obligé de répondre à mes accusations. Dussé-je sombrer dans cette lutte, comme vous succomberez peut-être, mon cher Picquart, du moins la postérité dira de nous avec respect: « Zola et Picquart étaient deux Français qui ont dit la vérité au péril de leur vie, lorsque d'autres Français mentaient pour cacher leurs malversations.

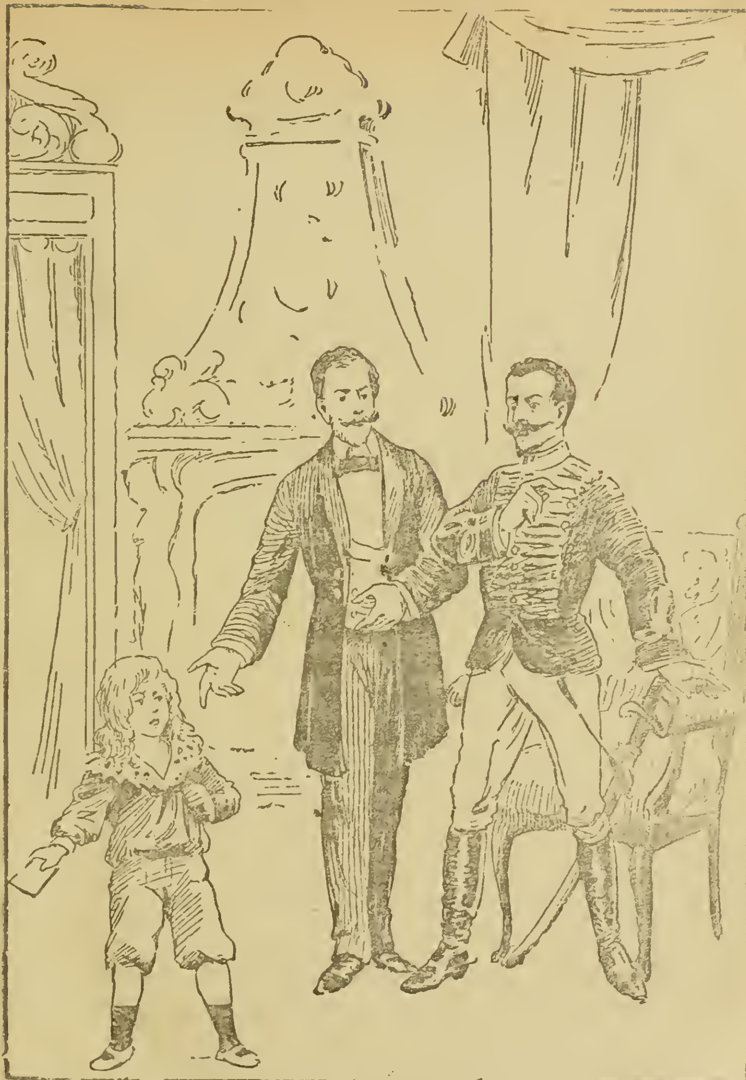
Et après avoir de nouveau chaleureusement serré la main de Picquart et de Louise, il sortit précipitamment de la chambre, pour cacher la violente agitation qui s'était emparée de lui.

Pierre Caillot, lui aussi, retourna vers ses convives, pour les rassurer autant que possible sur l'absence des deux fiancés.

Louise et Picquart restèrent seuls.

Soudain la jeune fille se jeta aux pieds du colonel, en embrassant ses genoux.

— Emmène-moi! supplia-t-elle à travers ses larmes. Laisse-moi partager tes dangers! Je veux t'accompagner dans le désert, je veux te suivre dans la tombe!



Le père de cet enfant est le malheureux capitaine Dreyfus, le condamné innocent.

Imprimerie L. Hyndeykx, Rue Saint-Pierre, 30 Bruxelles.

Il la souleva et l'embrassa avec transport, pendant que ses yeux étincelaient à la certitude d'être aimé jusqu'à la mort. Mais sa réponse fut et devait être un refus.

— Je ne puis pas t'emmener, pauvre Louise, dit-il. Les règlements militaires s'y opposent. Je ne le puis pas... C'est impossible !

Elle le regarda de ses grands yeux intelligents et courageux où à l'amour ardent qui emplissait son cœur, se mêlait cependant un rayon d'espoir.

— Si tu ne peux pas m'emmener, dit-elle d'une voix ferme, je t'attendrai ici. Mais je te le jure, mon bien-aimé, dans le danger je serai à ton côté. Sois en certain, mon fiancé, mon époux ! Et tu sais que je sais tenir un serment.

LXIII

Le chef d'œuvre d'un voleur parisien

La mère Cazotte se tenait dans la pièce située derrière son tapis-franc.

Elle était assise, toussottant et grelottant au coin d'un feu, alimenté au moyen de grosses bûches, pétillant d'étincelles et jetant dans la chambre de joyeux reflets.

On était à la fin de l'automne et quoiqu'un vent assez désagréable soufflât dans les rues de Paris, on n'eut pu dire, cependant, qu'il faisait vraiment froid.

Pourtant, la mère Cazotte était glacée.

En vain jetait-elle, toutes les dix minutes, quelque nouvelle

bûche dans l'âtre flamboyant ; en vain portait-elle, en triple, tous les vêtements dont ont l'habitude de s'affubler les femmes de son âge, en se drapant encore par dessus le marché dans une couverture de laine ; en vain vidait-elle, coup sur coup, des verres de grog brûlant, rien n'y faisait.

Elle continuait à trembler, comme la feuille morte et ses lèvres étaient violacées.

C'est qu'elle était malade, la vieille scélérate. La souffrance s'était introduite de nuit, chez elle, comme un voleur, et certes elle ne se doutait point elle-même de la gravité de son mal.

Après une nuit de fièvre et d'insomnie, elle s'était levée, les pieds horriblement enflés. Avec cela, elle se sentait si faible qu'à peine pouvait-elle se trainer de sa chambre à son comptoir. Il lui fallait maintenant se confier entièrement à des étrangers et c'est ce que la tourmentait le plus car cette cupide et trompeuse mégère n'avait confiance en personne. C'est à peine si elle se fiait à elle-même.

Clouée à son foyer et à son fauteuil, elle se plaignait, gémissait, pleurnichait et sacrait sans transition ni trêve.

Et les plus effroyables malédictions volaient à la tête de Pompadour, qui l'avait plantée là si mal à propos.

— L'ingrate créature ! grondait-elle, en claquant des dents. Voilà ce qui vous attend, après vous être exterminé à bien élever vos enfants ! A la moindre occasion il vous portent des coups à vous renverser par terre. Ma fille se soucie bien de moi, vraiment ! Je pourrais m'étioler ici et crever, comme un chat morveux, pendant qu'elle la fait à la grande dame et se pend au cou de cet exploiteur de major. Oui, oui, sitôt qu'il s'agit d'un gaillard de cette trempe, toutes les têtes de jeune femme sont en l'air et elles lâchent la maison pour courir la prétentaine ! Qu'ils soient maudits, tous les deux ! Si je dois claquer de mon mal, je leur laisserai un tas d'ordures mais pas un rouge liard. Ah ! Ah ! Je serais bien folle de réserver un

rgent si durement gagné, à un joueur qui l'irait perdre le jour même au brelan !

Non, non, non ! Cazotte n'est point si sotte ! Pour ce qui concerne mon argent — et elle regarda avec défiance autour d'elle, comme craignant d'être entendue, puis reprit à voix basse — pour ce qui concerne mon argent, personne ne l'aura. Je voudrais bien savoir à qui je devrais le donner... Il me suivra dans la tombe ! Ah ! Ah ! Je les mystifierai tous ! Mes beaux billets de banque tomberaient dans des mains étrangères ! Non. Ils pourriront et se réduiront en poussière avec moi... Cette assurance me fera mourir plus tranquile... Mais, holà ! Qui vient ici ?

Ces paroles étaient à dressées à une personne invisible qui venait de frapper à la porte close de l'ogresse.

— J'ai demandé qui est là ? cria la mère Cazotte ne recevant pas de réponse.

— Ouvrez, ma mère, ouvrez, cria une voix de femme. C'est moi, votre fille, Pompadour.

La vieille se leva en jurant.

— Celle là espère quelque chose de moi, grommela-t-elle. Nous verrons bien ce qui en est. Peut-être pourrais-je, pour la dernière fois de ma vie, lui jouer quelque farce. Elle mériterais bien, la fille dénaturée et sans foi que je lui fasse voir le tour, avant de crever.

Pendant ce monologue, tout à l'honneur de son cœur maternel, la mère Cazotte s'était trainée, soupirant et gémissant, vers la porte dont elle tira péniblement le verrou.

Pompadour entra avec précipitation. Elle était élégamment vêtue. Sa mantille était faite de superbes dentelles modernes et elle portait un chapeau à plumes, muni de l'indispensable voile épais, destiné à dissimuler l'atroce mutilation du visage.

La mère Cazotte considéra, avec un singulier mélange de raillerie, de haine et de secrète colère la taille éléga nte et soup-

de sa fille, qui avait conservé toute la beauté de son corps, aux formes irréprochables.

— Madame de Bellancy s'est sans doute trompée de numéro, dit-elle d'un ton railleur. Ou peut-être se sera-t-elle souvenue par hasard que sa mère lui a fait savoir, il y a plus de huit jours qu'elle est malade comme un chien et abandonnée de tout le monde.

— Pas de reproches, s'il vous plait, ma mère, dit Pompadour, avec impatience. J'ai eu fort à faire, cette dernière huitaine. Et d'ailleurs, je ne croyais pas que ce fut si grave que cela. Est-ce que vraiment vous êtes sérieusement pincée ?

— Demande-moi plutôt si tu hériteras bientôt de moi, répondit la mère Cazotte d'une voix perfide. Car c'est là, sans doute, le seul motif qui t'a fait venir ici aux renseignements.

Elle leva ses jupes jusqu'aux genoux pour faire voir ses jambes et ses pieds.

Pompadour ne put retenir un cri d'effroi. Les jambes de la mère Cazotte étaient tellement enflées qu'elles faisaient songer à celles d'un éléphant.

Pompadour vit aussitôt ce dont il retournait. Sa mère était envahie par l'hydropisie qui l'avait guettée depuis si longtemps.

Dans la langue populaire, il y a une expression pittoresque qui s'applique aux jambes ainsi enflées. « Le malade a déjà chaussé ses bottes. » Le voyage, naturellement, ne peut être que celui de l'autre monde.

— Tu vois maintenant si je t'ai fait appeler pour rien, reprit la mère Cazotte, en laissant retomber sa robe. Je voulais causer avec toi de mon testament, mais ne te voyant pas venir, j'ai baclé la chose sans toi.

La mère Cazotte mentait. Mais elle se plaisait à inquiéter sa fille. Pompadour, cependant, était trop rouée pour donner dans le panneau.

Elle prit une chaise et alla tranquillement s'asseoir à côté de

la malade qui avait repris à grand peine sa place au coin du feu.

— Maintenant, reprit l'ogresse, voyons ce que tu veux de moi.

— Rien qu'un simple renseignement. Je voulais seulement savoir ou se trouve maintenant ton frère Gaspard.

— Gaspard? murmura la vieille. Mon frère Gaspard? Hm! Qu'est-ce que tu lui veux, à ton oncle Gaspard?

— Mais rien du tout, répondit la Mutilée, éludant la question. N'est-il pas mon oncle, mon seul parent, après toi. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je voudrais bien le revoir?

— Tu mens! Tu as quelque affaire en vue où il pourrait t'être utile.

— Et s'il en était ainsi, quel préjudice cela te causerait-il de voir ton propre frère gagner une centaine de francs? Dis-moi, maman, l'oncle Gaspard tient-il encore sa fameuse école? Prodigue-t-il toujours à la jeunesse studieuse, désireuse de briller dans la périlleuse carrière du crime, les fruits de ses recherches et de sa longue expérience?

— Je suppose qu'il n'a pas renoncé à l'enseignement, répondit l'ogresse, car il est malin, ton oncle Gaspard et il sait mener la police par le bout du nez. Ce gaillard là, c'était mon favori, dans le temps, poursuivit-elle, se parlant plus à elle-même qu'à sa fille. Mais depuis qu'il a épousé cette Juive, nous ne nous voyons plus. Je ne puis souffrir cette créature là.

— Avec qui s'est-il marié, dis, maman? Tu ne m'as jamais rien dit de cela.

— Parceque je m'étais promis de ne plus seulement prononcer son nom. C'était une fille du vieux Salomon Bénas, dont il s'était épris jusqu'à la folie. Je lui en ai toujours voulu, à cette coureuse, non point parcequ'elle est d'une autre confession que moi, car je suis, Dieu merci! au dessus de ces sottises-là! Mais elle était fière comme un paon, la belle Recha, et telle

était son inflence sur le faible Gaspard qui si ç'avait été son idée d'en faire un honnête homme, il en serait devenu un pour lui faire plaisir. Heureusement, qu'elle avait de gros besoins d'argent et son mari ne pouvait lui en procurer qu'en conservant son ancien métier. A cette épcque, c'était bien le voleur à la tire, le cambrioleur le plus adroit de tout Paris. Il a accompli des merveilles et lorsqu'il faisait un de ses coups, on en parlait pendant plusieurs semaines dans notre monde à nous. Oui, Gaspard était autrefois un zig dont on avait le droit de s'enorgueillir. Il relevait la profession à force de génie et d'originalité ! Nos « grinches » d'à présent sont des bousilleurs, des gâte-métier, comparés à lui. Gaspard était un maître dans toute l'acception du terme.

— Raconte-moi donc une de ses prouesses ? demanda Pompadour d'une voix caressante.

La mère Cazotte avala une forte lampée de grog, se bourra le nez de tabac en poudre et, flattée de la demande, satisfit en ces termes, au désir de sa fille :

— Il y a une vingtaine d'années, se trouvait de passage à Paris un Anglais puissamment riche. Cet Anglais avait tellement entendu parler de l'habilité des voleurs parisiens, qu'avant d'entreprendre son voyage il s'était fait faire, par un tailleur londonnien, un pantalon dont les poches devaient défier l'adresse du plus hardi filou. Ce pantalon était pourvu de trois poches, une de chaque côté, et la troisième derrière, pourvues d'une fermeture à secret que, seul, le porteur pouvait faire s'ouvrir en poussant sur certain bouton, un des six servant à maintenir les bretelles et placé à main droite sur le devant. Chaque fois que l'Anglais, fort maniaque, sortait de son hôtel, il emportait dans chacune de ses poches, une somme de cinq mille francs, qu'il dépensait dans le courant de la journée et de la nuit au jeu, en paris, à boire ou à passer le temps de quelqu'autre et agréable façon.

Comme il s'était vanté de la chose, il règnait une grande

émulation parmi les voleurs parisiens pour dépouiller le noble lord. Ils le suivaient sous toutes sortes de déguisements, le foulaient, le heurtaient de façon à le renverser, pour pouvoir fouiller plus aisément dans les dites poches. Mais quoiqu'ils fissent, jamais ils n'étaient parvenus à faire fonctionner leur gênant mécanisme. Ceux qui l'avaient tenté, prenaient aussitôt le chemin de la prison, car l'Anglais était solidement bâti, et nul ne lui échappait, après avoir fait connaissance avec ses poings...

Sur ces entrefaites, mon frère Gaspard, ton oncle, fit avec quelques spécialistes de ses amis, le pari de vider proprement les poches de « l'englich ». On l'en défia, mais il se contenta de rire et se mit à l'œuvre pour gagner la gageure. Il commença par suivre son homme, sous plusieurs déguisements, observant non seulement la couleur et la coupe de ses habits, mais se renseignant sur les endroits où le méthodique fils d'Albion passait chaque heure de la journée. C'est ainsi qu'il apprit que, chaque après-midi, à trois heures sonnant, l'Anglais rendait visite à une prima-donna de café-concert, demeurant au premier d'un hôtel meublé de la rue Mazarin. Le mangeur de rosbeef consacrait quelques heures à son doux tête à tête et semblait jaloux à tel point de sa blonde amie, qu'il la surveillait étroitement, attribuant à ses rivaux tout ce qui lui arrivait de désagréable ou de fâcheux.

Il y avait une huitaine de jours que ton oncle Gaspard avait fait son pari, huit jours consacrés à observer l'Anglais et à le suivre pas à pas, lorsque à trois heures sonnant, ledit Anglais s'engagea dans l'escalier menant au logis de sa Phryné. Milord n'était point précisément de charmante humeur. Juste au moment où, sortant de l'hôtel, il s'apprêtait à monter dans sa voiture au mois, un effronté mendiant lui avait demandé l'aumône. Comme Milord, pour ne pas avoir l'ennui d'ouvrir ses poches, l'avait renvoyé assez brutalement à d'autres, le gueux lui avait appliqué, de sa main large ouverte, une claque sur le derrière

puis s'était rapidement perdu au milieu de la foule égayée.

Stupéfait de cette attaque, l'Anglais n'avait pas songé d'abord à poursuivre son aggresseur et lorsqu'il en eut l'envie, le drôle était loin.

Donc, de fort méchante humeur, notre Anglais, après s'être fait promener, comme de coûtume, une demi-heure en voiture, montait l'escalier de sa belle au moment où la petite aiguille de son chronomètre se trouvait arrêtée sur le chiffre 3. Avant d'arriver sur le pâlier, il se croisa avec un petit homme pauvrement vêtu, pâle et maigre, et portant une vénérable barbe grise.

Le vieillard avait dépassé l'Anglais de quelques pas, lorsqu'il se retourna et s'arrêta soudain, regardant avec attention le défint insulaire.

— Monsieur, lui cria-t-il, je vous prie de m'excuser, mais il faut que je vous dise quelque chose.

L'Angiais s'arrêta à son tour et regarda le petit homme de ses yeux bleus, à la fois naïfs et soupçonneux.

— Koa que vos volaie dire à moa? lui demanda-t-il d'un ton rogue et écorchant terriblement la langue de Racine.

— Oh! pas grand chose! Seulement que le pantalon qui cache aux regards ce que vous avez de plus... chair, offre une grande solution de continuité.

— Oune soloutionne ? Je comprenai pas!

— Eh! bien, qu'il est déchiré, quoi!

L'Anglais porta vivement les deux mains à l'endroit désigné et il ne lui fallut qu'un instant pour constater que le petit vieux ne lui avait pas menti. Son pantalon avait été fendu, par un instrument tranchant sur une longueur de trois pouces.

Milord devint cramoisi. Un flot de malédictions britanniques lui monta aux lèvres contre ce damné Paris, foisonnant de voleurs et de filous.

— Ce était certainement ce misérébel *beggar*! s'écria-t-il, oun

pick-pocket qui volait *cutter* mon poche dans le posteriour! Mais il n'avait *luckely* pas réoussi!

Il se frotta les mains avec satisfaction, mais par réflexion, devenant plus furieux que jamais :

— Goddam! koa que je povais faire dans oune péreille sitouationne?... Je devais visiter oune dème et je povais cependant *not* avec mon... mon assisement découverte!... Dieu!... Quelle soupçonne il passe dans mon *spirit*! Ce déchiroure dans mon... culotte était oune intrigue de mon *pernicious* rival, le count Tosti! Ce italian *dog* avait volou empêcher moa de visiter mon maîtresse à l'habitouelle heure! Il avait *payed* cette *beggar* pour cutter l'inexpressibel à moa pour render impossibel paraître devant oune dème avec oune soloutionne... Comment vos disez cette chose?

— Une solution de continuité. Mais si ce n'est que cela qui vous gêne, Milord, dit le petit vieillard d'un air aimable, je pourrais vous tirer aisément d'affaire.

— Aoh! Comment vos... faireriez?

— Je suis tailleur de mon état et occupe, ici, une petite chambre sous les toits. Si Milord veut se donner la peine de monter jusqu'à ma mansarde, je me fais fort de réparer en moins de dix minutes l'accident de façon que ni le comte Tosti, ni aucune dame que ce soit ne puisse seulement soupçonner l'outrage fait à la partie postérieure de votre noble personne.

— Dix minoutes, vos disez?

— Pas une de plus.

— *Perfectly*!... Montez sur le devant de moa. Si vos tenaie la parole de vos, cette soar, vos povez taoucher quatre livres à mon hôtel.

Le vieillard entrechoqua joyeusement les mains, avec les marques de la plus grande joie.

— Cent francs! s'écria-t-il! Dieu du Ciel! jamais de la vie je

n'aurais vu autant d'argent réuni ! Suivez-moi, Milord et vous serez bientôt serv

Hâletant et jurant, l'Anglais suivit le petit tailleur jusqu'à son galetas. C'était bien le mot, car la chambrette avait l'aspect si vraiment misérable que le lord en fut surpris et presque touché.

Sans perdre de temps, le vieillard grimpa sur sa table de travail et repliant ses jambes sous lui, il pria poliment l'Anglais de bien vouloir dépouiller sa culotte.

Le milord se résigna, mais sans perdre de vue un seul instant le tailleur, pour veiller à ce qu'il ne lui coupât point les trois poches contenant ses trois portefeuilles quotidiens.

Le petit vieux, lui, se mit bravement à la besogne et pendant qu'il tirait l'aiguille, raconta à l'Anglais, vivement interessé, force historiettes concernant les antécédents et les allures de sa diva d'opérette.

Il se passait chez elle d'étranges choses. Son logis n'était ni plus ni moins qu'un pigeonnier, d'où les volatiles entraient l'un après l'autre pour en ressortir gentiment plumés.

Ces récits aiguillonnaient singulièrement la jalousie de l'Anglais. Il devenait de plus en plus nerveux et inquiet et son visage devenait plus jaune qu'un vieux chaudron de cuivre. N'y tenant plus, il se leva et se mit à arpenter en jurant, l'étroite chambrette, avec les allures d'un tigre du Bengale récemment enfermé dans sa cage.

— Goddam ! criait-il, qui povait savoar ce qui se prétiquait dans le en-bas ! Vos avez pas *finish* hencor de *stitch* l'inexpressibel à moa ? Vos avez dite vos caousez en disse minoutes et il était déjà nouf minoutes *and half*... no, *and* vingte secoundes.

Le petit tailleur coupa son fil en mordant dessus.

— Nouf minoutes and trente secoundes ! gronda l'Anglais.

— Et j'ai fini, dit le vieillard en sautant de sa table sur le carreau.

Jamais homme sur terre, de quelque nationalité qu'il fut ne

sauta dans ses culottes avec la vélocité du milord. Mais il ne laissa point cependant de frapper sur ses trois poches pour s'assurer si elles contenaient toujours leur charge habituelle.

Les trois portefeuilles étaient à leur place.

— Cette soar, por les quatre livres, au Grand-Hôtel, cria-t-il au petit tailleur. Je pouvais pas arrêter moa oune seconde de plus dans ce chemmbre, cria-t-il en recoiffant son chapeau gris et en précipitant dans l'escalier, comme un ouragan.

Or, ce même soir, mon frère Gaspard entra dans la chambre où nous nous étions réunis pour connaître le résultat de sa gageure, qui expirait justement

Il portait un paquet enveloppé dans du papier gris et le déposa sur la table. Puis il l'ouvrit et en tira la culotte brune de l'Anglais.

Dans chacune des poches, bientôt forcées, on trouva la somme de cinq mille francs en bank-notes. Mon frère avait largement gagné son pari, puisqu'il n'avait pas seulement enlevé à l'Anglais son argent, mais même sa culotte !

Il nous raconta comment il s'y était pris et nous en rîmes à rouler de nos chaises sous la table.

Tout avait été préparé par lui de main de maître.

Quelques jours avant de faire son coup, il s'était présenté comme un pauvre ouvrier à la maison meublée, où logeait la divette et y avait loué une mansarde.

Le mendiant qui avait allongé sur le postérieur du milord, la claque qui lui avait fendu le fond de sa culotte, c'était naturellement encore Gaspard.

Je n'ai pas besoin de te dire que dans sa mansarde se trouvait un pantalon de drap, de la couleur et de la coupe de celui de l'Anglais et comportant trois poches fermées, contenant chacune un portefeuille bourré de vieux papiers.

Pour plus ample conformité, le fond de ce pantalon it été

fendu au préalable puis habilement recousu, mais pas assez, cependant, pour que l'ancien accroc ne fut point visible, en y regardant de près.

Le reste, c'est-à-dire l'échange des deux culottes sous les yeux de l'anglais, d'ailleurs distrait par des histoires, le reste n'avait plus été qu'un jeu d'enfant.

On peut supposer la rage de l'irascible insulaire, lorsque voulant tirer un de ses portefeuilles, chez la divette, il pressa en vain sur le bouton à secret, sans qu'aucune des poches s'ouvrit, par la bonne raison qu'elles étaient étroitement cousues en dedans. Je te laisse à penser aussi ses rugissements et ses blasphêmes en trouvant dans ses trois portefeuilles des fragments de journaux au lieu de bons et beaux billets de banque.

— Ce dut être une belle revanche de Waterloo ! dit Pompadour, en riant.

— Je te crois, répondit avec orgueil la mère Cazotte. Non, vois-tu, il n'y avait dans tout Paris de voleur aussi adroit que ton oncle Gaspard et certes il méritait surabondamment le nom qu'on lui a décerné dans le monde de la haute et basse pègre.

— Et quel est ce nom ? demanda Pompadour.

— « L'homme aux cent doigts » et ce n'est pas assez dire, car chacun de ses doigts valait en réalité plus de mille des nôtres.

— Exerce-t-il toujours sa profession de voleur à la tire et à la cambriole ?

— Hélas ! il ne le peut plus, depuis le malheur qui lui est survenu.

— Quel malheur, maman ? Tu ne m'en as jamais rien dit.

— Il s'est trouvé dans la nécessité de sauter par la fenêtre d'un deuxième étage pour échapper à la police qui l'avait surpris en flagrant délit d'effraction. Il pensait, lui-même, n'arriver qu'en miettes sur le pavé. Mais, bah ! la nature lui avait donné des membres de caoutchouc ! Il retomba sur ses pattes, comme un

vrai chat de gouttières, rebondit à plusieurs pieds et crac ! les agents le perdirent de vue.

— Pas possible !

— Si fait. Gaspard revint chez lui gai et bien portant. Mais le lendemain, lorsqu'il voulut reprendre son travail, se manifesta la première atteinte du mal qui ne devait plus le quitter.

— Quoi donc, maman ?

— Il instrumentait sur le boulevard et mettait justement la main à la poche d'une dame, arrrêtée devant un magasin de nouveautés, lorsque soudain, il roula sur le trottoir, gigottant des bras et des jambes et l'écume aux lèvres. Il avait été frappé d'une attaque d'épilepsie !

Le saut du jour précédent devait avoir laissé quelques traces dans son cerveau...

Depuis ce temps, il se risque fort rarement à remordre au métier, illustré par lui, car un grinche de qualité, et surtout un voleur à la tire, doit être indemne de toute gêne physique pour rester toujours sûr de son affaire.

— C'est alors, probablement, qu'il a fondé son cours de haute pègre ?

— Oui. Il s'est fixé dans une maison solitaire de la route de la Révolte. Chacun y connait Gaspard Mourier, car c'est là notre nom de famille, ajouta l'ogresse avec orgeuil.

— Mais c'est fort dangereux cela, interrompit Pompadour.

— T'es *sinve* ! Pour les voisins, il tient une école pour les enfants arriérés dans leur développement intellectuel, un institut privé de jeunes idiots, mais en réalité...

L'ogresse se mit à rire, en dépit de ses souffrances et se bourra le nez de tabac de la civette.

— En réalité, reprit-elle, ses idiots sont les plus malins et les plus roués polissons qui soient à Paris Ils volent mieux que des pies et rien dans nos rues et dans nos places n'est à l'abri de leur adresse...

Si seulement Gaspard avait su maintenir son propre fils dans les bornes de la raison et du respect filial ! N'est-il pas insensé de voir un homme, à la tête d'une des plus célèbres écoles de voleurs de toute la France et peut-être de toute l'Europe, avoir pour fils un gaillard qui crache sur la vendange et prétend, à toute force, vivre en honnête homme ?

L'ogresse s'interrompit brusquement. Elle parut fâchée de s'être prêtée à un pareil sujet d'entretien.

Se mordant les lèvres, elle se laissa aller en gémissant contre le dossier de son fauteuil.

— Où donc est-il, ce fils, demanda Pompadour avec insistance. Comment se nomme-t-il ? Dis-moi donc quelque chose aussi à son sujet.

Mais la mère Cazotte secoua la tête.

— Le diable m'étrangle si j'en fais rien ! s'écria-t-elle. Oh ! ces élancements ! Tu n'as donc pas la moindre pitié pour ta vieille mère ? Laisse-moi tranquille ! Je n'ai déjà que trop parlé !

Mais Pompadour savait tout ce qu'elle voulait savoir. Elle se leva et tendit la main à l'ogresse, pour prendre congé d'elle.

— Est-ce que tu vas vraiment t'en aller ? demanda celle-ci en geignant. Ah ! Tu ne me reverras plus vivante ! Reste ! J'ai encore quelque chose à te dire.

— Depêche-toi, alors, car j'ai à faire ailleurs, répondit la peu filiale Pompadour.

— Il faut que je te parle de mes funérailles, gémit la vieille. Ah ! Dieu ! C'est une idée bien triste, de se dire qu'on sera mise en terre, pour servir de nourriture aux vers blancs !

— Oui. Mais comme cela doit arriver une fois à tout le monde, indistinctement !... D'ailleurs, tu dois avoir maintenant plus de soixante-sept ans.

— Tu veux dire qu'il est temps pour moi de défiler la garde ? riposta l'ogresse à sa digne fille, en lui lançant un regard véni meux. Comme tu peux t'en assurer, je te ferai bientôt ce plaisir,

en allant manger les pissenlits par la racine. Alors, tu auras tout ce que je possède, car je ne pourrais l'emporter avec moi dans la tombe. Mais promets-moi une chose, dis?

— Quoi donc, ma chère maman?

— Lorsqu'il s'agira de me mettre en bière, revets-moi de ma bonne et vieille robe de soie noire. Elle ne vaut plus grand chose mais je la portais le jour de mon mariage et tu sais si j'ai bien aimé ton cher père...

L'ogresse essuya du doigt une larme absente.

— Qui sait, reprit-elle pensive. Il y a peut être quelque chose au délà de cette vie. Si je dois le revoir, il sera content de me voir habillée un peu proprement.

— Si ce n'est que cela, je te le promets bien volontiers.

— Bien, alors. Je ferai en sorte que tu sois avertie lorsque se produira l'évènement. Est-ce que tu aimes toujours aussi follement ton beau ténébreux, madame de Bellancy?

Pompadour inclina la tête affirmativement.

— Prends garde! murmura l'ogresse. Ton amant pourrait bien te lâcher un jour ou l'autre. Prends attention à ne pas être la dupe de ce coco là, et qu'il ne te laisse point sans ressources.

— Tu en as menti! s'écria violemment Pompadour. Esterhazy m'aime et m'aimera toujours!

— Bah! toutes les filles s'en figurent autant dans la première foucade de passion! J'ai cru ne pas te priver de ce conseil maternel. Ce sera, peut-être, le dernier! Va, maintenant, puisque tu es pressée.

Pompadour ne se le fit pas dire deux fois. Elle était trop heureuse d'échapper à l'atmosphère brûlante de cette chambre surchauffée et pleine de miasmes morbides.

Elle courut à la porte, fit un petit signe de tête à sa mère, en guise de dernier bonjour, et se sauva.

L'ogresse la suivit de l'œil avec colère.

— Dommage que je ne verrai pas comme elle écarquillera ses

miettes en vérifiant son héritage, murmura la méchante vieille! Je vais faire argent de tout ce que j'ai, puis je doublerai ma jupe noire de billets de banque. Jamais robe n'aura eu plus de valeur que celle là! Cette canaille de fille n'a jamais eu un grain d'affection pour moi! Lorsqu'elle daignait passer par chez moi, c'était toujours pour que je raccommode quelque chose de gâté par elle, ou que je lui prête de l'argent. Et prêter c'est donner! Je voudrais bien savoir pourquoi elle a besoin de Gaspard? Il faut que je m'informe de cela. Peut-être pourrais-je leur jouer, au beau ténébreux et à elle, un tour auquel ils ne s'attendent point. Voyons ça. J'y songerai. Ah! ah! la vieille Cazotte n'est point un chien mort... Elle a encore des dents pour mordre!

Elle retomba dans ses méchantes pensées, pendant qu'elle fourrait presque ses pieds dans le feu, sans parvenir à les rechauffer

Entretemps, Pompadour, ou madame de Bellancy, puisque maintenant elle portait ce nom aristocratique, avait gagné la rue...

Une voiture fermée, dont elle était descendue aux environs du « Moulin d'Or » attendait où elle l'avait laissée. Elle ouvrit vivement la portière et reprit sa place à l'intérieur.

La Bellancy ne s'y trouvait pas seule.

Le sinistre major l'attendait avec impatience et, dans un coin, se blotissait timidement André, l'enfant volé du capitaine Dreyfus.

Le pauvre petit avait dû répandre bien des larmes depuis les dernières vingt quatre heures.

Cela se voyait à son visage pâle et défait, à ses yeux bordés de rouge.

Esterhazy le retenait par une main, sans doute pour empêcher qu'il ne se sauvât à l'improviste.

Sitôt que la Bellancy fut remontée en voiture, ils firent asseoir l'enfant entre eux deux.

— As-tu l'adresse ? demanda Esterhazy avec agitation.

— Oui.

— Et où demeure-t-il ce fameux Gaspard Mourier ?

— Dans un bouge de la route de la Révolte.

— Et son école est-elle bien du genre qu'on nous a dit ?

— Absolument. Il apprend à voler aux enfants.

Un sourire hideux contracta les lèvres du traître.

— Route de la Révolte, cria-t-il au cocher, en passant la tête par la portière,

Et pendant que le fiacre se remettait en mouvement, il murmura d'un air diabolique ces paroles à sa digne maîtresse :

— Tu as en là une idée triomphante, ma belle Pompadour et j'admire, de nouveau, ton génie. Le fils de mon ennemi mortel, Alfred Dreyfus, ne mourra pas. Il vivra, pour devenir un malfaiteur. C'est bien la meilleure vengeance que j'eusse pu er ıer.

LXIV

Les Rachitiques et les Idiots de Monsieur Gaspard Mourier

La voiture mit plus d'une demi-heure à atteindre les premières maisons de la route de la Révolte.

Esterhazy demeura de nouveau dans le coupé dont descendit Pompadour, avec André, qu'elle tenait par la main, comme une mère affectionnée, conduisant son enfant.

— Tu vas faire connaissance avec un bon et excellent oncle, lui dit-elle, en s'aventurant sur le chemin poudreux, aux habitations distantes l'une de l'autre. Tu trouveras là un tas de petits camarades avec lesquels tu pourras jouer à la toupie, aux billes ou au cerf volant. Tu verras les beaux jouets qu'ils te prêteront. Mais tu ne dois dire à personne que tu t'appelles Dreyfus. Si tu avais le malheur de prononcer ce nom, ton oncle te rouerait de coups, au moyen de son gros bâton et t'enfermerait dans une cave pleine de rats. Songes à bien lui obéir en tout.

L'enfant pleurait tristement.

Pompadour se dirigea avec lui vers un petit bâtiment à l'air misérable et abandonné.

Son instinct lui avait dit que c'était bien là l'habitation qu'elle cherchait.

A mi-chemin, elle rencontra une femme misérablement vêtue, à laquelle elle demanda de bien vouloir lui indiquer l'établissement de M. Gaspard Mourier.

— Mais vous y êtes, madame, répondit la femme... Voilà l'Institut où sont élevés ces pauvres enfants.

— Une école pour idiots, n'est-il pas vrai ?

— Tout juste, madame... Ah ! que de misères dans cette maison là !

— Connaissez vous M. Gaspard Mourier

— Pas personnellement, madame, mais je demeure seulement à quelques maisons plus loin. Mon mari et moi, nous tenons une petite épicerie, dans la maison, là-bas, celle au toit en tuiles rouges toutes neuves. Autant vaut dire que nous sommes les plus proches voisins de M. Mourier. Mais les langues s'exercent, croyez-moi, madame, au sujet de cette école d'innocents !

— Et qu'en dit-on ? Je vous serais obligée de me parler à cœur ouvert.

— Pas grand chose de bon madame ! Les pauvres petits y

reçoivent certainement plus de coups que de morceaux de pain. Qu'on les bat ferme, cela est certain, car autrement ils n'auraient pas les joues si marbrées de bleus et les yeux si rouges. Et pour ce qui concerne la nourriture, s'ils en recevaient suffisamment, ils ne dévaliseraient pas tous les marais du voisinage de leurs carottes et de leurs navets.

— Y a-t-il beaucoup d'enfants, dans l'Institut ?

— Oh ! toute une bande ! J'estime que, pour le moment, ils sont bien de quinze à vingt. Mais madame ne songe certainement pas à confier ce gentil petit homme à ce M. Gaspard Monier.

— Hélas ! il le faut bien ! dit Pompadour, d'une mine hypocrite et poussant un profond soupir. Cet enfant est fort en arrière sous le rapport de l'intelligence et me cause les plus grands soucis.

— Il n'en a pas l'air, cependant, fit remarquer l'épicière, en examinant le visage intelligent du petit André.

— Je vous remercie beaucoup de vos renseignements, madame, dit vivement Pompadour en surprenant ses regards surpris.

Et, tirant après elle l'enfant dérobé, elle se dirigea rapidement vers le soi-disant Institut.

A son coup de sonnette, le judas, ménagé dans la porte, s'ouvrit et deux yeux méfiants vinrent inspecter la personne qui sonnait avec une telle autorité.

Puis, la porte fut ouverte.

Pompadour se trouva devant une femme, âgée d'une quarantaine d'années, dont les traits offraient encore les restes d'une beauté évanouie.

Sa taille encore élégante et ses allures souples lui donnaient fort bon air. Seule, sa toilette manquait un peu de respectabilité, comme on dit outre-Manche.

Sa robe devait, cependant, avoir coûté assez cher, car l'étoffe d'un vert sombre en était fine et toute garnie de velours noir.

Mais un trop long usage l'avait souillée de taches nombreuses, elle était déchirée en plusieurs endroits et ne fermait pas sur la poitrine, presque tous les boutons en ayant sauté.

Pompadour ne douta point se trouver en face de la femme de son oncle, de cette Récha, fille de Salomon Bénas, autrefois surnommée la belle Juive et objet de l'antipathie de la mère Cazotte.

Aussi lui demanda-t-elle sans hésitation :

— Votre mari y est-il, madame ? Je voudrais lui parler.

— Pour choses concernant l'Institut ?

— Oui.

La femme laissa, seulement, alors, pénétrer Pompadour dans le couloir d'entrée et la mena à une chambre, assez convenablement meublée, mais où l'œil d'un observateur pénétrant eut pu constater l'absence d'une ménagère attentive et propre.

Recha, qui s'était retirée, revint, au bout de quelques instants, avec son époux.

Gaspard Mourier n'offrait pas à beaucoup près l'extraordinaire embonpoint atteint par la mère Cazotte.

Plus jeune qu'elle de dix ans, il avait conservé la sveltesse d'un vrai jeune homme.

Son visage, lui aussi, ne trahissait point, au premier coup d'œil, un dangereux malfaiteur.

Il était fort pâle, ce que Pompadour attribua aux suites probables de son saut périlleux, par une fenêtre du second étage. Les joues étaient flasques, son nez saillant presque à angle droit et son front élevé, couronné de mèches grises.

Mais il était impossible de ne pas remarquer ses yeux clairs et intelligents, décélant un esprit actif et rusé.

Gaspard reçut assez sèchement l'étrangère.

Il lui semblait bien l'avoir déjà rencontrée quelque part, mais il ne se rappelait plus en quel lieu et dans quelles circonstances.

Pompadour, elle, crut ne devoir point révéler sitôt les liens du sang qui l'attachaient au pédagogue du crime.

— Monsieur Mourier, dit-il, je vous amène un petit garçon que je voudrais placer à votre Institut.

— Vraiment, répondit Gaspard, caressant avec bienveillance les joues de l'enfant. On peut voir en effet, en examinant le petit bonhomme, qu'il n'est point développé intellectuellement aussi bien qu'il pourrait l'être.

— C'est un innocent, reprit Mme de Boulancy. J'ai appris, monsieur, que vous possédez une excellente méthode pour dresser les enfants qui se trouvent dans son cas, et pour les préparer à l'avenir qui, seul, peut leur apporter le bonheur ici-bas.

Ces paroles à double-sens suffisaient à dévoiler les véritables intentions de sa visiteuse au malin Gaspard. Il la regarda, les yeux à moitié clos, laissant filtrer une question muette, puis, s'adressant à sa femme :

— Va-t-en faire promener un peu l'enfant dans le jardin, ma chère Recha, lui dis-il. Je désirerais entretenir madame sans témoins.

La fille de Salomon Bénas prit par la main le petit André et sortit avec lui.

L'enfant alla volontiers avec elle, joyeux de s'éloigner de l'homme qui lui faisait grand peur.

Sitôt que Gaspard se vit seul avec sa visiteuse voilée, il lui dit à demi voix :

— Maintenant, madame, nous pouvons parler à cœur ouvert.

— C'est bien mon désir, mon bon monsieur Mourier.

— Vous désireriez débarrasser votre chemin de ce jeune gosse, n'est-il pas vrai ?

— Débarrasser mon chemin ? Qu'entendez-vous par là ?

— Mais que vous ne seriez pas fâchée de voir, bientôt, ce petit malheureux, déchargé du poids des misères terrestres.

Pompadour soutint, sans sourciller, le regard vigilant de son oncle.

Puis, se rapprochant de lui et lui posant la main sur l'épaule :

— Non, Gaspard Mourier, répondit-elle. Mes vœux ne vont point jusque là. Le petit André ne doit pas secouer si vite le poids des misères terrestres, comme vous le dites si poétiquement. Mon but est autre. Je veux — et la Mutilée articula le moindre mot pour le faire mieux pénétrer dans l'intelligence de son interlocuteur — je veux que vous en fassiez un bandit.

Mourier feignit un soudain effroi :

— Eh ! madame ! s'écria-t-il, quelle horrible résolution ! Vous voulez contraindre cet enfant à entrer dans la carrière du crime ! Non, non, jamais je ne me prèterai à pareil plan !

Pompadour lui rit au visage.

— Il est inutile de jouer la comédie pour moi, mon cher monsieur, dit elle d'une voix moqueuse. Je sais que votre soi-disant Institut d'innocents n'est en réalité qu'un gymnase, pour l'éducation et l'entrainement de jeunes voleurs.

— Madame, je le jure, c'est là une infâme calomnie !

— C'est aussi vrai que vous êtes le frère cadet de la célèbre Cazotte, dit Pompadour, impatientée des tergiversations de son digne oncle, trop fin pour vider le fond de son sac pour la première venue. Est-ce que vous auriez le front de nier que l'Ogresse du « Moulin d'Or » vous est complètement inconnue ?

Malgré son assurance, Gaspard se troubla et regarda la visiteuse inconnue avec anxtété.

— Déposez votre masque, reprit Pompadour. Il ne sied pas à l'homme assez adroit pour voler à un Anglais, la culotte qu'il porte sur son propre corps, de dissimuler inutilement.

C'en était trop !

Gaspard Mourier vit bien qu'il avait à faire à une créature parfaitement an courant de sa profession et de ses aventures,

— Qui êtes-vous donc ? s'écria-t-il, tout déconcerté. Vous savez là des choses qui ne sont connues que dans le cercle des plus fameux et plus discrets voleurs de tout Paris !

— Et qui vous dit que je fais point partie de ces cercles là ? demanda la Bellancy, en riant. Regardez-moi avec un peu plus d'attention. Est-ce que vous ne me reconnaissez plus ?

— Oui... non... c'est à dire... Vous ressemblez... Mais non !

— Ne vous souvenez-vous plus de la petite Pompadour ?

— La fille de Cazotte ! exclama l'oncle Gaspard. Oui, vraiment. Où donc avais-je les yeux ? Tu es bien Pompadour. Mais à en juger par cet équipement, tu dois être assez bien dans tes souliers !

— J'habite un petit hôtel, aux Champs-Elysées et m'appelle, maintenant, madame de Bellancy.

— Très chic. Eh ! bien, ça me fait plaisir de voir qu'un membre de la famille a réussi à se pousser aussi loin dans le monde ! Et comment se porte la grosse Cazotte, ma sœur aînée et ta respectable mère ?

— Pas bien du tout. Je la quitte et elle n'en a certes plus pour un mois.

— Bah ! A vrai dire elle ne laissera pas beaucoup d'amis après elle. Sa répugnante avarice est cause que je ne me suis plus occupé d'elle, depuis bientôt dix ans... Et ce gosse, là, à l'air éveillé et bon, c'est le tien ?

— Non, car je ne vous le confierais certes pas ! C'est le fils d'un ennemi mortel. C'est pourquoi je veux qu'il devienne... ce que vous pourrez en faire de pis.

Pompadour, à ces mots, tira de sa poche un petit portefeuille et y prit cinq billets de mille francs.

— Voici, dit-elle, une légère avance. Soignez bien le jeune gaillard et dressez le de la bonne façon, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

— Il m'est bien permis de tanner dessus? demanda l'ex-roi des voleurs à la tire, en fourrant les billets de banque dans la poche de son gilet.

— Tant que vous voudrez, pourvu que vous ne me le tuiez pas... Je vous l'ai dit, il faut qu'il vive! Et maintenant adieu. Je crois qu'il vaudra mieux filer d'ici à l'anglaise, sans revoir le crapaud.

— Ne veux-tu pas te faire connaître à ma femme? demanda Gaspard.

— Non, qu'elle ignore qui je suis. Et gardez ce secret là, vis à vis de tout le monde.

Gaspard Mourier reconduisit sa nièce jusqu'à la porte. Là, ils échangèrent une chaleureuse poignée de main.

— Si tu peux m'employer encore pour quelque autre besogne, bien payée, je suis à tes ordres, dit l'oncle. Je suis bien à la vérité, affligé d'un mal incommode, mais à l'occasion, je sais me ressaisir, quand il s'agit d'un coup difficile.

— Je penserai à vous, mon oncle.

Pompadour lui fit un dernier signe de tête et regagna promptement la voiture où l'attendait, avec impatience, le sinistre major.

. . . .

Lorsque Gaspard Mourier rentra dans l'Institut, son premier soin fut de faire quitter à André son joli costume et de le revêtir de sordides haillons.

Le pauvre enfant suivit d'un œil morne les vêtements tout neufs, qu'en arrivant à Paris, le prince Stéphan Dubisky avait choisi, lui même, pour son fils adoptif.

Jusqu'à présent, il n'avait porté que de la soie et autres étoffes choisies. Maintenant ses membres délicats se trouvaient emprisonnés dans une toile rude et déchirée et ses pieds chaussés de lourds sabots.

Juste au moment où s'était opérée sa lamentable transforma-

tion, des acclamations bruyantes, ou plutôt de véritables hurlements s'élevèrent au dehors.

— Voici la bande qui rentre ! dit Gaspard.

Recha s'empressa, pour ouvrir la porte.

— Ecoute bien, petit, dit pendant ce temps le professeur de vol à André, j'ai à te dire avant tout, une couple de paroles que tu feras bien de retenir. Primo : tu ne parleras que lorsque tu seras invité à le faire. Secondo : lorsque des étrangers te demanderont comment ça se passe ici, tu repondras aussitôt : « Mon oncle est excellent pour moi. » Malheur, entends-tu, malheur si tu t'avises jamais de te plaindre ! Tertio : tu exécuteras tout ce que je commanderai, sans hésitation ni replique. N'essaie jamais de me désobéir, car je te rosserai jusqu'à ce que tu restes par terre, à moitié mort. Sâche-le, j'ai encore d'autres châtiments en réserve, lorsque mon bâton reste sans effets.

Mourier en était là de sa première leçon, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser passer trois jeunes garçons.

— Ah ! Ah ! mes gaillards ! demanda le professeur de brigandage. Que m'apportez-vous là ? Avez-vous bien employé la journée, au moins ? Voyons ça tout de suite.

Le premier des gamins, âgé d'une dizaine d'années et qui semblait si misérable que le vent pouvait lui traverser la joue, s'approcha aussitôt de la table, devant laquelle s'était assis Gaspard et sortit de sa poche une poignée de monnaie de cuivre, mêlée de quelques pièces d'argent, qu'il étala devant son directeur, fixant sur lui un regard soupçonneux.

— J'ai mendié devant le parvis Notre-Dame, dit le jeune gueux et voici ce que j'ai recueilli.

— As-tu raconté aux gens que ton père se trouve à l'hopital depuis treize semaines et que ta mère était encore chargée de trois autres enfants en bas âge ?

— Oui, mon oncle, oui, je leur ai coulé cette craque là.

— As-tu bien gémi ?

— Nature, mon oncle, nature !

— Fais-moi entendre comment tu t'y prends.

Le gamin se mit à gémir et se livra aux plus grands efforts pour amener une larme au coin de son œil, mais sans y réussir, pourtant.

— Gredin ! Voilà ce que tu appelles pleurer ? cria Gaspard. Qu'as tu donc fait de l'oignon que je t'avais confié pour exciter tes glandes lacrimatoires ?

L'enfant pâlit et se troubla.

— L'oignon ? balbutia-t-il. L'oignon de ce matin ? Je l'avais emporté... mais parce que... nous n'avions pas reçu à déjeuner... Je ne le ferai plus jamais, mon oncle !... Mais j'avais si grand faim que je l'ai mangé,

Un coup de poing que le brigand assèna de toutes ses forces sur le menton du pauvre enfant, fut la récompense de sa loyale déclaration.

Le petit malheureux porta les deux mains à son visage, dont le sang avait jailli, et, maintenant, il n'avait plus besoin de pleurer pour verser de chaudes larmes.

André qui, du coin où il s'était réfugié, avait observé cette scène avec angoisse, se mit à pleurer de son côté, mais bien doucement. Lorsque l'enfant maltraité se retourna vers lui, il lui jeta les bras autour du cou, comme pour le consoler et le plaindre.

— Un franc vingt cinq ! gronda le cruel professeur, après qu'il eut compté soigneusement l'argent déposé sur la table et l'eut fourré dans sa poche. J'oserais jurer que le jeune chien s'est payé pour un ou deux sous de pain et de sucre d'orge. Ces coquins là, il n'y a pas à s'y fier. Mais je trouverai bien un moyen de contrôler leurs recettes. Les gueux ! Ça ne pense tout le long du jour qu'à manger !

Il se tourna vers le second gamin.

— Approche-toi, Bruno. Qu'as-tu à me dire ?

Bruno un gaillard aux larges épaules, solidement bâti et dont

le visage avait une curieuse expression de ruse et de malice, déposa sur la table une montre en argent, avec sa chaîne en crin tressé.

— Ceci vaut un peu mieux, murmura Gaspard. Comment t'es-tu procuré cet objet ?

— Je vas vous dire patron. En quittant d'ici, ce matin, je m'en suis allé me ballader le long de la Seine, du côté où l'on est en train de bâtir. Il y a là aussi un tas de mariniers occupés à curer les bords du fleuve. J'attendis jusqu'à ce que midi sonnât, heure à laquelle les ouvriers s'en vont déjeûner. L'un d'eux, un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, ne les suivit pas Il s'assit au pied de la muraille, à moitié élevée et tira de son sac quelques croûtons de pain qu'il se mit tristement à manger et qui me parurent médiocrement tendres. Je le vis, tout en se démantibulant la mâchoire, lire et relire au moins dix fois une lettre, tremblant dans sa main toute blanche de plâtre. Je me rapprochai doucement et je l'entendis murmurer : « Ah ! ma pauvre mère, si tu pouvais seulement te rétablir ! Mais aujourd'hui, même, je mettrai ma montre au clou pour t'acheter quelques bonnes bouteilles de vin vieux. » Lorsqu'il eut fini de mastiquer ses croûtes, il s'étendit à l'ombre, pour faire sa sieste et je lui escamotai prestement sa montre avec la chaîne. « L'oncle Gaspard, me suis-je dit a, lui aussi, besoin de fortifiants. »

— Bravo ! Tu es un garçon intelligent ! dit Mourier en riant. Je ferai certes quelque chose de toi. Cette chaîne est sans valeur aucune et tu peux la jeter dans les lieux. Mais nous tirerons bien dix francs de la montre. Ce soir, mon brave, tu mangeras chaud.

Avec un de ces gestes narquois, dont le gamin de Paris à la spécialité et qu'il nous serait impossible de décrire. Bruno quitta la chambre, non sans avoir pincé si rudement dans le bras, le petit mendiant de Notre Dame que le pauvre petit en jeta un cri de douleur.

Cependant, Gaspard s'occupait maintenant du troisième apprenti-voleur.

Celui-ci déposa sur la table un assez gros et pesant panier. L'oncle s'empressa d'en vérifier le contenu et en tira successivement, avec une visible satisfaction, un poulet gras, un pâté de lièvre, un carré de fromage de Brie, un melon et quelques légumes.

— Tu as chippé cela à la Halle ? demanda-t-il en riant au jeune grinche.

— Oui, répondit ce dernier. J'avais remarqué et suivi une jeune femme en train de faire ces différents achats. Lorsque je la vis se disposant à quitter les Halles, je m'approchai d'elle e lui demandai poliment la permission de lui porter son panier. — « Oui, me répondit-elle, si tu veux le faire pour quatre sous, car je ne suis moi-même que la femme d'un petit employé. Comme c'est aujourdhui la fête de mon mari, et que j'ai invité deux de ses amis à diner chez nous, j'ai été aux provisions. Mais je crains bien d'avoir déjà dépassé mon petit budjet ! » Je lui pris le panier des mains et mis à la suivre docilement, d'abord. Mais arrivé à l'endroit le plus houleux de la rue Montmartre, je profitai d'un embarras de voiture pour jouer la fille de l'air. Je l'entendis gueuler après moi comme une perdue, mais déjà j'avais enfilé une rue traversière et m'étais tiré des pieds, avant que par ses lamentations elle n'eut appelé l'attention de sergots.

— Tu as montré là un véritable talent, approuva l'Oncle Gaspard. Fais-toi une spécialité de ce genre d'opérations. Les vols de marché renumèrent encore le plus sûrement ceux qui s'y livrent, car ce qu'ils chipent, ils peuvent le manger eux-mêmes, sans se confier à un tiers, ce qui est toujours dangereux.

Le numéro trois, lui aussi, fut gratifié de l'avantage d'un diner chaud.

L'un après l'autre, rentièrent encore sept jeune garçons, âgés de huit à quatorze ans.

Chacun étala son butin devant le rigoureux Oncle commun, qui distribua, avec sagacité, blâmes, éloges et conseils.

La plupart apportaient des porte-monnaie plus ou moins garnis, des mouchoirs de poche et des foulards.

L'un d'eux avait même réussi à enlever une redingote toute neuve à l'étalage d'un magasin de confection .

Il entra encore un polisson, rousseau et louche, du nom de Filoche, apportant une petite caisse de boites à sardines.

Il l'avait enlevée d'un camion, pendant que le conducteur était entré dans un magasin pour y déposer d'autres fournitures.

Et la bande de mauvais enfants de rire aux éclats en se représentant « la gueule » du pauvre homme, obligé de rembourser le prix de ce hardi larcin.

En dernier lieu s'approcha de la table un jeune garçon, de bonne apparence, proprement lavé et dont les yeux brillaient fièrement dans son dédaigneux visage.

Celui-là revenait les mains vides.

Gaspard Mourier le regarda d'un œil torve et méchant.

— Et toi, qu'as tu à me raconter, Maurice, dit-il à l'enfant.

— Rien, répondit ce dernier.

Le bandit-professeur fit mine de fondre sur l'enfant, mais il se contin'

— Rien ! dit-il d'une voix qui tremblait de colère. Où donc as-tu été ?

— J'ai été me promener, répondit Maurice d'une voix assurée indiquant bien chez lui, un caractère suffisamment trempé, déjà, pour savoir la portée et la conséquence de ses actes.

— Ne t'avais-je pas ordonné d'aller rôder dans les églises pour tâcher d'attraper quelque chose aux gâteux et aux chipies, courbés sur le dossier de leurs chaises ?

— Oui, vous m'avez ordonné cela. Mais je me suis ordonné

à moi-même de ne jamais mendier ou voler. Ma chère mère, qui est présentement au Ciel, m'a appris que voler est un crime et mendier une honte.

— Canaille ! hurla Gaspard. Je m'en vais t'apprendre, moi, ce que est criminel et honteux.

Il bondit vers l'enfant. Mais celui-ci qui s'attendait à l'agression avait en deux sauts, gagné la porte.

Déjà il allait s'échapper, lorsque Bruno et Filoche, s'élancèrent sur ses pas, avec la joie de chiens de chasse, enfin lâchés sur le gibier.

Ils le rattrapèrent comme il allait ouvrir la porte donnant sur le dehors.

Riant et se moquant, ils revinrent, traînant la victime aux pieds de l'oncle Gaspard.

Celui-ci avait décroché d'un clou, fiché dans la muraille, une cravache en cuir tressé, pareille à celle dont on se sert pour corriger les chiens.

Il ordonna aux autres enfants de deshabiller « le coupable » jusqu'à la ceinture.

Puis, il renversa le jeune Maurice sur le carreau, lui détacha quelques rudes coups de pied et se mit à le battre avec la cravache, jusqu'à ce que le dos de l'enfant fut tout rayé de lignes sanglantes, qui bientôt se mirent à gonfler.

Pendant cette « correction » Maurice n'avait point laissé échapper une plainte, ce qui mit le comble à la fureur du bandit.

— Au puits ! cria Gaspard d'une voix rauque. Qu'on le descende dans le puits !

Aussitôt, ses dignes trabans trainèrent la victime dans la cour, enclose de hautes murailles, du soi-disant Institut.

Au milieu de cette cour se trouvait un puits, avec sa chaine servant à descendre et à remonter les seaux.

Gaspard prit le condamné par le collet et le tira vers le puits. Tous ses élèves, y compris André, furent invités à faire la

demi-cercle, car l'exécution qui se préparait devait non seulement constituer un joyeux tableau, pour les petits bandits, déjà endurcis dans la malfaisance, mais frapper d'une utile terreur ceux qui pourraient opposer quelque velléités de résistance, aux ordres souverains de l'implacable Gaspard.

Le misérable enleva un des seaux suspendus à la double chaîne et accrocha à sa place, par la ceinture, le condamné devenu d'une pâleur de cire.

Gaspard Mourier, qui se piquait d'érudition, avait trouvé l'idée de ce supplice dans l'histoire du Moyen-Age.

Dans ces temps de sombre violence, il était appliqué aux boulangers, convaincus d'avoir vendu du pain à faux poids.

On les enfermait dans une cage à jour et, à trois reprises, on les plongeait dans l'eau glacée avant de les ramener, demi-noyés, à la surface.

Cette horrible torture, renovée en plein dix-neuvième siècle par le facétieux et féroce Gaspard, était d'autant plus odieuse qu'il l'infligeait à un faible enfant, sans défense.

Lui-même fit jouer la chaîne. A deux reprises, le petit Maurice fut descendu dans le puits, pour rester sous l'eau, chaque fois pendant dix secondes, comptées, montre en main.

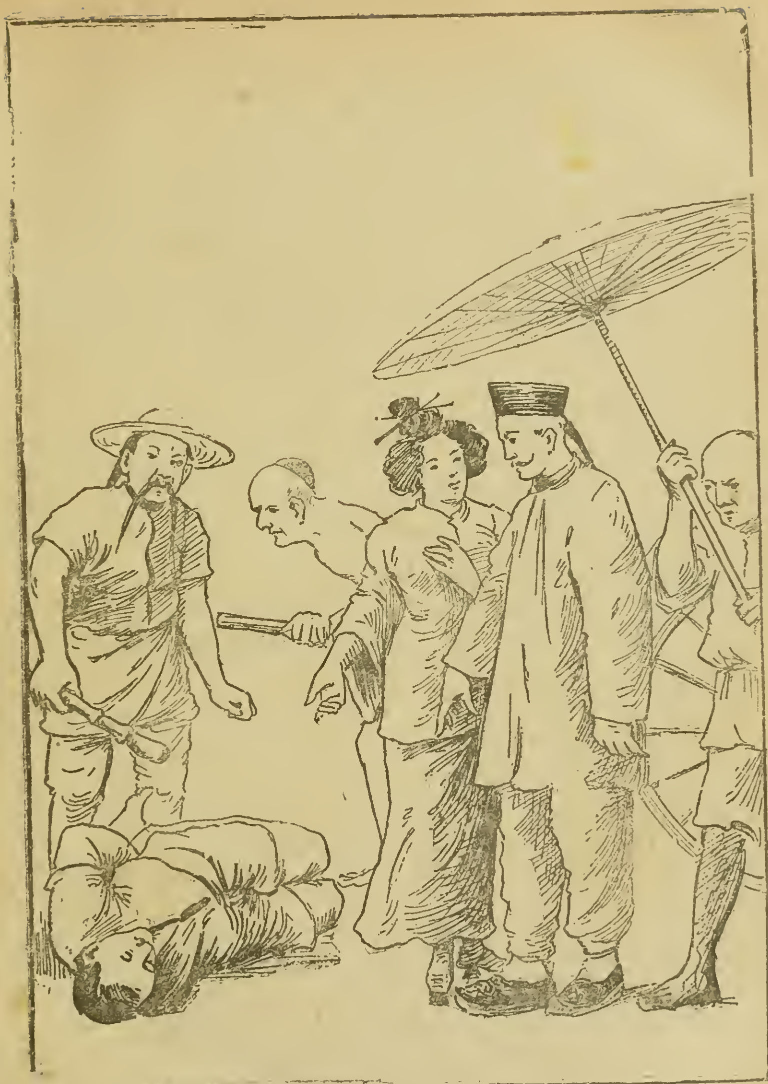
Et cette montre était celle volée par l'habile Bruno, au pauvre ouvrier maçon qui voulait l'engager pour secourir sa vieille mère malade.

Lorsque Maurice fut ramené pour la deuxième fois, il était plus qu'à moitié mort.

Ses longues boucles brunes, pendaient en mèches épaisses sur son blême visage et l'eau lui sortait par la bouche et par le nez.

Néanmoins, il ne lui fut pas permis de se sécher à l'intérieur de l'Institut. On le laissa gisant dans la cour, exposé au vent froid d'automne.

Les autres « élèves » montèrent gaîment au premier étage de la maison, où la table était mise pour le dîner et où, ceux



Grâce, suppliait Paulowna... Accordez lui la vie !

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

là, seulement, dont l'oncle Gaspard était satisfaits, pouvaient prendre leur part d'un gros plat de poitrine de mouton aux harricots.

Tous tombèrent sur le ragoût avec la voracité de loups affamés et dévorèrent leur pitance avec les marques de la plus vive satisfaction.

Que leur importait que la basse viande, encore achetée au rabais par madame Mourier, exalât une odeur infecte et que leur pain fût devenu dur comme du bois !

Ils étaient jeunes et avaient si grand faim !

Le petit André et le jeune garçon, envoyé au Parvis Notre-Dame pour y mendier — et qu'on surnommait Prunelle, parce-qu'il avait la réputation d'être plus tendre qu'une reine-claude — étaient restés dans la cour, auprès du pauvre Maurice, tremblant de froid et d'épuisement.

— Suivez-les, en haut, leur dit l'infortunée et courageuse victime. Le vieux vous châtiera, aussi, s'il s'aperçoit que vous êtres demeurés ici.

— Je veux t'essuyer et te sêcher tes vêtements, répondit délibéremment Prunelle. Il n'y a pas huit jours, tu m'as défendu contre ces brigands de Bruno et de Filoche, lorsque ils me faisaient danser, sur un drap de lit, jusqu'aux solives du grenier où nous dormons tous. Je veux t'aider à mon tour, comme je pourrai.

Et l'enfant, au blême visage, tirant son mouchoir de sa poche, se mit à en essuyer la poitrine et le dos nus de Maurice.

Voyant cela, André s'empressa d'en faire autant.

Maurice, ayant les larmes aux yeux et tremblant de froid eut encore le courage de lui sourire.

— Voyez donc ce petit là, dit-il, en désignant André. Lui aussi s'exerce au rôle de Bon Samaritain... Toi, ajouta-t-il, tu me semble un excellent garçon !

André saisit gentiment la main de Maurice et la lui serra.

— Pauvre petit ! reprit Maurice, caressant doucement les joues d'André. Je t'aurais souhaité mieux que de tomber dans l'Enfer dont l'Oncle Gaspard est le Satan. Qui donc t'a amené ici ?

— Une tante, répondit l'enfant.

— Une bien méchante tante, alors, dit l'adolescent. Est-ce que tu n'as plus d'autres parents ?

— Si fait... J'ai encore ma petite mère chérie et mon père est officier.

— Comment t'appelles-tu ?

— André.

— Bon. Mais tu dois avoir encore un autre nom que celui-là.

L'enfant se souvint des menaces effroyables que lui avait faites la Bellancy, s'il s'avisait jamais de prononcer le nom de Dreyfus.

La méchante tante avait dû prévenir l'Oncle Gaspard et peut-être lui en arriverait-il autant qu'à Maurice, s'il se laissait aller à braver la terrible défense.

A la question de Maurice, le pauvre André se contenta de secouer la tête.

— Bon ! dit Maurice, en riant. Je comprends. Tu n'as qu'un nom. Ça arrive encore, ces choses là. Nous te nommerons donc André. Dis-moi, André, nous serons amis, n'est-ce-pas ?

— Et nous, aussi, ajouta Prunelle, en lui tendant l'autre main.

André, pour toute réponse, vola dans les bras de ses nouveaux camarades et ils se tinrent étroitement embrassés.

Ce fut dans cette posture que les surprit la femme de Gaspard Mourier.

Recha n'était pas aussi insensible à tout sentiment d'humanité que son mari. Quoiqu'elle n'eut osé contrevenir aux volontés de Gaspard, il lui venait, par moment, des bouffées de bonté qui lui faisaient réparer quelque peu les traitements brutaux de son féroce époux.

Justement, elle se trouvait dans ces bonnes dispositions.

— Est-ce que vous êtes de nouveau là à comploter ! cria-t-elle rudement aux trois enfants, qui se séparèrent avec effroi.

Mais elle s'empressa d'ajouter, d'une voix plus douce.

— Allons, suivez-moi à la cuisine, mauvaise troupe ! Je vous ai réservé à tous les trois un peu de viande de mouton.

Les enfants s'empressèrent sur ses pas et l'accompagnèrent dans la chaude cuisine, établie au rez-de-chaussée, de plein pied avec la route.

Là, ils se réunirent dans un coin, autour d'un grand plat de ragoût fûmant, flanqué de quelques croûtes de pain.

Rocha, en veine d'indulgence, rendit aussi au pauvre Maurice, sa chemise et sa veste dont Gaspard l'avait fait dépouiller, avant de le « corriger ».

A peine les trois amis avaient-ils avalé la dernière bouchée du plat nauséabond, savouré par eux, avec délice, avec l'appétit que conserve l'enfance, dans ses plus grandes douleurs, qu'à l'étage retentit soudain comme un appel de trompette qui retentit par toute la maison.

— C'est le signal pour la couchée, dit Prunelle. Il nous faut regrimper en haut.

Maurice et lui, menèrent André au grenier, où étaient jetées sur le plancher un quinzaine de paillasses, munies, chacune, d'un oreiller et d'une couverture de laine.

Le vent froid de l'autonne se jouait à l'aise entre les tuiles mal jointes et manquant, en partie à la basse toiture. Et, par les ouvertures béantes, on pouvait voir la nuit, les étoiles du ciel luire placides et brillantes sur la maison du crime, de la brutalité et du martyre.

André se déshabilla et se glissa sur la couverture que Maurice avait déjà attirée à lui. Comme on l'avait habitué à le faire, avant de s'endormir, il joignit ses petites mains et pria.

Au seuil du sordide grenier s'éleva une voix moqueuse.

— Ah ! Ah ! ricana Filoche, qui entrait justement avec Bruno

son inséparable. En voilà un qui prie, là-bas ! Nous avons la chance de posséder un saint parmi nous ! Mais patience. Nous lui aurons bientôt chassé du corps le diable de le religion ! Il n'a point encore payé sa bienvenue. Nous allons voir s'il a quelque disposition pour la danse. Allons, Bruno, va-t-en chercher les violons.

Bruno disparut et entretemps les autres éléves du singulier institut, entrèrent tous dans leur dortoir.

André, que la peur avait gagné, se serra plus étroitement contre Maurice.

Filoche grand gaillard, âgé de quatorze ans et dont, nous l'avons dit, le visage cruel et rusé portait déjà le stigmate de tous les vices, se mit à chuchotter avec ses dignes camarades qui se frottèrent joyeusement les mains, comme dans l'attente d'une scène amusante.

Bientôt rentra Bruno, portant à deux mains une grande plaque de fer blanc, qu'il avait été chercher dans un placard, servant de receptacle a des débris de tous genres. Sur cette plaque étaient étalés quelques charbons ardents, enlevés par lui au feu de houille de la salle à manger.

Il s'empressa de déposer sa plaque, devenue pas trop chaude, au milieu du grenier.

— Vite ! commanda Filoche. Faites le cercle. Il ne faut pas laisser refroidir le parquet du bal. Dépêchons !

Bruno avait couru à la paillasse sur laquelle était déjà étendu le pauvre André.

D'un mouvement violent, il le fit se dresser sur son séant.

Les apprentis voleurs s'étaient empressés de faire le cercle autour de la plaque de fer blanc, couverte, au centre, de charbons encore rouges.

Le but des jeunes tortionnaires était de forcer le « nouveau » à se tenir pieds-nus sur la plaque brûlante, et, en l'empêchant de fuir, de s'amuser de ses sauts et de ses plaintes.

Mais ce barbare projet ne devait point recevoir son exécution.

Avec la rapidité de l'éclair, Maurice avait bondi de son grabat et assené un si violent coup de poing sur la nuque de Bruno, qu'il l'envoya rouler par terre en lâchant le petit André.

— Lâches gredins ? cria Maurice, près duquel se plaça résolument Prunelle. N'avez-vous pas honte de vous attaquer à un enfant de huit ans. Vous n'êtes pas seulement tous des voleurs, mais des assassins !

Bruno s'était relevé et se rua sur son ennemi, fou de rage et de vengance.

Il s'ensuivit une terrible bousculade.

Malgré la violence de son élan, Bruno fut de nouveau renversé par Maurice et ce, au milieu des charbons ardents qui s'éparpillèrent de tous les côtés. Filoche, voyant que Maurice avait le dessus et celé sur Bruno, hàletant, le maintenait d'un bras ferme, saisit les deux mains le jeune vainqueur par le cou, serrant le plus qu'il pouvait pour lui faire lâcher prise.

Prunelle soutenait la lutte contre deux autres apprentis voleurs, si bien que le sombre grenier se trouvait transformé en champs de bataille où l'on ne voyait plus guère que les pieds des combattants.

Au beau milieu de la bagarre et du tumulte grandissant, on entendit une perçante voix d'enfant qui criait :

— Au feu ! Au feu ! Mon lit brûle !

Un des charbon ardents avait roulé sur l'une des paillasses et la flamme, s'élevait se tordant et pétillant, au milieu d'une épaisse colonne de fumée, jusqu'aux solives.

Ce cri et cette découverte furent suivis d'une épouvantable clameur.

— Au feu ! Au feu ! répétaient les enfants, dégringolant l'escalier, en proie à une terreur mortelle.

Maurice entoura de ses bras le pauvre petit André, qui fondait en larmes le souleva, et descendit l'escalier avec son fardeau humain.

Le grenier était plein de fumée.

Gaspard Mourier et sa femme accoururant, portant des seaux emplis d'eau. Ils en répandirent le contenu sur la paillasse enflammée et quelques uns des « élèves » ayant recouvri quelque présence d'esprit, s'employèrent pour apporter de nouveaux sceaux d'eau, qui eurent bientôt raison de l'incendie. En quelques minutes, il fut heureusement étouffé en son germe et tout danger se trouva écarté.

Mais à cette première scène en succéda une autre, encore plus terrible. Gaspard, écumant de fureur et sacrant contre la bande d'incendiaires qui avaient manqué faire s'écrouler son Institut sur sa propre tête, était aller décrocher sa cravache et se mit à en distribuer, à tour de bras, des coups furieux à ses élèves, sans s'inquiéter s'il atteignait des coupables ou des innocents.

Les petits malheureux essayèrent de se refugier dans leur lit, mais sans échapper à la rage vengeresse de leur professeur. Mourier tira à lui couvertures et matelas et continua à rosser avec un redoublement d'énergie, les jeunes incendiaires, étendus sur le plancher, où ils se tordaient commes des vers.

Maurice et Prunelle s'attachaient à protéger de leur corps le petit André. Mais ils ne purent faire que leur nouvel ami n'attrapât, en pleine figure, un coup de cravache, dont la trace se mit aussitôt à enfler.

Le pauvre enfant, à moitié évanoui et que l'excès de son angoisse empêchait, non seulement de remuer aucun membre, mais d'articuler une plainte, resta étendu sur le plancher.

Enfin, l'oncle Gaspard s'arrêta de frapper, épuisé de fatigue. Il vomit encore quelques injures et quelques blasphèmes puis se retira, laissant livrés à eux-mêmes ses élèves meurtris et pleurant, dans leur galetas encore tout rempli de fumée.

On l'entendit encore quelque temps sacrer, gémir et se plaindre mais de guerre lasse, tout redevint silencieux et l'on ne distingua

plus sous le grenier, ouvert à tous les vents, que la respiration oppressée des dormeurs.

André, lui aussi, s'était endormi. Sa main droite reposait sur la poitrine de son ami et son défenseur, Maurice, et la gauche sur la cicatrice causée, sur sa pauvre joue, humide de larmes, par la cravache de son bourreau.

C'est ainsi que l'enfant adoré de l'infortuné capitaine Dreyfus et de la non moins éprouvée Lucie passa sa premier nuit sous le toit de Gaspard Mourier, professeur de vol et de mendicité, à l'usage de la jeunesse parisienne.

LXV

La caméristе de madame de Bellancy

Sitôt que Lucie eut quelque peu repris ses forces et fut en état de quitter le lit, elle se livra à toutes les recherches possibles pour retrouver le petit André, activement aidée en cela, nous n'avions pas besoin de le dire, par son beau-frère Mathieu.

Au cours de nombreux entretiens, ils s'occupèrent de forger un plan, pour soumettre le sinistre major à une surveillance de tous les instants.

Il pensaient, en controlant la moindre des démarches du gentilhomme-bandit, pouvoir bientôt retrouver le trace de l'enfant volé.

La chose, cependant, ne paraissait rien moins que facile. Il aurait été quasi impossible de pénétrer chez Esterhazy sous un

prétexte quelconque. Le beau ténébreux était assez malin pour tenir fermée sa tanière à toute figure inconnue et Baptiste, son fidèle valet de chambre, que Mathieu Dreyfus avait à maintes reprises essayé de corrompre à prix d'or, avait toujours repoussé ses offres avec indignation.

Cependant Mathieu eut une idée.

— « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu est, » s'écria-t-il soudain. à sa belle-sœur. Le vieux dicton est d'excellente application dans le cas présent, Le sinistre major fréquente beaucoup l'hôtel d'une certaine madame de Bellancy, qui, d'après ce que j'ai appris est sa maitresse et sa plus intime conseillère. Qui plus est, je soupçonne plus que jamais, cette madame de Bellancy, qui depuis quelque temps s'est montée, aux Champs Elysées, une villa, où elle donne à jouer aux aigrefins et aux pigeons les plus en vue de tout Paris, de ne faire qu'une avec la femme voilée mêlée à l'enlèvement de notre cher petit. Souvenez-vous, Lucie, de ce que je vous ai raconté à ce sujet, d'après les recits de Georgette et du vieux Michon, non encore guéri de ses blessures et que je fais soigner à mes frais dans une honnête famille du quartier.

Cette dame, qui avait pris place, d'abord, dans le ballon captif, a, en quelque sorte forcé, par ses insistances, notre jeune bonne et le vieux caporal à faire embarquer aussi notre enfant. Elle portait, alors, un voile épais, que empêcha Georgette de distinguer son visage. Mais le brave Michon, qui a accompli avec eux le terrible voyage aérien, terminé par une catastrophe, et s'est, par conséquent, trouvé pendant plusieurs heures en compagnie de cette inconnue, soutient avec énergie qu'elle lui a laissé voir, en écartant son voile, un visage traversé en biais d'une grande cicatrice. Or, d'après les renseignements que j'ai fait prendre, cette madame de Bellancy est affigée de la même et caractéristique balafre.

— Mais, s'écria Lucie, avec impatience, ne serait-il pas plus

simple de la faire arrêter, sous l'accusation de vol d'enfant, de provoquer sa confrontation avec Michon et de la contraindre ainsi à confesser ce qu'elle a fait du pauvre enfant ?

Mathieu Dreyfus secoua la tête.

— Si la chose eut été possible, ma chère Lucie, croyez que je le l'aurais fait depuis longtemps, répondit-il. Je dois même vous dire que j'ai travaillé d'abord dans ce sens. Mme la Brière, la femme du préfet de police, m'est très dévouée, comme vous le savez. Je l'ai priée de bien vouloir m'introduire auprès de son mari. Et cette noble dame qui nous est redevable de la vie, à Alice et à moi, qui l'avons tirée des mains des violateurs de sépultures, prêts à la rendre à la mort, dont elle venait de s'éveiller, à satisfait aussitôt à mon désir.

Je communiquai à M. la Brière l'enlèvement d'André, que déjà lui avait connaitre un rapport en règle de la police, je lui en appris les détails qu'il devait ignorer et le suppliai de bien vouloir obtenir un mandat d'arrêt contre madame de Bellancy. Mais l'honorable préfet ne put faire droit à ma demande, n'étant point du tout persuadé que la disparition d'André fut le résultat d'un guet-apens...

Lucie fit un geste d'étonnement.

— A quoi donc, le chef suprême de la police, attribue-t-il, alors, la perte d'André ? dit-elle d'un ton amer.

— Monsieur la Brière est convaincu que le ballon captif ne s'est détaché de son ancre qu'à la suite d'un cas fortuit. De nombreux témoins ont bien pu affirmer que la corde avait été tranchée, mais le préfet croit qu'un gamin, ou un jeune homme, ayant gagné un couteau neuf, à quelque jeu de hasard de la foire de Saint Cloud, aura voulu en essayer le fil sur le cable, sans avoir intention de le trancher entièrement. M. la Brière croit aussi qu'André et la dame voilée sont tous deux tombés dans la rivière, et que l'enfant s'y est noyé. Cependant, j'ai fait sonder tous les cours d'eau, sans rien découvrir. Pardonnez moi

ma chère Lucie, de vous entretenir de si tristes sujets, mais il est malheureusement impossible que des corps de noyés restent emprisonnés dans la vase et peuvent échapper à toute recherche.

Lucie essuya les larmes que ses paroles lui avaient fait venir aux yeux et répondit avec fermeté :

— André n'est pas mort. La voix de mon cœur me dit qu'il existe et que je le retrouverai. Il ne s'agit point ici de se payer d'opinions, plus ou moins plausibles, mais d'exiger des preuves. Si mon enfant s'était noyé, la dame qni l'avait attiré dans la nacelle du ballon captif, devrait s'être noyée également. Or, elle existe et nous savons qu'elle se donne le nom de madame de Bellancy. Pour moi il s'ensuit clairement qu'André n'a pas péri.

— Mais M. la Brière n'est point persuadé du tout que Mme de Bellancy et la femme voilée qui a enlevé André, soient la même personne, fit observer Mathieu Dreyfus, en arpentant la chambre à grand pas. Une cicatrice, telle que la décrit Michon, ne prouve rien à ses yeux, Paris contenant de milliers de personnes, marquées de la même facon. Enfin, pour être bref, il m'exprima ses regrets de ne pouvoir donner suite aux nouvelles recherches que je lui demandais et surtout de ne point oser prendre sur lui l'arrestation injustifiable de Mme de Bellancy. Je dus me retirer sans avoir abouti à aucun résultat.

— Dans ce cas, nous aviserons à rassembler des preuves plus fortes, dit Lucie d'une voix assurée. Je suis complètement de votre avis, mon frère. Nous ne pouvons plus perdre des yeux cette Bellancy, si nous voulons arriver à pénétrer les trames secrête de l'infâme Esterhazy. Il s'agira donc, maintenant, de trouver un moyen de faire approcher sa maitresse, sans qu'elle puisse se douter de notre surveillance.

Ce moyen leur fut heureusement fourni quelques jours après, et cela par le grand maître qu'on appelle le hasard.

Mathieu Dreyfus déjeunait avec Lucie, et Georgette les servait à table.

Il lisait le journal et, contre sa coutume, laissait errer ses yeux distraits sur le page d'annonces.

Soudain, déposant le journal sur la table, il s'écria avec tous les signes d'une joyeuse surprise.

— Voici où se montre directement le doigt de la Providence, ou je ne m'appelle plus Mathieu Dreyfus !

Fort étonnée, elle-même, de cette exclamation, Lucie en demanda la cause.

— Rien qu'une toute petite annonce, ma chère Lucie, répondit Mathieu. Ecoutez plutôt, et je parie que le texte vous en semblera tout plein d'intérêt.

Pendant que Georgette entassait sans bruit, sur un plateau, les tasses et les assiettes, ayant servi au déjeuner, Mathieu se mit à lire, à haute voix :

ON DEMANDE DE SUITE

une femme de chambre, sachant coiffer et au courant du service, auprès d'une dame de condition. S'adresser personnellement, l'après-midi, de 4 à 6 heures, chez Mme de Bellancy, Champs-Elysées n° 46.

Un instant, les yeux de Lucie brillèrent, pleins d'espoir, et ses joues se colorèrent d'une teinte rose. Mais presque aussitôt, elle fit entendre un soupir et laissa aller sa tête attristée sur sa poitrine.

— Oui, dit-elle d'un air pensif, c'était là une idée séduisante mais impraticable, hélas !

— A quoi donc songez-vous, Lucie ? demanda Mathieu.

La jeune femme eut un triste sourire.

— Je me disais, répondit-elle, qu'il serait excellent pour le bon résultat de nos plans, que je pusse remplir, en personne, l'office de femme de chambre, auprès de cette madame de Bel-

lancy Rien ne se passerait dans cette maison que je n'observasse, et sans aucun doute j'en entendrai assez pour être bientôt sur la trace de mon cher petit André. Mais ce n'est là qu'une idée en l'air, ajouta-t-elle avec un nouveau soupir. Le sinistre major me connaît trop bien pour que je puisse garder seulement un jour le masque indispensable à semblable comédie... Non, à mon grand chagrin, il faut renoncer à ce moyen de pénétrer personnellement dans la maison de madame de Bellancy et qui, hors moi, aurait le courage et l'abnégation voulues pour tenter une pareille entreprise ?

— Moi ! répondit une voix claire et assurée, celle de Georgette.

Mathieu et Lucie regardèrent la jeune fille, d'un air stupéfait.

— Oui, moi, vous dis-je ! reprit Georgette, avec une sorte d'enhousiasme. J'irai m'engager comme femme de chambre auprès de cette femme et, croyez-moi, je saurai y ouvrir les yeux et les oreilles de façon à ce que rien n'échappe à mon attention ! Je serai le mauvais ange de madame de Bellancy et nuit et jour j'épierai sa veille et son sommeil.

Lucie se leva vivement sauta au cou de Georgette et la serra avec transport contre son sein.

— Tu ferais cela pour moi, pour mon enfant, pour ma malheureuse famille ! s'écria-t-elle. Oh ! chère fille du bon Dieu ! Mais non, non, je ne puis pas accepter ton sacrifice ! Tu ne sais pas toi-même, sans doute, à quoi tu t'exposes ! L'entreprise à laquelle tu offres de te dévouer peut te coûter la vie !

— Je le sais, répondit Georgette avec un sourire tranquille.

— Le sinistre major, madame de Bellancy, la plupart de ceux qui t'environneraient dans cette maison maudite, sont des malfaiteurs. D'eux tu aurais tout à craindre, même la mort !

Georgette resta impassible.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle d'un ton résolu, je sais fort bien ce que je risque. Je n'ignore point qu'un espion qui s'introduit dans le camp ennemi, pour en surprendre les

secrets, n'a point de merci à attendre s'il est pris sur le fait. Et c'est dans cette position que je me trouverai dans la maison de Mme de Bellancy. Si l'on m'y reconnait, si l'on y soupçonne mes desseins, le major Esterhazy et sa maîtresse feront tout au monde pour m'empêcher de parier et de les combattre. Mais cela ne pourrait me dissuader un seul instant de ma résolution. D'ailleurs il est de mon devoir d'agir comme je le fais.

— Votre devoir ? s'écria Mathieu.

La jeune fille inclina la tête :

— Si je n'ai rien à me reprocher dans l'enlèvement du petit André, répondit-elle, avec une émotion croissante, il n'en est pas moins vrai qu'il se trouvait confié à ma garde. C'est à moi, qu'on l'a arraché. Et c'est pourquoi, c'est moi qui dois le ramener en vos bras.

Mathieu Dreyfas se leva et, tendant la main à Gorgette :

— Je vous ai toujours considéré comme une bonne et courageuse fille, dit-il, mais maintenant je vous admire. Mais il nous faut examiner, maintenant, les précautions à prendre pour qu'Esterhazy ne vous reconnaisse pas, car, si je ne me trompe, vous devez déjà avoir été, au moins une fois de votre vie, en rapport avec ce sombre coquin ?

Georgette soupira profondément en songeant à l'heure fatale ou elle avait été arrachée du cœur de Léon Magnin par la criminelle tentative du beau ténébreux.

Depuis ce jour, une haine profonde s'était emparée de son cœur contre l'auteur de tous ses maux.

Et maintenant, se elle jurait à elle-même, de tout mettre en œuvre pour démasquer la misérable créature dont il avait fait sa maîtresse.

— Le comte Esterhazy et madame de Bellancy répondit-elle à Mathieu, ne m'ont vue qu'une seule fois et fort incidemment. Ils ne se sont trouvés que quelques heures en ma société, non à la clarté du jour, mais à la pâle lueur d'une lampe campag-

narde. Je suis certaine qu'ils ne me reconnaîtront ni l'un ni l'autre.

— Mais tu es si jolie, Georgette, intervint Lucie, si jolie et si sympathique que celui qui t'a vue une fois ne doit plus pouvoir jamais t'oublier.

— Je sais un remède à cela, s'écria Dreyfus. Votre plus belle parures ce sont vos blonds cheveux, mademoiselle Georgette. Que penseriez-vous de les faire teindre en noir ?

La jeune fille, qui avait rougi à ce double éloge de sa juvénile beauté, répondit qu'elle consentait à tout ce qui serait jugé nécessaire.

— Mais, ajouta Dreyfus, il vous faudra naturellement teindre aussi vos cils et vos sourcils.

— Il y a encore une difficulté, dit Mme Dreyfus. Mme de Bellancy n'engagera certainement point une femme de chambre non munie des certificats habituels.

Mais Mathieu avait réponse à cela aussi.

— Je connais assez de dames du meilleur monde, dit-il, qui s'empresseront de les rédiger de confiance.

— Mais, demanda encore Lucie, sa future maîtresse stipule surtout qu'il faudra savoir coiffer. Or, je ne te connais pas ce talent là, ma pauvre Georgette.

— Rassurez-vous encore de ce côté, répondit la jeune fille. Dans le pensionnat où mon père m'avait placée, je me suis souvent amusée à coiffer mes compagnes, à leur tailler les cheveux, à leur faire des boucles et des frisettes, d'après les indications précises d'un journal de mode. Et j'y étais devenue plus adroite que n'importe quel spécialiste. Si madame ne s'en est jamais doutée, c'est qu'elle se coiffe elle-même. Ce qui n'était autrefois qu'un jeu pour moi va me devenir d'une utilité énorme. On n'apprend jamais rien de trop, en ce bas-monde.

Tout bien entendu et convenu, Georgette se disposa à entrer, le jour même, dans la peau de son nouveau rôle.

Mathieu s'était chargé de tout. Il revint d'un des premiers parfumeurs de Paris avec une teinture merveilleuse qui, en moins de rien, métamorphosa la jeune blonde, à physionomie allemande, en piquante Andalouse. Ses tresses, couleur d'épis mûrs, revêtirent l'éclat et le lustre de l'ébène.

Au moyen d'un fin pinceau, Lucie lui peignit elle-même les cils et les sourcils et s'écria, avec une entière franchise, que le noir, en modifant du tout au tout le caractère de la figure, donnait encore plus d'éclat à son teint et à son regard.

Mathieu fit apporter une malle, portant en clous de cuivre, le nom d'Antoinette Verdier et contenant le trousseau séant à une femme de chambre de bonne maison, linge et habits.

Le livret, revêtu des certificats les plus flatteurs et les plus autorisés, était également au nom de Mlle Antoinette Verdier, sous lequel elle devait se présenter chez Mme de Bellancy.

Avant tout, Mathieu Dreyfus lui fit remarquer, sur l'un des côtés du coffre, un compartiment à secret, que personne n'y eut soupçonné, sans en être averti.

Cette double paroi s'ouvrait au moyen d'un ressort également caché.

Le compartiment contenait différentes choses de grand intérêt et indispensables pour la réalisation des plans de Georgette.

D'abord un petit poignard, dans sa gaîne de cuir. La lame en était d'acier anglais supérieurement trempée, bien aiguisée et se terminait en une pointe fine.

Georgette ne devait pas hésiter à s'en servir si sa vie se trouvait menacée.

A côté du poignard, se trouvait une petite lanterne sourde, qui pouvait se plier, de façon à pouvoir se porter en poche.

Lorsque l'on veut surprendre les secrets des autres et que l'on n'a, pour tout moyen d'action, que la ruse, opposée à la violence, il ne faut pas faire fi de l'outillage des voleurs.

Le compartiment secret contenait encore quelques petits flacons dont l'un rempli d'un puissant anesthésique.

Mathieu recommanda à Georgette de se montrer prudente dans son emploi, attendu qu'à trop forte dose, le liquide peut entraîner la mort du patient.

Dans un autre flacon se trouvait l'encre particulière dont la jeune femme devait se servir pour correspondre avec Lucie et Mathieu.

Les caractères, écrit au moyen de cette encre, ne demeuraient visibles que quelques instants après qu'ils avaient été tracés et ne laissaient subsister que la plancheur du papier.

C'était à celui qui recevait la lettre, à la tremper dans un certain réactif chimique, qui faisait reparaître les caractères, redevenus parfaitement lisibles.

Une de ces lettres dut-elle tomber entre les mains du comte ou de sa maîtresse, ils ne pourraient y voir autre chose qu'une feuille de papier blanc.

Il fut convenu encore qu'en aucun cas Georgette n'écrirait à l'adresse de Mathieu Dreyfus, le docteur Henri Burger ayant consenti à servir d'intermédiaire entre la jeune fille et son ami.

Tout étant règlé ainsi, il ne manquait plus qu'une chose au plan si adroitement tramé, l'engagement de Georgette par Mme de Bellancy.

Aussi, pour ne pas être devancée, la jeune fille se rendit, vers quatre heures de l'après midi, à la villa habitée par cette noble dame...

Après qu'on l'eut fait attendre un temps assez long dans l'antichambre, elle fut introduite.

Le cœur de Georgette battit fort au moment où on la fit entrer dans les somptueux appartements du premier étage.

Du premier coup d'œil elle reconnut dans la dame, assise, en peignoir de soie, dans un charmant boudoir, la soi-disant com-

tesse de Rochemaure qui était venue frapper, avec Esterhazy, par une nuit à jamais maudite, à la ferme de Montreuil.

Mais en même temps, aussi, Georgette retrouva en elle, la taille, la prestance et l'allure de la dame voilée qui, ayant pris place, avant André, dans la nacelle du ballon captif, s'était offerte à prendre l'enfant, l'empêchant ainsi d'entrer avec lui dans cette nacelle.

Oui, c'était bien la misérable qui avait commis le crime odieux de ravir à la famille Dreyfus son innocent favori.

Georgette dut se faire violence pour ne point fondre sur l'atroce femme et ne pas lancer le nom de voleuse d'enfants à sa face, conservant toujours les caractères d'une admirable beauté en dépit de la balafre qui la partageait en deux.

Disons-le, cette cicatrice était bien moins apparente, maintenant, que peu de jours après la guérison de l'horrible blessure.

Comme on s'en souviendra, Tête-de-mort s'était servi pour la faire d'un couteau bien affilé.

La suture des lèvres s'en était opérée d'autant plus facilement et, aujourd'hui, on n'y pouvait plus voir qu'une longue ligne rouge, encore adoucie par les poudres et les crêmes au moyen desquelles les dames dissimulent tant d'autres choses.

L'inquiétude de Georgette s'accrut encore, bien qu'elle la cachât avec une incroyable puissance sur elle-même, lorsqu'elle s'aperçut que Mme de Bellancy n'était pas seule dans son boudoir.

Un homme s'était levé du sofa placé entre deux fenêtres.

C'était le sinistre major.

La cigarette aux lèvres, encadrées de ses moustaches et de sa barbiche noires, les mains indolemment passées dans les poches de son pantalon, il s'avançait vers elle.

Ses yeux brillèrent d'un feu lubrique en s'arrêtant sur la jeune fille avec une évidente admiration.

Il sembla à Georgette que tout son sang se figeait dans ses veines.

Et dans son cœur, la honte de se voir ainsi insolemment regardée lutta avec les mouvements d'une violente haine.

C'était donc là le lâche qui avait brisé sa vie ! C'était contre lui que dans une mansarde de la ferme paternelle, bientôt en flamme, elle avait dû défendre sa pureté avec le courage du désespoir.

C'était lui, enfin, qui lui avait arraché Léon, en faisant naître dans l'esprit de ce dernier d'odieux soupçons, que disons-nous, une décevante certitude !

Quelle pénible et complète abnégation de toute dignité que de devoir se contenir en présence de l'affreux couple et combien durement lui pesait le rôle, tout de soumission et d'humilité, qu'elle avait librement accepté tout à l'heure.

Pourrait-elle le jouer jusqu'au bout ?

Oui. Elle le pourrait, parce qu'elle le voulait.

Georgette soutint vaillamment l'épreuve.

Elle soumit à Mme de Bellancy les brillants certificats accordés à Mlle Antoinette Verdier et assura à madame que si elle la prenait à son service, elle n'aurait pas lieu de s'en repentir.

La jeune fille remarqua avec satisfaction que ni le sinistre major, ni sa maîtresse ne l'avaient reconnue.

A la vérité, sa transformation de blonde en brune était si complète et la changeait si fort que son père aurait passé à côté d'elle dans la rue sans la reconnaître.

— Ces certificats sont excellents, dit Mme de Bellancy, après avoir attentivement pris connaissance du livret de l'aspirante camérière. Mais, ma chère, à toutes les qualités qu'on vous accorde là dedans, il faudrait en joindre trois qui n'y sont point mentionnées. Premièrement, je suis un peu capricieuse et il faudra exécuter sans observations tout ce que je vous commanderai, quelques bizarres et incompréhensibles que puissent parfois vous paraître mes ordres.

— Que madame me commande, mon devoir est de lui obéir.

— Fort bien. Secondement, vous saurez que je reçois ici

nombreuse et riche compagnie. Vous vous montrerez polie et prévenante à l'égard de mes visiteurs sans jamais franchir, vis à vis des messieurs, les limites que vous impose votre situation assujétie. On vous dira, sans doute, que vous êtes belle. A de pareils propos vous ne répondrez jamais rien.

En parlant ainsi, madame de Bellancy observait du coin de l'œil le beau ténébreux qui souriait dans sa moustache.

Georgette avait parfaitement compris sa future maîtresse.

La dame à la cicatrice ne voulait point trouver en sa femme de chambre une rivale, du goût de son amant.

Une légère rougeur monta aux joues de Georgette et cette rougeur là n'était point artificielle.

— Je me considère comme une simple servante, madame, répondit-elle en baissant les yeux, et je n'ignore point ce qui convient à mon état.

Cette réponse parut encore plus satisfaisante à madame de Bellancy que la première.

— Maintenant, reprit-elle, j'en arrive à la question capitale. Je reçois nombreuse et joyeuse société. Chez moi, on joue, on boit, on soupe, on s'amuse comme on l'entend. Cette façon de vivre scandalise certains puritains. Quoique je tienne fort peu à l'opinion du monde, je ne veux cependant point que mes domestiques rendent public tout ce qu'ils voient ici. Savez-vous vous taire ?

— Les secrets de ma maîtresse deviendront les miens et je les garderait tout aussi soigneusement.

— Dans ce cas, vous pouvez vous considérer comme engagée. Je donne cent francs par mois, mais lorsque je suis contente de mes sujets je ne regarde point à quelques louis de plus ou de moins.

— Madame est bien bonne ! s'écria Georgette en un transport de joie qui, lui, n'était pas feint non plus.

Enfin, l'envoyée de la famille Dreyfus avait trouvé une brèche pour s'introduire dans la forteresse ennemie.

Il fut décidé que Georgette ou plutôt Antoinette, entrerait en fonctions le même soir.

— En se retirant « pour aller chercher sa malle » la jeune fille remarqua que les yeux du beau ténébreux restaient attachés sur elle et la suivaient jusqu'au seuil du boudoir, avec l'avide expression de luxure, qu'elle ne lui connaissait que trop.

Georgette ne se rendit pas directement de la villa des Champs-Elysées à l'hôtel de la rue Fourchambault. Craignant que Mme de Bellancy n'eut attaché quelqu'espion à ses pas, elle se mit à errer dans un dédale de rues, et au bout d'une heure seulement, fort loin de son domicile, sauta dans un fiacre qui la ramena grand train,

Lorsque Lucie apprit le succès de la démarche, elle serra avec effusion Georgette contre son cœur. Mathieu, lui aussi, serra la main à la jeune fille, en l'assurant que jamais il n'oublierait le service éminent que, de sa propre impulsion, elle avait offert de leur rendre.

Tous trois se réjouirent, car, sans nul doute, à partir de ce jour, ils avaient fait un pas de géant vers le but final.

Posséder un fidèle émissaire dans la maison où Esterhazy ourdissait les trames dont les attaches leur avaient échappé si longtemps, n'était-ce point le tenir bientôt à merci et pouvoir le démasquer en lui arrachant ses innocentes victimes ?

— Et maintenant que Dieu vous protège ! s'écria Mathieu Dreyfus. Pour la première fois, depuis bien longtemps, mon cœur est de nouveau rempli d'espoir. Je commence à croire que nous réussirons enfin à prouver au monde entier l'innocence de mon malheureux frère, souffrant le martyre sur l'Ile du Diable et qu'il nous sera donné de serrer le petit André contre notre cœur !

— Oh ! alors, balbutia Lucie, répandant un flot de larmes, alors, la vie pourra encore être belle et joyeuse pour nous tous !

Le même soir, Georgette emménagea avec sa malle, chez Mme de Bellancy pour y remplir son nouvel emploi.

Elle était devenue maintenant, Mlle Antoinette Verdier, femme de chambre de la maîtresse d'Esterhazy !

LXVI

Une visite mystérieuse

Depuis huit jours, Mlle Antoinette était entrée en fonctions, et bien que ce temps n'eut point suffi à lui valoir l'entière confiance de sa maîtresse, l'adroite et intelligente jeune fille avait su s'attirer lee marques de sa satisfaction croissante.

En réalité ce n'était point là chose précisément facile.

Lorsque Pompadour, en engageant Antoinette Verdier, lui avait avoué être un peu capricieuse, pour la première fois de sa vie, peut-être, elle n'avait pas menti.

Les caprices de Mme de Bellancy, rendaient souvent bien lourde la tâche de ses caméristes.

Madame de Bellancy avait des moments de franche et entière amabilité. Dans ces moments là, il lui arrive de distribuer vêtements et bijoux à ceux de ses domestiques qui l'approchaient de plus près.

Mais lorsqu'elle était de mauvaise humeur, elle traitait ses malheureux sujets comme les femmes de boyards russes n'auraient point osé, autrefois, traiter leurs serves.

On ne pouvait plus rien faire à son goût.

A la moindre chose qui lui déplaisait — elle n'aurait souvent pu dire pourquoi — elle accablait le coupable des plus basses injures, reste, probablement de sa basse origine, et de sa première éducation.

Dans sa colère, elle réduisait en miette des vases et des bibelots de prix et allait jusqu'à jeter ses pantoufles à la tête de ceux qui avaient eu le malheur de la mécontenter.

Ordinairement, elle rachetait ces brutalités par des petits cadeaux et retenait ainsi par intérêt autour d'elle bien des yeux qui, autrement, l'auraient fui comme la peste. Puis, disons-le, étant donné son « genre d'affaires » il aurait pu lui être fort désagréable de se voir plantée là par des valets au courant des mystères de sa villa et désireux de se venger d'elle.

Ainsi, elle avait donné, en dot, une jolie somme à la caméristе remplacée par Georgette, bien qu'elle sut pertinemment que l'indiscrète avait juré d'elle auprès du boulanger et du boucher.

Mais « Antoinette » savait se plier à tous les caprices de sa maîtresse. Elle avait découvert, d'ailleurs, la source de ces bourrasques avec leurs causes déterminantes et la raison de leurs solutions.

Lorsque le comte Esterhazy paraissait à l'heure convenue auprès de son exigente maîtresse et ne lui avait point donné quelque sujet de jalousie, la Bellancy rayonnait de bonheur. On l'entendait chanter et rire et, en parfaite intelligence avec son entourage elle trouvait bon tout ce que faisaient ses gens.

Mais la carte tournait si le beau ténébreux laissait passer un ou plusieurs jours sans lui rendre visite ou quand il se montrait moins tendre et empressé à son égard.

Alors, elle devenait presque folle.

Cette femme adorait son amant avec une passion sans bornes qui aurait été hautement à louer, venant d'une âme moins

criminelle et moins corrompue et s'adressant à un objet plus digne d'un tel attachement.

Pour les démasquer, malgré toute sa vigilance, Georgette n'avait rien remarqué de bien particulier dans la maison.

Tous les soirs régulièrement on y jouait et la société qui se rassemblait autour du tapis-vert se composait de deux éléments assez équivoques, tant du côté femme que du côté cavalier. Les premières appartenaient toutes à ce qu'on a nommé le demi-monde et leurs servants à des milieux encore plus mal famés, si possible

De temps à autre, on introduisait quelque riche pigeon que chacun s'efforçait de plumer radicalement. Georgette croyait même s'être aperçue que l'on trichait volontiers, au jeu de madame de Bellancy.

Cependant, rien de tout cela n'aurait pu être nettement prouvé surtout par elle qui, en face de la justice, n'aurait été qu'un ver de terre à côté de la riche et audacieuse aventurière.

Pas un mot concernant André, n'avait été prononcé en sa présence et pas un mot non plus ayant trait au martyr de l'Ile du Diable. Jusqu'ici elle n'avait rien pu surprendre, ce qui la décourageait fort. Aussi avait-elle fait part de sa situation à Mathieu Dreyfus, afin de l'engager à patienter.

Bientôt, pourtant, un terme viendrait à cet état de choses.

Certaine nuit que, vers deux heures, Georgette avait reconduit le dernier visiteur, jusqu'à la grille du jardin, elle se disposait à rentrer, pour regagner son lit.

La jeune camériste tenait à la main une lanterne sourde, dont elle projettait le rayon devant elle pour reconnaître son chemin dans les ténèbres.

Déjà elle avait atteint le perron, lorsqu'un léger cri lui fit faire un bon de côté.

Quelque chose avait remué derrière un grand orme planté fort près de la villa.

Georgette vit s'avancer vers elle un personnage d'aspect peu ordinaire. C'était un homme dont une jeune fille, sans défense n'aurait pas, seule, eu raison de s'effrayer. Il aurait certes fait reculer quiconque l'eut rencontré, le soir, sur un chemin écarté.

Le corps maigre et efflanqué de l'inconnu n'était couvert que d'affreux haillons. Il portait un vieux bonnet, posé de travers sur un crâne presque chauve. Son visage, que l'intempérance avait teint en couleur brique, était hérissé de poils gris, irrégu- llèrement coupés.

Ce peu rassurant visiteur s'appuyait, de plus, sur un grand et fort bâton qui, dans de pareilles mains pouvait devenir une arme terrible.

Lorsque Georgette, la vaillante fille, se fut quelque peu remise de son saisissement, elle s'adressa à l'inconnu, mais sans faire mine de le redouter en rien et ne faisant point un pas en arrière :

— Que faites-vous dans ce jardin? Ne savez-vous pas que vous vous trouvez ici dans une propriété privée? Tenez, la bas se trouve une haie. En passant par dessus vous vous retrouverez sur la voie publique.

L'homme au bâton noueux, en forme de massue, souleva légèrement son bonnet crasseux et se mit à rire.

Ce rire était celui d'un ivrogne. L'éclat fiévreux des yeux, attestait, d'ailleurs surabondamment, l'abus, que le vagabond avait du faire de la bouteille, dans le courant de la soirée et de la nuit.

Son haleine infectait l'alcool à quinze pas.

— Propriété privée! balbutia-t-il, d'une langue pâteuse. Cela vous plait à dire, ma fille, mais ça ne durera plus longtemps ainsi. Bientôt, il n'y aura plus de propriété privée. Tout sera en commun. Et que je sois damné, si alors, moi aussi, je ne verse point tout mon argent dans la caisse commune.

En disant ces derniers mots, l'intrus retourna les poches trouées

de son pantalon, dont naturellement il ne tomba pas un centime.

— Retirez-vous, dit Georgette avec fermeté. Retirez-vous, ou j'appelle les gens.

— Quoi ! Vous prétendriez me faire jeter hors d'ici ! s'écria l'ivrogne avec colère. C'est ce dont votre maîtresse ne vous aurait guère de reconnaissance, croyez-moi. Car elle connait bien le père Carousse et saurait le défendre contre tous !

Georgette prêta aussitôt à l'aventure un intérêt particulier. Elle s'était souvenue du proverbe : « Des enfants et des ivrognes on tire toujours la vérité. »

Qui sait si ce Carousse ne lui apprendrait point quelque précieuse particularité au sujet de la maîtresse d'Esterhazy ?

— Vous prétendez donc connaître madame de Bellancy ? demanda-t-elle d'une voix moins rude.

— Si je la connais !... Je l'ai fait aller à dada sur mes genoux !

— Vraiment !... Chez ses parents, alors, dans leur maison. Où demeuraient-ils, déjà

L'ivrogne la menaça du doigt, riant et chancelant sur ses jambes.

— Vlà comme on cherche à vous tirer les vers du nez ! dit-il Mais vous n'êtes pas assez forte, mamzelle, pour cette opératio là. Retenez ceci une fois pour toute : Le père Carousse cause volontiers, mais il n'en dit jamais plus qu'il n'en veut dire, et cela dans quelqu'état qu'il se trouve, eut-il lampé des foudres d'absinthe, de cognac ou d'eau-de-vie de marc. Ce que j'ai bu ce soir ne regarde personne. Qu'importe le liquide, puisque tous ils doivent passer par le même estomac ! Suffit !

— Vous n'êtes certainement pas venu ici pour me débiter de pareilles sottises ? reprit Georgette. Or ça, dites-moi clairement ce que vous désirez, ou retirez-vous sans plus attendre.

— Ce que je désire ? En voilà une question ! Ne voyez-vous

point à l'élégance de ce costume de soirée que je viens rendre une visite.

— Une visite, et à qui cela ?

— Mais à la maîtresse de céans, à la noble dame de Bellancy.

— Quoi ! Au milieu de la nuit ?

— Nuit ou jour, elle recevra le père Carousse avec plaisir.

— Mais moi, je me garderai bien de vous introduire. Madame me demanderait si je ne suis pas folle.

Ces paroles déterminèrent chez l'ivrogne un nouvel et retentissant accès de gaité !

— Tu es une ravissante soubrette ! s'écria-t-il. Tiens, il faut que je t'embrasse !

Et, les bras étendus, dont la chair cuivrée apparaissait par de nombreuses ouvertures, il s'avança, en chancelant, vers Georgette qui, effrayée, cette fois, recula de plusieurs pas.

L'odeur infecte de l'haleine du vieux drôle manqua de la suffoquer.

— Eh ! Eh ! Je ne suis pas de votre goût à ce qu'il parait, mademoiselle Lisette, Friquette ou Trompette ! reprit en riant le père Carousse. Si vous m'aviez connu jeune, vous ne vous seriez point rebiffée si fort à ma galante accolade. Mais qui ne veut pas devenir vieux doit se pendre jeune. A votre santé, mademoiselle !

Il tira de sa poche une bouteille plate, contenant de l'eau de vie, la porta à ses lèvres et en avala une forte gorgée.

— V'là qui est fait ! murmura-t-il, en remettant sa bouteille en place. Faut bien se remettre un peu le cœur en même temps que l'estomac ! Veuillez maintenant m'annoncer à madame de Bellancy.

— C'est ce que je ne ferai pas, répondit Georgette d'un ton résolu. Maintenant vous allez me laisser passer pour que je rentre chez nous.

— Halte ! Encore un instant mamzelle ! dit l'ivrogne. Ainsi

donc, vous refusez de m'introduire auprès de votre maîtresse Fort bien ! Ouvrez donc vos yeux et vos oreilles toutes grandes, pour voir et entendre comment le père Carousse s'annonce lui-même, certain d'être toujours le bien venu.

Le vieux vagabond porta à sa bouche édentée deux doigts de chaque main et, à deux reprises, fit entendre un sifflement semblable au cri d'un chat-huant, alors que chassé de son trou, il prend son vol en tournoyant.

Il ne s'était point écoulé une minute qu'une croisée s'ouvrît au premier étage et qu'une figure de femme se pencha au dehors, cherchant à voir qui se trouvait dans le jardin, perdu dans les ténèbres.

Georgette souffla vivement sa lanterne et se retira à l'ombre du grand orme, derrière lequel l'avait guettée l'ivrogne.

Elle avait reconnu sa maîtresse, dans la femme debout à la fenêtre et voulait s'assurer, autant que possible inaperçue, de quelle façon Mme de Bellancy répondrait a la brutale confiance au rodeur nocturne.

— Y a-t-il quelqu'un par là bas? cria la Mutilée avec une inquiétude que, seul, le son de sa voix trahissait à la vigilante observation de Georgette.

— Oui, bien, c'est moi, madame de Bellancy, répondit l'homme faisant tous ses efforts pour conserver son équilibre.

— Qui êtes-vous, d'abord ?

— De mieux en mieux ! grogna l'ivrogne. V'là qu'elle ne me reconnaît plus, à présent. Mais j'oubliai qu'il fait nuit... Suis-je bête !... Eh bien ! puisqu'il faut se nommer, je suis le père Carousse, le chiffonnier de...

— Je ne vous connais pas ! répondit d'une voix effrayée la maîtresse d'Esterhazy. Retirez-vous ou je fais chercher la police !

— Ah, ah ! Très rigolo ! Elle veut me faire arrêter ! Mais puisque je vous dis, très noble dame de Bellancy et d'autres

lieux, que j'ai à vous parler... Qu'il faut que je vous parle, car j'ai ici une lettre pour vous.

— Une lettre? De qui ça?

— D'un homme qui dans trois semaines d'ici sera plus court d'une longueur de tête.

— Parlez plus clairement, si vous voulez que je vous croie... Mais pas de noms...

— Compris! Eh bien, chère dame, il est rentré récemment à Paris un homme qui, sur les instructions de vos amis, avait entrepris un long voyage sur mer... Ne devinez-vous pas le nom, maintenant? Je ne puis pas cependant proclamer à l'univers entier qu'il s'appelle Ra...

— Silence! Attendez-moi là. Dans un instant je serai descendue et je vous introduirai.

La croisée du premier étage fut refermée avec précaution.

Georgette s'était remise de son émotion lorsque la porte de la villa, donnant sur le jardin, s'ouvrit et que Mme de Bellancy parut sur le seuil, en toilette de nuit, et, tenant à la main une bougie allumée. La Mutilée fit un signe muet à l'ivrogne qui la suivit, en chancelant, dans l'intérieur de la maison.

Le père Carousse, dans son ivresse, semblait avoir complètement oublié la femme de chambre, car il ne tenait plus aucun compte de ce qui s'était passé, un moment auparavant.

La jeune fille, rassemblant ses jupes, se tapit plus discrètement encore dans l'ombre de son arbre, pour ne pas être vue par sa maîtresse.

Ce n'est que lorsqu'elle l'eut vu disparaître que Georgette osa respirer et abandonner son abri.

Elle laissa pourtant écouler quelques instants avant de rouvrir doucement la porte et de gravir l'escalier à pas de loups.

L'épaisseur des tapis, assourdissant partout ses pas, elle se glissa, en traversant quelques autres pièces, que celles par lesquelles avait dû prendre sa maîtresse, jusqu'au boudoir attenant

à la chambre à coucher de Mme de Bellancy. Car c'est là que la Mutilée avait introduit l'ivrogne.

Le cœur battant mais résolu, Georgette se cacha derrière la lourde portière tendue entre les deux pièces.

De son hardi observatoire, elle ne perdrait pas un mot de la conversation de l'aventurière et de son visiteur nocturne.

Introduit dans le sanctuaire où, en dépit de l'ancienne perversité de Pompadour, ne pénétrait plus, maintenant, que le seul beau ténébreux, l'ivrogne s'était installé sans façon dans un fauteuil de soie capitonné.

Mme de Bellancy se tenait, les bras croisés, devant lui.

— Dévide-moi maintenant ce que tu as à m'apprendre, lui dit-elle d'un ton impérieux. Mais sois bref, car il m'est impossible de te garder longtemps ici.

— Je m'en doute bien ! répondit le père Carousse, en riant. Ma toilette, un peu négligée ne cadre point suffisamment avec l'élégance et la fraicheur de ce mobilier. Tu as fait joliment ton chemin, ma petite. Mais je l'ai toujours dit. Cette gosse devient bougrement gironde ! En vlà une qui saura faire casquer les galants !

— Au fait, s'il te plait, et n'usons point notre salive.

— Au fait, je le veux bien. Mon affaire était en fait une fort mauvaise affaire ! Ils m'avaient chopé, de nouveau, au moment où j'emportai deux couverts d'argent d'une cuisine laissé toute grand ouverte... Est-ce que c'est pas le métier des chiffonniers, de ramasser tout ce qu'on laisse trainer ? Pourquoi aurais-je fait une exception pour ces deux malheureux couverts ?..

Bref, on m'envoya siffler, pour un an, en prison... Plus de temps qu'il ne m'en aurait fallu pour réfléchir à l'horreur de ma position et à l'injustice des hommes. Je n'avais pas même de voisin de cellule et c'était le plus embêtant pour moi qui aurais bien voulu lier connaissance avec un compagnon d'infortune et converser avec lui, en faisant parler le mur... Car tous les pri-

sonniers, d'une certaine expérience entendent et pratiquent ce langage là. Mais rien à côté, qu'une cellule « incombustible » c'est-à-dire de celle-là, dont il est impossible de s'évader. N'y a que les gaillards enfermés pour quelque gros crime et qu'on veut garder au frais, qui jouissent d'un pareil logement. Merci bien! On y fourre aussi généralement, pendant la quinzaine qui précède leur exécution, les braves, mûrs pour la guillotine. Et c'est pourquoi la « cellule incombustible » est encore connue sous le nom poétique de « nourrice rouge ». Or, cette nourrice rouge resta vide pendant toute l'année que je passai au « collège » pour avoir effarouché ces deux couverts de malheur! J'avais beaux multiplier les signaux et les invites, c'était comme si je chantais. Je m'étais déjà résigné à passer ma dernière semaine iste et solitaire, comme j'avais passé les cinquante et une autres. Mais voilà justement comme mon infâme geôlier m'avait apporté mon déjeûner — un bien mauvais déjeûner — sans un seul petit verre de-casse poitrine, qui constitue pour moi la rière du matin...

Madame de Bellancy fit un geste de colère.

— T'impatiente pas, dit l'ivrogne, voilà que j'y arrive... Mais fallait bien poser les rétroactes, comme disent les avocats... Mon geôlier venait donc de me servir à déjeuner, lorsque je crois entendre toquer contre la muraille. J'écoute et, oui vraiment! On instrumentait à côté! Tu penses que je m'empressai de me rapprocher du mur où, après avoir répondu que j'écoutais, je me mis à chiffrer la communication du voisin. Je vas te donner une idée de notre dialogue. — « Qui est là, à côté de ma cellule? » demanda mon Dalègre... tu sais, le compagnon de « Latude ou trente cinq ans de captivité? »

— Mais va donc! Va donc! s'écria madame de Bellancy, incapable de se contenir.

— Je m'empressai de tirer ma botte et de lui répondre du ton : — « C'est le père Carousse. » — « Fort bien, que me

répond mon correspondant de la Nourrice rouge. Tu es justement l'homme qu'il me faut. »

— Qui était-ce ?

— Qui donc, si ce n'est l'homme dont tu vas lire la signature au bas de la lettre. J'aime mieux ne pas le prononcer, car nous autres, doyens de la vieille « pègre », nous nous faisons une loi de ne jamais prononcer nos noms, même entre nous... Bah !.. Tu sais cela aussi bien que moi. Nous devinment aussitôt une paire d'amis, mon voisin et moi...

Il me pria de bien vouloir me charger, aussitôt que je serai sorti de prison, d'une lettre qu'il me dicterait à coups frappés sur la muraille... Cette lettre t'était adressée, ou, au cas où tu ne serais point, en ce moment, à Paris, devait être remise au major comte Esterhazy...

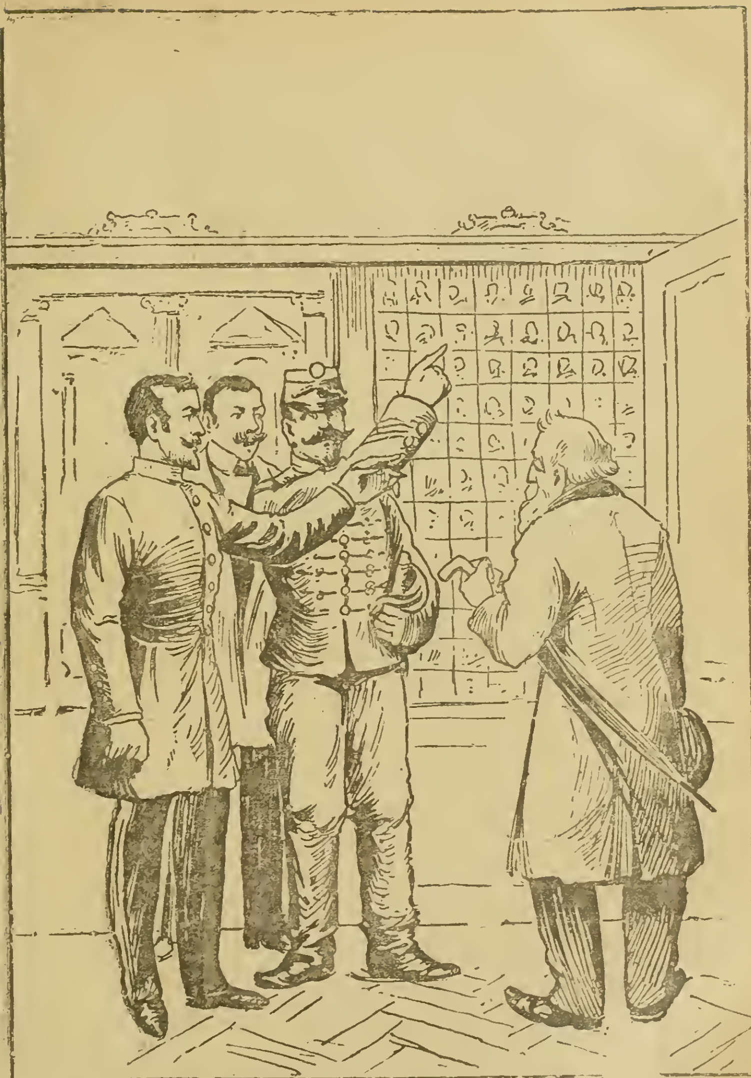
— Quoi! s'écria vivement la Bellancy.

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. Je possédais, heureusement un morceau de papier, déchiré par moi d'une pièce de mon procès, pendant que l'avocat avait le dos tourné et que j'avais eu l'adresse d'emporter avec moi en prison... Je ne te dirai pas comment ! Respect aux dames. Comme crayon, je me servis d'une cuiller à soupe, cassée par accident, par le milieu... Mon voisin dicta et j'écrivis.

Restait à te dénicher. Chose peu facile. J'ignorais que tu t'étais transformée en femme comme il faut, sous le nom de Mme de Bellancy. Le voisin t'avait désignée sous le nom que tu portais, quand toute petite tu habitais encore ma cave à chiffons, derrière les gros sacs de loques, à convertir à papier...

— Passons ! dit Mme de Bellancy.

— Passons, je le veux bien. Pas ma faute, à moi, si j'ai de la mémoire ! Dieu sait la peine que j'ai eue à apprendre de ta mère ta profession actuelle et ton présent domicile. La vieille est d'ailleurs, maintenant, soufflée comme une grenouille. M'est avis qu'elle n'en a pas pour longtemps à dégonfler... Enfin,



Cet homme est Ravaillac, le tueur de femmes.

me voici arrivé à destination !... Vlà la lettre... Le père Carousse a accompli son mandat!

Majestueusement il tira de la doublure de sa veste en lambeaux une lettre, pliée en quatre, et la présenta à la Mutilée avec une profonde révérence.

Mais cet excès de courtoisie ne lui réussit point. Il chancela sur ses jambes, décrivit une trajectoire imprévue et manqua d'aller tomber sur le lit de Pompadour.

— On devient vieux! dit en riant le facétieux vieillard, en faisant des efforts pour se redresser. Mais les défauts de jeunesse tiennent toujours. Lorsque j'étais beau et fringant, mon faible était de me confier sur des matelas étrangers.

La Mutillée n'accorda aucune attention à ce lazzi, car elle avait saisi la lettre de ses mains tremblantes, et avait couru à un guéridon, sur lequel était placée une lampe, à vaste abat-jour rouge.

Que n'aurait point donné Georgette pour pouvoir lire par dessus les épaules de sa maîtresse !

Le contenu de la lettre, remise de si étrange façon, et par un plus extraordinaire facteur, devait offrir un intérêt bien bien à Madame de Bellancy.

Mais certainement elle ne pouvait se faire aucune idée de son importance.

Voici ce qu'elle contenait, écrit sur un chiffon de papier sale, au moyen de la cuiller de plomb, rompue par le vieil habitué des maisons centrales de France, dont nous rectifions l'ortographe :

« Ton ami Ravaillac est de retour. On m'a pincé, juste au moment où j'allais régler son affaire à ce maudit Dreyfus, et l'on m'a ramené à Paris, les fers aux pieds et aux mains, pour me faire passer par la guillotine.

« Merci bien, je sors d'en prendre !

« Mais, c'est pas tout ça. Faut tâcher, Pompadour, que ton ami de beau ténébreux, me tire maintenant du guêpier où je

me suis fourré pour lui. Je lui ai rendu les meilleurs services. La « Brigitte » le bâteau équipé expressément pour faire évader le capitaine Dreyfus de l'Ile du Diable, n'existe plus. Je l'ai trouée en plein Océan où elle a péri corps et bien. La femme du capitaine, qu'on avait été relever de faction dans île quelconque, était de la petite fête. Les requins doivent en avoir déjeuné.

« J'ai risqué ma peau pour ton beau ténébreux. Si vous me laissez l'un et l'autre dans le pétrin, je parlerai et vous enverrai tous deux à la centrale, et de là plus loin.

« Pressez-vous donc, et mettez les morceaux doubles.

« Si je redeviens libre, vous pourrez continuer à compter sur moi et la famille Dreyfus s'apercevra du retour de :

ton tout dévoué

RAVAILLAC, le tueur de femmes. »

LXVII

Dans la nasse

En lisant ces lignes, Mme de Bellancy avait pâli.

Elle avait perdu beaucoup du sang froid qu'elle avait montré jusque là devant l'effronté père Carousse et s'était laissé aller dans son fauteuil, en poussant un pénible soupir.

Elle avait grandement raison, en effet, de prendre l'alarme.

Cette lettre lui révélait brusquement l'existence d'un terrible danger suspendu sur sa tête et, ce qui lui semblait plus redoutable encore, sur celle de l'homme éperdûment et entièrement aimé

Ainsi donc, Ravaillac était de retour à Paris. Il s'était fait reprendre et son exécution capitale était proche !

Ce n'était point cette dernière considération qui préocupait le moins du monde la fille de l'ogresse du « Moulin d'or ».

Il lui était fort indifférent de voir Ravaillac terminer son destin sous le couperet de la guillotine ou dans les oubliettes, baptisées par le père Carousse du nom de « cellule incombustible ».

Mais ce monstre, ce brigand, de Ravaillac attendait sa délivrance d'elle et du beau ténébreux. Il faisait pis que l'attendre, il l'exigeait impérieusement et, étant donné le tempérament du tueur de femmes, elle savait ce que parler voulait dire.

Ravaillac n'hésitait certes point un instant, si on le laissait « dans le pétrin » à la pousser à l'abîme elle et Esterhazy, en révélant au juge d'instruction tout ce qu'il savait d'eux.

Comment, pourtant, le sauver de sa nouvelle prison ! Quelle entreprise folle, impossible, désespérée. Elle ne réussirait point une seconde fois à l'arracher aux mains du bourreau, car en raison de sa première et miraculeuse évasion, toutes les précautions devaient être prises pour en empêcher le retour.

Dominée par ses craintes, Mme de Bellancy semblait avoir complètement oublié qu'elle n'était pas seule.

La tête penchée sur sa poitrine, elle couvait d'un regard soucieux et sinistre la lettre restée tout ouverte sur ses genoux.

Le père Carousse avait réussi à se remettre sur pied et s'avança vers elle, trébuchant à chaque pas.

— Ne fais donc pas la mine d'un chat auquel on a pris sa souris, dit l'ivrogne, lui touchant l'épaule du bout du doigt. Il ne sera pas si difficile que tu le crois bien de faire sortir ton vilain rousseau de sa « Nourrice rouge », Si tu as l'intention de faire quelque chose pour lui et s'il te faut quelqu'un d'adroit pour cela, pense au père Carousse.

— Où puis-je m'adresser, en cas de besoin ? demanda madame de Bellancy.

— Au « Russe folichon » le petit cabaret de la rue Saint Victor, répondit le chiffonnier. Si je ne suis pas là, à tuer le ver, c'est que je suis dans ma cave, à trier la marchandise, Tu n'as qu'à y faire voir. Le premier polisson venu t'y conduira.

Madame de Bellancy se leva et, tirant de sa bourse deux louis, elle les tendit au vieillard.

— Deux jaunets ! s'écria joyeusement l'ivrogne, en faisant disparaître l'or dans son gousset. Tu ne te mouches pas du pied ! Mais tu retrouveras en moi un ami dévoué et fidèle. Faut-il dire quelque chose de ta part à la vieille Cazotte ?

— Non, répondit rudement la Mutilée.

— Ouvre-moi, alors, car on m'attend là-bas et ces jaunets que j'ai là me brûlent la poche.

— Attends un moment, dit la Bellancy, que j'aille dans la chambre ci-contre, serrer cette lettre... dans mon coffre-fort.

— Pardon, mignonne. Je ne suis pas de cet avis, moi. De pareilles correspondances, on les brûle, sitôt qu'on les a lues.

— C'est ce que je ferai, mais il faut que je fasse voir encore la lettre à une autre personne. Mais, je crois qu'elle sera en sûreté tout aussi bien dans mon secrétaire.

— Le feu est le plus sûr de tout, murmura le vieux bandit, et si l'on n'a pas de feu, on déchire la lettre en menus morceaux, qu'on avale après. Et avec une bonne gorgée d'eau-de-vie, ça passe fort agréablement.

Mais la Bellancy ne l'écoutait pas. Tenant la lettre à la main, elle s'était dirigée rapidement vers la chambre voisine.

Georgette, qui avait tout entendu, cachée par la portière, n'eut que le temps de se réfugier derrière une grande psyché.

Pompadour se dirigea vers son sécrétaire l'ouvrit, y serra précieuse lettre et referma le tiroir à double tour de clef.

— Il faut qu'Esterhazy la lise aussi, murmura-t-elle. Alors, seulement, je pourrai l'anéantir. Il y a du danger, et il faudra mettre tout en œuvre pour nous en préserver !

Elle quitta le boudoir pour revenir à sa chambre à coucher où l'attendait le père Carousse. Un instant plus, tard elle descendait l'escalier, un bourgeois à la main, pour ouvrir à l'ivrogne la porte de la rue.

Georgette sortit aussitôt de sa cachette. Elle était fort troublée. Ce qu'elle avait pu surprendre de la conversation de la Bellancy avec le chiffonnier voleur lui semblait être de fort grande importance.

Si Mathieu Dreyfus était mis en mesure de prouver que Esterhazy et sa maîtresse se trouvaient en rapport avec un dangereux malfaiteur, qui attendait d'eux sa délivrance, sous peine de les trahir, cela certes suffirait pour perdre le sinistre major et pour soulever le voile sous lequel il abritait sa vie privés, honteuse et dissolue.

A la vérité, ces imputations devaient s'appuyer sur des preuves écrites rendant impossible toute dénégation de la part du sinistre major et de la Bellancy. Or, cette preuve écrite existait. C'était la lettre du malfaiteur, enfermée par la maîtresse d'Esterhazy dans son secrétaire.

Georgette prit une résolution énergique. Elle décida de s'approprier cette lettre et, pour cela, il n'y avait qu'un moyen. Elle devait la voler.

Il y eut chez elle un moment d'hésitation, un combat violent contre son honnêteté native. Mais elle eut raison de tout vain scrupule.

Ne s'agissait-il point du bonheur de toute une famille rudement éprouvée et les deux misérables qui lui avaient fait tant de mal ne méritaient-ils point le châtiment qu'elle pouvait et devait faire s'abattre sur leurs fronts coupables ?

Cependant, Mme de Bellancy était remontée chez elle. Georgette quitta le plus doucement possible le boudoir pour se rendre dans sa propre chambre à coucher, reléguée au dernier étage.

Sa maitresse lui avait dit n'avoir plus besoin d'elle de la nuit.

La jeune fille se jeta tout habillée sur son lit, non pour y dormir, mais pour laisser s'écouler deux ou trois heures, avant d'accomplir son hardi projet.

Il importait pour sa réussite que la Bellancy fut profondément endormie.

Enfin, le moment arriva. L'aiguille de la pendule indiqua quatre heures du matin.

Il s'agissait d'agir avant que l'aube ne parut.

Georgette se leva et ôta ses souliers, pour qu'on n'entendit point le bruit de ses pas. Puis elle ouvrit sa malle et, pesant sur le ressort, fit glisser la planchette du compartiment secret.

Elle y prit le poignard, qu'elle glissa dans son sein, pendit à sa ceinture un trousseau de fausses clefs et alluma la lanterne sourde, dont elle ferma le rayon.

Ainsi équipée, elle ne put s'empêcher de rire en se regardant dans la glace.

Elle qui, jusque là, n'aurait pas accepté, même en pensée, le soupçon de vouloir s'approprier la moindre chose appartenant à autrui, se trouvait là, armée comme une bandit professionnel, pour commettre un vol avec effraction.

Georgette ouvrit doucement sa porte et se glissa dans l'escalier. Là où il faisait sombre et où les rayons de la lune brillant au ciel ne pouvaient la guider, elle ouvrait sa lanterne sourde.

C'est ainsi qu'elle parvint sans encombre au boudoir de Mme de Bellancy.

Là, naturellement, il importait de procéder sans bruit, ledit boudoir n'étant, aussi que nous l'avons vu, séparé de la chambre de la Mutilée, que par une simple portière.

Georgette voulut s'assurer d'abord que sa maîtresse dormait. Elle écarta doucement la portière et plongea ses regards dans la chambre.

Mme de Bellancy était étendue sur son lit. Sa respiration

régulière indiquait qu'elle dormait d'un sommeil paisible et profond.

De ce côté là, point de danger pour le moment.

Georgette laissa retomber la portière et se dirigea vers le secrétaire, sur lequelle elle dirigea la lueur de sa lanterne.

Elle prit à sa ceinture le trousseau de clefs, examina avec attention la serrure du tiroir qu'il lui faillait ouvrir et finit par y choisir une petite clef, qui lui parut devoir s'y adapter.

Mais elle s'était trompée. La clef était encore trop grande et elle dut en chercher une autre.

Un quart d'heure s'était écoulé pendant ces recherches et ces essais infructueux. Enfin, ses peines furent récompensées. Il se trouva dans le nombre une clef qui entra facilement et tourna dans la serrure.

De nouveau elle se glissa vers la portière pour se convaincre que Mme de Bellancy dormait toujours.

Puis, elle retourna au secrétaire et ouvrit avec mille précautions le tiroir.

Pendant qu'elle le reterait d'un main, elle introduisit l'autre à l'intérieur pour s'emparer de la lettre qui avait tant d'importance pour elle.

Mais alors, il se produisit quelque chose de terrible.

A peine avait elle saisi la lettre en question que, des deux côtés du tiroir, s'abattirent des griffes de fer qui lui emprisonnèrent la main avec une telle force, qu'elle eût dû se la couper, pour être délivrée !

En même temps — ce qui porta à leur comble sa stupéfaction et son effroi — dans la chambre même de sa maîtresse, une sonnerie d'alarme se mit à tinter si fort, qu'elle eût réveillé un mort dormant dans son tombeau.

Georgette comprit, en un instant, le danger de sa position. Elle avait donné étourdiment dans un vulgaire piège à voleurs.

La jeune fille tira désespérément sur les griffes de fer, sans

autre résultat que de se faire un mal atroce et de s'écorcher la main.

Elle se sentit perdue en entendant Mme de Bellancy sauter au bas de son lit et se rhabiller précipitamment.

La sonnerie d'enfer allait toujours. Elle sembla annoncer sa condamnation à la pauvre Georgette.

Et une condamnation à mort, peut-être !

Mme de Bellancy ne la tuerait-elle point sur place ?

Machinalement elle saisit de la main gauche le poignard qu'elle avait glissé dans son sein et, un instant, se demanda s'il ne valait pas mieux se le plonger dans la poitrine que d'attendre la vengeance de la dangereuse Mutilée.

Mais il ne lui restait plus le temps de penser ou d'agir.

Déjà la Bellancy se précipitait dans le boudoir, habillée d'un peignoir revêtu à la hâte.

D'une main elle tenait un flambeau allumé et de l'autre un révolver.

Arrivée à quelques pas de la malheureuse Georgette, elle s'arrêta soudain, comme clouée au parquet.

— Toi ! s'écria-t-elle, les lèvres tremblante. C'est donc toi qui veux me voler. Et des lettres encore, mes lettres !

Soudain elle sembla se douter de ce que Georgette voulait chercher au fond de son secrétaire.

Pompadour sauta sur le meuble comme une panthère et en tira la lettre dictée par Ravaillac au père Carousse.

Approchant le papier de la bougie, elle y mit le feu et en recueillit avec soin la cendre. Puis, ouvrant la croisée, elle laissa cette cendre s'envoler au vent.

Georgette voyait avec désespoir la destruction de la preuve écrasante qu'elle croyait déjà tenir, touchant l'infâmie du sinistre major et de sa maitresse.

— Voleuse ! lui grinça sa maitresse à l'oreille. Espionne ! Comment ai-je pu être assez aveugle pour l'accueillir chez moi !

continua-t-elle, se parlant à elle-même. Comment ne l'ai-je point pénétrée au premier coup d'œil ? Je me suis laissé mettre dedans par sa soumission et ses allures cauteleuses. Maintenant, je comprends tout, je vois tout. Tu est achetée par Mathieu Dreyfus ou par Picquart. Reconnais-le, confesse-le, ou... Tu vois ce révolver. Je t'en loge les quatre balles, l'un après l'autre, dans ta scélérate de cervelle. Je te tuerai, espionne !

Elle posa le quadruple canon de l'arme sur la poitrine de la jeune fille et la saisit par celui de ses bras, laissé libre.

— Tuez-moi, madame, répondit Georgette, d'une voix ferme. Je ne crains pas la mort et, si vous me tuez, vous n'aurez fait qu'ajouter un crime à tous ceux que vous avez commis déjà.

— Voleuse ! C'est toi qui oses me parler ainsi ?

— Je sais à qui je parle... à une criminelle

Pompadour lui porta un violent coup de crosse de révolver pleine poitrine.

— Canaille ! cria-t-elle. Tu me paieras ce coup là, et plus cher que tu le crois. Non, je ne te tuerai pas, mais je vais te faire arrêter comme voleuse.

Georgette pâlit à ces paroles, mais se remit bientôt.

— Vous pourriez avoir du repentir, madame, dit-elle, de rendre public ce qui se passe ici. Je saurai déclarer au juge d'instruction qui vous êtes et ce dont votre villa est le théâtre.

— Bah ! J'ai bien peur de cela, moi ! Quelle preuve aurais-tu de ce que tu raconterais à la justice ? Tous mes autres domestiques déposeront en ma faveur et puis, j'ai le moyen de t'empêcher de parler.

— Ah ! Dieu ! s'écria Georgette, fondant en larmes, ne permettras-tu jamais à la vérité de luire au grand jour ? Le vice et le crime doivent-ils toujours triompher de l'innocence ?

Pendant ce temps, Mme de Bellancy était allée à la croisée, où elle s'arrêta un instant d'un air pensif.

Puis elle se retourna vers la jeune fille, toujours maintenue par les tenailles de fer.

— Je veux te faire une dernière proposition, lui dit-elle, rudement. Dis-moi qui t'a payée pour venir espionner chez moi ?

— Je ne connais, ni ne veux nommer personne.

— Ne faites point la folle, mademoiselle Antoinette Verdier, ou n'importe comment vous vous nommez ! Si tu veux me servir au lieu de ceux qui t'ont envoyée ici, non seulement je te ferai grâce. mais je te paierai mille francs par mois. Mais tu n'iras dire à mes ennemis que ce que je voudrais que tu leur lises.

— Je devrais être, alors, aussi méprisable que vous ! répondit Georgette avec énergie.

— Fort bien ! Puisque tu ne veux pas te sauver, je vais te faire voir comment je me venge.

Elle poussa sur le bouton d'une sonnerie électrique et quelques instants après la cuisinière, deux domestiques, une fille de chambre et le cocher, pénétraient dans le boudoir, tous assez mécontents et surpris de se voir réveiller en plein sommeil.

— Regardez, dit-elle. Voilà cette camériste, qui vous a toujours traîtés de haut et qui affectait de ne point frayer avec vous, comme si elle était faite d'une pâte supérieure à la votre ! Regardez là ! C'est une voleuse ! Mais l'imprudente a donné dans un piège. Crachez-lui aux visage. Ce n'est pas moi seule qu'elle a volée. Mais comme elle savait que depuis quelque temps, je me plaignais de la disparition de certains objets de valeur, elle a tenté de vous mettre en suspicion auprès de moi.

Ce lâche et infâme mensonge atteignit pleinement son but.

La cuisinière, une commère robuste et violente, fondit sur Georgette et la souffleta au visage.

— Voilà pour toi, ma belle ! lui dit-elle. Fais la dame à present. Cela t'apprendra à vouloir faire soupçonner les gens.

Le cocher, qui était fort dévoué à la Bellancy, allongea un maître coup de poing dans le dos de Georgette et accompagna sa brutalité d'insultes qui firent monter le rouge de la honte au front de la malheureuse enfant.

— Allez me chercher la police ! dit Mme de Bellancy. La voleuse doit être traînée en prison.

Le cocher ne se le fit pas dire pas dire deux fois.

Il disparut et revint cinq minutes après, accompagné d'un agent de police.

Mme de Bellancy était bien trop rusée pour n'avoir point laissé sa femme de chambre dans la position où elle l'avait surprise.

La main de Georgette était toujours retenue par les griffes de fer comme dans un étau.

A l'arrivée du sergent de ville, elle sentit ses forces l'abandonner.

A moitié évanouie, elle s'appuya contre le secrétaire.

— Veuillez arrêter cette femme, monsieur, dit Mme de Bellancy, au représentant de l'autorité. Vous pouvez vous assurer qu'il n'y a point d'erreur possible ici et que le vol n'est que trop prouvé !

L'agent, jeta un coup d'œil sur Georgette et sur le piège qui la retenait prisonnière.

Il inclina la tête en signe d'affirmation.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il.

— Antoinette Verdier, répondit Georgette d'une voix faible.

— Antoinette Verdier, vous êtes ma prisonnière. Reconnaissez-vous avoir voulu voler votre maîtresse ?

— Je n'ai rien à reconnaitre, ici.

— Quelle impudence ! murmura Mme de Bellancy.

— On saura bien vous délier la langue, mademoiselle, dit l'agent en riant. Mais nous allons d'abord visiter un peu les poches de la voleuse

Georgette recula saisie de terreur.

— Monsieur, dit-elle, épargnez-moi la honte...

Mais elle ne put empêcher l'agent de mettre la main dans sa poche.

Triomphalement il en ramena le trousseau de fausses clefs.

— Il y a une lanterne sourde sur le secrétaire! cria le cocher.

L'agent s'empara de cette nouvelle pièce de conviction.

— Celle-là n'en est pas à son coup coup d'essai, dit-il. Voyez, elle est munie de tout l'attirail des voleurs de profession.

L'homme de la police porta la main à la poitrine de Georgette, qui pourpre de pudeur offensée, ferma les yeux.

— Oh, oh! dit le sergent. Qu'est ceci? Il me semble qu'il y a une arme là dedans. Veuilliez ouvrir votre robe, s'il vous plait...

Et comme Georgette le regardait, comme paralysée et ne pouvant comprendre ses paroles, l'agent lui ouvrit brutalement sa robe et retira de son sein le poignard dans sa gaîne de cuir.

— Un stylet! dit-il. Probablement pour s'en servir en cas de surprise. C'est assez l'ordinaire. Le vol entraine le meurtre.

— Je n'en puis douter, s'écria Mme de Bellancy. Elle avait l'intention de me tuer. Aussi la faut-il accuser à la fois de tentative de vol avec effraction et de meurtre!

— Je mentionnerai cette double tentative dans mon rapport, soyez tranquille, madame, dit l'agent. Maintenant je vous prierais de faire se détendre le ressort, afin que cette demoiselle puisse m'accompagner.

Mme de Bellancy satisfit à cette demande et l'agent, saisissant par le bras la pauvre enfant, plus morte que vive, la tira derrière lui, pendant que la Mutilée attachait sur elle son regard chargé d'infernale moquerie.

Georgette fut conduite au dehors, en passant par le jardin. Elle marchait à côté de l'agent, les yeux baissés.

Heureusement qu'il faisait fort sombre encore et qu'il ne rencontrèrent personne.

Pendant que Georgette s'acheminait ainsi vers la prison, sa pensée se tournait tout entière vers Leon Magnin.

Ah ! pourvu qu'il n'apprit pas comment elle avait été emmenée comme voleuse !

C'est alors que tout serait bien fini et que le dernier reste d'amour qu'il pouvait avoir conservé pour elle s'évanouirait à tout jamais !

L'agent s'était arrêté sous un groupe de vieux maronniers.

Il posa sa main rude sur l'épaule de Georgette, et lui dit, avec un regard qui la fit frissonner :

— Dis donc, petite, j'aurais deux mots à te dire ici, et si tu es intelligente nous serons bientôt d'accord. Tu es ma foi une fille superbe et j'ai pitié de ton malheureux sort.

Cette douceur subite de l'agent, contrastant si fort avec sa brutale attitude de tout à l'heure, porta à son comble l'inquiétude de Georgette.

— Je suis un bon vivant, et serai bien aise de causer une couple d'heures avec toi. Si tu veux m'accompagner, je te remettrai en liberté demain. Et je mettrai dans mon rapport que deux hommes m'ayant attaqué dans les Champs-Elysées, t'ont permis de détaler. Que penses tu de cela ? Viens, ma petite chatte. Nous allons jouer un fameux tour à cette méchante madame de Bellancy et nous ficher d'elle dans les grands prix, en nous bécottant comme deux tourtereaux.

Le misérable voulut la serrer sur son cœur, mais elle le repoussa avec force.

— Faites votre devoir ! répondit-elle le sein oppressé. Ou bien, voulez vous que j'appelle à l'aide ?

L'expression joviale et grivoise de la figure de l'agent, s'évanouit pour faire place à un air faux et méchant.

— Marchez! ordonna-t-il, en la poussant rudement devant lui. Je te ferai voir comment on agit avec des voleuses de ton espèce.

L'agent conduisit Georgette au bureau de police où il était de service.

Sans qu'on voulut l'écouter, et sur la seule foi de l'agent, on la poussa dans une affreuse salle, où se trouvaient déjà réunies cinq autres femmes.

Ces dernières avait été ramassées, pendant la nuit, sur le pavé parisien.

Le vice se peignait irrécusablement sur leurs visages flétris et effrontés.

Georgette se détourna avec horreur de ces malheureuses et se laissa tomber sur un banc, placé non loin du poële chauffé au rouge.

Les cinq femmes, parmi lesquelles se trouvait une blonde, à la taille bien prise, se mirent à railler Georgette et à l'accabler de questions.

Dans une autre pièce, séparée de la leur par une frêle cloison en bois, quelques hommes criaient et chantaient des refrains obscènes.

— Écoutez ces cochons là, quel boucan ils font! dit la belle blonde. Ils feraient mieux de venir ici pour nous aider à passer le temps. Ce qu'il fait crevant, ce n'est pas à dire! Quand donc fera-t-il jour, pour que notre équipage vienne nous prendre et nous conduire à la prison?

— On y est bien mieux qu'ici, interrompit une créature ramassée et trapue, aux cheveux roux coupés court et vêtue de nippes voyantes. Moi, c'est la onzième fois qu'on me chope.

— Et pourquoi qu'on t'a pris cette nuit? demanda la blonde.

— Pourquoi? Je n'en sais rien! On m'a trouvée dans une

maison en constiuction. Je ne peux pas cependant loger au Grand Hôtel ? Et toi, pourquoi es-tu ici ?

La blonde fit une hideuse grimace.

— J'avais suivi un bourgeois chez lui, répondit-elle. Mais voilà que le raffalé veut me mettre à la porte, avec une pièce de quarante sous. J'ai failli lui arracher les quinquets et il a crié au secours. La « raille » est accourue et m'a emmenée. Faut-il que les hommes soient lâches ! J'en aurai pour plus d'un mois, pour ce coup-ci.

Ce fut au tour de Georgette à se voir mettre sur la sellette.

— Et toi, petite, quoi que tu as fait, dis ?

Georgette, au lieu de répondre, se couvrit le visage des deux mains, ne pouvant supporter l'aspect de la virago qui lui adressait la parole.

— Ah ! je vois. Tu es une fine mouche, s'écria cette dernière, en la poussant par le bras. C'est la première fois qu'on t'amène ici. Console-toi, alors, ce ne sera pas la dernière.

Et s'adressant aux tapageurs d'à côté :

— Tenez vos gueules, là-bas, cria-t-elle. Nous avons ici une vertueuse demoiselle qui pourrait se scandaliser de vos gaudrioles.

A ces paroles de la blonde, qui en même temps, avait toqué contre la cloison en bois, un formidable éclat de rire s'éleva et quelques uns des vagabonds, massés de l'autre côté, se mirent à chanter des refrains si orduriers et si cyniques que Georgette se boucha les oreilles avec dégout.

Mais soudain le tapage cessa.

Un agent, pénétrant dans la « bauge des cochons » leur avait ordonné le silence, sous peine d'un châtiment immédiat.

Les femmes, elles aussi, bridèrent prudemment leur langue et la plupart s'endormirent sur leur banc.

Mais Gorgette, elle veillait. Elle se tenait là, les joues empourprées et les yeux brûlants. Un immense désespoir s'était emparé d'elle.

Flétrie comme voleuse et confondue avec des femmes de mauvaise vie...

Quelle épouvantable chûte, hélas !

LXVIII

Méliora, la Reine des eaux

Mme de Bellancy était, depuis quelque temps, déjà, de fort mauvaise humeur. Et, disons-le, les allures du beau ténébreux lui donnaient quelque droit au soupçon.

Il y avait bien des soirées, maintenant, où Esterhazy, autrefois si assidu, ne paraissait point à la villa des Champs-Elysées, prétextant des besognes pressées et importantes dans les bureaux de l'Etat-major, en dehors des heures ou l'on y travaille d'habitude.

Ces besognes-là ne pouvaient, paraît-il, s'accomplir que de nuit.

Si Pompadour eut fait suivre son amant par un espion, — ce qu'elle n'avait fait que rarement jusqu'ici, la filature de feu Bijou, peuvant être considérée comme une exception — si, disons-nous, Pompadour eut chargé qu'un de s'assurer si c'était bien au Ministère de la Guerre, que s'attardait le comte, elle aurait pu s'assurer que presque toutes les soirées où Esterhazy lui faisait faux bond, il les passait maintenant aux « Folies-Bergères. »

Les « Folies-Bergères » constituent, on le sait, une des scènes à attractions, les plus courues de tout Paris.

C'est là que se produisent les spécialistes de tout genre aussi bien de l'art que de l'équilibrisme, du chant, de la danse, de la

pantomime, de tout ce qui est de nature à piquer la curiosité du public.

C'est une sorte de foire permanente, dont le modèle a été suivi, d'ailleurs, dans presque toutes les grandes villes de l'Europe.

Avoir joué aux « Folies-Bergères » est une sorte de brevet de succès et sa scène est devenue comme l'arène d'un permanent championnat international.

Or, depuis quelques jours, les « Folies-Bergères » possédaient une nouvelle et sensationnelle attraction, dans la personne de deux « artistes » surgis soudain à l'éclatante lumière de la ville mondiale et qui, montés aux nues par elle, devaient être oubliées bientôt et sombrer, comme bien d'autres, glorifiés avant eux.

Ces deux artistes, il faut le reconnaître, offraient des côtés singulièrement curieux et intéressants. C'étaient des Tziganes.

A leur accent, il était facile de voir qu'ils étaient venus à Paris du fin fond de la Hongrie.

Mais ils ne semblaient pas fort disposés aux confidences et les plus adroits reporters parisiens pour qui, d'ordinaire, rien ne demeure secret, qui ait rapport aux personnages en vue, n'avaient pu réussir à en tirer grand'chose.

Nul n'aurait pu dire si les noms et les titres dont ils s'affublaient étaient réels.

L'homme se faisait appeler sur l'affiche Aladar Forkasch, Roi des Tziganes !

Que cela fut vrai ou non, il pouvait prétendre, dans tous les cas, au titre de Roi des Violonistes de la vagabonde Bohême.

Le jeu du virtuose hongrois était extraordinaire, sous bien des rapports.

Depuis bien des années on n'avait entendu à Paris de musique si passionnée et si émouvante.

Si l'on pouvait constater en lui l'absence de toute technique apprise, sitôt que son archet s'appuyait sur les cordes vibrantes de son merveilleux instrument, ce n'était plus un violon qui

parlait, mais un cœur humain disant ses douleurs, ses joies, ses plaintes et ses colères.

Paris tout entier s'occupait du nouveau violoniste et pour lui, seul, on assiégeait le théâtre.

La compagne de l'impressionnant virtuose, une Tzigane comme lui, et que l'on soupçonnait être sa femme, attirait égalemen l'attention. Mais cette attention ne s'adressait qu'à sa seule personne.

Cette superbe créature, aux cheveux d'ébène et aux yeux de diamant noir, semblait avoir galvanisé les amateurs parisiens, assez blasés sur les perfections féminines.

Le numéro, dans lequel paraissait la belle Méliora, n'était ni nouveau, ni extraordinaire.

Avant qu'elle ne parût, on installait sur la scène un grand bassin de verre, un aquarium, comme on dit aujourd'hui, plein d'eau jusqu'à hauteur d'homme.

De petits crocodiles, des anguilles de mer, des tortues et autres amphibies peuplaient ce bocal géant, semé dans le fond, de coquillages, de zoophytes et d'herbes marines, destinés à produire l'illusion du fond de la mer.

Après que le public eut joui du temps nécessaire pour contrôler cette installation, paraissait Méliora en tricot couleur chair.

Ce costume, ou plutôt cette absence de costume, sur lequel flottaient les longues tresses d'une noire chevelure, faisait aussitôt songer aux sirènes qui, d'après les vieilles légendes, se lèvent la nuit de leurs grottes vertes, pour y attirer les jeunes pêcheurs fascinés par leurs mélodies perfides. Malheur aux imprudents ! Ce qui les attend, c'est une ivresse suivie de mort certaine.

Pourtant, parmi le public serré des « Folies-Bergères » il ne manquait pas de pêcheurs, jeunes ou vieux, qui n'auraient pas demandé mieux que de suivre la sirène dans son humide royaume, quitte à n'en plus jamais ressortir.

D'un bond vigoureux Méliora s'élançait dans le bassin et, lentement, se laissait aller au fond.

Ses seuls mérites artistiques consistaient alors à demeurer sous l'eau un temps infini, jouant avec ses compagnons amphibies, mangeant et buvant, tirant quelques sons d'une trompette d'argent et autres prouesses analogues.

Lorsqu'enfin elle quittait son bassin et que le Tzigane qui lui servait de compagnon, l'enveloppait d'un large manteau, la salle semblait près de croûler sous les applaudissements et une avalanche de fleurs venait s'abattre aux pieds de la magnifique créature.

Pour peu que l'on fut observateur, il n'était point difficile de voir qu'Aladar Forkasch, le génial violoniste, regardait d'un œil assez sombre et hostile les fleurs jonchant la scène.

Sans aucun doute, il devait haïr tous ces témoignages d'admiration produigués à sa compagne, car il aimait Méliora jusqu'à la frénésie et était jaloux de quiconque cherchait seulement à en approcher.

A la vérité, depuis quelques jours. Cette jalousie semblait ne point être sans fondement.

Parmi la foule des habitués qui, chaque soir, lui rendaient hommage, Méliora paraissait en avoir distingué un, qui n'était autre que le comte Esterhazy.

Un simple hasard avait amené le beau ténébreux aux « Folies-Bergères ».

Il avait vu Méliora et s'était enthousiasmé de son ensorcelante beauté.

Et le sang tzigane, qui coulait aussi dans ses veines, s'était allumé d'instinct à cette soudaine rencontre.

Il y avait une autre raison encore, qui l'avait attiré vers la « Reine des Eaux. » Son nom, aussi que celui du violoniste Aladar Forkasch, lui avaient rappelé l'étrange récit, accueilli de la bouche du prince Stéphan Dubisky, son bon cousin.

Il se demandait si ce ne serait point la même Tzigane, qui

avait poursuivit l'imprudent gentilhomme de sa haine et avait lancé un loup enragé contre la malheureuse Juliana ?

Dans ce dernier cas, la connaissance de la belle Méliora devait avoir pour lui un double intérêt.

L'occasion s'en présenta certain soir que, Aladar Forkasch, indisposé, n'avait pu se rendre au théâtre.

Cependant, au début, la Tzigane se montra fort réservée, vis-à-vis d'Esterhazy.

Mais lorsqu'elle crut s'être apercue que le beau ténébreux nourrissait une hostilité secrête contre le prince Dubisky, elle se sentit attiré vers lui et pendant toute la soirée, sauf le quart d'heure réclamé par ses exercices, le brillant officier fut autorisé à demeurer dans sa loge.

Lorsque ce soir là, le beau ténébreux quitta la Tzigane, il avait atteint son but.

La puissance magnétique qui lui avait servi à mener à mal tant d'autres femmes, ne lui avait pas fait défaut, croyait-il, avec Méliora.

Nous savons parfaitement que Méliora n'aimait point Aladar Forkasch et que si elle s'était donnée à lui, c'était uniquement parcequ'elle ne pouvait trouver en nul autre un meilleur instrument de vengeance.

En réalité, elle n'aimait pas, non plus, d'amour, Esterhazy, car son cœur appartenait toujours à Stéphan Dubisky, en dépit de la fureur avait laquelle elle le poursuivait.

Mais elle voyait dans le sinistre major l'homme qui, maintenant, bien mieux que le Roi des Tziganes pouvait l'aider à réaliser ses rêves ambitieux.

Ce qu'elle voulait encore, et toujours, c'était ceindre son front basané d'une couronne princière. Si Esterhazy parvenait à débarasser son chemin de Stéphan Dubisky, toute la fortune du prince Magyar ne passerait-elle point avec son titre. à son paren bâtard, le comte Esterhazy ?

La rusée et présomptueuse bohémienne considerait donc comme une spéculation excellente la capture du beau ténébreux, enlacé par ses grâces capiteuse et presque magiques.

En même temps, elle ne pouvait s'empêcher de frémir à la pensée d'Aladar Forkasch, son amant actuel.

Sa jalousie, qui ne connaissait pas de bornes, son énergie, qui certes ne reculeraient point devant un crime, lui faisaient craindre qu'il ne s'aperçut des rapports qu'elle avait noués avec l'audacieux Esterhazy.

Mais une femme telle que Méliora ne recule point, non plus, devant l'exécution, d'un plan qui doit satisfaire une ambition insatiable et effrénée.

Or, certain soir, pendant qu'Aladar Forkasch, transportait d'admiration le public, par son exécution passionnée, et qu'il arrachait des larmes aux yeux les plus arides, Esterhazy se trouvait avec Méliora, dans la loge des deux Tziganes, certain du secret qu'il avait su acheter de l'habilleuse.

La Reine des Eaux se trouvait déjà dans le costume de ses exercices.

Le fin tricot de soie faisaient admirablement valoir les délicieuses formes de son corps et la montrait dans une perfection physique rare ment atteinte par le mieux inspiré des statuaires.

On comprend qu'Esterhazy ne pouvait détacher les yeux de cette adorable évocation de la plus voluptueuse beauté païenne.

La dévorant de son regard de feu, il se jurait d'être le maître de cette femme, coûte que coûte.

La Tzigane avait bien remarqué l'impression enivrante produite par ses formes merveilleuses sur le tempérament surchauffé et lubrique du sinistre major.

Lentement elle se leva du fauteuil où elle était assise et se dirigea vers la psyché placée dans un angle de la loge.

Elle semblait n'avoir d'autre préoccupation que de vérifier s'il ne lui manquait pas un peu de rouge ou de blanc, pour affronter

e feu décolorant de la rampe électrique, mais en réalité, elle voulait exciter encore la passion du libertin en se montrant à lui sous toutes ses faces.

Le sang pétilla dans les veines d'Esterhazy en lui refluant vers le cœur.

Il se leva aussi et s'approcha doucement de la Tzigane, qui feignit de ne pas s'en apercevoir.

Soudain, il lui jeta les bras autour du corps, la tira en arrière et couvrit ses lèvres de baisers brûlants.

Elle fit d'abord comme si elle eut été maîtrisée par une attaque imprévue à laquelle elle ne pouvait guère que s'abandonner.

Mais au bout d'un instant, jetant un bras autour du cou d'Esterhazy, elle attira, plus près, sa tête contre la sienne et répondit follement à ses caresses.

Et pendant que Méliora trahissait ainsi le serment d'éternelle fidélité, qu'elle avait librement prêté à Aladar Forkasch, les accords du violon arrivaient jusqu'à la loge comme un écho du ciel lointain.

Forkasch jouait un chant d'amour, une mélodie pleine de tendresse et d'abandon. Et pendant, que la corde résonnait sous l'archet, il pensait à sa Méliora.

Son lied pénétrant sembla enflammer encore davantage les deux parjures, réunis en une ardente étreinte. Leurs caresses se pressèrent et plus tôt qu'il ne l'avait décidé, peut-être, la parole attendue se pressa sur les lèvres d'Esterhazy.

— Sois à moi, Méliora, murmura-t-il, à l'oreille de la Tzigane, sois à moi tout entière, et à moi seul!

Etreignant, des deux mains, son sein hâletant, pour dissimuler le transport de joie ambitieuse qui venait l'emplir, elle se dressa devant le beau ténébreux, le couvrant de son regard noir et profond.

— C'est donc sérieux? demanda-t-elle en souriant. Vous m'aimez, vraiment?

— Je t'aime à en perdre la raison.

— Et vous ferez de moi votre femme ?

Qui est résolu à ne pas tenir ses promesses, s'engage avec d'autant moins de scrupules.

Esterhazy, bien que surpris de cette demande soudaine de la Bohémienne, lui répondit sans broncher :

— Oui, tu seras ma femme, Méliora. Je satisferai à tous tes désirs, et si je réussis à posséder le titre de prince et la fortune de Stéphan Dubisky, je les déposerai à tes pieds.

— Et ils seront à toi, s'écria Méliora, les yeux étincelants, si je me tiens à tes côtés.

Esterhazy la trouva, en ce moment, deux fois plus belle et plus désirable.

— Ah ! dit-il, que je voudrais pouvoir t'emmener immédiatement. Ne peux-tu quitter, sans attendre, ce bohémien qui exerce sur toi une si grande autorité ?

— Non, répondit Méliora, il faut que nous agissions prudemment et de façon qu'Aladar Forkasch ne puisse me retrouver.

— Bah ! Qu'est-ce que cela pourrait te faire ? Tu n'es pas mariée avec lui, n'est-ce pas ?

— D'après les coûtumes tziganes, je suis sa compagne. Avant de quitter la Hongrie, un patriarche de la tribu nous a unis solennement.

— Mais cette union n'a aucune force de loi, dit le sinistre major, en riant. En aucun pays du monde, elle ne serait reconnue.

Méliora secoua la tête avec énergie.

— Qu'est-ce qu'un Tzigane a à démêler avec vos lois ? dit-elle vivement. Aux yeux de tous ceux de ma race, je suis la femme d'Aladar Forkasch. Si je lui manque de fidélité, je serai reconnue comme adultère et il aura le droit de me tuer. S'il le fait — et il n'hésitera point, un instant, crois le bien — il

fuira vers la Hongrie où le moindre Tzigane sera tenu de le recevoir et de le protéger au péril de sa propre vie.

— Il ne lui sera point donné d'en venir jusque là, ma chère Méliora, assura Esterhazy. Du moment que tu te seras séparée de lui, c'est à moi qu'il appartiendra de protéger mon trésor.

— Mais nous devons agir avec intelligence, dit la fille de Bohême, car Aladar est fin et résolu. Il me vient un projet. Demain, soir, pour la dernière fois, je paraîtrai sur cette scène. Mais après ce qu'ils appellent mon numéro, Aladar doit jouer une seconde fois, aux termes de notre contrat. Pendant qu'il exécutera son morceau, je revêtirai rapidement des habits d'homme et je m'échapperai d'ici, pour aller t'attendre, où tu m'attendras dans une voiture fermée. Et je te suivrai, dans ta demeure.

— Dans ma demeure! Tu n'y songes pas. C'est là qu'il te cherchera en premier lieu!

— Au contraire. Jamais il ne croira que j'ai osé me réfugier chez toi.

Mais Esterhazy ne semblait point fort goûter ce projet.

Il songeait à Mme de Bellancy et à la vengeance de cette terrible femme, en apprenant qu'il abritait chez lui une rivale.

— Non, répondit-il, après un silence. Ce n'estpoint ça ce qu'il faut faire. Comme tu le sais, je suis officier de l'Etat-major et je me trouverais en fort mauvaise posture vis à vis de mes supérieurs, et même de mes camarades, s'ils savaient que je cache une femme.

— Mais qui donc pourrait le savoir? objecta l'audacieuse Tzigane. Je conserverai mes habits masculins et passerai pour un de tes valets!

— Oh! voilà une idée plus pratique! s'écria le beau ténébreux. Tu as raison, ma belle, ainsi nous échapperons à toute interprétation fâcheuse. Aux yeux de tous, tu passeras pour un

nouveau domestique, et, pour avoir les coudées plus franches, ce soir même, sous l'un ou l'autre prétexte j'éloignerai Baptiste, mon valet de chambre.

Méliora scella cet accord d'un baiser de flamme.

— Maintenant va-t-en ! dit-elle. Aladar en est à son dernier motif. Et il s'empressera de revenir ici aussitôt qu'il aura fini, car je me suis aperçue qu'il a des soupçons.

— Je te ferai parvenir secrètement un billet, demain soir, lui dit à l'oreille le beau ténébreux. Tu y verras où attendra ma voiture pour que nous puissions gagner ma demeure, sans crainte de danger. Maintenant, au revoir. Et laisse-moi t'étreindre une fois encore contre mon cœur !

Il serra avec transport la merveilleuse créature entre ses bras, et s'échappa par la sortie des artistes.

Certes, sa retraite avait été opérée à temps. Moins d'une minute après qu'il eut disparu, Aladar Forkasch rentrait dans la loge de Méliora.

Il avait l'air sombre et promena jalousement ses regards autour de lui, sans rien aviser, dans la loge qui put confirmer ses craintes.

Méliora, qui depuis quelque temps préparait sa trahison avait redoublé, la veille, envers lui, de tendresse et d'attentions.

En le voyant paraitre, elle s'élança à son cou et redoubla de caresses.

Le visage basané du roi des Tziganes s'éclara à cet accueil et sous les perfides baisers de sa compagne, sa vigilence se rendormit.

Lorsque le beau ténébreux rentra chez lui, au lieu de passer par la villa des Champs-Elysées, il y trouva, comme toujours, son valet de confiance, qui l'attendait dans l'antichambre.

Baptiste, excédé par une garde, le plus souvent sans utilité, ronflait sur la banquette.

— Pourquoi dormez-vous ? lui demanda Esterhazy d'une voix rude.

Baptiste qui n'était point habitué à être si brutalement traité par son maitre, le regarda d'un air surpris.

— Moi ? répondit-il, d'un air passablement cavalier. Je pensais, après avoir attendu hier monsieur, jusqu'à quatre heures du matin, avoir un peu le droit de me rattraper.

— Je pense, moi, que vous me répondez insolemment, cria le sinistre major, feignant la colère. Pour que vous osiez prendre des airs pareils avec moi, je suppose que vous avez assez de mon service ?

— Mais, monsieur, balbutia le valet, je vous ai toujours fidèlement ser i. Souvenez-vous des nombreuses circonstances dans lesquelles...

Esterhazy frappa avec impatience le parquet du pied.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous osez parler du passé et prétendre que vous m'ayez obligé en quelque chose que ce soit ? Ma patience est à bout, décidément ! Vous pouvez faire vos paquets et me présenter demain vos comptes, à supposer que je vous doive encore quelque chose.

Baptiste ne répondit pas.

Il ne croyait point que son maître eut l'intention arrêtée de le mettre à la porte et le supposa, seulement, comme cela arrivait parfois, excité par les fumées du champagne.

— Demain matin, se dit-il, lorsqu'il aura cuvé son vin, il ne sera plus question de rien.

Baptiste fit son service comme à l'ordinaire.

Il déshabilla Esterhazy et lui souhaita la bonne nuit.

Mais le lendemain matin, il se vit de nouveau et cruellement surpris.

Sitôt qu'il eut servi le café au beau ténébreux, celui-ci lui demanda :

— Avez-vous fait votre malle et préparé vos comptes ?

— Non, monsieur, répondit Baptiste. J'espérais... je croyais...

— Vous croyiez sans doute que j'étais ivre, hier soir ? reprit sarcastiquement le major. Mais vous vous êtes trompé, car j'ai fort bien remarqué vos allures insolentes.

Le visage glabre de Baptiste devint pourpre, sous le coup d'une légitime indignation.

— Ainsi donc, c'est sérieux ! s'écria-t-il. Vous voulez me renvoyer ? Y avez-vous bien réfléchi, monsieur ?... Oh ! ne faites pas mine de vouloir m'avaler !... Je n'ai pas peur de vous. C'est vous qui devriez, au contraire...

Esterhazy bondit, debout.

Il repoussa si violemment le guéridon, sur lequel était servi le déjeuner, que celui-ci alla rouler sur le parquet.

Le beau service de porcelaine se brisa en mille morceaux. Debout et furieux, le sinistre major montra la porte au valet récalcitrant.

— Hors d'ici, coquin, cria-t-il, furieux. Hâte-toi de déguerpir, si tu ne veux que je te mette dehors à coups de cravache !

Baptiste se dirigea vers la porte, avec un rire moqueur.

— Laissez la cravache où elle est bien, répondit-il, sans s'émouvoir. Je m'en irais bien sans cela. Mais vous entendrez parler de moi ! Souvenez-vous d'une chose. C'est que je vous ai prévenu. Vous apprendrez à mieux connaître votre fidèle valet. Depuis des années, je me suis plié à toutes les circonstances, et maintenant vous me chassez comme un chien. Vous le payerez cher, je ne vous dis que ça !

Un quart d'heure plus tard, Baptiste quittait le logis du beau ténébreux, une simple valise à la main.

Arrivé sur le seuil, il laissa encore échapper un blasphème et une menace qui eussent fait pâlir Esterhazy s'il eut pu les entendre.

Mais le sinistre major n'était plus là. Baptiste disparut.

Quand nous disons que Esterhazy n'était pas là, nous faisons erreur.

Debout derrière les rideaux de son cabinet oriental, il vit partir son laquai. Un instant, il eut l'idée de le rappeler, pressentant qu'un danger pourrait bien lui venir de ce côté.

Mais le sinistre major, si prudent et si clairvoyant d'habitude, perdait la plus grande partie de ses facultés sitôt qu'il y avait une femme en jeu.

En ce moment, il ne songeait qu'à la possession de l'insorcelante et fatale Méliora.

Et il laissa partir un sujet précieux qui, s'il ne connaissait point tous ses secrets, en savait assez, cependant, pour pouvoir grandement lui nuire.

Esterhazy s'était fait un nouvel et dangereux ennemi.

LXIX

Sinistre rencontre

La représentation était commencée aux « Folies Bergères ».

Le caissier souriait et le directeur se frottait les mains, car la salle était archi-comble.

Une seule place restait vide aux fauteuils d'orchestre, celle du comte Esterhazy qui, depuis huit jours, l'avait retenue à poste fixe.

Mais le comte n'avait point encore paru.

Le public témoignait fort peu d'intérêt aux exercices inscrits au commencement du programme. Tout le monde attendait avec impatience l'apparition, des deux étoiles de la troupe,

l'étourdissant violoniste Aladar Forkasch et sa compagne Méliora, la Reine des eaux.

La belle Tzigane se trouvait déjà dans sa loge où Aladar lui tint compagnie pendant quelque temps.

Mais l'heure s'avançant, elle le pria de la laisser pour qu'elle put revêtir son costume de scène.

Le violoniste la baisa tendrement sur le front, lui passa la main dans ses opulentes tresses noires, la nommant doucement la lumière de sa vie, l'amie de son âme et son seul bonheur sur terre.

Ce disant, il sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Est-ce que tu pleures ? demanda Méliora.

Il haussa tristement les épaules.

— Je me sens le cœur si serré, aujourd'hui, répondit-il. J'ai comme un poids sur la poitrine.

— Tu n'as cependant point de raison de te croire malheureux, riposta la belle et noire diablesse, en riant. Ta Méliora n'est-elle point près de toi ?

Aladar se tut, fixant devant lui un regard pensif et sombre. Puis, se tirant la barbe, il répondit d'une voix troublée :

— Nous autres Tziganes, tu le sais bien, avons tous nos superstitions. Il m'est arrivé quelque chose aujourd'hui qui m'annonce un grand et imminent malheur.

— Conte-moi donc ça.

— Eh ! bien, j'étais sorti ce matin pour acheter des cordes. Il faisait beau et mon acquisition terminée, je m'étais laissé aller au hasard et sans but dans les rues écartées du faubourg Saint Antoine. Comme je cheminais les yeux baissés et perdu dans mes pensées, une apparition terrible me cloua sur place. J'en tremble encore au souvenir. C'était une femme, vêtue de haillons. Ses vêtements qui avaient dû être riches et élégants, pendaient maintenant en lambeaux déchirés et souillés. Son visage était plus

blanc qu'un linge, ses longs cheveux blonds flottaient, sur sur ses épaules et ses yeux brillaient par intermittences, comme des étoiles scintillant dans la nuit.

Croyant avoir à faire à une mendiante, je mis la main à la poche et en tirai une pièce d'argent. Mais en regardant la malheureuse de plus près, je reculai avec effroi. Méliora, tu ne me croiras pas, sans doute, mais je te le jure, j'avais devant moi la princesse Juliana, pâle, défaite, égarée.

— Impossible! s'écria la Tzigane, fort troublée à son tour. Tu te seras trompé. Une ressemblance étrange aura abusé tes yeux.

— Je souhaiterais que cela fut, soupira Aladar. Mais ce qui se passa ensuite t'enlèvera tes derniers doutes. A peine la femme pâle m'eût-elle aperçue, qu'elle étendit vers moi ses mains tremblantes en criant : « Un Tzigane! Un Tzigane!... Le loup! Le loup! »

Méliora fit un geste de stupeur.

— Puis, continua Aladar Forkasch, pâle et la sueur au front, elle se mit à fuir, comme poursuivie par les démons et se réfugia dans une maison voisine. Je n'avais, comme tu le penses, aucune envie de la suivre et, courant, moi-même, je sautai dans la première voiture que je rencontrai.

Le Tzigane se tut et reprit au bout de quelques instants :

— Cette rencontre, vois-tu, Méliora, ne peut me présager rien de bon. Ce ne pouvait être en réalité la princesse Juliana, car il n'est pas possible que la riche épouse du noble Stéphan Dubisky erre dans les rues de Paris, abandonnée, en haillons et folle! Ce que j'ai vu est donc un être surnaturel, un mauvais esprit, apparu pour m'annoncer le châtiment prochain du crime commis par nous contre la malheureuse femme! Hélas! rien ici-bas ne demeure impuni! Le châtiment peut se faire attendre, et nous frapper demain comme aujourdhui, dans dix ans comme demain, tôt ou tard il arrive! Pour moi, il n'y aurait qu'une chose qui pût m'affecter terriblement, ta perte, ma chérie et belle Méliora!

Et depuis cette effrayante apparition, je sens, je sais que je te perdrai !

Le Tzigane se tut. Violemment ému, il avait saisi la main de sa compagne qui, malgré toute son audace, n'osait point relever les yeux sur lui.

Elles savait bien, elle, que les pressentiments d'Aladar ne l'avaient point trompé. Ce soir même, ne serait-elle pas perdue pour lui ?

— Va, maintenant, lui dit-elle. Il faut que je m'habille. Il est plus que temps et, d'ailleurs, tu vas avoir à faire toi-même.

Aladar lui jeta un dernier et tendre regard puis quitta la loge.

Sitôt qu'il se fut retiré, Méliora ferma sa porte à clef, et tira d'une malle, affecté à ses costumes de scène, un équipement complet de cavalier.

Elle vérifia de nouveau la longueur du pantalon et la largeur du gilet et du veston, qu'elle avait achetés le matin même, dans un magasin de confection, pendant la sortie d'Aladar.

Le costume devait lui aller à merveille et elle le remit, en souriant, dans la malle.

Elle avait songé aussi au chapeau, à la canne, à tous les préparatifs de son déguisement et de sa fuite.

Une seule chose manquait encore, et c'était la chose capitale. Méliora attendait toujours la lettre dans laquelle Esterhazy devait lui apprendre où stationnerait sa voiture. Et elle l'attendait, cette lettre, avec une impatience fébrile.

Pourquoi le comte tardait-il tant à l'envoyer ? Pourquoi la retenait-il si longtemps sur des charbons ardents ? Car cette attente, cette incertitude, constituaient pour la passionnée Méliora de véritables supplices.

Dévorée d'inquiétude, la Tzigane s'habilla pour la représentation, sa dernière, sur ce théâtre et la dernière de toutes, elle l'espérait bien.

ALFRED DREYFUS



Faut-il donc que je vide la coupe d'amertume jusqu'à la lie!
s'écria Hermance.

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Mais elle avait beau se mettre du rouge, sa joue demeurait toujours pâle, sous les épaisses couches de fard.

Combien plus encore elle aurait pâli si elle avaît pu savoir ce qui se passait en ce moment, à quelques pas seulement de sa loge !

En la quittant, Aladar Forkasch avait suivit le couloir menant à la sortie. A mi-chemin il se heurta à un garçon portant un gigantesque bouquet de rares. Chaque fleur de ce bouquet avait sa tige entourée d'une feuille d'étain.

Le garçon fleuriste se dirigeait visiblement vers la loge de Méliora.

Aladar Forkasch s'en douta et l'arrêta net.

— Où allez-vous porter ce bouquet ? demanda-t-il.

— A madame Méliora, la Reine des Eaux, répondit sans hésiter le porteur.

— Vraiment. Et qui vous envoie ?

— C'est ce que je ne pourrais vous dire, monsieur. On a commandé le bouquet ce matin et ce n'est pas moi, petit employé, qui pourrais connaître les clients de la maison.

— N'y a-t-il point une carte jointe au bouquet ?

Le jeune homme eut un moment d'hésitation :

— Non, répondit-il. Le monsieur au bouquet n'a probablement pas voulu se faire connaître. Mais la dame à qui il est destiné, ne s'y trompera certes pas.

— Vous êtes un malin compère ! dit en riant Aladar, dans son français alourdi d'accent hongrois.

— Cela s'acquiert par la pratique, monsieur, répondit le garçon fleuriste, en haussant légèrement les épaules. Dans notre état on voit beaucoùp de choses. Et ce qu'on ne voit pas, on le devine.

— Très bien, dit Aladar, avec un calme parfait. Cette réponse là vaut un double pourboire, premièrement, parceque le bouque est superbe et ensuite parceque le porteur est on ne peut plus intelligent. Voici un louis. Passez-moi ce bouquet.

Le garçon hésita de nouveau.

— Impossible, monsieur, balbutia-t-il, ne perdant point de vue, cependant, la pièce d'or. Il faut que je le remette en mains propres de la dame à laquelle il est destiné.

— Et qui a commandé cela ? demanda Aladar Forkasch, d'une voix un peu rude, car ces dernières paroles avaient réveillé l'agitation qui couvait dans son sein depuis la rencontre de la matinée.

— Mon patron, répondit le garçon de courses.

— Eh ! bien, je suis le mari de la dame artiste à qui on l'envoie et vous pouvez me le remettre sans crainte. D'ailleurs, il serait bien impossible à ma femme de vous recevoir en ce moment, attendre qu'elle passe son maillot.

Fut-ce le ton décidé avec lequel s'exprimait Aladar ou bien l'éclat de la pièce d'or qui décidèrent le commissionnaire ? Quoiqu'il en fût, il se laissa persuader. Aladar s'empara du bouquet et s'éloigna en l'emportant.

Pensif, il tenait son regard attaché sur les fleurs. Une voix intérieure lui disait qu'il y avait dans tout cela quelque chose de fort singulier. Mais il eut honte de ses soupçons et continua sa route vers la loge de Méliora.

Arrivé à la porte, il s'arrêta pourtant, indécis, et tournant le bouquet dans ses mains fièvreuses. Ses mouvements saccadés avaient déroulé quelque peu la feuille d'étain, entourant le bas des tiges, réunies par une paille. Il voulut la replacer, lorsqu'un billet minuscule s'en échappa et lui resta entre les doigts.

Ce billet ne contenait que quelques lignes.

Le Tzigane les dévora du regard et fut pris, soudain, d'un tel étourdissement, qu'il fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer contre la muraille.

Son visage se contracta cruellement et ses yeux se dilatèrent dans sa face brune.

— Elle veut fuir, murmura-t-il, hâletant. Elle veut fuir, ce soir encore, et avec lui !

Il jeta le bouquet sur le carreau et le foula aux pieds, avec rage.

Aladar replia le papier et le glissa dans une des poches de son gilet.

— Méliora, murmura-t-il encore, les yeux remplis de larmes amères, Méliora ai-je mérité cela de toi !

Mais au bout d'un instant, tout indice d'émotion avait disparu chez lui et l'emportement de sa nature sauvage ne se trahit plus que par rire cruel, se jouant sur ses lèvres serrées.

— Elle m'est devenue infidèle, gronda-t-il, il faut qu'elle meurre... Et qu'elle meurre de ma main.

Il suivit en chancelant le couloir et pénétra, les genoux tremblants, dans les coulisses. Le malheureux ne se rendait plus compte de ce qui se passait autour de lui. On lui parlait et il ne répondait pas. Ses yeux n'étaient plus fixés sur les choses de ce monde mais dans le fond de sa propre âme, livrée à de furieux combat.

L'amour passionné qu'il nourrissait pour Méliora luttait éperdument contre la haine et le désespoir qui s'étaient emparés de lui depuis qu'il avait acquis la preuve de la trahison infâme de sa maîtresse.

— Non, se disait-il, je ne puis la laisser vivre, car alors elle appartiendrait à un autre et avant que je me résigne à un semblable partage, je l'aurais anéantie et vu morte à mes pieds.

Un petit homme maigre s'avança vers lui et dit vivement, à voix basse.

— Vite, monsieur Forkasch, voilà votre numéro arrivé et on vient de lever le rideau.

— Bien, monsieur, fort bien.

Aladar avait répondu mme en rêve et il était resté là, sans bouger

— Veuiller commencer, monsieur Forkasch. Le public témoigne déjà son impatience.

— Qu'il s'en aille au diable, le public! Où est mon violon?

— Mais vous le tenez à la main monsieur Forkasch! Seriez-vous indisposé?

Le Tzigane étancha la sueur qui lui ruisselait du front. Sans plus répondre un mot il entra en scène.

Un tonnerre d'applaudissements l'accueillit. Il n'y prit point garde et ne salua même point. D'un mouvement brusque et impétueux il plaça son violon sous son menton, laissa errer un instant les yeux surles cordes et les attaqua de son puissant archet.

Comme il jouait, ce soir là, le bohémien virtuose! Au bout d'une seconde l'auditoire, tout entier, se trouvait sous le charme de sa magique exécution. Ils se tenaient immobiles, comme changés en statues de pierre et n'osant respirer!

Ce n'était plus là le jeu appris et perfectionné par des études opiniâtres. La musique d'Aladar Forkasch n'était plus de ce monde. Elle était faite de sonpirs et de larmes, échos d'une âme torturée par une indicible douleur.

D'abord, le chant s'éleva caressant, et doux. Les moins bien organisés y découvraient l'harmonieux souvenir de longues heures vécues aux chastes rayons de la lune. Puis, au loin, résonne soudain un air de danse. Les jeunes gens y courent en rangs pressés. Les verres se choquent, les coupes se vident, de gais propos s'échangent. Mais le couple amoureux ne se laisse point entraîner par le tourbillon rapide.

Il s'enfonce de plus en plus dans les bois verdoyants et épais, de plus en plus ardemment le fier Tzigane étreint sa bien-aim contre son sein palpitant. A la lisière des hauts taillis expir la chanson, que le pâtre dit sur son hautbois. Charmée, la fille Bohème se laisse aller dans les bras de son vainqueur.

Oui, c'est un rêve de Tzigane qu'Aladar Forkasch raconte et fait comprendre à ce public parisien. Ce qu'il exprime sur son

violon, c'est le poëme des heures heureuses de sa propre existence.

Mais sondain il s'interrompt et le violon tremble dans ses doigts. Des sons faux s'en échappent. Qu'est-il donc arrivé ? Rien qu'une agitation inexplicable, un mouvement nerveux qui paralyse, momentanément, le mécanisme de l'artiste.

Le comte Esterhazy a paru dans la loge d'avant-scène de gauche. Il a attiré à lui une chaise et s'y est tranquillement installé. Aladar Forkasch le regarde comme s'il eut aperçu le basilic de la fable, dont les yeux ont des rayons qui tuent.

Il s'est remis pourtant, mais combien a changé le caractère de sa musique ! Ce n'est plus de suave tendresse que vibrent les cordes. Les sons âpres et discords, se succèdant avec rapidité, font songer à des malédictions, à des blasphèmes, lancés par un homme blessé à mort au meurtrier qui le tue.

Et maintenant ? Maintenant, l'instrument exaspéré n'a plus rien de musical, plus rien d'humain. Ce sont les hurlements d'un insensé, voulant briser ses chaînes, la plainte déchirante d'un désespéré...

Un dernier cri, rauque et vibrant... Le morceau est fini et avec lui a sauté la dernière corde du violon torturé.

Le Tzigane jette loin de lui l'instrument et quitte la scène sans daigner gratifier d'un regard le public délirant.

La salle éclate en applaudissements enthousiastes. Ce qu'on avait entendu était effrayant, sinistre, diabolique et pourtant sublime !

— Mais revenez donc saluer le public, supplie le directeur, qui vient trouver le virtuose immobile et muet, appuyé contre un portant. Mais celui-ci le regarde d'un œil glacial et lui tourne insolemment le dos.

Pendant ce temps, dans la salle, on continue de claquer à tout rompre.

— Il est ivre, dit le directeur à l'oreille du régisseur de la scène. Mais laissez le aller. Faut pas l'indisposer, car le gaillard

est susceptible en diable et nous ne retrouverons plus de longtemps un numéro de cette force là.

Cependant, le rideau s'est baissé pour la grande pause, pendant laquelle le public se répand dans le foyer pour se rafraîchir.

Le beau ténébreux est un des rares spectateurs qui soit demeuré à sa place.

Il roule entre ses doigts une cigarette en pensant à Méliora qui, ce soir encore, lui appartiendra.

Entretemps, on apporte sur la scène l'aquarium dans lequel la Reine des Eaux va exécuter ses exercices habituels.

Les congres, les petits crocodilles et les tortues reposent sur les pierrailles du fond.

La cage de verre est si remplie d'eau qu'en la transportant, on en inonde le théâtre.

Lorsque l'aquarium est en place, Aladar arrive par la coulisse et ordonne aux garçons de théâtre de s'éloigner.

Comme d'habitude, à lui seul incombe le soin de veiller au bon fonctionnement de son truc, dont il ne faut livrer le secret à personne.

Au-dessous de l'aquarium, se trouvait un fin mais fort grillage en fil de fer, dont la fonction était d'empêcher l'évasion des poissons et des amphibies, répandus dans le bassin.

Au moment où Méliora devait y pénétrer, ce grillage ou plutôt ce filet métallique, glissait sur un rouleau pour reprendre sa place, aussitôt l'artiste entrée.

De même, et sans que le public s'aperçut de rien, le treillage disparaissait de nouveau, par une simple pesée de Méliora, sur un bouton invisible, lorsque la Reine des Eaux, ayant terminé ses exercices, voulait revenir à l'air respirable.

C'était ce ressort, dont chaque soir Aladar Forkasch contrôlait le bon fonctionnement avant le lever du rideau.

Il s'acquitta comme de coutume de sa tâche et ayant trouvé

que tout allait bien, se retira, maître de lui, maintenant, et un froid sourire sur les lèvres.

Méliora se tenait déjà dans la coulisse.

Elle était belle comme Vénus même et ses yeux rayonnaient comme dans l'attente d'une joie prochaine.

A son aspect Aladar se troubla. Mais se remettant, aussitôt, il alla vers elle.

— As-tu bien vu si tout est en ordre ? lui demanda-t-elle.

Le Tzigane eut l'air de ne pas l'entendre.

— Le rideau, cria-t-il.

Le rideau se leva.

Méliora prit la main d'Aladar, pour la conduire en scè[ne].

— Ta main est froide comme un glaçon ! lui dit-elle tout bas.

— Et la tienne brûle comme un tison ardent, répliqua-t-il.

Ils parurent tous les en scène, le virtuose conduisant la Reine des Eaux, saluée d'une triple fanfare par l'orchestre.

Un murmure d'admiration s'éleva de la salle. Tous les yeux dévoraient les formes élégantes et riches de la merveilleuse Tzigane.

Méliora embrassa d'un regard rapide le premier rang des loges. Elle aperçut Esterhazy et lui sourit.

Il était là, donc tout était en règle et la fuite aurait lieu le soir même.

S'il ne lui avait pas écrit, c'est que sa présence était une indication suffisante et moins compromettante qu'une lettre, sujette à s'égarer et à tomber entre des mains tierces.

Aladar, qui ne la perdait pas de vue, avait intercepté au passage la tendre œillade décochée au beau ténébreux.

Il trembla de rage et, un instant, se demanda s'il ne se jetterait point sur elle pour l'étrangler en présence de tout ce public. Mais par un effort surhumain, il reprit son calme.

Sa vengeance devait l'atteindre d'une plus terrible façon.

Il offrit galamment la main à Méliora pour gravir la petite échelle dressée contre l'une des parois de l'aquarium.

Arrivée sur le dernier échelon, elle développa complaisement les formes de son corps de déesse, afin de permettre au public de l'admirer sur toutes ses faces, eut encore un coup d'œil amoureux pour la loge du comte Esterhazy, et, réunissant les deux mains au dessus de sa tête, elle se précipita élégamment dans le bassin.

Lentement on la vit aller au fond.

Aladar posa la main sur le bouton extérieur et le grillage métallique reprit sa place.

Sitôt que Méliora eut fait irruption dans leur liquide élément, les habitants de l'aquarium, effrayés, se mirent à nager autour d'elle.

La Reine des Eaux, s'empara d'une anguille de mer, représentant un serpent, l'enroula autour du cou et d'une autre se fit une ceinture.

Elle se mit à lutiner un petit crocodile, le serra contre son sein puis le rejetta loin d'elle.

Enfin, ramassant dans le fond de l'aquarium des perles à poignées, elle les fit ruisseler sur elle, ce qui constituait un spectacle vraiment féerique.

Ainsi s'écoulèrent une quarantaine de secondes. Elle ne restait pas davantage sous l'eau, à sa première apparition.

A la deuxième elle allait jusqu'à cinquante secondes et à la troisième, poussait jusqu'à la minute, mais jamais au delà.

Et c'était beaucoup déjà qùe de retenir aussi longtemps sa respiration.

Il était donc temps de revenir à la surface.

Prestement, elle se débarrassa de ses soi-disant serpents de mer, et appuya sur le bouton qui devait faire disparaître le filet de métal.

Confiante, elle s'éleva mais sa tête vint si rudement donner

contre le treillis, qui n'avait pas bougé, qu'elle redescendit jusqu'au fond.

Méliora demeurait toute saisie.

Avait-elle trop doucement pesé sur le bouton ou bien le ressort ne fonctionnait-il plus ?

Convulsivement, elle porta de nouveau la main sur le secret et reprit son élan.

Mais de nouveau, son front alla donner contre les mailles de fer et elle redescendit.

Alors, une effroyable pensée vint la frapper d'épouvante.

Debout, les bras croisés, près du bassin, Aladar la regardait avec un sourire infernal sur les lèvres.

— Il a coupé, le fil ! Il veut me tuer ! Il sait tout !

Pendant que ces pensées lui labouraient la cervelle comme des éclairs elle faisait des efforts désespérés pour sortir du bassin.

Déjà elle se sentait envahie par une oppression horrible. Ses oreilles bourdonnant et elle se sentit suffoquer.

Sa main saisit le grillage et tenta de l'ébranler... Mais en vain...

Lentement elle laissa aller la tête en arrière et alla joncher le fond du bassin.

Cependant le public applaudissait avec fureur, sans avoir le moindre soupçon du meurtre qui se passait devant des milliers de regards charmés.

Un seul spectateur se rendait compte de la situation et c'était le beau ténébreux.

Comme il avait assisté plus de dix fois déjà, aux exercices de la Reine des Eaux, il savait que ces élans infructueux vers l'air respirable, ces brusques renvois vers le fond de l'aquarium ces efforts pour écarter un obstacle invisible et enfin cet affaissement soudain, cette inertie complète, n'étaient point dans le programme.

Instinctivement, il avait tenu les yeux fixés sur sa montre pour

s'assurer si elle ne dépassait point le temps rigoureusement mesuré à ses merveilles sous-marines, et voilà qu'une minute et vingt secondes s'étaient écoulées.

Mais plus que tous, le visage blême et railleur d'Aladar Forkasch lui avaient été une sinistre révélation.

Il n'y avait point à hésiter.

Si ce meurtre sournois pouvait être empêché, il devait l'être en quelques secondes, car l'asphyxie avait sans doute commencé.

Esterhazy sauta debout et, se penchant au dehors de sa loge d'avant scène, il cria d'une voix de tonnerre, dominant le bruit de l'orchestre :

— La belle Méliora se meurt. Elle ne se noie pas... On la noie !

En même temps il avait sorti de sa poche le revolver dont il ne se séparait jamais. Il l'arma.

Trois détonations retentirent et trois balles allèrent porter dans la paroi antérieure de la cage de verre, qui se brisa et dont les éclats s'éparpillèrent sur les musiciens de l'orchestre, saisis d'effroi et prenant la fuite.

En un instant l'eau se vida sur la scène et pénétra jusque dans la salle.

Si rapidement que tout cela s'était passé, le public avait en partie compris ce dont il s'agissait. Il s'ensuivit un commencement de panique.

La plupart des spectateurs se précipitèrent vers la sortie. Quelques uns seulement restèrent, entr' autre Esterhazy qui, de sa loge avait sauté sur la scène.

En même temps les artistes et les employés du théâtre étaient accourus et assommaient à coups de bâton les poissons, les petits crocodilles et les tortues, inoffensifs habitants de l'aquarium détruit.

Esterhazy, lui, ne songeait qu'à Méliora. La Tzigane était restée étendue sans connaissance, sur son lit de rocailles, mais

elle vivait encore. Le beau ténébreux sentit son cœur battre doucement dans sa poitrine, en la transportant dans sa loge. Rassuré de ce côté, il la confia aux soins empressés des habilleuses, et se hâta de revenir sur le théâtre.

— Vous avez sauvé la vie à notre belle artiste, monsieur le comte, lui cria le directeur qui parcourait avec agitation la scène, à moitié inondée. Sans votre intelligente et rapide initiative, elle se serait infailliblement noyée car, nous venons de découvrir que le fil qui faisait fonctionner le grillage du haut, a été coupé, et sans doute par une main criminelle.

— Je m'en étais bien douté, murmura le beau ténébreux.

Et de sa voix tonnante.

— Que l'on s'empare du violoniste tzigane, que l'on croit a tort l'épouse de la belle Méliora. Je me fais fort de prouver que l'auteur de cette tentative d'assassinat n'est autre que lui-même.

Le commissaire de police, de service, ce soir, aux Folies-Bergères, donna aussitôt ordre à ses agents de fouiller tout le local, afin de se saisir du coupable. Mais toutes les recherches furent vaines.

Aladar Forkasch avait disparu à la faveur de l'émoi général.

LXX

Le Sorcier de Menlo-Park

Une des rues les plus passagères de New-York, et qui coupe la partie basse de la ville impériale dans toute sa longueur, s'appelle la Bovery. Et c'est bien, en même temps, une des rues les plus originales qui existent dans le monde entier.

Ainsi, on y rencontre peu de maisons bourgeoises proprement dites, presque toutes les constructions y étant des théâtres, des cafés, des musées de curiosités, des musicos ou des établissements suspects.

Il est peu d'étranger, de passage à New-York, qui ne fasse au moins une visite à la Bovery, où sévit une foire perpétuelle.

Devant les nombreux théâtres ou théâtricules de ce quartier, sont appendus de grands tableaux peints, représentant d'effroyables évènements, meurtres, rapts, incendies, mis en action, à l'intérieur, avec paroles et musique assorties.

Les portes des cafés — que là-bas on décore du titre pompeux de « salons » — sont toutes larges ouvertes.

Des flots ininterrompus de consommateurs s'y succèdent et jusque dans la rue arrivent les âcres parfums de l'eau-de-vie, de la bière, du tabac et de mets à l'emporte-palais.

Toutes les nationalités y sont représentéee et les langues les plus diverses y échangent leurs accents.

Le matelot, arrivé à New-York après une longue navigation et qui a gagné une bonne somme, s'empresse de courir à la Bowery, où il gaspille, souvent en une seule nuit, le produit de toute une année de rude travail.

Aussi, que d'yeux jaloux braqués sur lui! La provocante serveuse lui soutire littéralement l'argent de la poche. Pour chaque sourire, pour chaque furtive caresse, il lui faut payer bouteille.

Le Juif russe lui pousse habilement une méchante montre d'argent, dorée au feu.

Le décrotteur italien redonne d'autorité à ses gros souliers un nouveau lustre.

L'Espagnol lui gagne, aux dés pipés ou à la carte forcée, dollar sur dollar.

L'Allemand, qui tient le restaurant interlope ou il s'est échoué, remarquant qu'il est ivre, lui marque ses consommations « à la fourchette. »

Le pick-pocket de couleur lui fait son porte-monnaie.

L'Irlandais lui déchausse les dents à coups de poings, lorsqu'il se prend de querelle avec lui et, pour couronnement à cette série de malheurs, le juge américain condamne notre infortuné matelot à quelques semaines de prison, pour « conduite immorale. »

C'est ainsi que le brave marin, dans le seul quartier de la Bowery, fait connaissance avec toutes les nationalités.

Et si son mauvais génie le pousse dans la partie chinoise de cette ville de Babel, rien d'étonnant à ce qu'on le ramasse, le lendemain, avec un coup de couteau dans le dos.

La Bowery fourmille de malfaiteurs, exerçant leurs talents au détriment des milliers d'oisifs et de viveurs qui y passent la plus grande partie de leurs journées.

Voleurs à la tire, grecs, escrocs, détrousseurs d'ivrognes, chacun y va chercher et y trouve facilement sa proie.

La Bowery abrite, aussi, nombre d'indigents et de malheureux. C'est surtout à la tombée de la nuit, qu'ils dirigent leurs pas de ce côté, pour disparaître dans le couloir de « lodging-houses » de bas étage, offrant au rabais, un refuge aux gens qui n'ont point de logis.

Ils y trouvent pour le prix dérisoire de cinq cents, vingt-cinq centimes — l'équivalent, la-bas, d'un petit sou, en France — le logement et la couchée.

C'est-à-dire qu'on les emmagasine, à trente, dans une salle basse, couchés à même sur une paillasse commune.

Dans cet espace réduit, l'air qu'on respire n'arrive aux poumons que chargés d'effluves pestilentiels.

Pour dix « cents » — cinquante centimes — on a droit de loger à quatre seulement, dans une espèce d'alvéole, séparée de nombreuses voisines par une mince cloison, à hauteur d'homme.

Enfin pour soixante quinze centimes, les richards de l'endroit, se procurent un lit, à eux tout seuls, et dont les draps sont quelquefois renouvelés.

Maint jeune homme, réduit par détresse à passer une nuit dans un de ces « lodging-houses » on a remporté le malheur de sa vie entière. Car ce sont là les repaires favoris du vice et du crime. Dans la société qu'on rencontre, poussé par la misère et le ıvais exemple, on devient aisément soi-même un dangereux alfaiteur.

Mais pour rester fidèle à la vérité, il nous faut déclarer aussi que maint grand négociant ou financier émérite, parvenu à la fortune par son industrie et sa force de volonté, a commencé par recourir bien des nuits à la redoutable hospitalité des « lodging-houses » de la Bowery.

On a beaucoup parlé d'entraînement. La vérité est que la plupart du temps notre destinée dépend de nous-mêmes.

Un caractère faible et sans ressort peut se laisser entraîner au crime, sous l'influence de certains milieux de hasard.

L'homme résolu et droit reste tel en dépit des voisinages auxquels il se trouve exposé.

Que le lecteur veuille bien nous suivre, dans un ces asiles pour y surprendre sur le vif l'infortune, le crime et la misère qui, pêle-mêle et confondus, passent là tant de nuits sans sommeil et sans repos.

. . . .

Abattu et épuisé, le visage triste et pâle, un jeune homme s'acheminait lentement, à la nuit tombante, vers le quartier de la Bowery.

Il tenait sous le bras un grand portefeuille, laissant passer quelques imprimés.

C'était apparemment un camelot en librairie et non des plus heureux. Non point aussi de ceux-là qui, par leur adresse et leur éloquence naturelle savent persuader au public que ce n'est pas seulement le corps qu'il faut nourrir, mais encore l'esprit, avide d'aliments sains, et qu'il est préférable, pour l'homme disposant

de ressources restreintes, d'affecter quelques sous à l'achat d'un livre que de se gâver au rabais d'alcools frelatés.

Non, ou bien ce jeune homme ne comprenait point son affaire ou il jouait singulièrement de malheur, car tout son extérieur criait famine.

Son beau visage, terminé par une courte barbe brune, trahissait de longues et pénibles privations. Ses joues pâles et hâves ne laissaient plus aucun doute à cet égard.

Les vêtements du pauvre camelot étaient d'étoffe et de coupe élégantes, mais si rapés qu'ils luisaient et montraient la corde. Les semelles de ses souliers étaient usées, les talons, ou ce qu'il en restait, déformés.

Son chapeau se trouvait dans le plus misérable état. En un mot, ce jeune homme réalisait l'image de l'émigrant pour lequel l'Amérique n'est point la terre promise qu'il s'est figurée autrefois, et qui n'y a point trouvé la prompte fortune réalisée par tant d'autres, fut-ce au prix de leur conscience.

Cet infortuné, nous le connaissons. C'est Armand Bonnet, que nous avons rencontré pour la première fois dans la pension ouvrière, de la bonne madame Aubry, alors qu'il était encore teneur de livres, dans la fabrique de fleurs artificielles des frères Thévenard.

Oui, c'était là cet Armand Bonnet, si enivré naguère d'avoir conquis l'amour de Marion Forzinetti ; qui pendant tout un jour avait été si heureux, lorsque son père naturel, Pierre Caillot, lui avait remis généreusement trente mille francs pour s'établir à son propre compte.

Mais c'était, hélas ! aussi le même Armand Bonnet qui, au cours d'une nuit fatale, s'étant laissé séduire par l'infernal et sinistre major, avait perdu tout son argent au jeu et auquel, désespéré, l'Amérique avait semblé le seul endroit où il put aller cacher sa honte.

Armand avait débarqué à New-York avec le ferme et honorable

propos de réparer sa faute. Il était résolu à travailler durement, jour et nuit.

Hélas! beaucoup arrivent dans cette excellente intention au pays des dollars qui se trouvent bientôt cruellement désappointés. Tout d'abord ne faut-il point connaître la langue du pays où l'on veut tenter la fortune.

Or, Armand, comme la plupart de ses compatriotes, ne parlait pas un mot d'anglais, il ne comprenait rien aux us commerciaux des Américains, et il ne pouvait révaliser, dans les travaux manuels, avec ceux qui, dès leur première jeunesse avaient manié le marteau, promené la faux dans les sillons de blé mûr ou transporté des charges pesantes.

Partout où il s'était présenté on l'avait repoussé. Le peu d'argent, mporté de France, s'était trouvé épuisé au bout du second mois.

Alors étaient venu le besoin et la famine. Enfin, il avait réussi à se faire accepter par une grande maison de librairie pour recueillir à domicile des souscriptions et des abonnement pour des livres en voie de publication. Beaucoup de ses collègues gagnaient pas mal d'argent à ce métier. Mais ils parlaient l'Anglais et l'Allemand.

Rien ne réussissait au jeune Français. Lorsqu'il avait couru toute une journé et que cette journée avait été bonne, il avait gagné toute juste assez pour prendre un unique repas dans quelque gargotte et passer la nuit pour vingt cinq centimes dans un des « lodging-houses » décrits plus haut. Et ces vingt cinq centimes, il les lui fallait réserver tout d'abord, fussent-ils prelévés sur son insuffisante nourriture.

Il était arrivé parfois qu'Armand Bonnet n'eut pas même de quoi se payer de logement. Il lui avait fallu alors passer la nuit en se promenant, sommeillant à bâtons et à cauchemards rompus sur les bancs des promenades publiques dont le faisaient se

lever d'heure en heure les veilleurs de nuit, en vertu d'une implacable consigne.

Lorsqu'il songeait à ces nuits là, Armand frissonnait. Mieux encore coucher au « lodging-house » bien que ses hôtes habituels lui inspirassent de la répulsion et du dégout. Là, du moins, il était protégé contre le froid et ne risquait point d'être ramassé, comme vagabond par la police.

Mais le repos qu'il goûtait dans ces asiles ds la misère et de la malfaissance, était bien troublé. Il s'y trouvait mêlé avec la lie de la société et obligé d'entendre un langage qui le faisait rougir.

Parmi ses camarades de lit se trouvaient aussi nombre de hardis voleurs contre lesquels il fallait se tenir en garde. Ces misérables ne se faissaient nul scrupule de profiter du sommeil des malheureux que leur mauvais sort avait fait leurs voisins, pour leur ravir leur dernier sou.

On y risquait fort, aussi, de recevoir quelque coup de poing sur la tête ou de couteau à travers le corps, sans avoir rien fait de nature à justifier un pareil traitement. Souvent, au beau milieu de la nuit et pour la cause la plus futile. s'élevaient des disputes dégénérant en furieuses bagarres.

Le dormeur le plus paisible se trouvait forcement mêlé à la rixe. Les couteaux brillaient dans l'ombre, les marteaux s'abattaient au hasard et souvent aussi des coups de révolver portaient de la masse tumultueuse.

Mais d'ordinaire, la police s'empressait d'accourir qui conduissait les pertubateurs en prison.

Bien triste était donc la vie que menait à New-York Armand Bonnet, et cette vie l'écœurait jusqu'à la mort. Seule, la pensée de Marion, l'espoir de la retrouver un jour, soutenait l'infortuné et le préservait du suicide. Tel du moins avait été le cas, lorsque le désespoir menaçait de se rendre maître de lui. Mais

aujourd'hui, il s'acheminait vers son « lodging-house » hahituel dans des idées particulièrement sinistres.

C'était un samedi soir. Demain, dimanche, jour saint, la ville entière endosserait ses habits de fête et savourerait le repos dominical.

Quel dimanche l'attendait lui, exilé volontaire, inconnu et indigent? Il ne restait plus au fond de sa poche que quinze cents.

De cette misérable somme, il lui faillait en déduire dix pour son coucher de la nuit et du lendemain. Restaient vingt cinq centimes pour vivre du samedi soir au lundi matin!

Vivre! Oui, il vivrait. Il pourrait toujours se procurer à ce prix quelques croûtes de pain et un bol de mauvais café. Mais était-ce là un repas de dimanche?

N'importe. Ventre affamé ne connait point de jour férié. Pour ceux la, seuls, qui ont le nécessaire, et beaucoup plus encore ponr ceux qui possédent le superflu, le dimanche est un jour de repos.

Pour le pauvre, vivant au jour le jour de ce qui se présente, le dimanche est une cruelle attente qui lui interdit, vingt quatre heures durant, toute besogne, petite où grande, mais rénumérée, qui lui, imposant l'inaction, le pousse à réfléchir sur son sort malheureux, et l'incite à accuser Dieu d'injustice et à maudire la société qui dès son enfance l'ont condamné à courir affamé et en haillons.

Armand Bonnet s'arrêta devant une cloison de bois, percée d'un petit guichet qui représentait la caisse du lodging-house ». Il y déposa son « son dollar » contre un billet de logement, qu'avant d'être admis à passer la nuit dans ce lieu de repos, il devait remettre à un garçon de salle.

Lentement, par des couloirs bien connus de lui, hélas! il se dirigea vers le dortoir commun, tristement éclairé par une lampe à pétrole suspendue à la poutre centrale. Pour plus de sureté,

cette lampe était protégée par un solide treillis en fil de fer. Elle brulait toute la nuit, luisant sinistrement sur le visage des pauvres diables dormant d'un sommeil oppressé.

Le dortoir était plein déjà et une trentaine d'hommes, jeunes ou vieux, forts ou faibles, bien portants ou malades gisaient sur l'immense paillasse qui recouvrait presque en son entier les carreaux de la salle.

Quoiqu'il y fut défendu de fumer, beaucoup avaient allumé de cigares et des cigarettes, et même des brûle-gueules.

Sur le lit commun, planait, épais et lourd, un nuage, formé des exalaissons les plus diverses, fumée âcre, vapeur corporelles, haleines infectes, empoisonnées d'alcool et de tabac à chiquer.

Armand regarda autour de lui pour trouver une place de libre. Un homme, de haute stature se leva et lui fit signe, de loin.

Armand n'hésita point à se rendre à son appel. Il se dirigea promptement vers lui et aux deux marques rouges restées visibles, il s'assura qu'il restait un « lit » vacant pour un dernier hôte.

L'homme qui avait fait signe à Armand et qui l'accueillit avec une poignée de main, pouvait avoir une soixantaine d'année. Il était vêtu fort misérablement.

La longue barbe grise, qui lui retombait sur la poitrine, donnait à son visage, fortement accentué et éclairé de deux yeux, encore plein de feu, un caractère de respectabilité, complété par les mèches flottante d'une chevelure d'argent.

Armand avait fait sa connaissance depuis quelques jours. Le vieillard, qui ne venait coucher au « lodging-housse » qu'un jour sur deux, se tenait, comme Armand, autant que possible à l'écart des mauvaises têtes de la « chambrée » et c'est ce qui avait rapproché ces deux hommes, d'âges si différents.

Comme les présentation en règle n'auraient guère été de mise en pareil lieu, ils ne s'étaient faits connaitre, l'un à l'autre, que par leur nom de baptême.

Celui du grand vieillard était Joe. Quelle était, en somme, la nature de ses occupations? Il ne s'était jamais ouvert à ce sujet. Il semblait cependant vendre quelque chose, car on le voyait chargé de deux petites caisses de bois, carrées, soigneusement polies, mais qui restaient toujours fermées.

Dans tous les cas, elle ne devait contenir rien de bien précieux, car il n'y accordait de l'attention que tout juste. Ordinairement il plaçait une de ses caisses tout près de lui et la seconde dans un coin quelconque du dortoir.

— Vous voilà enfin, mon jeune ami, dit le grand vieillard à Armand. Vous vous êtes un peu fait attendre ce soir et j'ai eu fort à faire pour vous garder une place. Avez-vous fait une bonne journée ?

Armand soupira, en retirant sa veste et en ôtant ses souliers. Puis, il s'étendit tristement à côté du vieux Joe.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, dit-il. Mais j'aimerais mieux ne point avoir à répondre à pareille question. Mes affaires vont mal, fort mal !

Le vieillard jeta un coup d'œil de commisération sur son jeune camerade et secoua pensivement la tête.

— Oui, dit-il, c'est la grande misère sous laquelle, tous, ici, nous marchons courbés. Vous n'êtes point le seul à souffrir, mon cher Armand. Vous pouvez-vous en assurer, rien qu'en regardant autour de vous. Mais vous êtes jeune, et pouvez espérer de meilleurs jours. Pour moi, vieillard, je resterai pauvre et malheureux jusqu'à la tombe. Mais ne parlons point de moi. C'est de vous qu'il s'agit. N'avez-vous point fait d'affaires, aujourd'hui?

— Autant dire non. Je n'ai pas le don de persuader les gens. Tenez, voici toute ma fortune présente. Et il faut que je passe avec cela ma journée du dimanche !

Il tira de sa poche les deux sousdollars qu'il possédait encore, et les montra à son voisin de paillasse.

— C'est fort peu à la vérité, dit le vieillard. Mais j'ai une proposition à vous faire. Il me reste un dollar et je vous en prêterai la moitié.

Armand, ému, arrêta la main de Joe qui avait déjà tiré de sa poche son demi dollar, en monnaie de papier.

— Dieu me préserve, s'écria-t-il, de vous emprunter ce que je ne suis point certain de pouvoir vous rendre. Accepter votre argent, alors que vous même, êtes pauvre et besoigneux !

— C'est vrai, je suis tout cela, répondit le vieux Joe, mais ces cinquante sous ne me rendront pas plus heureux ou plus malheureux que je ne suis. Acceptez les sans scrupule. Je ne vous les prête point, je vous les donne.

Armand secoua la tête avec dignité.

— Non, mon vieil ami, dit-il d'un ton ferme, qui n'admettait point de replique. Bien que je sois tombé assez bas pour devoir passer la nuit dans ce misérable refuge, je n'en suis point encore venu à accepter des aumônes ou des présents.

— Croyez que je n'avais point l'intention de vous blesser, murmura le vieux Joe, en remettant dans sa poche son billet.

Pendant qu'Armand s'étendait sur le grabat, en se cachant le front dans les mains, une singulière lueur s'éveilla dans l'œil du grand vieillard.

Il regarda curieusement le jeune homme en se tirant la barbe d'un air pensif.

Après une courte pose, il reprit :

— Vous êtes Français de naissance, n'est-il pas vrai ?

Armand se souleva à moitié.

— Oui, je suis né et élevé à Paris.

En ce moment, l'autre voisin d'Armand se retourna de son côté et, bien qu'il feignit de dormir et de n'avoir opéré son mou-

vement que dans son sommeil, il ne cessa plus de regarder le malheureux camelot d'entre ses paupières entrouvertes.

Cet autre voisin, encore jeune, comme Armand, était vêtu beaucoup moins misérablement que ses camarades de dortoir. Sa barbe blonde et ses cheveux, bien entretenus, lui donnaient même quelque chose d'élégant qui aurait pu faire s'étonner les gens de le trouver en pareille compagnie.

— Donc, vous avez habité Paris fort longtemps ? reprit le vieux Joe à voix basse. Vous avez dû, aussi, vous y trouver en rapport avec beaucoup de jeunes gens dans une situation supérieure à la votre ?

— Oui, monsieur, répondit Armand avec amertume. J'ai fréquenté fort bonne société, mais l'on ne s'en douterait guère en me voyant.

— Mais on s'en aperçoit à vous entendre, interrompit doucement vieux colporteur, Dites-moi, n'auriez-vous jamais rencontré, par hasard, à Paris, une jeune Américaine portant le nom d'Alice Terry ?

rmand réfléchit une minute.

— Je ne me souviens point de ce nom-là, répondit-il enfin. Et très certainement, je n'ai jamais vu cette dame... Mais, attendez... ne s'agit-il pas de la fameuse détective américaine qui s'appelle effectivement... le nom me revient à présent, Alice Terry ?

Le vieillard secoua les épaules.

— Le nom de Terry est fort commun en Angleterre et en Amérique, dit-il. Je n'ai point voulu naturellement désigner cette détective-femme, avec laquelle, pauvre et vieux marchand ambulant, je ne pourrais avoir le moindre rapport.

A son tour, il garda le silence pendant quelques instants. Puis, laissant aller sa tête grise sur l'oreiller, bourré de sostère :

— Je crois que nous ferions mieux de dormir, murmura-t-il. Dormir fait oublier et l'oubli rend heureux.

Il ferma les yeux. Mais au bout d'un moment Armand lui prit la main.

— Joe, demanda-t-il à voix basse, est-ce que vous dormez ?

— Pas encore, mon garçon. Que voulez-vous ?

— Joe, j'ai à vous dire quelque chose qui me pèse lourdement sur le cœur.

— Dites-le donc. Douleur partagée n'est plus que demi douleur.

— Eh ! bien, mon vieil ami, j'ai à vous faire mes adieux.

Le vieillard, ému, souleva à moitié sa tête grise.

— Que voulez-vous dire par cela ? Vous n'avez pas l'intention n'est-ce pas ?..

— De m'arracher volontairement à la vie... Si, c'est bien ma résolution.

— Résolution bien coupable, s'écria le vieux colporteur. La vie peut vous paraître dure et intolérable, mais le suicide n'est pas seulement un péché, c'est encore une preuve de lâcheté.

— Point dans mon cas particulier, répondit doucement Armand. Ah ! si je pouvais vous raconter toute l'histoire de ma vie, si vous savez comme par ma légèreté j'ai brisé, en une seule nuit, le bonheur qui m'était assuré, vous me conseilleriez vous-même de mettre un terme à ma misérable existence !

A l'autre bout du dortoir se redressa, sur la paillasse commune, un nègre de haute taille qui, montrant ses dents blanches, entre ses lèvres rouges et charnues, cria d'un ton furieux :

— Par le diable ! Il n'y a pas moyen de dormir tranquillement ici ? Avez vous bientôt fini de babiller, là-bas ?

Ayant parlé ainsi, le noir colosse se recoucha tont du long.

— Parlez plus bas, dit le vieux Joe à Armand. Racontez-moi votre vie, mon pauvre ami, pour que j'en juge, et ne me cachez rien.

Armand respira profondément comme s'il voulait rassembler toutes ses forces pour sa pénible confession

Puis, il traça à grands traits le tableau de son existence, mai. avec des couleurs strictement vraies et ne s'épargnant point lui-même. Il dit comment le comte Esterhazy l'avait retenu au tapis vert et comment le démon du jeu le possédant, lui, Armand, avait perdu les trente mille francs qui devaient le rendre indépendant et heureux.

— Qu'est-ce qui me rattacherait encore à la vie ? demanda-t-il, en terminant. Marion doit me mépriser. Elle a certainement arraché de son cœur l'amour qu'elle m'avait voué pour le reporter sur quelqu'un de plus digne et avec lequel j'espère qu'elle trouvera la paix et la joie !

Le vieux Joe porta la main à sa longue barbe.

— Et êtes-vous fermement décidé à exécuter votre sinistre résolution ? demanda-t-il.

— Oui, fermement décidé. Ce soir, je vous dis adieu et demain avant que midi soit sonné, je n'appartiendrai plus au nombre des vivants.

— Soit, dit le vieillard. Nous autres américains nous n'empêchons personne d'agir comme il lui semble au mieux. Vous êtes d'avis qu'il vous est impossible de vivre plus longtemps !... « All right !... » Mourez donc.

Le vieux Joe semblait fort sérieux en tenant un pareil langage.

— Mais, ajouta-t-il, je voudrais cependant bien vous donner encore un bon conseil.

— De quelle utilité pourrait m'être un avis quelconque dan les circonstances présentes ? demanda Armand avec un rire douloureux.

— Oh, oh ! Ne dites point cela, jeune homme. On ne va pas s facilement à la mort qu'on le pense bien. Il s'agit de la saisir avec adresse. Est-ce que vous avez réfléchi déjà à la façon dont vous quitterez ce bas monde ?

— Oui, et bien souvent. Je me jetterai de la Battery dans la baie. Mon corps disparu à jamais, je serai aussi à jamais oublié.

— Savez-vous nager ?

— Oui, et je suis même fort bon nageur.

— Alors, au moment snprême, la force de volonté vous manquera pour vous laisser couler à fond. Vous reviendrez à terre où un agent de police vous arrêtera et vous irez passez quelques semaines en prison. Car, chez nous, aux Etats-Unis, les tentatives de suicide sont sévèrement punies.

— Alors il faudra que je songe à autre chose. Je me pendrai. Avec vingts cents, on peut se procurer une corde suffisamment longue pour cela.

— Vous pendre ! dit dédaigneusement le vieux Joe. C'est là une mort bien banale !

— Mais je n'ai pas assez d'argent pour acheter un revolver. Sans cela, je me logerais une balle dans la cervelle.

— Vous voyez bien qu'il n'est pas si facile que cela de se supprimer de la circulation humaine ?... Partout arrivent des gêneurs qui vous barrent le chemin, ou bien c'est la résolution qui fait faux bond au moyen de faire le saut. Je suis véritablement votre ami et c'est pourquoi je vous indiquerai le meilleur moyen pour vous délivrer de la vie. Ne vous a-t-on rien dit encore au sujet des merveilles de Menlo-Park ?

— Certainement, répondit Armand, assez surpris de cette demande, car il ne pouvait pas comprendre quel rapport Menlo-Park pouvait avoir avec son propre suicide. Pour autant que je sache, Menlo-Parc appartient au fameux inventeur Edison, qui y a établi ses ateliers d'expérimentation et y a fait bâtir une immense usine d'électricité. Heureux Edison ! continua le jeune homme, en soupirant. Il est parvenu à un point rarement atteint en ce monde par ses pareils. Il a donné au monde le téléphone et le phonographe. Avec cela, il est devenu plusieurs fois millionnaire et règne, comme un prince, dans l'empire de la science moderne !

Le vieux Joe, la tête penchée sur sa poitrine, avait écouté avec beaucoup d'attention les paroles d'Armand.

— Oui, Eddison est arrivé haut et loin, dit-il. Si je ne me trompe, on l'a surnommé le sorcier de Menlo-Park. Mais il n'y a pas de sorcellerie dans son jeu. Il a seulement mis pratiquement en œuvre des forces naturelles négligées avant lui et que son regard perçant a pénétré du premier coup. Mais je me suis laissé dire qu'avant cela Edison a durement fait l'école de la vie. Il parait qu'au début de sa carrière il a dû lutter contre des difficultés sans nombre et qu'il n'était lui même qu'un malheureux enfant, mis à la porte de chez lui. Il doit même, étant jeune, avoir passé plus d'une nuit dans un de ces « lodging-houses » auxquells nous sommes encore obligés de recourir. Mais écoutez ce que je voulais vous dire, touchant Menlo-Park. Dans ce parc se trouve une haute tour du faite de laquelle on découvre une vue magnifique.

Edison l'a bâtie, cette tour, pour y pouvoir élucider ses problèmes scientifique, isolé du reste des hommes. Là-haut, il n'est troublé ni gêné par rien. Pas une voix humaine ne peut arriver jusqu'à lui. Loin, dans la profondeur s'agite le monde avec ses penchants et ses passions, ses machines à vapeurs, ses velocipèdes, ses cris et ses gémissements. Là-haut, il est seul, seul avec ses pensées. Je pense, ajouta le vieux Joe, en jetant un regard de côté sur Armand, qu'il serait agréable et digne, de mourir là, sans crainte d'être surpris ni arrêté par personne.

Or, voici ce que je sais. Lorsque Edison n'est pas, lui même, renfermé dans sa tour, il en laisse la porte ouverte. Il est peu probable qu'il s'y trouve demain, jour de repos. Quoi de plus facile, alors, que de vous glisser dans l'escalier. Arrivé sous la coupole de faite, vous ouvrez une des croisées de la haute tour vous vous penchez un peu trop vivement et... bonsoir la compagnie, tout est dit pour vous.

— Mais cette chute d'une pareille altitude, la descente vers le sol, l'écrasement des membres, cela ne doit-il point entraîner un moment d'effroyable douleur ?

— Non, répondit Joe, on ne sent rien, on ne sait rien. Lorsqu'on se précipite d'une hauteur si considérable, la seule pression de l'air vous tue dès la deuxième seconde. Dans tous les cas, avant d'arriver à terre, vous ne serez déjà plus qu'un cadavre. Promettez-moi de ne vous suicider que de cette façon-là. Rien ne vous sera plus facile. Menlo-Park n'est guère qu'à une lieue de New-York, dans l'état voisin de New-Jersey. Pour traverser la baie en « ferry boot » cela ne coute que cinq cents... et vous y êtes.

Armand Bonnet réfléchit pendant un instant.

— Je vous remercie, dit-il enfin, et je vous promets de suivre votre conseil.

— Dans ce cas, je vous souhaite, moi, de dormir paisiblement votre dernière nuit.

Sur ces paroles, le vieux Joe serra affectueusement la main de son jeune ami, se retourna sur le côté et, un moment plus tard, il était profondément endormi.

Mais Armand ne put aussi facilement trouver le repos. Les yeux brûlants et les tempes battantes, il changeait à chaque instant de position sans se trouver plus à l'aise.

Autour de lui s'élevaient les ronflements insupportables des dormeurs et, au dehors, toutes les cinq minutes, passaient, à grand fracas, les trains de chemin de fer, dont la ligne se trouvait sous les fenêtres même du « lodging-house. »

L'image de Marion ne quittait point sa pensée et il évoquait douloureusement les heures enivrantes qu'il avait passées à son côté. Il la revoyait s'abandonnant entre ses bras, sa blonde tête penché sur sa propre poitrine embrasée et palpitante.

C'est avec ces souvenirs là qu'il était résolu de mourir.

Demain, lorsqu'il se précipiterait du faite de la haute tour, son image serait la seule qu'il emporterait de ce monde dans les abîmes de l'inconnu.

— Marion ! chère Marion ! murmura-t-il, en fermant les yeux.

Mais il sentit, soudain, une main qui le saisissait par le bras et le secouait doucement. Il se dressa sur son séant et regarda en face son voisin de gauche, le jeune homme à la moustache et aux cheveux blonds.

Et son étonnement fut extrême lorsqu'il s'entendit adresser par lui la parole, dans la langue de sa patrie.

— Vous êtes Français ? demanda le voisin.

— Oui, monsieur, mais...

— Pas si haut. Je ne vous veux que du bien et vous procurerai les moyens d'améliorer votre situation. Dites-moi, votre nom, sans y mettre du mystère inutilement.

— Mon nom? Je m'appelle Armrnd Bonnet.

— Je vous remercie. Mon nom à moi est Maxime Magnin. Je suis de Paris et me réjouis de saluer en vous un compatriote.

— Je partage ce plaisir. Il est fâcheux, toutefois, que nous ayons dû nous rencontrer en pareil lieu.

— Pour ce qui me concerne, répondit Maxime Magnin, ce n'est pas le besoin qui m'a fait coucher la nuit dans ce misérable « lodging-house ».

— Serait-il donc autre chose qui pût engager un homme à passer une seule heure dans cet affreux séjour? demanda Armand.

— Vous saurez tout à l'heure ce qui m'amène ici. Mais avant, quelques mots sur ce qui vous concerne.

Armand, le regarda avec surprise.

— J'ai été l'auditeur involontaire de votre conversation avec ce vieillard. Je vous ai entendu lui peindre votre position désespérée, et exprimer la résolution bien arrêtée de vous y soustraire

par le suicide. Et je vous dis, monsieur Armand Bonnet, que vous n'en viendrez point à cette extrémité.

— Ah ! monsieur, vous ne savez point où j'en suis réduit. Il ne me reste que la mort.

— Même si je vous fournissai l'occasion de gagner trois cents dollars ?

Armand regarda le jeune homme avec stupéfaction.

— Monsieur, dit-il, ne vous raillez point de moi, je vous prie. Il serait inhumain, à vous, de vous faire un jeu de mon désespoir.

— Qui vous le fait croire ? Je parle très sérieusement. Vous n'avez qu'à dire oui, et les trois cents dollars se trouveront demain matin à votre disposition. Et si nous tombons d'accord, maintenant, je ne demande pas mieux que de vous compter vingt dollars, tout de suite.

Armand porta les deux mains à son front brûlant.

— Trois cents dollars, murmura-t-il, d'une voix tremblante, trois cents dollars qui seraient ma propriété. Oui, certes, alors, jeune comme je le suis, je ne marcherai pas volontairement à la destruction.

— Acceptez donc ma proposition.

— Quelle proposition ?

— Celle que je vais vous faire. Mais rapprochez-vous un peu, que personne ne puisse nous entendre.

Ni Armand Bonnet, ni Maxime Magnin ne remarqua, qu'en c moment, une main avait doucement glissé entre eux deux une petite caisse, en bois poli, dont le couvercle était ouvert.

Puis, la main se retira de même et rentra sous la couverture de laine dont s'était enveloppé le vieux Joe, toujours, en apparence, profondément endormi.

— Approchez votre oreille tout près de ma bouche, dit Maxime Magnin. Là ! Vous y êtes !. De cette façon nous pourrons parler à cœur ouvert, car ma couverture étouffera le bruit de

notre voix. Les autres n'en pourront rien surprendre, car ces gredins font parfois semblant de dormir, pour espionner leurs voisins. Ecoutez, maintenant. Je suis venu ici pour trouver un homme déterminé, quelqu'un de sûr que l'on puisse charger d'une mission secrète.

— Et en quoi consiste cette mission ?

— J'ai un vieil oncle, poursuivit Maxime Magnin, qui est fort riche et aussi fort malade. Mais la mort semble avoir résolu de l'oublier. Il ne veut pas mourir, bien qu'il ait dépassé l'âge raisonnable de soixante quatorze ans. Probablement qu'il ne peut se résoudre à se séparer de son coffre-fort, car c'est un avare de la plus belle eau et ses doigts paralysés reprennent vie sitôt qu'ils remuent de l'or et des billets de banque. Longtemps il a vécu solitaire, dans la petite ville de Harlem. Mais depuis que je suis arrivé aux Etats-Unis, je l'ai amené à engager une gouvernante.

La belle Ninon — ainsi s'appelle cette dernière — le soigne avec un dévouement à toute épreuve. Mais il s'en défie et ne mange et ne boit que ce qu'il a acheté et préparé lui-même. Ce vieillard est l'image incarnée du soupçon. Figurez-vous qu'il ne veut pas entendre parler des médecins américains, sous prétexte qu'ils sont tous gens à vendre, et que, s'ils y trouvaient un intérêt personnel, ils lui administreraient fort bien du poison en guise de remèdes. Peut-être bien pense-t-il, que je pourrais prêter la main à pareil jeu.

Armand qui, à cette histoire, faite d'une voix dégagée, avait senti son esprit envahi, lui aussi, d'invincibles défiances, remarqua le diabolique sourire qui crispait la lèvre cruelle de son mystérieux voisin.

— M'avez-vous compris jusqu'ici ? demanda Maxime Magnin.

— Parfaitement. Veuillez poursuivre.

— Mon oncle est, comme moi, Français de naissance. Après de nombreux détours et des pourparlers sans nombre, il a enfin

consenti à ce que je m'enquière d'un médecin français, honnête et capable, pour lui donner des soins et lui indiquer un régime. Et c'est là, pourquoi, monsieur Bonnet, je viens quelquefois passer la nuit dans ce bouge.

— Je ne vous comprends pas. Comment pouvez-vous espérer y rencontrer le praticien honnête et capable que vous cherchez ?

— Mais je viens justement de mettre la main dessus, répondit Maxime, en riant.

— Comment cela ?

— Ce docteur là, c'esr vous même.

— Moi !

— Oui, vous êtes précisement l'homme qu'il me faut. Et maintenant, venons-en au fait. Voulez-vous accepter d'entreprendre la cure de mon oncle malade ? Consentez-vous à ce que je vous présente à lui comme le célèbre spécialiste, pour la paralysie l'ataxie et les affections rhumatismales, Armand Bonnet ? Je me chargerai de vous procurer un équipement convenable. Costume noire, cravatte blanche, montre et chaine en or. Tout cela, au dessus des trois cents dollars convenus, si toutefois je suis satisfait de la façon dont vous aurez traité mon oncle.

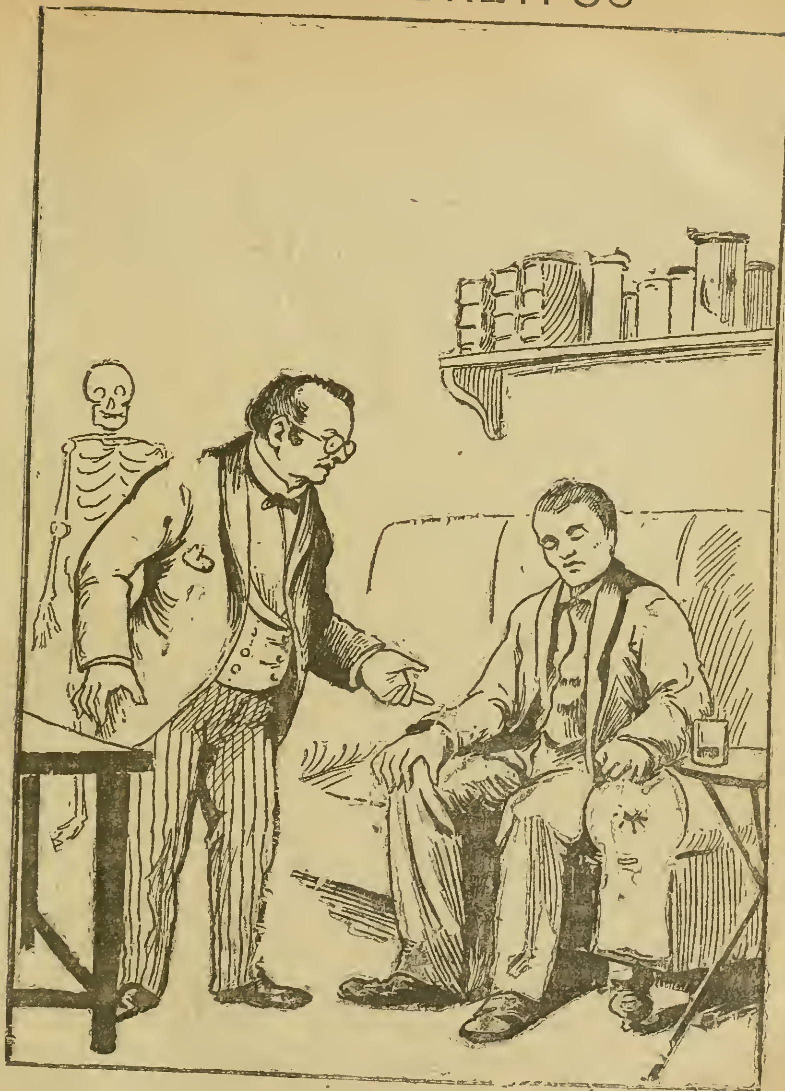
— Et comment le ferai-je ? demanda le loyal jeune homme, qui ne voyait point encore oe son tentateur nocturne avait voulu en venir. Je n'ai pas la moindre connaissance en médecine

— Eh ! cela n'est point du tout nécessaire.

Aux Etats-Unis, l'exercice de la médecine est libre. Vous vous contenterez d'administrer à votre patient une poudre que je vous aurai remise à l'avance. Et naturellement vous garantirez au malade qu'il s'ôtera vingt ans du corps rien qu'en absorbant la dite poudre dans un verre de vin.

— Et sera-ce bien le cas ? Qui m'en répondra, à moi ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, mon cher ami ? Sitôt la chosс faite, je vous compte votre argent, vous prenez le premier train vers n'importe quelle direction et que quoi vous lisiez



Je vous connais comme le malfaiteur le plus dangereux de Paris, dit Tricolet !

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

par la suite dans les journaux, vous tenez la bouche hermétiquement close, au sujet de votre premier et dernier début dans l'art d'Hippocrate et de Gallien.

Maintenant, les yeux d'Armand se désillaient. Comme s'il voulait éviter le contact d'un serpent vénimeux, il retira brusquement sa tête de dessous la couverture de son dangereux voisin.

— Maintenant je pénètre votre projet scélérat, s'écria-t-il avec indignation. Vous voulez empoisonner un pauvre vieillard sans défense, pour entrer plus vite en possession de son bien ! Avez-vous pu croire trouver en moi le misérable qui vous seconderait dans un pareille œuvre ? Non monsieur. Je suis pauvre, plus que pauvre, indigent, et le désespoir m'avait déterminé au suicide.

Mais que mon corps rentre dans la poussière, pourvu que mon âme s'envole immaculée, vers l'Eternité. Loin de moi, infâme tentateur ! Si je vous retrouve demain ici, en me réveillant, je vous dénoncerai à la police et rendrai public votre odieux projet. Du moins, alors, je pourrais encore faire une action utile avant de quitter la vie, et cette pensée me rendra plus calme en brisant mes liens terrestres.

— Vous n'êtes qu'un niais ! répliqua Maxime Magnin, avec son faux et mauvais rire. Eh ! quoi, vous avez pris pour argent comptant la charge que je vous faite pour me moquer de vous en trompant une heure d'insomnie ? Ah ! Ah ! La bonne blague ! Allons, je vois qu'il y a des imbécilles partout, meme en Amérique Pour ce qui vous concerne, monsieur, pendez-vous, et le plus tôt possible. C'est ce que vous pouvez faire de mieux.

Mais Armand n'entendit même pas les odieuses plaisanteries du misérable. Il s'était étendu sur le matelas et avait ramené sa couverture sur sa tête.

Bientôt il fut endormi, mais des rêves pénibles assiégèrent son sommeil. Lorsqu'il se réveilla, il était huit heures. Il se frotta

les yeux et regarda du côté de ses voisins de la veille. Tous deux avaient disparu.

Comme l'apprit Armand, du gardien de nuit, le misérable tentateur s'était éclipsé dès les premières lueurs de l'aube. Le vieux Joe, lui aussi, avait quitté la maison dès six heures, emportant sous le bras sa petite caisse de bois poli.

Armand s'étonna fort de ce que son vieil ami fut parti sans lui dire adieu. Il devait bien savoir, pourtant, qu'il ne le reverrait plus.

Le désespéré reprit son grand portefueille et quitta, à son tour, le « lodging-housse. »

Lorsqu'il mit le pied dans la rue, il lui sembla que jamais encore il n'avait vu jour plus beau et plus radieux.

Et cependant, ce jour là, devait être le dernier d'Armand Bonnet.

Sur le quai de la Bowery, surtout, règnait une grande animation. Les habitants se pressaient vers les églises et Armand remarqua que peu de gens, dans cette foule empressée, n'avaient pas l'air joyeux.

Chacun semblait saluer avec joie le jour nouveau, qui faisait si heureuse diversion avec les jours ouvriers, parfois si rudes à passer. Tous semblaient s'écrier, les lèvres closes : « Une aube nouvelle à lui. Peut être éclairera-t-elle enfin, l'accomplissement de nos vœux ! »

Mais Armand, lui, n'avait plus rien à espérer. En son cœur, il s'estimait comme déjà mort au monde.

Il marchait à grand pas, pour fuir la ville bruyante qui, même le dimanche, n'avait pas de repos. Il ne voulait plus voir d'hommes, échapper aux sons des cloches.

Armand ne respira que lorsqu'il eut atteint le « ferry-boot » qui devait le mener à la ville de New-Jersey.

Comme soulagé d'un lourd fardeau, il regardait écumer le flots de la large baie.

Lorsqu'il releva les yeux, il vit, s'étendant devant lui, l'infini de l'Océan. De légers nuages flottaient dans l'air, chassé vers l'Ouest par une fraiche brise.

— Ah! s'il pouvait suivre ces nuages, s'il pouvait les utiliser comme moyen de transport! Il le ramèneraient en Europe, à sa ville natale, où il avait laissé Marion, la femme ardemment chérie par lui.

Ah! que ne pouvait-il la voir une fois encore et, invisible, ravir un baiser sur ses lèvres. Alors, il pourrait mourir sans regrets.

Car la mort est doublement cruelle lorsqu'on la trouve en pays étranger!

Et tel était le sort d'Armand Bonnet.

Sa pensée se reporta alors vers Menlo Park. C'est là qu'il se tuerait.

Des étrangers retrouveraient son cadavre et, haussant les épaules, sans une larme, sans un mouvement de pitié, ils diraient : « Encore un que le sort a deçu et qui n'a pu supporter son désappointement. »

On enfouirait en toute hâte son corps glacé dans une terre étrangère et, dans peu d'années, une génération nouvelle sa promènerait insousiamment sur ses cendres, les cendres d'un homme qui, lui aussi, avait espéré et aimé, qni avait connu les joies et les charges de la vie.

Telle est la destinée humaine!

Le bâteau aterrit et Armand se trouva arraché à ses méditations.

Il mit pied à terre et commença sa dernière promenade.

Pendant plusieurs heures il tourna dans la campagne.

C'est une étrange promenade que celle d'un être humain, marchant à là mort. On serait tenté de croire que tout doit se couvrir d'un voile de tristesse et de deuil. Et le plus souvent, c'est tout le contraire.

Le monde apparut plus brillant à celui qui va s'en arracher. Tout ce dont nous devons nous séparer n'acquiert-il pas un attrait nouveau.

Les grands arbres de Menlo Park lui apparurent enfin et bientôt il erra sous leurs épais ombrages.

Quel silence profond et doux règnait en ces lieux charmants! Nulle église n'eut pu emplir le cœur d'un sentiment plus religieux que la majesté de ces verts arceaux.

Après un quart d'heure de marche, par ces bois imposants, Armand aperçut l'habitation de l'heureux mortel à qui la région appartenait, à plusieurs lieues à la ronde.

Il se trouvait sur les domaines d'Edison, l'inventeur à la réputation universelle, le sorcier de Menlo-Park.

Le jeune Français songea avec accablement à ce que le vieux Joe lui avait dit, la veille, à propos de cet homme extraordinaire. Lui aussi avait connu la misère et le désespoir, mais enfin, la chance lui avait sourri et maintenant il se trouvait élevé au dessus de tous les autres hommes.

La chance?

N'était-ce que la chance qui l'avait améné là? Ne serait-ce point plutôt la force de volonté qui vivait dans le sein d'Edison?

Le public superficiel attribue trop souvent aux jeux de la fortune ce qui est la conquète personnelle des vainqueurs incompris par lui.

Armand secoua ces pensées, plutôt cruelles que consolatrices. Il était arrivé à l'endroit qu'il venait chercher en ces lieux pour accomplir son fatal dessein.

Il se trouvait au pied d'un haute tour, dont le faite semblait se perdre dans les nuages.

Cette tour se trouvait au centre d'une grande pelouse.

Armand en chercha la porte qu'il trouva bientôt.

Comme le lui avait fait pressentir le vieux Joe, cette porte était ouverte.

Un regard circulaire lui fit voir qu'il était seul dans ces lieux. Furtivement il entra et gravit rapidement l'escalier en spirale.

Il lui semblait qu'il ne pouvait trop se hâter d'accomplir le dernier acte de sa misérable vie, pour qu'une circonstance ou une intervention imprévue ne put en empêcher l'accomplissement.

La tour, en ce moment, semblait complètement abandonnée, et il n'entendait que le seul bruit de ses pas.

Enfin, il eut franchi le dernier degré et se trouva dans une pièce, en rotonde, encombrée d'instruments, qui lui étaient inconnus.

Une chaise à bascule, un fauteuil bas et une grand caisse, fermée, formaient tout le mobilier de cette chambre, évidemment consacrée à la seule étude.

Cette caise devait contenir encore d'autres instruments employés par l'éminent électricien, mais qu'il désirait cacher aux regards des profanes que la curiosité pourrait conduire chez lui.

Armand accorda peu d'attention à ce qui l'entourait.

Il n'était point venu là pour pénétrer la façon de vivre et de travailler du grand inventeur.

Son but était autre et, maintenant, il n'hésita pas plus longtemps à l'accomplir.

Vivement il ouvrit une des fenêtres et regarda dans la direction du sol. Un léger frisson le saisit, car devant lui s'ouvrait un effrayant abîme!

Mais il se rendit maître de ce mouvement d'involontaire faiblesse et voulut se rendre compte des terrains, dominés par la tour.

Le vieux Joe avait eu bien raison. Il ne pouvait y avoir au monde deux endroits mieux faits pour se délivrer de la vie. Un saut par la fenêtre et on s'abimait dans un véritable paradis.

Les arbres gigantesques levaient, comme autant de bras, leurs branches rouillées par l'automne et prêts à recevoir le suicidé, semblaient lui crier :

— Ne crains rien, mortel, fatigué de l'existence ! Nous sommes là, pour recueillir ta dépouille mortelle, que nous rendrons pieusement au sein de l'éternelle nature, mère des êtres et des choses.

— Marion ! cria Armand, d'une voix déchirante. Marion ! Dieux te garde ! Sois heureuse, ma bien aimée Marion !

C'était sa dernière prière.

Il passa la jambe gauche par la fenêtre, se retint quelques instants, encore, à l'appui, et, lentement, passa l'autre jambe.

Une seconde, encore, et c'en était fait !

Mais, soudain, une voix, s'éleva tout près d'Armand qui s'arrêta, stupéfait, dans sa position périlleuse.

Cette voix s'adressait directement à lui et, quoique voilée, semblait frémissante d'indignation.

Les cheveux d'Armand lui dressèrent sur la tête.

Dans cette voix il avait reconnu la sienne : « Que mon corps rentre dans la poussière, pourvu que mon âme immaculée s'envole vers l'Eternité ! »

— Grand Dieu ! s'écria Armand. Ce sont les paroles que j'adressai, cette nuit même, au tentateur qui voulait m'acheter mon âme à prix d'or.

Il rentra ses jambes et, tremblant, se trouva dans la chambre de travail, promenant autour de lui des regards stupéfaits.

— Est-ce que je serais devenu fou ? se demanda-t-il. Commen peut-on entendre ainsi sa propre voix sans qu'on ait ouvert la bouche, ni pensé à l'ouvrir ? Et cela distinctement ! Ah ! Dieu clément, c'est toi qui en ma faveur as fait ce miracle ! Tu as voulu me préserver du crime social et de la lâcheté du suicide. Par un prodigue de ta toute puissante bonté, tu m'as démontré que celui qui a la force de repousser la tentation possède aussi

celle de supporter la vie et de livrer jusqu'au bout le combat que tu nous imposes !

Il essuya la sueur dont son front était inondé.

Des bruits de pas précipités se firent soudain entendre dans l'escalier en spirale et, deux laquais en livrée se précipitant dans la rotonde, coururent à Armand qu'ils saisirent chacun par un bras...

— Que faites vous ici ? s'écria l'un d'eux. Comment avez-vous osé pénétrer ici ?

— Ne savez vous point que cette tour est la propriété de monsieur Edison ? ajouta l'autre valet. Suivez-nous, auprès de notre maître. Il décidera s'il faut vous livrer à la police.

— Je vous jure n'être point venu ici dans de mauvaises intentions, répondit le pauvre Armand. Je ne voulais rien dérober, mais seulement...

— C'est bon, c'est bon. Vous raconterez cela à monsieur Edison lui-même. Nous savons quel est notre devoir.

Les deux laquais, sans lui permettre d'ajouter un mot, entraînèrent dans l'escalier Armand, qui se laissait faire comme en un rêve...

Comme il avait fermé les yeux, il ne remarqua point, qu'un des domestiques s'était baissé pour retirer de dessous la chaise basse, placée près de la fenêtre, par laquelle le désespéré avait voulu se précipiter, une petite caisse carrée, en bois poli.

Sans adresser aucune injure au jeune homme, ni sans montrer de brutalité à son égard, les deux valets, coupant à travers le parc, menèrent Armand à l'habitation du grand inventeur.

Dans son émoi, l'idée de se trouver face à face avec Edison, avait quelque chose de consolant pour notre ami. Car il ne doutait pas un instant que le célèbre électricien ne lui pardonnerait son indiscrétion après en avoir appris les tristes causes.

L'habitation d'Edison réunissait le plus grand luxe au bon goût et au confort.

Les escaliers, les couloirs et les pièces, par lesquels on fit passer Armand n'offraient aux regards que sculptures, marbres précieux, ornements dorés, tentures de soie, et moélleux tapis.

Les deux valets firent enfin halte, dans un petit salon, servant d'antichambre et, pendant qu'un d'eux restait près du jeune homme, sans doute pour surveiller ses mouvements et l'empêcher de fuir, l'autre pénétrait dans la pièce adjacente.

Il reparut au bout de quelques instants.

— Entrez, dit-il à Armand. Monsieur Edison désire vous interroger en personne.

Le cœur du jeune homme battit violemment.

Il sembla hésiter, mais le valet, ouvrant la porte, le poussa par les épaules pour le faire entrer.

Armand se trouvait dans une pièce immense qui servait probablement d'atelier au célèbre électricien, car l'installation en contrastait, par sa simplicité, avec tout le reste de cette opulente demeure.

Peu de meubles, et vieux pour la plupart, mais de grandes tables de travail, couvertes de papiers, de plans, d'appareils entiers ou démontés.

Puis, encore, des machines de formes déjà connues ou nouvelles.

Armand se préoccupait peu de toutes ces choses, son attention étant complètement accaparée par l'homme, debout au milieu de l'appartement.

Cet homme qui avait le dos tourné, au moment où le jeune homme fut introduit, était vêtu d'un élégant costume de drap noir.

Lentement, il se retourna, et un cri d'étonnement échappa aux lèvres d'Armand Bonnet, qui étendit les bras comme pour repousser une apparition inquiétante et se demanda si les souffrances et les angoisses des derniers jours n'avaient point altéré sa raison.

Mais non ses yeux ne le trompaient pas.

Cet homme, c'était le vieux Joe, son camarade de lit du « lodging-house », le vieux Joe qui, souriant, le regardait de ses yeux bons et fins et se tirait sa longue barbe, comme il avait l'habitude de le faire.

— Joe! s'écria Armand Bonnet. Mon vieil ami Joe, est-ce vous que je vois ou votre spectre? Au nom du ciel, comment vous trouvez ici, dans la maison du grand inventeur, de l'électricien millionnaire et dans un pareil costume? On dirait vraiment que...

— Je ne suis autre qu'Edison lui-même? ajouta Joe en riant Dans un instant vous verrez ce qui me différencie du sorcier de Menlo-Park.

Et comme Armand se creusait la tête pour pénétrer cette énigme, l'homme avec lequel il avait couché, la nuit précédente, sur l'infecte paillasse commune du lodging-house de la Bowery, reprit gaîment :

— Regardez, Armand, comment le riche Edison, peut s'incarner à l'occasion, dans la peau du pauvre Joe.

D'un mouvement brusque, il enleva sa barbe grise et ses cheveux blancs.

En même temps, il redressa encore sa grande taille et ses yeux devinrent plus brillants, sans rien perdre de leur bonté native.

Debarrassé de la fausse barbe, qui n'en pouvait cependant déguiser tout à fait le caractère énergique, le visage du savant resplendissait de calme génie.

Armand recula de plusieurs pas et se retint au dossier d'un fauteuil, pour ne pas tomber.

— Edison! murmura-t-il. Vous êtes le grand Edison, en personne! Ah! quelle émouvante surprise!

Le grand inventeur tendit la main au jeune homme palpitant.

— Oui, dit-il je suis celui qu'on nomme le sorcier de Menlo-Park. Mais si j'ai jamais réussi da mes enchantements, c'est

bien aujourd'hui, puisque j'ai réussi à arracher un homme au suicide et cela au moyen de sa propre voix.

— Quoi ! s'écria Armand stupéfait. La voie que j'avais crue réveillée par un prodige céleste, c'est vous qui l'avez imitée ?

— Non point imitée, répondit Edison. Je me suis contenté de la captiver et de l'emprisonner dans une de mes petites caisses de bois, lorsque vous croyiez vous entretenir, à l'insu de tout le monde, avec ce misérable Maxime Magnin, que je ne perdrai plus de vue, maintenant, C'est donc bien, votre voix, endormie, que j'ai réveillée.

En disant ces mots, Edison avait pris sur sa table de travail une de ses petites caisses de bois poli.

Il l'ouvrit, toucha à un bouton, et Armand entendit s'élever les mêmes paroles, qui, au faite de la haute tour, l'avaient arrêté sur les bords du néant.

— Ah ! quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ! scria-t-il, les yeux humides et étreignant avec effusion les mains du savant. Vous m'avez épargné un crime honteux et lâche. Vous m'avez rendu à la vie.

— Ne me remerciez pas, répondit Edison. Si je vous ai empêché de commettre une sottise et, comme c'est mon intention, saurai soigner pour votre avenir, je n'ai fait que remplir un engagement sacré, qui ne date point d'aujourd'hui. Mais asseyez-vous. Hier, vous m'avez, sans restriction, raconté les malheurs de votre existence. Je veux aujourd'hui vous dire les commencements de ma carrière.

Tous les deux prirent place dans un fauteuil.

— Alors que je n'étais pas encore le riche Edison, mais un ingénieur obscur sans sou ni maille, la mâle chance s'est acharnée après moi pendant bien des années. J'étais aussi malheureux que vous, Armand, et plus peut-être, mais je me raidissais contre le sort. Après bien de patientes études et d'âpres veilles, j'avais inventé un perfectionnement notable à apporter au fonc-

tionnement du télégraphe. Tout l'espoir de plusieurs années de travail se concentrait sur l'octroi d'un brevet. Je réussis à l'obtenir, mais restait maintenant à en tirer parti, à vendre mon invention. Hélas! J'errai vainement dans New-York, allant d'un établissement à l'autre, et offrant mon brevet pour une somme dérisoire. Enfin, il ne resta plus qu'une seule usine qui pût s'en accommoder et c'était celle dont l'abord était le moins aisé. Je me décidai à aller trouver les chefs de la « Firme » pour leur faire mes offres et mes propositions, mais ils ne me laissèrent pas le temps de fixer un prix. « Nous examinerons votre affaire » me dirent-ils simplement et vous rendrons réponse à tel jour. « Je me trouvais fort embarrassé, car il me fallait laisser mon adresse. Et depuis plusieurs semaines je n'en avais plus. Je logeai la nuit dans le bouge, de la Bowery, où j'ai fait votre connaissance, car il existait déjà. Ce vieux caravanserail de la misère a survécu à beaucoup d'hôtels fastueux, élevés depuis, et déjà fermés par l'impitoyable faillite.

Edison garda un moment le silence, et se passa la main sur son vaste front comme pour y retenir les souvenirs lointains de ses débuts dans la vie. Mais il reprit, bientôt, d'un ton plus animé.

— La nuit, précédant le jour, où je devais recevoir la réponse de ces messieurs, fut pour moi une nuit d'insomnie complète. En me tournant sur la paillasse, mouillée de ma sueur, je me persuadai que si la décision m'était défavorable, il ne me restait plus qu'à me réfugier dans la mort. Car je n'avais rien à attendre d'autre part, et, réduit au plus complet dénûment n'aurai plus su de quel côté me tourner. Il faut que je vous dise qu'à cette époque, aux Etats-Unis, les ingénieurs n'étaient pas si demandés qu'ils le sont aujourdhui. Faute d'adresse personnelle, j'avais donné aux directeurs de la « Firme » celle d'un de mes amis, moins malheureux que moi et ignorant d'ailleurs. ma misère noire. A peine si j'eus le courage d'attendre le jour

pour courir chez lui. Là, dans une agitation indescriptible, et grinçant des dents, comme frappé de folie, j'attendis la première distribution postale. Elle m'apporta la lettre si frénétiquement désirée. Je rompis le cachet en tremblant. Elle renfermait mon arrêt de mort. Sans entrer dans la moindre explication, la « Firme » me faisait savoir que mon invention ne pouvait lui convenir.

Je retombai en sanglottant sur ma chaise. Mon ami essaya de me consoler, mais en vain. Je quittai son logis dans la ferme résolution de m'ôter la vie. Déjà j'avais fait une vingtaine de pas au dehors, lorsque je vis un porteur de télégrammes entrer dans la maison dont je venais de sortir sans esprit de retour. Frappé par je ne sais quel pressentiment, je courus après lui et le rejoignis comme il tirait le cordon de la sonnette de mon ami.

— « Est-ce bien ici que demeure un monsieur Edison ? » l'entendis-je demander.

— « Edison ? C'est moi ! » criai-je, me précipitant vers lui et lui arrachant presque le télégramme des mains.

Ce porteur dut certainement me prendre pour un fou. Mais avant qu'il ne songeait à s'assurer de mon identité, j'avais déchiré l'enveloppe de télégramme. Il émanait de la « Firme ». Ces messieurs m'y donnaient avis qu'ils étaient disposés à m'acheter mon brevet La dépêche était rédigée comme suit :

« Par suite d'une erreur commise par l'un de nos commis, vous avez reçu la réponse faite à un autre inventeur en instance auprès de nous. Nous désirons conclure sans retard. Veuillez donc passer immédiatement par le siège de notre « Firme ».

Je tombai à genoux, remerciant Dieu du salut qu'il m'avait apporté si à temps.

Mais une plus grande surprise m'attendait encore.

Lorsque je me vis devant les directeurs de la maison, me demandant le prix que je mettais à la cession de mon brevet, je

me trouvais fort perplexe. J'aurai volontiers demandé une somme de cinq mille dollars, qui m'aurait permis de monter un petit atelier d'électricien, mais je craignais faire tout manquer par de pareilles exigences. « Je me bornerai à trois mille dollars » me dis-je, mais aussitôt le chiffre me parut encore bien élevé. Déjà, les mots de « deux mille dollars » se pressaient timidement sur mes lèvres, lorsque le plus âgé des deux industriels, me frappant sur l'épaule, me dit du ton bref, usité en affaires :

— « Jeune homme, il n'y a qu'un mot qui serve. Nous vous offrons quarante mille dollars, mais pas un « cent » de plus. Cela vous va-t-il oui, ou non ? Sinon, rien de fait ».

Incapable d'articuler un mot, j'opinai de la tête. Cinq minutes plus tard, j'avais entre les mains un chêque de l'import de quarante mille dollars (200,000 fr.) qu'une heure après je touchai à la Banque nationale de New-York.

Lorsque je quittai ce dernier établissement, transporté de joie, mais encore plus pénétré de reconnaissance envers Dieu, je pris l'engagement solennel de passer, chaque année, trois nuits d'une même semaine, dans mon ancien logement de la Bowery et si, parmi les malfaiteurs et les malheureux, obligés de s'y abriter, je trouvais un homme malheureux sans l'avoir mérité, de le reconforter et le soutenir.

Cette année-ci, j'ai été particulièrement heureux, Armand Bonnet, puisque je vous ai rencontré. Désormais je me charge de votre position. Vous resterez avec moi et je trouverai moyen de vous employer dans l'un ou l'autre de mes établissements. Ou plutôt — et la voix de l'illustre inventeur se fit adoucie et mystérieuse, — puisque vous êtes Français et que j'ai appris à vous connaître comme un homme loyal et sûr, je veux vous associer à une œuvre d'humanité. Vous, et d'autres gens de cœur et de résolution, m'aiderez à réaliser une invention nouvelle que j'ai poursuivie pour délivrer un malheureux prisonnier de l'enfer où ses compatriotes l'ont relégué, sans reproche et innocent...

Armand regarda Edison avec surprise. Il voulut parler, mais le sorcier de Menlo Park l'interrompit vivement :

— Pas un mot maintenant, dit-il et bouche close sur ce que je viens de vous dire jusqu'à ce que je sois en mesure de vous dévoiler tout mon secret.

XI
Une lettre du capitaine Dreyfus

« Toujours chère et adorée Lucie,

« Enfin, après tant de temps écoulé, il m'est donné de pouvoir t'écrire. Tu peux penser que je n'ai pas perdu un instant pour profiter de cette faveur inespérée. Mais n'attends point de moi, ma pauvre Lucie, que j'épanche mon cœur tout entier dans le tien. Tu dois être assez malheureuse déjà, sans que j'ajoute le poids de mes douleurs à ta charge d'infortunes ! Si je t'écrivais ce que j'ai éprouvé et souffert, peut-être la force te manquerait-elle pour aller, toi aussi, jusqu'au bout de notre calvaire ! Mais ce que je te dirai, Lucie, c'est qu'aucun instant ne s'écoule sans que mes pensées ne soient près de toi et de notre enfant... Notre enfant ! Notre cher petit André ! Si Dieu a daigné le maintenir en bonne santé, il doit, certes, être pour toi une grande consolation.

« Lucie, lorsque tes yeux se reposent sur ses yeux innocents, puisses-tu y trouver le reflet de l'époux, du père exilé au loin !

« Ah ! si je pouvais le revoir, une fois, encore, une seule fois l'entourer de mes bras et le serrer contre mon cœur ! Je me

sentirais en état de supporter pendant plusieurs années, sans murmure, mon effroyable destinée.

« Hélas ! vainement, le malheureux proscrit étend les mains dans la direction de sa patrie, où se trouve son foyer troublé et sa famille injustement frappée. En vain, il attend et espère. Il est et reste seul !

« Oui, il est terrible l'isolement qui m'entoure et que j'essaierai en vain de te décrire, Lucie. Ne crois point, cependant, que l'iniquité commise à mon égard me pousse à exagérer mes souffrances. Non, victime de l'injustice, je ferai tous mes efforts pour rester juste.

« Depuis que je me suis vu ramener à l'Ile du Diable, tout y est changé. On y a pris des mesures encore plus rigoureuses à mon égard et je supporte doublement aujourd'hui le poids de ma captivité.

« Auparavant, j'avais encore la latitude de me promener, librement, sur mon aride rocher. Maintenant, on a placé devant l'ouverture qui sert d'entrée à ma loge des barreaux semblables à ceux des cages où l'on enferme chez nous les bêtes féroces. C'est près de cette grille que je me tiens maintenant tout le jour, promenant de mornes regards, de la terre stérile, où je suis enchaîné, au vaste Océan, sans qu'à l'horizon se lève pour moi le mirage imploré de la patrie absente.

« Deux fois par jour, on ouvre ma cage et il m'est permis de faire dans l'ile une promenade d'une heure. Mais dès l'instant que la grille a tourné sur ses gonds, deux soldats marchent à mon côté, le fusil chargé et ayant reçu l'ordre de tirer impitoyablement sur moi à la moindre tentative de fuite. Cependant, où pourrais-je me soustraire à mon geôlier, entouré que je suis de toutes parts par les flots de la profonde mer ?

« Hélas ! ma chère Lucie, si je ne t'avais solennellement juré de ne pas attenter à ma vie, dans quelque situation que je me trouve, j'aurais depuis longtemps fourni à ces soldats l'occasion

de me loger leurs balles dans la poitrine. Alors, du moins, je ne souffrirais plus ! Ah ! si je pouvais ne pas me réveiller un matin et mourir, pendant que doucement je sommeille ! Cependant, savoir que la mort est proche est doublement effrayant sur l'Ile du Diable, et je vais te dire pourquoi. Mais non, je te tracerai seulement un léger croquis qui te montrera comme on meurt ici et comment on y reçoit la sépulture.

« Lorsqu'après une vaine tentative d'évasion, je fus ramené à l'Ile du Diable, un homme, auquel j'ai les plus grandes obligations, y était transporté avec moi. Il s'agit d'un certain Dacosta. Cet homme, un digne et malheureux vieillard, était, depuis bien des années, gardien d'une tour connue sous le nom de « Tour de la Faim » et qui s'élève, entourée d'eau de tous côtés, dans le voisinage de la citadelle de Cayenne.

« Dacosta avait passé dix ans d'une existence sombre et reléguée, entre ces vieilles murailles doublées, au dessous du niveau de la mer, d'un affreux cachot souterrain.

« Le seul rayon de soleil égayant sa lugubre solitude lui venait de la présence bénie de sa petite fille, une pauvre aveugle, mais d'une beauté divine et d'une âme céleste, nommée Yolande.

« Cet ange habitait avec lui et constituait pour lui le monde tout entier.

« J'avais été confié à la garde de ce Dacosta et, par suite de circonstances particulières, qu'il ne m'est pas permis de mentionner dans la présente lettre, le malheureux s'était vu rendre responsable, par le Gouverneur de Cayenne, d'une tentative d'évasion de ma part.

« Et cependant, je le jure encore, le pauvre homme en était bien et complètement innocent !

« Mais cela fut-il, maintenant, établi à l'évidence, le malheureux Dacosta n'en retirerait aucun avantage, car il n'est plus. En le déposant sur l'Ile du Diable, on lui dit qu'il s'y trouvait pour le

reste de la vie. D'ailleurs, on le laissa libre de circuler à sa fantaisie, en se contentant de ne pas le perdre de vue.

« Cependant, l'infortuné vieillard s'inquiétait cruellement du sort de sa petite fille. Et personne ne savait ce qu'il était advenu de de la jeune aveugle.

« Pourtant, jusqu'à mon départ de la Tour de la Faim où j'étais retenu prisonnier, elle y était demeurée secrètement et — je puis bien maintenant l'avouer sans crainte de la trahir, hélas ! — elle y avait été pour moi le bon ange, préservant de la folie et du désespoir. Mais sitôt que le Gouverneur m'eut fait emmener de la Tour, elle en avait disparu également.

« Son grand-père, le vieux Dacosta, parcourait en vain les bords escarpés de l'Ile du Diable.

« Vainement, aussi, il interrogeait l'horizon, dans l'espoir de découvrir une barque qui lui ramènerait sa chère Yolande. L'enfant tendrement chérie ne reparaissait pas.

« Certain jour que je me trouvais derrière mes barreaux à contempler l'infranchissable mer, je vis soudain le vieillard lever les bras au Ciel en un mouvement sauvage et je l'entendis pousser, en même temps, un cri déchirant qui me glaça le sang dans les veines et me sembla figer la moelle de mes os.

« Quelques gardiens, postés à proximité accoururent et, à leur tour, manifestèrent une certaine agitation.

« L'un d'eux courut à la case réservée aux gardes-chiournes, et en revint portant un filet et un harpon. Je le vis, penché vers la mer, se servir activement de ces deux engins, comme s'il se fut agi d'une pêche importante.

« Pendant ce temps, Dacosta, tombé à genoux, s'était caché la tête dans mains, et semblait pleurer amèrement.

« Enfin, et cela dura bien une heure, les gardiens tirèrent de l'eau une masse blanchâtre et la transportèrent avec quelque difficulté sur le sable.

« C'était un corps humain. Comme en ce moment, était juste-

ment arrivée pour moi l'heure de la promenade du matin, je m'empressai de me diriger vers le rivage, suivi de mes deux soldats armés.

« Un lugubre spectacle vint s'y offrir à mes regards. Le vieux Dacosta, assis sur un bloc de rocher, entourait de ses bras tremblants le cadavre de la belle Yolande.

« Par un étrange hasard, le corps avait échappé à la voracité des nombreux requins qni infestent ces parages et constamment nagent autour des Iles du Salut, attendant qu'il leur en tombe quelque proie morte.

« En dehors d'une intervention surnaturelle, je ne pus m'expliquer cette préservation étonnante que d'une seule façon.

« Pour moi, la pauvre Yolande doit avoir cherché elle-même la mort dans les flots, en se précipitant du haut de la Tour d la Faim.

« La violence de sa chûte l'aura entraînée au fond de la mer où elle aura été retenue par des coraux ou d'enveloppantes végétations sous-marines.

« Un choc quelconque l'ayant dégagé, le corps, revenu à la surface, aura dérivé tout droit vers l'Ile du Diable où, avant d'avoir éveillé l'attention des hyènes de mer, il aura pu être retiré par l'aïeul inconsolable et les gardiens de planton.

« Moi aussi, je me sentis le cœur navré devant le corps de la pauvre enfant que son intelligence, sa charité et sa bonté divine m'avaient rendu chère.

« Versant des pleurs je me penchai vers elle et portai à mes lèvres une de ses mains glacées. L'eau de la mer n'avait point altéré sa sereine beauté. Elle semblait endormie et un doux sourire se jouait sur ses lèvres virginales.

« — Capitaine Dreyfus ! me cria Dacosta, elle vous aimait et c'est pourquoi, peut-être, elle n'a plus voulu vivre ! »

« Ce furent les dernières paroles qu'on entendit sortir de sa bouche.

« Il fut impossible, par persuasion ou par violence de lui arracher le cadavre de sa petite fille et, de guerre lasse, on dut le lui abandonner.

« Laissé libre, il s'empressa de transporter la froide dépouille dans sa case où on le laissa tranquille.. Mais le lendemain matin Dacosta était mort. On le trouva pendu au moyen d'un de ses mouchoirs de poche. A ses pieds était étendu le cadavre de Yolande, déjà en pleine décomposition.

« Il s'agissait de procéder aux funérailles des deux défunts et tous les prisonniers relégués sur l'Ile du Diable furent contraints d'y assister.

« On nous conduisit, sous bonne escorte au bord d'une petite baie, nommée la « Crique aux requins » à cause du grand nombre de ces terribles squales qui y ont établi leur quartier général. Cette crique est le cimetière de l'Ile du Diable.

« On nous fit ranger en demi-cercle sur un rocher qui s'élève à pic au dessus de la mer.

« Un simple coup d'œil nous fit voir que les « fossoyeurs » ordinaires des trois pénitentiers de Cayenne, se trouvaient à leur poste.

« L'eau fourmillait déjà de requins, au courant de ce qui allait se passer. Leurs dos, d'un bleu noir, émergeaient à chaque instant des ondes agitées et des gueules effroyables nous montraient de doubles rangées de dents, affilées comme des couteaux.

« Ce n'était point par un simple hasard que tant de témoins intéressés assistaient aux funérailles de mes pauvres amis. On les y avait conviés, car on en avait besoin. C'est un fait bien connu, à Cayenne, que peu de temps avant l'immersion finale d'un condamné — dont la mort secourable a levé l'écrou — on attire les requins vers le rivage en leur jetant des morceaux de chair. Et ces animaux ont appris que ce n'est là que l'apéritif d'un festin plus copieux !

« Un prêtre avait été envoyé de Cayenne. La loi l'exige ainsi. Un prêtre et une bande de requins, tels sont les personnages agissants de la lugubre cérémonie.

« L'ecclésiastique, en chasuble jaune et noire, son recueil de litanies funèbres à la main et le rosaire passé à sa ceinture se tenait là, indifférent et glacé, sans avoir, dans ses gros yeux bleus, un regard de commisération pour nous autres, malheureux enviant le repos de ceux qui n'étaient plus. Et pas davantage, aussi, une parole de réconfort.

« Quelques soldats portaient les corps. Mais ici point de bière, protégeant la dépouille mortelle, point de fleurs, ni de larmes. Les cadavres, complètement dévêtus, avaient été cousus dans des sacs de grosse toile, mais de façon à ce que la tête dépassât. On les déposa devant le prêtre qui prononça dessus une courte prière.

« Le digne homme devait avoir hâte de retourner à Cayenne. Sans doute y était-il invité à dîner par quelque famille notable et craignait-il que le potage ne refroidit en l'attendant.

« Je pleurai amèrement sur les deux morts et je n'ai point honte de ces larmes. Mon pauvre et vieil ami, l'invalide Mirovich, appuyé sur son bâton, près de moi, sanglottait de son côté, se plaignant de n'avoir pu mourir, lui, désormais inutile, pour cette jeune fille, fauchée en son printemps.

« Lorsqu'il eût fini sa prière, le prêtre recula et de la main, fit signe aux soldats « de corvée ». Ceux-ci, soulevèrent d'abord le cadavre de Dacosta et le portèrent vers les rochers. Je voulus me détourner, mais on m'ordonna rudement de tenir les yeux fixés sur la mer.

·Les soldats se consultèrent de l'œil et, par un mouvement d'ensemble lancèrent le sac funèbre à la mer. Aussitôt l'eau bouillonna comme agité par de nombreux bâteaux sous-marins. Les monstres s'empressèrent du fond de leur humide retraite. On les vit se réunir en un tourbillon vorace et, en un instant

la proie commune fut dévorée. Ils déchiraient sous nos yeux en lambeaux, le corps de Dacosta et les convives favorisés du sort, replongèrent emportant leur lopin de chair morte, à l'abri de leurs compagnons affamés.

« Le corps de Yolande suivit. J'étais à bout de force et il me sembla qu'on me charcutait le cœur à coups de poignard. Tant de jeunesse, tant de beauté, tant de qualités aimables... Et maintenant, jetée aux hyènes de la mer.

« Les tristes funérailles étaient terminées. Oh ! ma pauvre Lucie, avec combien d'horreur et de dégoût plein l'âme je retournai à ma cage de bête fauve. Voilà donc, me disai-je comment l'on meurt, ici ? Voilà ce qui mattend ! Car, hélas ! mon espoir de reparaître dans le monde des vivants, de vous revoir, toi, mon fils et mon frère Mathieu, cet espoir s'est évanoui. Dieu lui même, semble ne pas vouloir que mon innocence rayonne au grand jour. Et pourtant, c'est la conscience d'être torturé ici innocemment qui me soutient encore, qui me donne la force de repousser le spectre de la folie, qui menace d'envahir mon cerveau meurtré.

« Je sais que tu as désiré savoir de moi l'état de ma santé, au point de vue physique. Il est plus satisfaisant qu'on ne pourrait s'y attendre dans les conditions où je me trouve. Il est vrai qu'en revenant des tristes funérailles dont je viens de te faire le tableau, que je dus m'aliter, pris par les fièvres. Mais j'ai supporter ce second et terrible accès aussi victorieusement que le premier. Le docteur Rohan, le même qui me sauva alors, me prodigea ses soins les plus dévoués et me remit sur pieds.

« Malheureusement, la nourriture qui m'est fournie, et pour laquelle, je le sais, l'Etat alloue une somme de cinq cents francs par mois, cette nourriture est détestable. Le matin, on me ser un bol de thé, avec du pain blanc, mais le beurre de déjeuner est tout au plus bon à jeter. Cela me mène jusqu'à l'heure de

midi, heure à laquelle mon menu se compose d'une soupe quelconque, d'un morceau de viande ou de poisson grillé et d'un seul verre de vin, le plus commun sans doute qu'il y ait dans toute la Guyane. A six heures, nouveau bol de thé, avec des fruits et quelques tranches de pain et quelquefois encore, un bout de jambon rance ou de viande froide.

« Et pour cela, le gouvernement paie à l'intendance la somme ronde de cinq cents frans !

« Ainsi les jours se suivent, mornes et monotones, et le dimanche ne se distingue point des jours ordinaires, car pour nous il n'y a point de service divin. Quatre fois par an, à moins d'être requis pour un « service funèbre » l'aumonier du bagne nous arrive et nous fait un sermon en plein air. Quel sermon ! Chaque mot en est pour nous un reproche, une offense un coup asséné sur la tête pour nous faire renter dans la poudre. Voici, brièvement résumé le sens de ce prêche chrétien ; « Préparez-vous dès maintenant à mourir sur ce rocher sous le faix du malheur et de la honte. Renoncez à tout espoir d'une existence meilleure, et familiarisez vous avec l'idée que tout espoir est perdu pour vous, que nul amour ne peut plus vous être acquis et que vous êtes bel et bien et à jamais rejété du sein de la société qui vous craint comme on craint des bêtes féroces. »

« La dernière fois, le porte-parole d'un Dieu de pardon et de justice a même ajouté : « Ne vous bercez point de la vaine chimère qu'il y ait encore dans le monde des gens qui se souviennent de vous avec tendresse. Ceux qui vous ont aimés, jadis, vous méprisent et ceux que vous nommiez les votres ont rompu tous les liens qui les unissaient à vous. Ils ne veulent plus entendre prononcer votre nom, et le soir, lorsqu'ils regagnent leur couche ils prient Dieu pour qu'il épargne votre odieuse image, à leurs rêves de nuit. C'est que vous les avez

couvert, de votre honte et que pour eux le seul moyen de s'y soustraire est de vous renier. »

« A ces dernières paroles, je ne pus me contenir plus longtemps. Traite moi d'imprudent, Lucie, de tête chaude, d'enfant indiscipliné. Ce fut plus fort que moi. Tremblant d'indignation, je me dressai debout et m'écriai :

— « Tu mens, prêtre ! Je sais bien, moi, que je suis toujours chéri aussi fidèlement aussi tendrement, aussi religieusement qu'un père et un époux puissent l'être au monde. Tes paroles barbares ne me feront point courber le front et si je m'élève contre toi avec indignation, ce n'est point parceque tu essaies de trancher les derniers liens qui m'attachent encore, à la vie, mais parceque tu as insulté ma noble, ma pure et constante épouse !

« D'ailleurs tu n'as point le droit de tenir un pareil langage. De tous les fléaux auxquels cette île infernale est en proie et sous lesquels nous, malheureux condamnés, nous gémissons si cruellement, tu es certes le plus malfaisant, car tu viens nous ravir notre dernière consolation et voiler le dernier lambeau de ciel que nos yeux brûlés par le soleil des tropiques distinguassent encore, en se tournant vers ton Dieu ! »

« Ces paroles produisirent une plus violente impression que je ne m'y attendais. Les prisonniers se lèverent comme un seul homme, contre l'indigne aumonier.

— « Nous ne voulons plus l'entendre ! crièrent-t-ils. Nous n'avons pas besoin de ce haineux personnage. Moins de pieuses injures et une nourriture plus substantielle. A bas l'aumonier ! »

« Si les soldats ne s'étaient point hâté d'intervenir, le mauvais prêtre aurait peut être payé de sa vie son prêche inhumain. Le lâche prit la fuite vers le rivage sans ajouter un seul mot, sauta dans une barque et prenant les rames, s'éloigna le plus promptement possible de l'Ile du Diable, si hostile aux serviteurs de Dieu !

« La chose, naturellement eut d'assez fâcheuses suites pour

moi. Je fus condamné à huit jours de « voile. » Or, sais-tu ce qu'on entend par ce mot, en apparence si benin? On me couvrit les yeux de deux emplâtres noirs, consolidés par un bandeau de toile, et l'on me lia les mains pour m'empêcher de les enlever. Une semaines entiere, je me vis condamné à l'aveuglement. Te rends-tu compte Lucie de ce supplice, digne de l'Inquisition? Privé de l'usage de ses mouvements, aveuglé et rendu muet!... Qui as jamais entendu parler, en France, de pareilles abominations?

« La privation la plus pénible, dans ma situation, c'est celle de toute lecture. Jamais on ne donne un livre, de quelle que nature que ce soit et, depuis quatre ans, bientôt, je n'ai plus vu un seul journal. J'ignore ce que les hommes, mes pareils, font encore en ce monde. Je ne sais pas si nous sommes en paix ou en guerre, si les peuples se trouvent heureux ou opprimés. Il me semble être enfermé vivant duns une tombe dont, trois fois par jour, on soulèverait la pierre pour me donner à manger et cela afin que mes tortures ne prennent point fin de sitôt. Il ne me reste, comme vie morale, que mes propres pensées et les souvenirs de temps plus heureux.

« Voilà le monde où j'existe encore, où je trouve un semblant d'existence, plutôt. Je franchis en imagination l'espace immense qui nous sépare et je me pose près de toi, ma Lucie. Et cette vie idéale, je la reprends chaque jour, parfois avec une telle intensité que je me crois devenu fou, car il me semble que je ne suis plus prisonnier à l'Ile du Diable. J'ai perdu le sentiment des lieux affreux où je me trouve, des horreurs qui m'environnent. Je me trouve heureux. Mais ce bonheur m'effraie, après coup, car je crains qu'il n'aboutisse vraiment à la démence.

« Oh! ma bien-aimée Lucie, que je reçoive bientôt une lettre de toi, ne portât-elle que ces seuls mots: « Nous t'aimons toujours. » Oui, voilà ce dont j'ai besoin. Voilà qui sera l'appui, l'étançon indispensable pour conjurer mon complet effondrement.

« N'est-il pas vrai que le prêtre a menti lorsqu'il a prétendu qu'il n'y avait plus de cœur où je vécusse encore? Du tien, de ceux d'André et de Mathieu, je suis bien certain! N'oubliez point l'infortuné prisonnier, ne m'oubliez pas! Des larmes âcres et brûlantes tombent sur le papier où je trace ces lignes. Mes yeux se troublent... Je ne peux plus continuer à écrire...

« Es-tu devenu un fort et souple petit gars, André? Et fais-tu la joie de ta mère?.. Aime-la tendrement et vénère-la, aussi, mon enfant. Ce n'est que de cette façon que tu peux la dédommager de l'irréparable injustice dont on l'a rendue victime. Dieu te bénisse et te garde, mon fils!... Deviens fort, résolu et vaillant, et considère comme un devoir sacré d'effacer la honte jetée sur le nom de ton père. Que le noble exemple que te donne ta sainte mère, ma digne épouse, te réconforte. Inspire-toi de ton oncle Mathieu, dont le dévouement fraternel sera inscrit au livre d'or de l'humanité, lorsque les générations futures écriront les tortures que l'on m'a infligé, à moi, innocent! — Ce seul mot ne crie-t-il pas vengeance au Ciel? Que Dieu m'assiste! Innocent, innocent, je suis innocent et l'on me maudit comme un traître!

« Malheur à ceux qui ont tramé le réseau de volontaire erreur! Un jour se lèvera la tempête qui balaiera ce filet de mensonges et d'infamies, et alors tombera la honte qui souillait le nom d'un malheureux époux, d'un père au désespoir qui n'est point un coupable, mais un martyr!...

« Adieu! Adieu à tous! Je vous serre sur mon cœur, je vous embrasse... Et je vous reste attaché jusqu'à la mort!...

« Alfred Dreyfus. »

De cette lettre du malheureux prisonnier, lettre ne comprenant pas moins de huit pages d'une écriture serrée, sept lignes, seulement, parvinrent à Lucie Dreyfus. Le reste fut retenu par l'administration des pénitenciers de Cayenne.

Les déportés à l'Ile du Diable n'ont pas le droit de se plaindre. Il leur faut rester muets comme la tombe qui les enferme vivants.

LXXII

L'esprit de Mildred

Il y avait à Cayenne un homme, investi de la plus grande somme de liberté possible, qui ne participait en rien aux souffrances endurées par les malheureux prisonniers, casernés dans la forteresse ou repartis dans les trois îles du Salut, et qui, cependant, n'était guère plus heureux.

Il demeurait dans une espèce de palais. Il commandait à une armée de domestique et d'employés, obéissant au moindre de ses clignement d'yeux. Sa volonté était maîtresse dans toute la Guyane française. Et cependant, cet homme maudissait son sort et se trouvait en proie à un profond accablement.

Cet homme était le gouverneur Greffin.

Pour ceux qui voyaient errer ce puissant personnage, le teint jaune, le visage tiré, les lèvres minces et serrées, les yeux, demi-clos, ou jetant autour de lui des regards torves, il devenait clair que le sieur Greffin devait avoir quelque chose qui lui pesait sur la conscience.

C'est surtout le personnel, placé immédiatement sous ses ordres, qui avait pu se rendre compte des changements notables survenus dans les allures du farouche gouverneur.

Greffin, à la vérité, ne s'était jamais montré fort aimable pour ses subordonnés. Il les avait toujours traités très froidement et du haut de sa grandeur. Mais on ne l'avait point encore vu

aussi susceptible, aussi tyrannique, aussi nerveux que depuis quelque temps.

On n'osait plus même marcher un peu fort dans l'Hôtel du Gouvernement. Chaque parole, dite sur un ton élevé faisait se cabrer le sombre fonctionnaire. Et si quelque laquai avait le malheur d'exécuter à faux ou d'oublier quelqu'ordre, même futile.

Greffin entrait aussitôt dans d'indescriptibles accès de fureur.

Mais c'était surtout le gouverneur qui souffrait de cette disposition morbide.

Depuis la mort de Mildred, il n'y était plus, l'équilibre de ses facultés avait subi une complète déroute.

Non qu'il se repentit et eut regret d'avoir poussé sa belle épouse à se donner la mort. Non que le remords troublât le repos de ses nuits.

Non, son cœur de bourreau était trop cuirassé d'un triple airain pour se laisser aller à de pareilles faiblesses.

Ce qu'il y avait, c'était que le spectre de la malheureuse femme s'était lui même chargé de sa vengeance.

Chaque nuit, Greffin rêvait le même rêve. Chaque nuit lui apparaissait l'image de Mildred, et toujours de la même façon.

Effroyable rêve !

Le gouverneur se trouvait sur l'espèce de plate-forme surplombant le cachot sous-marin de la Tour de la Faim.

Il revoyait les soldats remonter, sur son commandement, la corde au bout de laquelle pendait Mildred.

Lentement, le corps souple de la malheureuse, poussée par lui à la folie et au suicide, revenait au jour, émergeant des ténèbres !

Déjà la tête se trouvait en pleine lumière. Greffin voyait sa face convulsée tournée vers lui, ses yeux vitreux et glauques dirigés vers lui, vers lui seul !

Il croyait remarquer, alors, qu'elle avait fait un mouvement

soudain et avait rouvert les yeux pour lui lancer un regard chargé d'implacable haine.

Et, de la bouche ouverte, qui laissait passer la langue, s'échappait, rauque, pénible, mais, cependant, vibrant comme une flèche empoisonnée, un seul mot : « Assassin. »

Puis, les yeux reprenaient leur teinte vitreuse et leur voile, la bouche redevenait muette et les bras qui s'étaient dressés vers lui, retombaient glacés, le long du corps.

Ce rêve odieux revenait chaque nuit oppresser le puissant fonctionnaire. Il se produisait chaque fois à la même heure, à la même minute et s'évanouissait à un moment, aussi strictement mesuré. Jamais une seconde de plus, jamais une de moins.

Greffin avait tout essayé pour bannir cette terrifiante et opiniâtre apparition. Il avait absorbé à flots, pour pouvoir dormir, les vins les plus capiteux de sa cave.

Vaines précautions !

Juste à deux heures moins dix minutes, le spectre de Mildred se dressait devant lui.

Certaine nuit, il avait imaginé de ne pas se coucher. Assis dans un fauteuil, devant sa table de travail, il s'était condamné à une longue et fatigante veille. Il fumait coup sur coup ses cigarettes et s'efforçait d'attacher son esprit à la lecture d'un livre intéressant.

Déjà, il croyait avoir conjuré l'apparition, lorsque la montre placée devant lui, arrêta sa grande aiguille sur les dix dernières minutes avant deux heures du matin...

Soudain, comme dominé par une force surnaturelle, ses yeux se détachèrent du livre auquel il s'était promis de les tenir rivés...

L'image vengeresse s'était levée devant lui, telle que chaque nuit il la voyait paraître.

Lorsque le spectre se fut évanoui, Greffin se mit à crier au

secours, à agiter sa sonnette. Les domestiques qui, selon son ordre, s'étaient tenus dans la pièce voisine, accoururent, pleins d'effroi. Ils trouvèrent leur maître, tremblant dans son fauteuil, pâle comme un mort, le visage baigné de sueur froide et ils le portèrent dans son lit.

Peu à peu Greffin tomba dans un état voisin du désespoir.

L'appréhension de la nuit empoisonnait ses journées et il ne se passait plus un instant, maintenant, qu'il ne tremblât devant l'heure où allait reparaître l'horrible vision.

Sur son ordre, Mildred avait été enterrée en grande pompe au cimetière de Cayenne.

Comme sur plusieurs points la terre y est trop dure pour être creusée à une profondeur suffisante, beaucoup de caveaux funèbres sont ménagés dans des blocs rocheux, où les familles notables de la colonie déposent leurs morts, renfermés dans des cercueils de bois précieux, richement ornés.

C'était de cette façon que Mildred avait reçu sa sépulture.

Greffin avait fait répandre le bruit que la jeune femme, ayant eu la curiosité de visiter la Tour de la Faim, y avait fait une chûte malheureuse, à la suite de laquelle elle était décédée.

Personne n'aurait osé mettre en doute l'affirmation du Gouverneur.

Quant aux soldats, témoins du suicide de Mildred, Greffin, après leur avoir fait jurer, sur les choses les plus terribles et les plus sacrées, de garder à jamais le silence, les avait envoyés dans une autre garnison de la Guyane française.

La malheureuse victime avait donc été inhumée, avec toutes les pompes de l'église, dans un des caveaux rocheux du cimetière de Cayenne.

A quelques nuits de là, Greffin avait fait rouvrir le sépulcre, voulant se convaincre, par lui même si, le corps s'y trouvait encore.

Ce corps se trouvait disposé dans la bière, tel qu'on l'y avait

mis et déjà se manifestaient des signes irrécusables de dissolution.

— Maintenant, se dit Greffin en retournant du cimetière, maintenant je suis bien certain qu'elle est enfermée dans sa tombe. Elle ne pourra donc plus m'apparaître, la nuit, pour troubler mon repos.

Il était alors près de minuit.

A deux heures moins dix, le redoutable spectre surgissait devant lui, qui s'était étendu sur sa couche, mais sans pouvoir fermer les yeux.

Et lorsque l'apparition se fut dissipée, comme une ombre, elle le laissa hâletant et baigné de sueur.

Le lendemain matin, il fit appeler le docteur Rohan et lui avoua, sous le sceau du secret, qu'il revoyait, chaque nuit le corps de sa femme défunte.

Mais de la façon dont se produisait l'apparition et sur bien d'autres choses encore, et il ne souffla mot.

Le médecin haussa les épaules, tâta le pouls à Greffin et lui dit :

— Ce sont les nerfs. La perte de madame votre épouse, que vous aimiez si ardemment, vous a porté un trop rude coup. Vous vous trouvez trop seul, dans ce vaste hôtel. Si vous voulez bien me le permettre, je vous donnerai un conseil.

Le Gouverneur fit au docteur Rohan un geste d'adhésion.

— Laissez-vous prendre le cœur, et cela le plus tôt possible, par une autre femme. Aguerrissez votre esprit et vos sens contre la perte douloureuse que vous venez de faire, devenez amoureux et... remariez-vous.

Le docteur Rohan en prenait à son aise. Quand même le Gouverneur eut voulu suivre son excellent conseil, cela lui eut été quasiment impossible.

Où donc aurait-il trouvé, à Cayenne, la compagne qu'il lui fallait ? Les jeunes filles nées et élevées dans la colonie y apparnnent, presque sans exception, à une classe inférieure, avec

laquelle ne pouvait décemment se commettre le plus haut fonctionnaire de la Guyane.

Elles étaient toutes filles de marchands, d'importateurs, d'armateurs dont quelques-unes, à la vérité, en position d'apporter une bonne dot à leur mari. Mais Greffin était un ambitieux.

Constamment il s'était attaché à grandir en importance et en dignités — ce dernier mot au pluriel. — Moins que jamais, en fait d'alliance, il n'était disposé à renoncer à sa règle de gradation sociale.

Aussi longtemps qu'il serait maintenu dans son poste d Gouverneur de la Guyane, il ne pouvait guère espérer rencontrer dans la colonie même d'alliance correspondante à sa situation.

Et puis, il n'était pas dit, non plus, qu'une jeune et jolie fille serait disposée à épouser un homme d'un certain âge déjà et prématurément usé par un climat meurtrier.

Lorsque le docteur Rohan eut pris congé de lui, Greffin secoua impatiemment la tête, en murmurant :

— Pour pareille ordonnance, je n'avais pas besoin de consulter un médecin ! Mais les voilà bien, ces charlatans de science ! Lorsqu'ils se trouvent à court et impuissants à avoir raison de la maladie, ils prescrivent des remèdes impossibles à se procurer. Impossible ! répéta-t-il en soupirant et en retombant dans ses méditations.

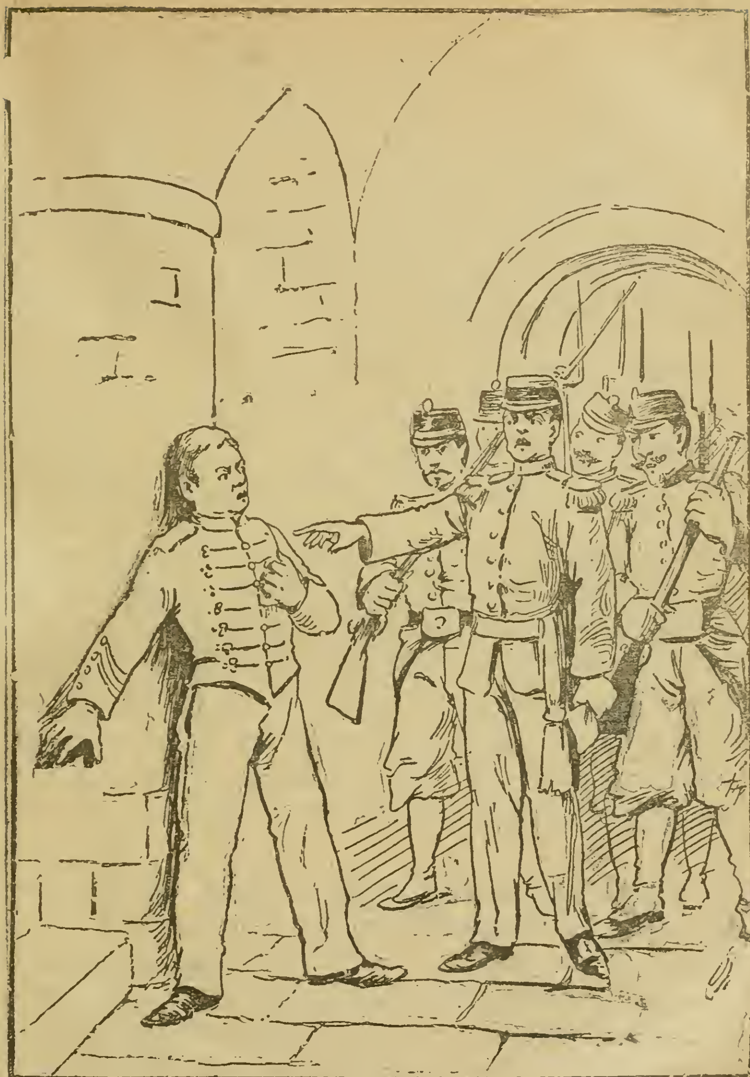
Greffin en était arrivé à un tel dégré de décourageusement et de nervosité qu'il se demandait sérieusement s'il ne ferait pas mieux de se loger tout bonnement une balle dans la tête.

Du moins, une fois mort, le maudit spectre ne viendrait plus le persécuter.

Mildred ne pourrait le suivre dans la tombe.

Mais, en y réfléchissant bien, cette dernière proposition ne lui sembla point si certaine qu'à première vue. Savons-nous bien, chétifs humains, ce qui nous arrive après la mort ? Sommes-nous

ALFRED DREYFUS



Vous êtes le meurtrier Ravaillac, que la justice recherche depuis longtemps, s'écria Gressin,

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 3., Bruxelles.

certains de ne plus rien éprouver, de n'y plus voir, de ne plus souffrir, surtout? Peut-être, la mort, en mettant un terme à nos joies, nous garde-t-elle des tortures, autrement redoutables que les peines d'ici bas?

Greffin repoussa donc l'idée du suicide sans entrevoir d'autre issue à son supplice.

— Ce sont ma position et mes fonctions qui sont causes de tout! s'écria-t-il, se levant du fauteuil dans lequel il s'était laissé cheoir et en arpentant à grands pas son cabinet de travail. Cette existence, au milieu de misérables forçats a exaspéré mon système nerveux. La préoccupation constante, la lourde responsabilité, la défiance continuelle nécessitées par ce métier de geôlier en grand, ont déterminé l'état morbide d'où procèdent mes hallucinations.

Et puis, encore, cet abominable climat? On se sent rotir ici à petit feu comme si l'on se trouvait déjà au Purgatoire. Mais je ne veux pas achever de ruiner mon tempérament lorsque tant d'autres, moins bien doués que moi, occupent des positions supérieures à la mienne et, pourvus de grosses sinécures, ont pour principale occupation de flaner sur les boulevards Je m'en vais immédiatement envoyer ma démission à Paris pour raison de santé et en solliciter l'acception par cablegramme, via Washington.

D'ici à quelques semaines je me trouverai en pleine mer, aspirant la fraiche et reconfortante brise de l'océan et, revenu en France, je me plongerai en plein tourbillon parisien, qui agira sur mes nerfs fatigués à la façon d'un champagne capiteux sur un estomac languissant. Voilà ce qu'il me faut. Rien qu'à l'idée de quitter ce maudit pays, je me sens déjà ranimé et guilleret. Là bas, je redeviendrai jeune. Je serai le Greffin de naguère, qui ne reculait devant aucune fatigue et devant aucun excès, et qui ne trouvait fille ou femme qui lui résistât!

Il poussa un bruyant éclat de rire, rire forcé, qui sonna dans l'appartement comme celui d'un fou.

— Et nous verrons bien, reprit-il, vivement surexcité, si la trogne renversée de cette catin me suivra jusqu'à Paris. Son odieux souvenir s'évanouira en même temps que mes yeux perdront de vue les côtés de cet infernal pays.

Avec l'énergie, déployée par les gens atteints de maladies nerveuses, lorsqu'ils se sont arrêtés à une résolution, idée juste ou toquade, Greffin courut à son secrétaire, et, en quelques instants il eut couché sur le papier sa demande formelle de démission.

— Parfait ! s'écria-t-il, en relisant sa prose. Voilà qui me sauvera et me débarrassera de mon fantôme nocturne.

Il plia le papier, le glissa sous enveloppe, le cacheta à son sceau et y opposa l'adresse du ministère des colonies.

Le lendemain matin, un vapeur rapide, mouillé dans le port de Cayenne devait lever l'ancre pour les côtes de France. Il emporterait sa demande de relèvement d'emploi.

Voulant envoyer sur l'instant la lettre au capitaine, Greffin étendit la main vers le timbre d'appel. Mais il n'eut pas le temps de le faire résonner.

Un valet avait paru sur le seuil, apportant une carte sur un plateau d'argent.

— Quoi ? Que voulez-vous ? demanda Greffin.

— Un monsieur et une dame qui réclament l'honneur d'être reçus par Son Excellence.

Greffin qui se faisait donner de l'Excellence gros comme le bras, prit impatiemment la carte.

Elle ne portait que ces mots :

M^r et Mme Robert Forster

Londres.

— Que me veulent ces gens ? dit impatiemment l'irascible

fonctionnaire. Je ne les connais point et ne suis pas d'humeur à faire de nouvelles connaissances. Dites-leur que je ne suis pas visible.

Le valet, auquel probablement on avait glissé quelque pièce dans la main, à la façon anglaise, s'inclina avec respect, mais ne s'éloigna point !

— Son Excellence, reprit-il d'une voix soumise, me permettra-t-elle une humble communication ?

— Parlez !

— Je voulais seulement dire à votre Excellence que ces étrangers m'ont paru être des Anglais riches et de haute condition. Ils sont arrivés depuis deux jours, seulement, à Cayenne, après avoir, d'après ce que l'on dit, traversé, au prix de fabuleux sacrifices, toute la région des bois et des marécages, réputée jusqu'ici infranchissable. Arrivés à Cayenne, ils ont été se loger à l'hôtel de France où ils vivent sur le plus grand pied. Ce sont des touristes résolus, à qui leur immense fortune permet de surmonter tous les obstacles. Et, ce qui n'excite pas moins la curiosité de la population, c'est la réelle beauté de la dame.

Cette communication était, en effet, de nature à exciter au plus haut point la curiosité du Gouverneur.

Il n'arrive pas tous les jours de voir de riches voyageurs visiter, pour leur plaisir, les mornes pénitentiers de Cayenne et surtout, de les voir arriver par une route aussi dangereuse que celle des marécages.

D'ailleurs, Greffin avait réfléchi que ce couple aventureux, appartenant, selon toute probabilité, aux plus hautes classes de la société, avait peut-être pour lui de puissantes lettres de recommandation.

Il ne crut donc pouvoir faire autrement que de lui accorder audience.

— Faites entrer, dit-il au domestique. Mais un instant. Prenez cette lettre et allez la porter à bord du « Turenne » qui part

demain matin pour l'Europe. Remettez-là en mains propres du capitaine et recommandez lui bien de ne pas la laisser s'égarer, de soigner lui même à ce qu'elle soit remise à son adresse. D'ailleurs, je passerai à son bord, dans le courant de l'après midi, car j'ai encore quelques recommandations à lui faire.

Le domestique mit la lettre dans sa poche, et ouvrant la porte toute large, il cria :

— Son Excellence le Gouverneur de Cayenne aura l'avantage de recevoir monsieur et madame Forster.

Un instant après, deux personnages d'aspect essentiellement respectable, pénétrèrent dans le cabinet de Greffin.

L'homme, de taille colossale, était élégamment vêtu. On eut dit Hercule en petit maître.

Comme son costume était de la plus pure coupe anglaise, sa barbe blonde était taillée d'après les us des meilleurs coiffeurs de Londres, c'est-à-dire cultivée en deux buissons latéraux, communément désignés sous le nom de « cotelettes. »

Ses yeux bleus, qui regardaient bien en face, avaient une xpression de calme et de volonté presque inquiétantes.

On voyait bien que rien n'était de nature à l'intimider et que les surprises les plus stupéfiantes, les plus pressants dangers éveilleraient en lui moins d'émotion qu'un faux plis survenu à sa cravate ou la chûte de son feutre blanc, retenu par une main gantée de peau de chamois.

Du premier coup d'œil, le perspicace Gouverneur reconnut le vrai fils d'Albion, auquel le moindre recoin du globe ne peut demeurer étranger et que son étoile d'intrépide touriste avait conduit pour le moment à Cayenne, à travers les marais pestilentiels de la Guyane française.

La jeune femme qui accompagnait le robuste anglo-saxon, formait avec lui un curieux contraste, quoiqu'à première vue, aussi, on reconnut en elle l'Anglaise de qualité.

Sa taille était souple et riche et l'ensemble de sa personne admirablement équilibré.

Sa superbe chevelure blonde, massée des deux côtés de la tête faisait soupçonner plutôt qu'elle n'arborait ses trésors.

En elle, tout était simple et effacé, mais de cette simplicité qui constitue la suprême distinction.

Un léger chapeau de paille, retenu par des brides de soie blanche, abritait un front blanc et élevé, derrière lequel ne pouvaient naître que des pensées nobles et vaillantes.

Elle portait, à la façon des touristes de tous les pays, un petit sac de cuir suspendu en bandoulière à son côté.

Comme elle se tenait là, sur le seuil, portant négligemment à la main une ombrelle de dentelles blanches, elle offrait l'aspect le plus séduisant que l'on put rêver.

Le Gouverneur s'était levé, saluant les voyageurs avec une amabilité relative. Mais ses yeux restèrent fixés, pourtant, avec surprise, sur les traits charmants de la jeune femme, à laquelle il avait l'air de vouloir dire : « Que diable êtes-vous venue faire ici ? Qui peut vous avoir conduite dans le pays de malheur qu'on nomme la Guyane française ? »

Comme si la jeune femme eut compris cette interrogation muette, elle se tourna avec assez de hâte vers Greffin et lui dit :

— Je comprends que Votre Excellence soit étonnée de recevoir la visite de personnes qui lui sont totalement inconnues. Aussi, avant que j'entre dans aucune explication, sur les motifs de notre présence, je prierai Votre Excellence de bien vouloir prendre connaissance de la lettre de recommandation qu'a bien voulu nous donner pour elle l'Ambassadeur d'Angleterre à Paris, qui a l'honneur de compter parmi ses amis l'honorable Gouverneur de la Guyane française.

Greffin prit poliment la lettre des mains de la dame anglaise.

Pendant qu'il en rompait le cachet et lisait les quelques lignes par lesquelles le Ministre d'Angleterre, à Paris, recommandait à

son bienvaillant accueil, M. et Mme Forster, un des couples, les plus recherchés des meilleures sociétés de Londres, il ne pouvait dissimuler son étonnement de ce que ce fut la femme qui lui eut adressé la parole, et non le mari.

Ce dernier se tenait au milieu de l'appartement, immobile comme une statue de sel, laissant errer, à vide, le limpide regard de ses grands yeux bleus. On éut dit que pour lui, ni sa compagne, ni le Gouverneur n'existaient point.

Lorsque Grefiin eut lu la lettre d'introduction, il n'eut plus aucun doute sur la façon dont il lui fallait traiter les deux voyageurs. Leur importance, attestée par leurs relations officielles, lui imposait la courtoisie la plus grande et une entière cordialité.

— Je suis véritablement charmé de vous recevoir, dit-il, en présentant de sièges à ses hôtes. Mais hélas! je ne puis vous dissimuler que ce pays vous offrira peu d'agréments. Vous devez savoir quelle lourde tâche j'ai à y remplir. A moi revient la mission de contenir les éléments rejetés par la société et qu'il faut empêcher d'y rentrer pour qu'ils n'y reprennent point leur lutte criminelle contre l'ordre des choses établi.

Mme Forster, inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Votre Excellence est un véritable héros, je le savais déjà et je le vois bien aujourd'hui par moi-même. Il faut plus de courage, certes, pour passer sa vie, au milieu d'éléments corrompus et malsains que pour affronter l'ennemi sur les champs de bataille.

Ces éloges à bout portant semblèrent fort au goût du vaniteux gouverneur, qui s'inclina, rougissant d'aise, devant la jeune femme.

Mais celle-ci s'était tournée vers son mari.

— Bob, mon cher Bob, dit-elle d'un ton inquiet au géant fashionnable, voilà que je m'aperçois seulement avoir laissé mon portefeuille dans ma chambre. Il doit se trouver sur ma table

de nuit. Certes, je m'inquiète peu des deux ou trois cents livres sterling qu'il contient et qui pourraient tenter la conscience de quelque valet. Mais ce portefeuille m'a été donné par lady Salisbury en personne ! Pas pour un million je ne voudrais l'avoir perdu. Voulez-vous avoir l'obligeance de courir à l'hôtel pour le reprendre et de provoquer une enquête immédiate au cas où il aurait déjà disparu ?

M. Forster se courba tout d'une pièce, à la manière d'un magot japonais ou chinois et répondit paisiblement :

— Le moindre désir de votre part est un ordre pour moi, chère Alice. Je m'en vais vous chercher votre portefeuille.

— Monsieur le gouverneur voudra bien, pendant ce temps, me prendre sous sa protection ? ajouta Alice, décochant à Greffin oublié son plus radieux sourire.

— Trop heureux et trop honoré, belle dame, répondit le fonctionnaire, qui, pour le moment, du moins, avait complètement le spectre ennemi de son repos.

L'Anglais s'inclina de nouveau et à deux reprises et sans un mot de plus prit congé du gouverneur et de sa jeune épouse.

Celle-ci ne se vit pas plutôt seule avec le fonctionnaire veuf, qu'elle joignit les mains et les étendit vers Greffin, comme pour en réclamer du secours.

Et ses traits charmants offrirent en même temps, l'expression d'une douleur poignante, allant jusqu'au désespoir.

LXXIII

Une idée fixe

Greffin fut si étonné du changement subit survenu dans l'attitude et sur le visage de la belle étrangère, qu'il se leva vivement en s'écriant :

— Qu'avez-vous donc, madame ? Souffrez-vous ? En quoi puis-je vous aider ?

— Oh ! monsieur le Gouverneur, exclama la jeune femme, les yeux humides de larmes, que devez-vous penser de moi ? Vous avez dû remarquer certainement que j'ai éloigné mon mari, sous un prétexte quelconque ? Eh ! bien oui, je le confesse. C'est a dessein que j'ai oublié sur ma table de nuit la portefeuille que ma donné lady Salisbury. Je voulais vous pouvoir entretenir, sans témoins.

— Parlez, madame, parlez, répondit le Gouverneur, de plus en plus intrigué. .

— Mais n'allez point avoir mauvaise opinion de moi, dit d'un ton suppliant la belle anglaise, en dirigeant vers le haut fonctionnaire un regard si candide, si chaste, si « enfant gâté » que Greffin se sentit le cœur étrangement remué et que, pour dissimuler son trouble, il se mit à brouiller les papiers déposés sur son bureau.

Mais qui donc eut pu rester de glace à pareille œillade ?

— Ayez confiance en moi madame, dit Greffin d'une voix

chaleureuse. Et parlez moi comme si vous vous adressiez... à un frère.

Madame Forster, jeta encore autour d'elle un regard inquiet, rapprocha doucement sa chaise du fauteuil de Greffin et reprit, à demi-voix :

— Eh! bien, vous saurez tout... Oui, je vous dois cet aveu Mon mari et moi nous ne sommes point ici en voyage de plaisir Si vous nous voyez à Cayenne, c'est pour solliciter de vous une faveur.

— De moi ?

— Oui, de vous, seul, monsieur le Gouverneur. J'ajouterai que du résultat de cette visite dépendra la vie de mon mari.

Greffin ne savait que penser de cette énigmatique ouverture.

Quelques symptomes nerveux se manifestèrent chez lui et il regarda son étrange interlocutrice avec une sorte de défiance.

— Madame, dit-il, seriez-vous mue par des desseins illégaux ? Auriez-vous conçu l'espoir d'obtenir de moi la liberté d'un des criminels commis à ma garde ?... Vous rougissez, vous baissez les yeux!... Ah! mes soupçons étaient justes! Si cela était, madame, je vous déclarerai, sans détour, que le but de votre voyage à Cayenne est manqué. Il n'est point en mon pouvoir de mettre en liberté aucun de mes pensionnaires, et quant à pouvoir corrompre le Gouverneur Greffin, la seule supposition en serait considérée par moi comme un outrage.

Mais la belle Anglaise secouait gentiment la tête en signe de dénégation.

— Vous vous trompez, monsieur le gouverneur, s'écria-t-elle avec agitation, vous vous trompez si vous croyez qu'il s'agit ici d'un de vos déportés. D'abord, nous n'en connaissons pas un seul et, ensuite, nous aurions scrupule de rien demander qui fut contraire à la loi. Veuillez m'accorder quelques minutes d'attention et vous saurez ce qui nous a poussé à entreprendre ce malheureux

voyage. Mais il faut que je me hâte, car je désirerai connaître votre réponse avant le retour de mon mari.

Greffin fit de la main un geste courtois, en signe qu'il écoutait.

— Mon mari, dit la belle Anglaise, sir Robert Forster est un riche négcciant de Londres. Déjà son pére avait acquis dans la Cité une situation des plus en vue et son nom y était bon pour cent mille livres sterling. Lorsqu'il mourut, ses immenses affaires revinrent à son fils Robert qui, ne se sentant aucun goût pour le commerce, en laissa la direction à un habile gérant et se retira dans un magnifique domaine, situé aux environs de Londres, pour y savouer les délices d'une aristocratique oisiveté. Il y vécut jusqu'à l'age de quarante ans, déterminé célibataire. Mais enfin — et cela se passait il y a quelques mois — il fit ma connaissaissance et changea d'avis.

— Je comprends cela, dit Greffin, de son air le plus tendre.

Alice Forster rougit, mais feignant de n'avoir point entendu, continua son histoire.

— Vous m'invitiez tantôt, monsieur le gouverneur, à vous parler comme à un frère. Eh! bien, je le ferai... J'ai épousé M. Forster, mais sans l'aimer. Il était riche et influent et, malgré ses originalité ne me paraissait point d'une société désagréable. Aussi, vivions-nous fort paisiblement ensemble et relativement heureux, lorsque la destinée nous devint contraire. Cela commença avec l'arrestation du capitaine Dreyfus.

Greffin se redressa avec vivacité!

— Quoi! s'écria-t-il. Votre voyage aurait-il quelque rapport avec le déporté Dreyfus, l'interné de l'Ile du Diable?

— Ce malheureux, seul, y a donné lieu.

— Qui dites-vous! Continuez, madame, votre réçit m'inspire, à présent, un double intérêt.

La jeune Anglaise porta la main à ses yeux et éclata en sanglots.

— Ah! si ce capitaine Dreyfus n'avait jamais existé! gémit-elle.

Si jamais un mot n'avait été écrit ou parlé à son sujet ! Cet homme, j'ai toutes les raisons du monde pour le maudire !

— Et le monde entier le maudit avec vous, fit observer le haut fonctionnaire français.

— Voilà justement le malheur, s'écria Alice Forster, rouge de colère. Pourquoi tant s'occuper de misérable ? Il ne se passe point de jour que les journaux ne le remettent sur le tapis. On publie des livres sur lui. De quelque côté que l'on se tourne, dans quelque société que l'on se trouve, à table, au théâtre, aux courses, partout, enfin, où l'on se réunit, il est parlé de ce Dreyfus. Même, mon mari qui, auparavant, portait intérêt à si peu de choses, s'occupa de plus en plus de ce maudit capitaine, Il en arriva à ne plus avoir d'autres sujets de conversation. Il ne se publia point, sur m'importe quel point du globe et en n'importe quelle langue, un livre, une brochure, un article sur Dreyfus qu'il ne lut ou ne se fit traduire, afin de se faire une conviction sur la culpabilité ou l'innocence du soi-disant martyr. Au début, je n'attachai point d'importance à la manie de monsieur Forster. Alors que l'Univers entier discutait la condamnation, pourquoi mon mari n'eut-il pu le faire ? Mais bientôt je me convainquis avec inquiétude, que cette question Dreyfus absorbait complètement, à présent, l'esprit, autrefois si apathique de mon époux. Cette question, il l'avait fait sienne. Il ne lui suffisait plus, à diner, et n'importe où il se trouvât, de parler de Dreyfus, il alla trouver tous les juris-consultes en renom pour discuter avec eux la culpabilité ou l'innocence du capitaine. Il acheta des montagnes de livres de droit, de répertoires de juris-prudence, de comptes-rendus de procès célèbres et se plongea à corps perdu dans leur déconcertante lecture. A son tour, il prit la plume pour élucider la question et redigea mémoire sur mémoire, remplis de contradictions et d'extravagances. Aujourd'hui, il prétendait démontrer l'entière innocence du capitaine et le lendemain, s'acharnait à établir le crime. La

veille Dreyfus était un martyr, le lendemain, il redevenait le pire des traitres. Si encore, il avait gardé pour lui ces inutiles et folles élucubrations. Mais il m'obligeait à en subir la lecture Il me tenait éveillée des nuits entières à écouter ses « mémoires » et lorsque, vaincue par le sommeil et l'ennui, j'avais le malheur de fermer les yeux, il entrait dans de véritables accès de rage. Impossible de ne point m'inquiéter, enfin, d'une semblable situation. Je m'en ouvris à ses amis, d'abord, puis à son médecin. Ce dernier, après avoir attentivement observé M. Forster, haussa soucieusement les épaules et promit de revenir le lendemain avec un spécialiste, en fait d'affections mentales, dont il répondait absolument. L'éminent aliéniste fut introduit chez nous sous un prétexte quelconque. Hélas! je n'avais plus de doute à garder. Cette exécrable question Dreyfus avait altéré la raison de mon mari. En y songeant toujours, en s'en entretenant sans cesse, il était devenu fou!

Greffin fit un geste de surprise.

— Voilà qui est surprenant! dit-il. Et bien triste aussi pour vous, madame.

— Oui, bien triste! répondit Alice Forster, les larmes aux yeux. Notez qu'en dehors de cette marotte, mon malheureux époux semble en parfaite possession de son bon sens et se conduit en véritable gentleman. Il pourra s'entretenir longtemps avec vous de toute espèce de choses, avec une logique parfaite, mais toujours, il finira par remettre l'entretien sur la question Dreyfus. Dans ces derniers temps, toutefois, il est devenu beaucoup plus calme et ne semble plus possédé que par une seule « idée fixe. »

Le Gouverneur se troubla.

— Par une idée fixe? répéta-t-il, en pâlissant et comme se parlant à lui-même. Oui, il y a des idées fixes qui peuvent enlever momentanément sa raison à l'homme le plus froid et le plus positif.

Et se retournant vers l'Anglaise qui le regardait avec une curiosité soudaine :

— J'ai beaucoup entendu parler et vu beaucoup, au sujet de ces abérrations partielles, reprit-il d'un air sombre. Il est des malheureux qu'une idée fixe entraine lentement vers la destruction... Et moi-même... j'ai un ami, qui, chaque nuit, est poursuivi, à la même heure, par une terrible hallucination... Aussi la vie... lui est-elle devenue insupportable et... mon ami cherche-t-il, vainement, hélas ! le moyen de se défaire de son obsédante « idée fixe. »

Si Greffin avait regardé tantôt la belle Anglaise avec étonnement, ce fut au tour de Mme Foster à fixer sur lui des yeux interrogateurs et surpris.

L'angoisse qu'il avait manifesté soudain, la pâleur mortelle de son son visage, l'éclat fiévreux de son regard, le ton tout particulier qu'il mettait à répéter les mots « d'idée fixe » tout cela semblait intriguer quelque peu l'étrangère et l'intéresser, aussi, peut-être.

Ses yeux si doux changèrent d'expression. Ils se fixèrent sur le gouverneur troublé, comme pour pénétrer jusqu'au fond de son âme. Mais ce ne fut qu'un éclair. L'instant d'après, elle reprit d'un air confiant :

— Il faut que je vous dise aussi, M. le Gouverneur, la façon dont cette idée fixe se manifeste chez mon malheureux époux. Chaque nuit et à une heure déterminée, toujours le même il se figure votr devant lui le capitaine Dreyfus. Le misérable est chargé de liens, il porte l'uniforme des déportés à vie, ses joues sont pâles et creuses. Il étend vers mon mari des mains suppliantes et, pleurant, sanglottant, lui crie : « Vous êtes le seul homme au monde qui ayez vraiment souci et pitié de moi ! Aussi, je veux tout vous avouer. Je vous confierai, mais à vous seul, si je suis innocent ou coupable... Mais venez à moi, que je voie votre visage. »

Alors, d'après mon mari, le spectre remue ses chaînes comme pour augmenter encore, par cette effrayante musique, l'impression produite par ses paroles et il s'évanouit comme une fumée légère...

— Vous comprenez bien, monsieur le Gouverneur, reprit l'Anglaise, aprés un silence et avec un triste sourire, que tout cela n'est, chez mon mari qu'un jeu de l'imagination surexcitée, un rêve, qu'il fait tout éveillé. Mais n'est-ce point une chose affreuse que d'être hanté sans trèvepar un même et affreux rêve ? Vous figurez-vous l'horreur d'un pareil supplice ?

— Oui... Oui... C'est effroyable !

Greffin frisonnait et tremblait, comme secoué par une fièvı violente. Il pensait à sa propre vision.

— Et, reprit-il, cherchant vainement à cacher son agitation, n'avez-vous fait aucun effort pour écarter de votre mari ce spectre odieux... ou plutôt ce rêve obsédant ?

— Nous avons tout mis en œuvre. Comme nous sommes fort riches, les spécialistes les plus en renom ont été consultés. Et chacun d'eux à cherché a délivrer M. Forster de son « idée fixe ».

— Et aucun n'a abouti ?

— Aucun. Le mieux encore, pour Robert, c'est de ne pas se coucher et de laisser passer l'heure fatale en ma compagnie, à causer de choses et autres.

— En votre compagnie, s'écıia Greffin avec élan. Ah ! madame, je n'ai point de peine à vous croire. Là ou vous vous trouvez, quelle autre image pourrait occuper la penséé ? Heureux qui peuvent braver à vos côtés les mauvais rêves.

— Oh ! monsieur le Gouverneur, je vous en prie ! dit Alice Forster, l'interrompant, avec un geste de la main, Laissez la oute galanterie, tout oiseux compliment. La chose dont nous nous occupons est de nature trop grave, pour cela.

Greffin se tût et soupira. Pouuvait-il dire à la séduisante

Anglaise combien son exclamation avait était sincère et spontanée !

Mais, nul, aussi, n'aurait pu l'empêcher de penser : « Ah ! s'il m'était donné de vivre auprès de cette divine créature, je ne craindrais plus le spectre infernal de Mildred. »

— J'en viens au motif même de ma visite, reprit Mme Forster. Comme l'état de mon mari ne s'améliorait pas, je le forçai à voyager avec moi, dans l'espoir que des impressions nouvelles auraient raison de son idée fixe. Mais cet espoir fut déçu. Les choses allèrent comme par le passé. Tout le jour durant, Robert conserve l'usage complet de sa raison. Mais dès que la nuit tombe et que l'heure critique approche, l'angoisse et la fièvre s'emparent de lui. Son front se couvre de sueur froide. Il reste comme privé de mouvement et, fixant devant lui des regards craintifs, il croit entendre, il entend s'entrechoquer les chaînes du capitaine Dreyfus et le voit lui-même se dresser devant lui ! Et cela aussi distinctement qu'à la première et décevante apparition... Nous avions, de cette façon, parcouru une partie de l'Europe, lorsque, à Madrid, nous fîmes connaissance d'un médecin très savant et très réputé, un petit homme à longue barbe grise, mais dont les yeux, restés jeunes, brillent comme des diamants noirs derrière l'épais cristal des lunettes... A ma prière, il soumit mon mari à une observation particuliere, alla même jusqu'à veiller toute une nuit en notre société et, le lendemain de cette dernière épreuve me prit à part pour me dire :

« Il n'y a, madame, qu'un seul moyen de débarrasser votre mari de son idée fixe. Et le voici. Faites voile pour Cayenne, faites l'impossible pour obtenir qu'on lui accorde, ne fusse que pour une heure, l'accès de l'Ile du Diable. Il faut qu'il se convainque, de ses propres yeux, que le capitaine condamné se trouve toujours sur son rocher. Il faut que, de la bouche même du prisonnier, il apprenne que, depuis des années il n'a pas bougé du lieu où il se trouve justement interné. Si vous pouvez obtenir cela, votre mari sera sauvé. Une idée fixe ne peut-être

chassée que par la preuve évidente de son inanité. Aussi, dans les maisons d'aliénés, qui se trouvent sous une direction logique et compétente, cette méthode est-elle appliquée avec les plus heureux résultats. »

Greffin écoutait avidement le récit de l'Anglaise qui reprit en tournant vers lui son beau regard :

— J'avoue que ces paroles du vieux médecin me plongèrent d'abord dans un profond découragement. Ne savais-je point que le traitre se trouvait rigoureusement privé de toute communication avec le reste du monde. Il me semblait impossible que mon mari pût jamais être admis à le voir face à face et, ce qui est plus, à lui parler... Je représentai, avec des larmes, mon impuissance au vieux docteur. Mais il m'interrompit en me disant :

— « Au nom du ciel, madame, partez avec votre malade pour Cayenne. Dites franchement au Gouverneur ce qu'il en est et représentez-lui qu'il s'agit, en somme, de la vie de quelqu'un. Il ne sera pas assez cruel pour vous refuser un si léger service. Mais allez à Cayenne, madame, où otre mari est perdu! L'horreur dont son idée fixe emplit son âme et son être entier, ne peut qu'entrainer pour lui la folie incurable, suivie de l'idiotie et d'une prompte mort... Mais, monsieur le Gouverneur, qu'avez-vous ? O Dieu! Vous pâlissez, vous tremblez, vous allez tomber !

Greffin se trouvait en effet, sur le point de perdre connaissance.

— La folie incurable, balbutia-t-il, d'une voix oppressée... L'idiotie, la mort! Horrible! Horrible!

— Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ? demanda Mme Forster, en allant vers le timbre d'appel.

Mais Greffin l'arrêta du geste.

— Non laissez dit-il, d'une voix faible. Je me sens mieux

déjà. Le tableau des souffrances et des torture de votre mari m'ont si vivement impressionné que...

De nouveau, un feu singulier s'alluma dans les yeux de la belle Anglaise.

— Oh ! s'écria-t-il, alors je puis espérer que vous vous rendrez à mes prières ! Vous avez pitié de nos douleurs, donc vous ne refuserez pas d'y porter secours !

Et, comme emportée par un irrésistible élan de reconnaissance, Mme Forster se jeta aux genoux du Gouverneur.

Greffin lui prit les deux mains et la força à se relever.

— Rappellez à vous votre calme, chère madame, répondit-il, sentant une émotion plus douce succéder à l'effroi dont il venait d'être secoué. Je ne puis point vous faire, pour le moment, de promesse formelle, car ce que vous demandez de moi n'est point si facile à réaliser que vous le pensez bien. Le règlement est précis. Défense à n'importe quel fonctionnaire ou employé des pénitentiers de la Guyane de laisser pénétrer un étranger, soit dans la bagne de Cayenne, soit sur une des Iles du salut. Et c'est surtout, en ce qui concerne le traître Dreyfus que cette prescription devient doublement rigoureuse. Moi-même, Gouverneur de la Guyane française, j'ai les mains liées à cet égard. Mais rassurez-vous, madame... Nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre... Toute loi peut s'éluder... Je trouverai bien un moyen pour faciliter à votre mari une entrevue et un entretien avec le prisonnier de l'Ile du Diable.

— Homme noble et généreux, s'écria Alice Forster, en regardant le Gouverneur d'un air à la fois empreint d'étonnement et de gratitude. Comment jamais reconnaître ce que vous faites pour nous ?

Greffin porta à ses lèvres la main de la belle Anglaise.

— Je n'ai encore rien fait pour vous, dit-il, galamment. Mais j'espère que vous serez contente de moi. Cependant, je mettrai une condition à mes bons offices.

— Une condition? répéta Mme Forster, d'une voix qui tremblait un peu.

— Oui. Avant de violer pour vous un règlement, que j'ai pour mission de faire observer par tous, je désirerais vous connaître davantage, votre mari et vous... Ce désir, bien légitime, vous en conviendrez, vous pourrez aisément y satisfaire en quittant l'hôtel où vous avez été forcés de descendre pour accepter mon hospitalité.

La belle Anglaise fit involontairement un pas en arrière, comme si elle eut senti son pied se prendre dans quelque piège.

Elle jeta à Greffin un regard perçant et soupçonneux, comme si elle eût voulu lire sur son visage le but d'une invitation si imprévue.

Mais l'expression de ce visage semble la rassurer.

— « L'Hôtel de France, » dit-elle négligemment, n'est point, je dois le dire, organisé de façon à ce que des voyageurs de haut rang y trouvent le confort nécessaire. Mais je me ferai scrupule, monsieur le Gouverneur, de vous causer, ici, le moindre dérangement...

— Comment cela? L'Hôtel du Gouvernement est fait pour abriter nombreuse société et, sans me gêner le moins du monde, j'en mettrai une aile entière à votre disposition.

— Mais vous venez de perdre votre dame et ce serait troubler un deuil...

— Je n'ai point de deuil à observer! interrompit avec colère Greffin.

Mais se reprenant :

— Chaque ménage, ici-bas, a ses épines, dit-il, mais à qu bon la plainte? Voyons, madame, acceptez mon offre, devenez mes hôtes, M. Forster et vous. Et si voulez reconnaître mes services par une faveur, qui ne vous semblera, peut-être, point bien lourde, permettez-moi de passer mes nuits d'insomnies, trop nombreuses aussi hélas! en votre aimable compagnie, à tous les deux.

— Oh ! répondit Mme Forster, avec un sourire enchanteur, ce me sera un grand plaisir et pour mon mari un grand soulagement que de prolonger la veille avec un compagnon aussi distingué que l'honorable gouverneur de la Guyane Française.

En ce moment Robert Forster rentra dans le cabinet de travail. Droit comme un cierge, il alla posément à sa femme et lui tendit le portefeuille qu'elle l'avait envoyé reprendre à l'Hôtel de France.

— Merci, cher Bob, dit gentiment l'Anglaise. Comment vous trouvez-vous à présent ?

Sans qu'un muscle de son visage ne bougeât, le géant répondit :

— Oh ! beaucoup mieux. J'ai le pressentiment que bientôt je le verrai face à face et que j'apprendrai enfin de sa bouche vivante ce qu'il a à me dire.

— De qui parle-t-il donc ? demanda Greffin, à l'oreille de la jeune femme.

— De Dreyfus, naturellement, toujours de Dreyfus, répondit Alice Forster.

La proposition du Gouverneur fut alors communiquée au riche négociant anglais, qui l'accepta sans le moindre embarras, et remercie brièvement Greffin de sa courtoisie.

Ce dernier put observer que lorsqu'il ne s'agissait point du capitaine Dreyfus, M. Forster s'exprimait fort raisonnablement.

Cependant, le Gouverneur ne permit point qu'aucun de ses deux hôtes remit encore le pied dans « la gargotte » appelée l'Hôtel de France.

Les domestiques de Greffin allèrent retirer eux-mêmes les bagages du précieux couple et les transportèrent au Palais du Gouvernement, après avoir arrêté d'autorité et soldé la note des frais déjà fait par M. et Mme Forster.

Cet évènement — car tout fait sensation aux colonies — ne laissa point que d'offrir aux langues une riche pature.

La beauté de la riche anglaise, rapprochée de la position de veuf, récemment échue au Gouverneur, fit s'exclamer les méchants sur la débonnaireté de l'époux, aussitôt drapé en vrai Georges Dandin.

Ainsi parlaient les uns,

D'autres opinaient à croire que ces soi-disant Forsters, n'étaient que de francs-aventuriers dont il faudrait engager Greffin à se défier.

Lorsque le docteur Rohan entendit parler de l'étrange visite et qu'il apprit combien Mme Alice Forster était jolie et aimable, il sourit doucement et se dit avec malice :

— Greffin semble disposé à suivre mon conseil. Cette belle Anglaise le délivrera peut-être de ses insomniss.

Mais que disaient ceux là même, objets de tant de commentaires ?

Suivons le digne couple, lorsque, après un diner succulent, pris à la table du Gouverneur, il se retire ponr qnelques heures dans l'appartement qui lui est réservé.

Leur premier soin est de pousser le verrou de leur porte et de sonder les murailles, pour s'assurer s'ils sont pleins, c'est à dire n'offrent aucune solution de continuité où quelque oreille indiscrète pût s'apposter pour les entendre.

Puis, la jeune femme se laissa aller dans un fauteuil avec un profond soupir et, les deux mains sur la poitrine, comme pour comprimer les cris d'allégresse qu'elle sentait monter à ses lèvres.

La joie l'étouffait.

Ce fut à demi-voix, pourtant, mais le visage radieux qu'elle s'adressa à son mari, planté, souriant devant elle, et les mains dans les poches de son pantalon.

- Dieu soit loué, notre ruse à réussi. Nous nous trouvons dans l'antre du lion.

— Qui nous déchirera, si aujourd'hui ou demain il s'aperçoit que tout lion qu'il se croit, on l'a pris pour un âne.

La jeune femme rit doucement.

— Vous faites là une observation bien spirituelle pour un homme privé de raison, dit-elle. Mais prenez y garde, mon seigneur et maitre, il vous faut brider cette humeur railleuse, car vous pourriez brouiller tout notre jeu.

Le soi-disant Anglais, à ce rappel à l'ordre, contracta comiquement son honnête visage et, en bon Allemand, donna de l'air à une couple de jurons, alternés d'expressions maritimes :

— Mille millions de bombes et de grenades ! Par tous les cabestans et les mats de misaine de la flotte du diable ! Que les requins frits de la grande marmitte me croquent tout vif si je n'ai pas accepté pour moi le rôle le plus difficile de cette scabreuse comédie !

— Pour l'amour du Ciel, capitaine, ne jurez pas si haut.

Mais le raide Anglais de tout à l'heure était devenu soudain d'une rare souplesse de mouvements. Il arpentait la chambre à grands pas tout en agitant les bras en l'air, comme les branches d'un ancien télégraphe.

— Capitaine, dites-vous ? cria-t-il, mais d'une voix plus prudente à la jeune femme. Capitaine ? Sais-je seulement si je suis encore l'ancien commandant de la « Brigitte » de douloureuse mémoire ? Suis-je certain d'être encore un honnête Allemand, connaisseur en choucroute, ou bien un raide mangeur de roastbeef, trop fier pour ouvrir le bec, autrement qu'à table ?... Master Bob Forster... Une idée fixe... Vous, devenue ma femme... Nous deux, logés chez le Gouverneur !... Je veux qu'on m'enduise de poix et de goudron si tout cela n'est point trop compliqué pour ma pauvre cervelle ! Je vous le dis en vérité — et il se frappa rudement le front de son poing fermé — il commence à brouillasser ferme là dedans !

La jeune femme se leva et, s'avançant vert l'honnête colosse

qui se tenait devant elle, inquiet et congestionné, elle essaya de le calmer, en lui posant la main sur l'épaule.

— Regardez-moi, mon ami, lui dit-elle affectueusemt, et prenez un air plus aimable, là, comme cela. Voilà que vous me souriez de nouveau. Oui, vous êtes le capitaine allemand Klaus Grot, comme je suis, moi, Alice Terry, la détective américaine. Tout au moins, le redeviendrons-nous bientôt. Mais, provisoirement, nous resterons, s'il vous plait pour tous, M. et Mme Forster, membres distingués de la grande nation anglaise.

— Beau couple, en vérité, gronda le capitaine. Il ne m'est pas permis, seulement, de vous baiser la main, et vous prenez l'alarme sitôt que nous ne sommes plus séparés l'un de l'autre, la nuit, par une demi-douzaine de chambres et de couloirs !

— Ne plaisantez pas, capitatne, dit assez sèchement Alice. La cause que nous servons ne prête point à rire. Nous avons à délivrer le capitaine Alfred Dreyfus, à le rendre à sa famille, à la vie de ce monde.

Voilà pourquoi nous sommes ici et, grâce à Dieu, nous avons déjà gagné notablement de terrain. Par la comédie que nous jouons, nous avons réussi à capter la confiance de ce tyran de Gouverneur. Nous nous trouvons dans sa propre maison, nous pouvons observer le moindre de ses mouvements et, chose capitale, vous, Klaus Grot, vous serez admis, dans un temps plus ou moins long, à vous entretenir avec le capitaine Dreyfus. N'est-ce point là, déjà, partie à moitié gagnée ?

Car il va vous être donné d'étudier l'es lieux par vous même et d'apprendre de la bouche de Dreyfus, qui doit y avoir réfléchi de son côté, le moyen le plus sûr de fuir de son Ile du Diable. Voyons, Klaus Grot. Vous repugne-t-il encore de jouer le rôle d'un Anglais, tourmenté par une idée fixe ? Pensez au malheureux qui, guètté par le désespoir et la folie se ronge dans les angoisses d'un écrasant isolement.

Pensez à Lucie, à l'enfant du capitaine, à ce fils innocent

auquel on a ravi son père. Pensez aussi à Mathieu Dreyfus qui donne en ce moment au monde le plus noble exemple du dévouement fraternel. Pensez à notre généreuse joie, à notre légitime orgueil lorsque nous aurons la conscience d'avoir brisé, à nous seuls, les chaînes forgées par la méchanceté des hommes pour un pauvre martyr. Dites-vous bien tout cela, capitaine et répondez-moi franchement. Voulez-vous à affronter les périls qu'offre notre téméraire, mais sainte entreprise? Voulez-vous, quoi qui vienne nous barrer la route, poursuivre avec moi la délivrance du capitaine Dreyfus?

Le rude marin saisit de ses larges mains les mains aristocratiques d'Alice et les étreignit avec l'énergie qu'il eut mis à saisir la barre du gouvernail, pour avoir raison de la fureur des vents et des flots.

— Avec vous, miss Alice, s'écria-t-il, j'irai jusqu'en enfer, quand même ce sacré gouverneur, à face de citron, ferait marcher contre moi toute la garnison de Cayenne et pointer sur ma poitrine tous les canons de sa citadelle, je ne vous abandonnerai jamais, fidèle jusqu'à la mort à notre alliance. Car je veux bien avaler la chaîne d'ancre la plus rouillée qui soit, et eut-elle cent mètres de long, si vous n'êtes point la plus vaillante et la meilleure créature qui ait jamais trotté sur le plancher des vaches ou plutôt, ce qui en dit bien plus, pour moi, né marin, dont les pieds mignons aient foulé jusqu'à présent le pont d'un navire. Faites de moi ce qui vous plaira, miss Terry. Pour vous et pour la bonne cause, je resterai, s'il le faut jusqu'au bout, master ob Forster de Londres, l'homme qui a son idée fixe!

LXXIV

Le Vallon de la Santé

Afrique ! Partie du monde presque inexplorée encore et baignée le ténèbres ! Quels mystères ne recèles-tu point encore dans ton sein ? Quelle vie cachée ne recèlent point tes forêts impénétrables ? Quelles richesses ne reposent point dans le sol des régions immenses où aucun représentant de la race blanche n'a encore posé le pied ?

Afrique, pays de l'inconnu, tu restes la boite de Pandore, encore fermée. Lorsque le couvercle en aura été enlevé, qu'en adviendra-t-il pour l'humanité ? Sera-ce bénédiction ou malédiction ?

Combien de sang, combien d'existences humaines n'as-tu point coûté déjà, ô sombre et farouche Afrique !

Tu fais songer à la jeune vierge, dont le visage était couvert d'un voile impénétrable. Jamais personne n'a pu te regarder en face et de nombreux champions se sont disputés, pourtant, ta possession.

La civilisation a acheté au prix de son sang le plus riche chaque pied de terrain qu'elle a conquis sur toi.

Des ruines et des décombres indiquent les places où des édifices puissants et grandioses, dûs à la main des hommes, ont été détruits, par d'autres hommes, tombés à leur tour.

Et cependant, combien peu a pu gagner sur toi, sauvage Afrique, l'homme blanc, avide de conquête et d'or, surtout ? Per-

sonne n'a atteint à ton cœur, où il est impossible de pénétrer. La nature, elle-même, l'a entouré de murailles solides et protectrices.

Devant tes forêts vierges, s'étend le Désert sans fin, le Désert avec ses terreurs, le Désert avec son effrayante solitude, le Désert, plus terrible que la mer déchainée.

Qui pourrait estimer le nombre de victimes que le Désert silencieux a déjà arrachées à la société turbulente et bruyante? Qui pourrait compter ceux dont les ossements blanchissent dans ton sable brûlant, ô Désert, de ceux qui, mourant de faim et de soif, se sont abattus pour jamais, de ceux qui, terrassés par le Simoun, sont devenus des proies faciles, disputées par les hyènes et les chacals, ou, qui vivant encore, ont été déchirés par les tigres et les lions affamés? Qui connaitrait les milliers de malheureux, tombés sous la main perfide du Bedouin, le roi du Désert?

L'on a souvent comparé l'Océan à un monstre jamais rassasié. Le désert mérite autrement ce nom formidable!

Nous pouvons sillonner le premier, à l'abri sur un fringant navire et, si longtemps que la tempête ne chasse point les flots irrités de leurs plus profonds abîmes, sourire aux vains efforts des vagues, se brisant contre les flancs de bois, blindés de fer, de la solide embarcation.

Elles voudraient bien pénétrer chez nous, ces ondes hurlantes, comme un troupeau de loups, elles voudraient bien disjoindre les cloisons de nos demeures flottantes, pour nous attirer dans le gouffre et nous dévorer. Mais la science humaine a si ingénieusement construit nos vaisseaux, qu'ils peuvent braver la fureur des orages et soumettre à leur course aventureuse la mer soi-disant indomptable, qui les porte impatiemment, mais sûrement sur sa croupe verte.

Mais l'homme n'a point encore trouvé le moyen de soumettre le Désert.

C'est lui qui est notre maitre, loin que nous puissions règner sur lui. Son sable brûlant est comme une tombe sans fin, sur laquelle nous circulons imprudemment et qui, d'instant en instant, peut nous engloutir.

Désert, effroyable est ta Majesté, et nous nous courbons devant elle!

. . . .

Non loin de la limite nord du Saharah, et là ou le Désert confine au territoire conquis par la France, dans le Régence de Tunis, soumise seulement au protectorat français, se trouve une région bénie.

Il semblerait que la nature, avant de s'abîmer dans cette tombe qu'est le Désert, ait voulu se montrer une dernière fois au voyageur téméraire dans tout l'éclat et l'apparat de sa gloire afin de lui rendre plus pénible sa séparation d'avec elle.

Sur ce coin de terre, elle a prodigué tous ses charmes.

Ici était autrefois le paradis des Carthaginois et des Romains.

Là, encore, se dressent des ruines parlant de splendeurs évanouies.

Des colonnes antiques de marbre jaune, rouge ou vert, d'un style imposant, ont survécu aux temples et aux palais qu'elles soutenaient autrefois, restes orgueilleux d'une civilisation écroulée.

Et sur ces débris de sociétés disparues, les hauts palmiers découpent et éploient leurs dures couronnes d'un vert éternel.

Les plantes aromatiques répandent leurs parfums sauveurs. Une paix profonde et recueillie s'étend sur ce coin perdu du monde, dont un proverbe Arabe à dit :

« On y peut laisser aller, seule, d'un bout à l'autre bout, une jeune vierge, coiffée d'un diadème d'or pur. »

Beaucoup d'êtres souffrants se transportent ici pour trouver un remède à leurs maux.

Les simples qui y croissent ont, dit-on, la propriété de guérir toutes les affections physiques.

C'est à cette dernière circonstance, que ce petit paradis africain a dû son nom, justifié surabondamment, de « Vallon de la Santé. »

Mais ce n'est point seulement les souffrances du corps qui y trouvent du soulagement.

Les blessures morales, bien autrement dangereuses, y peuvent espérer leur guérison.

Un merveilleux médecin des âmes a établi sa demeure dans le « Vallon de la Santé. »

C'est un vieillard, dont le regard serein peut regarder déjà derrière lui, à la distance, pour tous, fabuleuse de cent vingt six ans.

Les Bédouins le connaissent sous le nom de Gomal-Mollah, l'homme qui ne peut mourir.

Gomal-Mollah est l'oracle des vrais croyants en Mahomet.

Ces derniers tiennent pour article de foi qu'il sait tout, a conseil pour tous et sauve aussi bien l'âme que le corps, ensanglantés aux épines de la vie.

Gomal-Mollah est le seul qui ait survécu à l'antique tribu des Koreisch, depuis longtemps anéantie.

Il représente donc, à lui tout seul, cette race illustre dont le grand prophète Mahomet, lui-même, est issu.

Le Mollah, porte une barbe blanche qui lui descend jusqu'aux talons.

Il n'est plus en état de se tenir debout, ou seulement de porter la main à la bouche, et, cependant, il se maintient dans un parfait et étonnant état de santé.

Son esprit est clair. S'il peut reporter ses regards à plus d'un siècle en arrière, ou lui prête la faculté de voir tout aussi loin dans l'avenir.

Qui vient le consulter pour lui demander conseil, ou pour en obtenir quelque avis sur sa destinée future, est tenu à fournir au vieux prophète la nourriture et la boisson. Mais ce n'est

point là une bien lourde charge, car le vieillard ne mange jamais de viande. Il se contente d'un morceau de pain, d'eau claire et, comme extra, d'un peu de lait.

Il n'a point voulu établir sa demeure dans l'un des palais en ruines qui l'entourent. Il habite une simple caverne, taillée dans le roc, et ce, dit-on, depuis quatre vingt ans.

Et cependant, il sait tout ce qui se passe dans le reste du monde.

C'est que nul ne possède comme lui l'art de questionner ceux qui viennent lui demander conseil.

Tous, grands et petits, riches et pauvres, puissants et opprimés ont recours à lui.

Mais ce sont surtout les cœurs aimants qui recherchent le Mollah, car il lit en eux comme en un livre ouvert et d'une parole les rend à l'espoir ou les engage à la résignation.

. . . .

Le soleil, en son plein, darde ses plus chauds rayons sur le Vallon de la Santé.

Et le soleil africain est sans pitié. Il dessèche cruellement la plante plus vivace et lance ses flèches au voyageur, errant, sans défense.

Tout aspire à la pluie du ciel, qui plâne sur le val, encore tremblante nuée, hésitant à se résoudre pour rendre la joie à l'humanité souffrante.

Non loin du Vallon de la Santé se dresse, comme l'ossature d'une forteresse géante, le mont Asjebel es Hadsjela.

Cette montagne, dans les pieds de laquelle les anciens romains ont creusé de fastueux tombeaux, porte aujourd'hui le nom de « Roche Ardente. »

Elle est en grès noir, et complètement chauve de végétation quelconque. Exposée nue, sur toutes ses faces, aux ardeurs torréfiantes du soleil, ses catacombes, transformées en fours chauds réduisent rapidement en momies, les cadavres qu'on y dépose.

Or, au moment où s'ouvre ce chapitre, un cavalier solitaire cheminait à la base de l'aride montagne.

Harassé par une longue marche, en plein soleil, son vaillant coursier semblait à grand peine se mouvoir encore.

Le cavalier, lui, aussi, beau jeune homme de bonne mine, à moustache brune, ne se tenait plus en selle qu'à force d'énergie.

Il portait l'uniforme de lieutenant des Chasseurs d'Afrique. A son côté ballotait un long sabre et de ses fontes sortaient les crosses de deux revolvers de guerre.

Le jeune homme frappa amicalement sur le cou de son cheval.

— Courage, mon brave Hassan, dit-il. Je comprends fort bien que tu n'en puisses plus. Mais je suis pour le moins aussi à bout de forces que toi. Et cependant, je te promets, qu'à la première source que nous rencontrerons, c'est toi qui boiras le premier.

Comme si le brave cheval s'était rendu compte de l'affection et de la pitié exprimées par son jeune maître, il dressa les oreilles, secoua sa longue crinière et se redressa d'un air martial.

Le cavalier, par un léger mouvement du genou, pressa son allure, redevenue allègre, et cinq minutes plus tard, le Mont-Ardent, complètement tourné, devant eux se développa le Vallon de la Santé, dans sa paradisiaque splendeur.

Une exclamation de joie échappa à la poitrine du jeune officier.

— C'est là qu'est la demeure du prophète ! s'écria-t-il. Nous y sommes arrivés tout de même, mon brave Hassan. Et maintenant, nous n'aurons plus rien à craindre de ce maudit soleil d'Afrique !

Il fit courir encore son cheval jusqu'à la fraîche lisière du val. Puis, sautant au bas de la selle et prenant Hassan par la bride, il descendit avec précaution la pente verte, qui conduisait doucement à la fertile oasis.

Tout en suivant son maître, le cheval arrachait, à droite et à

gauche, à pleine bouche, verdure et fleurs, encore trop sèches pour étancher sa soif. Mais au bout de quelques instants, leurs oreilles à tous les deux furent charmées par le murmure d'une source.

Il fut permis à Hassan de se désaltérer à longs traits dans son onde cristaline et le jeune officier, se couchant dans l'herbe, puisa, lui-même, dans le creux de la main, le frais breuvage, plus réconfortant pour lui, en ce moment, que le vin le plus généreux.

Puis, abandonnant à lui-même le bon cheval, qui n'aurait eu garde d'abandonner ce délicieux abri, il se dirigea, en suivant le cours même du ruisseau, vers la demeure du prophète..

Mais lorsqu'il se trouva à l'entrée de la grotte, il s'arrêta hésitant et surpris.

Sur une épaisse litière de verdure et de feuilles sèches, était étendue une forme humaine, à moitié couchée, qu'au premier coup d'œil le jeune officier prit pour un corps sans vie.

Mais il revint bientôt de cette impression à l'éclat de deux yeux, lumineux et pénétrants, arrêtés sur lui.

L'officier français pénétra avec respect dans la grotte.

— Salut au grand Mollah! cria-t-il en Français à l'impassible vieillard. Puisse ton existence, si nécessaire au bonheur de l'humanité, se prolonger encore longtemps!

— Qu'Allah soit béni! répondit le Mollah. Je t'attendais et je te connais. Tu es Emile de Ribès.

— Quoi, vous savez?

— Tout homme porte son âme empreinte sur son visage et cette âme parle pour lui. Mais ton nom m'a été appris par d'autres et l'on m'a donné à garder une lettre qui devait n'être remise qu'en tes mains.

— Une lettre, s'écria le jeune officier. Donnez la moi!

— Tu auras tout le temps d'en prendre connaissance, dit sententieusement le Mollah. Le figuier fleurit trois fois et trois

fois porte des fruits. Pourquoi tes jeunes pieds ont-ils tant de hâte à fournir le chemin? Ils devront bien courir encore, avant de trouver le repos... Cette lettre ne t'échappera pas... Mais si tu veux me rendre service, prends la cruche de grés, que tu vois la, près de cette paroi de rocher, et va la remplir au ruisseau voisin. Depuis cinq jours, bientôt, mès lèvres n'ont plus senti la fraicheur de l'eau.

Emile de Ribès — car c'est bien lui que nous rencontrons de nouveau sur l'extrême limite du Désert africain — Emile de Ribès s'empressa d'obéir à l'invitation du prophète.

Il rapporta, de la source, une cruche pleine d'eau et remplit la corbeille d'osier du bon vieillard du pain et des dattes qu'il avait apportés dans son havresac.

Puis, s'asseyant sur la litière, il porta la cruche aux lèvres du Mollah et, filialement, lui donna à manger, comme à un enfant.

Gomal-Mollah le remercia d'un signe de tête et fixa sur le beau jeune homme un regard satisfait.

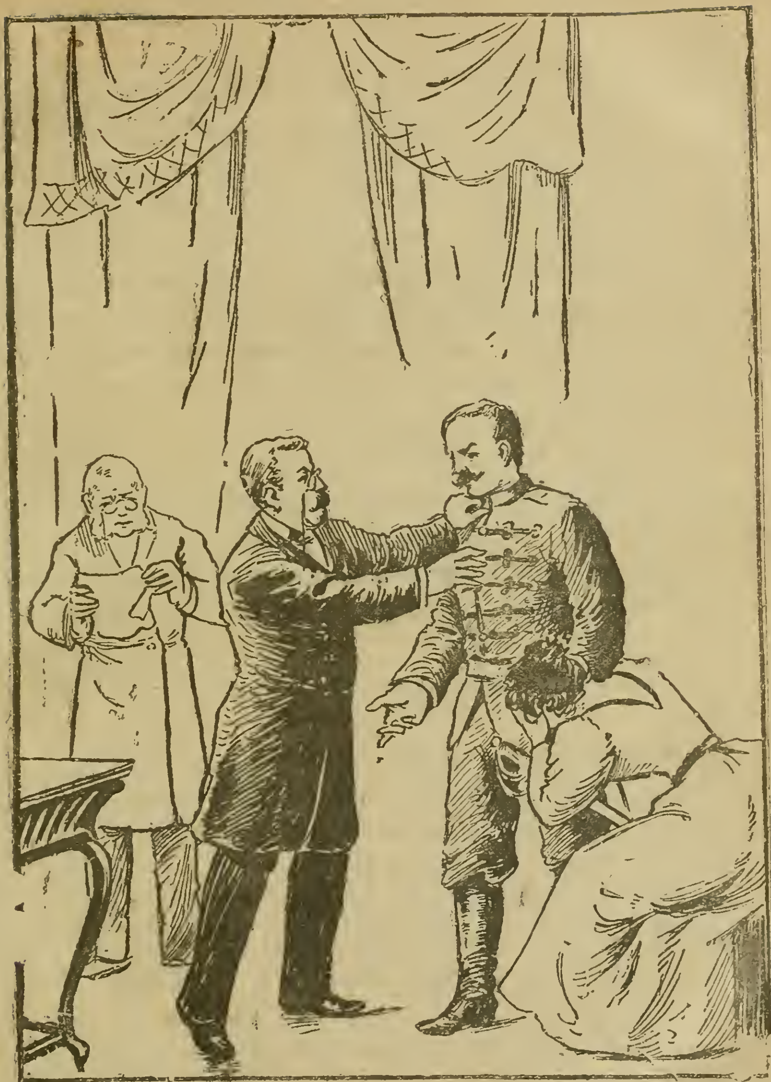
— Ainsi qu'Allah, dit-il, fit nourrir dans le désert, par ses corbeaux le prophète Elie, tu es venu apaiser ma faim. Mais rapproche-toi de moi, encore, et répond aux questions que je te poserai.

Emile obéit à l'ordre du vieillard.

— Tu es donc le vicomte Emile de Ribès, dit le Mollah, après s'être recueilli un moment. Et parce qu'on te soupçonnait de pactiser avec les ennemis de l'Etat, on t'a condamné, à plusieurs années de deportation à Cayenne? N'en est-il point ainsi?

— Il en est ainsi, vénérable prophète.

— Pendant la traversée pour la Guyane, tu as réussi à t'échapper. Depuis ce temps tu disparus complètement du monde des vivants et toutes les recherches de la justice, pour découvrir ton asile, demeurèrent infructueuses?



Permettez que je vous embrasse, homme courageux! s'écria Zola.

— Cela, aussi, est vrai, noble Mollah.

Le sage vieillard haussa avec peine une de ses mains, jusqu'à sa poitrine et la laissa retomber le long de sa barbe blanche.

— Dis-moi donc. Emile de Ribès, ce qui t'a poussé, il y a quelques semaines, à retourner à Paris pour te remettre volontairement entre le mains de la justice ?

— C'est ce que je vais t'apprendre, noble Mollah, répondit Emile, dont les yeux brillèrent. On m'avait condamné innocent, et je voulais être rétabli dans mon honneur. On se montra, à Paris, fort disposé à croire en ma parole, mais en mettant, toutefois, une condition, à l'anéantissement de mon injuste arrêt.

— Et quelle est cette condition ?

— Je ne la connais pas encore. Sans donner suite à une nouvelle arrestation, on me renvoya au major du Paty de Clam. Celui-ci, m'annonça, fort mystérieusement, que j'avais à acheter ma réhabilitation complète par un service important, rendu à la patrie.

— Et t'a-t-il appris, aussi, mon fils, en quoi devait consister ce service-là ?

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, auguste Mollah. Sans qu'aucun jugement nouveau n'intervint, on me réinstalla dans mon ancien grade de lieutenant aux chasseurs d'Afrique et l'on m'ordonna, au nom de l'honneur national, d'aller combattre, en Afrique les Bédouins révoltés. Je n'ignore point que c'est là une tâche dangereuse et que je risque beaucoup plus d'y succomber que de retourner vainqueur à Paris. Mais — et ici le front d'Emile de Ribès s'assombrit, pendant qu'un pli amer se creusait au coin de sa lèvre — mais, je mourrais volontier sur le champs de bataille, car plus rien ne me ratache à la vie. Elle a perdu pour moi son unique attrait, son seul rayon de jour. Autour de moi, se sont épaissies les ténèbres de l'isolement.

— Vous aimez et votre amour n'est pas heureux ? demanda

le prophète, dont les yeux pénétrants restaient fixés sur le loyal visage du vicomte.

— Oui, j'aime, répondit le jeune homme avec une émotion profonde. Et mon amour était heureux, puisque celle que mon cœur avait choisie, répondait à ma tendresse. Mais, par suite de ma captivité arbitraire, ma fiancée fut arrachée d'à mon côté et, maintenant, c'est comme si les flots de la vie l'avaient engloutie à jamais. Je l'ai ardemment cherchée, je le cherche encore et la chercherai aussi longtemps que j'existerai. Mais, je le crains, plus jamais je ne retrouverai ma bien aimée Paulowna !

Ecrasé sous le poids de sa douleur, le vicomte baissa la tête et, le front dans la verte litière, sanglotta éperdument.

Le Mollah le laissa pendant quelque minute donner carrière à sa douleur, puis reprit d'une voix douce :

— La pomme de Sidon conserve son aigreur jusqu'à la quatorzième lune. Le fruit de l'arbre à pain ne peut être mangé qu'au bout de six ans. Allah n'a point réglé de la même façon la floraison et la fructification de tous les arbres. Il en est ainsi de la somme de bonheur réservée aux mortels. Le tien tarde à se manifester. Mais il éclorera au moment où tu ty attendras le moins. Ta Paulowna reposera encore dans tes bras, je te le prédis, jeune homme, car mes yeux ont le don de percer le voile de l'avenir.

Emile de Ribès baisa la main calleuse et desséchée du vieillard. Quoiqu'il ne crut point à sa science devincresse, il ne lui était pas moins reconnaissant des consolations qu'il croyait lui dispenser.

Un long silence règna dans la fraiche et sombre caverne. Puis, le Mollah reprit la parole.

— Mais dis-moi, ne t'a-t-on point imposé d'autres conditions que celle que tu m'as dites ? Te remettra-t-on secrètement à Paris, l'accomplissement de ta peine, et la souillure de ton arrêt, seulement au prix d'une campagne contre les ennemis de la

France? Je connais de longue date tes compatriotes. Il m'étonnerait fort que tu fusses à si bon marché lavé d'un jugement, même inique.

— Ta clairvoyance ne t'a point trompé, vénérable prophète, répondit le vicomte. Une autre condition est encore attachée à ma réhabilitation, mais je ne la connais pas encore. Le major m'avait annoncé que je trouverais chez notre gouverneur militaire à Tunis, une lettre contenant des instructions complémentaires. Sitôt débarqué, je me présentai chez le général pour prendre ses ordres. Il me reçut à merveille et m'annonça, que j'étais désigné pour marcher sous les ordres du colonel Picquart, contre les Wahabites révoltés. Il me fut enjoint de rejoindre immédiatement mon régiment. Mais lorsque je demandai au général s'il n'avait point un pli à me remettre, il me répondit : — « En effet, il est venu ici, pour vous, une lettre de Paris. Mais j'ai reçu l'ordre, en même temps, de ne vous la délivrer que sur la limite même du désert. Mettez-vous donc en route sans retard. Sur l'extrême limite du territoire, soumis à notre protectorat et confinant au désert même, vous rencontrerez une verte oasis nommée à bon droit, le Vallon de la Santé. Là habite, dans une grotte, un vieux et sage vieillard, renommé comme prophète dans toute la région environnante. C'est chez le Mollah que vous trouverez cette lettre.

Le Mollah, inclina la tête, en signe de confirmation.

— Oui, dit-il, il y a trois jours qu'une estafette française a poussé jusqu'ici pour m'apporter cette lettre en dépot. Cet homme me décrivit fidèlement la personne à laquelle elle était destinée, aussi n'ai-je point eu de mérite à te reconnaître, mon fils, lorsque tu as pénétré dans ma grotte. Et maintenant, soulève la pierre sur laquelle tu as dû marcher pour venir à moi. Ta lettre est placée dessous.

Emile de Ribès souleva la dalle désignée et vit un papier, au fond d'une légère excavation creusée dans le sable.

Ce pli ne portait ni sceau ni cachet.

Le vicomte après avoir fait un signe au vieillard, sortit de la grotte pour prendre communication de ses nouvelles instructions.

Il ouvrit vivement l'enveloppe et, jetant les yeux au bas du mystérieux message, fut fort surpris de n'y point trouver de signature.

Voici ce que contenait le pli, si secrètement remis au jeune lieutenant des chasseurs d'Afrique :

« Emile de Ribès,

« Si vraiment l'honneur est votre mobile et la réhabilitation votre but suprême, vous n'hésiterez point à rendre à la France un service signalé.

« Il est un homme qui s'est allié avec les misérables proclamant l'innocence de Dreyfus, justement relégué à l'Ile du Diable, et dont à tout prix ils veulent remettre le jugement en question.

« Dans l'ombre et le secret, il s'est formé une conjuration de gens sans aveux, poursuivant ce honteux résultat. Ils sont abondamment pourvus d'argent. Les Juifs de France et de l'étranger ont mis des millions à leur disposition.

« A prix d'or, ils s'assurent la coopération d'hommes capables, déterminés, mais sans scrupules et, avec une ardeur fébrile poussent à la révision du procès Dreyfus.

« Ceux qui ont condamné ce Juif infâme, et, par conséquent, rendu à la République un inappréciable service, sont menacés par cette ignoble clique dans leur existence. Il ne leur reste qu'à opposer la violence à la violence, et la ruse à la ruse.

« Le colonel Picquart, votre supérieur, commandant la division des chasseurs d'Afrique, envoyée en Tunisie, où vous avez été envoyé à votre tour, est un de ces misérables. Lui aussi, s'est laissé corrompre par l'or du syndicat Dreyfus.

« Nous savons cela à Paris et, pour éviter le scandale d'un procès public intenté à ce traître, nous l'avons envoyé en Afrique,

dans l'espoir qu'il trouverait la mort, qu'il a dix fois méritée, soit en tombant dans une embuscade de Bédouins révoltés, soit en succombant aux terribles fièvres de ces régions, ou bien aux autres et nombreuses surprises que garde le désert à ceux qui l'osent braver.

« Mais cet espoir ne s'est point réalisé jusqu'ici. L'infâme Picquart a triomphé du terrible climat d'Afrique, il s'est joué de tous les périls et, après de nombreux et sanglants combats, dont il est sorti intact, a réussi à dompter l'insurrection arabe.

« Cependant la tâche faite à l'honneur de l'armée française doit être effacée à tout prix et c'est vous, Emile de Ribès, qui avez été choisi pour l'accomplissement de cette glorieuse mission. Quand vous serez en Tunisie, vous ne devez point négliger d'aider au hasard qui s'est montré trop clément pour notre indigne frère d'armes. Soyez vigilant et usez de tout sans hésitation. Les moyens ne vous feront point défaut. N'y a-t-il point les fusils qui partent par accident, les reconnaissances, dont le commandant, attiré dans un piège, arrêté avec l'ennemi, ne revient pas? Et puis, les parties de chasse aux fauves du désert, d'où l'on rapporte la nouvelle que le colonel Picquart, trahi par sa témérité, a été déchiré par un lion en furie? Où est le corps? Où sont les restes de l'imprudent officier?... Dévorés par le lion vainqueur et par les chacals, profitant de sa royale desserte!

« Faut-il vous le dire? Il y a cent et un moyens de se défaire du traître. Le désert est muet. Jamais, encore, il n'a accusé personne.

« N'hésitez pas, Emile de Ribès, à vous acquitter le plus tôt possible de votre mission. La peine à laquelle vous avez été condamné n'est ni suspendue ni levée. A chaque instant vous pouvez être arrêté de nouveau et déporté à la Guyane. Supprimez le colonel Picquart et elle est rayée, supprimée, comme si jamais tribunal ne l'eut prononcée. Vos biens et votre fortune sont confisqués. Supprimez le colonel Picquart et ils vous seront intégra-

lement rendus. Ce n'est que pour assurer la réussite de nos projets et pour que vous puissiez approcher du misérable, justement condamné par vous, que vous avez été simplement réintégré dans votre ancien grade de lieutenant. Supprimez Picquart, et vous passerez capitaine, puis bientôt major.

« Les soupçons, planant sur vous, ont flétri votre honneur et vous ont rendu à jamais impossible l'accès des cercles fréquentés par les hommes de votre rang. Supprimez Picquart et l'on fera en sorte que votre innocence devienne évidente pour tous et que vous soyez accueilli avec joie dans les sociétés qui se sont trop hâtées de vous renier.

« Vous le voyez donc bien : votre avenir, votre bonheur est dans vos propres mains. Si votre condamnation reste encore suspendue sur votre tête, comme une autre épée de Damoclès, vous pouvez imprimer à votre avenir la direction que vous semblera la meilleure.

« Hâtez-vous. Que bientôt un avis, émané de vous, nous apprenne, à Paris, que le colonel Picquart n'appartient plus au monde des vivants et votre fortune est refaite, plus brillante qu'elle ne le fut jamais.

« Cette lettre ne peut naturellement porter le nom de celui qui l'a écrite. Mais votre réintégration inespérée dans l'armée française, le rappel de votre ancien grade, le fait significatif de la remise, en mains propres, de ce pli urgent, quoique anonyme, par le général commandant en Tunise, lui-même, vous feront suffisamment deviner d'où vous est transmis le désir et l'ordre de la mort, en Afrique, de l'indigne colonel Picquart. »

Emile de Ribès avait pris connaissance de cette étrange lettre, avec une indignation croissant de minute en minute.

Il était devenu d'une pâleur mortelle et les mains qui tenaient le fatal papier tremblaient violemment.

Son agitation et son angoisse furent si grande que, sur le point

de faiblir, il s'était laissé aller sur un bloc de rocher, placé à l'entrée de la grotte.

Croyant à une méprise, à une abbération momentanée, causée par la fatigue de la route fournie, ou a une insolation forfuite, il relut attentivement la lettre de la première ligne à la dernière.

Et, arrivé à la fin, sa pâleur fit place à la pourpre de la colère.

— Ceci est infâme! s'écria-t-il, en sautant debout. Est-ce que j'ai donc l'air d'un meurtrier, est-ce que je porte sur le front le signe de Caïn, que ces misérables osent se confier à moi pour l'exécution de cette exécrable entreprise? « Supprimez le colonel Picquart, me disent-ils, vous rachèterez ainsi votre liberté et votre bonheur! » J'ignore si ce Picquart est un homme d'honneur ou un gredin, car je ne le connais pas. Mais ce que je sais, et ce dont j'ai le ferme propos, c'est que je le protègerai contres, les attentats de lâches assassins, bien que ne lui communiquant jamais les termes de cet odieux message.

Ah, ah! c'est à moi qu'on s'adresse pour « supprimer » un ami du capitaine Dreyfus, à moi qui, donnerais la moitié de ma vie pour délivrer le pauvre martyr de son enfer! Voilà donc comment la justice est rendue aujourd'hui en France, voilà comment l'innocence est flétrie et foulée aux pieds! O ma patrie! Dans quel abîme t'a-t-on fait rouler? Où est l'homme qui aura le courage de se redresser pour jeter le gant à la sombre et haîneuse engeance qui souille tout de sa bave et empoisonne tout de son venin? Quel est l'homme qui osera proclamer l'éternel Evangile de la vérité et du droit et, pour premier exploit de son héroïque croisade contre l'hypocrisie, à masque de patriotisme, réclamera à voix haute la révision du procès Dreyfus et la libération tardive du martyr de l'Ile du Diable! O Dieu, vers qui, nous tous, méconnus ou opprimés,

nous tournons le regard, envoie à la pauvre France ce vengeur et ce sauveur !

Pendant qu'Emile de Ribès, douloureusement ému et gémissant, poussait ce cri d'angoisse sur la limite du désert, il ne se doutait guère qu'un homme se préparait, à Paris, au grand combat pour la vérité et le droit.

Cet homme n'était point un chevalier armé de toutes pièces, à son côté ne pendait point d'épée affilée, et il ne rêvait point, non plus, de tremper le glaive dans le sang humain.

Cet homme, cet héros était un écrivain.

Son épée était une plume trempée d'encre et sa parole allait ouvrir le suprême bombardement contre la citadelle de la lâcheté humaine.

Ses écrits devaient y ouvrir des brêches profondes et écraser l'ennemi.

Ce disciple de la vérité, c'était Emile Zola.

Mais revenons à Emile de Ribès.

Il délibéra un moment, en lui-même, sur la question de savoir s'il anétirait la lettre, pour lui si outrageante.

Mais il fut assez adroit et prudent pour n'en rien faire. Il la serra sur sa poitrine et retourna vers le Mollah, toujours assis au fond de sa grotte.

Le prophète dut s'apercevoir que le jeune officier venait d'être en proie à une violente émotion.

Il invita Emile à se rasseoir, près de lui, et lui parla en ces termes.

— Emporte de moi une sage leçon, jeune homme. N'achète jamais ton propre bonheur par une perfidie commise à l'égard d'un autre. Seul, celui qui a le cœur pur, possède la force pour être vraiment heureux. Le Koran a dit : Lorsque tu rencontres un lion endormi, ne lui marche point sur la queue, de crainte qu'il ne se réveille. » Ce lion, c'est la tendance au mal qui

habite dans le cœur de tout homme. Si tu la réveilles, elle te déchirera comme un lion furieux.

Emile de Ribès leva des regards reconnaissants vers le bon vieillard qui avait si bien lu dans son âme.

— Et maintenant, jenne homme, reprit le Mollah, que le Ciel te garde. Si le sort te ramène encore à ma caverne, entre y sans crainte, tu y sera le bienvenu. Si tu avais besoin d'un ami et d'un conseillier — et comme les mœurs de ce pays te sont étrangères, le cas pourrait se présenter bientôt — souviens-toi du Mollah du Vallon de la Santé. J'ai vécu cent vingt six ans et je ne connais pas encore le monde. Je vivrai encore longtemps, car la matière employée par Allah, le jour de ma naissance, pour résister aux atteintes terrestres, n'est pas encore consumée. Cependant, jamais je n'apprendrai à connaitre le monde. Tout ce que j'en sais, c'est ceci : le bien que nous faisons en cette vie n'a qu'une tête, mais le mal que nous commettons en a mille, toutes garnies d'une langue empoisonnée, qui se tourne contre nous. Qu'Allah te bénisse ! Qu'il te donne de l'eau quand tu auras soif, du pain, quand tu auras faim, et en ami, lorsque tu te sentiras abandonné !

Emile baisa le vieillard sur la joue et se précipita au dehors.

Le fidèle Hassan accourut joyeusement à sa rencontre. Le vicomte sauta en selle et repartit. Le jour n'était point encore à sa fin, lorsqu'il vit des tentes blanches se découper sur l'ocre des sables du désert. Sur l'une d'elle flottait la bannière aux trois couleurs françaises.

Il était arrivé à destination. C'était là le camp avancé de l'armée d'Afrique.

Les sentinelles des avant-postes l'arrêtèrent. Il demanda à être conduit auprès du colonel Picquart.

Deux soldats le menèrent respectueusement devant le commandant.

Picquart était assis devant sa tente et semblait occupé à faire quelque calcul sur son carnet de service.

Lorsqu'il vit s'approcher le jeune lieutenant, il se leva pour aller à sa rencontre.

— Vous êtes le lieutenant Emile de Ribès ? lui demanda-t-il avec cordialité.

— A vos ordres, colonel.

Picquart lui tendit la main, comme il l'eut fait à un ami d'ancienne date.

— Soyez le bienvenu ici, dit-il d'une voix affectueuse, soyez le bienvenu dans le désert, à l'extrême limite de la civilisation. Sur le bord de la tombe, où nous nous sentons, tous, on salue un homme courageux et un fidèle camarade avec une double joie, et je crois bien trouver en vous l'un et l'autre.

Fortement ému, Emile de Ribès mis sa main loyale dans celle de son supérieur. Il le regarda dans les yeux. C'étaient ceux d'un honnête homme et d'un homme dévoué à son pays.

Et c'était ce noble officier qu'il lui aurait fallu assassiner traîtreusement !

Un frisson lui courut par les membres, et il se jura solennellement de défendre Picquart, fût-ce aux dépens de sa propre vie.

Pendant qu'il sentait son cœur chaudement remué, il se fit en lui comme une lueur d'aurore et il crut entendre la voix du Mollah, qui lui disait :

— Quand tu te sentiras abandonné, qu'Allah te donne un ami !

Oui, cet ami, il était certain de l'avoir trouvé !

Picquart introduisit Emile de Ribès dans sa tente pour qu'après une course si longue et si pénible, il se refit à sa table hospitalière, pendant qu'on bouchonait le fidèle Hassan tout heureux de se retrouver en société de ses semblables.

LXX.

Un remède de Cheval

Nous venons de parler des épouvantes du Désert Africain en disant que, sur aucun point du monde, l'homme ne se sent plus isolé, plus abandonné et plus près de la mort que sur ces sables éternels où il ne voit devant lui qu'une étendue infinie d'un gris jaunâtre et, sur sa tête, qu'un ciel sans nuages, d'où librement le soleil de feu décoche ses flèches meurtrières.

Et pourtant, en plein Paris, au milieu de la capitale vivante du luxe et des plaisirs mondiaux, nous retrouverons un homme qui, sans hésiter, aurait échangé sa demeure présente, contre n'importe quel coin du brûlant désert.

Cet homme était Ravaillac, le tueur de femmes.

Comme nous le savons, il avait été renfermé, chargé de chaînes, comme un malfaiteur particulièrement dangereux, et gardé de près, nuit et jour dans la cellule spéciale, gratifiée par les malfaiteurs du nom sinistre de « nourrice rouge. »

Aucun être vivant n'avait encore franchi ces murs humides, pour reprendre place dans la société, car elle ne servait qu'aux criminels condamnés à mort, qui y passaient les derniers jours ou les dernières semaines, placées entre le prononcé de l'arrêt et son exécution.

Il n'y avait qu'un chemin, aboutissant à la « nourrice rouge » et ce chemin menait à la guillotine.

C'est pourquoi, si l'on avait pu faire à Ravaillac la proposition

dont nous parlions tout-à-l'heure, il aurait répondu avec infiniment de logique :

— Envoyez-moi tout de suite en plein Saharah. J'accepte cette transplantation avec plaisir, car si je « puis » mourir dans le désert, en sortant d'ici, j'en suis absolument certain.

Oui, la mort, ce grand saut de la vie tiède et ensoleillée dans la tombe glacée, voila le souci que de jour ou de nuit Ravaillac ne pouvait chasser de sa pensée.

Cette fois — il le voyait bien — c'était bien fini. Ravaillac pouvait faire une croix sur ce bas-monde.

Son exécution devait avoir lieu dans trois jours et il avait trouvé moyen d'en être prévenu.

— Ce sera un joyeux moment à passer, murmurait-il, que celui où le bourreau et ses aides m'auront lié sur leur sacrée bascule. Cette fois, du moins, ils prendront toutes les précautions nécessaires, car ils doivent se souvenir de la surprise que je leur ai faite en leur glissant, au dernier moment, dans les mains. Ah ! cette évasion à la Roquette ! Quelle bruit elle a fait dans Landerneau ! Ils vont me lier les pieds et les mains, comme un veau conduit à l'abattoir !

Maudits soit cette bougresse de Pompadour et son sinistre major ! Je me suis sacrifié pour eux et, maintenant, il ne s'inquiétent pas plus de moi, que s'ils ne m'avaient jamais connus ! Mais je les salerai, comme il faut, avant de casser ma pipe ! Comprend-on ce sacré juge d'instruction qui refuse de m'admettre devant lui ? Je lui ai cependant fait dire que j'avais des révélations graves à faire au sujet d'Esterhazy et de sa maitresse, que je m'offrais à démasquer.

Mais voilà qu'il me fait répondre n'avoir rien à faire des impostures forgées par moi, uniquement pour gagner du temps ! Ce juge là doit être circonvenu par le sinistre major. Peut-être, est-ce un ami à lui ? On ne veut pas me donner l'occasion de manger le morceau, mais je parlerai quand même. Lorsqu'on

me trainera à l'échafaud, je crierai ce que j'ai à dire sur le major Esterhazy et l'on sera bien forcé, alors, de m'entendre. Oui, c'est ce que je ferai.

Ravaillac se tût et leva la tête.

La porte de sa cellule s'était ouverte pour livrer passage au geôlier, accompagné d'un monsieur bien vêtu, au front couronné de cheveux gris et dont les yeux, brillant derrière le cristal de son pince-nez, l'examinaient avec une évidente curiosité.

— Laissez-moi seul avec le prisonnier, dit le vieux monsieur au gardien.

— Je ne sais pas si ce serait bien prudent de ma part, répondit ce dernier. Ce prisonnier, quoique enchaîné, est encore des plus dangereux.

— Bah ! Je ne le crains point. Médecin dans les prisons françaises depuis vingt ans, je sais comment il faut manier ces natures là. D'ailleurs, j'ai recu, ce matin, à l'improviste, l'ordre d'examiner l'état de santé du prisonnier, afin de constater s'il jouit bien de l'entièreté de sa raison.

— S'il a toute sa raison ! dit le gardien à l'oreille du médecin. Monsieur Robyn, je puis vous répondre d'une chose, c'est que dans tous les bagnes ou pénitentiers de France. il n'y a pas de coquin plus consommé.

Le docteur haussa les épaules.

— Comme vous, répondit-il, de même, je trouve assez étrange d'avoir à faire si tardivement un semblable examen. Dans trois jours, cette tête doit tomber sous le couperet de la guillotine. A quoi bon dès lors, s'assurer si la cervelle qu'elle contient est plus ou moins en ordre.

Le geôlier s'éloigna en riant, et le docteur Robyn resta tranquillement à sa place, aussi longtemps qu'il n'eut pas entendu refermer, de l'extérieur, la porte de la cellule à double tour de clef et au verrou.

Alors, seulement, il s'approcha du prisonnier.

Cependant Ravaillac se cassait la tête à vouloir pénétrer la vraie signification de la visite, à sa cellule, de cet étranger, d'apparence si respectable.

Car bien que continuant à affecter la plus complète indifférence, il eut tendu ses oreilles, avec l'étonnante faculté de perception, acquise ou innée chez ses pareils, il n'avait pu saisir un mot de la conversation tenue à voix basse entre son visiteur et le geôlier.

— Levez-vous ! dit le docteur Robyn.

— Pourquoi ! demanda Ravaillac. Je me trouve fort bien ainsi.

Et le gredin resta nonchalemment étendu sur sa paillasse.

— Encore une fois, levez-vous. J'ai à vous parler.

Cette fois, le tueur de femmes jugea bon d'obéir.

— Je suis médecin, reprit le visiteur, et chargé d'examiner votre état de santé.

— Allez au diable ! lui cria brutalement Ravaillac, en lui riant au nez. Je serais toujours assez bien portant pour aller à la guillotine.

Le docteur Robyn jeta un regard dans la direction de la porte. Il la vit fermée. Donc, il pouvait être bien assuré qu'aucune de ses paroles ne serait entendue du dehors.

Néanmoins, il baissa encore la voix et, se penchant vers le prisonnier, il lui murmura à l'oreille :

— Vous ne serez pas exécuté.

Ravaillac fixa sur le docteur un regard surpris.

— Serait-ce vous peut-être, qui vous y opposerez ? demanda-t-il, sur le même ton.

— Oui, répondit le médecin d'une voix ferme.

Cette seule parole eut sur le condamné une telle puissance qu'elle lui fit abandonner, sur le champ, son attitude insolente et railleuse.

— Ne vous moquez pas de moi ! balbutia-t-il. N'éveillez point en mon cœur une espérance que vous m'enleveriez un moment

après? Sans doute, c'est là une nouvelle torture, inventée par les robes rouges de la Cigogne, (1) pour emprisonner les derniers moments qu'il me reste à vivre!

— Folie! Vous recouvrerez la liberté.

— Monsieur, ne me rendez pas fou!

— Si fait. C'est bien justement pour cela que je suis ici.

Pour le coup, Ravaillac n'y était plus et vainement il cherchait à comprendre.

— Ai-je bien entendu? demanda-t-il. Est-il bien vrai que vous oulez me pousser à la folie?

— Oui, car c'est l'unique moyen de vous rendre à la liberté. Pour sortir d'ici, autrement que pour marcher à la guillotine, il n'y a qu'un chemin, et il passe par l'hôpital des fous. Ecoutez-moi, Ravaillac. Je suis envoyé ici par quelqu'un qui prend intéret à vous et qui veut vous venir en aide dans l'effroyable situation où vous vous trouvez.

— Ah! le sinistre major!

— Ne nommons personne! Il n'a point été facile de circonvenir la justice, d'obtenir d'elle que vous seriez soumis à un dernier examen médical pour déterminer votre degré exact de responsabilité. Pour en arriver là, il a fallu faire agir les plus hautes influences. Comme je viens de vous le dire, un seul moyen vous reste, de reconquérir votre liberté, c'est de simuler la folie pendant quelques jours.

— Je comprends, murmura Ravaillac avec un affreux sourire, qui rendit plus effroyable encore sa face hideuse. Il faut que je fasse le fou. S'il en est ainsi, remettez-vous en à moi, docteur. J'ai une fois, déjà, joué la folie et ce, avec le plus grand succès, pour rompre les mailles d'un filet presque aussi serré que celui dans lequel je me retrouve pris. Je sais, aussi, admirablement simuler des attaques d'épilepsie. Voulez-vous que je vous donne

(1). La justice.

un petit échantillon de mes talents en ce genre, docteur? Malheureusement, il me manque le morceau de savon nécessaire pour produire l'écume.

Le docteur Robyn secoua la tête d'un air mécontent.

— Ce sont là, dit-il, mon pauvre ami, des trucs de théâtre qui ne nous feraient point atteindre notre but. Lorsqu'éclatera votre soi-disant folie, je ne serai pas, seul, appelé auprès de vous, mais l'on m'adjoindra deux aliénistes, trop compétents en la matière pour être dupe de pareilles farces. Non, je vous répète, il faut que vous deveniez vraiment fou.

— Mais par le diable, monsieur, s'écria Ravaillac, je ne puis cependant pas me rendre fou à volonté.

Le docteur Robyn tira lentement une petite fiole de la poche intérieure de son paletot demi-saison.

— Si vous avalez le contenu de cette petite bouteille, reprit-il, tous les symptômes d'une vraie folie se manifesteront chez vous. D'abord, vous deviendrez triste et abattu, puis agité d'une façon anormale. Vous commencerez à battre la campagne, disant et faisant mille insanités pour finir par des accès de rage furieuse. Cet état, dans ses différentes périodes ne durera que trois ou quatre jours et moins, peut-être. Cela dépendra plus ou moins de votre résistance morale. Enfin, vous subirez une espèce de paralysie générale, une léthargie soudaine, réunissant tous les caractères de la mort. Lorsque nous en serons là, ce sera à moi d'agir. Endormi prisonnier, libre vous vous réveillerez de votre trépas apparent.

Pendant que le docteur esquissait, avec une complaisance toute scientifique, le lugubre tableau des phases par lesquelles on lui offrait de passer, le visage de Ravaillac s'était notablement allongé. Il se gratta l'oreille d'un air anxieux, fixant sur la terre un sombre regard. Enfin, après quelques instants de réflexion :

— En fait, c'est un remède de cheval que vous voulez m'administrer, dit-il en secouant la tête. Brr! Convenez que la

perspective manque de charmes!... Se précipiter volontairement dans les bras de la folie, et finir par une léthargie en règle, qui me rendra aussi raide qu'une planche !

— Lorsque le couteau de la guillotine aura fait tomber votre tête, répondit le docteur Robyn, avec un calme souverain, vous serez bien plus raide encore, je vous en donne ma parole. Mais le temps presse. Si je restais plus longtemps ici, on pourrait avoir quelque soupçon. Oui, ou non, voulez vous boire ?

— Sacrebleu, laissez-moi, du moins le temps d'y songer un peu ! s'écria le gredin d'un air troublé. Est-il bien certain que, tout se passant comme vous venez de le dire, je me trouverai, après bel et bien en liberté ?

— Absolument certain, je vous le garantis.

— Dites-moi une seule chose... Etes-vous envoyé vers moi par le sinistre major et par sa tendre Pompadour ?

— Eh ! bien, oui !

— Alors, il ne m'ont pas oublié, comme je le craignais, dit Ravaillac en grimaçant. Eh ! bien, au bout du compte, c'est à eux-mêmes qu'il rendent le plus grand service, car je vous le jure bien, docteur, si Esterhazy et sa princesse m'avaient indélicatement laissé dans le pétrin, au dernier moment je les aurais entraînés avec moi au fin fond des enfers. Savez-vous ce que j'ai fait pour ces deux êtres là ?

— Je ne sais rien et ne veux rien savoir, murmura impatiemment le docteur. Tout ce que je vous demande encore, et pour la dernière fois, c'est ceci : Voulez-vous, oui ou non, avaler le contenu de cette bouteille !

Ravaillac ne répondant pas, le docteur Robyn remit tranquillement le flacon dans la poche de son pâletôt et, saluant gracieusement d'un signe de tête, se dirigea vers la porte de la cellule.

— Mille tonnerre ! gronda le bandit, en le rappelant du

geste. Je n'ai pas l'embarras du choix. Fou ou guillotiné! Donnez-moi la bouteille, docteur, j'en courrai la chance.

Le vieux médecin s'empressa de revenir sur ses pas, reprit son flacon, en enleva le bouchon en émeri, et le tendit au prisonnier.

— Allons, buvez vite, ordonna Robyn.

Déjà Ravaillac portait le flacon à ses lèvres lorsque, soudain, son front se couvrit d'un sombre nuage! Il jeta sur le médecin, calme et souriant, un fauve regard.

— Scélérat, gronda-t-il, en grinçant des dents, tu veux m'empoisonner! Maintenant je comprends ce que tu es venu faire ici. Pompadour et le sinistre major croient se débarrasser de moi à bon marché et fermer la boucle à un témoin dangereux! Mais Ravaillac n'est pas si bête de tomber dans le panneau. Reprenez votre bouteille, vous, je ne boirai pas.

— Fort bien! répondit le docteur, sans qu'un muscle de son visage eût remué.

Le sang froid railleur de l'homme de science dompta de nouveau la nature soupçonneuse et farouche du bandit.

En un mouvement brusque, Ravaillac porta le flacon à ses lèvres et le vida jusqu'à la dernière goutte.

— Vous avez agi sagement, dit tranquillement le docteur, en reprenant le flacon vide et le remettant avec soin dans sa poche. Attendez, maintenant, et vous verrez si l'on a voulu vous tromper.

— J'espère que non, répondit Ravaillac d'une voix rauque. Mais que cela tourne bien ou mal, cela m'est bien égal à présent!

Le docteur avait pris une boite en argent, dans la poche de son gilet. Il l'ouvrit et en tira une pastille.

— Laissez fondre, maintenant, cette pastille dans votre bouche, dit-il au tueur de femmes. Il est important que l'odeur de

votre potion disparaisse complètement, car mes collègues ont bon nez et devineraient bien vite la cause de votre folie artificielle.

Ravaillac obéit.

Le docteur Robyn lui fit un joli signe de tête, pour continuer à le rassurer, puis le voyant plus calme, il alla de son pas tranquille à la porte de la cellule.

Au coup frappé par lui, au moyen de sa boite d'argent, cette porte se rouvrit et le geôlier, qui avait attendu au dehors, parut sur le seuil.

— Dites-moi, maintenant, monsieur le docteur, demanda le gardien, ce gredin a l'esprit aussi clair que vous et moi, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à présent, peut-être, répondit froidement le médecin, mais je doute qu'il le conservera ainsi longtemps encore. Et, par longtemps, je veux dire non des mois, des semaines ou des jours, mais des heures. Je viens de relever chez le prisonnier des symptômes, pour moi irécusables, de folie imminente, aussi vais-je me rendre de ce pas auprès du directeur de la prison, pour lui recommander de faire surveiller ce Ravaillac encore plus étroitement que par le passé.

Et, saluant légèrement le docteur Robyn s'engagea dans le corridor, pour aller faire sans tarder son importante communication.

. . . .

Pendant les premières heures qui suivirent l'absorption du redoutable remède, Ravaillac n'en constata sur lui aucun effet morbide. Bien au contraire, il se trouvait dans un parfait état de quiétude, il se sentait raffraichi et ranimé, si bien qu'il expédia son diner, et cela pour la première fois depuis longtemps, d'un excellent appétit.

N'ayant point de cigare pour faire la digestion, il le remplaça par un refrain d'opérette sifflé dans toutes les règles de l'art.

Cependant, peu à peu, il se sentit envahir par une croissante

lassitude et alla s'étendre sur sa paillasse, pour faire un somme.

— Ce bon docteur, se dit-il en souriant. Son remêde n'est pas bien méchant jusqu'ici, Mais aussi, ne pouvait-il point s'attendre à avoir à faire à un tempéramment tel que le mien.

Il fit entendre un long baillement et ferma les yeux.

Mais ce ne fut point un sommeil réparateur qu'il goûta. Des songes affreux vinrent le hanter, lui tenaillant la cervelle et oppressant sa poitrine.

Il se vit exposé, sur une simple planche, aux fureurs de l'Océan, pendant que, sur son front congestionné, dardaient les rayons de feu du soleil des tropiques.

Puis, il crut être traîné à la guillotine et sentit le couperet s'abattre sur son cou, et lui séparer la tête dn corps.

A peine avait-il dormi une heure qu'il se réveilla en sursaut.

Il se redressa lourdement sur son séant, se frotta les yeux et regarda autour de lui avec stupéfaction.

Si on lui eut demandé où il se trouvait, certes, il aurait osé jurer que ce n'était plus dans la cellule où il s'était endormi tantôt.

Non, il se revoyait dans la pauvre et étroite chambrette qu'il occupait avec sa mère défunte! Lui même n'était plus Ravaillac, le tueur de femmes, mais le petit Jean Perrin, empressé à aider, de toutes ses forces, sa brave femme de mère, de son métier, ouvrière en confections. Il se revoyait, reportant l'ouvrage fait au magasin, en rapportant de nouvelle besogne, toute taillée, et, le samedi soir, rapportant jusqu'au dernier sou, au logis, l'argent si péniblement gagné au cours de la semaine.

Oui, Ravaillac avait été honnête et travailleur... jusque l'âge de douze ans.

Sur le même palier habitaient les parents de la grande Pauline.

Cette Pauline était une belle blonde, âgée de quatorze ans.

Le petit Jean l'avait rencontrée pour la première fois dans

l'escalier, lorsque vêtue, gantée et chaussée de blanc, elle se rendait à l'église voisine pour y faire sa première communion.

A cette vue, le jeune garçon se sentit agité d'un sentiment dont il ne pouvait se rendre compte. Il s'approcha de la belle fille qu'il chatouilla sous le bras. Et la blonde Pauline se mit à rire en lui disant :

— On te dit laid comme un singe. Laisse les rire, mon Jean. Je te trouve très gentil, moi.

Dès ce jour, ils furent unis.

Pauline fut mise en apprentissage chez une blanchisseuse. Mais chaque soir, en revenant de la besogne, elle était certaine de rencontrer Jean. Et ensemble, ils allaient se promener dans des endroits écartés, évitant les rues brillamment éclairées, pour éviter le crève-cœur des magasins.

L'un l'autre, ils se montaient la tête, en parlant des plaisirs du terrible Paris, où l'on ne pouvait goûter aucune joie complète, sans avoir de l'argent pour la payer.

— Mais, dit un certain soir, Pauline, il ne tient qu'à toi de t'en procurer de l'argent. Ne vas-tu point, tous les samedis, au magasin, chercher des quinze à vingt francs pour ta mère

— Oui, mais cet argent est à elle et non à moi.

— Bah! Je ne vois pas la différence! Ta mère doit bien avoir quelque part un petit magot.

— O certainement! Il y a bien cent trente francs dans le socle creux de la pendule.

— Cent trente francs! Qu'est-ce qu'une vieille femme pourrait faire de tant d'argent? Veux-tu que je te dise, mon petit sapajou? Nous pourrions faire à deux une frère noce si, samedi soir, tu rafflais les cents trente ronds de cette pendule là, en même temps que tu retiendrais les quinze ou vingt francs de la semaine. Nous vois-tu rouler toute la journée du dimanche en sapin, déjeuner et diner dans des restaurants chics et finir la soirée au théâtre?

La blonde Pauline n'eut pas de peine à convaincre le petit Jean de jouer ce bon tour à sa vieille avare de mère.

Le samedi suivant, la veuve Perrin attendit vainement, le soir, son fils Jean. De leur côté, les parents de la blonde Pauline furent très inquiets d'abord, puis furibonds de l'absence prolongée de leur « garce » de fille, qui pour la première fois, se permettait de découcher.

Eux, du moins n'avaient à constater que la fugue de leur trop légère progéniture. Mais la veuve Perrin, ne voyant pas venir le salaire de la semaine, eut naturellement l'idée de visiter sa pendule, nid vide, hélas! dont les oiseaux étaient loin.

Pendant ce temps les « pauvres petits » s'en donnaient en conscience. Au bout d'une semaine, l'argent volé était dépensé jusqu'au dernier décime.

Le couple précoce, qui s'était fait passer pour frère et sœur, nés à Marseille et en venant en droite ligne, fut expulsé du petit hôtel, faute de paiement. Mais on était au milieu de l'été. Jean et Pauline passèrent une délicieuse nuit, au Bois de Boulogne, couchés sur le gazon en fleur, à l'ombre d'un buisson discret.

Ils y dormirent comme des bienheureux mais en se réveillant, ils durent bien prêter l'oreille aux reproches de leur estomac.

— Il ne nous reste plus qu'à voler, dit la blonde et pratique Pauline.

Elle avait dit nous, mais elle laissa la chose aux soins exclusifs de son jeune cavalier.

Jean se mit à voler.

Chaque soir, il revenait rapporter à Pauline le butin conquis dans la journée et ce tout aussi fidèlement que, naguère, il rapportait à la mère Perrin son salaire de la semaine.

Mais chose assez étrange, alors qu'il ne rapportait guère que des provisions de bouche, enlevées dans l'un ou l'autre marché de Paris, chaque soir, Pauline, qui ne volait pas, elle se trouvai en possession de cinq ou six francs d'argent blanc.

Certain soir, Pauline ne revint plus à l'endroit où elle avait donné rendez-vous au petit Jean. Et quinze jours plus tard, ce dernier la vit passer, en voiture découverte, assise à côté d'un vieux monsieur, complètement dépourvu de cheveux.

Elle était en riche toilette d'été et coiffée d'un chapeau de paille garni de plumes et de fleurs.

Lorsque le brigand en fut arrivé à ce point de ses hallucinations rétrospectives, il se mit à pleurer amèrement.

Oui, le sinistre Ravaillac pleura !

On dit que le crocodile, lui aussi, feint de pleurer, pour attirer les trop confiants voyageurs. Mais Ravaillac n'avait pas besoin de feindre. Les larmes qu'il versait à flots étaient chaudes comme celles d'un enfant qni vient de faire une chûte douloureuse.

Mais à cet accès de sensibilité juvénile succéda un affaissement si sombre, si désespéré que s'il l'eut pu, Ravaillac, certes, se serai pendu au premier clou

Oh ! cette Pauline !

Plusieurs années après, il l'avait revue et leur rencontre avait eu de sinistres conséquences !

A cette époque, Ravaillac avait passé par toutes les étapes du vol et du meurtre. Déjà s'était déclarée chez lui l'affreuse passion qui le poussait à étrangler les femmes, au sortir d ses lascifs embrassements. Trois victimes étaient devenues la proie de ses transports sadiques.

Certain soir, qu'il remontait la rue du Faubourg Montmartre, il se heurta à une coureuse outrageusement blanchie et fardée.

A sa vue l'horizontale au rabais poussa une exclamation de surprise:

— Aussi vrai que je n'ai pas diné, s'écria-t-elle, c'est mon ancien amoureux ! C'est Jean, mon sapajou des salons !

Cette malheureuse, c'était Pauline.

Naturellement elle ne le lâcha plus de la soirée et, après s'en être fait payer à souper, l'entraina dans son misérable taudis.

On la retrouva, le lendemain, étranglée dans son lit. Sa gorge portait l'empreinte de deux serres humaines.

— Elle est morte dans l'exercice de sa profession, dit en riant le valet de clinique, en étendant son cadavre glacé sur une table de dissection...

. . . .

Le gardien, qui veillait dans le corridor, entendit partir de la fatale cellule d'affreux gémissements.

Il pénétra aussitôt dans le cachot de l'assassin et le trouva se roulant par terre pleurant, gémissant, sanglottant à fendre l'âme.

Les chaînes du misérable s'entrechoquaient lugubrement. Des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres, paroles ayant trait aux phrases pénibles ou criminelles de sa misérable carrière.

On appela, en toute hâte, le docteur Robyn, qui se trouvait encore là, par grand hasard et qui ordonna d'enlever ses chaînes au prisonnier, vu l'impossibilité dans laquelle il se trouvait maintenant, de songer à la fuite.

Il prescrivit, pour la forme, une potion calmante, et quitta tranquillement la prison.

Un sourire moqueur erra sur sa lèvre, pendant qu'il remontait posément les degrés de pierre.

Le docteur Robyn était bien certain, maintenant, de l'effet postérieur de « son remède. »

Le trouble produit dans les facultés mentales de Ravaillac prit alors une autre direction.

A le voir, on eut dit un ivrogne invétéré, attaqué par le « délirium trémens ».

— Chassez ces cancrelats ! cria-t-il, d'une voix rogommeuse, en se blotissant dans un angle de sa cellule... Que de cancrelats partout... Ils marchent contre moi par milliers, par millions... Il me grimpent sur le corps... Ils pénètrent sous ma peau ! Quel sale tandis que cette maison ! Mettez tout sous eau, c'est le seul moyen de les noyer... Ah !... Voici un rat à présent..

Deux rats... Vingt... Cent! Des centaines de rats, aux dents aigues!... Et ce renard... Non, c'est un loup!... Emparez-vous de cet éléphant... Il va me fouler aux pieds, m'écraser!... Au secours! Au secours! Je suis perdu!

Ravaillac se jeta à plat sur les dalles, l'écume aux lèvres, et cette écume là n'était point produite artificiellement, en machant un morceau de savon.

Toute la nuit il gémit, hurla délira.

Une force surnaturelle semblait l'animer. Il pétrit, en boule, son seau de fer blanc, déchaussa de lourdes pierres de l'épaisse muraille et rompit ses chaînes, en tirant dessus.

Quatre gardiens suffisaient à peine à le maintenir.

Vers la soirée du second jour le docteur Robyn se présenta pour voir le malade. Il avait amené son principal interne — du moins il présenta comme tel le major Esterhazy, déguisé et grimé.

Le sinistre major avait voulu s'assurer, en personne, de l'efficacité du remède, administré, sur sa demande, à Ravaillac, par le docteur aliéniste Robyn, l'ancien geôlier de la pauvre Christine.

Ravaillac se trouvait, pour lors, étendu sur sa couche, renforcée de quelques oreillers, en considération de son état morbide.

Il ne bougeait plus, mais ses yeux roulaient sanglants dans leurs orbites, comme des tisons enflammés. Ses mains attiraient convulsivement à lui les bords de sa couverture de laine et ses lèvres remuaient d'une façon continue, sans qu'il en sortit aucun son.

Le médecin se tourna vers le geôlier de service et lui demanda :

— A-t-il toujours le délire?

— De temps à autre, monsieur le docteur. Lorsque l'accès lui prend, il bondit à l'improviste et nous ne parvenons à nous rendre maitres de lui qu'au prix de plus violents efforts.

— Et l'exécution, fixée à demain, a-t-elle été contremandée ?

— Non, monsieur. Le directeur n'a encore reçu aucun avis à cet égard. En confidence, docteur, je crois bien qu'on le trainera à la guillotine dans l'état où vous le voyez là. Les Parisiens sont impatients d'apprendre que le monstre, surnommé Ravaillac, n'est plus de ce monde, et il ne croiront pas plus à sa maladie qu'à sa mort, s'ils ne voyent de leurs propres yeux rouler sa tête sous le couteau de la guillotine.

— Vraiment ! dit simplement le docteur Robyn qui pria le geôlier en chef et ses collègues de bien vouloir le laisser seul avec le patient.

Les gardiens s'éloignèrent, non sans avoir soigneusement refermé les portes derrière eux.

Dès que les deux visiteurs se trouvèrent seuls, le docteur Robyn, souriant, demanda à son compagnon, en désignant du doigt, Ravaillac immobile et hâletant :

— Eh ! bien, monsieur le comte est-il satisfait de moi ? Ai je fait les choses consciencieusement ?

— On ne peut mieux, répondit le sinistre major qui, malgré toute sa dureté de cœur ne pouvait regarder sans frissonner le visage du tueur de femmes. Il a tout l'air d'agoniser.

— Et il mourra tout-à-fait, lui glissa Robyn à l'oreille, si tel est votre désir. La drogue a eu chez lui un effet beaucoup plus prompt et plus actif que je ne m'y serais attendu. Dans moins de dix heures d'ici, il se trouvera en un état de léthargie si profonde que, même aux yeux d'un homme de l'art, il paraîtra comme mort. Alors, son cœur cessera de battre, son pouls s'arrêta, les pupiles des yeux deviendront ternes et glauques, pas un souffle ne passera entre ses lèvres violacées. Le corps tout entier sera hors d'état de faire un seul mouvement, l'arrosât-on de poix et de souffre fondus.

— Est-ce qu'en cet état, demanda Esterhazy il ne se rendra aucun compte de ce qui se passera autour de lui ?

— Je n'ai pas dit cela, répondit le médecin. Aux premières atteintes léthargiques, les visions produites par le délire s'évanouissent. Le malade voit tout et entend tout, quoique toujours raide et glacé comme un cadavre.

Le médecin attira le sinistre major un peu plus près de lui.

— Et si vous voulez suivre mon conseil, lui murmura-t-il à l'oreille, vous ferez de cette apparence de cadavre une réalité. Ce Ravaillac doit vous être cruellement à charge. Il en sait trop au sujet de ce qui vous concerne. Ne faites donc point l'enfant, en lui sauvant la vie. Fermez à jamais cette bouche, qui avait menacé de s'ouvrir. A ce prix, seulement, vous pourrez recouvrer la sécurité.

— Et comment faudrait-il s'y prendre? demanda le sinistre major.

— L'occasion qui s'offre en ce moment est unique, répondit le médecin avec un cruel sang-froid. On considérera Ravaillac comme mort, on l'enterrera sans plus attendre et, quand il se réveillera, ce sera pour mourir d'asphyxie dans sa bière. De cette façon, vous serez débarrassé de votre mauvais ange et, pour parler avec franchise, je me trouverai personnellement satisfait de l'issue de l'affaire. Car le drôle, revenu à la vie, pourrait se vanter de sa nouvelle et miraculeuse évasion, ce qui me compromettrait et me ferait tort.

Le sinistre major secoua la tête.

— Votre conseil est prudent, docteur, répondit-il, mais il m'est impossible d'en user.

— Et pourquoi non?

— Parceque j'ai encore besoin de cet homme. Je lui réserve une mission importante, pour quand il sera libre. Mais rassurez-vous à son sujet, cher docteur. Ravaillac ne restera point à Paris. Il quittera l'Europe et qui sait s'il reviendra jamais encore de l'endroit où on l'enverra.

— Ceci change la question, dit le docteur Robyn. Dans ce

cas, je saurai le rappeler à la vie. Ecoutez mon plan, il est simple. Sitôt que Ravaillac sera mort en apparence, je constaterai le décès, avec quelques autres médecins. Cela fait, je demanderai au directeur de la prison la permission d'enporter le corps chez moi, pour opérer sur lui quelques études anatomiques. Or, vous comprenez que, du moment que je le tiendrai dans mon atelier, Ravaillac ressuscitera à la vie et à la liberté. Mais, je vous le répète, si cela dépendait de moi je laisserai plutôt ce gredin à...

Le médecin n'en put dire davantage.

Derrière lui s'était dressé un corps humain qui bondit avec un cri rauque. L'instant d'après, on n'eut distingué sur le sol de la cellule qu'un fouillis de bras et de jambes entrelacés, d'où sortaient par moment deux têtes livides et grimaçantes.

Que s'était-il produit ?

Ravaillac venait d'être saisi d'un nouvel accès de rage.

Pendant que les deux hommes poursuivaient leur entretien, en lui tournant le dos, il s'était soulevé doucement, sans qu'ils pussent se douter de rien.

Comme un tigre, il avait sauté sur le docteur qui se trouvait le plus près de sa couche et, le prenant à la gorge, l'avait entraîné par terre.

Alors, avec une force herculéenne, encore doublée par la folie, il s'acharna après sa victime, rejettant le malheureux Robyn sur les dalles, chaque fois qu'il essayait de se soulever.

Le médecin, paralysé par l'effroi, se trouvait hors d'état de lui opposer une résistance sérieuse. Il ne pouvait même crier, puisque Ravaillac le tenait serré à la gorge. L'on n'entendait dans la cellule que le bruit sourd produit par la tête de Robyn, choquée contre la pierre, et les grincements de dents du fou.

Mais pourquoi donc le sinistre major ne vient-il point a secours de son ami, de son précieux complice ?

Il est pourtant, lui aussi, d'une force prodigieuse et pourrait

avec succès, tenter de maîtriser Ravaillac pour arracher le docteur Robyn à une mort certaine.

Chose étrange, le sinistre major ne bougeait pas ! A l'agression soudaine du bandit, il avait simplement reculé vers la porte de la cellule où, les bras croisés, et un sourire infernal sur les lèvres, il assistait, muet et passif, à l'effroyable spectable qui se déroulait pour lui seul.

Déjà le sang avait jailli à flots de plusieurs plaies faites au crâne du médecin.

— Au secours ! Au secours ! râlait le misérable. Esterhazy, major... sauvez-moi !

La voix étranglée du mourant sonnait lugubrement sous l'épaisse voute.

Le sinistre major découvrit ses dents blanches en un éclat de rire moqueur.

— Votre ordonnance produit des effets merveilleux, docteur cria-t-il sans bouger davantage. Vous pourrez vous vanter de cette cure là !

Ravaillac, poussant un cri sauvage, avait soulevé à bras tendus, le médecin aliéniste. Hâletant, trépignant épouvantable à voir, il le lança avec violence contre le mur de sa cellule.

Un sourd craquement se fit entendre.

Le crâne du médecin s'était brisé, et d'une effroyable fente s'échappait la masse grise de sa cervelle.

Cela fait, Ravaillac jeta le corps aux pieds d'Esterhazy, se rejetta lui-même sur son lit et, s'étant enveloppé de sa couverture de laine, s'y retourna convulsivement en continuant ses cris de fauve irrité.

Le sinistre major se baissa, pour examiner le visage de Robyn.

Le médecin aliéniste avait rendu sa vilaine âme au diable.

— Donc, un de moins ! murmura Esterhazy. Bien ça ! Il ne croyait pas parler si vrai. Mes instruments se détruisent les uns

les autres, poison contre poison. Cette petite scène m'épargne les vingt mille francs, promis à Robyn, pour ressusciter Ravaillac. Ils n'y a pas de petites économies.

Puis, imprimant à ses traits, jusque là souriants, l'expression d'une terreur folle, il se mit à tambouriner de ses deux poings fermés, contre la porte du cachot.

Les gardiens accoururent.

— Le fou a tué le bon docteur, cria Esterhazy, de l'intérieur de la cellule. Ouvrez, ouvrez... De l'air ! De la lumière ! Ce spectacle est atroce... Ouvrez-moi !

Et lorsqu'on fut entré dans la prison, où on le trouva simulant une horreur, que personne ne trouva exagérée, il profita de la consternation générale pour se précipiter au dehors.

Ainsi évitait-il quelque gênante constatation d'identité

Une heure plus tard, le cœur de Ravaillac cessa de battre, ses yeux devinrent vitreux et son corps acquit la rigidité du marbre.

Les médecins appelés, déclarèrent unanimement que le meurtrier avait expiré.

— Ainsi, dit le geôlier, le monstre a tout de même échappé à la guillotine ! C'est dommage pour la morale publique et pour les amateurs. J'aurais certainement demandé congé pour assister à l'exécution.

Et il rejeta la couverture de laine sur le visage du soi-disant mort, atrocement convulsé mais toujours menaçant.

LXXVI

Le secret des fossoyeurs

Ravaillac fut transporté dans la chambre des morts de la prison, un sombre caveau, où on l'étendit sur une table de marbre.

On l'avait complètement deshabillé en lui laissant seulement la chemise et les chaussettes, qui l'accompagneraient dans la bière.

Les hommes chargés de le déposer là, s'étaient empressés de le jeter sur la table et de se retirer, car grande était leur horreur de ce sinistre réduit.

Cependant Ravaillac voyait et entendait tout. Il se retrouvait en pleine possession de ses facultés cérébrales, mais sans pouvoir remuer un membre ni jeter un cri.

La léthargie le retenait captif tout entier, sauf son esprit, plus actif et plus lucide que jamais.

De quelle nature pouvaient être ses pensées ?

Mais pourrait-on les décrire, les esquisser, seulement ?

Non !

Il n'est point d'écrivain, de quelqu'imagination qu'il soit doué, capable de se figurer les idées d'un homme qui vit, qui se sent et se sait vivre et, pourtant, se voit traité comme un cadavre et prêt à être enterré vivant.

Car aucun doute ne pouvait subsister chez Ravaillac, au sujet de cette dernière cérémonie. Quelle nuit effroyable dût-il passer dans la chambre des morts, une nuit, au cours de laquelle cent fois il crut redevenir fou, une nuit pleine de noire épouvante,



O Madame, s'écria-t-il. Quel terrible projet ! Pousser un enfant dans la voie du crime !

10 Centimes la livraison de 32 pages.
Liv. 66 REPRODUCTION INTERDITE Livr. 66
Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

hanté par des légions de rats avides, lui grimpant sur le corps et essayant d'entamer de leurs dents aigües sa chair momentanément pétrifiée!

Lorsqu'elle fut écoulée, enfin, cette nuit, qu'il eut voulu prolonger, maintenant, la porte du caveau fut rouverte et deux hommes descendirent lourdement les marches de pierre.

Ils portaient un cercueil, consistant en six planches, non rabottées, ajustées grossièrement et peintes en noir.

On n'y remarquait aucun ornement ni insigne religieux.

Les deux hommes déposèrent la bière sur les dalles, et y étendirent Ravaillac, enlevé rudement de sa couche de marbre. Mais le cercueil était trop petit, les pieds du mort dépassaient.

— Qu'est-ce que nous allons faire? demanda un des funèbres servants.

— Casser les jambes au macchabée, répondit l'autre. C'est pas avec la charogne d'un pareil gredin qu'il faut montrer des égards. En a-t-il descendu, le scélérat, des femmes, surtout.

Ravaillac sentit remuer ses entrailles, car, extérieurement, il était toujours cadavre.

Il essaya par un effort suprême, de crier.

Il voulut parler, supplier qu'on voulut bien le mener à la guillotine, plutôt que de l'enterrer vivant.

Emprisonné dans un cercueil couvert d'une masse de terre. Ne pouvoir remuer, se sentir étouffer!

Quelle effroyable perspective.

Aucun son ne sortit de la poitrine du misérable.

Heureusement pour Ravaillac que l'autre infirmier, ne jugea point nécessaire de suivre l'impertinent conseil de son compagnon. Au lieu de casser les pieds à Ravaillac, il arrangea le corps de telle façon, qu'en le comprimant violemment, il réussi à le faire tenir dans la bière.

Le bandit ressentit d'intolérables douleurs, sans pouvoir se plaindre.

Sa seule pensée pourtant était celle-ci :

— Est-ce qu'ils vont clouer le couvercle, tout de suite?

Si cela était l'asphyxie ne tarderait point à se produire.

Mais ce danger là, encore, fut écarté pour le moment.

Pour la facilité des constatations éventuelles et ultérieures, la bière ne devait être fermée qu'avant l'inhumation, qui aurait lieu le soir même.

C'est ce qui résulta pour Ravaillac de l'entretien des deux geôliers infirmiers.

Le soir?

Il n'avait donc plus guère qu'une douzaine d'heures à demeurer « sur la terre ».

Et après?

Ravaillac, immobile, sans voix et, en apparence, sans vie était pénétré d'une formidable horreur.

Mais rien ne pouvait trahir son angoisse.

Celui des gardiens, qui avait proposé de lui briser les jambes, lui cracha au visage, en disant :

— Gredin! Le ciel serait injuste s'il te faisait trouver enfin, le repos dans la tombe. Des bandits comme toi, on devrait les enterrer vivants, afin qu'ils se sentent crever et se rongent le cœur de désespoir et de rage.

Puis, les deux hommes se retirerent.

Ravaillac se retrouva seul, dans sa bière.

Il se mit à compter les heures, les minutes, les secondes.

Combien vite elles passaient, plus rapidement qu'à aucune époque de sa vie.

Maintenant, ce n'était plus seulement sa jeunesse qui se levait aux yeux de sa pensée, mais toute sa carière de voleur et d'assassin.

Chaque forfait, commis par lui, chaque victime, qu'il avait étranglée, il les revoyait dans une implacable réalité.

Les femmes, tuées par Ravaillac, en pleine luxure, venaient le

regarder de leurs yeux morts dans sa bière et, portant au cou la marque de ses doigts, lui murmuraient à l'oreille :

— Tu nous a assassinées sans pitié ni remords, mais à présent tu vas souffrir une agonie mille fois plus cruelle que la notre !

Le tueur de femmes pensa alors à la « Brigitte. » Combien d'existences humaines avait-il anéanties avec elle ?

Il revit, devant lui, Alfred Dreyfus.

Le prisonnier de l'Ile du Diable, l'homme auquel il avait infligé tant de tortures, le regardait d'un air triste et interrogateur.

Ah ! combien il envia alors la victime de la justice militaire, l'infortuné isolé, sur un aride rocher, au milieu de la vaste mer !

Combien il aurait désiré changer de destinée avec lui et prendre sa place, comme déporté à vie, sous le Ciel meurtrier de la Guyane !

« Car, se disait Ravaillac, qu'est le sort dn capitaine Dreyfus comparé au mien. Du moins, lui existe et, sur le roc où il se trouve relégué il peut voir la mer, le ciel, les arbres de son îlot ». Il lui était toujours permis de manger, de boire, de dormir, de respirer. Tandis que lui, Ravaillac, était condamné à mourrir sous la terre, lentement gagné par l'asphyxie.

Malédiction, sur le docteur Robyn, qui avait su se jouer de sa crédulité ! Il lui avait promis le salut et ce qui l'attendait c'était une mort cent fois plus affreuse que celle par la guillotine !

Le misérable sentit arriver à leur apogée son effroi et son angoisse lorsque, dans la soirée, deux hommes vêtus de noir pénètrèrent dans le caveau.

C'étaient deux fossoyeurs, le père et le fils, probablement, à en juger par la façon dont ils conversaient ensemble.

Le plus âgé, après avoir considéré, pendant quelques instants, en silence, le corps à moitié nu, se tourna vers le plus jeune.

— Règarde-le, mon garçon, dit-il d'une voix grave. Ce cadavre est celui d'un infâme meurtrier et cependant, il repose là, aussi

tranquille et aussi en repos que s'il n'avait de sa vie fait que du bien. C'est que la mort efface tout. Les hommes se sont accordés pour nommer cela : la justice. Je dis moi que c'est l'injustice et pas autre chose. Pourquoi quelqu'un s'attacherait-il encore à demeurer, sa vie durant, vertueux et honnête, s'il sait devoir aboutir au même point qu'un scélérat de cette espèce, qui a répandu, comme si c'était de l'eau, le sang de son prochain et péché des milliers de fois contre les lois humaines et divines ? Pour des monstres comme ce Ravaillac, il devrait y avoir une mort particulière, il ne devrait pouvoir expirer que lentement et dans les plus horribles tortures.

Ravaillac entendait cela et chaque mot du vieux fossoyeur le perçait comme un coup de poignard.

Est-ce qu'il ne mourait pas, en effet, d'un trépas particulier ? Ne subissait-il pas un supplice inoui, effroyable, défînat toute description ?

Oui, Dieu était juste, Dieu était sage ! Il savait frapper lorsque le temps en était venu.

Pour la première fois, au milieu de ses tortures, Ravaillac avait songé à Dieu ! Et, en pensée, il lui adressa une prière. Mais cette prière constituait peut-être le plus grand outrage à la divinité qu'il eut encore commis.

Il essaya de mentir à Dieu, en lui disant qu'il avait du repentir de ses crimes. Il espéra amener le Tout-Puissant à lui être favorable, par la promesse, s'il le sauvait, de mener une vie à l'abri de tout reproche. Et pendant que mentalement, il priait ainsi, dans son âme sombre s'élevait une seconde voix, railleuse et fourbe, murmurant :

— Il n'en coûte rien de promettre. Plus tard, on verra ce qu'il conviendra de tenir.

Mais le moment le plus terrible approchait. Les fossoyeurs venaient de recouvrir la bière de son couvercle. Le mort-vivant se trouva plongé dans d'épaisses ténèbres. La plus pure source

de la vie, la lumière, ne ruisselait plus pour lui. Bientôt, l'air lui manquerait aussi, puis, ce serait la mort!

Le plus jeune fossoyeur s'apprêtait à enfoncer plusieurs clous dans le bois tendre du cercueil, mais le vieux l'arrêta de la main.

— Deux seuls suffiront, lui dit-il, un à la tête et un aux pieds. Les vers n'en viendront que plustôt tenir compagnie au misérable. Ne perdons pas inutilement notre temps. On nous a dit de nous presser.

Tous deux, alors, transportèrent le cercueil hors du caveau, le déposèrent dans un fourgon fermé et pressèrent l'allure des chevaux dans la direction du plus prochain cimetière.

Ravaillac sentait les moindres heurts du lourd véhicule sur le pavé inégal de la voie, pour lui, doublement douloureux. Cependant, le couvercle mal assujéti, de la bière, laissait passer encore assez d'air pour l'empêcher d'étouffer. Mais cet air était devenu de plus en plus rare et lourd.

Au bout d'nne longue course, le fourgon fit halte.

On était arrivé à destination.

— Encore quelques minutes, pensa Ravaillac, et l'effroyable agonie va commencer pour moi!

Il lui sembla, en ce moment, qu'on lui enfonçait de milliers d'épingles dans la cervelle et il se sentit soudain le front mouillé.

C'était la sueur froide qui se déclarait!

— Mais alors, se dit-il, à ce retour inopiné à la vie physique, c'est que ma léthargie touche à sa fin!

Il essaya de mouvoir les bras, mais, insensibles et inertes, ils lui restèrent collés le long du corps.

Sa langue, elle aussi, restait paralysée en dépit des efforts qu'ils croyait faire, en réalité, pour articuler un cri, pour pousser simplement un gémissement.

Et cependant, il pouvait remarquer déjà de notable change-

ments à son précédent état de catalepsie. Son sang redevenait tiède et se remettait à circuler lentement, d'abord, puis plus vite. Son cœur battait faiblement.

Oui, la vie, longtemps suspendue, revenait de toutes parts hanter ce cadavre pensant. Il allait pouvoir se relever de sa brière, comme Lazare à la voix du Christ. Mais quand cela, dans une demi-heure, dans un quart d'heure, peut-être ?

Alors, il serait trop tard !

— Trop tard ! lui murmurait la voix intérieure, qu'il écoutait avec effroi. Trop tard ! Lorsque tu pourras te mouvoir de nouveau, tu seras déjà descendu dans la fosse. Et lorsque la terre aura recouvert ton cercueil, tu ne pourras plus en briser le couvercle pour revenir au jour.

Les fossoyeurs avaient transporté la bière vers un trou, fraichement creusé. Ils la déposèrent sur le sol et se mirent à arranger leurs cordes, pour la laisser aller doucement au fond.

Un vent d'automne, impétueux froid, s'était levé, soufflant sur le cimetière, désert à cette heure tardive, et dont il faisait se courber les arbres, sur les dalles de granit ou de marbre.

— Je voudrais être renrré chez moi, dans ma chambre bien chaude, dit le vieux fossoyeur à son fils. Notre profession à des côtés souvent bien étranges et quelque longtemps qu'on l'ait exercée, elle ne nous apporte point l'insensibilité complète, au sujet du drame de la mort, si souvent doublé de comédie. Ainsi, ce soir, il me semble commettre un pêché contre Dieu en inhumant avec tant de précaution ce monstre sans cœur et sans foi de son vivant... Jamais corvée ne m'a paru plus odieux. Allons, mon garçon, les cordes sont rassemblées, descendons le scélérat dans son dernier dodo, disons un pater pour son âme, s'il en a une, recouvrons le de terre, et rentrons chez nous.

Le vieillard avait prononcé son petit discours d'une voix

si claire et si mesurée que pas un mot n'en avait échappé à Ravaillac.

La bière descendit lentement et toucha le fond. Puis, les cordes remontèrent en raclant les flancs du grossier cercueil.

— Maintenant c'est bien fini ! se dit le misérable.

La sueur ruisselait à flot sur son visage, mêlée de larmes froides.

Un coup sourd, frappant le bois...

C'est la première pelletée de terre ! Boum! Boum ! Boum ! Elle tombe, la terre qui va recouvrir Ravaillac... Bientôt, il y en aura toute une montagne.

L'angoise et l'horreur, poussées à leur paroxysme chez le bandit, lui arrachent, enfin, un premier gémissement, qui semble lui déchirer la poitrine.

— Père ! Au nom du Ciel ! N'ast-tu rien entendu ? s'écrie le plus jeune fossoyeur.

Le vieillard, tremblant, appuyé sur sa bêche, écoute, retenant son haleine.

C'est un cri, maintenant, qui monte, du fond de la fosse.

— Miséricorde céleste ! s'écrie le viellard. Le monstre ne peut plus même trouver le repos dans la tombe !

Et, jetant là sa bêche, il prend la fuite.

Son fils le suit, épouvanté.

— Père, père, crie-t-il, au bout de quelques pas. S'il n'était pas mort, pourtant ?

— Personne ne trouverait mauvais que nous l'ayons laissé étouffer dans sa prison de planches, au lieu de l'en tirer sottement. Ne vaut-il pas cent fois mieux qu'un pareil gredin disparaisse de ce monde, se fut-il même réveillé au dernier moment ? Mais rassure-toi... Il ne vit plus. Son corps est bien mort, et c'est son âme maudite qui, seule, se plaint et se lamente, en voyant les démons prêts à l'entrainer en Enfer. Demain

matin, lorsque le soleil aura reparu à l'horizon et que les mauvais esprits ne pourront plus nous faire du mal, nous viendrons achever notre besogne en comblant cette fosse.

Les deux fossoyeurs retournèrent chez eux, dans leur chambre bien chaude et Ravaillac resta étendu dans sa tombe glacée.

Le misérable luttait désespérément contre l'asphyxie, car l'air commençait à manquer à ses poumons qui, maintenant, le réclamaient à flots.

Cependant, ses mains avaient recouvré la propriété de se mouvoir. Mais combien faibles encore, et impuissantes! Des deux poings Ravaillac poussait sur le couvercle assujetti seulement au moyen de deux clous et couvert de quelques pelletées de terre, mais qui lui semblait peser plusieurs milliers de livres.

A peine pouvait-il encore respirer. Il lui sembla être tombé en état d'ivresse. Des cercles de feu lui passèrent devant les yeux.

Une dernière fois, il souleva la tête et put encore crier :

— De l'air !

Le couvercle de la bière sauta brusquement. Deux hommes, enveloppés de larges manteaux et dont l'un était muni d'une lanterne sourde, prirent Ravaillac sous les aiselles et le soulevèrent.

Il le tirèrent hors du cercueil, le hissèrent hors de la fosse, où ils sautèrent à leur tour, et le déposèrent un peu plus loin, dans l'herbe.

Le vent froid, soufflant sur la tête du meurtrier, le fit peu à peu revenir à lui.

— Peux-tu te tenir debout ? lui demanda quelqu'un à l'oreille.

Le bandit reconnut la voix du sinistre major.

— Allons, bois. Ceci te remettra du cœur au ventre, dit une seconde voix, celle de Pompadour, habillée en homme.

Cette dernière porta une bouteille aux lèvres de Ravaillac, qui y but avidemment. C'était du vieux vin, réconfortant et généreux. Il sembla verser la vie dans les veines du bandit, qui, bientôt,

appuyé sur ses deux sauveurs, put quitter avec eux le cimetière.

Le sinistre major l'avait drapé dans un troisième manteau, apporté à son intention.

Naturellement, ils ne sortirent point par la grande porte, mais escaladèrent le mur au moyen d'une échelle laissé à un endroit obscur, masqué par un groupe d'arbres funéraires.

Une voiture attendait à quelques pas. Esterhazy y poussèrent Ravaillac, y montèrent après lui, et les deux forts chevaux du véhicule les transportèrent rapidement à la villa occupée, Avenue des Champs Elysées, par Mme de Bellancy...

Arrivé là, le ressuscité redevint peu à peu ce qu'il était avant d'avoir absorbé le remède de cheval de feu le docteur Robyn.

Lorsqu'elle le vit tout-à-fait rétabli et en état de le comprendre, Pompadour lui annonça que, le soir même, le sinistre major devait se rencontrer avec un personnage d'importance pour décider, à eux deux, de son avenir, à lui, Ravaillac.

La visite annoncée eut lieu dans le tard, alors que les habitués ordinaires de la Bellancy, renvoyés sous prétexte d'une migraine subite, s'étaient retirés.

Le sinistre major, qui était sorti, dans l'intervalle, rentra avec un homme, de grande taille et d'une quarantaine d'années, dans lequel, rien qu'à l'allure, l'ancien sergent eut deviné, au premier coup d'œil, l'officier habillé en bourgeois.

L'étranger ne jugea point nécessaire de se nommer, mais Ravaillac l'avait bien reconnu, à son profil aigu, à sa moustache noire, à ses gestes anguleux et saccadés.

Il se souvenait avoir souvent entrevu cette maigre silhouette chez le capitaine Dreyfus, au temps où il servait encore chez ce dernier, en qualité de soldat d'ordonnance.

Mais Ravaillac se dit que, puisque l'officier ne le reconnaissait point, le mieux était, pour tous, les deux qu'il ne fit pas mine de le reconnaître.

La conférence fut courte.

Esterhazy exposa, fort logiquement à Ravaillac qu'il lui était impossible de rester plus longtemps en France. Justement il se présentait une excellente occasion pour le ressuscité, de quitter le pays, à couvert sous une nouvelle individualité.

Grâce au visiteur inconnu, animé à son égard des meilleures intentions, on lui enverrait rejoindre, en qualité de soldat, le régiment de chasseurs d'Afrique, commandé, en Tunisie, par le colonel Picquart.

Et comme telle chose lui serait impossible sous son nom véritable, pour une foule de raisons, entr'autres qu'il était décédé la veille, il ferait la campagne sous le nom et avec les papiers d'un sergent authentique, lui, mort, pour tout de bon.

Une seule condition était imposée à Ravaillac, ou plutôt, au sergent Paul Braga, et elle n'avait rien que de fort honorable.

On avait quelque raison de croire, à Paris, que, dans le corps commandé par le colonel Picquart, se trouvait, depuis peu un officier, qui, pour des raisons de jalousie et d'avancement, se disposait à tuer traîtreusement son supérieur.

Cet officier n'était rien moins que le lieutenant adjudant du colonel et pour le moment son nom importait peu à l'affaire.

Si le colonel Picquart devait jamais mourir de mort violente, Paul Braga avait pour mission de tuer, lui, secrètement, son infâme assassin.

— Car, ajouta le sinistre major, avec son énigmatique sourire, nous sommes, monsieur et moi, les meilleurs amis du colonel Picquart. Et comme il nous est impossible de le protéger d'ici, contre les embûches qui lui seraient dressées en plein désert, nous voulons être certains, du moins, que sa mort sera vengée!

Ravaillac se déclara prêt à tout. Et, le lendemain matin, sous les habits et avec la feuille de route du serjeant Paul Braga, il quittait Paris pour se rendre en Afrique.

. . . .

Lorsque, bien avant l'ouverture publique du cimetière, les

deux fossoyeurs, père et fils, voulurent reprendre la tâche si désagréablement interrompue la veille, il trouvèrent la bière vide.

Le mort s'était sauvé !

Le vieillard fut extrêmement vexé et honteux de l'aventure. Comment lui, un vieux de la veille, qui avait passé sa vie tout entière à des corvées funèbres, avait-il pu prendre la fuite, sous l'impression d'une superstitueuse panique ?

— Si cette histoire là transpire, dit-il à son fils, il pourra nous en coûter cher. Notre devoir eut été de rester et d'avertir immédiatemment les autorités compétentes. Heureusement que personne n'était là pour assister à l'enfouissement de cet immonde gredin, personne que nous deux, qui ne nous vanterons point de la chose. Hâtons-nous de combler cette fosse et, pour le reste, arrive qui plante... Nous ne sommes plus responsables de rien.

Tous deux s'empressèrent de remplir la fosse de terre, tassée avec un surcroit de zèle, et de s'éclipser le plus discrètement possible.

Et Ravaillac demeura bel et bien mort, de par son bulletin d'inhumation et les fossoyeurs officiels qui avaient procédé solitairement à ses obsèques !

Le soir du même jour, le sinistre major et son compère, à la moustache effilée, sablaient joyeusement un flacon de champagne en se congratulant réciproquement de leur adresse. En effet, grâce à eux, l'affaire avait été supérieurement réglée.

— Emile de Ribès tuant le colonel Picquart et Ravaillac tuant le vicomte, dit le beau ténébreux à l'oreille à son digne collègue. Quel triomphant carambolage... Il n'y a encore que nous pour trouver de ces combinaisons là !

LXXVI

Pauvres enfants !

— Encore une fois, et malheur à tes os, si tu n'exécutes pas nieux le mouvement. Tu vois que je tiens la cravache. Attention où je te quadrille le dos de lignes de toutes les couleurs. Voici l'homme. Il s'agit de lui tirer son mouchoir de poche sans qu'une sonnette ne bouge !

Ces paroles, accompagnées d'un moulinet de la redoutable cravache, que nos lecteurs ont déjà vu à l'œuvre, étaient dites, où plutôt criées par Gaspard Mourier, le directeur du soi-disan Institut, pour l'éducation des « enfants arrièrés » lequel, institut, on le sait, n'était en réalité qu'un école de vol, à l'usage des futurs malfaiteurs et sous la direction compétente d'un spécialiste en la matière.

Nous retrouvons le philantropique Mourier en plein exercice de son professorat.

Les cours se donnent dans une pièce assez spacieuse, mais non point aménagé à la façon des classes ordinaires de nos maisons d'education.

Au milieu de la salle se dressait une figure des plus étranges. On eut dit un de ces épouvantails que les fermiers et les horticulteurs placent sur leur champs ou dans leur jardin pour empêcher les oiseaux pillards de dévorer la graine, à peine semée dans la terre fertile.

C'était un mannequin, de la grandeur d'un homme ordinaire et à structure humaine.

On l'avait revêtu, madame Mourier, probablement, de vêtements, hors d'usage, pantalon, gilet, redingotte, et, sur le bouchon de paille, qui lui tenait lieu de tête, était posé un chapeau de soie, haut de forme.

Le coin d'un foulard sortait d'une des poches de la culotte.

Mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que le mannequin avait des sonnettes et des grelots attachés sur tout le corps, aux deux pans de sa redingotte, sur la poitrine, sur le dos, aux deux bras, figurés par des manches à balai et jusque à la culotte même, dont dépassait le mouchoir de soie.

Gaspard Mourier était commodément installé dans un fauteuil, tout près de l'épouvantail en chambre.

A sa droite, se tenait le père Carousse, le joyeux chiffonnier que nous avons vu apporter nuitamment, à la villa de Mme de Bellancy, la lettre à lui dictée, dans son cachot, par Ravaillac, le tueur de femme, attendant l'heure de son exécution dans sa propre cellule.

Le père Carousse n'était pas encoré si pris de boisson que la nuit où nous avons fait son agréable connaissance. Mais on n'aurait pu dire, aussi, qu'il fut complètement à jeun, chose que de mémoire d'homme ne lui était encore jamais arrivé.

Le père Carousse se trouvait tout simplement un peu éméché, situation particulièrement agréable et qui pousse les plus taciturnes aux épanchements.

Entre ses lèvres gonflées, comme celles de tous les ivrognes, se balançait un brûle-gueule dont, de temps à autre, il tirait d'épaisses et acres bouffée de tabac.

Carousse assistait avec un vif intérêt à la leçon, donnée à l'un de ses élèves par son ami Gaspard Mourier, que lui-même avait initié, autrefois, à tous les secrets de l'art.

Cet élève, c'était le petit André, le fils chéri du capitaine Dreyfus,

Ce malheureux enfant, arraché à sa famille et arrivé, par une succession de circonstances, bien connues de nos lecteurs, dans ce séminaire du crime et du vice, ce malheureux enfant, disons-nous, était dressé, depuis un mois, à peu près, au difficile métier de pick-pocket.

Mourier lui inculquait, à coups de cravache, le tour de main voulu pour détrousser les passants, sans qu'ils s'en aperçoivent, à la faveur d'un mouvement de presse ou de cohue.

— Le vol à la tire, déclara le docte professeur, le vol à la tire constitue l'A B C D du métier, pour un voleur de véritable marque. Celui-là, seul, qui y a acquis une certaine virtuosité, peut se lancer dans des entreprises d'un ordre plus relevé. C'es en s'y rompant de bonne heure qu'on acquiert la dextérité, je dirai le doigté nécessaire pour profiter de l'occasion, quelle qu'elle soit et ou qu'elle se présente. Tous nous avons commencé par là, n'est-il pas vrai, père Carousse?

— Je suis absolument de ton avis, mon cher Gaspard, répondit d'une voix pâteuse, le vieux chiffonnier. Avant que ce maudit tremblement ne me prit aux mains, personne n'aurait pu me damer le pion à ce petit jeu là, si ce n'est toi, Mourier, notre maître à tous et le roi des voleurs.

Gaspard Mourier, agréablement flatté dans son orgeuil professionnel, sourit d'un air satisfait.

— Un jeu, as-tu dit? Oui, vraiment, et qui plus est, un jeu l'enfant. Regarde moi ce gamin — et de sa cravache tendue, il montrait le pauvre enfant, qui se tenait debout, devant lui, les yeux baissés. — Avec cette figure-là, cet air de petit saint, ce yeux de jeune vierge venant d'avaler le bon Dieu, il pourrait faire le mouchoir du préfet de police en personne, sans éveiller le moindre soupçon. Pas un agent, auquel il viendrait la pensée d'arrêter le porteur d'un pareil visage. Ce n'est pas le talent qui

lui manque, mais la bonne volonté. Ah ! mon vieux Carousse, il n'y a plus rien à faire de la jeunesse, aujourd'hui.

— A qui le dis-tu ? gémit le vieux chiffonnier. Même les gosses, tout le monde la fait à l'honnêteté. C'est le monde à l'envers, ma parole... le monde à l'envers !

Caroussse ponctua ce regret d'une longue aspiration qui fit grésiller le fond de sa pipe et introduisit dans ses poumons alcoolisés, une notable quantité de fumée brûlante.

— Allons, à la besogne ! cria Mourier, faisant claquer sa cravache, à l'enfant tremblant de peur. Enlève-moi son foulard à ce pante et prends garde que j'entende tinter un seul grelot.

Le petit André essuya de la main son front innocent, baigné de sueur. Ses yeux étaient baignés de larmes. Quoiqu'il n'eut point conscience entière du misérable et criminel apprentissage auquel il se voyait contraint, un inaltérable instinct de droiture lui disant que ce qu'il réclamait de lui, Gaspard Mourier était honteux et indigne.

Le professeur dut renouveler son appel et faire de nouveau siffler sa cravache, pour qu'il se résignât à obéir.

Ainsi qu'on le lui avait appris, il commença par reculer de quelques pas. Puis, imprimant à son doux visage, l'expression le plus candide possible — et cela ne devait pas lui être bien difficile, hélas ! — il se rapprocha, avec un sourire, et en décrivant un demi-cercle, du mannequin, figurant le bourgeois à dévaliser.

Malgré qu'il fut chaussé de gros souliers, il ne faisait pas plus de bruit que s'il eût marché pieds-nus.

— Va bien ! approuva le père Carousse. Premières règles du jeu : minique, légérité, prudence. Il a déjà fort bien saisi ça, le gamin.

Gaspard Mourier lança à son ami un coup d'œil impérieux, lui commandant le silence, Il ne convenait point de compromettre par de banals commentaires l'importance d'un pareil enseignement.

A présent, il allait s'agir du point capital.

André se trouvait derrière le mannequin.

Il courba légèrement son torse amaigri, de façon à conserver le fil d'applomb de l'œil au pied droit, en soulevant le pied gauche de quelques pouces, en une attitude de fuite commencée.

Puis, avançant sa main mignonne avec des précautions infinies, il saisit le bout du foulard et l'attira insensiblement à lui.

Déjà les trois quarts du mouchoir de soie étaient sortis, lorsque la main de l'enfant fut agitée d'un tremblement convulsif. Il tira plus vite mais si doucement, encore, qu'un grelot, seulement, un seul, tinta faiblement.

— Maladroit ! cria Gaspard, en sautant hors de son fauteuil.

André recula plus pâle qu'un petit cadavre.

— Ne me battez pas ! Ne me battez pas ! supplia-t-il, les deux mains étendues. Je ferai mieux... mieux... mieux...

Mais le cruel professeur ne demandait pas mieux, probablement que de donner cours à ses « besoins de brutalité ».

D'un coup de poing il envoya rouler sur le sol l'enfant, exposé sans défense et même « recommandé » à ses sévices. Il fit siffler sa cravache et se mit à battre à toute volée le petit André, sanglottant et se tordant de douleur.

— De la pitié pour toi ? hurla Gaspard Mourier. Ils demandent tous pitié, ces sacrés momes ! Mais arriver à un certain degré d'entrainement, s'assimiler le mécanisme classique et rapporter de l'argent, ils sont bien trop fainéants pour cela !... Maudit petit crève-faim, est-ce que je devrais donc te nourrir à l'œil ?

— Je ne demanderai plus rien à manger ! cria l'enfant, je mourrai de faim, mais ne me battez pas!

Ces paroles portèrent à son comble la rage du bourreau.

— Tu veux mourir de faim ! cria-t-il. Petit serpent, cela te ressemble bien ! Après avoir mangé mon pain pendant tant de semaines, tu voudrais me tourner le dos et mourir tranquillement ? Mais ça ne fait pas mon compte, à moi ! Tu me rapporteras de

l'argent, nom de Dieu ! parceque je le veux, parceque je le veux, entends-tu ? Sinon, je te chasserai à coups de fouet, l'âme de ta sale petite carcasse !

Et il levait de nouveau sa cravache sur l'enfant, étendu frissonnant sur le plancher, lorsque le père Carousse lui arrêta le bras.

— Il en a assez, intervint l'ivrogne. L'excès en tout en un défaut. Veux-tu tuer ce gosse là, qui se tient à peine sur ses jeunes quilles ? Ami Gaspard, ce n'est point là la méthode dont j'ai usé à ton regard. Essayons encore par la douceur et tu verras que ça va marcher tout seul.

— Parbleu ! grommela Gaspard, lorsque la machine est graissée ça doit bien finir par aller !

Le brigand reprit place dans son fauteuil, soufflant et s'essuyant le front, comme s'il accomplissait une lourde tâche, dont l'humanité tout entière aurait dû lui avoir de l'obligation.

Le petit André s'était relevé. Il était si faible et son corps était tellement meurtri de coups, qu'à peine il pouvait encore se soutenir.

Le père Carousse sortit une bouteille de sa poche et lui dit :

— Bois un coup, mon fiston. Ceci va te rendre du cœur aux jambes.

Et le petit André but.

Il n'aurait plus osé se risquer à désobéir.

Bien que brûlé et mordu par l'ardent alcool, il en absorba une pleine gorgée.

Le père Carousse ne laissa point passer une si belle occasion de vider la bouteille à moitié, à la prospérité de la maison Gaspard Mourier et « compagnie. »

Et, Gaspard, lui-même, ne dédaigna point de lui rendre sa politesse, en avalant le reste, à la santé de père Carousse, le vétéran et doyen de la glorieuse armée des voleurs parisiens,

l'initiateur, le héros et l'exemple de la haute et basse pègre parisiennes.

La politesse française ne perd jamais ses droits.

Après cet échange de toasts laudatifs, les exercices reprirent, et, cette fois, André se montra plus « appliqué. »

A trois reprises, il « fit » le mouchoir du mannequin sonnant, sans faire tinter ses grelots.

De ce triple chef, il s'attira l'approbation sincère du père Carousse, et même le sévère Gaspard Mourier daigna convenir qu'on pouvait encore espérer de retirer honneur et profit d'un pareil sujet.

Lorsqu'un mannequin femme, aux grandes jupes, eut remplacé l'épouvantail masculin, André sortit également avec distinction de l'épreuve. Cette fois, ce n'était plus d'un foulard qu'il s'agissait, mais d'un porte-monnaie dissimulé au fin fond d'une poche plus ou moins secrète.

En conséquence de l'heureux résultat de la leçon, il fut décidé que, dès le lendemain, André serait admis à faire ses premières armes.

Mais comme il aurait été trop chaceux de l'abandonner à lui-même et Mourier en prévision d'une attaque, qu'il sentait venir, jugeant imprudent de s'aventurer au dehors, le père Carousse fut chargé d'assister aux débuts de néophite et de faire travailler André sous ses regards compétents.

— Je lui donnerai toutes les instructions voulues, dit l'ivrogne, et pour ce qui concerne la chose principale, s'il lui arrivait malheur, je saurai bien le tirer des griffes des agents.

— Choisissez, surtout, un terrain favorable, recommanda le professeur, un point où la presse soit grande. Rien de mieux pour opérer et pour se tirer des pieds, en cas d'insuccès.

— J'ai déjà tiré mon plan, répondit le père Carousse, d'un air satisfait. Car j'ai encore la caboche solide, mon cher Gaspard, et de nos jours. avec de la tête, on arrive à tout.

Et, se penchant d'un air mystérieux vers son ancien élève, devenu son maître :

— Je mènerai le gosse au Palais de Justice. Il doit s'y dérouler, justement demain, une cause fort intéressante, une de celles-là qui fait accourir la foule et bondir de joie le cœur d'un vrai pick-pocket.

— Et de quoi donc s'agira-t-il, demain, au Palais de Justice? demanda Mourier.

— Comment? Tu n'as pas lu les journaux? On s'y amusera ferme, je te le promets. Il s'agit d'une jeune et belle fille, engagée comme femme de chambre chez une dame de Bellancy.

— Chez Mme de Bellancy? répéta Gaspard, devenu soudain fort attentif.

— Ah! Ah! je gage que tu la connais! s'écria le père Carousse, poussant un éclat de rire qui resremblait fort au cri d'un vieux coq. Mme de Bellancy, voilà un nom qui sonne aristocratiquement. La fière personne qui le porte doit avoir pour sûr du sang bleu dans les veines et pour parrain, un haut peronnage de la cour. Ah, ah! beau parrain! Tu le connaisd'aussi près qu'elle même, cette chère enfant, notre petite Pompadour, d'amour, la fille de la vieille Cazotte, ta respectable sœur!

Mourier poussa du coude l'indiscret vieillard, en lui montrant du coin de l'œil le petit André.

Un pareil secret ne devait être révélé à personne, même aux oreilles distraites d'un enfant.

— C'est bien, c'est bien! dit-il. Dis-moi plutôt ce que cette dame de Bellancy a à faire avec la jeune fille qui passera demain en jugement?

— Ce qu'elle a à faire avec elle? C'est bien simple. Cette jeune fille, qui se nomme Antoinette Verdier — un nom de guerre, probablement — a forcé, de nuit, le secrétaire de Mme de Bellancy... Et forcé, comme l'ait pu faire quelqu'un du

métier. On l'a surprise, munie de rossignols, d'une lanterne sourde et d'un poignard, fraichement aiguisé. Bref, tout ce que comporte un pareil travail. Mais notre Pompadour — je veux dire Mme de Bellancy — ne se laisse pas faire au même. En prévision des visites, elle avait fait garnir, à l'intérieur, ledit secrétaire d'un piège mignon, si bien que lorsque notre ingénue, après avoir ouvert, crut mettre la main sur le magot, elle fut prise comme un rat dans une ratière. C'est pourquoi, elle attrappera probablement, demain, une couple d'années de prison, si les juges ne prennent pas la chose plus au sérieux, à cause du couteau, et ne l'envoient faire un petit tour sous l'Equateur.

— C'est là une excellente idée, dit Gaspard Mourier, j'entends celle d'aller flaner avec le gosse du côté du Palais de Justice. Et maintenant, viens-t-en déjeuner, Carousse, mon ex-maître et vieux complice. Ma femme doit nous avoir fait une omelette au jambon, dont tu me diras des nouvelles, car l'omelette au jambon, vois-tu, c'est le cheval de bataille de Recha.

Le vieux chiffonnier passa avec gourmandise la langue sur les lèvres.

— L'omelette au jambon est l'amie de l'homme, dit-il. Un semblable déjeuner ferait venir l'eau à la bouche d'un roi. Pour moi, toute femme ne sera jamais qu'un fléau domestique, mais je fais une exception pour la tienne que je proclame la perle des ménagères, bien qu'elle appartienne à la race d'Israël. A propos, est-ce que tu vois encore, parfois, ton respectable beau-père, au nez tordu, le sieur Salomon Bénas?

— Nous sommes chien et chat ensemble, répondit le professeur en malfaisance. Mais j'espère bien que le vieux drôle crêvera bientôt en nous laissant une jolie fortune. En doit-il avoir entassé de ces écus, avec ses trente six métiers du diable. Et comme son digne fils, le bossu Pitou a disparu de la circulation, ma femme reste, en fait, sa seule et unique héritière.

— Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir

par terre, dit sententieusement l'ivrogne. Ce Salomon Bénas vivra plus de cent quatre vingt ans, car il a, dit-il, trouvé dans le Talmud, le moyen secret, employé par Abraham pour prolonger indéfiniment son existence et pour rendre enceinte d'Isaac, sa femme légitime Sarah, alors qu'elle avait elle-même près de cent ans. M'est avis que si tu ne coupes point le cou à ton Mathusalem de beau père, tu attendras son héritage encore longtemps.

Gaspard Mourier se leva lentement et regarda le vieux chiffonnier avec une expression étrange dans les yeux.

— Tu estime donc que le secret d'Abraham ne protège point son détenteur contre le danger d'avoir la gorge coupée, demanda-t-il, avec un rire farouche. Il nous faudra échanger quelques mots à ce sujet là, mon vieux Carousse. Pour le moment allons déjeûner. Comme nous serons seuls, avec la vieille, nous pourrons nous déboutonner plus complètement.

Les deux gredin quittèrent la chambre.

Sitôt qu'ils eurent disparu, le petit André se glissa dehors.

D'un pas léger, il s'engagea dans l'étroit escalier menant au grenier, ou Gaspard Mourier faisait coucher ses élèves.

Le jeune Prunelle s'y trouvait en ce moment. Depuis quinze jours, l'enfant était mortellement malade. Les mauvais traitements, auxquels plus que tous les autres pensionnaires il se voyait journellement exposé, l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture, l'amère tristesse dont il était rongé, avait porté à sa faible santé une atteinte décisive. Sous la cravache de son impitoyable bourreau, il lui avait pris une toux, suivie de crachements de sang qui ne s'étaient plus arrêtés, depuis.

Peu à peu, le malheureux Prunelle, avait craché ses poumons. Mais loin qu'un médecin fut appelé pour examiner son état, il était privé des soins les plus élémentaires.

Seul, ses petits amis, Maurice et André s'inquiétaient du

pauvre malade et s'employaient pour lui, dans la mesure de leurs forces et de leurs moyens.

Comme Maurice était obligé de sortir, le jour durant, André tenait compagnie à Prunelle jusqu'au soir et, aussitôt rentré, Maurice le relevait pour toute la durée de la nuit.

Hélas ! pour soulager les souffrance du malade et pour soutenir sa vie qui s'en allait, pour la première fois l'honnête Maurice avait enfreint l'engagement sacré qu'il avait pris vis à vis de lui même.

Maurice avait volé.

Il avait commencé par dérober chez un pharmacien une bouteille de vin fortifiant pour que l'enfant malade pût réparer, de temps à autre, ses forces par une gorgée du tonique liquide.

A partir de ce moment, tous les soirs il apporta en cachette quelque chose pour Prunelle, du chocolat, un gâteau, des fruits, de la viande hâchée, dérobés par lui au marché ou aux étalages des épiceries.

Et jamais, le petit voleur par dévouement fraternel, n'en réservait rien pour lui-même.

— Il faut te remettre, avant tout, disait-il, c'est là l'essentiel. Je suis bien devenu un voleur comme les autres, mais si je vole ce n'est ni pour moi, ni pour Mourier, c'est pour toi, qu'on laisserait mourir, sans nous, comme un pauvre petit chien. Et je suis certain que le bon Dieu me pardonne.

Lorsque André fut parvenu au grenier, servant de dortoir commun, il se dirigea sur la pointe de pieds vers la paillasse du pauvre Prunelle.

Il ne voulait point réveiller son ami, au cas où il dormirait. Mais Prunelle ne dormait pas.

Il tendit les deux mains vers André, découvrant ses maigres bras, visibles sous les restes d'une grossière chemise de toile en lambeaux.

Ses bras ! Deux bâtons plutôt.

Les os en apparaissaient sous une mince bande de chair et la peau, devenues transparentes.

Il en était ainsi de tout le corps de l'enfant.

En quelques semaines, la cruelle phtysie avait eu raison de sa frêle jeunesse. Son crâne semblait extraordinairement réduit et faisait paraitre plus grandes ses oreilles distendues, et d'un ton de cire qui avait gagné les tempes et les joues.

Dans cette tête, aussi décharnée qu'un crâne d'anatomie, le yeux enfoncés et brillant d'un flamme fiévreuse, faisaient l'effet de deux perles mouvantes.

— Te voilà enfin, cher petit ami! dit Prunelle d'une voix faible. Ah! tout à l'heure, j'ai eu si grand peur, tout seul! Tou d'un coup, je ne parvenais plus à reprendre haleine et je rêvai que Gaspard Mourier me serrait le cou de ses larges mains!

André s'assit tristement près de la paillasse et ramena la couverture sur les bras de son malheureux camarade.

Un frisson lui courut dans les membres. Sur cette couverture, il avait remarqué encore des taches de sang.

— Est-ce qu'il t'a encore battu? demanda Prunelle, au bou d'un instant.

André inclina la tête, en signe d'affirmation.

Prunelle réfléchit quelques minutes et dit:

— Est-ce que tu crois qu'au Ciel on bat aussi les enfants, André?

— Non, très certainement, affirma André. Le bon Dieu est bien trop bon pour le permettre.

Une lueur brilla dans les yeux du malade.

— J'irai bientôt vers le bon Dieu, dit-il. Ah! Albert et Bruno m'ont fait si grand peur, hier soir! Ils ont voulu me persuader que toutes ces histoires du Ciel et d'Anges, et d'enfants sages, assis aux pieds de notre Seigneur, ne sont que « de pures blagues » Et sais-tu ce qu'ils disaient encor ?

André secoua la tête.

— Ils prétendaient qu'on ne ressortait plus jamais du tombeau, une fois que le fossoyeur vous y avait couché. Alors, arrivent les vers de terre qui nous rongent jusqu'à ce qu'il ne reste de nous qu'un petit tas d'ordure... Voilà ce qu'ils disaient, André.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria André avec feu. Il y a vraiment un bon Dieu, et qui s'est bien conduit sur la terre, est admis au Ciel, où il devient un ange, et chante de beaux cantiques, toute la journée, avec les autres anges, ses compagnons.

— Qui t'a dit cela, André.

— Ma maman.

— Ta maman était certainement bien douce et bien bonne.

A ces dernières paroles, les deux enfants se mirent à pleurer.

André se courba et le petit malade se souleva sur sa couche. Et pendant quelques minutes ils se tinrent tendrement embrassés.

Puis, le malheureux Prunelle retomba, sans force, sur son oreiller souillé.

— Moi, aussi, j'ai eu une mère, dit-il. Et elle était si bonne pour moi ! Toute la journée, elle cousait, cousait, pour gagner de quoi nous avoir du pain. N'est-il pas vrai, André, que tout enfant a eu une mère ?

— Je n'en sais rien, répondit André, mais je pense bien qu'il en est ainsi.

— Mais tout le monde n'a pas un père, continua Prunelle. Non, il y a des enfants qui n'en ont pas. Moi, par exemple, je n'en ai jamais eu. Lorsque je demandais à ma mère si je n'avai pas, moi aussi, un papa, comme les autres enfants du voisinage elle se mettait à pleurer amèrement, me prenait sur ses genoux et me pressait si fort contre sa poitrine que j'en avais presque la respiration coupée. Et je l'entendais murmurer, à travers ses sanglots : « Pauvre enfant, tu n'as point de père ! » — « Pour quoi pas ? » Et écoute, André, ce qu'elle me répondait : — « Les enfants qui n'ont pas de père, le Seigneur leur en tient lieu. »

L'enfant soupira :

— Et vois-tu bien, reprit-il, réunissant les dernières forces de sa pauvre poitrine, épuisée par un si long discours, vois-tu bien, s'il faut que je meurre, je m'en irai retrouver mon père qui est au ciel.

Un terrible accès de toux le prit et le secoua si rudement que ses yeux lui sortaient de la tête.

André, effrayé, courut à la porte pour appeler au secours.

— Reste, hâleta le petit malade. Reste, André. Voilà que ça passe !

L'enfant retourna près du malade.

— Je veux te raconter encore, reprit le pauvre Prunelle lorsqu'il fut un peu remis, comment je suis arrivé dans cette horrible maison...

André prêta l'oreille.

— Un jour, ma mère se mit à tousser aussi, et si fort, qu'elle vomit tout un flot du sang, comme je l'ai fait tout à l'heure, avant que tu ne revins.

André lui prit la main.

— Lorsque ma mère vit cela, elle tomba à genoux, sur le carreau, joignit les mains et les leva au ciel en s'écriant : — « O Dieu du ciel, que deviendra mon pauvre enfant ? Alors, chaque jour, elle se mit à écrire de longues lettres, sans que jamais il ne lui en arrivât une... Enfin, un jour, ou plutôt un matin, des voisins entrèrent dans notre chambre, parcequ'ils n'avaient pas vu ma mère depuis longtemps. Ils allèrent à son lit et me dirent : « Imbécile d'enfant, est-ce que tu n'as pas vu que ta mère est morte ! »

— Oh ! murmura André.

— Le même jour, un homme, vêtu d'un paletot fourré, avec un haut chapeau à cocarde et des gants blancs, parut dans la chambre. J'entendis les voisins se dirent entre eux ; « C'est le valet de chambre du fameux comte ». Il me donna un plein

sac de bonbons, si bien que je me sentis plein d'amitié pour lui... Tu comprends cela, André ?

— Oui, répondit l'enfant.

— Il paya l'argent que restait dû au propriétaire et je l'entendis dire qu'il se chargeait de tous les frais de l'enterrement. Alors, une voisine me lava, ce dont j'avais grand besoin, me revêtit de mes habits des dimanches et me dit d'aller avec le beau monsieur au sac de bonbons. J'étais bien fier, de marcher dans la rue avec un laquai à cocarde... et les enfants du voisinage me regardaient d'un œil d'envie. Mais j'aurais beaucoup mieux fait de ne pas le suivre, car c'est ici qu'il m'amena... ici... dans cette maison... Il me promit... de revenir... Mais il n'est jamais... revenu !... Ah ! je suis si las, si las !

Et Prunelle, laissant aller la tête sur son oreiller, ferma les yeux et presque aussitôt s'endormit.

André resta assis à son chevet, ne remuant point de peur de le réveiller.

De la pièce où Gaspard Mourier et le père Carousse étaient à déjeuner, montait le bruit des verres choqués joyeusement, des fourchettes et des couteaux, faisant résonner la faïence et, de temps à autre, un rire grossier, saluant probablement des propos plus grossier encore.

Et l'enfant blond, assis au chevet de son ami mourant, se ramassait avec terreur, lorsque la joie d'en bas se manifestait avec plus de brutalité, et il jettait sur le pauvre Prunelle des regards d'angoisse, craignant de le voir se réveiller en sursaut.

— Des étoiles d'or ! murmurait, cependant le petit malade, levant vers le toit ses yeux dilatés par la fièvre. Voici venir les anges, avec leurs ailes blanches et leurs couronnes d'or. Comme il fait clair et beau... Et puis, ils chantent. Oh ! les jolies chansons ! Ils chantent, ils chantent !

En bas, maintenant, sonnait la voix caverneuse du père Carousse.

Il beuglait une chanson obscène, reprise en chœur par Gaspard Mourier et la belle Recha. Et au dernier refrain, ce fut un fracas nouveau, comme si les convives eussent cassé de plaisir leurs verres contre la muraille.

Le pauvre petit malade, à ce tapage infernal, s'était redressé sur son séant. Il ouvrit les bras et un grouillement se fit entendre dans sa poitrine rentrée.

André distingua quelques mots, seulement :

— Père ! Père ! Je vais avoir, moi aussi, un père !...

Du pâle et maigre visage, émanait maintenant un doux rayonnement.

Prunelle retomba doucement sur sa couche, les yeux clos, la bouche entrouverte. Il dormait...

Du moins, c'est ce que crut le petit André, qui se reprit à retenir son haleine pour ne point troubler ce précieux repos.

Combien il fut heureux de voir le sommeil de son ami se prolonger pendant plus de deux heures ?

— Le sommeil fortifie, avait dit Récha, la femme de Gaspard Mourier, la seule, avec Maurice et André, dans cette maison où le mot de pitié était inconnu, qui se préoccupât de temps à autre du malade.

Combien Prunelle se réveillerait bien portant et fort, après un pareil somme !

La porte s'ouvrit doucement et Maurice se glissa à pas de loup dans le grenier.

D'une main, il tenait ses souliers, pour ne point éveiller l'attention de Gaspard Mourier, à l'insu duquel il avait réussi à rentrer dans la maison, et de l'autre un petit bouquet de roses blanches.

— Comment va Prunelle ? demanda-t-il à voix basse, arrêté sur le seuil.

— Mieux, beaucoup mieux, répondit André en se levant pour aller, sur la pointe des pieds à la rencontre de Maurice. Oh! quel beau bouquet tu as là!

— Je l'ai volé! répondit Maurice d'une voix rude. En passant devant l'étal d'une fleuriste, j'ai vu ces roses. Et il me revint à la pensée d'avoir entendu récemment Prunelle s'écrier : « Ah! si je pouvais seulement une fois encore voir des fleurs. » Alors, je me suis emparé de celles-ci et j'ai pris la fuite. Lorsque le vieux s'apercevra que je suis rentré avant l'heure, il me battra comme plâtre. Mais je n'y tenais plus... Quelque chose me chassait par ici... Une agitation, une inquiétude, je ne saurais te dire quoi!... Mais viens, André, nous allons tout doucement déposer ces roses sur le lit de notre pauvre Prunelle.

— Oui, dit André, là où il y a ces vilaines tâches de sang.

— Qu'il sera content, en se réveillant, de voir ces belles fleurs! s'écria Maurice.

La main dans la main, et sans faire plus de bruit que deux souris, ils allèrent au grabat du petit malade.

— Regarde comme il dort profondément, dit avec satisfaction André.

Maurice retint à grand peine un cri d'effroi.

Il se pencha sur son ami et, lorsqu'il eut longuement regardé son pâle visage, il fondit en larmes amères et brûlantes.

— Il est mort! dit-il à travers ses sanglots. Mon pauvre et bon Prunelle est mort.

Les roses échappèrent à sa main tremblante. Elle allèrent rouler sur la poitrine de l'enfant mort, où elles s'arrêtèrent.

Maurice et André se jettèrent à genoux près du cadavre.

Ils joignirent les mains et Maurice, à voix haute, récita un pater.

André se tourna vers lui et, doucement :

— Il ne faut pas pleurer sur lui, dit-il avec un triste sourire.

Notre ami Prunelle est bien heureux maintenant, car il a rejoint son père !

La porte de la maison retomba avec fracas sur le père Carousse, qui, bronchant et chancelant, s'en allait dans un complet état d'ivresse.

Et, pendant que, dans leur grenier, les deux enfants priaient à côté de leur ami expiré, il purent entendre les échos de son immonde chanson, s'élever sur la route, saluée des éclats de rire moqueurs de quelques rares passants.

LXXVIII

Un voleur de sept ans

— Ne me retenez pas, Mathieu, laissez-moi faire mon devoir.

— Mais Lucie, réfléchissez...

— J'ai trop longtemps réfléchi. Je sais que ce que veux faire aujourd'hui ne peut apporter aucun bien à la cause de mon pauvre Alfred. Je sais que je risque d'être considérée comme complice de la pauvre Georgette et, peut-être, chargée d'une partie de son acte, partager sa condamnation... Mais toutes ces considérations doivent disparaitre devant cette seule pensée, Mathieu, qu'une fille innocente souffre pour nous. Je veux porter secours à Georgette et je la secourrai. Je paraîtrai aujourd'hui devant ses juges et je leur crierai...

Mathieu Dreyfus saisit la main de sa belle-sœur, qui se trouvait dans un état extraordinaire de surexcitation. Il con-

traignit, avec une douce violence, sa belle-sœur à s'asseoir et à l'écouter.

Puis il alluma un cigare, pour se rappeler lui même au calme dont il avait autant besoin que Lucie, car il était loin de posséder le sang-froid qu'il affectait au prix des plus grands efforts.

Les mains derrière le dos, il se promena pendant quelques minutes par l'appartement.

Puis, il revint vers sa belle-sœur et, se tenant debout devant elle!

— Il est vrai, dit-il, que Georgette n'a fait qu'obéir à nos inspirations, en pénétrant sous un faux nom et comme femme de chambre dans la maison de cette madame de Bellancy.

Moi-même je lui ai fourni les instruments, à bon droit suspects, qu'on a retrouvés auprès d'elle, fausses clefs, lanterne sourde, poignard... Pénétrée d'un dévouement sans limites pour notre cause, elle a forcé le secrétaire de Mme de Bellancy, pour s'emparer d'une lettre pouvant témoigner puissamment contre ce démon d'Esterhazy et sa maîtresse... Et loin de réussir dans cette tentative hardie elle s'est vue surprendre sur le fait... On l'a arrêtée, trainée en prison et, aujourd'hui, même, elle passera en jugement.

Tout cela est horriblement triste et la pensée que nous sommes cause de tout me pèse comme du plomb sur le cœur.,. Mais le sort de Georgette devient, dès à présent, le notre et si, aujourdhui, de par l'arrêt de ses juges, elle se voit deshonorée, aux yeux du monde, nous l'aimerons, nous et nous l'honorerons à l'égal d'une sœur, et je saurai sauvegarder brillamment son avenir, pour ce qui concerne le côté financier.

A quoi servirait-il, Lucie, de nous sacrifier avec elle? Il nous serait impossible de produire aucune preuve réelle contre le comte et sa détestable complice...

On nous considèrera donc simplement comme les inspirateurs d'un vol injustifiable et comme actuellemeut, en France, le nom

de Dreyfus est déjà cloué au pilori, nos ennemis, que dis-je, tous ceux, hélas! qui croient Alfred coupable, saisiront avec une cruelle joie l'occasion de le traîner un peu plus dans la boue...

Le ministère public requerra contre nous une forte peine et peut-être serons-nous condamnés à la prison! Et alors, votre malheureux époux, mon frère sera bel et bien à jamais perdu!

Il ne vous sera plus possible de rien faire pour lui, devenus suspects nous-mêmes aux yeux les plus indulgents! Et notre pauvre petit André? Pourrons-nous espérer encore de retrouver ses traces, privés à notre tour de la liberté? Tout cela n'empêchera point la pauvre Georgette d'être condamnée, et peut-être sa peine sera-t-elle rendue plus lourde, si elle est convaincue de n'avoir agi que sous la pression de l'odieuse famille Dreyfus!... Que pouvez-vous objecter à cela, ma chère Lucie? Rien, n'est-ce pas!... Mais attendez... Pour achever de vous convaincre, pour vous bien persuader que la seule attitude à conserver pour ce qui nous concerne, c'est le silence, je vais vous communiquer une lettre que Georgette nous a écrite, du fond de sa prison... Maître Labori, l'excellent avocat, auquel j'ai confié le soin de sa défense, et qui a visité si souvent notre malheureux ami, dans sa cellule, l'a reçue en secret et s'est chargé de nous l faire parvenir en mains propres.

— Une lettre de Georgette! s'écria Lucie. Oh! faites voir!

Mathieu Dreyfus prit dans la poche de son gilet, un papier finement tournée en forme de cigarette. Il le déroula et le fit voir à sa belle-sœur.

Le papier ne contenait que quelques lignes, écrites au crayon.

Mathieu en donna lecture à Lucie.

Voici comment était conçu le billet de Georgette :

« Je souffre horriblement. Mais je souffrirais mille fois davan-



La maîtresse du sinistre major avait introduit l'ivrogne dans son boudoir

tage si votre nom devait en quoi que ce soit intervenir dans mon procès.

« La conscience de me dévouer pour vous et pour le noble martyr, qui languit loin du pays natal, sur un rocher aride, est la seule chose qui me reconforte et me console en mon infortune imméritée.

« Je vous en conjure, laissez aller les choses. Qu'importe que le monde me considère comme une voleuse et que je finisse mes jours dans une maison de détention ? Quand même on me remettrait en liberté, je ne pourrais plus jamais recouvrer le bonheur, car... il n'y a qu'un aux yeux duquel je désirerais rester pure et sans tâche... Et cet homme est indifférent sur mon sort!

« Encore une fois, et je vous le jure devant Dieu, je nierai opiniâtrement avoir eu le moindre rapport avec vous, si même vous faisiez la folie de vous dénoncer à la justice.

« Il suffit d'une seule victime, dans l'infortune où m'entraîne la fatalité.

« Adieu donc, et gardez un bon souvenir de votre malheureuse

« ANTOINETTE VERDIER. »

Mathieu et Lucie se regardèrent avec émotion.

— Quelle noblesse dans cette âme ! s'écria le premier.

— Qu'on dise encore, ajouta Lucie en pleurant, qu'en notre siècle, tant décrié, il n'existe plus de natures éprises d'idéal et de sainte abnégation ! Non, la race n'est pas déchue. Mais il faut compter avec le peuple pour la trouver.

Mathieu brûla soigneusement le billet de Georgette à la flamme du foyer.

— Et maintenant, Lucie, dit-il à sa belle-sœur, voulez-vous encore nous découvrir et nous perdre tous alors qu'elle demande à supporter, seule, les responsabilités de son sublime dévouement ? Croyez-moi, Georgette nous a indiqué elle-même la seule voie à suivre. Pour être en liberté, souffrons-nous moins que la pauvre fille jetée en prison ? Mais il nous faut dompter notre

douleur. Nous n'avons pas le droit de penser à nous mêmes, mais seulement à la sainte et dangereuse tâche pour laquelle elle s'est librement exposée. C'est à cette tâche qu'il nous faut vouer tous nos efforts, tout sacrifier, peines, fortunes, existences. Nous devons la liberté et la réhabilitation à notre infortuné martyr de l'Ile du Diable.

Mathieu quitta la chambre, profondément ému et, quelques minutes après, Lucie le vit aussi sortir de l'hôtel.

Restée seule, elle s'assit à la croisée donnant sur son balcon, cherchant à donner un autre cours à ses pensées, en s'appliquant à quelque ouvrage de main.

Mais ce moyen ne lui réussit point. A chaque instant ses yeux se dirigeaient vers le cadran de la riche pendule, posée sur la cheminée en marbre noir.

Chose étrange ! Lorsque notre âme est dominée par quelque forte émotion, nos regards sont instinctivement attirés vers l'aiguille, indicatrice de l'heure, comme s'ils espéraient pouvoir hâter ou retarder sa course, suivant que l'évènement attendu doit être favorable ou fatal.

Vain et puéril espoir !

Le temps eût-il aux ailes des poids aussi lourds que le globe que nous habitons, il poursuivrait toujours sa course inexorable en nous entraînant après lui.

Lucie regardait donc l'heure, et chaque minute qui s'écoulait lui montrait Georgette plus rapprochée d'un affreux dénouement.

Il était dix heures moins vingt. Maintenant, la salle du tribunal devait être encombrée de curieux, mis en émoi par les articles consacrés par les journaux à la jolie voleuse.

Dix heures moins dix ! Peut-être Georgette était-elle déjà devant ses juges ? Comme elle devait souffrir ! Combien devaient la brûler les regards braqués sur elle !

Avec quels sentiments de désespoir et d'intérieure révolte

devait-elle avoir pris place sur le banc des accusés, où, avant elle, s'étaient assis les plus immondes malfaiteurs !

Elle, traitée comme une voleuse, elle, la pure, la loyale vierge, pénétrée de son innocence, consciente de son rôle d'héroïne et de volontaire martyre !

Lucie soupira avec effort. L'ouvrage, auquel elle avait vainement tâché de se mettre, lui glissa des mains et roula à ses pieds.

La jeune et digne épouse du capitaine Dreyfus jeta devant elle un regard éperdu.

La noblesse de son âme lui faisait s'indigner contre cette acceptation d'un sacrifice, où il s'en allait de l'honneur d'un innocent, à jamais anéanti et souillé.

Dix coups vibrèrent, nettement espacés, sur le timbre d'argent de la pendule.

Dix heures, déjà !

Les débats devaient être commencés.

Lucie fut envahie par un chaos d'idées tumultueuses et son imagination surexcitée lui représentait au vif les moindres phases du procès.

Elle entendait l'organe du ministère public donner lecture de l'acte d'accusation.

Le sévère magistrat mettait une grande conviction dans son débit. Tous ses chefs-d'accusation étaient si fermement établis que la pauvre Georgette n'en pouvait rien réfuter, ni nier.

Prise en flagrant délit de vol avec effraction, arrêtée, mise en jugement, à jamais flétrie par un arret rigoureux !

Et personne, personne pour défendre l'honneur de l'accusée. Personne pour combattre les charges accumulées contre elle ?... Personne pour démontrer, clair comme le jour, aux membres du jury, que cette jeune fille était pure comme un ange, que le bien d'autrui avait toujours été chose sacrée pour elle, que jamais...

Lucie se redressa vivement. Son cœur battait impétueusement dans sa poitrine et son sein se soulevait avec violence.

— Non, mille fois non ! s'écria-t-elle. Je ne permettrai point cela, je ne le souffrirai pas ! Je refuse ce sacrifice au dessus des forces humaines. Je ne le veux pas, car il rongerait éternellement mon âme comme un cancer dévorant. Je ne veux point que d'autres, que nous mêmes, soient compris dans le malheur qui nous frappe ! Je dois la sauver, la soustraire à la maison de correction qui l'attend !

Lucie parcourait à grand pas l'appartement.

— Comment pourrais-je encore un seul instant nourrir l'espoir, continua la jeune femme avec une agitation croissante, que l'innocence de mon malheureux époux soit jamais remise en lumière, si je souffre, muette, que l'innocence d'une pauvre fille soi foulée aux pieds, pour nous, pour assurer notre repos et notre sécurité ? Que Mathieu me blame et me condamne, mais, cette fois, je ne suis plus d'accord avec lui. Je ne veux point agir d'après les calculs de sa froide raison, mais d'après les inspirations de ma conscience et de mon cœur. On peut taxer de faiblesse le cœur d'une femme, mais en bien des circonstances il discerne mieux le droit chemin que le cœur orgueilleux et circonspect de l'homme.

Les regards de Lucie, cherchèrent de nouveau la pendule.

— Plus d'hésitations, ni de retards ! Il en est temps encore. Je cours au Palais de Justice, où je parlerai, moi, en faveur d Georgette. Je la déchargerai de son action courageuse et en revendiquerai, à moi seule, toute la responsabilité. Rien ne me fera changer de résolution, rien ne m'arrêtera pour l'exécuter ! Je me sens la force de surmonter ou de briser toutes les entraves que l'on pourrait vouloir m'opposer.

Oui, Lucie avait pris sa résolution et, avec cette indomptable volonté, particulière à beaucoup de femmes, lorsque elles croient

avoir vu luire devant elle la route du devoir, elle procéda, sans plus attendre, à sa réalisation.

En un instant, et sans recourir aux services de sa femme de chambre, elle fut habillée et prête. Un manteau de couleur sombre fut jeté sur ses épaules et ses mains fébriles nouèrent sous son manteau les brides noires d'un chapeau de deuil.

Avait-elle de l'argent sur elle ?

Peut-être lui faudrait-il corrompre quelque huissier, ou tout autre employé du Palais de Justice, pour être admise devant le tribunal.

Elle visita le contenu de son porte-monnaie et, satisfaite de l'examen, le remit dans la poche pratiquée sur le derrière de sa robe.

Cela fait, elle sonna un domestique, lui dit que, probablement, elle ne rentrerait pas pour diner et, le cas échéant, le chargea de l'excuser auprès de Mathieu Dreyfus.

Lorsqu'elle abandonna l'hôtel, elle consulta la montre passée dans sa ceinture.

Il n'était que dix heures et quart.

Une voiture passait à vide, au coin de la rue Fourchambault. Elle l'arrêta et ordonna au cocher de la mener le plus rapidement possible au Palais de Justice.

Mais bien qu'elle eut fait luire aux yeux éblouis de l'automédon un pourboire inusité et que les chevaux courûssent à travers Paris d'un train en désaccord avec tous les règlements, elle trouvait qu'ils n'avançaient pas et sa main battait, impatiente, la glace placée derrière le siège.

Enfin, elle arriva à destination.

L'imposant édifice, où la magistrature parisienne à charge de séparer le bon grain d'avec l'ivraie et où les plus dangereux malfaiteurs de l'Europe défilent, prudemment retranchés du reste de la société, le Palais de Justice se dressa aux regards de Lucie.

Les chevaux s'arrêtèrent, rendus et fumants, et elle sauta précipitamment hors de la voiture, en jetant un louis au cocher.

Mais, oh ! désappointement ! Devant la porte menant à la cour d'assises, se pressait une foule compacte et houleuse. Non seulement on se foulait pour entrer, mais les plus impatients faisaient le coup de poing.

De tous les côtés de Paris, on était accouru pour assister à l'intéressant procès dont depuis quelques jours les journaux du boulevard avaient fait grand bruit.

La curiosité n'était point seulement excitée par la grande beauté de l'accusée qui, jusqu'alors, avait résisté à toutes les instances pour connaître son véritable nom. La personnalité, de Mme de Bellancy, le principal témoin à charge, intriguait fort le public parisien.

On prévoyait d'étranges et tapageuses révélations. Car la soi-disant Antoinette Verdier, accusée de vol, n'était ni plus ni moins que la femme de confiance de ladite dame.

Sans doute, elle trahirait bien de piquants mystères, ayan trait à la maison de son ancienne et galante maîtresse. Par elle, on apprendrait comment Mme de Bellancy s'y prenait pour soutenir le luxe de sa villa, on saurait les nom des gens qui s'y rencontraient et ce qui s'y passait, chaque nuit, jusqu'au point du jour. Car maintenant que l'éveil était donné on s'occupait fort de la Bellancy et de ses clients.

Une cause scandaleuse a d'ordinaire beaucoup plus d'intérêt pour les gens du monde, ou soi-disant, que les plus brillantes solennités théâtrales. Sarah Bernhardt, elle-même, ne pourrait songer à faire concurrence aux escrocs, aux assassins et aux empoisonneurs, qui jouent, au naturel, des drames bien autrement émouvants qu'elle, sur la scène imposante de la cour d'assises.

Et tel n'est point l'avis que des seuls parisiens.

Dans toutes les grandes villes on constate cette malheureuse

tendance qui trahit un des côtés les plus bas et les plus vils de notre féroce humanité.

On se complait dans la chûte profonde de son prochain, on se délecte aux erreurs d'une âme gangrenée et perdue.

Est-il quelque chose de plus odieux et de plus lâche?

Mais il est si doux et si facile, aussi, aux gens du monde, une fois le rideau tombé sur quelque drame où quelque haute comédie judiciaire, mettant parfois en cause l'honneur de plusieurs familles, de se frapper la poitrine, en prenant des mines de pharisiens et s'écriant avec complaisance : — « Nous valons cependant mieux que ces gens là ! »

Oui, vous valez mieux, aussi longtemps que vous jouez serré votre jeu d'intrigues cachées et de brillants dehors. Mais gare que l'œil de la justice ne s'attache sur vos trop habiles mains !

Malheur sur vous, alors ! Malheur !...

Lucie, toute à son idée, tenta de se frayer un chemin à travers la foule pressée et bruyante, afin de parvenir jusqu'à la salle du tribunal. Mais elle ne put même fendre les premières rangées de curieux, massés devant elle.

— Au nom du Ciel, laissez-moi passer ! suppliait-elle. Laissez-moi passer, je vous en supplie !

Mais on n'avait garde de l'écouter et de lui faire place. Tout le monde était bien trop désireux de se pousser soi-même en avant.

— Pour l'amour de Dieu, laissez-moi passer. Il faut, coûte que coûte, que je pénètre dans la salle des assises...

— Et nous donc? ricanèrent quelques mal-élevés.

— J'ai une communication urgente à faire aux juges.

— Pas possible ! Allons, allons, ma belle dame, nous ne coupons pas dans ces ponts là !

— Bonté céleste! Personne ici n'a-t-il donc un peu de cœur. Le sort de l'accusée dépend de ma prompte intervention au procès.

Cependant, ses plus proches voisins commençaient à s'émouvoir. L'émotion et l'angoisse peintes sur le visage de Lucie leur faisait se demander si c'était bien une curiosité sans pudeur qui poussait cette femme pâle et tremblante, à vouloir pénétrer dans la salle du tribunal.

L'un et l'autre se hélant et s'invitant à un peu plus de galanterie, on fit place, enfin, à la pauvre Lucie qui put avancer de quelques pas.

Mais soudain elle se sentit arrêtor par derrière. C'etait comme si une main, peu experte encore, cherchait à s'introduire dans sa poche.

— Un voleur! cria-t-elle. On me vole.

Et en même temps elle se retourna.

— On m'a pris mon porte-monnaie! Et c'est cet enfant!

Mais elle s'arrêta, pâlit, et ses yeux se délatèrent horriblement.

Qui l'eut vue en ce moment, l'aurait cru frappée d'un accès de folie!

. . . .

Le père Carousse avait tenu parole.

Le lendemain du jour où le pauvre Prunelle, délivré de tous ses maux, avait été conduit par les anges auprès de son « père » siégeant au Ciel, il se présentait à l'heure convenue à l'Institut de Gaspard Mourier, afin de prendre le petit André qui devait, enfin, faire ses premières preuves, comme apprenti, dans la respectable corporation des voleurs à la tire.

Le malheureux enfant n'avait guère dormi cette nuit là. Il s'était étendu sur le plancher, à côté du grabat de l'enfant décédé et la terrible impression que produit toujours la mort sur les jeunes imaginations l'avait pour ainsi dire empêché de fermer l'œil.

Vers le matin, seulement, il s'était endormi d'un sommeil fiévreux, bientôt secoué, d'ailleurs, par une main brutale.

Gaspard Mourier était devant lui.

— Est-ce que tu vas prendre l'habitude de faire la grasse matinée ? demanda le cruel professeur. Les autres sont tous à l'ouvrage, depuis longtemps. Mais c'est fini de gouaper, pour toi. Habille-toi vivement et descends au rez-de-chaussée. Le père Carousse est déjà là, à t'attendre.

André obéit en frissonnant.

Il revêtit à la hâte ses haillons et descendit à la cour pour se débarbouiller la figure et les mains à l'eau glacée du puits.

Puis, il arrangea, le mieux qu'il put, de la main, ses cheveux en désordre, car c'était un objet de luxe totalement inconnu qu'un peigne dans la maison de Gaspard Mourier.

Recha, qui parut au seuil de sa cuisine, lui fit signe de venir promptement à elle. La Juive offrit au pauvre petit une tasse de café chaud et un crouton de pain dur, bien que son mari lui eut strictement défendu de donner à déjeuner à André, ce jour là.

— Lorsqu'on a faim. avait-il dit, on n'en vole qu'avec plus d'énergie. Il faut que le petit drôle apprenne à rapporter quelque chose à la niche pour avoir droite à la pâtée.

— Dépêche-toi de boulotter ça, lui murmura Recha à l'oreille, car s'il se doutait de quelque chose, il te battrait comme plâtre et moi, peut-être aussi, par dessus le marché !

André avala précipitamment le café bouillant, au point de lui brûler la langue. Mais il dévora stoïquement sa douleur.

Ayant encore à la main le morceau de pain qu'il devait à la pitié de la Juive, il remonta les escaliers quatre à quatre.

André voulait adresser un dernier adieu à son petit camarade Prunelle car il se doutait, qu'il ne le reverrait plus.

Gaspard Mourier avait commandé, la veille, une simple bière en sapin non rabotté et avait résolu que le corps serait porté au cimetière dans le courant même de la journée.

Pendant qu'il regardait le visage amaigri et blême du jeune martyr, André mordait sur son pain qu'il avalait à moitié mâché et trempé de ses larmes.

Bientôt il en eut fini.

Mourier, resté en bas, s'était remis à jurer et à tempêter, demandant où restait le petit gredin, et s'il fallait qu'il montât pour l'épousseter à coups de cravache.

— Adieu, adieu, mon cher et bon Prunelle ! murmura André. Prie le bon Dieu pour qu'il veuille bien aussi m'appeler auprès de mon papa et de ma maman ! Adieu, Prunelle !... Repose en paix !

L'enfant posa une dernière fois la main sur les yeux, pour jamais éteints, de son petit camarade, quitta à pas lents, le grenier, mais arrivé à l'escalier, le descendit quatre à quatre, comme il l'avait monté.

Le père Carousse l'attendait sur la dernière marche. Le vieux chiffonnier avait cuvé son ivresse de la veille, mais comme, selon son expression, il avait déjà dit sa prière du matin, il se trouvait dans la plus charmante humeur du monde.

— C'est ainsi que le Renard s'en fut en chasse avec le Rat des Champs, s'écria-t-il, puisant à tort et à travers dans le trésor de la fable. Viens, petit. Nous trouverons bien, à nous deux, la pie au nid.

— Et si tes côtes te sont chères, ajouta Gaspard Mourier, de son ton de brutalité ordinaire, songe à travailler proprement... Sinon...

— Il fera merveille, j'en réponds, dit le vieux chiffonnier. Les grelots ne tinteront pas et, ce soir, nous te rapporterons ici un porte-monnaie garni d'une vingtaine de mille francs.

Carousse accompagna sa plaisanterie d'un rire narquois et, prenant l'enfant par la main, se mit en route avec lui.

Encore une huitaine de jours et Noël serait là. Sur la longue

route que suivait l'étrange couple et sur les champs, visibles par échappées, s'étendait une blanche couche de grésil.

— Ça, dit le père Carousse à son pupille d'occasion, c'est tout sucre. Il n'y manque que des raisins secs pour faire un beau gâteau. Si tu te distingues, aujourd'hui, et montres que tu as profité de l'enseignement de ton excellent professeur, ce soir je t'achèterai un pain d'épices, comme tu n'en auras pas vu de ta petite garce de vie.

Tout le long du chemin, le vieil ivrogne s'entretint avec l'enfant et, bien qu'il traitât de choses singulières et tout à fait hors de la portée d'André, celui-ci se sentait plus libre et plus à son aise avec lui qu'il ne l'avait jamais été avec le cruel Gaspard.

Le père Carousse n'était, en réalité, qu'un malfaiteur, placé encore sur le plus humble échelon de la carrière du crime. Mais dans sa corruption profonde — dont il n'était point l'auteur, du reste — il avait conservé un cœur accessible aux beautés de la nature et tendre aux petits enfants.

Il ne sortait de ses lèvres aucune insulte à l'adresse d'André. Tout le long de la route. il chanta, d'une voix joyeuse, quantité de refrains d'écolier, pour réjouir son petit camarade, le défia à la course, et arrivé près d'un terrain vague où la neige, accumulée la veille, n'avait pas eu le temps de fondre, il engagea André à échanger un bombardement en règle.

Ce fut, pour l'enfant, comme le passage subit à une vie nouvelle ou plutôt comme le retour à sa vie d'autrefois. Il lui sembla sortir d'une sombre caverne et s'épanouir joyeux à la clarté du soleil.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur les quais, mais par certains détours familiers au père Carousse.

Aux environs du Palais de Justice, Carousse enfila de nouveau une étroite ruelle et s'arrêta devant une maison, menaçant

ruine, à laquelle était pendue une enseigne, représentant un vidrecome, couleur d'émeraude.

— Au « Verre Vert », murmura-t-il. Une enseigne parlante. C'est ici, mon jeune ami qu'on débite le meilleur casse-poitrine de tout Paris.

Puis, se baissant vers l'enfant, il lui demanda du ton d'un tendre père, pour son rejeton favori :

— N'as-tu pas faim, mon petit ?

— Non, père Carousse, j'ai déjeuné.

— Alors, tu dois avoir soif ?

— Non plus.

— C'est étonnant comme on a peu soif, alors que l'on est jeune ! s'étonna le vieux chiffonnier. A moi la langue me pèle déjà comme si depuis huit jours je n'avais plus boulotté que du hareng. Du reste, le « Verre Vert » est un établissement chic devant lequel on ne pourrait raisonnablement passer sans entrer. Ce serait contre les règles les plus élémentaires du savoir-vivre.

Reprenant la main d'André, il l'entraîna avec lui dans l'assommoir.

Le sombre cabaret était plein d'hommes à l'aspect farouche. Les vagabonds, les mendiants et les voleurs, hôtes ordinaires de cette « fashionable » maison se tenaient debout ou assis devant le comptoir, complété par un buffet étagère à base de bouteilles jaunes, vertes, rouges et autres couleurs, servant à déguiser le même et dévorant alcool.

— Ah ! v'là le père Carousse ! s'écria-t-on de toutes part, à l'entrée du vieil ivrogne, accompagné de son protégé. Vieux cochon, viens-tu ici pour nous assommer de tes calembredaines ?

— Un peu de respect, je vous prie, cria le père Carousse, avec dignité. Est-ce que vous ne voyez pas que je guide les premiers pas dans le monde de mon petit fils ?

Tous se mirent à rire et le « mastroquet », gros homme adipeux, à la figure trouée comme une écumoire, demanda :

— Tu es venu sans doute lui blinder le gosier pour qu'il fasse assaut avec toi, à qui boira le plus et le plus longtemps ?

Le père Carousse se commanda pour lui-même un plein verre de tord-boyau et pour André une prune à l'eau-de-vie, friandise fort prisée, en France, par le beau sexe.

Elle ne parut point déplaire à André, qui avala fort bien sa prune.

Au premier verre absorbé par le vieux chiffonnier en succéda un second, puis plusieurs autres.

Néanmoins il sut résister à la tentative de se « ficher un plumet numéro un » et à mi-chemin, seulement, de l'ivresse, il quitta le tapis-franc avec André.

Cette fois, il se dirigea tout droit vers le Palais de Justice.

Lorsque le vieillard aperçut la foule compacte massée aux entours de l'édifice, il sourit avec complaisance.

— Mon raisonnement était juste, dit-il à André. Je savais qu'il y aurait de la presse en cet endroit et c'est juste ce qu'il nous faut. Maintenant, nous allons choisir judicieusement notre sujet pour ne plus le perdre de vue.

Tout en se rapprochant avec le « gosse », Carousse promena sur la foule son œil compétent.

— Tiens, murmura-t-il, en se courbant vers l'enfant, reluque-moi donc cette belle dame, là-bas, tout de noir habillée et qui nous tourne le dos ?

— Je la vois, répondit André.

— Remarque-tu que sa robe présente, par derrière, une certaine grosseur. C'est l'indice certain que là se trouve sa poche et qu'il y a quelque chose dans cette poche-là.

Le père Carousse suivit pendant quelque temps d'un regard attentif tous les mouvements de la dame en noir.

— Excellent !... Parfait ! murmura-t-il encore. Elle semble très

agitée, il ne sera pas bien difficile de la dépouiller, sans qu'elle s'en doute. Allons, mon gaillard, à l'ouvrage ! Souviens-toi que que tu es le dernier élève de Gaspard Mourier, le roi des voleurs parisiens.

— J'ai peur, répondit l'enfant. Mes mains tremblent et j'ai les pieds engourdis par le froid.

— C'est le trac, le trac ! dit en riant le père Carousse. Tous les grands artistes à leurs débuts connaissent cette fièvre-là. Il en est des voleurs comme des comédiens. Lorsque pour la première fois ils paraissent en public, pas un qui n'ait la venette.

— Je me montrerai maladroit et l'on m'arrêtera...

— Folie ! Il suffira de t'imaginer que tu te trouves encore à l'Institut Mourier et que cette belle dame est un mannequin cousu de sonnettes. En avant, mon garçon. Il faut bien s'y mettre une fois.

Il poussa doucement André devant lui, mais ses mains aussi, tremblaient, et le vieux gredin, encourageant le pauvre enfant au vol, se sentait envahi par une angoisse étrange, comme il n'en avait encore jamais éprouvée.

André pensa à la terrible cravache de son bourreau. Son cœur battit violemment et il sentit sa gorge se serrer.

Cependant il se glissa à la poursuite de la dame et, comme on le lui avait appris, se plaça complètement derrière elle.

Il lui fallait alors trouver la poche. Doucement et avec des précautions infinies, il porta la main vers l'endroit où il supposait devoir la trouver. Il ne s'était point trompé. Sa main rencontra un objet épais et dur, un porte-monnaie probablement.

André jeta un regard défiant sur les gens qui l'entouraient et se pressa encore davantage contre la dame, qui ne se doutait de rien.

Mais en ce moment, une impression étrange s'empara de lui. Il lui sembla que, de cette femme, dont il ne pouvait voir le

visage, mais dans les larges vêtements de laquelle, il se trouvait poussé par la cohue de la foule, se dégageait un parfum qu'il avait senti, déjà.

Des souvenirs, à moitié effacés de son esprit, y reparurent, vagues et inconscients, comme en un rêve.

Et ce rêve le transportait dans la maison où il était né, sur les genoux de sa mère qui l'entourait tendrement de ses bras.

Mais la pensée de la cravache de Gaspard Mourier fit s'évanouir l'illusion bénie.

Il passa vivement la main dans la poche de la dame. Ses doigts rencontrèrent le porte-monnaie et le ramenèrent insensiblement.

— Il ne faut pas que les grelots tintent ! se disait le pauvr enfant.

Mais la presse était devenue plus forte. Quelqu'un le poussa par derrière ; il perdit pied et tira involontairement sur la robe.

Un cri s'éleva au milieu de la foule :

— Un voleur ! On me vole !

La dame se retourna brusquement..

— On m'a pris mon porte-monnaie ! s'écria-t-elle de nouveau ! Et c'est cet enfant !

Mais les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Lucie avait reconnu son fils.

Un moment, elle demeura immobile. Puis elle poussa un cri horrible, déchirant, et tel que la folie, seule, en trouve dans ses plus violents accès.

En elle, tout était changé, le visage, les yeux, la voix.

Il n'était point extraordinaire, hélas ! que l'infortunée Lucie se trouvât soudain transportée aux portes de la démence.

Devant elle, à trois pas à peine, se tenait le fils qu'elle cherchait avec une si cruelle angoisse ; son enfant dont l'image n'avait

cessé d'être présent à son esprit comme celle d'un être pur et innocent comme les anges du Ciel !

Et comment le retrouvait-elle ? Comment revoyait-elle ce fils, son espoir et son orgueil ?

Non, cette rencontre devait être un prestige de l'Enfer !

Il était là, enfin, cet André, son enfant, qu'elle avait si tendrement élevé et choyé, qu'elle avait préservé avec tant de sollicitude de toute rudesse, dont elle avait protégé l'âme aussi vigilemment que le corps, mais sous quelle forme et en quel état ?

Un petit mendiant, couvert de haillons, un petit voleur !

Ses blonds cheveux, qui la rendaient si fière n'étaient pas peignés, le gai visage d'enfant, qu'elle n'embrassait qu'avec un sentiment d'adoration, tellement il lui offrait le miroir d'une pureté immaculée, est maintenant blême de peur et d'angoisse, hâve, creux, flétri, maladif, et ayant sur les lèvres le rire factice que lui avait appris son professeur Gaspard.

Un voleur ! Oui un voleur qui n'a pas même sept ans !

Hélas ! de cela il n'y avait de doute, car il tenait encore le porte-monnaie dans sa main tremblante.

La mère et le fils restèrent un moment à se regarder, immobiles et muets.

Ce fut André qui recouvrit le premier la parole, et cria :

— Maman ! Petite mère chérie !

— André, mon fils, mon enfant !

Lucie étendit les bras et voulut s'élancer vers André, pour le serrer sur son cœur, lorsqu'un un homme se plaça soudain entre eux.

D'une main vigoureuse, il écarta la pauvre mère, qui chancela et dut se retenir à ses voisins et, saisissant de l'autre, André au collet, il le prit sur son bras et se mit à fuir, comme un sanglier, poursuivi par des chasseurs.

— Mon fils, cria Lucie... Rendez moi mon enfant... Mon André!...

Et, ce nom chéri, sur les lèvres, elle s'affaissa, privée de connaissance.

Cependant, les spectateurs de cette scène émouvante avaient partagé leur attention entre la dame évanouie et le vieillard suspect, qui tentait d'arracher le précoce voleur à un châtiment mérité.

Le père Carousse se vit poursuivi par une foule hurlante.

Mais le vieux chiffonnier, qui étreignait, d'un bras ferme, contre sa poitrine, le petit André, se débattant en vain, avait de bonnes jambes, lorsqu'il s'agissait d'échapper à la police.

Avec une audace et une rapidité étonnantes, il courait entre les voitures et les passants bousculés par lui ne songeaient à le retenir que lorsque déjà il était plus loin.

Cette course folle et ondoyante se prolongea jusqu'à ce que le fuyard, sautant sur le trottoir, enfila prestement l'allée d'une maison sombre et profonde.

Le père Carousse connaissait admirablement son Paris, ancien ou nouveau.

Il savait que cette allée le conduirait à une cour, à jardinets, aboutissant à une rue écartée et tranquille.

Il atteignit cette rue, poursuivi, seulement encore, par une couple de personnes plus opiniâtres ou douées d'haleine plus longue que les autres, se lança dans un dédale de ruelles étroites et capricieuses et, avant que ses chasseurs eussent pu tourner l'angle de certaine impasse mal famée, il se jeta, avec son fardeau humain, dans le sombre corridor d'une maison sale et noire.

Au dessus de l'entrée de cet immeuble, à aspect de coupe-gorge, pendait une enseigne où se trouvait représenté, enluminée de couleurs criardes, une sorte d'être humain.

Ce fabuleux personnage était vêtu d'une espèce de jupon, coiffé

d'un bonnet de fourrure et tenait à la main un fouet à manche fort court.

L'inscription suivante, en lettres rouges, renseignait le public sur son sexe réel et sa nationalité :

AU RUSSE FOLICHON

L'obscur et long couloir menait à une cour. A côté d'une écurie puante, s'ouvrait la trape d'une cave où, non seulement, le père Carousse emmagasinait ses chiffons, mais dont il faisait sa chambre à coucher et son salon de réception.

Il ouvrit vivement une des portes inclinées, de son logement, laissé ouvert le matin, sans crainte des voleurs, la referma à l'intérieur au verrou et dégringola l'escalier vermoulu, toujours chargé du pauvre André, étouffé à moitié.

Le père Carousse se trouvait en sûreté.

Il était chez lui.

Le vieillard eut tout juste encore assez de force pour atteindre un gros tas de chiffons, sur lequel il se laissa tomber, complètement épuisé.

— Ouf! dit il en hâletant, mais sans lâcher encore l'enfant. En v'l'a-t'y une de course, à dégotter le grand prix de Paris! C'est miracle que ces chiens, lancés à ma poursuite, n'aient point atteint leur double gibier. Mais je serais crevé plutôt que de leur livrer mon petit... Mon petit ? Oui, tu l'es, et du diable si ce brutal de Gaspard Mourier te revoit jamais! Non, non, tu resteras ici, chez le père Carousse, le vieux chiffonnier.

Et sa main caressa doucement les cheveux blonds d'André.

— Es-tu fatigué, mon petit ? reprit-il, après avoir respiré avec satisfaction l'air méphitique de son logis souterrain. Oui, tu dois l'être. De pareilles bagarres, ça vous casse bras et jambes lorsqu'on n'en a pas l'habitude.

Même, les plus âgés et les plus ferrés, se trouvent baba, en se voyant pris sur le fait. Mais papa Carousse, lui, ne se laisse

pas démonter aisément... Attends, je vas 't offrir une gorgée de lait... Oh ! nous ne sommes pas si pauvres qu'on pourrait le croire, à la première inspection du local ! N'aie pas peur, mignon... J'ai ici tout ce qu'il faut à de petits citoyens de ton âge.

Il se releva et alla prendre dans un vieux coffre, mêlé à bien d'autres ferrailles, un bidon en fer blanc.

Puis, il remonta les degrés, écouta un moment, pour s'assurer s'il n'avait pas été suivi, rouvrit doucement la trappe de sa cave et se retrouva dans la cour.

Carousse alla à l'écurie et en poussa la porte, simplement fermée au loquet.

Près d'un cheval, appartenant au mastroquet du « Russe Folichon » était couchée une chèvre.

Cette animal champêtre, qu'on aurait été assez étonné de rencontrer là, était la propriété du père Carousse. Il en avait fait l'acquisition pour une partie de l'argent dû à la prudence plutôt qu'à la libéralité spontanée de Pompadour.

— Viens ici, Bellah, dit le vieux chiffonnier, en frappant amicalement sur le dos de la chèvre blanche. Te voila montée au rang de nourrice en chef de notre prince héritier. Allons, donne moi toute de suite un peu de ton bon lait, pour le dauphin, qui a soif.

Il s'agenouilla près de la bête et se mit à la traire, ce à quoi Bellah parut trouver un sensible plaisir, ses pis étant gonflés à se rompre.

— Tu joueras avec André, Bellah, dit le père Carousse, en se relevant. Tu seras la camarade de notre garçon. Ah ! Ah ! Quelles noces nous allons faire, ici, tous les trois ! Un vrai trefle. Je n'aurais jamais cru à tant de chance sur la fin de ma carrière ! Un enfant à moi ! Youp, youp, youp ! Tra la la la la ! « Amis, la vie est belle ! » Tra deri dera ! « Mais faut encore savoir en user ! »

Portant avec précaution le bidon rempli jusqu'au bord d'un

lait crémeux et écumant, le père Carousse retourna à sa cave, où il fit de la lumière.

— Tiens, dit-il en portant le bidon aux lèvres de l'enfant. Ici, vois-tu, on boit à même la bouteille. J'ai prêté toute mon argenterie à un camarade qui ne s'empresse point de la rendre. N'est-ce pas qu'il est bon, le lolo ? Vide tout le cruchon, si le cœur t'en dit, Bellâh nous en fera d'autre. Je pense bien que chez cette brûte de Gaspard Mourier, on ne te donnait pas beaucoup de lait à boire. Mais maintenant, ça va changer, petit. Oui, tout changera ! Le vieux chiffonnier a trouvé enfin, sur le pavé de Paris quelque chose qui réjouit son cœur. Des chiffons, rien que des débris autour de moi, de la saleté et de l'ordure, mais aussi, un enfant à moi, un petit cœur pour m'aimer !

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues bouffies de l'ivrogne, qui, se baissant vers l'enfant, s'aperçut qu'il s'était endormi.

— Maman ! Petite mère ! murmura André, déjà perdu dans son rêve.

Le pauvre enfant dormait profondément sur une couche de sordides et sales débris, et, assis à son chevet, le père Carousse veillait sur son sommeil.

. . . .

Ce fut chez un pharmacien du voisinage, où un médecin, passant par hasard par le Palais de Justice l'avait fait transporter, que Lucie reprit ses sens.

Elle promena autour d'elle un regard d'angoisse :

— Où est-il ? demanda-t-elle... Où est-il... je veux le voir... Amenez-le moi !

— Qui ça ?... Mais qui donc ?

— Mon fils, mon enfant !... Ah ! Juste Ciel ! On en a fait un voleur !

Elle retomba dans son fauteuil. Des sanglots ininterrompus lui secouaient la poitrine.

A grand peine le médecin put savoir d'elle où on devait le reconduire.

A ses pleurs succédaient, par moments, des éclats convulsifs. La pauvre mère fut saisie de plusieurs attaques de nerfs, au cours desquelles elle riait et pleurait à la fois.

On la ramena en voiture à l'hôtel de Mathieu Dreyfus.

Pendant ce temps, les débats s'étaient ouverts, au Palais de Justice, pour le procès de « Antoinette Verdier. »

LXXIX

Le douzième juré

Dans la salle de la Cour d'Assises, toutes les places, réservées ou non au public avaient éte prises d'assaut. Et à peu d'exceptions près, tous les assistants appartenaient au monde le plus élégant de la capitale.

La cour avait pris place sur l'estrade. Au coup de dix heures, les avocats, les membres du jury et leur président avaient opéré leur entrée par une porte latérale du prétoire et gagné leurs sièges au milieu du profond silence, observé par le public.

A la barre, au dessus du banc où devait s'asseoir la prévenue attendait maître Labori.

Sa tête intelligente et énergique, terminée par une barbiche couleur chatain, était courbée sur les pièces d'un dossier qu'il feuilletait avec attention.

Au banc des témoins, c'était Mme de Bellancy, qui excitait le plus vivement la curiosité du public.

Vêtue d'une riche toilette, de couleur sombre, elle tenait, rabattu sur son visage, un voile assez épais.

Quelques hommes, qui avaient la prétention d'être au courant des choses, affirmaient à leurs voisins que rarement ils avaient vu de beauté plus complète que la sienne.

A côté de la noble dame, s'étageait sa nombreuse domesticité. Car tous pouvaient et devaient attester qu'ils avaient surpris l'accusée en flagrant délit de vol.

Etait encore cité régulièrement, l'agent que la maîtresse du sinistre major avait fait appeler dans la nuit, à jamais fatale, où, en conduisant l'infortunée Georgette au bureau de police, le misérable avait eu l'infâmie de lui faire la proposition que l'on connaît.

Le banc était complètement envahi par des témoins à charge. Car, des témoins à décharge, il n'y en avait pas.

— Introduisez l'accusée, dit le président du tribunal à l'huissier de service.

L'huissier sortit pour revenir quelques instants après avec la malheureuse jeune fille.

Un murmure de surprise et d'admiration s'éleva dans la salle. La beauté de Georgette attira sur elle l'attention générale.

Et vraiment, un grand peintre qui aurait voulu représenter une sublime tête de martyre n'eut pu rencontrer de plus saisissant modèle que celui-là.

— Pleine de dignité et de façon à ce que sa taille, qui n'était point des plus grandes, ne perdit rien de sa hauteur, elle se dirigea lentement vers le banc des accusés.

Son opulente chevelure — qui n'avait point encore perdu la teinte artificielle produite par le flacon à elle fourni par Mathien Dreylus, était ramassée sur le derrière de la tête en un épais chignon.

Ses joues pâles, étaient alors couvertes d'un léger incarnat. Loin de baisser les yeux, elle les tenait fièrement levés et brillant

de la pureté d s étoiles. Toute sa personne était empreinte d'un indicible caractère d'innocence et de grandeur.

En passant, elle s'inclina légèrement devant son défenseur. Mais lorsqu'elle aperçut Mme de Bellancy, son beau visage prit aussitôt l'expression du plus écrasant mépris.

L'huissier la conduisit à son banc, près duquel elle s'arrêta et debout, regardant ses juges en une attitude de sereine attente, écouta tranquillement la lecture de son acte d'accusation.

Le président du tribunal mit ses lunettes d'or, jeta un dernier coup sur les pièces étalées devant lui et procéda alors à son nterrogatoire.

— Accusée, vous dites vous appeler Antoinette Verdier.

— Oui, monsieur le président.

Le président arrêta sur elle un regard perçant.

— Je dois constater déjà, dit-il sévèrement, que le « oui » par lequel vous répondez à la première question du tribunal, constitue, très probablement une première invraisemblance et une imposture. Il résulte de toutes nos recherches que vous n'auriez aucun droit de porter le nom que vous vous attribuez et que vous n'auriez adopté que pour vous glisser plus facilement dans la demeure de madame de Bellancy. Accusée, qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Ceci, répondit Georgette d'une voix assurée. Je n'ai aucunement cherché à me glisser dans la maison de cette... dame, qui avant de m'admettre en qualité de femme de chambre a eu soin de me faire subir un rigoureux examen.

— N'éludez point ma question. Elle se borne strictement et entièrement à ceci : Vous appellez-vous Antoinette Verdier, oui où nom?

— Eh bien, non.

— Vous voyez bien ? Vous nous avez donc menti. Quel est votre vrai nom ?

— Je refuse de répondre à cette question.

— Oh ! naturellement. Vous devez avoir d'excellentes raisons de le cacher.

Le Procureur de la République se leva.

— Ce qui ne pourrait faire pour personne l'ombre d'un doute, fit-il observer, c'est que nous nous trouvons devant une professionnelle, qui doit avoir déjà à sa charge plusieurs condamnations antérieures. J'apprendrai à MM. les jurés que nous nous sommes donné beaucoup de peine pour soulever le voile sous lequel persiste à s'abriter l'accusée: Mais tous nos efforts ont été vains. Nous n'avons point trouvé son portrait dans notre galerie de photographies, d'après les malfaiteurs parisiens, dont se soit emparés jusqu'ici, la police. Mais il va de soi que l'accusée peut et doit avoir été condamnée par d'autres tribunaux français moins bien outillés que le notre. Dans tous les cas, on peut établir en axiome que quiconque refuse de décliner son nom à des raisons personnelles pour le tenir caché.

A cette conclusion, digne de M. de la Palice, les jurés inclinèrent affirmativement le front.

— Vous persistez donc, reprit le président, à ne pas vouloir améliorer votre situation par des aveux complets ? Vous vous obstinez à nous celer votre véritable nom ?

— Oui, répondit Georgette, presque rudement.

— Fort bien, vous subirez donc les conséquences de votre attitude.

En ce moment, l'audience fut troublée par un incident fâcheux. Un des jurés, un vieillard, qui depuis le matin s'était senti indisposé, perdit connaissance et on fut obligé de l'emporter hors du prétoire, suivi de ses collègues.

Quelques instants après, le président du jury, rentra dans la salle et, s'adressant au président :

— Notre collègue Rollier, dit-il, quoique n'inspirant aucune inquiétude sérieuse, se trouve hors d'état de remplir la tâche dont la cour l'avait investi.

— Le cas était prévu, heureusement, répondit le président et nous avons fait prévenir un juré suppléant. Que l'on fasse entrer monsieur Léon Magnin.

A ce nom, l'accusée se troubla. Tout le sang qui colorait ses joues, lui reflua au cœur. Elle fut obligée de se retenir, à deux mains, au dossier du banc des prévenus et jeta autour d'elle un regard ou brillait presque la folie.

Le juré suppléant fut introduit.

A son aspect, le dernier espoir de la malheureuse Georgette s'évanouit. Cet espoir était que peut-être il y avait à Paris deux hommes portant le nom de son ancien fiancé.

Mais c'était bien lui, hélas!

Georgette sentit son cœur tenaillé par d'impitoyables furies et elle dut réunir toute son énergie pour ne pas éclater en sanglots.

Ainsi donc, l'homme qu'elle aimait toujours si ardemment était appelée à la juger! Il allait apprendre qu'elle n'était qu'une misérable voleuse qui, après avoir déjà fait connaissance avec le séjour déshonorant d'une prison, serait renvoyée dans une maison pénitentiaire?

Lui, le seul homme sur terre auquel elle aurait désiré cacher son malheur, le seul auquel elle voulût, en s'affublant d'un faux nom, dissimuler sa honte imméritée!

Combien de fois, dans sa cellule, n'avait-elle point imploré ardemment le Seigneur pour que, du moins, il lui accordât une grâce, une seule: de ne pas laisser s'étendre jusqu'à Léon Magnin la nouvelle de sa dégradation!

Et maintenant, il lui était porté, le coup le plus terrible qu'elle eût pu redouter!

La reconnaitrait-il.

Georgette jeta un regard furtif sur l'estrade où les membres du jury avaient repris leur siège.

Léon Magnin s'était assis dans le fauteuil vacant, la regardant

avec curiosité, mais sans la moindre marque d'émotion où de surprise.

Non, il ne l'avait pas reconnue!

Dieu merci, la teinture noire, déguisant sa chevelure blonde, avait changé suffisamment le caractère de sa physionomie.

L'interrogatoire fut repris et, de plus en plus, la position de la pauvre Georgette devenait mauvaise et insoutenable.

Le fait du vol ne fut pas seulement attesté par Mme de Bellancy, mais par tous ses domestiques, sans exception. Chacun de ces derniers vint déposer en parfaite tranquillité de conscience, qu'il avait vu, la nuit du vol, l'accusée près du secrétaire forcé et les deux mains prises dans le piège qui s'y trouvait ménagé en vue de pareilles tentatives.

L'agent de police, qui avait procédé à l'arrestation de la voleuse, fut également précis dans son témoignage.

— Est-ce qu'il y avait de l'argent, madame, dans quelque tiroir secret de votre secrétaire? demanda le président à Pompadour.

— Oui, vingt mille francs, répondit-elle sans hésiter.

Elle mentait effrontément, en dépit du serment solennel qu'elle avait prêté de ne dire que la vérité.

Mais Pompadour se moquait bien des serments devant le Christ!

Il était pour elle de la dernière importance de représenter son ancienne femme de chambre comme une simple voleuse, qui n'en voulait qu'à son argent.

A cette déposition, maître Labori se leva.

— Ma cliente affirme, s'écria-t-il, qu'il n'y avait que des lettres dans le secrétaire et qu'elle n'avait en vue qu'une seule de ces lettres là.

Mme de Bellancy changea visiblement de couleur, car pour déposer son serment, elle avait été invitée à lever son voile ce

qui avait permis au public de remarquer, non sans étonnement, la cicatrice qui partageait tout entier son beau visage.

— Et qu'elle serait donc la nature de la lettre, à la possession de laquelle vous attachiez tant de prix ? demanda le président. Accusée, répondez...

— Une lettre, monsieur le président, qui avait été apportée, cette nuit même, par un malfaiteur, à Mme de Bellancy, de la part du célèbre tueur de femmes, qu'on nomme Ravaillac.

Georgette avait lancé ces paroles au visage de Mme de Bellancy avec l'énergie d'un coup de fouet.

Aussi sa réponse produisit-elle dans la salle et dans le prétoire même une sensation profonde.

Le nom du redoutable bandit, et l'idée qu'un pareil scélérat pût s'être trouvé en rapport avec l'élégante Mme de Bellancy, frappèrent tout le mande de stupeur.

Une sourde rumeur s'éleva, chacun dans la salle exprimant à demi-voix ses impressions. Il en résulta un certain brouhaha auquel la sonnette présidentielle dût mettre fin.

— L'accusée prétend donc, reprit l'honorable président, avec un sourire railleur et fin, que son ancienne maîtresse avait des attaches avec un des plus dangereux malfaiteurs de la capitale et recevait de ses correspondances ?

— Oui ! C'est ce que nous affirmons ! s'écria Me Labori. Et j'exprime formellement la demande que Ravaillac, le tueur de femmes, qui se trouve depuis quelques semaines réintégré à la Roquette, soit appelé devant la Cour à cette fin de déposer — mais sans qu'il ait pu communiquer avec Mme de Bellancy — s'il lui a envoyé, du fond de sa cellule, une lettre, apportée par un de ses camarades de prison. J'ai eu l'honneur de formuler depuis plusieurs jours cette demande, envoyée régulièrement à M. le procureur de la République et je ne puis assez vivement exprimer mon étonnement qu'il n'ait point jugé à propos de citer,

pour les besoins de la défense, un témoin aussi important que ledit Ravaillac.

— Que répond à cela l'honorable organe du Ministère public ? demanda, avec le même et malin sourire, le président du Tribunal.

Souriant, aussi, le procureur de la République se tourna vers l'avocat de Georgette.

— Ce que j'ai à répondre ? Seulement ceci, qu'avant-hier soir, Ravaillac, le témoin si précieux, réclamé à cor et à cri par la défense, est mort à la Roquette, à la suite d'un accès de folie furieuse et qu'il a été enterré hier soir.

M. Labori pâlit et jeta un long et douloureux regard de pitié sur sa cliente. Les fondements mêmes de son plaidoyer s'écroulaient soudainement sous lui.

— Au surplus, reprit le procureur de la République, d'un ton sévère, j'exprimerai le vœu que la cour décide d'écarter comme absurdes et indignes toutes les histoires à scandale que l'accusée se flatte d'articuler contre son ancienne et trop confiante maîtresse qu'elle essaie impudemment de calomnies et de noircir après avoir voulu lui voler son argent. De pareils moyens ne devraient point être produits devant nous et je demande formellement que la cour se prononce dans ce sens.

— Je proteste ! s'écria Mre Labori.

Mais la cour s'étant réunie, en comité secret, revint bientôt reprendre sa place dans le prétoire et le président du tribunal déclara qu'à l'unanimité il venait d'être décidé de se conformer à la réclamation, trop légitime, de l'honorable procureur de la République.

Ce brave procureur ! Il avait bien décroché tout de même, cette décision là. Qui sait ce qu'avait fait valoir auprès de lui, dans le silence du cabinet, certain officier, son ami de club, pour soustraire la noble et irréprochable dame de Bellancy, aux indignes outrages de son ancienne servante, et si ces arguments n'avaient été que simplement oraux ?

L'Etat-Major n'était-il pas intéressé à couvrir la digne compagne du sinistre major.

Hélas ! la décision prise par la cour privait Georgette du seul moyen qui lui restait d'arracher leur masque au couple hypocrite et doublement infâme !

Ce point « déblayé » le procès devait marcher à pas de géant.

Le procureur de la République se leva, et chaque mot de son requisitoire fut un soufflet ou un coup de poing assené sur l'accusée, son innocente mais impuissante victime.

— Nous avons à faire, ici. s'écria-t-il, avec une criminelle d'une habilité consommée, avec une aventurière procédant en vertu de plans longuement et savamment combinés. L'accusée appartient à une catégorie de malfaiteurs qui pénétrent dans les habitations aisées sous le manteau de la domesticité. En peu de temps, ils se font remarquer pour leur zèle, leur activité et surtout par un feint dévouement à l'égard de leurs maîtres où de leurs dames. Ces derniers, endormis dans une trompeuse sécurité, finissent par se confier pleinement à eux. Les secrets de la maison ne sont plus dissimulés avec autant de soin devant eux, on leur fournit l'occasion d'observer où se serrent l'or, les valeurs, les bijoux et l'argenterie. Lorqu'ils savant cela, le moment est arrivé, pour eux, de procéder, tout à leur aise, à leurs coups de main.

« Messieurs les jurés, cette espèce de voleurs est la plus dangereuse de toutes.

« On peut se protéger contre l'effraction par de solides barreaux de fer, des volets à l'épreuve, des serrures de sûreté et des verroux. Mais nous nous trouvons désarmés devant un domestique qui habite sous notre propre toit et dont nous ne nous défions plus.

« Forcément nous devons nous laisser dévaliser par le misérable ou la coquine qui s'est introduit chez nous. Que dis-je, ils

ont toutes les facilités du monde pour empoisonner le café ou le vin qu'ils nous versent en souriant !

« Ces malfaiteurs-là, messieurs les jurés, il importe de s'armer contre eux, de toute la sévérité des lois, afin de prévenir la contagion et le retour de leurs lâches attentats. Pour qui ne ferme point ses yeux à l'évidence, il demeure acquis que l'accusée est bien une voleuse de profession. Non seulement on a découvert dans sa malle et sur elle-même tout un attirail d'outils suspects, mais de nombreux témoins déclarent l'avoir surprise en flagrant délit de vol. Si, pourtant, un dernier doute nous demeurait à son sujet, il devrait s'évanouir devant la déclaration faite par l'agent de la Sûreté qui a procédé à l'arrestation. Ce dernier nous a certifié, en effet, que pendant le trajet de la villa au bureau de police, l'accusée lui a fait des propositions immorales, pour obtenir de lui qu'il la laissât aller, sous prétexte d'une fausse attaque, dirigée contre lui par des rodeurs nocturnes ! Voilà, messieurs les jurés, ce qui trahit plus que tout la professionnelle, la voleuse rouée à toutes les ruses du métier et tombée au plus bas échellon de l'armée du crime et du vice ! »

— Mensonge ! Mensonge infâme ! cria la pauvre Georgette, pourpre d'indignation. O Dieu ! sont-ce bien des créatures faites à ton image ?

Et elle éclata en sanglots.

Pour la première fois, depuis l'ouverture des débats, elle pleurait amèrement et sentait faiblir son sublime courage.

Le president ne manqua point de la rappeller d'une voix rude au respect de la justice en la menaçant, si elle ne changeait pas d'attitude, de requérir d'office contre elle une condamnation supplémentaire.

L'honorable organe du ministère public s'adressant de nouveau, aux membres du jury, les conjura, au nom de la société menacée dans ses derniers retranchements, de rejeter toute circonstance

attennante afin que l'on put appliquer le maximum de la peine à l'exécrable scélérate qu'était l'infortunée Georgette.

C'était au tour de maître Labori à présenter la défense.

Certes, sa tâche n'était point aisée. La tentative nocturne ne pouvait être niée.

D'un autre côté, qu'opposer aux paroles si vraies du Procureur général au sujet des voleurs domestiques ?

Et pourtant, l'éminent avocat parla avec une éloquence, soutenue par une entière conviction.

Il débuta par s'étonner que rien n'eut été fait pour pénétrer la raison cachée, de ce soi-disant vol. Avec peu de réflexion, un enfant y aurait deviné un secret caché.

Or, dans l'étrange villa de Mme de Bellancy, tout n'était-il point mystère?

Et les honnêtes gens en pouvaient-ils parler, sans secouer la tête d'un air soucieux?

— « Si pourtant, s'écria maître Labori, l'accusée n'avait eu d'autre but, en entrant au service de Mme de Bellancy, que de pénétrer, dans l'intéret, peut-être légitime, de personnes tierces, les équivoques allures de cette dame et de ses visiteurs ? Si elle n'avait voulu ouvrir son secrétaire que pour y trouver une preuve de culpabilité à invoquer contre son indigne maitresse ? Si, maintenant, l'accusée ne tenait les lèvres closes, assumant sur elle seule toutes ces souffrances, toute cette honte, tout ce malheur, que pour ne point compromettre ceux en faveur desquels elle a agi ? Dites-moi, cette jeune fille serait-elle encore une simple criminelle ?

« Non, dans ce cas là, un autre nom lui serait applicable, celui de martyre.

« Messieurs les jurés, il est une lettre de recommandation que Dieu nous délivre pour notre entière existence, un brevet, qui ne peut être falsifié, qui nous dénonce ou nous ouvre irrésistiblement les cœurs. C'est notre propre visage.



Arrêtez cette femme, criait de Bellancy à l'agent.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 68 REPRODUCTION INTERDITE Livr. 68

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

« Eh bien ! jetez les yeux sur les traits de la jeune fille, amenée devant vous en qualité d'accusée, et reportez les sur la femme qui a mis tout en œuvre, auprès de la justice, pour pousser la première à l'abîme. Quel contraste ! Le visage de l'accusatrice est marqué, celui de ma cliente témoigne d'une âme sans tâche. Pas plus que Mme de Bellancy ne nous apprendra à la suite de quelle aventure elle a reçu cette mutilation, l'accusée n'a voulu nous découvrir son passé, ni même déclarer son véritable nom.

« Laquelle des deux, pourtant, semble avoir derrière elle une existence grosse d'orages ? L'accusatrice nous apparait comme une figure louche et énigmatique, cachée derrière un voile épais qu'il serait intéressant de soulever. Mais Mme de Bellancy est bien certaine de ne pas s'asseoir sur le banc où elle a traîné son ancienne femme de chambre. Elle se sent à l'abri, comme derrière une forte muraille, grâce à d'occultes influences. Des gens puissants, qui remplissent à Paris des rôles en vue, sont étroitement fédérés avec elle et la protègent, comme le Chérubin de l'Ecriture, de leur glaive de feu. Un glaive, ai-je dit ? Les amis de l'accusatrice sont des mieux portés pour manier l'épée. Mais le jour viendra où toutes ces circonstances secrètes apparaîtront au grand jour et que l'on ne verra plus dans cette jeune fille qu'une victime de Mme de Bellancy et de ses alliés.

« Que si vous vous prêtiez aujourd'hui à une condamnation, vous auriez, messieurs les jurés, à le déplorer amèrement par la suite !

« Gardez-vous de prononcer le mot de coupable, si vous ne voulez qu'il vous brûle éternellement les lèvres et empoisonne votre conscience. Dites-vous qu'il n'est donné à personne de se prononcer dans une question dont tous les points ne sont pas également éclaircis. Montrez sans faiblesse à l'accusateur public que vous avez pénétré la tactique par laquelle il a enlevé à ma cliente tout sérieux moyen de défense. Que votre décision con-

damne et flétrisse de pareils procédés. S'il était possible à une criminelle d'offrir aux regards le noble et pur visage de l'accusée, nous devrions douter des œuvres les plus parfaites de la création, et c'est ce que nous ne ferons point, aussi longtemps que nous croirons à Dieu. Non, messieurs les jurés, vous ne vous laisserez point induire en erreur et renverrez absoute la pauvre enfant qui jamais n'aurait dû être soumise à votre arrêt ! »

— Bravo ! dit une voix dans le public.

C'était celle d'Emile Zola qui suivait les débats avec une attention soutenue.

— Avez-vous à ajouter quelque chose à ce qu'a dit votre défenseur ? demanda le Président du tribunal à l'accusée.

— Devant Dieu et devant les hommes, je jure que je suis innocente ! répondit Georgette avec une incomparable dignité.

Après un court résumé de la cause, des chefs d'accusation et des arguments de la défense, fait par le président, les jurés quittèrent la salle et se réunirent à huit-clos.

Pendant ce temps, l'accusée fut reconduite à la cellule, préparée pour elle, dans l'enceinte du Palais de Justice.

La délibération ne dura pas moins de deux heures.

L'accusée fut ramenée et le chef du jury, un petit vieillard, à cheveux blancs, donna communication de la décision prise :

« L'accusée est déclarée coupable par onze voix sur douze. Il n'a pas été admis de circonstances atténuantes. »

Armée de ce résultat, la Cour condamna « Antoinette Verdier » à trois années de détention dans une maison pénitentiaire.

Mais la malheureuse enfant ne sembla pas même entendre les termes de sa condamnation.

Un sourire de bonheur errait sur ses lèvres et un feu doux brillait dans son clair regard.

Et pendant qu'un silence de mort règnait encore dans la salle, elle murmura d'ume voix distincte :

— Une voix pour mon innocence ! Merci, Léon, mille fois

merci, d'avoir cru en moi. Maintenant, c'est avec joie que j'irai mourir en prison!

Personne, naturellement, ne comprit rien à ces paroles étranges Mais du banc des jury s'éleva une exclamation perdue dans le bruit et la rumeur du public, se précipitant en tumulte vers la porte de sortie.

Pour cette nuit encore, l'accusée fut reconduite à la cellule qu'elle oocupait à Saint Lazare, où elle avait attendu l'heure de sa comparution en justice.

Ce n'était que le lendemain qu'elle devait être transferée à sa nouvelle destination.

. . . .

— Vous voyez bien que cette pièce m'autorise à entretenir la condamnée sans témoins?

Ces paroles étaient dites, le soir du même jour, par un jeune homme, élégamment vêtu, à la femme chargée de la garde de Georgette.

— En effet, cette pièce est en règle, monsieur, qui plus est, l'autorisation, à ce que je vois, vous a été délivrée par le Président même du tribunal. Je vais vous introduire auprés de cette pauvre fille.

La gardienne voulut ouvrir la porte de la cellule, mais le jeune visiteur l'arrêta par le bras.

— Je voudrais vous dire auparavant quelque chose, murmura-il. C'est vous, n'est-ce pas qui avez gardé la prisonnière pendant tout le temps de sa détention préventive? Puis-je vous demander l'impression qu'elle vous a fait?

— Quelle impres ion? s'écria la vieille et bonne femme. C'est ce que j'oserai vous déclarer franchement, monsieur. Cette jeune fille est un ange d'innocence et de bonté. Bien que le tribunal l'ait condamnée aujourd'hui et que demain les portes d'une maison de correction se refermeront sur elle, je persiste énergiquement à croire et a proclamer qu'elle n'est pas coupable!

On eut dit qu'un rayon de soleil illuminait le visage, jusque alors si triste, du tardif visiteur.

La vieille femme, dont les yeux s'étaient mouillés de larmes, poursuivit :

— Voyez-vous, monsieur, voilà tantôt vingt quatre ans que je remplis ici l'emploi de gardienne et un pareil laps de temps, passé à la prison, doit bien finir par vous donner quelques expérience des prisonnières, filles ou femmes qui défilent devant vous. Il n'est peut-être endroit au monde où l'on puisse apprécier mieux les côtés sombres de la vie, attendu qu'une méchante femme, monsieur, le sera toujours beaucoup plus qu'un homme mauvais. Il en est qui jurent et blasphèment à faire rougir même une brave gardienne, qui a vingt quatre ans d'exercice. D'autres crient, gémissent et prient. D'autres, encore, font les hypocrites et tâchent de se persuader à elle-mêmes qu'elles se repentent de leurs fautes. Mais la jeune fille, enfermée dans cette cellule, n'a usé en rien de ces différents moyens de comédie. Sans paraître résignée à son sort, elle ne recourait ni aux malédictions ni à la plainte.

Dans l'affreux malheur qui l'accablait elle n'a cessé de rester ferme et digne et chacun de ses mouvements, la moindre de ses paroles plaidaient éloquemment en faveur de son innocence.

Le visiteur plongea la main dans la poche de sa pelisse et en ramena son portemonnaie où il prit une pièce d'or qu'il glissa à la bonne femme.

Celui-ci se défendit, d'abord, de l'accepter, mais le jeune homme lui fit doucement violence en lui disant avec expression :

— Vous ne savez pas la joie dont vous venez de me combler !... Acceptez, je vous en supplie, cette faible marque de gratitude... Et maintenant, ouvrez-moi la porte que je puisse parler à la prisonnière...

La clef grinça dans la serrure, la porte tourna sur ses gonds et le visiteur pénétra dans la cellule, éclairée par une lampe

suspendue à la voûte et protégée par un trellis en fil de fer.

Georgette était assise sur son lit, le menton appuyé dans la main.

Ses cheveux, qu'elle avait défaits pour la nuit, ruisselaient sur sa poitrine et sur ses épaules, lui descendant jusqu'aux pieds.

Elle ne leva point les yeux en entendant la porte s'ouvrir et se refermer aussitôt, croyant que c'était la gardienne, entrée pour reprendre la lampe, laissée jusque là par simple tolérance, et engager la prisonnière à se livrer au repos.

Mais, sou lain, elle entendit une voix d'homme prononcer son nom :

— Georgette ! Georgette !

Un cri échappa à la pauvre enfant qui étendit les bras, comme pour repousser l'apparition à la fois crainte et désirée et s'écria d'une voix tremblante :

— Léon ! Léon ! Vous ! Vous

— Oui, Georgette, c'est moi.

— Ah ! Je sais pourquoi vous êtes venu ! reprit-elle, frissonnant de tout son corps, comme secouée par un violent accès de fièvre. Vous avez voulu me dire que, si vous m'avez déclarée innocente, seul, de tous les membres du jury, ce n'était que par pitié et en souvenir de ce que je vous avais été... Mais qu'en votre âme et conscience vous êtes aussi convaincu que les autres que je ne suis qu'une voleuse, une créature déshonorée et déchue !

Léon Magnin secoua la tête, en souriant tristement.

— Vous vous trompez, Georgette, répondit-il. Si je vous avais crue coupable, le cœur saignant et déchiré, je vous aurais condamnée ainsi que l'on fait mes collègues. Mais je sais — et sa voix devint presque solennelle — je sais, aussi certainement qu'il y a un Dieu au Ciel, que vous êtes innocente... innocente... innocente !

— Ah ! Léon ! Quelle inexprimable joie de vous entendre parler ainsi !

Georgette alla à lui d'un pas chancelant. A peine pouvait-elle se tenir encore debout. Léon étendit les bras et y reçut la jeune fille. Doucement, tendrement, il l'attira sur son sein et la serra contre son cœur battant à se rompre.

— Je sais plus encore ! s'écria-t-il, en proie à une émotion croissante. Je sais que j'ai commis un crime en te soupçonnant d'entretenir des rapports avec le misérable, enfermé avec toi, la nuit du sinistre, et en refusant d'entendre une parole de justification. Car depuis que je suis revenu à Paris, j'ai surveillé de près les allures du comte Esterhazy. Je le connais maintenant pour un infâme débauché qui, dans une joyeuse orgie, s'est vanté, auprès de ses dignes compagnons, d'avoir pénétré de nuit dans la mansarde d'une jeune paysanne dont un formidable incendie, survenu inopinément, l'avait seul empêché de triompher, en dépit de sa résistance désespérée. Comme il n'avait oublié aucun détail de cette nuit fatale, la vérité m'est apparue tout entière avec une irréfutable éloquence ! Mais j'obtiendrai satisfaction de ce scélérat. Je te jure, sur l'honneur, Georgette, que je le châtierai. Mais devant toi, pauvre victime de sa lubricité et de mon propre aveuglement, je me jette à genoux pour te crier : Pardonne-moi !

Et le jeune homme prosterné, avec les marques du plus grand repentir, levait vers elle des yeux suppliants.

Georgette fondit en larmes et toute la lourde souffrance que, depuis si longtemps elle refoulait dans son sein, sans une plainte, se fit jour avec ses pleurs.

Elle se courba vers Léon et, posant ses lèvres sur son front humilié :

— Je te pardonne, sanglotta-t-elle, et de toute mon âme.

— Et peux-tu m'aimer, encore, Georgette, malgré tout le mal que je t'ai fait ?

— Je n'ai pas cessé un instant de te chérir, Léon !

Le jeune homme se releva, transporté.

— Georgette ! chère Georgette ! s'écria-t-il, en voulant la serrer de nouveau sur sa poitrine.

Mais la jeune fille, reculant vivement, balbutia [illegible] voix altérée :

— Si je suis restée fidèle à mon amour, en a-t-il été de même pour ce qui te concerne? Ne t'ai-je point rencontré au bras d'une autre femme. Tu dois bien t'en souvenir, à la gare au moment où arrivait le train du Hâvre ?

— C'était la fiancée d'un de mes amis, répondit Léon, en posant la main sur son cœur, comme pour attester de la pureté de ses sentiments. Elle s'appelle Dolorès. C'est à elle et à son bien aimé, nommé Koert Wallberg, que je dois d'être encore en vie. Mais tu ne pouvais savoir cela ! Apprends Georgette que mon frère Maxime, m'ayant entraîné de nuit, dans un quartier désert de Londres, m'a lâchement frappé par derrière et m'a laissé pour mort sur le pavé. Wallberg et son amie m'ont recueilli chez eux et avec un dévouement sublime m'ont soigné jusqu'à ce que se fut dissipé le transport au cerveau déterminé par l'attentat de mon misérable frère.

Si plus tard, à mon retour à Paris, Dolorès m'accompagnait, c'est qu'elle voulait revoir, une dernière fois, sa mère, qui se trouvait en danger de mort et d'avec laquelle elle s'était séparée il y a quelques mois.

Arrière, maintenant, tout cruel soupçon. Viens dans mes bras, Georgette, mon amie, ma fiancée, ma femme un jour !

— Ta femme ! s'écria Georgette, comprimant à deux mains son sein palpitant. Iràs-tu choisir ta compagne pour la vie, dans une maison de correction?

— Oui, je le ferai, le ciel m'en est témoin ! Tu ne sortiras de la prison que pour marcher à l'autel, si je ne réussis point à te délivrer bientôt !

— Léon ! Homme noble et généreux !

Elle se jeta à son cou. Longtemps ils se tinrent embrassés et leurs lèvres s'unirent en un chaste et délicieux baiser.

Dans plus d'un riche hôtel, meublé avec goût, certes, ils pouvaient s'échanger de plus joyeuses caresses.

Mais dans cette froide cellule de prison, le baiser de deux êtres si longtemps éprouvés par la souffrance et le désespoir, pouvait être comparé à l'or, épuré par le feu.

Après avoir exigé de Léon le serment solennel de ne jamais divulguer le secret de son infortune, Georgette lui confia les motifs et les circonstances de sa tentative d'effraction chez Mme de Bellancy.

Il fut convenu entre eux que le jeune homme ne pourrait s'en ouvrir qu'avec Mathieu Dreyfus.

Une heure entière s'était écoulée pour les deux amants avec la rapidité d'une minute.

Pourtant, lorsqu'ils durent se séparer, ils le firent sans gémir ni se plaindre, comme deux héros, résolus de ne pas courber le front sous les coups du sort.

Et quand, le lendemain matin, on vint quérir Georgette, pour l'emmener à la Salpétrière, et que sa vieille gardienne lui tendit la main en pleurant, la jeune fille lui dit avec un doux sourire :

— C'est dans cette cellule que j'ai passé l'heure la plus fortunée de toute mon existence. Puissent ses murs humides n'abriter jamais créature plus mal partagée que moi !

Adieu, excellente amie, ne pleurez pas sur mon sort, car, je vous le dis, en vérité, maintenant, je suis heureuse.

La bonne gardienne la regarda longtemps en secouant la tête.

Jamais, dans la triste demeure où s'était écoulée la moitié de sa vie, elle n'avait vu tant de douce joie et de calme sérénité !

LXXX

Une dépêche secrète

Un mois s'était écoulé depuis qu'Alice Terry et le capitaine Klaus Grot avaient accepté l'hospitalité de Greffin, au Palais du Gouvernement, à Cayenne, sous le nom de M. et Mme Forster, de Londres.

Tous deux jouaient leur rôle à merveille, bien que celui d'anglais splénétique, persécuté par une idée fixe, semblât bien difficile à soutenir au brave Allemand, d'ordinaire si franc de propos et d'allures.

Que de fois lui était monté à la gorge la frénétique envie d'éjaculer une série de jurons maritimes et, selon son énergique expression, d'envoyer promener cette comédie du diable.

Mais il suffisait d'un seul regard d'Alice, qui le surveillait avec vigilance, pour le faire résister à cette tentation.

A vrai dire, le personnage dévolu au bon Klaus Grot n'était rien moins que dans ses cordes.

Il lui fallait, toute la journée, fixer dans l'espace un regard sombre et désolé, du moins aussi longtemps qu'il y avait quelqu'un pour l'observer.

Chaque matin Alice lui faisait la leçon pour qu'il entretînt convenablement le Gouverneur d'idées macabres, du sort du malheureux capitaine Dreyfus, innocent ou coupable et d'autres sujets funèbres.

Alice avait choisi pour elle un rôle tout opposé.

Elle mettait tout en œuvre pour ensorceler Greffin, au feu de ses beaux yeux et à la douceur de son sourire. Et, disons-le, elle n'y avait que trop bien réussi.

Le Gouverneur ne pouvait assez s'applaudir d'avoir décidé le couple étranger à demeurer chez lui.

Depuis que l'aimable et spirituelle jeune femme évoluait dans son voisinage immédiat, l'état nerveux de Greffin s'était grandement amélioré et les apparitions, qui continuaient à hanter ses nuits, avaient revêtu à la longue un caractère plus supportable.

Par une balance assez naturelle, il pensait de moins en moins à Mildred et de plus en plus à la belle Alice.

Greffin s'inquiétait peu de la savoir engagée dans les liens d'une union légitime.

Ce lourd mélancolique et apathique Anglais lui semblait assez facile à écarter de son chemin. Forster ne s'intéressait absolument qu'à Dreyfus et encore à Dreyfus. Il suffirait de l'entretenir dans cette heureuse direction pour qu'il ne souciât pas plus de sa jeune épouse que des plumpoudings de l'an passé.

Greffin se préoccupait davantage de savoir au juste, les dispositions d'Alice à son égard. Et, à vrai il aurait été difficile d'augurer quelque chose des allures affectées par la séduisante anglaise. Quoique d'une excessive amabilité, avec lui, Alice ne se départait point d'une dignité parfaite qui élevait entre eux une muraille fort malaisée à renverser ou à franchir.

Greffin réfléchit longtemps à la manière dont il s'y prendrait pour entretenir la jeune femme de ses sentiments. Cet insupportable et encombrant anglais était toujours là, ne quittant point d'une semelle la femme qui semblait tenir, cependant, une si minime part dans son existence.

A force d'y songer, Greffin avait trouvé un moyen excellent pour tenir éloigné le mari pendant la couple d'heures suffisantes pour s'expliquer avec la femme. Et à ce sujet il s'adressait à lui même les plus vives félicitations de ce qu'il

eût retiré à temps sa démission, prête à partir, par le premier bâteau, en destination de la France.

Il restait ainsi en pleine possession de son pouvoir, ce qui, dans les circonstances présentes, lui semblait doublement précieux.

. . . .

Nous retrouvons nos trois personnages, dans la salle à manger du Palais du Gouvernement, vers la fin d'un diner exquis arrosé de vins de choix.

Sur un signe de Greffin, les domestiques étaient sortis, le laissant seul avec ses hôtes.

Le Gouverneur remplit à nouveau les verres de pétillant champagne, frappé à la glace.

— Il faut que nous trinquions à notre bonne amitié ! dit-il. Vraiment, je ne puis me figurer que nous puissions nous séparer jamais. Et vous, chère madame ?

— Pourquoi nous embarrasser d'idées faites pour altérer notre bonne humeur présente, répondit Alice regardant d'un air rêveur le vin doré fermenter dans sa coupe de cristal. Profitons de cet heureux instant d'autant plus gaîment que la séparation est plus prochaine.

Greffin, vivement ému, reposa son verre sur la table.

— Que dites-vous là, chère madame ? demanda-t-il. Ai-je bien entendu ? Est-ce sérieusement que vous songez au départ ?

Alice inclina la tête affirmativement.

— Certainement, dit-elle. Ce départ ne s'impose-t-il point, alors que notre séjour ici n'a plus de but ? Nous voyons fort bien que le désir dont la violence a amené ici mon mari, ne peut être exaucé.

— Quoi ! Ne peut-être exaucé, dites-vous ?

— C'est ce que je soupçonne, du moins, répondit Alice Autrement, seriez-vous resté si longtemps sans nous en dire un mot ?

Greffin se dit que le moment était venu de jouer son maître atout.

— Eh ! bien, dit-il, je vais vous dire franchement ce qui m'a jusqu'ici empêché de satisfaire à l'objet de votre démarche. Votre mari, madame, aspire non seulement à voir, mais encore à entretenir Alfred Dreyfus et, naturellement, je puis, seul, lui en procurer l'occasion. Mais il me m'a pas été facile de prendre une détermination à cet égard. Dreyfus est, en effet, le prisonnier le plus important et le plus dangereux de tous ceux confiés à ma garde, et le gouvernement français m'a fait tenir à son sujet des instructions toutes spéciales.

Il m'est strictement interdit de laisser personne approcher du traître. Aussi l'accès de l'Ile du Diable n'est-il permis qu'aux hommes de service. Vous comprendrez donc, chère madame et excellente amie, et vous ne vous offenserez pas, en apprenant que je me défiais quelque peu des intentions de M. Forster. Avant de lui accorder une autorisation si en désaccord avec mes ordres il fallait que j'apprisse à vous mieux connaitre. C'est pourquoi je vous ai offert l'hospitalité et me suis lié avec vous.

— Ce n'était donc point par sympathie pour nous que vous avez agi de la sorte ? demanda Alice, feignant, avec un air parfait, d'éprouver à la fois du dépit et de l'émotion.

Greffin lui prit la main, qu'il porta galamment à ses lèvres.

— Votre personne, répondit-il, en lui décrochant un regard brûlant, ne pouvait manquer, n'en doutez pas, de produire sur moi l'impression la plus favorable. Mais pouvais-je ne pas songer aussi un peu aux devoirs de ma charge ?

— Et maintenant, reprit la jeune femme, en riant, êtes-vous complètement tranquillisé à notre égard ? Nous prenez-vous encore pour des espions ou des conjurés ?

Greffin se pencha un peu plus près d'Alice, et voyant M. Forster plongé profondément dans la lecture d'un journal anglais, il se hasarda à murmurer tout bas :

— Oui, belle dame, je vous tiens pour une dangereuse ennemie, qui avez conspiré contre la tranquillité de mon pauvre cœur.

Alice rejeta fièrement la tête en arrière.

— Monsieur le Gouverneur, dit-il sévèrement, mais à demi-voix pourtant, un peu moins d'intimité, je vous prie.

Mais, jetant un coup d'œil rapide sur son époux, occupé, en apparence, à étudier un article du « Times » elle ajouta d'un air coquet :

— L'intimité, songez y bien, ne peut naître que de la confiance et jusqu'ici vous ne nous en avez guère témoigné, convenez-en.

Greffin, croyant avoir compris à demi-mot, mordit à l'hameçon.

— Eh ! bien, dit-il, vous éprouverez, dès aujourd'hui si je ne me fie pas entièrement à vous. Monsieur Forster, j'ai un mot à vous dire.

L'Anglais laissa aller le journal sur ses genoux et regarda le Gouverneur d'un œil maussade.

— Tout à votre disposition, monsieur Greffin, dit-il en baillant...

— Oh ! ce n'est point un service que je réclame de votre obligeance. Bien au contraire, c'est moi qui voudrais vous être agréable. Vous désirez voir le prisonnier Dreyfus et lui parler, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien, je veux vous mettre à même de le faire, aujourd'hui encore, et sur l'heure. Etes-vous prêt à pousser sur le champ jusqu'à l'Ile du Diable ?

Au grand étonnement d'Alice, Klaus Grot, en cet instant décisif, joua son rôle en comédien consommé.

Il se dressa debout, avec un cri et tremblant de joie.

— Je verrai donc Dreyfus ! s'écria-t-il. Enfin ! Enfin ! Il ne m'apparaîtra plus pendant la nuit ! Il pourra me communiquer son secret ! Seul, au monde, je saurai s'il est innocent ou coupable !

Greffin dut faire tous ses efforts pour ne pas lui éclater de rire au nez.

Cet Anglais était impayable avec son idée fixe !

Pourtant, le digne Gouverneur devait savoir par expérience combien les plus fermes esprits peuvent être frappés de pareilles hantises.

— Vous êtes donc prêt à faire le trajet de l'Ile du Diable, monsieur Forster ?

— Comment donc ! Je ne demande que ça.

— Alors, je mettrais mon yacht à votre disposition. Le trajet est fort court, d'ailleurs, et vous pourrez rester dans l'île jusqu'à la tombée de la nuit.

— Je vous suis bien reconnaissant, mon cher Gouverneur. Vous me permettrez d'emmener ma femme, n'est-il pas vrai ?

— Ah ! voilà ce qu'il m'est absolument impossible de vous accorder, répondit Greffin, avec un malin sourire. Les dames ne sont admises à l'Ile du Diable sous aucun prétexte. La votre restera, s'il vous plait, commise à ma garde. J'espère qu'elle et vous, vous aurez suffisamment confiance en moi...

— Une confiance illimitée, répondit Alice, supportant, impassible, le coup d'œil d'intelligence que lui avait décoché l'amoureux fonctionnaire.

— Pour ce qui vous concerne, monsieur Forster, continua le Gouverneur, il vous faudra jouer une petite comédie. Car vous comprendrez que votre visite à l'Ile du Diable doit attirer le moins que possible l'attention de la colonie. Il importe, surtout, que mon personnel ignore que j'autorise à voir et à entretenir mes prisonniers, un étranger, guidé, permettez-moi l'expression, par la seule curiosité. C'est pourquoi vous allez vous métamorphoser en photographe, chargé, par le Gouvernement, de faire en plusieurs poses le portrait d'Alfred Dreyfus. Comme j'ai fait assez longtemps de la photographie en amateur, je possède ici un matériel complet.

Je vous le confie et vais le faire transporter immédiatement à bord du yacht.

Klaus Grot, pour le coup n'y put tenir. Il se mit à rire aux éclats.

— Il faut donc que je passe pour le photographe, dit-il. Jamais vos gardiens ne goberont une pareille bourde. Si encore vous faisiez de moi un capitaine de navire, un de ces vrais loups de mer qui...

Il s'arrêta saudain, sur un foudroyant coup d'œil d'Alice Terry. Le malheureux Klaus Grot allait tout perdre, au dernier moment.

Fort heureusement, le Gouverneur ne parut avoir pris aucune garde à son imprudente sortie, occupé qu'il était de se verser à boire.

Greffin vida son verre et s'inclinant galamment devant la jeune femme :

— Permettez-moi, madame, de vous quitter pour quelques instants, dit-il. Il me faut donner les ordres nécessaires et écrire l'ordre au visu duquel, les soldats et les geôliers de garde permettront à monsieur Forster d'aborder à l'Ile du Diable et de communiquer avec le prisonnier. Mais je reviendrai dans cinq minutes.

Lorsque Greffin eut quitté la salle à manger, Alice commença par s'assurer s'il avait bien fermé la porte derrière lui.

Sitôt qu'elle en fut certaine, elle se leva vivement et, du coin de l'œil, invita Klaus Grot à la suivre dans l'embrassure de la croisée la plus éloignée de la porte.

— Le temps est venu, lui murmura-t-elle à l'oreille, de faire le premier pas vers la délivrance du capitaine. Enfin le sort nous est propice. Vous allez voir Alfred Dreyfus et lui parler. Ce qui n'a point encore réussi à aucun de ses amis les plus influents et les plus déterminés, vous est accordé.

Vous vous trouverez devant lui, et lui transmettrez le salut de sa femme, de ses enfants, de tous ceux qui lui sont chers.

Vous lui apprendrez qu'on s'occupe activement de son salut et ui direz de ne pas désespérer. Encore une ou deux semaines, un ou deux jours, peut-être et il aura recouvré la liberté.

— Et c'est à vous qu'il le devra, interrompit le brave capitaine, à vous seule, miss Terry. Je consens à boire l'océan s'il n'est point vrai que...

— Je suis la femme la plus extraordinaire que vous ayez rencontrée sous la calotte des cieux! complèta Alice. Vous m'avez dit cela tant de fois, capitaine, que je serais presque tenté de le croire. Mais quittons ces propos oiseux... Chaque minute qui s'écoule, pendant que nous sommes seuls, vaut un trésor. Ecoutez-moi. Lorsque vous reviendrez ce soir de l'Ile du Diable, vous direz au Gouverneur qu'il vous est nécessaire de voir encore plusieurs fois Dreyfus, qui n'aura point voulu se déboutonner à votre première entrevue.

Crédule comme il l'est, à votre soi-disant idée fixe, il condescendra volontiers à votre désir et, n'en fut-il point ainsi, je me charge de l'y amener.

— Je n'ai pas de peine à le croire! grommela Klaus Grot Le vieux fou est amoureux, jusque par dessus les oreilles, de son aimable hôtesse et se laisse manier par vous comme un gant usé. Mille diables! Il me prend envie d'enfoncer à ce Greffin sa seconde, sa troisième et peut-être aussi sa quatrième côte, lorsque je le vois rouler des yeux, en vous regardant, comme un matou en goguette!

— Et moi, j'en suis enchantée, capitaine, car sa folie nous aidera à atteindre notre but. Mais il n'est pas besoin de le pousser. Il travaille inconsciemment pour nous. Ne vous confie-t-il point un appareil photographique? Profitez-en pour prendre quelques vues de l'Ile du Diable, principalement des points les plus abordables à une barque légère. Cela pourra nous venir à point lorsqu'il s'agira de faire évader le prisonnier

Klaus Grot inclina la tête et promit de graver dans sa mémoire tout ce qu'il aurait entendu et vu.

Entretemps, Greffin s'était rendu à son cabinet de travail. Nous l'y suivrons.

Sans se donner la peine de s'asseoir, nous le voyons sonner et l'entendons donner ordre à un domestique de faire préparer, le yacht et d'y transporter le matériel de photographie, remisé dans les greniers.

D'un pied impatient et léger, il arpente la chambre, renvoyant d'un air conquérant la fumée de son cigare et se frottant joyeusement les mains.

— Cela marche comme sur des roulettes? murmura-t-il. Pendant que j'éloigne pendant quelques heures ce pachyderme breton, sous prétexte de condescendre à son idée fixe, je pourrai à loisir entreprendre la belle Alice. Ah ! Ah ! Ah ! Je lui ai ménagé un rendez-vous avec Dreyfus, mais en m'en assurant un avec sa jeune et piquante épouse ! Troc pour troc ! Comme c'est combiné ! Maintenant, occupons-nous de l'ordre qui va débarrasser à propos mon chemin de ce fantoche de mari.

Greffin s'assit à son bureau et prit un papier officiel, à son timbre. Il y inscrivit l'ordre, aux gardiens de l'Ile du Diable de laisser aborder le photographe Forster et de le laisser communiquer avec le transporté Alfred Dreyfus.

Au moment où il y opposait sa signature, la porte du cabinet s'ouvrit et l'huissier de service, ou plutôt le valet de chambre qui en cumulait l'emploi, entre, portant une enveloppe bleue.

— Une dépêche qui vient d'arriver pour votre Excellence, dit-il, remettant le pli.

Le Gouverneur lui fit signe de se retirer et alors, seulement, qu'il fut sorti, ouvrit le télégramme.

Son visage subit soudain un notable changement. De jaune qu'il était, il devint couleur de cendre. Ses lèvres s'écartèrent de façon à découvrir ses dents de vieux loup-cervier.

La dépêche qu'on venait de lui remettre l'avait véritablement stupéfié, et il fut obligé de la relire pour s'assurer s'il ne s'était pas trompé.

Un moment, encore, il parut perplexe, puis poussa un éclat de rire, bref et moqueur. En même temps, il regarda autour de lui, craignant d'avoir été observé ou entendu.

Mais il était bien seul.

Greffin plia soigneusement le télégramme et le glissa dans poche de son gilet.

Cela fait, il se laissa aller de nouveau dans son fauteuil et pendant quelques minutes, fut plongé dans de profondes réflexions. Ses traits se détendirent et une expression méchamment sournois brilla dans ses yeux gris.

Saisissant un nouveau papier, à son cachet, il y traça rapidement quelques lignes, qu'il mit sous enveloppe et sonna.

— Remettez ce papier à M. Donat, le capitaine de mon yacht, dit-il au valet de chambre. Qu'il en prenne d'abord connaissance et le remette secrètement au gardien en chef de l'Ile du Diable.

— J'y vais, Excellence.

Le valet parti, Greffin alla à la croisée ouverte, en éventant son front couvert de sueur. Décidement, l'émotion avait été forte et lui avait donné chaud.

Mais bientôt, il lança l'éventail dans un coin, reprit l'ordre destiné à M. Forster et revint à la salle à manger.

Lorsqu'il y rentra, son visage avait recouvré toute sa cordiale sérénité.

— Voici, mon digne ami, dit-il à Klaus Grot, en lui remettant le précieux ordre, voici la pièce qui vous procurera l'accès de la mystérieuse Ile du Diable. Vous pourez vous vanter d'être le seul étranger qui y ait pénétré avec mon autorisation. Comme vous le désiriez depuis si longtemps, vous verrez Dreyfus. Tâchez seulement, ajouta-t-il, en clignant moqueusement de l'œil

à Alice Terry, que ce maudit capitaine ne vous retienne pas trop longtemps, car ce serait faire trop de chagrin à votre chermante dame que de la faire languir après votre retour.

L'idée lui parut si plaisante, qu'il se mit à rire.

Pendant ce temps, Klaus Grot avait pris connaissance de l'ordre et l'avait soigneusemenf serré dans son portefeuille.

— Encore une fois, merci de toute mon âme, mon cher Gouverneur.

Alice, elle aussi, alla à Greffin et lui tendit sa main charmante, en disant :

— Je joins mes remerciments à ceux de mon mari. Vous né pouvez savoir quel service vous venez de nous rendre là.

— Si fait, répondit Greffin en lui souriant. Ne sais-je pas tout ?

Et un nouveau rire vint attester que, ce jour-là, le Gouverneur de Cayenne se trouvait dans une situation d'esprit tout-à-fait joyeuse. N'allait-il pas se trouver seul avec la belle Anglaise ?

Klaas Grot serra la main à Alice et la regarda de ses bons et grands yeux bleus, comme pour lui dire ;

— Fiez-vous à moi. Je ferai en sorte que vous soyez contente de votre ami.

Sa main retint probablement un peu trop longtemps, au gré du Gouverneur, celle de l'Américaine, car ce dernier ne put s'empêcher de s'écrier d'un ton badin :

— Là, là, monsieur Forster, on dirait que vous faites des adieux éternels à madame. Mais hâtez-vous. Mon yacht vous attend. Surtout n'allez point oublier que vous êtes maintenant le photographe Forster.

Klaus Grot s'inclina devant lui et quitta la chambre.

Alice et Greffin se trouvèrent seuls.

Lentement Greffin se dirigea vers la porte restée entr'ouverte. Il la referma et en poussa lestement le verrou.

Alice Terry, qui s'était laissé aller dans une berceuse, se dressa debout.

— Que faites vous là, monsieur? demanda-t-elle d'un air alarmé.

— Mais, répondit Greffin, avec le plus grand calme, quoique devenu plus pâle que la nappe, non encore enlevée, comme vous le voyez, j'ai fermé la porte au verrou.

Et il revint vers la jeune femme.

LXXXI

Comment Dreyfus fut photographié à l'Ile du Diable

Klaus Grot traversa, comme d'habitude, les salles du Palais gouvernemental, avec toute la raideur d'allures particulière à un personnage important du royaume britannique. Mais tout entier, encore, à son ancien rôle, il se demandait comment il ferait pour remplir celui, tout récent, d'artiste-photographe.

Le valet de chambre de Greffin l'attendait au bas du grand escalier pour le conduire au quai où l'attendait, à l'ancre, le yacht particulier de M. le Gouverneur.

Un incident, d'assez peu d'importance d'ailleurs, se produisit à sa sortie.

Juste au moment où il mettait le pied dehors, il entendit un grand bruit de verre cassé.

De grands éclats de vitre tombèrent à ses pieds, heureusement

sans dommage pour sa personne, quoiqu'ils lui eussent frolé la figure.

Klaus Grot s'arrêta et leva le nez en l'air. Mais impossible de voir ou s'était produit le bris de la vitre, les jalousies vertes de toutes les croisées étant baissées, à cause du soleil.

— Eclats, résultats ! se dit le brave capitaine, citant en présage admis en Allemagne.

Et il continua tranquillement son chemin.

Bientôt il se trouva sur le port.

Le yacht du Gouverneur se balançait gracieusement sur les flots ondulés.

On lui avait fait la toilette et il revêtait les airs les plus engageants.

De sa cheminée montait en droite ligne, vers le ciel bleu, une colonne de fumée grise et à son beaupré flottait orgueilleusement le drapeau tricolore française.

Klaus Grot fut reçu à bord du joli vapeur — dont le seul aspect avait fait battre de joie le cœur du brave marin hambourgeois — par un jeune homme qui se présenta à lui comme le capitaine du bâtiment.

Il portait le nom de Donat.

— Vous êtes probablement le photographe que nous avons o dre de conduire à l'Ile du Diable ? demanda-t-il. M. Forster, n'est il pas vrai.

— Oui, Forster, photographe.

— Il suffit. Monsieur le Goeverneur m'a fait tenir tous les renseignements nécessaires et nous allons lever l'ancre immédiatement.

Le capitaine Donat fit avec beaucoup d'amabilité à l'étranger les honneurs de son navire.

Klaus Grot eut toutes les peine du monde à retenir l'expression de sa compétente satisfaction devant les installations essentiellement pratiques et modernes du gentil bâtiment.

Et lorsque le jeune capitaine voulut lui expliquer comme à un vulgaire profane, les fonctions de la chaudière et du manomètre, il ne put s'empêcher de grommeler, en un moment d'oubli, mais à part lui, croyait-il, et dans la langue de ses pères :

— Espèce de mousse, va, comme si je ne connaissais pas tout cela beaucoup mieux que toi !

Quelques instants plus tard, le yacht se mettait en marche, fendant les vagues avec la rapidité d'un alcyon.

— Ne préférez-vous point descendre dans la cabine, demanda le capitaine Donat.

— Vous dites ? Moi, dans la cabine ? Je ne suis jamais resté que sur le pont... chaque fois que j'ai eu l'occasion de voyager sur mer...

Ce correctif, des plus nécessaires pour ne pas trahir l'incognito de l'impatient marin, sembla lui déchirer le gosier.

— Mais, fit observer le capitaine Donat, les flots sont assez houleux et vous risquez fort d'être pris du mal de mer.

L'ex-commandant de la « Brigitte » regarda le marin français comme s'il voulait l'avaler tout cru.

En vérité, cela passait les bornes !

Pris du mal de mer, lui, Klaus Grot, qui considérait tous les océans, quelque méchants qu'ils fussent, comme de simples cuvettes et qui dormait plus tranquille sur un pont de vaisseau, secoué par les vagues, que sur un lit de plumes ! Lui, souffrir du mal de mer !

— Autre sotte histoire ! gronda-t-il en Allemand. Tout ça vient de la pitoyable comédie pour laquelle j'ai cargué les voiles. En être réduit à renier sa profession et se laisser traîter comme un simple terrien, qui fait son testament avant de s'embarquer sur le bâteau de passage de Hambourg à Helgoland ! Ciel et terre ! Mille sabords ! Poupe et Proue ! Ce qui est trop est trop !

Ainsi se soulageait le digne Klaus Grot en se séparant brus-

quement du capitaine, absorbé par le fonctionnement de sa machine à vapeur.

La traversée fut superbe et, volontiers, Klaus Grot fut retourné à Cayenne pour la faire à nouveau.

C'était comme si on lui avait enlevé de dessus l'estomac un poids de cent kilos.

Maintenant, du moins, il se retrouvait dans son élément !

Hélas ! trop tôt au gré du brave marin les côtes de l'Ile du Diable émergèrent à son regard, comme une lugubre apparition.

Cette île sans arbres et sans végétation, lui fit l'effet d'un gigantesque cercueil, arrêté au milieu de l'Océan et prêt à y sombrer.

— C'est donc sur ce misérable amas de rochers que vit l'infortuné Dreyfus ! murmura Klaus Grot, vivement ému. C'est effroyable ! Je crois que, pour ma part, je n'y tiendrai pas trois jours. J'aimerai mieux être abandonné en pleine mer, a califourchon sur un tronc d'arbre. Et avec cela, la pensée de n'avoir rien fait de mal, que l'on gémit innocent sur ce bloc de pierre ! Cet homme doit posséder une incroyable force de caractère pour ne point y avoir perdu la raison.

Le yacht entra dans une baie étroite et petite. Aussitôt, quelques soldats accoururent qui reçurent le cable qu'on leur jeta et l'attachèrent à un anneau de fer, scellé à cet effet dans la pierre.

Klaus Grot, suivi de Donnat, quitta le navire. Les formalités auxquels il fut astreint ne prirent qu'un moment.

On prit connaissance de l'ordre, que lui avait remis le Gouverneur, et on le pria d'attendre quelques minutes dans le bâtiment réservé aux gardiens, ce dont il profita pour passer attentivement l'inspection des lieux.

La moindre observation pourrait être utile par la suite.

Il se trouvait dans une assez grande pièce, à laquelle aboutissaient une vingtaine de petites chambres, servant à loger les gardiens, à faire la cuisine, à emmagasiner les provisions.

L'ensemble faisait assez l'effet d'une caserne, en petit format.

Par une des croisées du bâtiment, Klaus Grot vit le capitaine du yacht en conférence avec un homme à forte barbe, qu'il jugea devoir être le chef des gardes chiourmes.

Ils semblaient agiter des choses d'importance et recouraient, à chaque instant, au papier que Donat avait remis au gardien hirsute.

Klaus Grot n'attacha aucune importance à cet entretien et vit avec satisfaction que l'on venait de débarquer le matériel de photographie, à lui confié, pour le transporter plus avant dans l'île.

. . . .

Abandonnons maintenant, pour quelques moments, le digne capitaine, très satisfait de la façon dont se présentaient les choses, et pénétrons dans la sombre et étroite case de l'objet de tant d'efforts, de l'homme pour la libération duquel Klaus Grot et Alice Terry s'exposaient à de si terribles dangers.

Dreyfus était assis dans sa hutte, appuyé contre le grillage dont on l'avait pourvue, depuis la tentative d'évasion, si malheureusement avortée, pour ce qui le concernait.

Ce grillage, consistant en huit barres verticales et deux transversales, donnait à sa triste habitation l'aspect d'une de ces cages dans lesquelles on enferme les bêtes féroces des ménageries foraines.

L'infortuné prisonnier de l'Ile du Diable appuyait son front brûlant contre le froid métal des barreaux.

Il contemplait avec une indicible mélancolie la vaste mer, dont les vagues déferlantes répétaient leur chanson éternelle.

Depuis plusieurs années, déjà, leur mélodie rhytmée accompagnait chaque phase de sa triste vie, les grondements de l'Océan couvraient ses appels désespérés à la liberté et au bonheur. Et il savait bien, le malheureux, qu'ils lui serviraient aussi de chant funèbre.

Comme il était là, abîmé dans son désespoir, il vit se profiler, sur l'horizon bleu, une noire colonne de fumée, se rapprochant rapidement dans la direction de l'Ile du Diable. Puis il distingua un navire qu'il reconnut bientôt pour être le yacht particulier du Gouverneur.

Son ennemi mortel, le féroce Greffin, venait donc faire une visite à l'île maudite ?

Quelle nouvelle torture pour lui, avait bien pu inventer le misérable ? Quelles libertés dérisoires pourraient encore être enlevées au pauvre captif ?

Dreyfus, en réalité, ne craignait plus rien, de ce côté. Que pourrait-on supprimer ou restreindre de ce qu'on lui avait laissé ?

Soudain, un garde-chiourne s'approcha du grillage et lui dit :

— Tenez-vous prêt, Dreyfus. Le Gouverneur vient d'envoyer un photographe, chargé de « tirer » votre portrait.

Dreyfus se troubla. A quoi pouvait tendre cet ordre, sinon à lui infliger une honte nouvelle ?

Si l'on songeait à faire son portrait, à lui si misérable, si courbé, si ravagé, n'était-ce point dans l'intention de le répandre en France, comme un exemple de ce que devient à Cayenne, sous le poids de leurs remords, un traître à la Patrie ?

L'infortuné porta la main à son cœur.

Des méchants, ses ennemis, ne manqueraient point d'envoyer anonymement, à la fidèle Lucie, l'image de son époux, vieilli avant l'âge, brisé par le désespoir, les privations et la fièvre des tropiques.

Les regards de son enfant se reposeraient aussi sur ce portrait pour se graver à jamais dans l'esprit la physionomie sordide et déchue de son malheureux père.

— On ne m'épargnera donc aucune humiliation, aucune honte ? s'écria le prisonnier, cette fois au bout de son courage ! Ah ! mort tardive et cruelle, viens, enfin, me délivrer de mes tortures.

Brise mes chaines infâmes! N'ai-je donc point assez souffert, plus qu'assez, déjà.

Un homme, de haute taille et aux larges épaules entra dans la case.

Quoique Dreyfus ne le connût pas, il supposa que c'était le photographe annoncé, d'autant mieux que deux gardiens le suivaient, portant un objet couvert.

En effet, l'objet, débarrassé de son enveloppe de serge, était l'appareil que l'on dressa aussitôt.

Pendant ce temps, le photographe, les mains sur le dos, faisait le tour de la hutte, observant tout d'un œil curieux et sagace.

Puis, il revint au captif.

— J'ai été chargé par le Gouvernement français, lui dit-il, de prendre quelques clichés de votre personne. Soyez donc assez bon pour vous prêter à mes instructions.

Chose étrange. La voix du colosse, au lieu d'être rude et impérative semblait comme imprégnée de tendresse et d'émotion. On eut dit que l'homme qui parlait ainsi avait peine à retenir ses larmes. De plus, ses bons yeux bleus restaient attachés sur le prisonnier avec une expression de profonde sympathie.

Tout cela n'échappa point à Dreyfus, consolé de se trouver enfin devant quelqu'un qui regardât son sort avec pitié.

— Je suis prêt, monsieur, répondit-il. Vous pouvez commencer quand vous voudrez.

Les deux gardiens, postés à l'intérieur du grillage, n'avaient point abandonné leur poste et semblaient disposés à surveiller le photographe, tout autant que leur prisonnier.

Mais l'artiste, s'adressant à eux, leur dit d'un ton d'autorité :

— Messieurs, je vous prierais de me laisser seul avec le prisonnier. Voici l'ordre du Gouverneur, qui m'autorise formellement à exécuter mon travail sans être dérangé. Or j'estime qu'il me

serait impossible de faire un bon portrait d'un captif, gêné et terrorisé par la surveillance obsédante de ses geôliers.

Les deux gardes-chiournes haussèrent les épaules et se retirèrent, en ayant soin de refermer la grille derrière eux.

Le photographe attendit tranquillement qu'ils fussent hors de vue.

— Maintenant, je vais vous indiquer la place où il faudra vous mettre, capitaine Dreyfus, dit-il, alors, en appuyant avec intention sur le titre de « capitaine ». Veuillez vous avancer à cinq pas de l'appareil. Comme cela. Mais attendez. Il faut que je vous arrange les mains d'abord.

Il alla au prisonnier, lui prit les mains et les serra avec effusion.

— Capitaine Dreyfus, dit-il tout bas, d'une voix émue, capitaine Dreyfus vous voyez en moi un ami. Je veux vous sauver. Conservez tout votre calme. Ne trahissez point pour un mouvement, ou un changement de visage ce qui vous allez apprendre, dussent ces renseignements vous remuer au plus profond de l'âme.

L'étranger s'était exprimé en Allemand, langue que Dreyfus, en sa qualité l'Alsacien comprenait et parlait couramment.

Malgré cette recommandation, Alfred Dreyfus eut grand peine à se contenir.

Il tremblait de tous ses membres et dut se retenir des deux mains à la barre transversale inférieure du grillage, comme s'il sentait le sol se dérober sous lui.

Un ami, c'était un ami, qui se trouvait là, et un sauveur! Le soleil se levait brusquement pour lui, éclairant la ténébreuse nuit dans laquelle il se trouvait plongé.

— Je ne suis pas un photographe, reprit le visiteur étranger. Je suis capitaine de navire et m'appelle Klaus Grot. Votre frère Mathieu, m'avait loué mon bâtiment... Votre frère est un rude homme et comme il n'y en a peut-être pas deux en France... Il a organisé, pour vous délivrer, toute une expédition, sous le

commandement d'une dame américaine, miss Alice Terry, qui est bien la femme la plus extraordinaire de tout le globe terraqué... Que l'on me retrouve sept fois accroché à une branche de la maîtresse ancre, d'un trois-mats, si je vous mens d'une cyllable! Mon bâteau, ma pauvre Brigitte a sombré près de la côte brésilienne... Un scélérat, nommé Ravaillac, y avait pratiqué une voie d'eau, avant de se sauver...

— Ravaillac! interrompit Dreyfus. Le tueur de femmes, Ravaillac? Ce monstre, à figure humaine, a déjà par deux fois empêché ma fuite, d'abord, à Paris, d'un cachot souterrain de la prison militaire du Cherche-Midi, et plus tard, à Cayenne, au moment où la femme du Gouverneur avait tout préparé pour notre évasion. Ce Ravaillac semble être attaché à mon sort comme une malédiction vivante!

— S'il en est ainsi, capitaine répondit le brave marin, et si le drôle vit encore, je lui escrabouillerai la cervelle d'un coup de poing, aussi vrai que je m'appelle Klaus Grot et que je suis un honnête Allemand. Mais j'oubliais de vous dire que nous avions aussi votre dame, à bord de la « Brigitte ».

— Ma femme, ma Lucie adorée! s'écria Dreyfus en pâlissant. Elle aussi a-t-elle souffert du naufrage?

— Oui, mais elle a été heureusement sauvée, ainsi que nous, s'empressa de répondre Klaus Grot. Elle avait essayé de traverser les marais et la forêt vierge de la Guyane française et cela pour se rapprocher de vous...

Mais elle s'est trouvée si rudement attaquée par les fièvres paludéennes que nous avons été obligés de la faire retourner sur ses pas. Selon toute apparence, elle doit se porter à merveille, à présent et être revenue à Paris, auprès de son enfant.

— Lucie, ma chère Lucie, balbutia le captif, pendant que ses larmes ruisselaient entre les doigts de la main dont il se couvrait le visage.

— Ah! pleurez, capitaine, pleurez, dit le bon Klaus Grot.

Cela vous soulagera un peu. Mais votre dame, voyez-vous, est de celles dont on peut être fier ! Il n'y en a point une seconde sur la terre, d'aussi fidèle, d'aussi bonne et d'aussi vaillante. Mais vous avez aussi des amis sur lesquels vous pouvez compter dans le besoin ou en danger de mort...

Aussi ne faut-il pas désespérer maintenant. Nous vous resterons dévoués à toute épreuve et n'aurons de repos que lorsque nous vous aurons rendu à la vie de ce monde !

Dreyfus serra énergiquement la main du brave marin.

— Comment ai-je pu mériter tant d'amour et de sacrifices ? murmura-t-il. Oui, j'aurais du courage à présent. Je ne suis pas si pauvre et si abandonné que je le croyais il y a un quart d'heure à peine !

Que de paroles furent encore échangées entre le captif et Klaus Grot.

Dreyfus était impatient d'apprendre ce qui s'était passé depuis sa séquestration loin du monde des vivants.

Klaus Grot dut lui apprendre tout ce qu'il savait des hommes et des choses, lui décrire les inventions nouvelles et même lui résumer, d'après ce qu'il avait pu lire dans les journaux, le mouvement des sciences et de l'art.

Naturellement, il n'oublia pas de raconter les aventures de Lucie, dans l'île déserte sur laquelle elle avait échoué avec trois compagnons d'infortune, seulement, le vieux pilote Ménard, le prince Napoléon et le vicomte Emile de Ribès.

Il fit de ce dernier le plus magnifique éloge et mit en lumière, comme il convenait, son abnégation, sa loyauté et son courage.

Ainsi, pour la première fois, depuis plusieurs années, Alfred Dreyfus, apprit ce qui se passait en ce monde, et beaucoup de communications du digne capitaine lui apportèrent quelque consolation.

— Fiez-vous en tous et pour tout, maintenant, à nous autres, dit Klaus Grot, sous forme de conclusion. Alice Terry et m...

sommes près de vous et déjà en train d'assurer votre délivrance. Autant dire que nous avons le Couverneur dans notre poche. Il est devenu amoureux fou de notre belle Américaine et je crois qu'elle pourrait l'amener aux plus grandes extragances, au point de vue des devoirs de sa charge. Je tâcherai, dans le courant des semaines qui vont suivre, de vous entretenir le plus souvent possible.

Nous agiterons alors ensemble les moyens les plus pratiques à mettre en œuvre pour votre enlèvement de cette île maudite. Et maintenant, adieu, ou plutôt au revoir. Réconfortez-vous à l'idée que des cœurs fidèles battent pour vous et que de braves gens s'occupent de votre salut. Au revoir, capitaine Dreyfus, au revoir, mon ami, si vous me permettez de me nommer ainsi ?

— Mon ami, mon meilleur ami ! s'écria le prisonnier, étreignant une fois de plus les mains du digne loup de mer, et les serrant avec chaleur.

Il le chargea aussi de ses plus reconnaissants salu's pour Alice Terry.

Klaus Grot ayant donné un coup de sifflet, fit reparaître les deux gardiens. Agité des plus tristes et des plus douces émotions, il quitta la hutte ou plutôt la cage, où l'on avait enfermé un des plus brillants capitaines, naguère, de l'armée française.

Il venait de voir l'homme dont plus de la moitié de l'Europe plaignait le malheureux sort. Mais ce n'était point un désespéré et un aigi, qu'il avait appris à connaître. C'était un patient, calme et muet, qui supportait en homme un châtiment immérité.

Klaus Grot voulut compléter sa visite en faisant une petite promenade par tout l'îlot, ce à quoi personne ne s'opposa.

Il constata l'hostilité, la stérilité absolue de ce lieu de réclusion et son cœur se serra d'indignation et de pitié en songeant que la cruauté humaine pouvait forcer une créature de Dieu, fut-elle même coupable et déchue, à languir dans un pareil enfer.

Ayant attentivement étudié la conformation de l'Ile du Diable et noté dans sa mémoire ses meilleurs abords, Klaus Grot retourna vers le bâtiment affecté aux soldats et aux gardes-chiourmes commis à la garde de l'île.

Ses regards cherchèrent l'endroit où avait atterri le yacht du Gouverneur.

Le bâteau avait disparu et les flots clapottaient lugubrement contre l'embarcadère en bois, sommairement établi.

Klus Grot, surpris, secoua la tête mais sans prendre aucun ombrage de l'absence du yacht. Probablement que, trouvant le temps long, son capitaine s'était payé une petite promenade en mer.

Néanmoins, il jugea bon de s'enquerrir de l'heure à laquelle on attendait le bâteau absent.

A l'entrée du poste se trouvaient six hommes, parmi lesquels l'homme à forte barbe que Klaus Grot avait estimé à bon droit être le chef de la chiourne.

Il s'approcha de lui.

— Pardonnez-moi ma demande, mon cher monsieur, dit-il poliment. Mais je serais bien aise de savoir quand reviendra le yacht de M. le Gouverneur.

— C'est ce que j'ignore absolument, répondit le geôlier barbu, avec une cordialité maligne.

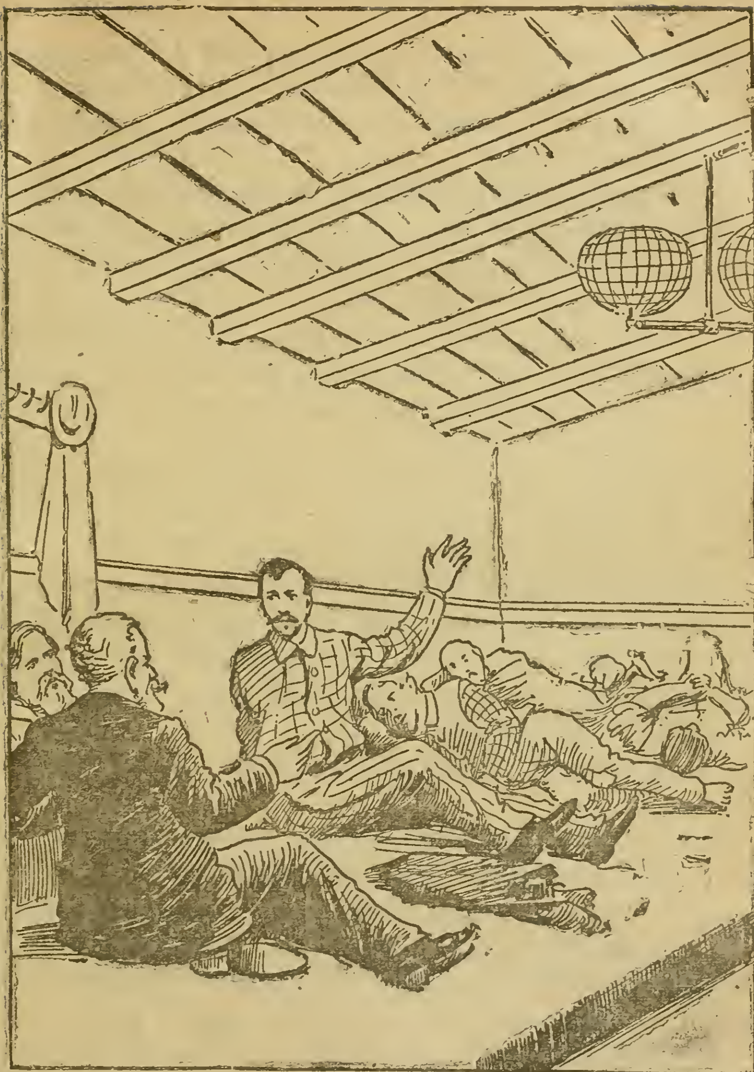
— Comment, vous n'en savez rien? Mais il est convenu, cependant, qu'il doit me ramener ce soir à Cayenne.

— Bah! Le yacht y est retourné tout droit et certainement ne reviendra point d'aujourd'hui.

— Ne reviendra... point... d'aujourd'hui? balbutia le marin allemand. Mais cela est impossible. Il doit y avoir erreur. Je ne puis cependant point passer la nuit ici?

— Et pourquoi pas? demanda l'homme à la barbe, en ricanant. M'est avis que vous passerez encore maintes nuits sur l'Ile du Diable.

ALFRED DREYFUS



Je veux conserver intact mon honneur !

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Klaus Grot sentit la colère lui monter à la tête. Il devint pourpre.

— Monsieur, dit-il d'un air menaçant au garde-chiourne, je crois que vous avez l'intention de vous moquer de moi. Savez-vous bien qui je suis ?

— Parfaitement, répondit l'autre, du ton le plus tranquille. Vous êtes le capitaine de navire hambourgeois, Klaus Grot, prisonnier, à l'Ile du Diable, sur l'ordre du Gouverneur de la Guyane française.

Un coup de poing asséné par Klaus Grot l'étendit sur le sol. En même temps, le rude allemand tourna les talons et se mit à fuir de toute la rapidité de ses jambes nerveuses vers l'autre côté de l'île.

Les gardiens, témoins de ce qui venait de se passer, s'élancèrent sur ses traces en appelant, par leurs cris, à la rescousse les soldats disséminés sur différents points.

Cependant, Klaus Grot fuyait, non point dans l'espérance d'échapper à ses ennemis, car il savait trop bien ne pouvoir quitter l'Ile sans qu'une embarcation quelconque fut mise à sa dispositions. Tout ce qu'il voulait c'était gagner du temps, afin de réfléchir à sa situation.

Il avait été trahi. Le fait ne pouvait être mis en doute un seul instant.

Le Gouverneur, dont il se moquait si fort, avait été plus malin qu'Alice et que lui et s'il lui avait délivré l'autorisation de se rendre à l'Ile du Diable, c'était pour l'y retenir en captivité.

Le sort qui, il y a une heure à peine, lui semblait si effroyable, le séjour, sur cette roche aride, pour plusieurs années, peut-être pour la vie tout entière, ce sort était devenu le sien !

Néanmoins, pendant le court espace de temps qu'il mit à fuir, poursuivi par la meute acharnée des gardiens, le brave marin ne pensa point un instant à lui-même. Toutes ses angoisses se reportaient vers Alice Terry. Car s'il était démasqué, lui, la jeune américaine devait l'être également.

Et elle se trouvait entre les mains du Gouverneur, livrée à la merci d'un vieillard amoureux, sans scrupules et tout puissant dans la colonie !

Elle était donc perdue !

Comme le pauvre capitaine se sentait mordu au cœur par cette affreuse pensée, il alla rouler, lui aussi, à l'improviste sur le sol.

Une saillie de rocher, qu'il n'avait pu remarquer en courant, l'avait fait choir.

Avant qu'il n'eut pu se relever, il était entouré de ses poursuivants, au nombre de treize hommes vigoureux.

Il s'ensuivit une lutte courte et désespérée dont le résultat ne pouvait être douteux. Bientôt, Klaus Grot fut à leur discrétion, pieds et poings liés.

On le traîna vers une des cases, affectées aux prisonniers disparus, et on l'y jeta comme un paquet de linge sale.

Deux soldats, le fusil chargé, furent postés devant la hutte.

Klaus Grot grinçait des dents, pendant que de grosses larmes ruisselaient sur ses joues, larmes de fureur et de pitié versées sur le sort d'Alice Terry, « la femme la plus extraordinaire, murmurait-il encore, qui eut jamais foulé le pont d'un navire !

. . . .

Cette pauvre Alice, nous l'avons quittée au moment où elle avait vu, avec stupeur, Greffin fermer au verrou la porte de la salle à manger.

Greffin était retourné à grands pas, vers elle.

Ses yeux flamboyaient dans sa face blême comme deux charbons ardents.

S'arrêtant devant la jeune femme les mains dans les poches, il lui dit d'un ton ignoble :

— Maintenant, ma belle, nous allons pouvoir nous payer ensemble un peu de bon temps.

Sa voix était rauque et sa gaîté factice.

Alice recula, comme si elle venait de recevoir un coup mortel.

— Gouverneur, s'écria-t-elle, c'est à moi que vous osez parler ainsi ?

— Mais je vous parlerai de bien autre façon tantôt, répondit le misérable en riant. Ne faites donc point la bégueule. Venez donc dans mes bras que je baise ces belles lèvres, ce front de marbre encadré d'ébène et ces joues de roses et de lys.

En parlant ainsi, il avait bondi sur elle à l'improviste en cherchant à l'éteindre sur sa poitrine.

Il y réussit un instant. instant bien court.

Mais presqu'aussitôt il se trouva projeté au loin.

Alice Terry, qui en dépit de sa sveltesse possédait une vigueur peu commune, servie par des muscles d'acier, s'était dégagée en l'envoyant mesurer le plancher.

Puis, elle courut à la croisée dans l'intention de rappeler Klaus Grot, qui ne devait point encore avoir quitté la rue, et pourrait la protéger contre la violence de ce vieillard débauché.

Avant que le gouverneur fut revenu de l'étourdissement que lui avait occasionné le poing de la vaillante américaine, Alice était debout près de la fenêtre.

Elle voulut l'ouvrir, mais le déclic refusa de jouer.

Sans s'entêter plus longtemps, Alice frappa du poing contre la glace qui vola en éclats et dont les débris tombèrent dans la rue.

Nous avons vu que Klaus Grot avait failli en être blessé.

Mais il n'entendit point l'appel au secours crié par l'américaine, car à peine Alice eut-elle brisé la vitre que Greffin l'avait tirée en arrière par ses vêtements.

En même temps il poussait sur un bouton, saillant dans la boiserie et la jalousie s'abattait brusquement, masquant l'entière croisée.

Greffin avec une force qu'on n'aurait attendu de ce corps

épuisé par les excès et le climat des tropiques, réussit à l'entraîner au milieu de la chambre.

Mais de nouveau, Alice réussit à se dégager.

Avec la rapidité de l'éclair elle tira de sa poche un petit revolver à six coups.

— Arrière! cria-t-elle d'une voix tonnante au vieillard, fou de colère et de luxure. Arrière! Ne vous avisez point de me toucher encore, ou je vous brûle la cervelle.

Greffin demeura comme cloué au sol.

Enfin, portant la main à sa poche, il en tira un papier bleu, qu'il déplia.

— Je ne crains point votre arme, cria-t-il, car j'en ai une meilleure contre vous et qui, certes, ne vous manquera point.

En disant ces mots, il agitait t.imphalement le télégramme qu'il avait reçu quelques minutes auparavant.

— Remettez donc ce revolver dans votre poche, ma charmante, reprit-il, en contenant sa rage. Il y a peut-être encore un moyen de nous arranger.

L'Américaine abaissa son pistolet, en s'abritant derrière le massif dossier d'un fauteuil.

— Parlez, dit-elle, et expliquez moi cette étonnante modification dans votre manière d'agir, D'abord, vous vous conduisez envers moi en parfait gentleman et sitôt que M. Forster, mon mari, s'est éloigné, vous vous permettez d'étranges privautés.

En parlant de la sorte, Alice tâchait de rester le mieux que possible en bonne intelligence avec le puissant fonctionnaire.

Hélas! elle ne soupçonnait point encore que tout était perdu!

Aussi fut elle cruellement saisie et mortifiée en entendant le Gouverneur lui répondre avec un rire moqueur:

— Pourriez-vous exiger qu'on en use avec une espionne comme avec une dame du monde?

Alice poussa un leger cri et s'appuya les deux mains au fauteuil derrière lequel elle s'était refugiée.

— Ah ! Ah ! vous pâlissez? s'écria Greffin. Le mot d'espionne semble vous avoir touchée au vif, miss Alice Terry ?

En s'entendant désigner par son vrai nom, la vaillante jeune femme comprit tout.

Elle se sentit perdue. Elle vit la comédie, convenue entre elle et Klaus Grot pénétrée et trahie par une circonstance fatale, encore inexpliquée pour elle.

— Prenez donc communication de ce télégramme, lui dit Greffin, en lui tendant la dépêche.

Alice s'empara du papier et essaya de lire. Mais les caractères dansaient devant ses yeux et elle ne parvenait point à saisir le sens des phrases.

Greffin s'aperçut de sa détresse et s'en réjouit.

— Rendez la moi, dit-il, je la lirai pour vous. Cette dépêche m'a été envoyée par le Gouvernement français, heureusement assez à temps encore, pour que j'avisasse.

Et, à voix posée et incisive, il commença sa lecture :

« D'après la déclaration du tueur de femmes, Ravaillac, que vous avez livré à la justice, il résulte qu'il y a déjà une temps assez long, est parti du Hâvre, un vapeur Allemand, nommé la « Brigitte », capitaine Klaus Grot de Hambourg, en destination de Cayenne et dans le but de favoriser l'évasion du capitaine dégradé Alfred Dreyfus.

« Ravaillac affirme que la « Brigitte » à sombré en plein océan. Pourtant, estime-t-il, il serait possible que quelques personnes, qui avaient pris place à son bord, se soient sauvées et aient pu gagner la côte.

« Pour gouverne, entr'autres passagers de la « Brigitte » se trouvaient la détective Américaine Alice Terry, belle et grande jeune femme, aux cheveux blonds. Miss Terry se serait chargée de la direction de l'expédition.

« Avis de ces faits vous est envoyé pour que, le cas échéant, vous fassiez arrêter miss Terry, ainsi que le capitaine du navire naufragé

« Le marin Hamburgeois, Klaus Grot, est d'une taille peu ordinaire, un vrai géant. Il a la barbe blonde et les yeux bleus. »

Le gouverneur se tut et remit le fatal télégramme dans la poche de son veston.

— Maintenant, mademoiselle, dit-il après une légère pause et maffectant le plus grand calme, qu'avez-vous à opposer à cette intéressante communication?

Surtout ne tentez point d'arguer d'une méprise. N'essayez point de nier que vous soyez bien Alice Terry et votre compagnon, le capitaine de navire allemand Klaus Grot. Cela serait bien inutile, car je ne vous croirais pas.

— Eh bien, donc, répondit Alice d'une voix ferme, je suis celle que vous croyez. Je suis l'américaine Alice Terry. Mais, aussi bien que je reconnais cela et assume sur moi toutes les conséquences de cet aveu, aussi bien je vous assure que mon compagnon est bien en réalité, le négociant anglais, Robert Forster, que j'ai épousé depuis peu. Il ignore totalement mes projets et je vous le certifie innonent de tout.

Greffin éclata de rire.

— Qu'est-ce que cela peut me faire, dit-il. Pris ensemble, ensemble pendus! N'espérez point sauver votre capitaine hambourgeois. Son arrêt est déjà rendu.

Il ne reviendra plus de l'Ile du Diable. Et comme il se sont si tendrement attiré vers le traître Dreyfus, je lui procurerai l'occasion de passer quelques années dans son voisinage immédiat.

— Affreux! gémit Alice en se couvrant le visage de ses mains. Vous avec donc attiré le malheureux dans un traquenard?

— Parbleu! Et je m'applaudis d'y avoir si complètement réussi. Je voudrais bien voir la tête de ce soi-disant Anglais

lorsque, désireux de quitter l'Ile du Diable, il apprendra qu'il lui faut y demeurer en qualité de prisonnier.

— Pauvre et bon Klaus Grot ! dit Alice avec âme.

— Bah ! Laissez dormir ce cétacé Hambourgeois et occupez-vous plutôt de votre propre cause. Mais rasseyez-vous, je vous prie, voilà un fauteuil qui vous tend les bras. Vous verrez que je ne suis pas si diable que vous me croyez noir.

Alice obéit machinalement.

Elle se laissa tomber sur le siège que lui avait avancé le gouverneur.

— Vous m'avez trompé, continua Greffin. Vous avez pénétré dans ma maison sous un faux nom, avec le plan d'aider à l'évasion de mon prisonnier le plus important, dont je réponds personnellement sur mon honneur et sur la conservation de ma charge. Comme votre intention était de me nuire de la façon la plus grave possible, vous comprendrez qu'il ne tient qu'à moi de vous frapper du châtiment le plus exemplaire. Mais...

Greffin se tut un instant en arrêtant un regard brûlant sur la séduisante américaine.

— Mais j'éprouve une certaine faiblesse à votre égard. Vous m'avez ensorcelé, ma parole, et avant que je connusse votre trahison, je nourrissais l'ardent désir de vous attacher à moi pour la vie. Je voulais vous proposer de divorcer d'avec votre prétendu mari pour devenir ma femme. Il ne peut plus être question, naturellement, d'un pareil projet. Vous voilà en ma puissance et c'est au vaincu à subir la loi du vainqueur.

Alice, rouge de honte, ferma les yeux.

— Pour aller au fait, continua Greffin, avec une joyeuse impudence, je vous laisse le choix entre deux solutions. Ou bien, je vous envoie pour cinq ans à l'Ile du Diable, où votre beauté se flétrirait bientôt, en même temps que ces beaux cheveux noirs deviendraient gris, ou bien — et ici la voix du gouverneur ne put dissimuler l'émotion qui le fit se lever de son siège —

ou bien, vous vous résoudrez, dès ce moment à être ma maîtresse.

Alice poussa un cri d'indignation.

— Vous prenez la chose plus au tragique que nous ne devriez, reprit vivement Greffin. Si vous acceptez ma dernière proposition, vous pouvez espérer encore regagner ma confiance par un amour sincère. Et qui sait si je n'oublierai point le passé. Votre existence à mes côtés sera d'ailleurs des plus agréables, et je saurai, aux yeux du monde, vous assurer une situation brillante. Je suis, voyez-vous, un pauvre homme tout rond qui cherche simplement le rayon de soleil qui doit le réchauffer. Je vous donne le temps de réfléchir jusqu'à minuit. Mais alors, il faudra choisir entre vous jeter dans mes bras ou partir pour l'Ile du Diable. Permis à vous d'aller et de venir, dans mon palais, comme par le passé. Jusqu'à l'heure de minuit, mes valets continueront à vous traiter comme une étrangère de distinction. Il ne dépendra que de vous de continuer à l'être sur le même pied. Seulement, sachez-le bien, il n'y a pas la moindre chance pour vous de fuir d'ici. J'ai fait doubler toutes les gardes et donné les instructions spéciales à votre égard. Votre sort est entre vos mains. A bientôt, donc. miss Terry,

Greffin s'inclina profondément, avec un sourire railleur et quitta la chambre.

Alice ne l'entendit pas même refermer à la porte à clef.

Pendant quelques instants, elle demeura immobile, puis, soudain en un mouvement impétueux elle tira son révolver de sa poche et en appliqua le canon sur sa tempe droite.

Déjà son doigt touchait la gachette, mais au même instant, elle jeta l'arme sur le plancher.

— Le suicide est une lâcheté! s'écria-t-elle, en se dressant debout. Et je ne veux pas être lâche... Je ne le veux pas!

Cependant, quel effroyable choix lui était offert! Devenir la maîtresse de cet homme, ou aller mourir à l'Ile du Diable!

Elle retomba de nouveau dans son fauteuil éleva vers le

ciel ses mains jointes et quelques paroles confuses et inarticulées s'échappèrent de ses lèvres

Mais nous, qui connaissons le secret de la noble jeune femme, nous aurions compris qu'elle murmurait :

— O Mathieu, Mathieu, c'est maintenant surtout que je sens combien tu m'es cher !

LXXXII

L'aventure nocturne du docteur

C'était pendant la soirée du jour où la malheureuse Lucie Dreyfus avait éprouvé la plus cruelle surprise de son entière existence.

Car même les évènement affreux qui s'étaient déroulés chez elle, le soir fatal où des soldats étaient venus arrêter son mari et l'avaient entraîné, les menottes aux poings, lui avaient porté un coup moins affreux que l'aspect de son fils, de son unique enfant, du cher petit André, devenu un misérable voleur.

Lucie était étendue sur un divan de son boudoir. Elle pleurait doucement, la tête pressée sur les coussins de soie.

Mathieu, assis près d'elle, essayait vainement de la reconforter.

A la vérité, il ne savait trop, lui-même, ce qu'il lui disait et se creusait en vain la tête pour trouver quelque faible motif de consolation.

Ce nouveau malheur l'atteignait, lui aussi, de douloureuse façon.

Mais il cachait son émotion à sa belle-sœur pour ne pas augmenter sa détresse.

— Ne pleurez pas, ma chère Lucie, lui disait-il, N'avez-vous point versé déjà assez de larmes ?

La pauvre mère se souleva à moitié et secoua tristement la tête.

— Mais pleurs, dit-elle, ne finiront plus qu'avec ma vie !

— Ecoutez moi, ma chère Lucie, reprit Mathieu, de sa voix la plus douce. Plus j'y réfléchis et plus je crois que nous devons considerer plutôt comme heureux ce qui vous est arrivé aujourd'hui. Du moins, à présent, nous sommes certains de deux choses.

Lucie le regarda à travers ses larmes.

— D'abord, notre petit André vit èt c'est l'essentiel. Ensuite, il est a Paris. Car, il n'y a pas à dire, ce matin, nous ignorions si les misérables n'avaient point attenté à l'existence du malheureux enfant, eux que nous savons capables de tous les crimes !

— Pour moi, ils l'ont bien vraiment assassiné, s'écria Lucie, avec désespoir. Que vaut, hélas ! ce petit corps amaigri et souillé dont ils ont tué l'âme ? Si demain ou aujourd'hui un sort plus favorable permettait à mon mari de reprendre sa place à nos côtés et qu'il me demanderait : « Où est mon fils ? » Que lui repondrai-je ? Oserais-je lui répondre : « Ton fils existe, mais il est devenu un voleur, vivant avec l'écume de la société. Ils nous l'ont enlevé pour en faire un malfaiteur. Il a volé sa propre mère ! » Croyez-vous, Mathieu, que j'aurai le courage de dire cela à notre cher martyr ? Non, plutôt je lui crierai : « Ton fils est mort. Tu ne peux que le pleurer avec moi ! »

Elle retomba en sanglottant sur les coussins.

Cependant, à ces paroles, Mathieu s'était levé avec indignation.

— Pour la première fois, dit-il sévèrement, pour la première fois, depuis que je vous connais et vous chéris comme une sœur,

je suis obligé de vous adresser des paroles de blâme. Vous venez de commettre un grand peché, Lucie, en parlant comme il ne sied point à une mère de parler. Quoi, vous savez que votre enfant existe, et vous avez la cruauté de l'abandonner, vous voulez le pleurer comme si la mort vous l'avait ravi ? Ne comprenez-vous point que, si André a été dressé à voler, par les scélérats qui l'entourent, ce ne peut être qu'à la façon dont on apprend à un chien à se jeter à la nage, pour rapporter une canne ?

Avec les enfants de cet âge, tout n'est qu'éducdtion et habitude. Que dis-je, n'est point par habitude aussi, que l'homme devient intègre ou malhonnête ? Nous arracherons notre André à ces misérables. Que nous le tenions seulement, de nouveau parmi nous, bien vite nous aurons nettoyé sa jeune âme de ses impuretés, comme son corps de la boue qui le souille. Combien grande, alors sera votre joie en guidant son esprit, inconsciemment égaré, dans la route du bien. La seule chose qu'il y ait à regretter, dans cette reconnaissance imprévue, c'est que vous n'ayez poini conservé assez de puissance sur vous même pour vous assurer de lui. Mais la faiblesse qui vous a paralysée, n'est que trop compréhensible. La surprise et l'émotion causée par l'apparition soudaine de celui que nous croyons peut-être dans la tombe, m'aurait moi-même privé de tout mon sang-froid. Mais c'est bien fini, n'est-ce pas ? Donnez-moi la main, ma chère sœur, et prommettez-moi que ce qui vous est arrivé, ne pourra que redoubler votre amour pour notre pauvre et cher petit.

En entendant parler ainsi le ferme et bon Mathieu, Lucie pleurait à chaudes larmes, car chaque mot la frappait au cœur. Elle lui serra affectueusement la main et répondit d'une voix tremblante :

— Pardonnez à une mère au désespoir. Ce que je viens de dire, hélas ! je ne le pensais pas. Ah ! mon pauvre enfant, mon fils adoré, combien je t'aime mieux, maintenant que tu mérites davantages ma pitié ! Oui, vous avez raison, Mathieu, je relèverai

le front. Je veux être forte. Je veux, comme vous l'avez dit, considérer comme un évènement heureux ce qui est arrivé. Mais avez-vous quelque espoir d'arracher notre André aux ravisseurs, qui sont en train de le corrompre?

— Le plus ferme espoir! Et dès demain je ne m'occuperai plus que de cela. Je parcourrai, sous divers déguisements tous les bouges de Paris. M. La Bruyère, avec lequel je me suis entretenu ce matin, à ce sujet, a offert de mettre à ma disposition un de ses plus fins agents. Il a même été jusqu'à me promettre de déterminer Gilbert, le nouveau directeur de la police secrète, à m'accompagner en personne. Nous fouillerons tous les antres du crime et du vice et ne négligerons aucune trace pour retrouver l'enfant. Gilbert connaît mieux que personne le monde ténébreux des dessous parisiens et s'il s'intéresse suffisamment à la question, arrivera à un résultat heureux au bout de fort peu de jours. Puis, je vous avouerai que pour ce qui me concerne, je désirerais beaucoup avoir Gilbert pour guide et pour protecteur, dans cette promenade par les bas-fonds les plus immondes et les plus dangereux de la corruption humaine.

— Et j'irai avec vous! s'écria Lucie, dont les yeux jettèrent des flammes. Ne me regardez point de cet air stupéfait, Mathieu. Ne m'appartient-il point de chercher mon enfant disparu, au prix de ma propre existence? Croyez-moi, les yeux d'une mère, sauront discerner les premiers, la voie au bout de laquelle elle doit retrouver son fils!

— Je respecte vos mobiles, ma chère Lucie, répondit Mathieu Dreyfus. Mais je crains qu'il ne soit impossible d'associer une femme aux dangereuses aventures de cette expédition.

— Aussi, n'est-ce point en qualité de femme que je vous accompagnerai, dit Lucie. J'ai déjà revêtu des habits d'homme sans qu'on s'aperçut de mon sexe. Je recourrai sans hésiter à la même ruse. Il ne peut, je pense, m'arriver dans les autres

du crime, prison rien de pis que ce que j'ai heureusement affronté sur le bateau de transport, qu'on nomme « l'Enfer flottant : »

Mathieu lui tendit la main et dit avec chaleur :

— Qu'il en soit ainsi, vaillante et noble femme. C'est convenu, vous viendrez avec nous.

Lucie, que sa courageuse résolution avait rasserénée, mit sa main dans celle de son beau-frère.

Juste en ce moment, la sonnette d'entrée vibra si violemment, qu'on l'entendit par tout l'hôtel.

— Qui peut venir si tard, ici ? se demanda Mathieu. Il est près de dix heures.

En guise de réponse, le docteur Burger entra vivement dans le boudoir non seulement sans se faire annoncer mais sans s'être donné la peine de déposer au vestiaire son paletot couvert de neige.

Le médecin salua Lucie, échangea une vigoureuse poignée de main avec Mathieu et lui dit :

— Je suis venu vous chercher, pour que nous sortions ensemble, monsieur Dreyfus.

— Sortir avec vous

— Et tout de suite, encore.

— Que se passe-t-il donc ?

— Une chose assez bizarre répondit le docteur Burger. Je vous la dirai en peu de mots. J'étais à souper tout à l'heure, avec ma mère, lorsqu'on m'est venu dire qu'une femme, pauvrement vêtue, demandait à me parler. Je passai immédiatement dans l'antichambre et j'y trouvai une jeune fille, tout en désordre, qu'après examen sommaire, je reconnus pour une de ces folles et malheureuses créatures que la société rejette de son sein.

— Que voulez-vous ? lui demandais-je, assez sèchement.

— Ah ! monsieur, répondit-elle, venez vite avec moi. Je veux vous mener au chevet d'une mourante.

— Qui êtes-vous d'abord et où habite la malade ?

— Qui je suis? répondit-elle, baissant la tête, comme pour cacher son visage dans le mouchoir de laine négligemment jeté autour de son cou, Que peut vous importer, cela, monsieur? Je suis venu à vous, parceque personne de vos confrères ne veut se rendre auprès de la pauvre femme qui va mourir. On ne peut pas cependant la laisser sans secours, d'autant plus qu'elle souffre le martyre.

— Soit, mais au moins me faut-il savoir où il faut aller!

— Chez la mère Cazotte.

— Je ne connais pas ce nom. Quelle est cette dame?

— Oh! n'ayez pas peur, elle est riche et vous paiera de vos soins comme si vous étiez appelé au chevet d'une princesse.

— Mais encore?

— La mère Cazotte, eh! bien, c'est la propriétaire du « Moulin d'Or » vous devez bien connaître ça?

— Le Moulin d'or? Est-ce la que se tiennent ces fameux bals?

— Fameux, vous pouvez le dire. La mère Cazotte n'a pas précisement mené la vie d'une sainte. Et elle doit en avoir joliment, sur la conscience, pour être aussi inquiète, que cela, à l'article de la mort. Mais elle souffre. Oh! monsieur, si vous l'entendiez gémir et se plaindre! C'est à attendrir un cœur de pierre.

— Allez donc chercher un prêtre dans le sein duquel elle puisse soulager son âme pêcheresse. Quant à moi, qui ne la connais pas, je ne veux rien avoir à faire avec elle. Comme je disais ces mots, je sentis une main qui s'appuyait sur mon épaule. Ma mère était debout, derrière moi.

— Mon fils, dit-elle, vous ne pouvez même dans le cas présent, vous dérober à vos devoirs professionnels. Il s'agit d'une malheureuse, d'une mourante qui a besoin d'être secourue.

— Mais, ma mêre, répondis-je, il s'agit d'une femme ignoble, peut-être d'une criminelle!

— Fût-elle la plus grande pêcheresse du monde, elle se débat

contre la mort. Que ce qu'elle a pu faire au cours de sa misérable existence, soit oublié. Un médecin n'a qu'à se demander s'il y a moyen de sauver une vie humaine ou de tâcher de rendre moins cruels les derniers moments d'un moribond.

Je baisai respectueusement la main de ma mère, en la remerciant de cette noble leçon. Puis, je laissai quelques instant ma visiteuse seule, pour allez m'habiller et me munir de mon viatique de médecin.

Cinq minutes plus tard, j'étais prêt.

Nous primes le chemin le plus court pour nous rendre au faubourg Saint Antoine. Outre ma trousse, tenant dans une des poches de mon paletot, j'avais pris ma canne à épée, dont je ne me sépare point, lorsque j'ai a faire des courses la nuit, surtout dans des régions aussi suspectes que celle ou l'on me conduisait.

Je fus assez surpris de ce que mon guide féminin, au lieu de me faire entrer par la grande porte, me menât dans une étroite ruelle, donnant sur les bâtiments accessoires du vaste établissement. Vu de côté, rien de sale et de laid, comme le célèbre « Moulin d'Or. »

Là s'ouvre un assommoir et par les vitres crasseuses, je vis de nombreux consommateurs, à figures hétéroclytes, debout devant le comptoir de zinc, et buvant, dans de grandes verres, les alcools poivrés qui empoisonnent notre population ouvrière. Une porte s'ouvrait à côté, donnant sur un sombre couloir. La jeune fille, qui me précédait, m'avertit de prendre garde, attendu que l'escalier que nous avions à gravir était dans un fâcheux état de dégradation.

Mais nous n'eûmes pas longtemps à monter. Du palier j'entendis déjà les gémissements de la malade. Ma conductrice ouvrit doucement une porte et nous pénétrâmes dans une chambre assez bien meublée mais qui depuis plusieurs semaines, n'avait certainement plus été nettoyée et ventilée. Il y régnait une atmosphère

repugnante, chargée des émanations morbides, de la saleté des lieux et aussi des liqueurs fortes, consommés à flots, au rez de chaussée, et montant à l'étage.

Sur un lit, placé dans le voisinage de la cheminée était étendue une femme, à cheveux gris, retombant en mèches rares sur ses joues creusées par la souffrance, et collées sur son front par la sueur.

Cette créature, passez-moi la trivialité de la comparaison, était gonflée comme un ballon. Ses mains, posées à plat sur les draps, jadis blancs, étaient celles d'une géante. Ses yeux, clignotants et enfoncés étaient à peine visibles sur cette face, à teint de citron.

— « Voici la mère Cazotte, me dit la jeune jeune fille, qui était venue me chercher si loin. Ah.! docteur, voyez-donc. Est ce qu'on ne croirait pas qu'elle va éclater comme une mûre ? »

— « Docteur ! » murmura la malade d'une voix pleurarde. « Est-ce qne tu aurais été chercher un médecin pour moi, Phalène ? Dans ce cas, tu n'as qu'à le payer de ta poche, car de moi, il n'aura pas un sou ! »

— « Elle a toujours été avare, comme une pie » me dit à l'oreille la malheureuse significativement assimilée à un papillon de nuit. Et cependant, elle possède des trésors. Elle nous a toutes ruinées, dans le quartier, en nous prêtant de l'argent ou des habits à des intérêts énormes. Sans compter ce qu'à du lui apporter son « Moulin d'Or » une vraie ferme en Beauce : » et ses trente six autres trafics. !

Entretemps, je m'étais approché du lit de la malade, qui essaya de soulever ses mains gonflées, pour me repousser sans doute. Mais elle était devenue incapable de faire encore un mouvement.

Lentement je retirai les couvertures, pour commencer mon examen et, à ma grande surprise, je vis qu'elle était revêtue, dans son lit, d'une robe de soie noire.

Avant d'aller plus loin, j'interrogeai à propos de cette nouvelle singularité, la jeune femme appelée par la mère Cazotte du nom de Phalène.

— « Elle l'a voulue, ainsi ! répondit cette dernière, en haussant les épaules. Voilà dix jours, au moins, qu'il m'a fallu la revêtir de cette vieille robe et depuis ce moment, elle n'a plus prétendu la quitter. »

J'essayai d'ouvrir le corsage, pour interroger les pulsations du cœur, mais ce faisant, je mis la malade dans un tel état de trouble et de fureur que je dus m'arrêter de crainte qu'elle n'expirât dans mes bras.

Dans sa fureur, elle essaya même de me mordre la main.

— « Laissez-moi, cette robe ! » hurlait-elle. Je veux être enterré avec, entends-tu Phalène !

— « Oui, oui, soyez tranquille, on vous enterrera avec, répéta la jeune femme, dont les dents claquaient de peur.

— Est-ce que le moment est arrivé, docteur ? me demanda alors la mère Cazotte. Faut-il déménager ?... Dites-le moi franchement, je ne ferai pas la grimace. Mère Cazotte a vécu longtemps et elle peut mourir comme une autre. La mort, qu'est-ce que ça veut dire ? Des rois et des empereurs sont crevés avant moi. Cazotte n'est pas plus qu'une reine, en somme ».

Malgré la façon superficielle dont j'avais du faire mon examen, il était certain pour moi, que la malade ne passerait pas la nuit. L'hydropisie avait fait des progrès terribles et le cœur était menacé, à bref délai.

Je vis qu'il était temps de ne plus lui cacher la vérité.

— Vous êtes, en effet, fort malade, lui dis-je, et il serait bon que vous mettiez en ordre les affaires que vous avez encore à régler en ce monde. Avez-vous des parents. des enfants ?

La vieille leva la tête.

— Est-ce que tu n'es pas allée chez ma fille ? demanda-t-elle à Phalène, d'une voix tremblante.

— Si fait, et deux fois, même répondit la jeune femme. Mais la première, elle m'a dit qu'elle n'avait pas le temps de venir vous voir, ayant la tête pleine de ses propres affaires et que d'ailleurs, si vous deviez partir quand même, vous n'aviez pas besoin d'elle, pour cela.

— Gueuse, va! grommela la vieille.

— Et la seconde, reprit Phalène, lorsque arrivée dans le corridor de sa villa, je me mis à pleurer, criant que la dame devait venir avec moi, parceque sa mère se mourait, elle m'a fait jeter à la porte par ses domestiques.

— Quelle est cette fille sans cœur? demandai-je.

Phalène voulut répondre, mais la malade s'écria vivement :

— Pas un mot! Pas un mot! Personne ne le saura, sauf un seul, à qui je le dirai moi-même!

Mais épuisée par cet effort, elle retomba sur ses coussins et pendant quelques minutes le plus profond silence régna dans l'appartement.

Soudain, pourtant, la mère Cazottte se redressa. Dans ses yeux brulait un feu singulier, celui de la vengeance, si je me connais en regards.

— « Je la pousserai à l'abîme! cria-t-elle, de toute la force qui lui restait encore! « Ils se souviendront de moi lorsque je serai morte, cette fille sans cœur et ce sombre gaillard, à qui elle a enchaîné son sort. Ah! Ah! Qu'il fasse la roue, l'orgueilleux et joue au grand seigneur, il ne sera jamais plus que nous... C'est à dire un malfaiteur et un scélérat! Phalène! »

La jeune femme, tremblant de tous les membres, se rapprocha du lit. Je me tenais au pied. Jamais, au cours de ma carrière, déjà bien remplie, je n'avais vu de malade aussi loin que cela, dominée à tel point par l'idée fixe de la vengeance.

— « Phalène, murmura Cazotte à l'oreille de la jeune femme, dans le crêmier placé sur l'appui de la fenêtre il y a un billet de mille francs. Va me le chercher tout de suite... »

Phalène obéit et, à ma grande surprise, retira, le billet du pot au lait désigné et l'apporta docilement à l'ogresse. Celle-ci l'examina un instant, indécise, semblant en proie à un violent combat intérieur. Mais enfin, elle lui glissa vivement le billet dans la main.

— « C'est pour toi » dit-elle, je te le donne, entends-tu ? Oui, je te donne ce billet de mille francs. Une jolie somme, pour toi, Phalène, et comme tu n'en a certainement jamais vue avant ce jour ! »

— Maintenant, très certainement, elle va mourir ! » gémit Phalène. Docteur, est-elle encore dans son bon sens ? Car d'une folle, je ne voudrais pas prendre une chose pareille. Cela ne porte pas bonheur. »

— Acceptez cet argent sans scrupule, répondis-je. La malade sait parfaitement encore ce qu'elle fait.

— Pour ça, oui, que je le sais, s'écria Cazotte, ouvrant ses yeux aussi larges que possible. Certaines personnes éprouveront que, jusqu'à mon dernier moment, j'ai gardé ma boule. Ils l'éprouveront à leur grand désavantage ! Phalène, ma fille, je mets cependant une condition expresse à ce cadeau.

— Une condition ? balbutia Phalène.

— Oh ! facile à remplir, continua la mère Cazotte. Il faut que tu m'amènes à mon lit de mort un homme auquel j'ai à faire d'importantes communications. Je lui raconterai des histoires qui le feront frissonner, qui lui arracheront des larmes. Mais cet homme sera bien heureux, après, de m'avoir entendue et deux autres personnes — maudites, soient-elles ! — en pleureront aussi, mais des larmes de sang ! Tout Paris en sera remué et plus loin, encore, au delà des mers, mes paroles opéreront. Oui, elle bouleverseront le monde, les révélations de la mère Cazotte !

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit la pauvre Phalène.

Dites-moi, seulement, comment s'appelle cet homme et je cours vous le chercher.

La vieille réussit à soulever ses mains gonflées. Pourtant sa langue épaisse sembla rester collée à son palais. Le nom de l'homme auquel elle voulait parler, lui était donc bien dur à articuler ?

Mais enfin elle se décida et cria d'une voix qui ressemblait à un hurlement :

— Mathieu Dreyfus! Voilà son nom. Va me chercher Mathieu Dreyfus, ma fille, et tu m'auras procuré la dernière joie que je puisse gouter encore avant de claquer !

A cet endroit du recit fait par le docteur Burger, Mathieu et Lucie Dreyfus regardèrent leur ami avec stupéfaction.

— Serait-il possible ! s'écria Mathieu. Cette vieille scélérate de mère Cazotte m'aurait fait demander. Elle voudrait me parler, à moi ?

— Oui, à vous, répondit Burger et à nul autre qu'à vous. Mais écoutez le reste, avant de vous décider.

Pendant que la malade prononçait votre nom avec une si forte exaltation d'esprit, je l'observais avec attention et la vis trembler de tous ses membres. Elle me parut avoir quelque regret de vous avoir désigné. Mais au bout d'une couple de minutes elle devint beaucoup plus calme. Elle saisit Phalène si énergiquement par le bras que la jeune femme laissa échapper un cri arraché par l'effroi et la douleur.

— « Cours, Phalène, cours ! » dit la mère Cazotte avec agitation. Ne perds pas de temps. Je sens que je m'en vais. Quelle malédiction que mes forces déclinent si rapidement. « Va me chercher Mathieu Dreyfus ! Ah ! Ah ! De l'air ! J'étouffe ! »

Je redressai quelque peu la vieille sur son lit, de manière à lui faciliter la respiration.

— « Et que me faudra-t-il dire à Monsieur Dreyfus ? » de-

manda Phalène. Il ne voudra pas me suivre. Il me fera mettre à la porte de chez lui ! »

— « Il s'en gardera bien, cria la vieille, si tu fais ce que je vais te dire. Ecoute bien... Tu diras à Mathieu Dreyfus qu'il ne peut balancer à t'accompagner s'ils veut obtenir des renseignenements précieux sur des questions qui l'intéressent personnellement... La première, c'est l'innocence de son frère, le déporté de l'Ile du Diable et la seconde, l'endroit où se trouve son neveu... Comment s'appelle-t-il cet enfant... André, oui, André ! »

— Grand Dieu ! s'écria Lucie. Cette viellle femme veut faire de pereilles révélations ! Hâtez-vous, Mathieu ! Hâtez-vous ! La vie de la mère Cazotte devient pour nous de la dernière importance. Qui sait si, pendant que nous parlons et perdons de précieuses minutes, elle pourrait mourir, sans vous avoir dit son secret !

— Ne craignez point cela, madame, dit le docteur Burger. La malade vivra très probablement encore jusqu'à l'aube. Avant de la quitter, je lui ai fait une injection de morphine pour calmer la terrible agitation qui épuisait ses dernières forces. Elle est plongée maintenant dans un léger assoupissement et si nous partons de suite, nous la retrouverons certainement encore en vie. Seule, un violente émotion, pourrait la tuer avant le terme que je viens de fixer, par expérience.

— Et pourquoi n'est-ce point la pauvre Phalène, qui est venu m'appeller ?

— Parceque je le lui ai expressément défendu, répondit le docteur Burger. Je préférai vous apporter moi-même cette impressionnante nouvelle. Et maintenant, je vous le demande. Etes-vous prêt à m'accompagner au lit de mort de la vielle Cazotte ? Vous allez assister là, sachez le bien, à un effrayante spectacle de misère, physique et de déchéance morale. Mais j'estime que votre visite à la vieille scélérate sera suffisamment

payée. Cette nuit, vous recevrez la clef de bien des énigmes, inexplicables jusqu'ici pour vous.

— Venez, répondit Mathieu. Dussé-je regarder la mort en face, je n'hésiterai pas. Dieu veuille que notre espoir se réalise et que nous ne soyons pas une fois de plus les jouets du sort.

Les deux hommes prirent congé de Lucie. Sa demande de les accompagner fut strictement repoussée par eux, de peur de voir tout remis en question, la mère Cazotte ayant exprimé la résolution de ne vouloir se confier q'au seul Mathieu Dreyfus

Les deux amis suivirent en pressant le pas la route, assez longue menant au « Moulin d'Or ». La blanche neige tourbillonnait dans l'air, descendant des nuées grises suspendues dans l'espace. C'était une nuit sombre et farouche.

A peine Burger et Mathieu échangèrent-ils quelques mots en cheminant. Chacun d'eux était absorbé par ses idées particulières

Enfin, ils arrivèrent devant le pâté de constructions interlopes, aux murs décrepits et suintant, ou la mère Cazotte avait vécu toute une vie humaine dans le crime et dans l'abjection.

Les douze coups de minuit sonnaient justement à Notre Dame lorsque le docteur poussa la porte laissée entr'ouverte par lui.

— Entrons, dit-il à Mathieu Dreyfus, en montrant de la main le sombre couloir.

Mais au même instant, il recula vivement.

Devant les deux hommes s'était dressée une haute stature féminine.

XXIII

Parricide !

Psndant que le docteur Burger était sorti pour apprendre à Mathieu Dreyfus que la vieille pécheresse désirait lui parler, il s'était passé dans la chambre de la mère Cazotte un terrible drame.

Grâce à l'injection de morphine que lui avait faite le médecin, l'ogresse reposait tranquillement sur sa couche malpropre.

De temps à autre elle faisait bien encore entendre une sourd gémissement, mais plutôt par reminiscence machinale de ses douleurs passés, car grâce l'action adoucissante de la morphine la mère Cazotte ne souffrait plus.

Au pied du lit était assis la jeune femme, connue dans le monde des malfaiteurs parisiens sous le nom de Phalène, et que jusqu'ici nous n'avions pas eu le loisir de regarder.

C'était une créature maigre et pâle, à la chevelure dorée et aux grands yeux bleus, sombres, d'une expression mélancolique.

Elle avait été jolie et fort en vogue, au debut. Mais une terrible maladie était venue l'arrêter en plein succès de sa carrière galante.

Rétablie à moitié, elle avait quitté l'hopital, complètement dénuée de ressources, n'osant plus se montrer de jour à ce brillant Paris, où elle avait si gaîment mené la fête.

Honteuse et triste, elle ne se hasardait à sortir que le soir, pour raccrocher quelque galant de rencontre, ce qui, disons-le,

ne lui réussissait que rarement. La pauvre Phalène, maintenant, avait faim plus souvent qu'à son tour. C'est dans ces conditions que la mère Cazotte se prit de pitié pour elle.

Malgré son avarice extrême, la vieille ogresse avait toujours eu un faible pour la jeune femme, qu'elle avait connue, du temps où, en voiture découverte et vêtue de soie et de velours, la prodigue enfant faisait tous les jours sa promenade au Bois de Boulogne et, au retour, jetait inconsciamment, cent sous de pourboire à son cocher de louage.

L'ogresse avait donné à manger, à Phalène et permis l'hiver, de se chauffer au coin de son feu, lorsque la malheureuse n'avait pas d'argent pour acheter bois ou charbon.

Et la jeune femme reconnaissait ces actes de charité en s'employant dans le ménage ou en se chargeant des commissions qui réclamaient de la discrétion.

Et elle se retrouvait maintenant, fidèle, au lit de mort de la vieille, seule de tout le personnel de l'établissement, aux services si compliqués, qui eut le courage de supporter les injures de la mourante et l'atmosphère empestée de la chambre à coucher.

Malgré sa correction, Phalène avait gardé un bon cœur.

La pièce était faiblement éclairée par une petite lampe, posée sur la cheminée. A la triste lueur, qui faisait paraître plus pâle, encore, et plus avachi le visage de la malade, elle contemplait avec joie le billet de mille francs que lui avait donné cette dernière.

Phalène l'avait déposé sur ses genoux et de temps à autre passait sa main sur le papier soyeux, avec la douceur d'une caresse.

Cet argent, qui maintenant constituait pour elle une somme considérable, éveillait en son cœur désolé les plus riantes pensées d'avenir.

Elle quitterait Paris et irait habiter la campagne, où elle

pourrait encore vivre heureux pendant un court mais radieux espace de temps.

Phalène était une fille des champs et désirait ardemment y retourner, maintenant que son rêve de luxe et de plaisir s'était évanoui. D'après son calcul, en usant d'économie, elle pourrait vivre au moins quatre ans, par bois et guérets. Et alors, elle pourrait mourir.

Un pas léger se fit entendre dans l'escalier délabré menant à la chambre de l'ogresse, faisant se réveiller Phalène de ses songes ensoleillés.

Elle n'eut que le temps de glisser son trésor dans un de ses bas. La porte s'ouvrit et une dame, élégamment vêtue pénétra dans l'appartement.

Malgré le voile épais qui recouvrait le visage de la nocturne visiteuse, Phalène reconnut en elle Pompadour, la fille de l'ogresse.

La voix de la nature avait donc parlé en elle, et conduit l'ingrate enfant au chevet de sa mère mourante ?

Avait-elle voulu baiser une dernière fois la main qui l'avait soignée et caressée, lorsqu'elle était petite ? Voulait-elle cacher une dernière fois sa tête repentante dans le sein qui l'avait porté, pour y pleurer et demander pardon ?

— Est-ce qu'elle vit toujours ? demanda Pompadour d'une voix dure.

Phalène, baissa la tête en signe d'affirmation.

— Sors de la chambre et attends moi à l'entrée, lui dit impérieusement l'élégante. Et surtout, garde que personne ne puisse entrer ici à l'improviste. Je ne veux pas qu'on me voie ici... As-tu compris ?

— J'ai bien compris, répondit la jeune femme, tout à fait dominée par les grands airs et la riche toilette de Pompadour. Mais il se pourrait que le docteur revint d'un moment à l'autre.

— Le docteur ? Quel docteur ?

— Mais celui que j'ai été chercher, répondit Phalène, tremblant

comme un enfant qui, ayant commis quelque chose de mal, se voit prit sur le fait.

— Sotte dinde! gronda entre ses dents Pompadour. Est-c qu'elle t'a demandé d'aller chercher un médecin? Qui t'a ordonn cela?

— Personne. Mais je croyais, je pensais.., comme madam votre mère était si mal... et que j'avais si grand peur de la voir passer entre mes mains...

— Et après? s'écria Pompadour avec colère. Elle serait bien claquée toute seule, sans médecin! Pourquoi jeter inutilement de l'argent par la fenêtre et mêler des étrangers à mes affaires? Va-t-en, et fais bonne garde, tu m'entends!

Phalène se hata de partir et alla s'asseoir, pleine de tristess et d'inquiétude, dans un angle du sombre couloir d'entrée.

Pompadour se rapprocha du lit de mort de sa mère. Elle se pencha vers la vieille, reposant immobile.

— Est-elle morte ou dort-elle? murmura la maîtresse du sinistre major.

Saisissant brutalement la malade par le bras, elle le secoua en lui criant à l'oreille :

— Allons, réveille-toi, maman! Réveille-toi, te dis-je! Tu auras tout le temps de dormir bientôt. C'est moi, moi qui suis venue te voir.

L'ogresse se dressa en sursaut, jetant autour d'elle des regards effarés. Mais peu à peu son engourdissement se dissipa.

— Ah! c'est toi, dit-elle avec difficulté, pendant que sa fille la regardait à la dérobée, d'un œil sournois. Tu as donc pu te décider à voir ta mère mourante? Tu n'as donc point le cœur si dur que je le pensais? Mais tu viens bien tard.., car je n'en ai plus pour longtemps.

— Moi aussi, maman, je n'ai pas grand temps à perdre, répondit la fille dénaturée. Le major m'attend et nous avons encore à expédier cette nuit, une affaire d'importance.

— Plus importante que le devoir de veiller ta mère qui se meurt?

— Voyons, ne va pas me la faire au sentiment! dit Pompadour. Avec moi, tu sais, ça ne prendra pas. Tu meurs, tu meurs! Qu'y a-t-il de si extraordinaire à cela? Est-ce qu'il ne faut pas tous sauter le pas? Parbleu! tu aurais mauvaise grâce à te plaindre, après le joli total d'années pendant lesquelles tu t'es balladée sur la terre! Entre te morfondre ici, dans ta sombre baraque, le corps malade et la tête troublée, et te reposer tranquillement dans la bière, je ne comprends pas que tu hésites. Mon choix, à moi, serait bientôt fait.

Les yeux de l'ogresse brillèrent dans leurs orbites et ses lèvres violacées s'écartèrent, découvrant ses dents jaunes et cariées. Une de ses mains déformées par l'hydropisie, se leva lentement et se referma, montrant le poing.

— Vipère! cria-t-elle. Loin de mes yeux! Ne viens point empoisonner mes derniers moments de ton sale venin! Ah, je suis bien punie du mal que j'ai fait pendant ma vie, et cela par ma propre et indigne fille!

— Bon! Au mélodrame, à présent, railla Pompadour, interrompant les imprécations de l'ogresse. Avec ça que nous avons quelque chose à nous reprocher!

— Je sais ce que tu m'as faite et si cela ne te plait pas n'as à en remercier que toi-même.

La malade poussa un long soupir.

— Es-tu venu ici pour me dire ça? demanda-t-elle. Ou bien, veux-tu quelque chose de moi?

— Peux-tu en douter, maman? N'ai-je point à veiller sur mon prochain héritage? Tu es riche et tu n'as que moi d'enfant. Pourquoi ne me remettras-tu point ton magot de la main à la main, pour m'épargner la peine de fureter dans tous les coins et le désagrément de mettre des hommes de loi dans la confidence de ta fortune?

On eut dit qu'un sourire de satisfaction passait sur les lèvres de la mourante.

— C'est mon argent que tu veux ? Mon argent ? répéta-t-elle, avec un grouillement dans la gorge. C'est cela, seulement, qui t'amène ici ?... Oui, tu as raison... A toi, mon héritage... N'es-tu point mon unique enfant ?... Unique, c'est le mot! Eh ! bien, je m'en vais te dire ce qui te reviendra apres ma mort.

Pompadour attira nne chaise à elle et s'assit au chevet du lit. Penchée sur le lit, elle tendit l'oreille pour ne point perdre un mot de ce qu'allait lui apprendre l'ogresse.

La mère Cazotte continuait à sourire.

— Là haut, au grenier, dit-elle, entre tout un bric-à-brac, mis au débarras, se trouve une grande marmite de fer battu, pot à cuire la soupe. Mais apprend qu'il est rempli, et jusqu'au bord, de ce que ton cœur a jamais aimé le plus au monde.

— Avec de l'or, des billets de banque ! demanda Pompodour avec un indicible ardeur de cupidité.

— Je voudrais avoir la satisfaction de voir ta tête, en voyant le contenu de cette vieille marmite !... C'est bien vrai que, malgré tout on se rejouit de la joie de ses enfants ! Le pot en question est hermétiquement bouché au moyen de feuilles de parchemin collées sur les bords... Mon vœu est, maintenant, mon dernier vœu, que tu l'ouvres en ma présence.

— Je m'en vais le chercher tout de suite, répondit Pompadour, en se levant vivement. Comme ça, tu as songé à ta fille, en thésaurisant pour elle en cachette ? Non, maman, ne me retiens pas. Comme tu dis, il n'y a pas un instant à perdre, si tu veux encore être témoin de mon bonheur..,

Mais l'ogresse la retint par sa robe, par un énergique effort de sa main gonflée.

— Encore un instant, murmura-t-elle. Il faut que je te dise quelque chose. Tantôt, en reposant ici, grâce à la morphine du docteur, j'ai fait un rêve singulier. Te souvient-il de ton

amourette, avec cet étudiant en droit, alors que tu n'étais qu'une fillette de quinze à seize ans ?

Le visage de Pompadour changea de couleur.

— Pourquoi remuer cette vieille histoire ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Il y a longtemps que tout cela est mort et enterré.

— Mort et enterré ! répéta l'Ogresse, d'un ton singulier, tandis que le même sourire railleur grimaçait sur ses lèvres. Oui, mort et enterré ! Mais on rêve encore, parfois, à ce qui n'est plus. Et ça vient de m'arriver tout à l'heure. Il me semblait revivre au temps, où, certain soir tu vins me confier ta liaison avec un pauvre étudiant, et les suites désagréables qui s'en préparaient. Dans le premier mouvement de colère, je voulais te tuer sur place, car nous avions besoin d'argent et tu étais à ravir. Un vieil italien, le comte Convenello, aussi riche d'argent que pauvre de cheveux, m'avait proposé vingt cinq mille francs des prémices de ta beauté ! Et par ton imprudente fugue, les vingt cinq mille francs étaient flambés !

— Maman, interrompit vivement Pompadour, je ne veux plus entendre parler de cette histoire. Tu sais combien j'ai pleuré, lorsque, peu après sa naissance, mon enfant est mort. J'avais tenu à lui porter moi-même aux lèvres son premier biberon de lait. Mais à peine en avait-il avalé quelques gorgées, qu'il mourut dans mes bras !

— Mort ! Mort, lui aussi, c'est vrai ! Tout doit périr qui est venu au monde ! murmura l'ogresse, s'affaissant, épuisée, sur ses coussins.

Pompadour se leva, saisit la lampe posée sur la cheminée et quitta vivement la chambre. Il lui était bien indifférent de laisser sans lumière la mourante. L'idée de mettre en lieu sur, le vieux chaudron rempli de louis et de billets de banque, lui donnait des ailes. En temps ordinaire, pour rien au monde, elle ne serait monté de nuit au grenier, dont elle avait horreur. Les

caractères les plus fermes ont leurs faiblesses. C'était là que lorsqu'elle était petite, elle voyait monter avec terreur la mère Cazotte, occupée toute la journée à elle ne savait quelles œuvres secrètes. Dieu ou le diable savait ce qui s'était machiné dans ce mystérieux et terrible grenier !

Mais cette fois, Pompadour n'avait plus peur et montait résolument à l'assaut de la « galette. » En moins de deux minutes, elle fut en haut et poussa la porte, fermée au loquet seulement.

Le vaste grenier était encombré de toutes sortes d'objets, grands ou petits, coffres, malles, paniers, remplis de loques et de ferrailles, débris et débarras de toutes sortes.

Il lui fallait se frayer péniblement un passage dans ce labyrinte de rebuts de mobiliers et de déchets sans nom, escaladant les obstacles, accrochés au passage par des ferrailles, qui lui déchiraient sa robe et sa pelisse, blessée même, à la main gauche par un crampon rouillé, qui lui tira du sang.

Elevant sa lampe de la main droite, elle cherchait avidement des yeux le chaudron de fer signalé à sa convoitise.

Enfin. elle le vit, derrière un rempart de vieux bois. C'était, comme l'avait dit l'Ogresse, un fort chaudron de fer battu, au couvercle soudé par plusieurs bandes de parchemin !

Elle se baissa vers lui et le souleva par l'anse, avec le battement de cœur d'un chercheur de trésors qui, après de longues fouilles, aurait enfin retiré de terre le butin espéré.

Alors, sans accorder un regard aux autres objets, parfois de valeur, au point de vue de la curiosité, entassés dans l'immense grenier, elle redescendit, ployant sous son fardeau. Cependant, elle ne mit pas plus de temps à descendre les marches qu'elle n'avait mis à les monter. Ce fut comme un ouragan qu'elle se précipita dans la chambre de la malade.

Pompadour avait à peine déposé la lampe sur la cheminée, qu'à bout de forces, elle se laissa tomber sur une chaise.

— Je l'ai trouvé, maman, s'écria-t-elle joyeusement, en étreignant de ses beaux bras le précieux chaudron. Est-il est lourd, diablement lourd. Mince d'économies, alors ! Il y a honneur et profit à être ta fille !

La mère Cazotte lui lança un méchant regard.

— Ouvre le donc, dit-elle, et vois ce qu'il y a dedans.

Pompadour ne se le fit point dire deux fois.

D'une main tremblante, elle arracha la ficelle, consolidant le parchemin, collé en triple, et qu'elle déchira à son tour.

Puis, elle enleva précipitamment le couvercle et se pencha avec avidité sur la marmite.

Mais elle recula soudain comme atteinte d'une balle de pistolet

Les traits renversés et les yeux dilatés par une vague angoisse, elle s'écria :

— Qu'est-ce c'est que ça ? Pas d'or, pas de billets de banque, mais un objet plongé dans un liquide sentant fort, de l'alcool ars doute!... Et cet objet, on dirait un corps humain, e raccourci !...

— Le corps de ton enfant ! dit d'une voix forte l'ogresse, rassemblant ses dernières forces, pour savourer une atroce vengeance.

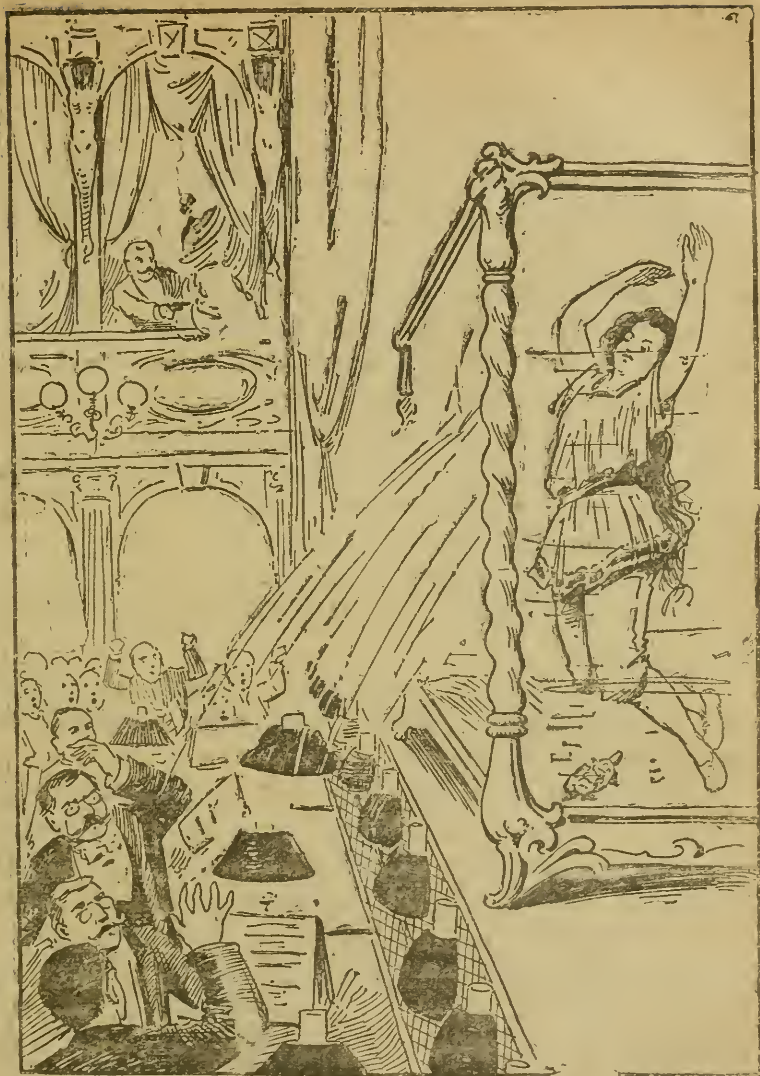
Pompadour écarta d'elle, avec un cri d'horreur, le hideux chaudron qui se renversa sur le plancher.

L'alcool qu'il contenait se répandit par toute la chambre, et le petit cadavre raccorni, qui depuis dix ans avait été remisé au grenier, alla rouler jusqu'à la porte.

Pompadour épouvanté se couvrit le visage de ses mains.

— Oui, c'est là ton enfant, reprit l'Ogresse avec une feinte et ailleuse pitié. Tu vois là tout ce qu'il en reste encore.

— Mon enfant ! sanglotta Pompadour, car le sentiment maternel était une des rares cordes humaines qui résonnassent encore dans ce cœur gangréné. — Mon pauvre enfant ! Ah ! s'il avait vécu, tout aurait été autrement pour moi ! Tout, oui, tout !



Trois détonations retentirent et une glace du bassin fut brisée

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 70 REPRODUCTION INTERDITE **Livr. 70**

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

— Comment aurait-il pu vivre? demanda l'Ogresse en se moquant. Ne lui as-tu point fait boire toi-même le poison que l'a tué, le cher petit?

Pompadour se redressa, comme mordue par un serpent.

— Moi! dit-elle d'une voix éteinte. Moi, j'aurais tué mon enfant? Tu mens, vieille, je n'ai pas fait cela!

— Si, pourtant, que tu l'as fait, cria l'Ogresse. Il y avait de l'arsenic dans le lait que tu as si maternellement offert à ses lèvres. Je l'y avais mis moi-même pour nous débarrasser du fruit gênant de tes folles amours!

Les yeux de Pompadour lancèrent des flammes.

Elle se courba comme un chat-tigre pour se ruer, un moment aprés sur sa mère expirante.

— Tu as tué mon enfant! rugit-elle. Eh! bien, c'est moi qui vais te tuer, maintenant!

Ses mains entourèrent le cou de la vieille femme et le serrèrent comme dans un étau.

L'Ogresse, incapable de se défendre, lança à son exécrable fille un dernier regard chargé d'une fureur et d'une haine inassouvies, puis demeura immobile.

— Descends en droite ligne aux Enfers, vieille scélérate! dit Pompadour en grinçant des dents, et achevant d'étrangler sa mère. Ta vie tout entière n'a été qu'un long forfait, une erreur de la nature, une monstruosité de la création! Sois maudite, rien que pour avoir vécu! Maudite pour avoir osé porter jamais le nom de mère. Quoi! Tu remues encore? Tes yeux roulent dans ton ignoble visage? Il y a encore du souffle en toi?... Qu'il s'exale, alors, sous main vengeresse! C'est avec volupté que je t'étrangle! Je voudrais seulement que tu te rendes bien compte que c'est ta fille qui te donne la mort! Maintenant, te voilà sans mouvement et tes yeux sont brisés!... Quel horrible cadavre!... Puisse-tu ne pas rencontrer de repos dans la tombe! Puissent les milliers de victimes que tu as faites t'y persécuter

éternellement... Non, jamais, depuis que le monde est monde, il n'y a eu de fille qui haït sa mère autant que moi !... Descends aux Enfers, vieille et infâme Cazotte ! Aux Enfers, qui t'attendent depuis trop longtemps !

Pompadour se dirigea vers la porte, en chancelant comme une femme ivre.

Le cadavre de son enfant lui barra le chemin. Elle le releva et le cacha sous son manteau fourré.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle, les yeux pleins de larmes, pour la première fois, depuis bien longtemps. Tu recevras de moi une riante sépulture. Je t'enterrerai, moi-même, dans un bois, au pied de quelque grand arbre, sous l'ombrage duquel tu sommeilleras tranquille. Lorsque tu naquis, mon âme n'était pas aussi corrompue qu'aujourd'hui. Alors, elle avait conservé encore quelques bons sentiments. Je ne vivais pas en pleine et immonde corruption humaine !

Maîtrisée par la douleur, elle dut s'appuyer contre la porte, serrant plus étroitement contre elle le corps de l'enfant.

Puis, soudain, elle éclata de rire comme une folle.

— Un joli monde ! s'écria-t-elle. Un monde absurde et risible ! J'étais venue ici pour chercher de l'or, des richesses et je m'en retourne avec un cadavre sur les bras !

Elle descendit les degrés et se trouva dans le corridor sombre.

— Par l'amour de Dieu, qu'est-il arrivé ? demanda Phalène, en regardant Pompadour avec angoisse. Il m'a semblé entendre gémir et râler la haut, comme si l'on y égorgeait quelqu'un. Oh ! c'est horrible ! Horrible !

— Il n'est rien arrivé de tout, idiote ! répondit Pompadour, avec colère. Je crois que la vieille a passé et voilà tout.

— Elle est morte ? sanglotta Phalène.

— Eh ! bien, pourquoi pleurer ? Tu n'espère pas vivre aussi éternellement ? Elle avait l'âge de claquer... Mais, écoute. Si tu

as le malheur de parler à âme qui vive de ma visite ici, j'enverrai la police à tes trousses. Tu sais, que je les fais marcher au doigt et à l'œil, maintenant, ces curieux de la Préfecture?

— Je me tairai, répondit la pauvre Phalène, tremblant au seul mot de police.

— Jure le moi! ordonna Pompadour.

— Je le jure.

Pompadour inclina la tête d'un air satisfait.

Elle mit la main à la poche et en tira une petite bourse qu'elle voulut glisser dans les mains de la jeune femme.

Mais celle-ci recula, avec une sorte d'horreur.

— Je ne veux pas d'argent, murmura-t-elle, refusant de la main. Je n'accepterai pas d'argent... de vous, surtout.

— A ton aise. Mais songe à ton serment! lui cria Pompadour en colère, et se dirigeant à grands pas vers la porte de l'allée.

Arrivée sur le seuil, elle remit la bourse dans sa poche et rabattit son voile sur son visage.

Puis, elle avança la main vers le pommeau de la porte.

Mais cette dernière s'ouvrit soudain, poussée du dehors.

LXXXIV

Le linceul de soie noire

Soudain, Pompadour vit deux hommes devant elle.

Un seul coup d'œil lui suffit pour le reconnaitre tous les deux, à la lueur du réverbère, placé un peu plus loin.

L'un était le docteur Burger, dont elle se souvenait bien pour l'avoir vu à l'Hotel Dieu, du temps où elle s'y trouvait elle-même.

L'autre — et tout son sang se figea dans ses veines — l'autre était Mathieu Dreyfus, l'ennemi mortel de son amant, le comte Esterhazy et le sien, aussi, par conséquent.

Et ces deux hommes se disposaient à pénétrer dans la maison de la mère Cazotte ?

— Trahison ! pensa-t-elle. La vieille a donc voulu manger le morceau ? Ah ! Ah ! Heureusement que je vous ai dévancés auprès d'elle, mes petits amis. De la même main dont je lui ai pris son reste de vie, j'ai étouffé tous les secrets qui pouvaient se presser sur ses lèvres. Va donc, Mathieu Dreyfus, monte là haut sans crainte. C'est un cadavre qui t'y attend.

Toutes ces idées, se pressant dans la crâne de Pompadour ne la retinrent sur place que la durée de deux secondes.

Elle passa rapidement devant les deux hommes et remonta la rue.

Un instant, il sembla que Mathieu Dreyfus allait se jeter sur elle.

Déjà il avait levé la main, et ses doigt s'étaient crispés comme s'il voulait arracher son voile à la visiteuse inconnue mais devinée par lui.

Le docteur Burger le saisit par le bras et l'entraina dans le couloir, pendant que Pompadour se perdait dans l'ombre de la nuit.

— C'est-elle ! murmura Mathieu. Une voix secrête me dit que c'est elle.

— Qui cela ? demanda le médecin.

— La femme à la cicatrice, répondit Mathieu, avec agitation, la misérable qui nous a ravi le petit André. A travers son voile, si épais qu'il fût, j'ai distingué la balafre dont elle est marquée !

— Vous rêvez, mon ami ! dit le docteur. La surexcitation,

bien naturelle, qui s'est emparée de vous, vous fait voir partout des fantômes. Pourquoi cette femme serait-elle justement venu dans cette maison et qu'y serait-elle venu faire ?

— Elle est la fille même, de la mère Cazotte, répondit Mathieu. Je le sais bien à présent, et cela résulte de mes informations secrètes. Elancons-nous sur ses traces ! Il faut que vous me prêtiez votre aide. Je veux la forcer à dire où elle a caché notre pauvre enfant.

Burger eut grand peine à retenir Mathieu Dreyfus, dont l'agitation était extrême.

— Il serait inutile de vouloir la rejoindre, à présent. dit-il, car depuis longtemps elle doit se trouver hors de vue. Et s'il n'en était point ainsi, nous ne pourrions songer à la retenir. Son amant devait certainement l'attendre à quelques pas d'ici, au coin de la rue, peut-être. A ses cris d'alarme toute la canaille du quartier nous tomberait sur le dos. Pourquoi risquerions d'être assommés, sans espoir d'y gagner rien ? Accompagnez moi plutôt là haut, pour savoir ce que la mère Cazotte tient tant à vous révéler.

Mathieu, reconnaissant le bien fondé de ce raisonnement et craignant de ne plus retrouver l'Ogresse en vie, suivit le médecin dans l'escalier délabré et sombre.

Ils pénétrèrent dans la chambre de la malade ; Mathieu, non sans frisonner involontairement.

Depuis qu'il se trouvait dans cet antre du crime. il lui semblait que ses vieilles murailles allaient s'écrouler sur lui.

— Dort-elle bien ? demanda Burger à la pauvre Phalène qui s'était avancé craintivement à sa rencontre.

— Je n'en sais rien, docteur, répondit-elle. Depuis quelque temps elle est si tranquille. Elle ne bouge plus du tout... J'ai bien peur que...

— Qu'elle soit morte ? acheva le docteur alarmé, et allant au lit de la mère Cazotte. Que le ciel nous en préserve !

Il se pencha vers la malade, se redressa vivement, recula d'un pas et demanda d'un ton sévère :

— Que s'est-il passé ici, pendant mon absence? Je veux le savoir ! La malade doit avoir eu une violente émotion. Mais qu'est ceci ? On a du la maltraiter. On a essayé de l'étrangler. En ce moment, elle agonise.

Phalène assura qu'il ne s'était rien passé, absolument rien !

— Vous mentez ! s'écria le médecin d'une voix tonnante, en prodiguant ses soins à la mourante. Pendant mon absence, quelqu'un est venu.

— Pas une âme vivante.

— Encore une fois, vous mentez ! Je connais la personne qui sort d'ici. C'est la fille de la mère Cazotte.

— Je ne l'ai pas vue, protesta Phalène, tellement était grand l'effroi que lui inspirait Pompadour. Plutôt que de faiblir à son serment, elle préférait se rendre le docteur hostile.

Burger vit qu'il n'y avait rien à fafre pour confondre cet effronté mensonge, qui devait avoir une raison secrète.

D'ailleurs, la situation de la mère Cazotte réclamait toute son attention.

Sortant de sa poche, sa trousse de médecin — contenant les nstruments de chirurgie et les médicaments réclamés par les cas urgents — le docteur y prit un cachet dont il vida la poudre dans une cuillerée d'eau, qu'il fit avaler à la malade.

Cette dernière opération ne lui fut point aisée. Les dents de la mourante étaient serrées à tel point, qu'il dut les écarter au moyen d'une lame de couteau.

— Pourvu qu'elle recouvre encore sa connaissance pendant deux minutes ! murmura Mathieu, qui suivait avec un intéret avide les opérations de son ami.

— J'espère la ranimer encore, répondit Burger. Mais je suis indigne du titre de médecin, si l'on ne vient point d'essayer d'étrangler cette vieille.

— Ce ne peut être que la femme à la cicatrice, répondit Mathieu frissonnant. Encore un crime à son actif !

Burger lui fit signe de se taire.

En ce moment, la mère Cazotte rouvrit les yeux. D'abord. elle regarda Mathieu Dreyfus, puis le docteur. Cependant, il lui fallait quelque temps pour reconnaître les deux hommes et de se rendre compte du motif de leur présence.

Elle était trop faible pour se soulever, mais ses regards semblaient gros de questions.

Enfin, quelques syllabes sortirent de ses lèvres, articulées d'une langue pâteuse :

— Mathieu Dreyfus !

Le docteur Burger inclina la tête. Se penchant à l'oreille de la mourante il lui cria :

— Vous avez souhaité voir ce monsieur, mère Cazotte. Si vous avez quelque chose à lui dire, faites vite.

L'ogresse sembla faire un violent effort.

— Innocent ! dit-elle d'une voix sourde. Le capitaine Dreyfus, il est innocent !... Christine de Sérignan... Esterhazy !... De l'argent... beaucoup d'argent... Elle a vendu les lettres .. Christine... Malédiction sur le sinistre major !

Sa voix faiblit encore, dégénérant en un grouillement sinistre. Ses joues bouffées tombèrent, ses yeux hagards se couvrirent d'un émail glacique et vitreux.

— C'est la fin, dit le docteur Burger, d'un ton fâché. La vie se retire. Elle va mourir sans avoir eu le temps de vous dire son secret

— Et l'enfant ! cria Mathieu Dreyfus. Elle ne nous a rien dit de l'enfant. Et pourtant, je sens, je suis certain qu'elle sait où se trouve le pauvre André !

Les lèvres de l'Ogresse s'entrouvrirent de nouveau et remuèrent faiblement.

Mathieu, surmontant son horreur, approcha son oreille de la bouche de la mourante et put distinguer encore ces mots :

— Bellancy... Pompadour... Elle... l'enfant... Mon frère... Chez mon... Maudite... Maudite, ma fille !

Puis elle resta immobile et muette.

— Elle est morte, dit le docteur Burger, en arrachant son ami du corps, désormais sans vie.

— Morte ! s'écria Mathieu, profondément remué. Oui, elle est morte, et ses secrets seront renfermés dans la tombe avec elle. La seule bouche qui pouvait nous faire des révélations d'un prix inestimable, est fermée et ne se rouvrira plus. Mais je m'incline devant la volonté de Dieu qui n'aura point voulu, sans doute, confier à une bouche aussi indigne la mission de faire la lumière dans les ténèbres entourant notre famille infortunée. Il n'était point donné à cette vieille criminelle de racheter ses forfaits, en accomplissant en mourant une œuvre de réparation et de justice !

Mathieu prit dans sa bourse un louis qu'il remit à Phalène.

— Veuillez rester ici, cette nuit, pour veiller le corps, dit-il d'une voix triste. Demain, je ferai procéder, à mes frais, à l'enterrement de cette malheureuse.

Phalène ne refusa point la pièce d'or. Elle l'accepta, au contraire, avec les signes d'une véritable reconnaissance.

Il lui sembla être devenue meilleure rien que pour avoir reçu, sans l'avoir sollicité, le don généreux et spontané d'un homme de bien.

Mathieu Dreyfus et le médecin s'éloignèrent enfin.

La pauvre Phalène aurait volontiers couru après eux pour les supplier de bien vouloir lui permettre de quitter, elle aussi, cette sinistre demeure.

Elle avait peur près de ce cadavre, dont les yeux vitreux semblaient regarder le Ciel. car bien que le médecin eut pris le soin de les fermer, ils s'étaient rouverts !

Le coucou d'Allemagne, suspendu à la muraille, rompait seul le silence, par son tic-tac monotone.

Dans son angoisse, Phalène tomba à genoux près du lit funèbre et se mit à dire une prière, souvenir lointain d'une heureuse et chaste enfance.

Puis, elle se leva et alla à la croisée. Bien que la neige tourbillonnait en gros flocons, chassés contre les carreaux, elle l'ouvrit toute large.

La jeune femme passa la tête au dehors et aspira avec délice l'air frais, succédant à la puante et suffocante atmosphère de l'immonde taudis.

Ranimée et rassurée, elle résolut de passer le reste de la nuit, à la fenêtre. Comme cela, du moins, elle entendrait et verrait passer du monde et ne se croirait plus seule près de cette morte qui la remplissait d'épouvante.

Elle ne s'y trouvait point depuis un quart d'heure qu'une ombre humaine apparut, au bout de la rue.

C'était un homme portant un sac sur le dos.

La neige qui couvrait ses vêtements, son bonnet de peau de lapin et sa longue barbe, le faisait ressembler à quelque gigantesque bonhomme de Noël, échappé d'un magasin de jouets.

Dans tous les cas, ledit bonhomme semblait de bonne humeur, en dépit de la température, car tout en vacillant sur ses longues jambes, il fredonnait une chanson à boire.

— Père Carousse ! cria Phalène. Au nom du Ciel, père Carousse, arrêtez-vous un instant.

Le chiffonnier resta planté sous la fenêtre et leva les yeux.

— Nom d'un crochet, c'est-il pas toi, la Phalène ? demanda-t-il d'un ton jovial. Que fais-tu si tard dans l'établissement de la mère Cazotte ? Est-ce qu'elle serait ?...

— Morte ! acheva Phalène. Son cadavre est étendu là, tout raide, et il est effrayant à voir. Ah ! père Carousse, venez donc la veiller avec moi... J'ai si peur, toute seule, ici !

— T'es bête ! répondit le père Carousse, en changeant son sac d'épaule. Pourquoi aurais-tu peur maintenant de la vieille bougresse, puisqu'elle ne peut plus faire de mal à personne. Quand à te tenir compagnie, je le voudrais que je ne le pourrais pas, car j'ai chez moi quelqu'un que je ne veux pas laisser longtemps seul, bien qu'il dorme de tout son cœur et n'ait pas précisément besoin de moi... Ah ! ah ! cela t'étonne, la Phalène, que sur ses vieux jours, le père Carousse ait encore de la compagnie dans sa cave.

— Serait-ce une fille, chargée de la cuisine... et du ménage ? demanda curieusement Phalène.

— Une fille ? Non, c'est un garcon, répondit le vieillard en riant. Mais attends... Je m'en vais monter un instant auprès de toi... Il fait un temps de chien et depuis que je ne bois plus que trois verres d'eau-de-vie par jour, je me sens comme gelé à l'intérieur.

La porte d'entrée étant restée ouverte, le père Carousse n'eut qu'à la pousser et un instant après il fut dans la chambre mortuaire.

Il déposa son sac dans un coin, secoua la neige dont il était couvert, et s'avança, sur la pointe des pieds, vers le lit de la morte, comme s'il craignait de réveiller quelqu'un.

Tenant son bonnet à la main, il contempla longuement le cadavre grimaçant et horriblement ballonné.

Une émotion pénible se peignait sur son rude visage.

— Donc, elle vraiment morte ! murmura-t-il. Dors paisible, la vieille, puisque tu as fait le grand saut auquel s'essaient toutes les jambes. Je t'ai connue jeune et belle, et c'est toi qui m'a mis dans le chemin du crime et de l'infâmie ! T'en souvient-il, Cazotte, comme j'étais amoureux fou de toi ? Mais il y a longtemps de ça. Tu avais, alors, des joues roses et pleines, des boucles brunes... Et j'étais, moi, un honnête ouvrier, un gaillard bon comme du pain. Pour te faire plaisir et parce que tu le

voulais, je plantai là l'ouvrage et je me mis à voler. Cela ne t'empêcha point d'en prendre un autre... Aussi, le jour de ton mariage, me ramassa-t-on, pour la première fois, ivre-mort dans le ruisseau. Mais pourquoi établir nos comptes sur le tard. Non, non, Cazotte, nous nous séparerons en paix...

Il tourna les yeux vers la fenêtre et voyant que Phalène s'y tenait toujours, regardant au dehors, il se pencha furtivement et déposa un baiser furtif sur les cheveux gris couvrant le front de la morte.

Puis, il appela Phalène et se fit raconter par elle, comment était morte la mère Cazotte.

La jeune femme lui en dit ce qu'elle croyait n'en point devoir cacher. Mais quand elle en arriva à prononcer le nom de Mathieu Dreyfus, le père Carousse se mit à trembler.

— Est-ce que la vieille ne lui à point parlé aussi... d'un enfant ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Je crois bien qu'elle voulait le faire, mais elle n'en a pas eu le temps. Quelques paroles incompréhensibles et c'était fini d'elle.

— Ah ! vraiment ! murmura Carousse

Et il se dit à part lui :

— Tout est pour le mieux. Comme cela sa famille ne retrouvera plus sa trace. Si cet enfant devait me manquer, maintenant, je ne saurais plus que devenir. Je ne le céderais à personne pour tout l'or de la terre ! Quel dommage que je ne sois point un richard, ou du moins que je ne dispose point d'un peu plus d'argent. Je quitterai Paris avec lui, et je tâcherai de l'élever en honnête homme. Dommage, dommage !

— Je crois bien deviner ce que vous pensez, père Carousse, dit Phalène, qui avait saisi les derniers mots du vieux chiffonnier, passant malgré lui du monologue pensé, au soliloque verbal. Vous êtes d'avis qu'il est vraiment dommage de voir enterrer la vieille Cazotte dans cette belle robe de soie. Mais que voulez

vous, c'était son idée, à cette femme, et elle m'a fait promettre qu'il en serait ainsi.

Maintenant, seulement, le vieux chiffonnier remarqua le luxe peu ordinaire, avec lequel l'ogresse s'était parée pour mourir.

Maniant, en connaisseur, le linceul de soie, tout garni de dentelles noires. et secoua la tête.

— Phalène, ma mie, dit-il, caressant sa barbe grise d'un air pensif, ce serait péché que de laisser emporter dans le tombe, par la mère Cazotte, ce riche vêtement quelque vieux et usé qu'il soit. En le présentant au clou, on en aurait au moins dix francs. Les vers de terre ne s'attaquent point à la soie, Phalène, je te dis ça parceque je le sais, et lorsque le grand diable d'Enfer mettra notre pauvre ami à broche, son premier soin sera de la déshabiller afin de pouvoir s'assurer si elle est cuite à point, aussi bien d'un côté que de l'autre. Chiffon contre chiffon, Cazotte, dit-il en s'adressant à la morte, il y a encore la doublure. Aussi longtemps qu'on marche sur ses quilles il vaut mieux être un fin chiffon qu'une sale loque. Mais là ou tu vas, tous les chiffons sont égaux. Laisse-moi ta belle robe, Cazotte, je t'en donnerai une autre.

Justement, ce matin, j'ai ramassé un vieux domino sur un tas d'ordures. Il est en fort piteux état, puisque la pauvresse qui s'en était déjà emparé, croyant avoir mis la main sur un trésor, l'avait rejeté avec mépris dans le ruisseau. Mais, toi, pour l'endroit où tu vas, tu seras toujours assez parée. Nous allons faire un échange, veux-tu, ma vieille?

Tout en parlant, il avait été chercher son sac, jeté dans un coin de la chambre, l'avait ouvert et en avait tiré un domino, autrefois bleu de ciel, jaspé de tâches et criblé de trous.

D'abord, Phalène ne voulut point entendre parler d'un troc, n'ayant qu'une seule partie consentante et refusa noblement les trois francs qui lui offrait le vieux chiffonnier, à titre de commission.

Mais elle finit par se laisser gagner par les discours du père Çarousse, arguant de la préférence dûe aux vivants sur les morts.

Au fait, que pouvait importer à la mère Cazotte la robe qu'elle porterait entre quatre planches de sapin. Ne valait-il pas mieux que le brave père Carousse, qui n'était pas heureux, vendit ou engageât la dite robe pour se procurer quelques douceurs ?

Elle se laissa si bien persuader qu'elle finit par aider le vieux chiffonnier à deshabiller la morte de sa robe de noces et à la revêtir du domino bleu de ciel, rebut de quelque lointain carnaval.

Le père Carousse, roula proprement le précieux vêtement et le casa dans son sac, à une place d'honneur.

— Cette robe n'est pas de soie ordinaire, dit-il. On dirait de la trocatelle, et plus lourde encore, à moins que le poids ne vienne de la doublure. Certes, je ne le cèderai pas pour dix francs. Les dentelles doivent valoir davantage.

— Je vous en souhaite cent, dit la pauvre Phalène, restée bienveillante et désintéressée au milieu de sa corruption. Mais soyez sage, père Carousse et n'allez pas en une seule nuit gaspiller votre galette à rincer le bec aux habitués du « Russe Folichon » et autres assommoirs de même calibre.

Le père Carousse se mit à rire.

— Moi, dit-il, laisser tant d'argent sur le zinc. Non, non. C'était bon autrefois, mais ces temps sont passés et ne représenteront plus. Trois verres par jour, voilà ce que je m'accorde encore. Il faut bien savoir s'il fait soir, midi ou matin. Mais me soûler comme un cochon, me faire relever dans le ruisseau, aller porter mon dernier sou à quelque roublard de mastroquet, merci, merci bien ! Je n'oserais plus lever les yeux vers mon garçon... c'est-à-dire si j'en avais un, à moi !

Et sur ces paroles que Phalène auraît pu trouver bizarres si

elle eut prêté attention, le chiffonnier boucla son sac et le rejet sur son épaule.

— Est-ce que vous allez vraiment m'abandonner ? demanda jeune femme avec angoisse.

— Il le faut, ma fille, il le faut. Ma chèvre n'a pas mangé de toute la journée et à ce régime là elle n'aurait qu'à crever. Mais rassure-toi. En compagnie des vivants, il y a danger et guerre, auprès des morts, seuls, on vit en paix... Bonne nuit, petite. Et que le Ciel te rende ici-bas ce que tu as fait pour la vieille Cazotte ! Si tu te trouves jamais dans le besoin, tu sais où s terre le père Carousse. Chez lui tu trouveras toujours un air de feu, un crouton de pain et un bol de lait de chèvre. Bonne nuit, petite.

Carousse descendit l'escalier branlant et, par la fenêtre, restée ouverte, Phalène le vit bientôt disparaitre par une rue traver sière.

Pensive, elle regarda les sombres nuées d'où tombait la neige blanche. Pas un étoile ne brulait au Ciel.

Sans se rendre compte du sentiment qui la guidait, elle répéta machinalement les mots prononcés par le chiffonnier philosophe :

« En compagnie des vivants il y a danger et guerre, auprès des morts, seuls, on vit en paix. »

LXXXV

Une rencontre dans le bois

Une claire journée d'hiver avait succédé à la tempête de neige de la nuit.

Les arbres des boulevards et des squares parisiens semblaient chargés de millions de cristauu qui, lorsqu'ils étaient frappés d'un rayon de soleil, étincelaient comme des pierres précieuses.

Tout Paris semblait être sur pied pour jouir de la beauté du jour. Le long des Champs-Elysées, au Bois de Boulogne, sur tous les points de la banlieu, choisis par le high-life pour ses rendez-vous, c'était un cortège ininterrompu de calèches, de landaus, de trainaux, à l'attellage empanaché et orné de grelots d'argent.

Les fouets claquaient allègrement au poing des cochers, emmitouflés dans leurs pelisses, les sonnailles tintaient joyeusement et les élégantes, l'œil brillant et les lèvres vermeilles, avaient quitté le teint jaune du bal pour la couleur rose de la santé.

Dans quatre jours, ce serait la Noël, la fête célébrée sur tous les points de la chrétienté sans distinction de loi ou de croyance.

A l'approche du jour béni, un sentiment de joie ne se glisse-t-il point dans tous les cœurs?

Cependant, une dame, couverte d'un magnifique manteau en fourrure, et qu'un brillant traineau entraînait rapidement dans

la direction du bois ne semblait guère partager la satisfaction générale.

On la voyait jeter de sombres regards à travers son voile.

Même ses chevaux d'ébènes, empanachés de noires plumes d'autruche, semblaient, à l'instar de ceux d'Hyppolyte, se conformer à sa triste pensée et secouaient mélancoliquement des grelots assourdis, qui faisaient songer aux sonnettes d'un service funèbre.

Sur l'ordre de sa maîtresse, le cocher choisissait les allées les plus solitaires.

Déjà il avait traversé le bois dans toute sa longueur, lorsque arrivé à l'extrême lisière il se tourna vers la dame, au manteau de fourrure, en lui disant :

— Pardon, madame, mais nous voilà presque hors du bois. Faut-il que je tourne bride ?

— Allez toujours ! ordonna la dame d'une voix impérieuse.

Mais, soudain, se ravisant :

— Passez le pont et à Saint Cloud ! dit la dame voilée.

Le cocher fit claquer son fouet, en marmottant dans sa barbe quelques paroles incompréhensibles.

Bientôt, le riche traineau courait sur la rive gauche du fleuve, longeant les bois qui se succédaient jusqu'à Versailles, sepulche imposant de l'ancienne royauté.

On dépassa Sèvres, puis le Bas-Meudon.

Le cocher se retourna encore :

— Est-ce à Versailles que vous voulez aller, madame. Nous y serons bientôt de ce train là, mais il faudra faire reposer les chevaux qui n'en peuvent plus.

La dame sortit de sa profonde méditation.

A quelque distance de la, se dressaient de hautes futaies, silhouettées d'écarlate, par les rayons du soleil couchant et dont les cimes, dépouillées par l'hiver de leurs épais ombrages, se

paraient maintenant d'une végitation factice de feuilles et de fleuve de neige.

— Qu'est-ce que c'est que ces bois là ? demanda-t-elle, sans répondre à la question du cocher.

— Ceux de Montreuil, madame, un joli village, renommé pour ses pêches, mais par cette saison, faut pas s'attendre à en trouver des mandes !

Satisfait de sa plaisanterîe, l'automedon en pelisse, se mit à rire.

— Vous arrêterez là ! dit d'une voix dure, la dame qui, au nom de Montreuil, n'avait pu rèprimer un mouvement nerveux.

Montreuil ! N'était-ce pas là qu'elle avait perdu l'éclatante beauté dont elle était si fière, sous le fer d'un meurtrier aveugle ?

Car, nos lecteurs l'ont deviné, sans doute, c'était bien Mme de Bellancy, la maîtresse du comte Esterhazy, la fille de la vieille Cazotte, qui, lorsque déjà l'après-midi, s'avançait, s'était fait conduire en traîneau loin de Paris, et par des chemins rarement suivis, en cètte saison, par des attelages de maître.

Cependant la température s'était considérablement refroidie.

Pompadour se sentant frissonner, ramena contre son corps, aux formes harmonieuses, la chaude fourrure, qui s'était entrouverte.

Ce devaient être des idées bien étranges que celles dont son cerveau fièvreux avait été hanté, au cours de cette excursion, en apparence sans but.

Quiconque aurait pu distinguer son visage, sous le voile épais qui le dérobait aux regards, eut été surpris de voir des larmes couler lentement, une à une, sur ses traits altérés.

Oui, elle pleurait, cette femme sans pitié, ce monstre qui s'était jeté sur sa mère épouvantée pour l'étrangler.

Elle pleurait, cette louve, toujours prête, à débarrasser son chemin de ceux qui gênaient le moins du monde, l'exécution de ses plans égoïstes et ténébreux.

Elle pleurait, la perverse et scélératesse accusatrice de la pauvre Georgette, l'exécrable aventurière qui, de sang-froid, avait pu vouer au vice et au crime, le fils innocent de l'innocent Dreyfus !

Et ses larmes coulaient plus abondantes chaque fois que ses yeux se reposaient sur un coffret en maroquin, déposé à côté d'elle sur le coussin du traineau et que son manteau couvrait à moitié.

Ce coffret devait avoir servi à serrer des écrins à bijoux.

En effet, Pompadour y avait serré ses joyaux les plus précieux.

Mais à présent, un tout autre trésor y était enfermé, un tout petit corps d'enfant, rabougri et ratatiné, tenant ses deux maigres bras croisés sur la poitrine et dont le crâne, déprimé, n'avait plus ni forme ni couleur.

Cependant, Pompadour avait couvert, cette misérable momie, de roses blanches, écloses à grands frais en terre chaude.

Comme les paroles de Pompadour ont pu le faire entrevoir, lorsque nous l'avons vu quitter le chevet de sa mère, étranglée par elle en un mouvement de furieuse vengeance, elle voulait l'enterrer de ses mains, dans un coin de grands arbres servant d'asile aux oiseaux chanteurs.

A son insu, pendant dix ans, ce fruit de ses entrailles avait été relégué dans un chaudron rempli d'alcool, au milieu des rebuts de toute espèce. Et c'était la propre aïeule du malheureux enfant, qui, après l'avoir fait empoisonner par elle-même, avait si dérisoirement et si indignement traité ce pauvre petit corps !

La découverte de cet effroyable secret avait cruellement déchiré le cœur de Pompadour.

Depuis la veille, elle n'avait fait qu'y penser et pour la première fois, le beau ténébreux avait trouvé chez elle porte close. Elle lui avait fait dire par ses valets, qu'elle ne pouvait le recevoir, obligée qu'elle était de garder le lit, à cause d'une douloureuse migraine.

Cependant, deux jours auparavant elle avait ardemment désiré le voir, car il n'avait plus reparu, de la huitaine, à l'élégante villa des Champs Elysées.

Pompadour, depuis quelque temps, était fort mécontente de son amant.

Sa défiance était éveillée et elle faisait plus que soupçonner qu'il la trompait.

Mais avec qui? C'est ce qu'elle n'avait point encore réussi à savoir.

Même son cocher, qui lui servait d'espion — ce qui expliquait chez lui certaines familiarités de langage — n'avait pu se procurer aucun éclaircissement à cet égard.

C'est que le beau ténébreux s'était bien gardé, lors de ses visites aux Folies-Bergères, de se servir de la voiture de la Boulancy, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire.

Lors de ses escapades il recourait utilement à un vulgaire fiacre, pris sur la voie publique.

Ce cocher, entré si avant dans ses confidences et auquel jusqu'ici le comte avait permis certaines privautés, il le tenait uu peu à distance, maintenant, en lui interdisant l'accès de sa chambre à coucher et son cabinet de travail, où naguère il le laissait pénétrer librement.

Le cocher espion avait pu seulement apprendre à Mme de Boulancy que Baptiste, le valet de chambre qui servait le comte depuis nombre d'années, avait été congédié de but en blanc.

A sa place était entré un tout jeune homme, qui ne quittait point le major d'une semelle et couchait même, la nuit, devant sa porte, sur une peau d'ours.

Tout cela avait semblé fort suspect à la Boulancy et elle s'était mis mortel en tête, lorsque les évènements survenus dans le bouge de sa digne mère étaient venu donner une autre direction à ses pensées.

Maintenant, elle ne songeait plus qu'à son enfant mort et aux moyens de lui donner une sépulture décente dans le sein de la terre.

Cependant, le traîneau s'était arrêté à la lisière du bois de Montreuil.

Pompadour mit pied à terre et, outre le coffret, recouvert en maroquin, prit un objet de forme longue, enveloppé dans de la serge.

— Vous m'attendrez ici, quelque tard que je revienne, dit-elle au cocher.

Celui-ci, fort mécontent, sauta sur le traineau et jeta une couverture sur le dos de ses chevaux fumants.

Il était accoutumé aux singulières fantaisies de sa capricieuse maîtresse et avait appris, avec elle, à ne s'étonner de rien.

On le payait richement, et c'était l'essentiel.

Pendant ce temps, Pompadour s'était enfoncé dans le bois avec son double fardeau. Elle marchait fort vite sans faire attention au mauvais état des chemins détrempés et fangeux. A chaque instant, ses pieds coquettement chaussés de mules, en cuir de Russie verni, s'enfonçaient jusqu'à la cheville dans la neige.

Elle ne pouvait songer à donner suite à son projet aux bords du bois ou même dans quelque clairière par trop à découvert. Elle s'enfonça donc toujours plus avant dans la futaie et erra ainsi indécise et inquiète pendant près d'une heure.

Enfin, la nuit tomba et les grands bois furent baignés d'ombre. Seuls, les rayons de la lune gaidaient maintenant ses pas.

Arrivée près d'un groupe de bouleaux elle crut avoir trouvé un endroit favorable. La terre y avait été fortement remuée par les animaux sauvages, hôtes ordinaires des forêts et serait, par conséquent, plus facile à crenser.

Elle déposa le coffret dans la neige et retira de son fourreau

de serge, une bêche, dont le manche à ressort pouvait se replier en deux parties.

Puis, elle se mit à l'œuvre.

Cette besogne, à laquelle elle n'était point accoutumée, lui semblait dure, bien qu'elle fut vigoureux et adroite. La sueur perla bientôt à son front et de temps en temps elle était obligée de s'arrêter pour reprendre des forces.

La terre, déjà prise par la gelée, lui opposait plus de résistance qu'elle ne s'y était attendue.

Après un temps fort long et beaucoup d'efforts, elle arriva pourtant à creuser une fosse assez profonde pour recevoir le coffret contenant le cadavre de son enfant.

Avant de le confier à la terre, elle pressa ce coffret une dernière fois contre sa poitrine, puis, lentement, elle le déposa dans la fosse au bord de laquelle elle s'agenouilla.

— Ainsi donc, dit-elle, en répandant un flot de larmes, ce n'est qu'après dix ans d'un relèguement impie entre de misérables débris et des haillons sans nom, que tu vas connaître le repos de la tombe. Dans ce bois ombreux tu dormiras en paix dans le sein de la terre, notre génératrice à tous. L'air corrompu de Paris n'arrivera point jusqu'à toi ! Les étoiles du Ciel brilleront tendrement sur ta tombe ignorée et solitaire. Adieu, mon enfant, adieu ! Avec toi, c'est ma jeunesse que j'enterre et tout ce que mon cœur a pu avoir jadis de bon et de noble, depuis longtemps hélas ! empoisonné et flétri ! Adieu et puisse...

Elle se tut, car derrière elle un bruit soudain s'était fait entendre.

Elle n'était donc pas seule, au moment où elle accomplissait sa tâche lugubre ? L'aurait-on épiée ?

Elle se retourna craintivement et, avec un léger cri, se releva.

Derrière elle se tenait un homme, à barbe noire.

Immobile et les bras croisés sur la poitrine, il fixait sur elle ses regards ardents.

Ce qu'il y avait de plus singulier chez l'inconnu, ce n'étaient point ses traits accentués, son teint brun, et sa chevelure bouclée, mais son costume, révèlant une origine hongroise ou tzigane. Un pantalon rouge, à galons d'or, une chemise richement brodée, sur laquelle il portait une veste de couleur sombre et une large ceinture de cuir, lui composaient une sorte d'uniforme.

Malgré toute l'énergie de son caractère, Pompadour se sentit troublée par cette rencontre imprévue, au milieu des bois.

Et ce qui augmenta encore son inquiétude, ce fut de voir le Tzigane un revolver au poing.

Avec la rapidité de l'éclair, Pompadour porta la main à son corsage et en tira un révolver richement monté, qu'elle braqua sur l'inconnu. Mais celui-ci jeta sa propre arme sur le sol et ouvrit sa chemise, qui laissa voir une poitrine large et puissante.

— Tirez le feu, madame, dit-il tranquillement et dans un Français assez incorrect. Mais ne manquez moi pas. Si vous tuez mon corps, beaucoup de bienfait vous ferez à moi.

Pompadour abaissa son revolver. Elle se dit que cet homme ne pouvait lui vouloir de mal.

— Madame, reprit le Tzigane, dans son langage bizarre que nous prenons la liberté de rectifier, en vous voyant pleurer j'ai bien compris que ce n'étaient point des bijoux ou de l'or que vous confiez à la terre, mais bien une partie de votre cœur.

Pompadour inclina la tête en silence et le Tzigane poursuivit avec une expression à la fois doulouse et énergique :

— Ah! madame, il y a des moments où il est lacéré en morceaux, ce cœur si niais et si faible à aimer, à se confier et à se laisser tromper!

Il s'ensuivit un moment de profond silence.

Le Tzigane s'était rapproché de la fosse récemment creusée,

— Pourquoi ne l'avoir point faite plus large? dit-il, avec un sourire désespéré. Il y aurait eu place aussi pour moi.

Pompadour avait repris toute son assurance.

Elle fit un pas en avant et mit sa main sur l'épaule de l'inconnu.

— Pourquoi voulez-vous vous tuer? Vous êtes jeune et la vie peut vous réserver encore des joies. Ne la rejetez point prématurément. Avez-vous besoin d'argent? Je vous en donnerai si vous vous engagez à vous taire sur ce dont vous avez été témoin ici et à respecter la tombe où repose mon pauvre enfant.

Le Tzigane se redressa fièrement.

— Madame, dit-il, étendant la main en avant, en signe de refus, vous pouvez être assurée de mon silence. Une tombe est toujours sacrée pour un Tzigane. Je vous le jure par Hecate, l'antique mère qui nous protège tous !

Il se tut puis, reprit avec une nuance de mépris dans la voix :

— Quant à votre offre de secours, je n'y répondrai même pas. Je suis Aladar Forkasch, le roi des violonistes.

— Quoi ! s'écria Pompadour, reculant involontairement. Vous êtes le célèbre virtuose dont tout Paris parle avec enthousiasme et dont chaque soir on acclame aux Folies-Bergères ?

— Qu'on acclamait, voulez-vous dire? répondit Aladar Forkasch, d'un air sombre. Mais ce temps n'est plus. Les cordes de mon violon ont sauté comme celles qui se trouvaient là-dedans. Et en même temps le Tzigane se frappait du poing fermé, la poitrine demeurée nue, elles ont sauté, pour avoir trop vibré d'amour...

Hélas ! madame, on m'a indignement trahi et je maudis, à présent, l'heure où j'ai mis le pied dans la ville infâme qu'est Paris. Méliora était ma compagne, Méliora m'appartenait. Ah ! que ne suis-je resté avec elle dans ma patrie ! Que ne me suis-je caché avec elle dans quelque hutte solitaire, au fond des bois...,

Alors, les loups auraient été nos compagnons. Mais par Hécate, je les aurais préféré mille fois aux loups à face humaine. Le loup des forêts n'attaque et ne déchire l'homme que lorsqu'il a faim. Mais le séducteur est un loup dévorant jamais rassassié. Ma vie est dévastée, mon art brisé et j'ai fait serment que je ne reprendrai plus l'archet, si ce n'est à certain jour. Mais alors, je jouerai une chanson plue gaie, plus triomphante que jamais Tzigane n'en a chanté le jour de la Sainte Etienne, lorsqu'il se figure que tout le monde est ivre autour de lui. Et savez-vous, où je me tiendrai, alors, avec mon violon ?

Il avait saisi la main de Pompadour et la pressait avec force, pendant qu'il couvait la jeune femme de ses yeux.

– Le jour où, plus joyeux qu'aucun homme sur terre, je jouerai comme un Dieu et danserai le Czardas, comme un simple Tzigane, sera celui où je foulerai aux pieds la tombe du comte Esterhazy.

Pompadour se délivra avec un cri perçant de l'étreinte d'Aladar Forkasch.

Celui-ci se passa la main sur le front et reprit avec plus de calme :

— Pardonnez-moi, madame, je vous ai effrayé par ma violence. Pourquoi, au fait, vous ai-je raconté cette histoire ? Que peut vous importer ma personne et celle de ce trois fois maudit comte Esterhazy, qui m'a ravi ce que j'avais de plus cher au monde et a empoisonné ma vie à jamais ! Mais vous êtes pâle, vous tremblez ! Permettez-moi de vous soutenir et ne parlons plus de tout cela.

Pendant qu'il parlait ainsi, Pompadour s'était remise peu à peu.

— Non, dit-elle d'une voix faible, parlons en plutôt encore. Votre sort m'inspire plus d'intérêt que vous ne pourriez le croire. Qui ne prendrait part à l'infortune d'un si grand artiste ?

C'est, dites-vous, le comte Esterhazy qui vous a si cruellement offensé? Il aurait donc séduit votre Méliora?

— Oui, il l'a séduite et aujourd'hui, il est son amant.

— Aujourd'hui, dites-vous? Aujourd'hui? s'écria Pompadour.

— Oui, madame. Pendant que nous parlons d'eux, au fond de ce bois désert, l'infidèle, la parjure, repose entre les bras du comte, dans son luxieux fumoir oû il la tient cachée.

— Vous mentez!

— Je souhaiterais vous avoir menti!

— Je connais le comte Esterhazy. Je suis certaine qu'il ne cache aucune femme dans ses appartements. Votre Méliora n'est pas chez lui.

— Elle y est, car je l'y ai vue. Mais elle a revêtu des habits masculin, elle porte la livrée du comte.

— Quoi! Malédiction! Serait-il vrai?

Maintenant Pompadour était instruite de tout.

C'était donc pour faire place à sa belle Tzigane que le beau ténébreux avait chassé son valet de chambre.

Voilà pourquoi il faisait soi-disant coucher la nuit, sur une peau d'ours, sur le seuil de sa chambre à coucher, son nouveau domestique qui n'était autre que la Bohémienne ravie à Aladar Forkasch?

Enfin, les écailles lui tombaient des yeux. Elle était trahie, indignement trahie!

La pensée qui lui vint avec la rapidité de l'éclair fut qu'à tout prix il lui fallait écarter sa rivale. Quant à punir le beau ténébreux de son infidélité, elle n'y songeait pas, car elle aimait encore le misérable si éperdument, qu'elle tremblait à la seule idée de lui voir arriver malheur.

Elle résolut, en même temps de s'assurer du Tzigane qui avait juré la mort du comte. Elle se promit de ne point le perdre de vue enfin de pouvoir préserver de toute atteinte son ingrat amant.

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, Pompadour se tourna vers Aladar Forkasch muet et surpris :

— Vous aviez donc perdu tout bon sens, dit-elle d'une voix un peu railleuse, que vous vouliez-vous tuer de dépit d'avoir été trahi par une sotte maîtresse ?

— Que voulez-vous que je fasse encore sur la terre ? répondit Aladar, d'une voix sombre et dans le langage imagé particulier aux gens de sa race. Pour moi, le jour n'a plus de soleil, la nuit plus d'étoiles, l'année plus de printemps et la vie plus de joie. Méliora était tout pour moi. Et elle n'est plus là, on me l'a ravie à jamais.

— Vengez-vous sur elle, alors.

Aladar secoua tristement la tête

— Je l'ai essayé, dit-il, et la tentative n'a point réussi. Et je n'aurai plus le courage de la faire souffrir.

— Je comprend cela ! dit Pompadour. Lorsqu'on aime véritablement, on n'est que trop tenté de pardonner, bien qu'on reconnaisse l'étendue de sa propre faiblesse. Mais pourquoi n'essayez-vous pas de l'enlever à son ravisseur ?

Et comment le pourrais-je ? Celui qui me l'a volée, la cèle et la garde comme un inestimable joyau. Une seule fois je l'ai revue, sans pouvoir lui parler, toutefois, et cette occasion il me l'a presque fait payer de ma vie

— Comment cela ? Racontez-moi comment vous avez fait.

Aladar Forkasch passa passivement sa main brune sur son front et sur ses cheveux d'un noir de jais. Puis il reprit :

— Trois jours après que le comte eût enlevé Meliora je ne pus plus résister à mon impérieux besoin de revoir l'infidèle. Profitant d'une occasion favorable, je pénétrai dans une maison en réparation, voisine de celle d'Esterhazy. Sans être vu je parvins au grenier et de la sur le toit, d'ou je me laissai glisser, le long d'une gouttière sur le toit du comte. La nuit était sombre et je ne risquai point d'être remarqué. Cramponné

au tuyau, je m'arrêtai à la hauteur d'une croisée dont le rideau, légèrement écarté me permettai de plonger le regard dans la chambre.

Alors, je vis... Mais pourquoi me mettre ainsi à la torture, en m'engageant à parler? Pourquoi voulez-vous que je vous peigne mon supplice, à l'aspect du comte et de ma perfide maîtresse? Ils badinaient ensemble, échangeant des caresses, et buvant du vin dans des coupes de cristal. Bien qu'elle porta des habits d'homme, au premier coup d'œil j'avais reconnu Méliora.

Mais soudain, les lumières s'éteignirent et l'appartement se trouva plongé dans l'ombre. J'avais sur moi un revolver chargé de quatre coups. D'une main je restai accroché à la gouttière et de l'autre je dirigeai le canon de mon arme dans la direction de la vitre. Je voulais tuer d'abord le séducteur, puis l'infidèle et moi, l'amant trahi, en dernier lieu. Pourquoi tremblez-vous, madame? Ma vengeance n'aurait-elle point été légitime? Mais au moment où mon doigt touchait la gachette du revolver, mon bras gauche lâcha le tuyau où je me retenais insuffisamment et plus vite que je ne le saurais dire, je me sentis précipité dans l'espace. Il fallu toute ma souplesse et ma présence d'esprit pour ne point me briser le crâne sur le pavé. Le lendemain, je voulus renouveler ma tentative, mais la porte de la maison, par laquelle je m'étais introduit la veille était fermée et lorsque j'y sonnai, on ne m'ouvrit pas. C'est dès ce moment que je résolus de mourir réservant à la justice divine le châtiment des coupables, qui tôt ou tard en seront atteints.

Pompadour avait écouté avec émotion le récit d'Aladar. Le danger couru par son amant l'avait fait frissonner.

Tendant la main au Tzigane, elle lui dit d'une voix douce:

— Vous êtes un homme courageux et vous avez excité mon admiration. Aussi ai-je décidé de vous aider à rentrer en possession de votre Méliora. Pour que vous ayez confiance en moi j'opposerai franchise à franchise. Vous voyez en moi la maîtresse

d'Esterhazy et ai sur lui d'autres droits que celle avec laquelle il me trompe. Dès lors, vous devez comprendre qu'il est de mon intérêt le plus direct de séparer Méliora du comte. Et cela sera, je vous le certifie. Vous me serez de quelque secours dans mon entreprise. Mais jurez-moi d'abord que vous ne tenterez rien à mon insu contre le comte ou son soi-disant serviteur.

Aladar Forkasch mit sa main dans celle qui lui était tendue.

— J'en fais serment, dit-il.

— Bien. Et vous me promettez aussi d'épargner votre propre existence ?

— Je vous le promets.

— Vous allez revenir à Paris et avec moi dans le traineau qui m'attend sur la lisière du bois. Où demeurez-vous ?

— J'ai quitté l'hôtel de premier ordre, ou j'occupais quelques chambres, avec Méliora, pour un bouge de la cité, à l'enseigne du « Russe Folichon. » C'est une sorte de repaire hanté par la lie de la population. Mais je ne voulais point livrer une proie aux recherches et m'y crois plus en sûreté que partout ailleurs.

— Bien. Je connais l'endroit de réputation et saurais donc où vous retrouver, en cas de besoin. L'argent vous manque-t-il ?

— Non, je vous remercie. J'en suis suffisamment pourvu.

Pompadour lui tendit de nouveau la main comme sceller plus étroitement leur traîté d'alliance.

Le Tzigane aida alors la jeune femme à recouvrir de terre la fosse creusée pour le cadavre de l'enfant et s'attacha à en dissimuler la place sous un lit de branches et de feuilles sèches, piétinées dans la boue.

Pompadour jeta un dernier regard sur la tombe sylvestre et, faisant signe à Aladar, regagna rapidement, avec lui, la lisière.

Le cocher ne fut pas peu surpris en voyant sa maîtresse sortir du bois avec un homme vêtue d'aussi excentrique façon que le Tzigane virtuose, Il lui passa dans la tête toutes sortes

sortes d'imaginations bizarres qu'il eut le bon esprit, d'ailleurs, de garder pour lui.

Pompadour, comme elle l'avait proposé, reconduisit son étrange compagnon, à Paris. Mais arrivée à la barrière, elle l'engagea par mesure de prudence à descendre pour regagner à pied son logement.

— Vous entendrez bientôt parler de moi, lui murmura-t-elle à l'oreille. Il n'est pas vrai, comme l'on dit, que la vengeance soit un plat qui gagne à être mangé froid. Non, c'est quand elle est toute chaude encore, qu'il faut s'en nourrir et s'en régaler. A bientôt donc.

Aladar la salua et se disposa à regagner l'intérieur de Paris

— Et maintenant, cocher, dit Pompadour, vite à la maison.

Le traîneau disparut comme une flèche aux yeux du Tzigane que le suivit un instant, d'un regard songeur.

LXXXV

Un Vengeur

Le beau ténébreux et son digne compère, le major D. venaient de faire en un petit diner fin, dans un des restaurants les plus aristocratiques du high-life parisien. Ils dégustaient une bouteille de champagne de première marque, en fumant de délicieux havanes et se trouvaient, cela se conçoit de la plus charmante humeur.

Dans la salle somptueuse nent décorée où ils s'étaient fait

servir, se trouvaient bon nombre d'autres convives appartenant à la meilleure société de Paris.

Un jeune homme blond, fort occupé à parcourir les journaux étrangers et qui ne faisait qu'un accueil modéré à la bouteille de vin placée devant lui, était assis à une petite table voisine.

De temps en temps, son regard, glissait, par dessus la feuille qu'il tenait à la main, vers la table où s'entretenaient, parlant bas, les deux officiers français.

— Donc, pas de nouvelles d'Alger ? avait demandé le sinistre major à son ami.

Celui-ci fit tomber avec une certaine colère la cendre de son cigare dans le précieux récipient en porcelaine japonaise, déposé à cet effet devant lui.

— Des nouvelles? Si fait! répondit-il. Mais pas fort agréables, pour ce qui nous concerne. Le colonel Picquart remporte succès sur succès, et il est revenu depuis peu, en triomphateur, d'une lutte lestement menée contre las Bédouins révoltés ! Et il ne se passera pas longtemps avant qu'il n'ait eu raison de toutes leurs tribus. Dans ce cas, le Ministre de la Guerre ne pourra faire autrement que le rappeler à Paris, ou on le recevra comme un héros victorieux !

— Malédiction ! murmura le sinistre major. Pourquoi le vicomte de Ribès ne fait-il pas son devoir, en profitant de la première accosion venue pour lui loger une balle dans la tête ? Est-ce que nous nous serions trompés sur le compte de cet homme ?

— Non, non, Ribès était bien celui qu'il nous fallait, répondit le major D. Il faut qu'il danse sur l'air nos flutes et s'il refuse, il sait bien que nous le renverrons dare-dare à Cayenne. Il faut que jusqu'ici il n'ait pas trouvé le oment favorable pour remplir « sa mission ».

— Je conseillerai fort à ce bon jeune homme de se hâter,

reprit le sinistre major, sinon Ravaillac pourrait bien se charger de nous en débarrasser, ainsi que de Picquart. L'idée d'incorporer notre tueur de femmes dans l'armée d'Afrique était excellente, Comme je le connais, il y travaillera proprement. Laissez le faire, ni Picquart ni le vicomte ne remettront plus jamais le pied en France.

— Si cela est, buvons à la santé de Ravaillac, dit en riant l'ami du beau ténébreux.

Esterhazy parut goûter la plaisanterie et choqua son verre contre celui du major.

Les deux officiers burent à la santé du plus ignoble malfaiteur qu'il y eut peut-être, en ce moment, en France !

Et leur gaîté, un moment troublées revint aux feux pétillant, du champagne.

— Dites-moi, donc, reprit le major D. Il paraît que, depuis quelque temps, vous êtes engagé dans une bien piquante aventure. On dit que vous tenez cachée chez vous, pour vous épargnez toute concurence, la belle Méliora, la Tzigane des « Folies-Bergères », galamment sauvée par vous, d'une mort affreuse.

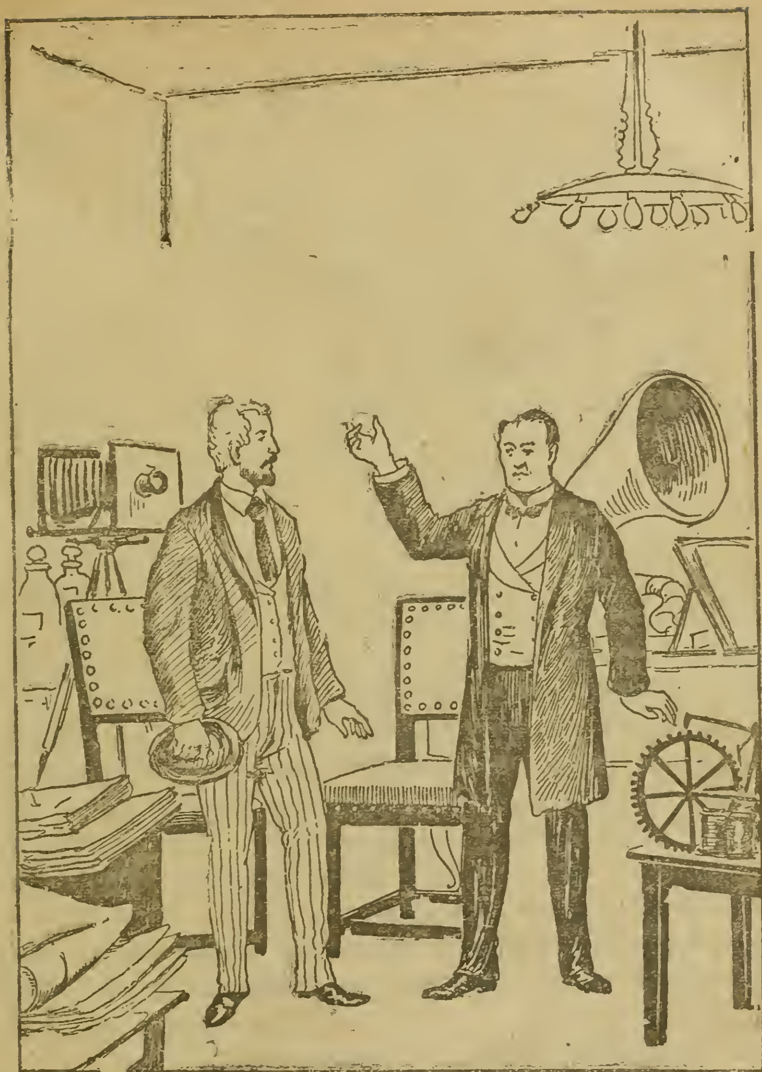
Esterhazy se mit à rire bruyamment et d'un trait, vida sa coupe remplie de vin de couleur d'or.

— En vérité, poursuivit le major D., vous avez un bonheur insolent auprès des femmes et je vous envie. Dites moi donc, mon cher, vous est-il arrivé jamais de ne pouvoir triompher d'une femme sur laquelle vous aviez jeté votre dévolu ?

— Jamais, répondit orgueilleusement le beau ténébreux. Je vous certifie que toute femme à la porte de laquelle j'ai daigné frapper, s'est empressé de m'ouvrir.

— C'est là un audacieux mensonge !

Ces paroles avaient été prononcées avec force par le jeune homme blond, attablé dans le voisinage des deux officiers.



Au moyen d'une de mes inventions vous délivrerez un malheureux du bagne où il souffre.,.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Il avait déposé son journal et fixait sur eux un regard qui les surprit fort.

Esterhazy se dressa, comme mû par un ressort, et lui dit d'une voix dure :

— Est-ce à nous que vous vous adressez, Monsieur ?

— Oui, comte Esterhazy, je me suis permis de dire que vous veniez de proférer un impudent mensonge.

Ces paroles éclatèrent comme une bombe, dans la salle du restaurant, remplie de consommateurs.

A l'instant les conversations particulières s'interrompirent à toutes les tables et tous les regards se concentrèrent vers celles occupées par les deux officiers et le jeune inconnu.

Ce dernier s'était levé et restait debout, gardant un calme souverain.

— Je vois que vous attendez de moi quelques explications, comte Esterhazy, dit-il d'une voix haute et ferme. Je vais vous les donner. Vous proclamiez tantôt, et assez haut pour être entendu de tous, ici, que vous n'aviez jamais rencontré de cruelle ? Indépendamment du manque choquant de tact et de goût, que trahit une pareille jactance, je suis en mesure de vous démentir sans pitié. Une simple, mais brave villageoise, a repoussé vos importunités des pieds et des poings, lorsque vous avez eu l'infamie de vous attaquer à elle.

— Monsieur, cria le sinistre major, êtes-vous devenu fou ? Tenez, voilà pour vos insolences !

Saisissant une des coupes à champagne, placées sur la table, il la lança dans la direction de Leon Magnin. — Car c'était bien lui, qui avait parlé. — Mais le jeune homme, qui avait saisi le mouvement, détourna le front à temps.

Le verre alla se briser contre une table voisine, sans atteindre personne heureusement.

— Vous pouvez bien briser ce verre, seigneur comte, reprit Léon d'une voix méprisante. Mais vous ne détruirez point aussi

facilement la vérité. Elle subsistera, en dépit de vos violences. Ce n'est point un verre que je vous lancerai brutalement à la tête, mais ces paroles : « Vous en avez menti, et par vos misérables vautardises, outragé toutes les femmes. »

— Ceci veut du sang! cria le sinistre major, devenu pourpre de colère.

En un mouvement de rage folle, il tira son épée et voulut fondre sur Léon Magnin.

Celui-ci, les bras croisés, demeura immobile, le défiant du regard.

Le major D. cependant, s'était jeté sur Esterhazy pour l'arrêter et le forcer à rengainer son arme.

Quelques spectateurs de cette scène extraordinaire, s'étaient levés, eux-aussi, et jetés entre Léon et le comte.

— Du calme, major, murmura D. à l'oreille de son ami. C'est le meilleur moyen de réduire cet insolent au silence. Je me défie de cet homme, car il a manifestement guëtté une occasion pour faire cet esclandre. Il se pourrait qu'il fut payé par Mathieu Dreyfus pour vous insulter publiquement.

— Il n'en sera pas le bon marchand ! gronda Esterhazy, pâle de fureur. Je vous charge de lui transmettre immédiatement ma carte, après vous être assuré toutefois qu'il n'est point un adversaire indigne de moi.

— C'est la seule et vraie voie, dit le major D. D'ailleurs, n'êtes-vous point un tireur émérite ? Je parie dix francs contre mille que vous mettrez le drôle dans l'impossibilité de renouveler son algarade.

Le brillant officier s'approcha de Léon Magnin, lui déclina son nom et le pria de passer avec lui dans un cabinet particulier.

— Je suis à votre disposition, dit tranquillement le jeune homme.

Tous deux se dirigèrent vers un retrait, séparé seulement de la salle de restaurant par une draperie.

Léon Magnin se disposait à y pénétrer, à la suite du major D. lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule.

Surpris, il se retourna. Un homme déjà âgé et élégamment vêtu, était devant lui.

— Monsieur, lui dit l'incconu, vous vous trouvez en ce moment dans une de ces situations, où l'on a absolument besoin d'un ami. Or, je vois que vous êtes seul, c'est pourquoi je vous offre spontanément mes services. Si un duel doit suivre l'altercation de tout à l'heure, je serais, si cela vous plaît, votre second. Je vous ferai remarquer, au surplus, que vous avez à faire à un adversaire perfide et redoutable, à un homme connue pour pratiquer la maxime que la fin justifie les moyens. Tenez-vous sur vos gardes et autorisez-moi à joindre mon observation à la vôtre. Quatre yeux valent mieux que deux. Je suis le notaire Pierre Caillot.

— Et moi, je m'appelle Magnin. Je vous remercie de votre offre, monsieur et l'accepte avec reconnaissance.

Les deux hommes entrèrent dans le cabinet où attendait impatiemment le major D. qui sourit méchamment lorsque Léon lui présenta l'homme de loi, en qualité de témoin.

— Certes, se dit-il, ce n'est point par une simple coïncidence que l'homme, présenté à point nommé, comme témoin, par notre équivoque insulteur, se trouva être précisément le légiste véreux, si brutalement recusé comme beau-père par Esterhazy. Il s'agit d'ouvrir l'œil et de ne pas se laisser rouler.

L'entrevue ne prit que quelques instants.

Lorsque le major D. eut appris que M. Léon Magnin, propriétaire, était encore lieutenant de la réserve, c'est à dire dans une situation à ne pouvoir être refusé comme adversaire par personne, il s'adressa à lui, d'un ton sec ;

— Vous devrez reconnaître, monsieur, dit-il, que l'outrage

fait par vous à mon ami ne peut être lavé que dans du sang.

— C'est d'autant plus mon avis, répondit froidement le jeune homme, que je ne l'avais insulté que dans ce but.

— Vous avouez donc nourrir de la haine pour le major Esterhazy?

— De la haine? Oui! Et encore davantage du mépris! Mais arrivons au fait, je vous prie.

— Dans ces conditions, reprit l'officier, l'affaire est des plus simples. Une rencontre est inévitable entre le comte et vous.

— Cela ne souffre pas l'ombre d'un doute.

— En sa qualité d'insulté et ayant le choix des armes, le comte exige que l'on se batte au pistolet.

— Parfait.

— Les adversaires, placés à quinze pas l'un de l'autre, échangeront trois balles, en se rapprochant de cinq pas, après chaque coup nul.

— Ces dispositions sont excellentes.

— Et quand aura lieu la rencontre?

— Sur l'heure, si cela vous convient.

— Voilà qui est impossible! Ne nous faut-il pas songer à nous procurer des armes et à nous assurer le concours d'un médecin?

— Je me charge du médecin, interrompit Pierre Caillot.

— Dans ce cas, nous nous chargerons des armes, répondit l'officier.

Le notaire fronça imperceptiblement le sourcil.

Mais déjà Léon avait vivement répondu :

— C'est entendu. Maintenant, l'heure et le lieu?

— Demain matin, à six heures au Bois de Boulogne, Allée des Acacias.

— C'est bien.

— J'ai l'honneur de vous saluer. Il va de soi que, de

part et d'autre, le plus profond silence sera observé au sujet de... ce petit incident.

Le major D. s'inclina correctement devant les deux hommes et sortit.

Vivement il se rendit à un café voisin où l'attendait Esterhazy et communiqua à ce dernier le résultat de l'entrevue.

— Mon ex-failli beau-père est donc mêlé à tout ceci ? dit le beau ténébreux en riant. Je comprends le truc ! Il aura chargé ce monsieur Magnin du soin de sa vengeance. Mais qu'ils y viennent. J'ai des pruneaux pour tous les deux. Ils éprouveront si l'on ne m'a pas réputé pour rien le meilleur tireur de tous les régiments par lesquels j'ai passé.

Sur ce, les deux amis se firent de nouveau apporter du champagne.

Cependant, le major D. conseilla fort à son ami, de rentrer chez lui, pour goûter quelques heures de repos. Esterhazy ne voulut point en entendre parler,

— Non, dit-il, nous passerons, s'il vous plait, la nuit à trinquer joyeusement. Cette petite débauche me fera du bien, car à rester. toujours enfermé chez moi, je risque de me rouiller. Demain, à la première heure, je prendrai un bain chaud et en route pour le Bois de Boulogne, où j'apprendrai à ce drôle la façon dont on se conduit dans notre monde. Un duel, dans ces conditions ! Mais c'est une vraie partie de plaisir.

Mais le major D. objecta qu'il fallait songer à se procurer des pistolets.

— C'est vrai, répondit le beau ténébreux, Mais il nous faudra rentrer tout de même. Mon arsenal est bien garni d'armes et j'en choisirai qui feront bien leur office, je vous le garantis.

En prononçant ces dernières paroles, le sinistre major laissa errer sur ses lèvres un sourire énigmatique.

. . . .

Léon Magnin et Pierre Caillot, restèrent, eux aussi, ensemble quelque temps encore.

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire ? demanda l'homme de loi. Songez-y, monsieur, c'est votre vie qui se trouve en jeu !

— Mais, je ne suis point un enfant inconscient de ses actes ! répondit, un peu impatiemment, le fiancé de Georgette. Croyez que ce n'est point par goût de la bataille ou le désir d'attirer l'attention sur moi, qui m'a poussé à provoquer ce misérable hableur.

Pierre Caillot saisit la main du jeune homme.

— N'interprêtez point à faux mes paroles, dit-il. Et imaginez vous plutôt que vous avez à côté de vous votre père défunt. Depuis que je sais qui vous êtes, je sais aussi que j'ai le droit de vous assister dans votre querelle. J'étais le conseil judiciaire de votre père qui m'a consulté en mainte occurence et pour lequel j'ai plaidé souvent. Comme j'ai soutenu le père, je veux aujourd'hui assister le fils. Cependant je dois vous dire que jamais votre père ne s'est trouvé embarqué dans une affaire aussi louche que celle-ci.

— Une affaire aussi louche ! Comment pouvez-vous qualifier ainsi une rencontre parfaitement régulière.

— Cette rencontre, un duel loyal ? Non, par ma foi ! Quelle certitude possédez-vous qu'il aura lieu à chances égales ? On voit bien que vous ne savez pas de quoi est capable l'homme bien connu à Paris sous le nom du sinistre major.

— Bah ! Que voulez-vous qu'il fasse, sinon me viser le mieux possible et de tirer en conscience ?

— En cela vous vous trompez, répondit Pierre Caillot du ton le plus affirmatif. Le sinistre major appartient à la race des spadassins qui, sans scrupules, mettent tout en œuvre pour se retirer indemnes d'un combat et en sortir vainqueur, à coup sûr D'abord il aime la vie au dessus de tout et ensuite, son

propre orgueil, non moins que la vanité professionnelle, lui défendraient de se laisser vaincre par un simple bourgeois.

— J'admets cela, interrompit le jeune homme, mais que voulez vous qu'il fasse? Deux choses, seulement, sont à considérer dans une rencontre. L'adresse des adversaires — et ici, il faudrait savoir lequel de nous deux est le meilleur tireur — et ensuite la chance.

— La chance! dit Pierre Caillot, avec un sourire amer. Ignorez-vous, jeune homme, qu'il y a des gens habiles à la corriger et qui trichent au jeu de la mort, comme à tous les autres? Ne vous a-t-on jamais dit cela?

— Si je comprends bien vos paroles, dit Léon, le sinistre major serait capable d'user de moyens déloyaux pour avoir raison de moi?

— Oui, déloyaux, affirma le vieux notaire avec énergie, en frappant du poing sur la table. Oui, ce misérable n'hésitera point à ajouter cette nouvelle infâmie à la longue liste de ses autres crimes, contre la justice et l'honneur. Nous devons nous attendre à tout, de lui... Par exemple, qu'il vous suscitera un obstacle imprévu, paralysant votre défense, où bien qu'il mette à votre disposition une arme défectueuse.

Léon pâlit.

— Devant de pareilles manœuvres, dit-il en effet, je ne saurais qu'opposer.

Le notaire posa la main sur son épaule. Dans ses regards flambait une haine implacable.

— Cependant, reprit-il, que mes paroles n'altèrent point votre résolution. Une bonne conscience et un œil vigilant ont triomphé de bien d'autres périls, d'embûches autrement perfides. Je suis avec vous, et ne vous laisserai point lâchement jouer sous jambes, fondez vous là dessus. Mais il faut nous séparer, à présent. Tâchez de dormir quelques heures, pendant que je m'occuperai du médecin. Je ne puis mieux m'adresser, pour vous

assister dans ce duel, qu'au docteur Henri Burger, qui nous donne depuis longtemps ses soins à ma fille et moi.

Léon secoua avec reconnaissance la main du vieux notaire.

— Vous êtes décidément pour moi un ami paternel, dit-il, et je ne sais pas ce qui peut me valoir de votre part, tant d'intérêt et de dévouement.

— N'en êtes-vous pas digne pour avoir courageusement démasqué un imposteur et défié un scélérat, répondit le notaire en lui secouant affectueusement la main. En vous assistant, je ne fais que rendre hommage à la vérité. Cependant, il faut que je le reconnaisse, j'obéis un peu, en cela, aussi, aux sentiments de haine personnelle que je porte au sinistre major. Oui, je hais profondément cet homme et je l'anéantirai, aussi vrai que je m'appelle Pierre Caillot.

Les deux hommes, dont l'amitié s'était scellée d'une façon si accidentelle, prirent congé l'un de l'autre.

Léon Magnin retourna chez lui, non point pour y dormir, mais pour régler les diverses affaires qui l'attachaient à ce monde.

D'abord il écrivit une longue lettre à Koert Wallberg.

Le jeune Allemand avait été envoyé dernièrement aux Etats-Unis, par la société secrète dont il faisait partie, et Dolorès l'y avait accompagné.

Léon savait où adresser sa lettre à New-York, pour qu'elle parvînt sûrement à destination.

Il y exposa la situation périlleuse dans laquelle il s'était volontairement jeté et fit, en cas de malheur, ses adieux aux amis généreux et dévoués qu'il avait trouvés à Londres.

Cependant, cette lettre avait encore un autre et principal objet.

Léon Magnin y adjurait Wallberg, de bien vouloir accueillir Georgette, à l'expiration de sa peine et de veiller à ce que la fille entrât en possession de sa ferme de Montreuil.

Dans ce dernier but, le jeune homme joignit à missive, les

déclarations qui devaient donner force de loi à ses dernières volontés.

Puis, le jeune homme écrivit à Georgette, elle-même.

En quelques mots, seulement, mais émus et touchants, il prit éventuellement congé d'elle.

Il lui dit de ne pas se laisser abattre, de se redresser au contraire contre l'injustice du sort, certaine qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer et qu'il était mort avec son nom sur les lèvres, dans le duel heureux ou funeste, provoqué par lui pour venger l'honneur de « sa fiancée ».

D'une main ferme il opposa son nom sous la dernière ligne.

Après avoir revêtu ces deux lettres de leur adresse, il laissa sur sa table, un petit billet, priant son hôtesse de bien vouloir les mettre à la porte, s'il n'était point rentré de la journée ou ne lui avait point fait parvenir des ordres contraires.

Puis, il alluma sa veilleuse, éteignit sa lampe et se déshabilla pour se mettre au lit.

Calme et souriant, il dormit d'un sommeil paisible jusqu'à ce que son réveil lui annonçât bruyamment qu'il était quatre heures et demi du matin.

Il était temps.

L'heure était venue de vivre, heureux et le front haut ou de succomber sous la balle de son adversaire.

Vivre ou mourir !

Bientôt le sort aurait décidé.

LXXXVII

« Meurtrier de Dreyfus, sois maudit ! »

Un jour gris s'était levé et les avenues du bois de Boulogne, hier pleines de mouvement, de voitures et de promeneurs, étaient, à présent, mornes et abandonnées.

Seuls, les corbeaux et les corneilles sautillaient sur les pelouses du parc, orgueil de Paris, cherchant leur nourriture dans la blanche neige, sur laquelle tranchait le noir de leurs ailes.

Mais, ils n'en trouvaient guère les pauvres oiseaux !

Aussi, revolaient-ils bientôt aux arbres, tout vêtus de cristal, sautillant de branche en branche, en poussant leurs rauques croassements, et faisant songer aux ouvriers en temps de famine, assemblés dans la rue pour réclamer du pain.

Au pied d'un groupe de bouleaux, tout près du champ des courses, deux hommes se tenaient, drapés dans de longs manteaux sombres.

C'étaient le sinistre major et son ami.

Esterhazy était fort pâle et il avait les yeux cernés, comme s'il n'eut point dormi de la nuit. Mais dans ses yeux brillait une flamme satanique.

Il tenait sous le bras un élégant coffret d'ébène incrusté de nacre.

Le major D. tira de son gousset son chronomètre en or, et fixa sur le cadran un œil inquiet.

— Six heures moins le quart, dit-il. Nous n'avons plus que quinze minutes devant nous, car nos adversaires seront ici à l'heure, mais vous avez l'air exténué, mon cher comte. Pourquoi n'avoir point suivi mon conseil et être rentré vous coucher ?

Le sinistre major eut un rire bruyant, dans lequel parlait surtout le champagne, but à flots, pendant la nuit.

Le major observa avec mécontentement que son ami, bien que non aux limites de l'ivresse, ne se trouvait point dans son état normal. Tous ses mouvements trahissaient un énervement facheux et par conséquént, aussi une extrême incertitude.

— Me coucher ! s'écria le beau ténébreux. Et pourquoi cela ? Croyez-vous que j'ai besoin de tant de préparation, pour atteindre sûrement mon adversaire ?

— Mais votre main peut trembler !

— Eh ! Qu'elle tremble ! Je n'en suis pas moins certain de mon coup. Que diable ! une des trois balles dont je dispose, atteindra bien ce gaillard en plein cœur.

— Mais, lui, peut aussi vous atteindre, et ce au premier coup de feu !

— Ah ! Ah ! Ah ! Je l'en défie bien ! s'écria le sinistre major redoublant ses éclats de rire. Si je le touche, lui, comment voulez vous qu'il me touche ?

— Je regrette mon ami que vous vous soyez mis dans un état tel que... vous ne savez plus vous même ce que vous dites.

Le beau ténébreux effila de la main restée libre, les pointes accérées de ses noires moustaches.

— Je vous prie de croire, major, que je sais parfaitement ce que je dis, répondit-il, en tournant vers lui son regard un peu égaré. Et comme vous êtes mon ami le plus intime, le seul pour lequel je ne doive plus avoir de secrets, je vais vous expliquer les motifs de ma parfaite sécurité.

Il prit le bras de l'officier d'Etat-major, l'entraîna vers un tronc

d'arbre isolé, qui se dressait à quelques pas plus loin et, l'attirant doucement à lui, il lui dit à l'oreille, du ton mystérieux particulier à certain état d'ivresse :

— Oui, répéta-t-il, nous ne pouvons plus avoir de secrets l'un pour l'autre. J'en sais autant sur votre compte que vous sur le mien. Aussi nous garderions-nous bien de nous trahir réciproquement.

— C'est ce que certainement nous ne ferons point, confirma le major D. Aussi longtemps que nous resterons d'accord et unis, Dreyfus ne reviendra pas plus de son Ile du Diable que Picquart de son désert africain.

— Bravo ! Voilà que vous parlez en homme de sens et de pratique, dit Esterhazy, la langue de plus en plus pâteuse. Sur ce, mon cher, je vais vous découvrir mon truc.

Il ouvrit la boite à pistolets, au moyen d'une petite clef prise dans la poche de son gilet.

Il s'y trouvaient deux armes, superbement montées et qui semblaient ne point avoir encore servi.

— Ce sont des pistolets espagnols, dit tout bas le sinistre major, et je les ai achetés à Madrid. La loi défend, là-bas, la fabrication de pareilles armes, mais qui, en Espagne, s'inquiète de ce que permet ou défend la loi ? Dans ce pays, fort avancé, de tous temps, en matière homicide, on se sert de pareils joujoux pour envoyer son ennemi « ad patres », sans courir soi-même l'ombre d'un danger.

— Et comment cela ? demanda l'autre avec surprise ?

— Regardez, répondit le sinistre major en sortant de la boîte un des pistolets. Examinez cette armes, et vous vous convaincrez qu'elle est de celle qui ne peuvent râter leur coup.

— En effet, dit le major D. en maniant l'arme. La portée m'en semble d'une sûreté extrême et il faudrait n'avoir jamais tenu un pistolet en main pour être malheureux avec celui-ci.

— Fort bien. Maintenant veuillez examiner l'autre.

— Mais, il me paraît aussi bien conditionné que le premier.

— A merveille ! s'écria le beau ténébreux, avec un ricanement diabolique. Ah ! cela vous paraît ainsi ! Tout le monde sera donc de votre avis. Mais un instant, que je vous convainque davantage encore de la supériorité de cette arme, pour celui qui n'a point à s'en servir. Regardez ceci — et sa voix devint presque indistincte, pendant qu'il jetait autour de lui un regard prudent. Regardez ceci, mon cher, et admirez les conquêtes du progrès. Sitôt que le doigt du tireur a touché la gachette, la détonnation se produit bien, mais après que la balle a disparu dans un compartiment secret, où elle est immédiatement dissoute par certains produits chimiques.

L'officier d'Etat-Major pâlit.

— C'est là, en effet, une arme forgée par l'Enfer ! dit-il sourdement. Malheur à celui auquel elle échoit !

— Pardieu, celui auquel elle écherra sera ce cher monsieur Magnin, dit le sinistre personnage. C'est l'affaire d'un simple truc d'escamotage.

— Et est-il vraiment impossible qu'une balle, introduite dans le canon de ce pistolet, en sorte, chassée par la poudre ?

— Absolument, mon cher. Elle est avalée infailliblement, par un table invisible, formant magasin.

— Alors, bien que vous ayez un peu trop fêté la bouteille, cette nuit, vous ne pouvez que sortir indemne de cette rencontre ?

— Et la neige sera teinte du sang du téméraire bourgeois qui a osé m'insulter, ajouta le beau ténébreux avec un hoquet. Celui qui m'outrage ne le fait pas impunément ! Je voudrais être aussi certain d'étendre par terre ce damné Mathieu Dreyfus que je le ferai tout à l'heure de son imprudent émissaire.

En parlant ainsi, le sinistre major avait remis les armes dans leur riche écrin et fermé la boite à clef

Il était temps.

Trois hommes avaient paru, qui s'avancèrent vers le groupe de bouleaux : Léon Magnin, Pierre Caillot et le docteur Burger, ce dernier portant un étui à pansements.

Des deux parts, on se salua froidement.

Pierre Caillot contrôla l'heure de sa montre avec celle du témoin d'Esterhazy.

Il s'en fallait de quatre minutes que l'heure convenue n'eut sonné.

— Nous pouvons commencer nos préparatifs, dit le notaire.

Pour éviter une présentation importune, le docteur Burger s'était assis sur un tronc d'arbre abattu, près duquel les deux officiers se tenaient debout, quelques minutes auparavant.

Il ouvrit sa trousse et en tira successivement une paire de fins ciseaux, une pince, un bistouri, des objets de pansement et une petite bouteille de carbol.

Cependant, les deux adversaires, égalements corrects s'étaient placés, l'un devant l'autre, à une distance de quinze pas.

— Faisons, si vous le voulez bien, les dernières instances pour aboutirent à un arrangement ? dit le major D. au vieux notaire.

— Au nom de mon ami. répondit Pierre Caillot, je repousse toute idée de conciliation.

L'officier haussa les épaules.

Les adversaires échangèrent un regard chargé de haine et de dédain.

— Soit, dit le major D. Il nous reste à tirer les armes.

Le beau ténébreux, comme rappelé à lui, par ces paroles, quitta sa place et alla prendre la boîte de pistolets, déposée, en lieu sec, sur une pierre.

— Choisissez, dit-il à Léon Magnin, en lui présentant la boite ouverte.

— Permettez, interrompit vivement l'homme de loi. C'est à

moi de choisir, au nom de mon ami. Y verriez-vous, quelque inconvénient, par hasard ?

— Pas le moindre. Pourtant, si ça vous était égal, je préférerais me servir de cette arme-ci, répondit le sinistre major, désignant le pistolet inoffensif.

— Pourquoi cela ? demanda Pierre Caillot, d'une voix rude.

— Mais parce que j'ai l'habitude de l'emporter au tir, ajouta, comme imprudemment, le sinistre major, qui affecta aussitôt de se mordre les lèvres.

— En ce cas, dit sèchement le notaire, sans gratifier d'un coup d'œil l'homme qui avait failli devenir son gendre, votre devoir de gentleman est de l'abandonner à votre adversaire, qui, d'ailleurs, lui, ne connait ni l'une ni l'autre. Vous ne pouvez songer à réclamer sur lui un avantage aussi évident.

Le sinistre major jeta un regard triomphant à son ami. Il semblait lui dire, en une Interrogation muette :

— Ne vous l'ai-je pas annoncé ? Les niais ont donné dans le panneau. L'affaire est dans le sac.

En effet, le « truc » avait réussi.

Sans concevoir le moindre soupçon, Pierre Caillot choisit l'arme fatale et, après l'avoir examinée avec soin, la tendit à Léon Magnin.

— Visez posément, lui murmura-t-il à l'oreille. N'épargnez pas votre adversaire. Pas de générosité déplacée. Lui, aussi, ne vous ferait pas grâce.

Le major D. avait, de son côté, échangé quelques mots avec Esterhazy.

Pendant ces différents et lugubres préparatifs, personne n'avait vu s'écarter doucement les branches d'un taillis de jeunes chênes, croissant à quelque distance.

Une figure, pâle et amaigrie par la souffrance, était apparue, dardant sur le beau ténébreux le regard de feu de deux yeux sombres où brillait la folie.

Des cheveux, déjà grisonnants et en désordre, encadraient cette tête, appartenant à une femme jeune encore, drapée de vêtements en lambeaux.

Les témoins s'étaient acculés, tournant le dos au taillis, d'où avait surgi l'étrange apparition.

Le major D. tira son mouchoir et l'éleva à la hauteur de son front.

— A vous de compter, monsieur, dit-il à Pierre Caillot. Sitôt que vous aurez prononcé le nombre trois, j'agiterai ce mouchoir et les adversaires pourront faire feu.

— Etes-vous prêts, messieurs? demanda le notaire.

— Oui, dirent les deux hommes.

D'entre le buisson de jeunes chênes, la femme pâle et en lambeaux, était sortie, maintenant.

Les bras nus, étendus devant elle, et ne perdant point des yeux le sinistre major, elle décrivit un demi-cercle pour se placer derrière lui sans être vue.

Pierre Caillot cria à voix haute :

— Un!...

Il attendit un moment, pour laisser aux deux adversaires le temps de relever leur arme.

— Deux!

Les revolvers s'abaissèrent, horizontalement, visant chacun une poitrine humaine.

Le visage des deux hommes resta impassible. Mais la main d'Esterhazy trembla.

— Trois!

Le major D. agita son mouchoir.

— Démon!... Démon!... Je t'ai vendu mon âme... Rends-la moi, te dis-je!

Avec un cri terrible, la femme en haillons avait bondi, comme une panthère, sur le dos d'Esterhazy.

En même temps, deux détonnations retentirent mais sans être suivies du résultat attendu.

Le pistolet de Léon Magnin avait bien laissé échapper en jet de fumée, mais non point la balle qui aurait frappé en plein le sinistre major.

Quant à l'arme de ce dernier, détournée par la folle, elle envoya à une grande distance sa balle retomber dans la neige, après avoir fracassé quelque menus branchages.

— Rends-moi la lettre ! criait la folle... Non, tu ne le pousseras point à l'abime !.. Il doit vivre... Il doit recouvrer la liberté !... Cent mille francs... J'ai vendu mon ame, j'ai trahi celui que j'aimais pour cent mille francs !

Ces cris, articulés avec une incroyable énergie, vibraient lugubrement dans le bois abandonné.

La folle avait saisi Esterhazy par la gorge et ses ongles pénétraient dans la chair palpitante.

Pierre Caillot et le major D. se précipitèrent au secours du beau ténébreux. Mais avant qu'ils ne fussent arrivés près de lui, il avait réussi à se débarrasser de l'étreinte de l'inconnue, en l'envoyant, d'une ruade, rouler sur le sol.

Il s'était retourné, mais son visage devint plus blanc que la neige qu'il foulait aux pieds et toute trace d'ivresse disparut.

Les paroles de la folle, dont lui seul saisissait parfaitement le sens, l'avaient dégrisé comme par enchantement.

Un instant il la regarda lui-même avec une sorte d'égarement, comme s'il se fut trouvé devant une apparition surnaturelle.

Cependant, l'inconnue, restée assise dans la neige, se balançait doucement, chantonnant d'une voix rauque des paroles sans suite, pour les autres spectateurs de cette scène extraordinaire.

— Il m'a reconnue, eh ! eh !... Il se souvient de l'heure où il m'a acheté le repos de ma conscience !... Ah ! ah ! sinistre major, maintenant tu n'a plus un masque sur le visage !

— Christine de Sérignan ! murmura sourdement Esterhazy.

Le major D. devinant qu'un secret d'importance, et sans doute fâcheux, devait exister entre son ami et cette femme, jugea nécessaire de couper court à une scène aussi intempestive que scabreuse.

Sortant de dessous son manteau la cravache, qu'il avait passée au ceinturon, il en menaça la folle.

— Arrière ! cria-t-il, à la malheureuse. Sauve-toi, si tu ne veux faire connaissance avec mon fouet.

La folle lui tourna tranquillement le dos.

— Frappez ! Frappez ! répondit-elle. J'ai mérité qu'on me fouette. J'ai trahi celui que j'aimais le plus au monde, j'ai vendu l'homme que j'adorais. Mais c'est ce scélérat qui m'y a perfidement amenée. Noir démon ! Ose dire que ce n'est pas vrai ! Parle, parle, te dis-je... Confesse ton crime !

— C'est une folle ! cria, enfin, le comte, reprenant quelque peu de sa présence d'esprit. Elle se sera échappée de quelque asile ! Chassez la à coups de cravache, major, nous ne pourrons nous en débarrasser autrement.

Le major D. allait frapper, lorsqu'une main se posa sur son bras, celle du docteur Burger.

— On ne bat pas les fous, dit-il d'un ton d'autorité ! Aussi longtemps que je serai présent, pareille brutalité ne s'accomplira point.

Puis, se tournant vers Christine.

— Pauvre femme ! lui dit-il avec douceur. Qui êtes vous t d'où venez vous ainsi ? Répondez-moi le mieux que vous pourrez. Je vous y aiderai.

— Qu'elle s'aide donc elle même, au moyen de ceci, dit le sinistre major, en jetant sa bourse aux pieds de la folle. Car je me trompe fort ou sa démence n'est qu'un truc, assez original, par exemple, pour émouvoir la pitié.

Les pièces d'or et d'argent contenues dans la bourse, rendi-

rent un tintement clair en tombant sur le sol, débarrassé de sa neige, à cet endroit là.

Christine de Sérignan poussa de nouveau un cri strident et lamentable.

— De l'or, toujours de l'or ! Veux-tu me tenter de nouveau, esprit du mal ? Va-t-en, je n'ai pas besoin de ton argent... Je suis venu à pied du fond de la Hongrie jusqu'ici, afin d'expier le crime commis par moi ! J'ai marché nuit et jour pour le sauver, si on peut le sauver encore ! Je suis folle disent les gens... Ils le croient et peut être est-ce vrai. Mais je sais ce que je sais et je lis au travers du voile qui recouvre l'avenir, Je te connais, sinistre major, je te connais et te forcerai à reconnaître ton crime !

Pendant que les auditeurs de ces paroles étranges, d'où semblait surgir une effrayante vérité, s'entreregardaient avec émotion et qu'Esterhazy, sombre et défait, baissait les yeux, ne sachant quelle contenance garder, la folle, brandissant le poing, se rua de nouveau sur lui, avec une rapidité extraordinaire et le frappa violemment au front.

— Sois marqué par moi, assassin d'Alfred Dreyfus ! cria-t-elle. Meurtrier de Dreyfus, sois maudit

Puis, éclatant en un rire sauvage, elle disparut avant que personne eut pu songer à la retenir.

Le sinistre major, qui s'était un peu ressaisi, dirigea son révolver dans la direction par où l'inconnue s'était sauvée à travers bois, et il allait faire feu à tout hasard, lorsque son ami lui saisit vivement le bras, en murmurant à son oreille :

— Etes-vous pris de vertige, mon cher comte ? Et voulez-vous vous perdre ? Feignez plutôt de rire de l'aventure, en l'attribuant à ce qu'elle doit rester pour tous... un acte de folie !.,.

Pierre Caillot et le docteur Burger échangèrent un long regard.

Ils s'étaient compris, eux, sans avoir à se parler.

Pendant ce temps, Léon Magnin était resté à sa place, immobile et les bras croisés.

— J'exige que le combat soit repris, dit-il d'une voix ferme.

Esterhazy, heureux, de voir couper court, de cette manière, à une situation si gênante pour lui, se tourna également vers les témoins.

— En effet, monsieur, dit-il avec un calme affecté, nous pourrions en revenir à l'affaire qui nous a amenés ici. Je ne comprends pas comment nous avons pu nous en laisser distraire si longtemps, par le fait de cette misérable folle.

Tous reprirent leur place en silence.

Esterhazy releva son arme et Léon Magnin en fit autant.

Mais Pierre Caillot, étendant le bras avec autorité, se plaça entre eux deux.

— Messieurs, dit-il, puisque ce curieux incident nous a interrompus, je demande formellement que les adversaires, avant de reprendre le combat, changent de pistolet. De cette façon, les chances seront tout-à-fait égales.

Esterhazy pâlit et le major D. lui aussi, laissa percer des signes d'inquiétude.

Pierre Caillot, à qui rien n'échappait, s'aperçut de leur trouble et, frappé d'une soudaine lumière, reprit avec plus d'autorité :

— J'insiste pour que l'on change d'arme. Je l'exige formellement.

— Encore d'inutiles retards ! s'écria Esterhazy, avec une feinte colère. En vérité, c'est là un singulier duel ? On y échange plus de paroles que de coups de feu.

— Est-ce votre faute, monsieur le comte, riposta d'un ton glacé l'homme de loi, est-ce de notre faute si vous êtes tombé ici sur une ancienne connaissance ?

Le sinistre major regarda d'un air si furibond le vieux notaire, qu'on eut dit qu'il espérait le transpercer. Mais Pierre Caillot, de plus en plus à son aise, maintint obtinément ses exigences

et ç'aurait été se perdre d'honneur à jamais, que de passer outre.

Sur un signe expressif de son ami, Esterhazy accepta d'une main tremblante le révolver à secret, qu'il avait eu l'adresse de faire attribuer à son adversaire et reçut le sien à sa place.

Son piège se retournait à présent contre lui. Ce n'était plus Léon Magnin, mais lui-même qui devait se défendre avec une arme dérisoire, ne pouvant ni tuer, ni blesser personne.

Les témoins se rangèrent de nouveau.

En ce moment, un vol de corbeaux partit brusquement au bois et, croassant, se dispersa sur les bouleaux voisin, comme pour faire galerie au sanglant spectacle.

Un voile passa devant les yeux du sinistre major. Ses genoux tremblèrent et il serra convulsivement les lèvres.

— Feu ! commanda le major D. d'une voix légèrement altérée.

Cette fois, il n'y eut qu'une seule détonation.

Esterhazy chancela.

— C'est un jour de malheur ! murmura-t-il en se laissant aller en arrière, sur la neige.

Le docteur Burger courut à lui.

Quelle que fut l'horreur et le dégoût qu'il éprouvait pour cet homme, il lui fallait accomplir son devoir de médecin.

Le plus beau côté de cette profession, par cela même sacrée, est le dévouement absolu avec lequel un médecin digne de ce nom, prodigue ses soins à quiconque les réclame, riche ou pauvre, ami ou ennemi.

Du moins, c'est ainsi qu'elle devrait être compris par tous ceux qui l'exercent.

Burger visita avec la plus scrupuleuse attention la blessure du comte.

La balle l'avait frappée au sein droit.

La blessure saignait abondamment et Esterhazy avait fermé les yeux.

Son ami, le major D. se dépouillant prestement de son manteau, l'avait roulé en forme de traversin, pour appuyer la tête du comte.

Etait-ce une illusion ? Dans ces sortes de situations, tout émeut et frappe. Les corbeaux, établis sur les arbres voisins, semblèrent tendre le cou et regarder avec curiosité le blessé, de leurs petits yeux ronds et vifs.

Y aurait là une proie pour eux?

Battant des ailes, ils se mirent à saluer de leurs rauques croassements les gémissements d'Esterhazy.

Un cri sourd mais prolongé s'éleva. Le docteur Burger venait d'extraire, au moyen d'une pince, la balle restée au fond de la blessure.

— Hors d'état de reprendre le combat, mais non point mortellement frappé ! dit l'homme de science. La balle a dévié sur une côte et s'est arrêtée dans la cage thoracique. Le comte sera rétabli d'ici à quelques semaines et plus tôt peut-être qu'on ne pourrait l'espérer.

Burger banda adroitement la plaie, en arrêtant l'effusion du sang.

— Mon secours vous est-il plus longtemps nécessaire ? demanda-t-il au témoin d'Esterhazy. Si vous aviez besoin d'une voiture, je mettrais volontiers la mienne à votre disposition.

— Je vous remercie, répondit l'officier d'Etat-major. Notre voiture attend à quelques pas.

Après l'échange d'un salut cérémonieux, Pierre Caillot, le docteur Burger et Léon Magnin s'éloignèrent.

Ce dernier était silencieux et concentré et ce fut, sans répondre un mot, qu'il reçut les félicitations des deux hommes sur l'heureux résultat de la rencontre.

— Le but de ce duel est manqué, dit-il enfin, d'une voix

dure, puisque je n'ai pas, comme je l'espérais, purgé la terre de la présence de ce misérable !

Lorsqu'ils furent arrivés à la place de la Concorde, Léon sauta au bas de la voiture et pris congé de ses compagnons pour retourner promptement chez lui, afin d'anéantir les deux lettres qu'il avait écrites la veille à l'adresse de Wallberg et de Georgette.

— Où nous nous ferons conduire? demanda Pierre Caillot au jeune docteur. Mais pourquoi le demander? Ne sommes-nous pas d'accord, sans nous en être donné le mot, que c'est chez Mathieu Dreyfus?

Burger, inclina la tête.

— Oui, chez Mathieu Dreyfus, répondit-il simplement.

Et, frappant à la glace de devant, il indiqua au cocher l'adresse de la rue Fourchambault.

Lorsque les deux hommes se firent annoncer chez lui, Mathieu Dreyfus était assis dans son cabinet de travail.

En les voyant entrer, il jeta sur ses visiteurs un regard interrogateur et surpris.

Il n'était pas encore huit heures du matin.

Que pouvait signifier la visite du docteur à cette heure insolite? Et celle du notaire Caillot, un homme qu'il ne connaissait qne de réputation?

Mais au premier mot, son indécision prit fin.

La lumière commence à se faire! lui avait crié le docteur Burger. Si Dieu le permet, l'innocence de votre malheureux frère sera démontrée!

— Juste Ciel! Que s'est-il donc passé?

— Ne vous souvient-il point, demanda vivement Burger que lors de notre visite au lit de mort de la mère Cazotte, un des derniers noms que la vieille scélérate ait murmuré à votre oreille, fut celui d'une certain Christine de Sérignan?

— Oui, certes, je m'en souviens, et je sais aussi de quelle importance est ce nom pour mon frère.

— Vous savez donc ce qu'était cette Christine ?

— Hélas ! oui. Bien avant le mariage d'Alfred, elle avait été sa maîtresse et j'ai acquis la preuve que, dans sa colère d'une indispensable rupture, elle avait livré. par vengeance, mon frère, à ses plus mortels ennemis.

— On lui a acheté notamment certaines lettres, n'est-il pas vrai ? demanda le vieux notaire.

— Oui, cela est possible et même fort probable.

L'homme de loi reprit :

— S'il résultait, maintenant, du témoignage de cette Christine de Sérignan, que ces lettres lui ont été achetées afin de causer la perte du capitaine Dreyfus, si elle indiquait à la justice l'homme qui a conclu avec elle cette abominable transaction, qu'arriverait-il ?

— Il arriverait, s'écria avec joie Dreyfus, que mon frère serait libéré de l'Ile du Diable et se verrait rétabli dans son grade. Il arriverait que son honneur lui serait rendu. Mais, ajouta le frère du martyr, d'une voix triste, et le front de nouveau couvert d'un sombre nuage, cela n'arrivera pas ! Christine de Sérignan a disparu et Dieu sait s'il n'est pas mort, ce témoin précieux qui, seul, pourrait s'élever contre les persécuteurs de mon frère et confondre leurs trames criminelles !

— Christine de Sérignan n'est pas morte, dit lentement le docteur Burger.

Mathieu se leva, pâle et tremblant.

Cette nouvelle lui arrivant à l'improviste, le frappait comme un coup de foudre.

— Quoi ! s'écria-t-il avec émotion. Elle existe encore !

— Elle vit.

— Et savez-vous aussi où elle est ?

— A Paris. Nous la chercherons et nous la retrouverons. Ce

matin, en présence de quatre témoins, elle a jeté ces paroles à la face du major Esterhazy : « Assassin d'Alfred Dreyfus, sois marqué par moi. Meurtrier de Dreyfus, sois maudit ! »

En ce moment, un grand cri s'éleva de la porte du cabinet. Lucie, debout sur le seuil, avait tout entendu.

L'espoir revenant inopinément illuminer les ténèbres l'avait terrassée comme l'atteinte d'un nouveau malheur.

Et elle avait roulé, sans connaissance, sur le parquet.

LXXXVIII

Déguisée

Le duel intervenu, au Bois de Boulogne, entre le comte Esterhazy et Léon Magnin, n'était point demeuré un secret.

Les cochers avaient ils parlé ? Les amis du sinistre major avaient-ils manqué de discrétion ? Ou bien Pierre Caillot et sa fille s'en étaient-ils confiés à quelques amis ?

Qui pourrait le dire ! De pareilles rumeurs tombent pour ainsi dire du Ciel pour prendre un vol rapide vers quelque journal « bien renseigné. »

L'un ou l'autre reporter du « high life » ou un simple coureur d'informations ayant eu vent de la chose, avait aussitôt broché pour le « Figaro » un article piquant, fort bien acceuilli et payé car le major était une personnalité très en vue du monde parisien.

C'est ainsi que la nouvelle de la rencontre, si funeste à Esterhazy, était répandue le soir du même jour, à plusieurs

centaines de mille exemplaires et envoyée sur tous les points du globe, par l'administration du « Figaro » sous la rubrique et le sous-titre suivant :

> PARIS MONDAIN. — Le major comte Esterhazy, officier d'Etat-Major, a été mortellement blessé en duel.

Cette nouvelle ne produisit sur la plupart de ses lecteurs qu'une assez faible impression de curiosité et de regret.

Mais il en fut autrement dans certaine villa des Champs Elysées, bien connue de nos lecteurs, celle de Mme de Bellancy.

La maîtresse du beau ténébreux était habituée, en sirotant son thé ou son café, de déguster la littérature à sensation du grand journal parisien, gratifié chez elle d'une tige d'honneur.

Ce soir là, aussi, installée dans son fauteuil, elle avait ouvert nonchalamment le moniteur de la haute gomme et parcouru de l'œil ses nouvelles à la main.

Mais soudain, elle rejetta le journal loin d'elle en poussant un cri affreux.

Elle venait de lire le titre de l'article consacré à son amant.

Elle resta quelques minutes comme foudroyée, les yeux hagards et la tête perdue, puis se mit à trembler de tous ses membres.

Croyant avoir mal lu, elle reprit le journal et en épela, pour ainsi dire, le fatal articulet.

Quoi, l'homme auquel elle avait voué un culte passionné, était aux portes du trépas. Une balle l'avait blessé mortellement et elle ne se trouvait point à son chevet ?

Elle n'avait ressenti aucun pressentiment, aucune communication sympatique du coup terrible qui la frappait dans ses fougeuses amours ! Elle n'avait point deviné qu'il se trouvait en danger !

C'était donc là la confiance que lui témoignait maintenant cet

homme qui avait tant de fois juré de tout partager avec elle, joie et douleur?

Plus forte encore que la douleur, la jalousie releva la tête dans son cœur, déjà ouvert à ses morsures.

— Ah! Cette maudite Bohémienne! s'écria-t-elle. Elle est maintenant auprès de lui et panse sa blessure? Mais je la chasserai de son lit et y reprendrai la place qui m'appartient.

Elle frappa violemment du pied sur le parquet.

Mais soudain revint avec un nouvelle puissance le fatal amour qu'elle portait au beau ténébreux, et un flot de larmes s'échappa de ses yeux.

— Non, non, reprit-elle. Il faut me contenir. Je ne me livrerai point à son chevet, à des scènes bruyantes, qui pourraient exciter sa colère et aggraver son état. Même, si j'y rencontre cette Méliora, je m'observerai et ne trahirai point les sentiment qui m'agitent. Je la regarderai au visage avec calme et forcerai ma haine à lui sourire. Mais quelle misérable comédie! Il le faut, pourtant. Montrons que, moi aussi, je sais disimuler.

Elle passa dans son boudoir, sonna sa femme de chambre, se fit habiller, d'un simple mais élégant costume de soie noire, recouvrit, comme d'habitude, son visage d'un voile épais et quitta précipitamment sa maison,

Quoiqu'elle eut chevaux et voitures, elle se contenta d'un simple fiacre, pour se faire conduire chez le blessé.

Le portier, la reconnaissant, ne fit aucune difficulté pour la laisser monter chez le major. Mais elle jugea prudent de s'arrêter quelques instants dans sa loge.

— Vit-il encore? demanda-t-elle d'une voix tremblante au vieux concierge, auquel souvent, elle avait glissé la pièce et qui lui était dévoué en conséquence.

— La blessure n'est pas fort grave, répondit ce dernier. Mais le comte sera forcé de garder la chambre une couple de semaines.

Lui, si actif, et si altéré de plaisir... Ça va joliment l'ennuyer... Pourvu qu'il sâche y tenir.

— Qui soigne le comte ?

Le vieillard regarda, du coin de l'œil, madame de Bellancy, qui vit sur ses lèvres un malin sourire.

— Le nouveau domestique, répondit-il.

— Et comment s'appelle ce sujet, d'introduction récente...

— Je crois qu'il répond au nom de... Carlo.

— Vous n'en êtes pas plus certain que ça ?

— Pas certain du tout... attendu que personne ici ne peut se vanter d'avoir aperçu seulement le bout de son nez.

— Est-ce que le comte ne l'envoie jamais dehors ?

— Jamais. Il ne quitte point l'appartement de son maitre et il y couche aussi.

Ces paroles firent à la Bellancy l'effet d'un coup de poignard, reçu en plein cœur.

D'une voix un peu tremblante, elle reprit :

— Et ce... Carlo se trouve-t-il en ce moment au chevet du comte? Pourquoi n'a-t-on pas envoyé chercher une sœur de charité pour garder le blessé ?

— Parce que monsieur le comte l'a expressément défendu.

— Quel est le médecin qui le visite ?

— Un médecin militaire de première classe.

— Qui l'a fait demander ?

— Le major D. qui a rapporté monsieur le comte, en voiture.

Pompadour mit la main à la poche et glissa un louis dans la main, instinctivement tendue, du pipelet.

— Continuez à ouvrir l'œil, lui dit-elle d'un ton significatif. Vous savez si je sais reconnaître le zèle intelligent ?

— Tout à votre service, madame. Vous pouvez disposer de moi en tout et pour tout

La Bellancy se disposait à quitter la loge, mais le vieillard la pria de demeurer encore un instant.

— Madame voudra bien me permettre, dit-il à demi-voix, et regardant par le carreau si personne n'était à portée de l'entendre. Mais j'ai quelque chose sur le cœur. Et je ne veux pas laisser échapper aussi l'occasion de lui témoigner la sincérité de mon zèle.

— Parlez, dit la Bellancy, dissimulant sa curiosité.

Le vieillard, ouvrant sa tabatière, se fourra une prise dans le nez, puis il commença d'un air de mystère.

— Je dois vous dire, madame, qu'il s'est passé ici une étrange histoire. Lorsque ce matin, vers neuf heures, je m'occupais tranquillement, dans ma loge, à mettre un fond dans la culotte d'un client, une voiture fermée s'est arrêtée soudain devant la maison. Et qu'en vis-je sortir et entrer dans ma loge? Ce fut le major D. en personne.

— Vous m'avez déjà dit cela! murmura la Bellancy avec impatience.

— Mais, non pas ce qui s'en suivit, du moins dans les détails... particuliers.

— Eh! bien?

— « Mon vieux, qu'il me dit, ton maître vient d'être sérieusement blessé en duel. Ne fais pas d'esclandre, mais aide-moi à le transporter chez lui ».

— Après?

— Vous pouvez vous figurer, madame, ma surprise et m saisissement. Ma parole d'honneur, je tremblai comme si mes membres se fussent transformés en vulgaires roseaux. Mais je me raidis contre mon émotion et, le major et moi, après avoir retiré avec précaution monsieur le comte de la voiture, le transportâmes chez lui avec toutes les précautions imaginables.

— Au fait.

— La figure de monsieur le comte était jaune comme de la cire et ses yeux restaient clos. Malgré la garde que nous y prenions, chacun de nos pas lui arrachait un gémissement. Nous parvinmes ainsi à l'étage sans avoir été remarqués par personne et déposâmes monsieur le comte dans son lit. Nous finissions de l'y arranger, lorsque la porte de la chambre à coucher, communiquant avec le fumoir, fut poussée violemment et Carlo, le nouveau domestique, se précipita comme un petit fou, dans l'appartement... J'aurais voulu pour beaucoup que vous vissiez la figure de... ce gamin, madame. Ses yeux lui sortaient littéralement de la tête, et malgré son teint brun, il semblait n'avoir plus une goutte de sang au visage.

Pompadour, sous son voile, elle aussi, était bien pâle.

— « Est-il mort ? » s'écria le jeune homme, comme frappé de démence. « L'ont-ils assassiné ! Oh ! Dieu, je ne lui survivrai pas ! » Et sans que nous puissions l'en empêcher, elle se jeta sur monsieur le comte, en couvrant son visage de baisers brûlants.

— Après ? dit la Bellancy, d'une voix rauque.

— « Etes-vous fou » s'écria le major D. en arrachant le... gamin, du corps de monsieur le comte. « Comment pouvez-vous troubler et secouer ainsi, un homme si grièvement atteint ?

A ce reproche, si mérité, Carlo jeta au major D. un tel regard que pour l'avoir seulement saisi au passage, je me sentis, dans le même instant, froid et chaud.

— « Retirez-vous, monsieur, lui dit-il, d'un ton aussi impérieux que s'il eut été le Ministre de la guerre, en personne, et le major, la plus récente des recrues. Retirez-vous, car cet homme m'appartient, et à moi seul.

Les poings de Pompadour se crispaient sous sa chaude pelisse.

— Après, dit-elle, encore.

— Après? Le major regarda le singulier valet d'un air, que je qualifierai de piteux et lui répondit courtoisement. — « S'il en est ainsi, pardonnez-moi mes paroles de tout à l'heure. Je crois en effet que mon ami se trouve en d'excellentes mains. » Et s'inclinant profondément, il quitta la chambre en m'ordonnant de le suivre.

— Et c'est tout? demanda la Bellancy.

— C'est tout ce que je croyais devoir dire à madame, répondit le concierge. A madame à tirer, de mon fidèle réçit les conclusions qu'il comporte. Il ne m'appartient point à moi, son vieux et fidéle serviteur de l'influencer à cet égard... Mais la vérité est qu'un enfant de quatre ans s'apercevrait que ce... Carlo est plus habitué à porter des jupes qu'un pantalon.

— C'est bien, dit Pompadour. Silence complot sur ce que vous avez pu voir ou entendre. Mais continuez à observer et rendez moi compte de tout ce qui vous semblera de nature à m'intéresser.

Elle salua son nouvel espion d'un léger signe de tête, et le plus doucement qu'il lui fut possible, monta l'escalier.

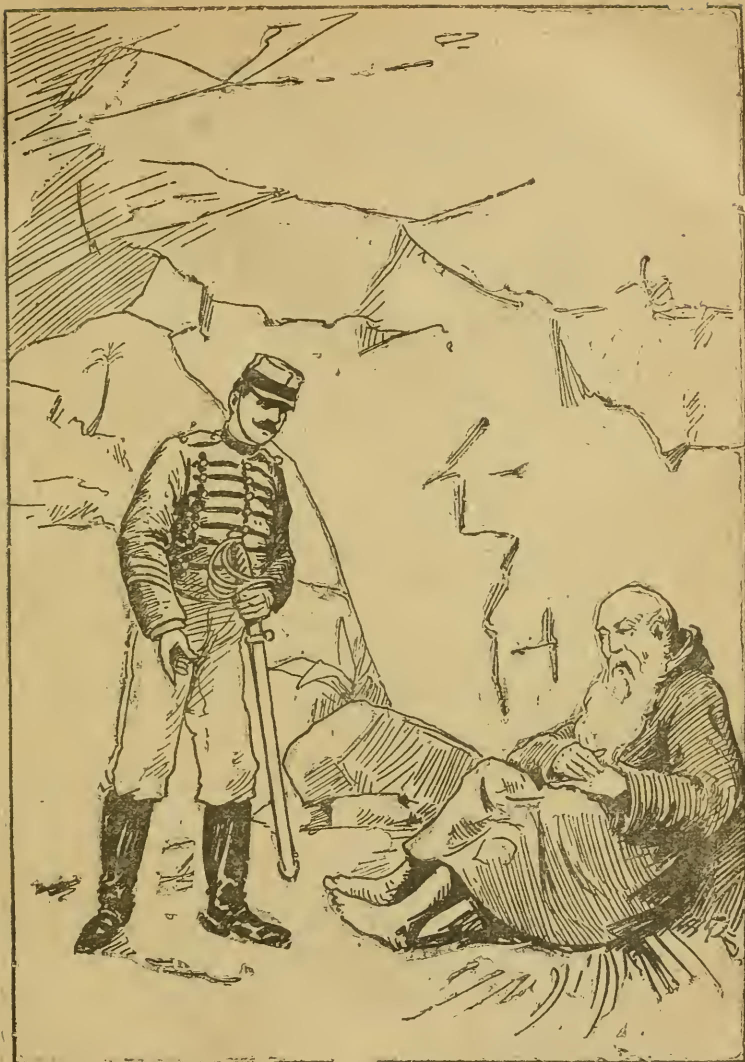
La porte des appartements d'Esterhazy était fermée, mais depuis longtemps, Pompadour en possédait une double clef.

Elle ouvrit, sans faire de bruit et après avoir traversé sur la pointe des pieds, l'antichambre et la salle à manger se trouva devant la chambre à coucher du comte.

Avant de s'aventurer à entrer, elle se baissa et regarda par le trou de la serrure.

Le soi-disant Carlo était assis sur le bord du lit, placé justement en face de la porte et, par conséquent, exposé en plein au regard de Pompadour.

Il avait ouvert tout large, veste et gilet, à cause, sans doute, de la température brulante de l'appartement, où le médecin avait fait allumer un grand feu.



Allah soit loué ! s'écria le vieillard, Je vous ai attendu longtemps...

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

A première vue, Pompadour reconnut en lui une femme déguisée.

Quoique préparée à cette découverte, elle fut saisie d'un tel mouvement de fureur, que ses ongles s'enfoncèrent dans la paume de ses mains frémissantes. Mais elle se mordit vivement les lèvres pour ne pas crier.

Hélas! il lui en fallut voir et entendre bien davantage!

La Tzigane s'était penchée vers le beau ténébreux, le couvrant de baisers brûlants auquel ce dernier, bien qu'épuisé par la perte de son sang, répondait encore avec tendresse.

La main que Pompadour appuyait contre la porte, trembla si violemment qu'elle fut obligée de la retirer pour ne point trahir sa présence. Un moment, elle crut que son cœur allait cesser de battre.

Ah! la misérable Bohémienne! Elle osait embrasser l'amant qui n'aurait dû appartenir qu'à Pompadour! Elle touchait aux lèvres que, seules, les lèvres de Pompadour devaient toucher!

Pompadour avait tant fait pour lui, tant et tant! Et cette étrangère, en quoi lui avait-elle été utile? L'avait-elle sauvé de quelque danger? L'avait-elle protégé avec la vigilance farouche, d'une louve défendant ses petits?

Avec quelle joie, Pompadour aurait fait brusquement irruption dans la chambre, pour assommer sa rivale à coups de poings, pour lui déchirer, à coups d'ongle, son charmant visage!

Mais en dépit de l'envie frénétique qui la mordait au cœur elle rappela à elle toute sa puissance de volonté. Ce châtiment n'aurait point été à la hauteur du crime accompli contre son amour! Non, non, elle voulait frapper son ennemie d'une toute autre façon!

Lentement elle ouvrit la porte.

Au bruit qu'elle fit en roulant sur ses gonds, Méliora bondi debout.

Et pendant qu'une rougeur brûlante couvrait ses joues, elle

reboutonna à la hâte le gilet et la veste faisant partie de son déguisement masculin.

Pompadour feignit de ne pas même avoir remarqué la présence de soi-disant valet. Et en réalité, toute son attention était bien concentrée en ce moment sur le blessé dont le blême visage la faisait frémir.

— Mon amour ! s'écria-t-elle. Pauvre ami, que t'a-t-on fait ?

Elle se courba vers le blessé et posa ses lèvres sur son front.

Pour tout l'or de la terre, elle n'aurait voulu, en ce moment, effleurer seulement les lèvres brûlant encore des baisers de « l'autre ».

— Je suis blessé, répondit le major d'une voix faible, pendant que ses yeux allaient avec inquiétude de Pompadour à Méliora et de la maîtresse trahie à la, secrète rivale. Une balle m'a atteint à la poitrine... Maudit le drôle qui me l'a envoyée... Ah ! tout cela ne serait pas arrivé, si...

— Tiens-toi tranquille, ne t'agite pas, mon amour, dit la Bellancy avec tendresse.

— Non, il faut que je te parle... J'ai des choses d'importance à te communiquer... Et qui ne souffrent aucun retard... Carlo !...

— Que désire monsieur ? demanda, de sa place, Méliora, qui s'était prudemment mise hors du rayon de la lampe, pour que l'importune, mais redoutée visiteuse ne distinguât point les traits de son visage.

— Laisse-nous, Carlo. Retire-toi dans la chambre voisine et restes-y, jusqu'à ce que je te rappelle.

Méliora, soulagée d'échapper ainsi au côté critique de sa situation, se dirigea avec empressement vers la porte de communication.

Mais une voix la rappella, celle de la Bellancy.

— Restez encore un instant, Carlo... Et venez ici, je vous prie... un peu plus près, encore... Ou bien, auriez-vous peur de moi ?

Quoiqu'elle en eut, il fallut bien que la Tzigane obéit à l'in-

vitation de Pompadour qui ne se déclara satisfaite que lorsque sa rivale fut à deux pas d'elle.

Un instant les deux rivales se regardèrent avec des yeux brillants de haine.

Malgré son assurance, le beau ténébreux frissonnait de mortelle angoisse, à l'idée du violent conflit qui pouvait éclater entre ces deux créatures ardentes et emportées.

Mais l'instant d'après, son inquiétude se dissipa.

De l'air le plus dégagé et de la voix la plus amicale, Pompadour lui demanda :

— Est-ce là un nouveau serviteur ? Je ne me souviens point d'avoir rencontré ce visage-là chez toi.

— Oui, répondit Esterhazy, avec une feinte indifférence. Carlo n'est guère ici que depuis une couple de semaines.

— Sans doute en remplacement de Baptiste. Pourquoi l'as-tu renvoyé, déjà, ce vieux là ?

— Dans les derniers temps, il se relâchait fort. D'ailleurs j'avais des raisons sérieuses de douter de sa probité.

— Dans ce cas tu as bien fait de le mettre à la porte... Vous avez un bon maitre, Carlo, et j'espère que vous lui demeurerez fidèle.

Méliora s'inclina sans répondre.

— Avez-vous bien soigné monsieur le comte et observé toutes les recommandations du médecin ?

La Tzigane laissa de nouveau au beau ténébreux le soin de parler pour elle.

Esterhazy répondit vivement :

— Carlo a fait plus que son devoir et tu peux m'abandonner sans crainte à ses soins. C'est un honnête et brave garçon... Aussi, je le dis volontiers devant lui, je ne voudrais le troquer contre nul autre domestique.

La Bellancy dut faire sur elle-même un suprême effort pour ne point éclater à cette réponse à double sens. Et sa fureur

s'augmenta encore à la vue du perfide et moqueur sourire que ne put réprimer la belle Méliora.

Mais ni son visage, ni son regard ne trahit l'orage qui grondait en elle.

Nonchalamment elle tira sa bourse de sa poche, y prit une pièce d'or et la tendit à Méliora avec un radieux sourire.

— Prenez ceci, dit-elle, du ton le plus affectueux. Continuez à bien servir monsieur le comte et vous pouvez être certain de ma reconnaissance.

— Mille fois merci, madame, répondit Méliora, s'inclinant devant Pompadour et lui prenant la main, pour la baiser, à la hongroise.

Mais cette main se retira brusquement.

— Laissez cela, dit Pompadour d'une voix rude. Ce n'est point l'habitude en France que les domestiques nous baisent la main. Allez, et laissez-nous seuls.

Mme de Boulancy se retourna et, derrière elle, la Tzigane, jetant un regard malicieux et triomphant au beau ténébreux disparut par la porte menant au boudoir.

— Ton nouveau domestique me plait fort, dit Pompadour à son amant, sitôt qu'elle se retrouva seul avec lui. Ce jeune homme a la figure ouverte et les yeux bons. Tu as eu la main heureuse en tombant sur lui.

Sans répondre à cette dernière phrase, Esterhazy fit signe à sa maitresse de s'asseoir sur le bord du lit.

Celle-ci obéit et, sans pouvoir cependant réprimer un tressaillement, elle s'assit à la place même occupée quelques instants auparavant par sa rivale.

— Rapproche-toi un peu plus de moi, dit le blessé. Ce que j'ai à te dire, nulle autre oreille ne doit l'entendre. Pompadour, il nous faut agir avec résolution, car un terrible danger est suspendu sur notre tête.

— Un danger ? Et lequel ?

— Christine de Sérignan a reparu ! Ce matin, au Bois de Boulogne, alors que mon adversaire et moi échangions le premier coup de feu, elle s'est dressée devant moi et, en présence de tous, m'a traité d'assassin de Dreyfus. Heureusement que mon attitude et mes menaces l'ont contrainte à la fuite. Tout indique, d'ailleurs, qu'elle est devenue vraiment folle.... Cependant, il faudra nous assurer d'elle pour que Mathieu Dreyfus ne nous prévienne point. Une simple indication de cette maudite femme peut causer ma perte et faire revenir mon ennemi, triomphant, de l'Ile du Diable.

Pompadour s'était fort inquiétée aux premier mot de son amant.

Mais bientôt elle avait repris toute sa fermeté d'esprit.

— Christine de Sérignan doit être retrouvée et mise hors d'état de te nuire, dit-elle d'un ton assuré. Je ferai en sorte que tu n'aies plus à t'inquiéter de cette créature. Mais dis-moi, crois-tu que cette ex-écuyère ait de l'argent ?

— Non. Elle doit être complètement sans moyens d'existence. Elle a dit être revenue à Paris, du fin fond de la Hongrie, en mendiant son pain.

— Tant mieux, alors. On la retrouvera d'autant plus facilement dans les bouges que nos bons alliés et amis ont l'habitude de fréquenter... Mais, lorsque j'y pense, je vais me trouver dans la nécessité d'envoyer à droite et à gauche un serviteur discret et fidèle et, en ce moment, je n'ai personne qui réponde à ce programme. Depuis l'alerte causée chez moi par l'espion femelle que Mathieu Dreyfus avait réussi à faire entrer chez moi, je suis devenue très méfiante. Et tu conviendras que je ne puisse me confier au premier venu.

Esterhazy inclina affirmativement la tête.

— C'est là une question assez épineuse, dit-il. Mais comment la résoudre ?

Pompadour sembla réfléchir un moment, les yeux à moitié clos.

— Crois-tu qu'on puisse être absolument certain de la discrétion de ton valet de chambre ? demanda-t-elle.

— Oh ! certainement ! répondit le beau ténébreux. L'idée est excellente. Je puis compter sur Carlo comme sur moi-même. Je le mettrai à ta disposition.

— Il est bien un peu jeune encore pour de pareilles missions, fit observer Pompadour, en feignant l'indécision, mais nous n'avons pas l'embarras du choix. Envoie-le moi donc demain, vers les dix heures du soir.

— Chez toi ?

— Non, au fait. Il vaut mieux qu'il ne sache point où je demeure. Je l'attendrai sous le portail de Notre Dame, juste au coup de dix heures, et lui donnerai là mes instructions.

— Il y sera.

La question avait été provisoirement arrêtée.

Mais pendant une heure encore, la Bellancy resta assise au chevet de son amant blessé.

— Je suis fort las, dit enfin Esterhazy, d'un ton plaintif et je voudrais bien essayer de dormir un peu.

— Il veut me renvoyer, pensa Pompadour, avec colère. Il désire se retrouver seule avec sa Bohémienne. Soit ! Mais, ce sera pour la dernière fois !

Le visage serein et respirant la plus calme tendresse, elle prit congé de son amant.

Sur le seuil de la porte, elle se retourna une dernière fois pour lui dire :

— N'oublie pas. A dix heures, sous le portail de Notre Dame.

Puis elle disparut.

Au même instant, Méliora rouvrit la porte du boudoir e courut au lit du comte.

— Elle n'a pas reconnu une femme en moi ! s'écria-t-elle avec joie. Et maintenant, je vais pouvoir rester avec toi sans crainte aucune. Ah ! comme je redoutais le moment où je me trouverais devant cette femme. La chose a tourné mieux que nous ne l'espérions, l'un et l autre.

— Tu m'aimes donc vraiment ? demanda tendrement Esterhazy.

— Oui, répondit avec passion la Tzigane, car tu es le premier homme, tout à fait digne de ce nom, que j'aie rencontré sur ma route. J'ai pu croire aimer jadis, mais ce n'est que depuis t'avoir rencontré que je sais ce que c'est que l'amour !

— Alors tu ne balanceras point à me donner une preuve de ce véritable amour que tu dis éprouver pour moi ?

— Demande-moi ce que tu voudras, je le ferai.

— Alors, trouve toi demain, à dix heures précises du soir sous le portail de l'église de Notre Dame. Madame de Bellancy viendra t'y rejoindre et te donnera ces ordres. En les exécutant, c'est dans mon intérêt que tu agiras.

La Tzigane se troubla.

Mais son hésitation ne dura qu'un moment.

Elle saisit la main du beau ténébreux et lui dit :

— Je sais que tu ne peux vouloir m'attirer dans un piège. Et cela suffit. Demain, à dix heures du soir, je serai au parvis Notre Dame.

LXXXIX

Le Moine de Notre-Dame

Dix heures sonnaient dans la haute tour de Notre-Dame.

Drapée dans son ample pelisse, la Bellancy se promenait de long en large devant le portail si magnifiquement décrit par Victor Hugo.

Ses yeux brillaient à travers son voile épais comme ceux d'une bête fauve guêttant sa proie.

— Viendra-t-elle ? se demandait l'ardente créature, assoiffée de vengeance. Esterhazy n'a-t-il point éventé le piège, tendu par moi avec tant de soin et d'amour. Ah ! Ah ! belle Méliora, fini d'embrasser et de caresser mon beau ténébreux ! Mais si le cœur t'en dit, là où je t'enverrai tu trouveras joyeuse société. Un peu froids, taciturnes et inertes, tes futurs amoureux. Mais tu es avec de ces Tziganes dont on dit qu'elles ont le diable au corps pour séduire les hommes. Il y en aura là pour tous les goûts, de jeunes et de vieux, de laids et de beaux. Ce sera on affaire de les réchauffer, si tu le peux !...

Pompadour s'interrompit soudain.

Un jeune homme, à la démarche souple venait de déboucher sur la place. Elle avait reconnu Méliora.

La jeune femme avait endossé un complet de couleur sombre, sur lequel était jeté un manteau léger.

Sa belle chevelure noire se dissimulait dans un chapeau de feutre, de forme ronde.

Pompadour alla vivement à elle, le cœur bondissant d'une joie infernale et triomphante.

Méliora se découvrit respectueusement devant elle.

— Ah ! vous voilà Carlo, dit Mme de Bellancy. Comment se porte ton maître ?

— Monsieur le comte, Dieu merci, est délivré de sa vilaine fièvre, madame.

— Qu'a dit le médecin ?

— Qu'il a le meilleur espoir dans la prompte guérison de son malade. Avant huit jours d'ici, monsieur le comte pourra quitter le lit.

— Et le comte est-il seul en votre absence ?

— Oui, madame. Mon maître refuse d'être assisté par tout autre que par moi.

— Pauvre ami ! Combien vos soins vont lui manquer !

Méliora ne remarqua point le ton railleur avec lequel ces paroles étaient dites.

— Aussi, répondit-elle simplement, j'espère que mon absence ne sera point de longue durée.

— On ne sait pas. Le comte vous a dit, sans doute, qu'il s'agissait pour vous d'une mission réclamant une discrétion absolue ?

— Je sais me taire, madame.

— Il vous faudra aussi déployer un certain courage. Etes-vous courageux, jeune homme ? Ne reculerez-vous point devant le long et sombre corridor où il faudra vous engager pour suivre votre chemin jusqu'à un endroit où peu d'êtres humains ont pénétré avant vous ? Je crains que vous ne soyez point taillé pour une semblable entreprise.

— Moi, j'aurais peur ? répondit vivement Méliora, oubliant le rôle qu'elle jouait devant Mme de Bellancy. Moi qui ai traversé, de nuit, la Pouszta, alors que nulle étoile ne luisait au ciel et que les loups se pressaient en hurlant dans les roseaux ? Moi, qui...

Elle s'arrêta, s'apercevant, un peu tard, qu'elle s'était trahie.

La Bellancy jeta, de côté, un regard moqueur à son imprudente rivale.

— Comment ? s'écria-t-elle. Vous viendriez de Hongrie ? En vérité, vous me parlez là comme si vous étiez un Tzigane.

Méliora troublée rougit et pâlit dans le même instant.

— J'ai... j'étais, balbutia-t-elle, j'étais, il y a deux ans, au service d'un comte hongrois, qui avait son château dans la Pouszta.

— Vraiment ? Dans ce cas vous avez dû voir, quelquefois, des Tziganes ?

— Oh, certainement ! J'en ai vu beaucoup.

— Ces gens là sont fort intéressants, à ce qu'il paraît ? Mais tout récemment n'y en a-t-il pas eu un, aux Folies-Bergères, qui jouait divinement du violon ? Comment l'appelait-on, déjà ? Aladar... J'y suis, Aladar Forkasch. Est-ce que vous n'auriez jamais entendu prononcer ce nom dans la Pouszta, où il doit être certainement connu ?

Méliora regarda son interlocutrice d'un œil presque égaré.

Elle se sentit froid et chaud et une idée terrible lui passa par la cervelle.

Sa pénétrante rivale avait-elle prononcé avec intention le nom redouté de cet Aladar Forkasch, dont elle cherchait en vain à secouer le souvenir et auquel elle ne pouvait songer qu'en tremblant de mortelle angoisse ?

Ou bien sa question n'était-elle que fortuite et facile à comprendre, étant donné le succès éclatant obtenu à Paris par les deux Tziganes ?

Tout en parlant, ils étaient revenus au portail de Notre Dame.

Pompadour saisit par le bras le soi-disant valet et l'entraîna doucement le long d'un des côtés latéraux de la vaste basilique.

Méliora, en proie à une indicible inquiétude, obéit docilement à sa pression.

Au bout de quelques pas, la Bellancy s'arrêta devant une porte basse, pratiquée dans les flancs de l'édifice, et qui se trouvait entrebaillée.

— Entrons, dit-elle à sa compagne tremblante.

— Quoi? s'écria Méliora en frissonnant. Dans l'église, à cette heure?

Et ses yeux int[illegible] le mystérieux [illegible]

— Oui, c'est là [illegible]. Sous [illegible] des autels se trouve dissimu[illegible] aboutissant à une maison du voisinage... où l'on nous attend.

— Et pourquoi ne point y aller frapper directement?

— Parcequ'il importe que l'on ne nous sâche point ici. Dans cette maison se trouvent déposés des papiers qui, tombant entre des mains étrangères, compromettraient gravement votre maître Certes, le chemin n'est pas fort engageant, surtout à cette heure. Mais il n'y a pas à choisir. D'ailleurs, si le cœur vous manque pour m'accompagner, vous pouvez demeurer ici à m'attendre. J'irai seule...

— Non, je vous suivrai, répondit Méliora, faisant bonne contenance.

Pour tout l'or du monde, elle n'aurait reculé, maintenant, devant l'expédition nocturne que sa rivale jugeait au dessus de son courage.

Cependant, sa main se glissa instinctivement dans une des poches de son manteau et étreignit le manche d'un poignard dont le sinistre major l'avait armée à tout hasard.

Résolument rivée aux pas de la Bellancy, elle pénétra dans l'église.

Dans l'immense vaisseau régnait un morne silence.

Aucun mouvement ne se produisait sous ses voûtes sombres,

où pas un être humain ne semblait se trouver, à l'exception de la Bellancy et de sa tremblante compagne.

A la clarté capricieuse et fantastique de la lune, tamisée par les vitraux peints, les images saintes faiblement frappés par ses rayons, s'animaient d'expressions étranges. Les yeux de la Tzigane crurent les voir étendre le bras comme pour l'avertir de ne pas aller plus loin.

Elle voulut s'arrêter, mais la main ferme de la Bellancy saisit de nouveau son bras.

Sans force et sans volonté elle se laissa entraîner dans une des nefs latérales. Les pas des deux femmes, quelque légers qu'ils fussent, sonnaient sourdement sur les pierres tombales servant de dalles à cette partie de la basilique.

Au bout de quelques instants, elles se trouvèrent devant un autel, précédé de cinq marches.

Des deux côtés, sculptées dans le marbre, se détachaient des figures d'apôtres, formant groupes et tranchant sur le ton sombre de la muraille qui leur servait de repoussoir.

— Nous y sommes, dit la Bellancy à voix basse.

Au même instant, Méliora recula effrayée.

Une figure grise s'était dressée devant elle, comme si elle eût surgi de terre.

Mais ce n'était point une statue, animée par un pouvoir surnaturel. Depuis longtemps elle se tenait là, assise sur le dernier degré de l'autel, confondue, immobile, avec ses compagnons de pierre.

C'était un moine. Son visage de cire, semblable à une tête de vieil ivoire, sortait à moitié d'un capuchon de bure et sa longue barbe grise descendait jusqu'à la corde ceignant ses reins décharnés.

Ses yeux, brillant d'une flamme sombre, attachèrent sur la pauvre Méliora un regard à la fois égaré et furieux.

La Tzigane frémit en le recevant. Involontairement elle fit

un pas en arrière et croisa les bras sur sa poitrine, comme pour se préserver d'un danger inconnu.

La Bellancy, elle, s'était inclinée profondément devant le moine.

— Soyez salué en Jésus-Christ, vénérable père, dit-elle en lui saisissant la main qu'elle porta dévotement à ses lèvres. Merci à vous d'être venu et de m'avoir sacrifié une partie de votre précieux repos !

— Il n'est qu'un seul repos auquel puisse aspirer un misérable mortel, répondit le moine d'une voix grave. Et ce repos c'est celui de la tombe. Celui qui, aujourdhui, encore, sent brûler en lui la flamme claire de la vie ne sait pas, si demain il ne la sentira point remplacée par le froid glacial de la mort... si bientôt et trop tôt, suivant sa pleine mesure d'existence, il ne deviendra point la vile proie des vers sépulcraux !

De nouveau Méliora se sentit secouée par un frisson.

— Heureux, continua le moine, en élevant la voix, heureux celui qui est sans péché, qui n'a jamais brisé de cœur fidèle ! Celui là n'a point à craindre la mort !

En parlant ainsi, avec une véhémence de plus en plus grande, le vieillard n'avait point détourné ses yeux flamboyants du pâle visage de la Tzigane, introduite dans le temple sous un déguisement masculin.

— Etes-vous prêt, vénérable père, interrompit respectueusement Pompadour, êtes-vous prêt à nous guider par le couloir souterrain jusqu'à la demeure dont vous connaissez le secret ?

— Je suis prêt et sous ma conduite vous l'atteindrez bientôt.

Le moine se tourna et, au même moment, un rire étrange s'éleva sous les arceaux résonnants de Notre-Dame.

Etait-ce le saint vieillard qui venait de rire ainsi ?

Méliora ne put s'en assurer. Mais il lui sembla que la voix n'était plus la même.

Celle-ci était jeune et vibrante.

Hélas ! tout en elle était devenu trouble, hallucinations et superstitieux effroi.

Cette voix, ne l'avait-elle pas souvent, bien souvent, entendu rire, au cours de son existence mouvementée ?

Le moine fit un signe. Pompadour ressaisit le bras de sa rivale et les deux femmes se trouvèrent devant la statue de l'apôtre Paul.

Le moine prit une torche, déposée sur la dernière marche de l'autel et l'alluma, d'une main tremblante, à la bougie d'une lanterne sourde, qu'il tenait cachée dans les plis de sa robe.

Puis, il pesa sur un ressort, caché dans la tête même de la statue qui avança jusqu'à ce qu'elle se trouvât à côté de celle de Saint-Pierre, le prince des Apôtres.

A l'endroit où se trouvait précédemment l'image, s'ouvrait un trou noir, où rien n'était visible, sinon le commencement d'un escalier étroit.

— Suivez-moi, dit le moine, si vous avez dépouillé toute crainte humaine.

Et, le premier, il s'engagea dans l'escalier, élevant le flambeau des deux mains.

— Suivez de près le vénérable père, ordonna la Bellancy au soi-disant valet de chambre du comte Esterhazy.

Méliora hésita.

Il lui paraissait certain, maintenant, qu'elle courait un danger quelconque, mals il était trop tard pour revenir sur ses pas.

— En avant, Carlo, dit Pompadour, la poussant doucement vers les degrés.

Toute retraite était coupée à la jeune femme, il lui fallait marcher.

Sa rivale la suivait pied à pied.

— Prenez garde, avertit le vieux moine, qu'aucune de vous ne touche à la tête de l'apôtre Paul. Il reprendrait aussitôt sa place primitive et nous serions tous perdus.

— Perdus ? Comment cela, vénérable père ? demanda Pompadour.

— Parce que nous ne serions plus en état de lui faire reprendre sa place actuelle, répondit le moine et que nous nous trouverions prisonniers dans le couloir secret.

Silencieux, l'étrange trio descendit les marches de pierre. La lueur de la torche éclairait en rouge la cage resserrée de l'escalier tournant.

Une armée de rats détalait devant les visiteurs nocturnes. Un air lourd et fétide vint à leur rencontre.

Enfin, ils arrivèrent au bout des degrés et se trouvèrent devant un étroit couloir qui, pourtant, allait en s'élargissant.

Mais soudain la torche s'éteignit.

Un courant d'air l'avait-il éteinte, ou bien le vieux moine l'avait-il laissé échapper de ses mains ?

Méliora n'aurait pu le dire.

La cause de cet accident n'avait d'ailleurs qu'une importance secondaire. Le pis était qu'ils se trouvaient plongés dans de profondes ténèbres.

Le vieux moine parut chercher dans une de ses poches.

Une minute durant les deux femmes l'entendirent poursuivre ses recherches.

Puis, il murmura :

— Quatre vingt ans ! Oui, lorsqu'il a quatre vingt ans et qu'on n'a point laissé échapper, depuis son enfance, un instant sans penser et sans réfléchir, l'esprit de l'homme est comme ce flambeau, parfois subitement éteint, jusqu'à ce qu'on le rallume... Et alors il fait nuit dans le cerveau...

Voilà que j'ai laissé là haut ma lanterne et mes allumettes. Elles se trouvent sur le premier degré de l'autel. Mais hélas ! mes jambes sont vieilles et il me serait pénible de gravir, maintenant, le long escalier par lequel nous sommes venus ici. Voulez

vous, avoir la complaisance, ma fille, d'aller les chercher pour moi.

Cette demande était, naturellement, adressée à Pompadour, mais ce fut Méliora qui s'empressa de répondre :

— En ma qualité de domestique, vénérable père, c'est à moi qu'il revient d'épargner cette peine à la dame qui nous accompagne.

La Tzigane voulait saisir l'occasion de s'échapper du couloir souterrain pour retourner dans le monde des vivants.

Certes son intention n'était point de revenir, mais de fuir aussitôt la sombre église pour aller se réfugier dans les bras du beau ténébreux, et lui demander pardon de sa désobéissance.

Déjà, elle s'était retournée et avait fait une couple de pas, lorsqu'elle se sentit saisir par la main et entendit une voix murmurer à son oreille :

— Non, non, jeune homme, vous demeurerez ici. Je vous ordonne de rester. Je ne vous connais point suffisamment pour vous permettre de retourner seul dans l'église où nombre d'objets d'or et d'argent se trouvent, à cette heure, sans garde. A Dieu ne plaise que je suspecte votre honnêteté. Mais il faut bien que j'observe les conditions auxquelles il m'a été donné de pénétrer ici à cette heure nocturne.

Et s'adressant au moine, Pompadour reprit tout haut :

— Je serai revenue dans un moment, vénérable père. En attendant, poursuivez lentement votre chemin, je saurai bien vous rattraper.

Pompadour s'éloigna avec rapidité.

Méliora se demanda, un instant, s'il serait pas bon pour elle de retourner sur ses pas, dût-elle, pour cela, employer la violence.

Mais elle renonça aussitôt à cette idée car, dans le cas d'une lutte, dans l'ombre, dans un endroit qu'elle ne connaissait pas elle aurait infailliblement le dessous.

Elle se retint donc, se reprochant sa crainte et sa défiance. Qu'était-il arrivé en somme, qui pût justifier ses soupçons?

L'accident du flambeau, s'éteignant à l'improviste? Rien n'était plus explicable.

Mais cette voie souterraine, ce vieux moine, l'étrangeté de cette expédition nocturne?

Le comte Esterhazy ne l'avait-il point averti que, probablement, Mme de Bellancy réclamerait de lui des choses sortant de l'ordinaire? Ne lui avait-il pas recommandé expressément de ne s'étonner de rien?

En avant, donc!

Quelques heures d'effroi et d'angoisse ne lui vaudraient-elles point au retour un tendre accueil de la part du bien aimé?

— Continuons notre route, mon fils, dit dans l'ombre la voix du moine.

En même temps, elle se sentit de nouveau prendre la main et attirer en avant.

Le vieillard lui tenait le poignet avec une vigueur que certes jamais la Tzigane n'eut attendue d'un homme âgé de quatre vingt ans.

Ils marchaient ainsi, depuis quelques minutes, en observant un profond silence, lorsque, soudain, le moine s'arrêta.

Au même instant, un coup sourd retentit, faisant trembler l'épaisse voûte. Puis le silence se rétablit.

— Que veut dire ceci? demanda Méliora, oppressée par un affreux soupçon. D'où vient ce bruit lointain?

Comme une voix du dernier jugement, celle du vieux moine retentit, sinistre, à ses oreilles.

— Ce que cela veut dire? Je te l'apprendrai, afin que tu n'aies point un moment d'incertitude au sujet du sort qui t'est réservé. L'apôtre de pierre a repris sa place... Nous sommes prisonniers ici, comme le mineur surpris par un éboulement, au fond de la bure profonde... Nous sommes enterrés vivants!

— Grand Dieu ! s'écria Méliora. Cela n'est pas, cela ne peut pas être ! Il doit y avoir une autre issue à ce tombeau. Malgré ces ténèbres, nous atteindrons bien la maison auquel il conduit, et alors, nous serons sauvés !

— Nous sommes perdus, te dis-je, reprit le moine, avec un calme solennel. La maison à laquelle on t'a fait croire n'existe pas. Il n'y a qu'une seule issue à ce corridor souterrain et elle est bien gardée par l'apôtre de pierre ! Va donc essayer de le faire bouger de sa place... Ne crois pas que je te mente... Retourne, te dis-je, et si en réunissant toutes tes forces tu peux le faire bouger d'une ligne je dirai que tu es Samson, lui même, qui ébranla les colonnes du temple des Philistins !

A peine Méliora écouta-t-elle la moitié des paroles que lui adressait dans les ténèbres, l'imposant vieillard. Mais elles lui avaient suffi pour se pénétrer de l'horreur de sa situation.

— T'ai-je bien compris, moine ? demanda-t-elle d'une voix altérée. La maison qu'on m'a dit située au bout de ce corridor n'existe pas ?

— Non.

— On m'a donc trompée et attirée dans un piège ?

— Oui.

Ce « oui » la transperça comme un coup de poignard en pleine poitrine.

— Prisonniers ! cria la Tzigane, au comble du désespoir. Jetée vivante, dans un sépulcre... Ah ! maintenant je comprends tout !... Cette femme a joué vis à vis de moi une odieuse comédie et je m'y suis laissé prendre !

— Qui a trompé est trompé à son tour ! reprit le moine avec une lugubre ironie.

A peine Méliora pouvait-elle se soutenir. La stupeur et l'effroi semblaient lui avoir paralysé les membres.

— Vous savez donc qui je suis ? demanda-t-elle, en tremblant.

— Tu es Méliora, la Bohémienne d'abord, la bien aimée du

prince Stéphan Dubisky, puis la femme d'Aladar Forkasch, suivant la loi sacrée pour tes pareils et, maintenant, la maîtresse du comte Esterhazy, le sinistre major.

Chacune de ces paroles retombait comme un coup de marteau sur le crâne égaré de la malheureux femme.

— Maintenant, il te reste à savoir où tu te trouves, belle Méliora. Condamnée à mort, on t'a conduite dans l'empire des morts... Regarde autour de toi... Jamais mortel n'a vu de plus près, que tu vas le faire, le trépas et la destruction.

Il pressa sur le manche du flambeau qui se ralluma et brilla plus ardemment qu'il ne l'avait fait tout à l'heure.

Méliora jeta un cri. Ses yeux, dilatés par la terreur, se promenèrent autour d'elle sans que, pendant quelques instants, elle pût se rendre compte de l'effrayante réalité.

La galerie souterraine dans laquelle ils se trouvaient, était bien plus haute et plus large qu'elle ne l'aurait cru, mais on n'en pouvait distinguer les parois masquées par de grands amas d'ossements humains, squelettes desséchés, crânes grimaçants, tibias et fémurs échappés aux cercueils dont les débris se trouvaient confondus, pêle-mêle avec eux.

L'aspect de ce double charnier était épouvantable à voir.

Depuis des siècles, il se renforçait des dépots funèbres, ravis aux anciens cimetières, remplacés par les quartiers nouveaux, la vie chassant la mort de ses refuges terrestres.

— Je deviens folle ! cria la Tzigane, levant ses mains jointes au dessus de son front. Hécate, puissante Hécate assiste moi. Indique-moi un chemin pour sortir de l'empire des morts !

— Tu invoques en vain ta divinité infernale, dit le moine. On ne sort point de cette tombe, car sâches le bien, tu te trouves dans les catacombes de Paris. Qui s'égare dans ce labyrinthe, ne retrouve plus jamais la route de là haut. Or, je t'ai conduite plus loin que depuis des siècles n'a pénétré créature mortelle

— Je ne vous crois, je ne vous crois pas! gémit Méliora. Si cela était, ne vous seriez-vous pas perdu vous même?

— Aussi mourrai-je ici avec toi, répondit le vieux moine d'une voix grave. Ici, loin de la cohue des hommes, loin du soleil et des étoiles, loin des passions qui grondent sur nos têtes et cherchent leurs victimes, nous nous éteindrons lentement. Oui, lentement, poursuivit l'implacable vieillard, plantant sa torche dans un amas d'ossements, insensiblement la mort s'approchera de nous. Et je vois le délire [illegible]. D'abord viendront la faim et la soif, avec [illegible] horribles souffrances. Nous [illegible] nos poumons [illegible], empoisonnés par l'air [illegible] la putréfaction que l'on respire ici.

Mais ce n'est point lui, cependant, qui nous tuera. Puis, viendra la folie et son cortège d'effroyables hallucinations, d'images terrifiantes! Tu te jetteras comme une hyène affamée sur ces ossements, en t'imaginant que ta faim y pourrait trouver encore quelque chose à ronger. Enfin, s'avancera la mort, mais non point secourable et reposante, comme pour la plupart de ceux qui en ont péniblement supporté le fardeau.

Non, non! Epouvantable sera ta fin sur ce hideux ossuaire! Ou plutôt, telle sera notre fin à tous les deux, aussi vrai que tu me revois ici. Mais, toi, Méliora, tu auras mérité ton sort.

En prononçant ces derniers mots, d'une voix formidable, le moine rejeta son froc et arracha le masque, en gomme, ainsi que la fausse barbe qui, dans l'ombre surtout, lui donnaient l'aspect d'un vieillard sur le bord de la tombe.

Celui qui se dressait maintenant devant Méliora, était un Tzigane à la peau brunie et à la barbe noire.

C'était Aladar Forkasch!

LXXI

Dans les Catacombes

Incapable d'articuler un mot, la Bohémienne se jeta aux enoux de son époux outragé. S'attendant à ce qu'il allait l'immoler sur place, elle courba le front en lui présentant sa nuque pour qu'il la perçât d'un coup mortel.

Mais le Tzigane la saisit par les deux mains et la contraignit à le regarder

— Me reconnais-tu? lui demanda-t-il d'une voix sans accent.

— Oui, répondit-elle, en sanglotant.

— Alors, tu as bien compris, n'est-ce pas, que nous allons mourir ensemble?

— Mourir? répéta-t-elle faiblement.

— Tu ne voulais pas vivre avec moi, reprit-il avec un calme plus effrayant que la plus violente explosion de rage. Je ne pouvais te contraindre à le faire. Ton cœur s'en était allé à un autre. Je t'ai repris à ton ravisseur, mais non point pour vivre à mon côté... pour y mourir. Ce flambeau creux contient de la matière éclairante pour plusieurs jours. J'ai fait en sorte que nous ne nous trouvons point ici dans les ténèbres, car je veux observer sur ton visage, sur ton beau et perfide visage les lentes dégradations, les contractions douloureuses qu'y imprimeront tour à tour la faim, la soif et la démence!

— Ayez pitié de moi! gémit la Tzigane.

— Vaines supplications! répondit froidement Aladar Forkasch

je ne le pourrais plus. Je ne connais aucune issue à ces catacombes et tu en chercherais une vainement. Mais je ne veux pas importuner tes derniers moments par d'inutiles reproches. Je t'ai aimée, oh ! bien aimée, comme certainement aucune femme ne l'a été avant toi, Méliora. Et lorsque la folie se sera emparée de moi et que je te maudirai, que je nierai que tu aies été pour moi le bien le plus précieux de ce monde, il ne faudra pas me croire, car la démence seule, parlera par ma bouche. Maintenant, que je possède encore toute ma raison je te le dis encore et pour la dernière fois : Je t'aime Méliora, aussi tendrement qu'autrefois.

La Tzigane sentit renaître son espoir.

Elle se releva d'un bond et se jeta au cou d'Aladar.

— Si tu m'aimes encore, murmura-t-elle d'une voix caressante à son oreille, écoute-moi et aies foi dans mes paroles. Je le jure, par Hécate, la divinité la plus puissante que nous adorions, nous autres Tziganes, par Hécate, la Reine de la Nuit qui hait le parjure et anéantit les traîtres, je veux t'aimer et n'aimer que toi, si tu nous fais sortir de ce tombeau... Ne m'interrompt pas... laisse-moi achever... Nous ne resterons pas une heure de plus à Paris... J'ai quelques milliers de francs sur moi, qui t'appartiennent autant qu'à moi-même, puisque nous les avons gagnés ensemble en nous exhibant aux Folies-Bergères... Nous retournerons sur-le-champ en Hongrie... Ne te souviens-t-il point qu'un jour, en passant à Leutschau, nous vimes une gentille maison bâtie sur la lisière d'une forêt et au bord d'un clair ruisseau ? Un jardin et une petite pièce de terre en dépendaient. « C'est là que je voudrais vivre et mourir avec toi » me dis-tu. Eh ! bien, réalisons enfin ce vœu, Aladar. Achetons cette maisonnette pour nous y retirer et y couler une paisible existence. Ah ! tu souris. Je vois des larmes dans tes yeux. Viens, mon amant aimé, mon époux, et cherchons ensemble un moyen de délivrance.

Un sourire se jouait, en effet, sur les lèvres du Tzigane, mais le sourire du désespoir.

Aladar s'arracha à l'ardente étreinte de Méliora.

— Trop tard ! murmura-t-il d'une voix sombre en se détournant d'elle.

D'une des larges poches du froc, dont il était revêtu tout à l'heure, il tira son violon.

Sans prendre davantage garde à Méliora, il alla s'asseoir sur un tas d'ossements, plaça l'instrument sous son menton et promena l'archet sur les cordes frémissantes.

Un chant sublime s'éleva, comme jamais oreille humaine n'en avait entendu de plus touchant, mais aussi de plus triste, car une indicible souffrance s'en dégageait.

Etrange concert !

Assis sur des débris humains, environné de squelettes et de crânes desséchés, éclairé par la rouge lueur d'un flambeau, séparé du monde entier et en présence de la mort, l'artiste, non par l'étude mais par intuition divine, donnait libre carrière à son génie.

Et les heures s'écoulaient, les uns après les autres... Là-haut, au monde des vivants, la nuit fuyait devant les rayons du jour naissant.

Aladar, le roi des violonistes tziganes, jouait toujours.

Mais les accords s'éteignirent enfin. Aladar s'était laissé aller doucement en arrière et la tête appuyé sur un oreiller d'ossement, il dormait.

Oui, il dormait doucement et paisiblement, bien qu'il sût que rien n'aurait été plus facile à Méliora que de le tuer.

Mais il était convaincu qu'elle n'aurait point à son égard cette pitié suprême, effrayée à l'idée de rester seule !

Lorsque, assez longtemps après, le Tzigane se réveilla, il était dans les ténèbres.

Il étendit la main vers l'endroit du charnier où il avait planté son flambeau, et ne le trouva plus.

Sans aucun doute, Méliora s'en était emparé pour éclairer sa fuite.

Aladar sourit amèrement.

— Elle reviendra, murmura-t-il. Elle est en train de chercher une issue et je la reverrai lorsqu'elle désespérera d'en trouver une !

Aladar avait raison de parler ainsi.

Peu de temps après il entendit un bruit de pas, sonnant sous les sombres voûtes, et vit se rapprocher une lueur, grandissant toujours.

C'était Méliora, élevant le flambeau de sa main tremblante.

Elle le replanta dans son funèbre appui et s'affaissa en gémissant sur le sol.

Ses longs cheveux noirs épars sur ses épaules elle se tordit et se roula comme frappée de démence.

— Pas d'issue ! cria-t-elle. Pas de salut possible !... Perdue !... Vouée aux affreuses tortures de la faim !... Et cependant, je suis jeune encore !... Je ne veux pas mourir ! Je veux retourner vers la vie et vers les vivants !... Pitié, ô grande Hécate, protège-moi... Ne me laisse point mourir de la sorte !...

. . . .

Trois nuits et deux jours s'étaient écoulés depuis que Pompadour avait attiré sa rivale dans ce sépulcre éternel.

Aladar et Méliora s'y trouvaient toujours, torturés par la faim et par la soif, assis l'un à côté de l'autre, comme si jamais des motifs de haine n'avaient subsisté entre eux.

C'était Méliora qui s'était rapprochée ainsi.

Aladar avait commencé par la repousser, mais elle était revenue à la charge, comme un chien craintif, à l'approche de l'orage se serre contre son maître.

— Laisse-moi près de toi, avait-elle supplié. J'ai peur. Entoure-moi de ton bras... Ne me refuse point ce dernier bienfait !

— Eh ! bien, soit, avait-il répondu. Peut-être meurt-on plus facilement enlacé à la femme que l'on aime !

C'est ainsi qu'elle reposait près de lui.

De temps à autre, elle appuyait sa tête charmante contre la poitrine d'Aladar et sommeillait, oubliant pour quelques instants ses souffrances.

Et lui, miséricordieux, ne la repoussait plus avec colère. D'ailleurs, il était plus faible qu'elle, maintenant.

Tous les deux étaient cruellement torturés par la soif. C'est à peine si Aladar pouvait parler encore.

La plupart du temps, il restait plongé dans un état de demi-veille et de demi-sommeil. Mais bientôt, il fut harcelé par des songes qui ne lui laissèrent plus de repos.

Pendant un des rares moments ou Aladar s'était assoupi, une effroyable pensée traversa le cerveau de Méliora.

Elle avait conservé son poignard. Si elle s'en servait pour tuer le Tzigane et apaiser son horrible soif à son sang ?

Cela prolongerait peut-être encore sa vie de deux ou trois jours, pendant lesquels pourrait venir le salut, espéré jusqu'au dernier souffle de vie ?

Mais, en dépit sa perversité et de son égoïsme, elle frémit elle-même à cette diabolique inspiration.

Eveillant Aladar Forkasch, elle lui mit son poignard dans la main.

— Tiens, prends cette arme, lui dit-elle en frémissant, et ne t'en dessaisis pas. Pendant que tu dormais, il m'est venu d'horribles pensées que la folie me ferait peut-être mettre à exécution.

Aladar inclina son front. Il avait deviné ce qui se passait en elle.

Sans hésiter, il prit le poignard et le lança loin de lui.

L'arme disparut dans un monceau d'ossements où il aurait été difficile, sinon impossible de la retrouver.

— Pourquoi as-tu fait cela ? cria la Tzigane. Tu viens de nous priver du dernier moyen qui nous resta d'abréger notre agonie !

— Et c'est ce que je voulais.

— Implacable ! Ne peux-tu donc m'accorder ton pardon ?

— Lorsque tu seras morte, je te pardonnerai, Méliora.

Aladar retomba aussitôt après dans un sommeil fiévreux.

Cinq où six heures plus tard il se réveilla aux gémissements de sa compagne.

La troisième nuit allait à sa fin.

— Qu'as-tu ? demanda le Tzigane d'une voix douce.

— La soif me rend enragée ! cria-t-elle. Ah ! si j'avais seulement une goutte d'eau, une seule... Ma langue s'attache à mon palais.

Aladar se courba vers elle.

— Embrasse-moi, dit-il.

— Enfin, tu redeviens un homme, possédant un cœur ! Maintenant, n'est-ce pas, tu m'as pardonnée.

— Non... Mais embrasse-moi.

Elle approcha ses lèvres des siennes et il en profita pour humecter la bouche de Méliora d'un reste d'humidité.

Il voulait qu'elle souffrît plus longtemps encore. Sa vengeance ne devait point être sitôt apaisée.

Et les nuits et les jours s'écoulèrent.

Des symptômes de folie commencèrent à se manifester chez Aladar.

Il parlait de toute espèce de choses qu'il croyait voir. Son esprit malade lui fit croire qu'il se retrouvait dans la Pouszta.

— Ecoutez... Là-haut... C'est la joyeuse Czardas ! murmurait-il, avec un sourire. Voyez-vous cette lumière ? Grande est la Pouszta

et déserte, aussi... Oui, n'est-il pas vrai ? Pourquoi ne jouerai-je pas du violon... Mais qui donc m'a attaché le bras? Déliez-le, par le diable !... Votre Grâce m'a appellé à Krasnohorka, prince Stéphan Dubisky, pour y jouer pendant que vous danserez avec la belle Méliora. Oui, il faut que le pauvre Tzigane joue du violon, son cœur dût-il se briser... Jouer ! Mes larmes, en roulant sur mon violon, vont faire grincer les cordes... Jouer, moi ?

Raclant son bras gauche de sa main droite, il voulut imiter au moyen des lèvres, le son du violon. Dans sa folie, l'art divin, au moyen duquel il avait ravi tant de cœurs, occupait encore ses derniers moments.

Lorsque Méliora vit dans ce lamentable état l'homme qu'elle avait connu si noble et si fier, les derniers vestiges de sa propre rancune s'évanouirent. Et elle ne pensa plus que c'était lui qui l'avait entrainée dans l'abime.

Elle se dit à elle-même, avec la logique passionnelle particulière aux Tziganes :

— Je l'ai trahi et il s'est vengé. Il en avait le droit.

Elle se souleva, pendant qu'elle en avait encore la force, se traîna vers l'endroit où était déposé le violon d'Aladar Forkasch et l'apporta au moribond.

Il le reçut dans ses mains tremblantes.

— Mon violon ! balbutia-t-il, pendant que de grosses larme coulaient sur ses joues décolorées. Mon violon, le seul qui m soit demeuré fidèle ici-bas.

Il mit l'instrument sous son menton et appuya l'archet sur les cordes, dans l'intention d'en jouer encore.

Mais que voulait dire ceci ?

La folie lui avait fait oublier son art. Ce n'était que des sons discordants qu'il arrachait maintenant aux cordes faussées.

Où restaient donc les accents célestes, les accords divins, les chants

de joie et les larmes d'amour qu'il savait si bien peindre dans son harmonieux langage?

Le Tzigane s'arrêta en promenant autour de lui un regard farouche.

D'une main tremblante il se mit à tourner les clefs, pour tendre les cordes de l'instrument qu'il croyait rebelle.

Mais encore plus desaccordé, le violon rendit des sons encore plus criards.

Aladar Forkasch avait oublié comment on joue du violon.

Son visage, couleur de cendre, se contracta et dans leurs profondes orbites, ses yeux flambèrent d'un feu sauvage.

Il saisit le violon par le manche et le tint à quelque distance, comme si c'était une femme qu'il voulût contraindre à le regarder.

Puis, il s'écria d'une voix effrayante, coupée de hoquets et de sanglots.

— Toi donc, aussi, tu m'es infidèle! Ne t'ai-je point tendrement aimé, pourtant, ma vie durant? Ne t'ai-je pas soigné et choyé et rendu, grâce à mon art, un objet d'amiration pour le monde entier?... Désires-tu un autre amant, peut-être, maintenant que tu me vois sur le point d'expirer? Non, non! Tu ne me survivras point! Aucune autre main ne te touchera... Tu ne chanteras point pour un second maître tes suaves mélodies! Tu as vécu avec moi et avec moi tu retourneras au néant.. Quelque beau, quelque éloquent, quelqu'harmonieux, que tu sois, je te détruirai, je te fracasserai!

Et, poussant un cri lugubre, Aladar Forkasch, après avoir balancé sur sa tête le précieux instrument, le jeta de toutes ses forces contre le sol.

Un craquement sec, un murmure plaintif et comme le dernier soupir exalé par un mourant, s'élevèrent dans le silence de la froide voûte.

Aladar Forkasch avait brisé son fidèle violon.

Ses yeux vitreux restèrent attachés sur les débris épars, pendant qu'un flot de larmes coulait de nouveau sur ses joues caves.

— Adieu ! cria-t-il d'une voix tremblante. Adieu, toi que j'ai tant aimé ! Par ta mort tu as expié... La mort t'a rendu pur de toute souillure. Et maintenant, je puis t'aimer encore, ardemment et profondément comme par le passé.

Ces paroles s'adressaient-elles au violon ou à la malheureuse femme, gisant muette à ses pieds ?

Aladar se renversa en arrière.

Tout son corps trembla et ses yeux, de brillants, devinrent mats et vitreux.

— Il meurt ! s'écria Méliora. Aladar se meurt ! Lui, le seul homme qui m'ait sincèrement et fidèlement aimée. Non, non, cela ne se peut point, ajouta-t-elle, comme si un espoir fou était venu la ramener. Je le sauverai, il n'est qu'évanoui. Lorsqu'il aura bu, il reviendra à lui.

De ses dents blanches et fortes, elle mordit dans son bras rond dont jaillit le sang.

Puis, se jetant sur le moribond elle pressa sa blessure sur ses lèvres pour qu'il pût boire à flots le pourpre de la vie !

Mais réunissant ses dernières forces, Aladar la repoussa.

— Le loup ! cria-t-il. Le sang du loup est empoisonné... La vieille Muscha lui a infusé celui d'un chien enragé. Loin de moi, loup ! Tu veux me déchirer, tu veux dévorer mon cœur. Ah ! Pauvre cœur que celui d'Aladar !

Sa tête pencha de côté et un dernier râle s'exhala de sa gorge desséchée.

Tout était fini.

Méliora roula sans connaissance auprès du corps inanimé.

LXXXXI

Le cadavre aux diamants

Lorsque Méliora revint à elle, son premier regard fut pour le flambeau.

Dieu merci, il brûlait toujours.

La flamme en était bien diminuée, et elle pouvait aisément s'apercevoir que la substance éclairante, contenue dans le manche, allait à sa fin.

Peut-être s'éteindrait-il dans quelques heures.

Pour le moment, la Tzigane ne demandait qu'à ne point rester dans les ténèbres à côté du cadavre d'Aladar Forkasch.

Méliora, s'étant redressée, s'assit près du corps, qu'elle contempla avec une douleur profonde.

La mort, même, après tant de souffrances, n'avait point altéré le caractère de noblesse répandu sur les traits du prince Tzigane et qui, alors, n'exprimaient plus qu'un calme majestueux.

Lentement elle laissa tomber la tête sur la poitrine et, pour la première fois depuis trois jours, un flot de larmes coula de ses yeux arides et mouilla ses joues brûlantes de fièvre.

En consultant à présent son cœur impétueux et fantasque, dans lequel, si longtemps, elle même, n'avait pas su lire, elle se dit qu'elle avait vraiment aimé l'homme étendu, rigide, devant elle.

Oui, elle l'avait aimé, seul, peut-être, d'un amour vrai. Et avec lui seul, aussi, elle aurait pu vivre heureuse !

Pourquoi donc l'avoir si longtemps repoussé, puis abandonné et trahi ?

Mais qui pourrait comprendre quelque chose au tempérament de ces filles de Bohême, pétries de souffre et de salpêtre !

Méliora baisa les lèvres violacées de son époux, en signe de dernier adieu.

Puis, elle se mit en devoir, de lui donner le mieux qu'elle pouvait, une sépulture décente.

Avec des peines et des efforts inouis, elle retrouva le poignard lancé par le Tzigane, au milieu d'un tumulus formé d'ossements fracassés.

Le sol des catacombes étant de simple terre, non couvert de dalles ou mêlée de gravier pourquoi ne réussirait-elle point à creuser une fosse au noble Aladar ?

Aussitôt elle se mit à creuser, de la lame, rejettant de ses mains dèlicates la terre détachée avec peine.

Elle était bien faible, hélas ! et la lugubre besogne avançait lentement.

Mais enfin, elle aboutit à creuser une fosse suffisante pour contenir le corps du prince Tzigane.

Tirant le cadavre par les pieds, elle le traîna jusqu'au bord de cette fosse.

La sueur ruisselait de son visage décomposé, mais elle s'était promis d'aller jusqu'au bout dans sa pieuse entreprise et l'exaltation morale réagissait puissamment contre l'épuisement physique.

Lorsque le corps d'Aladar Forkasch fut étendu sur sa couche dernière, Méliora déposa respectueusement à côté de lui les débris de son cher violon, puis recouvrit le tout de la terre enlevée au moyen de son poignard.

Voulant consacrer sa mémoire par un souvenir tangible, bien que peut-être jamais créature humaine ne visiterait plus ces



Je vous souhaite la bienvenue dans ce désert, dit Picquart.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

lieux maudits, elle incrusta dans le sol des ossements disposés de façon à rappeler la forme d'un violon.

Maintenant, il pouvait reposer l'homme, le grand artiste qui l'avait si éperdument attendue et chérie. Maintenant ce cœur qui avait si violemment battu pour elle, pouvait rêver dans l'éternité le songe d'or des Tziganes, ayant foi dans une résurection lointaine qui leur donnera, à eux errants et sans patrie, la domination sur le monde entier.

Méliora s'agenouilla sur la fosse d'Aladar pour prononcer une courte prière à la déité des enfants d'Egypte, dispensatrice de la récompense et du châtiment.

Puis, elle se releva et reprit le flambeau vacillant pour se remettre à la recherche d'une issue.

Le désir de vivre l'avait ressaisie avec l'espoir d'aboutir.

Comme elle était épuisée, Méliora n'avançait que pas à pas dans son chemin semé d'épouvantes nouvelles.

Partout, en effet, se représentaient d'effrayants tableaux. Toujours des amas de cranes et de tibias, des squelettes, semblant animés d'une vie fantastique, à la lueur déclinante du flambeau qu'elle élevait avec effort à la hauteur de son front. Bientôt, il s'éteindrait aussi et, alors, elle n'en doutait pas, moins que jamais elle pourrait trouver un chemin vers la liberté et vers la vie.

Soudain son pied heurta contre un objet beaucoup moins dur que les ossements répandus partout sur son passage.

Ce ne pouvait être un squelette.

Surmontant son angoisse elle abaissa son flambeau et regarda à ses pieds pour voir ce qui lui avait fait obstacle.

C'était le corps d'un homme en voie de décomposition.

Méliora estima que le malheureux ne devait avoir trouvé la mort dans ces lieux affreux que depuis quelques mois.

Son visage était encore assez bien conservé, grâce à l'air sec

de ces excavation pierreuses. Seulement, les yeux manquaient et le nez avait été rongé.

Sans doute l'œuvre des rats, seuls habitants de ces cryptes funèbres.

Le mort, autant qu'elle en pouvait juger, avait été vêtu avec ma certaine élégance. Elle retrouva sur lui les restes d'un costume d'été, d'étoffe légère. Les piede étaient chaussés de souliers vernis et, à quelque distance, gisait un coûteux chapeau, en paille fine de Panama.

Sans doute un étranger imprudent qui avait voulu s'aventurer sans guide dans les catacombes ou qu'un hasard quelconque avait séparé du reste d'une société de visiteurs?

Perdu dans l'immense et funèbre labyrinthe, il y avait trouvé la mort, comme Aladar Forkasch l'avait, lui, volontairement cherchée et comme elle-même, arrêtée devant ces restes effrayants, la trouverait par la féroce trahison de Pompadour.

La Tzigane planta son flambeau dans un amas d'ossements et s'agenouilla près du cadavre, pour visiter ses poches.

Elle n'aurait pu se rendre compte du sentiment qui la faisait agir ainsi.

Etait-ce un dernier instinct de curiosité féminime qui, même dans la position désespérée où elle se trouvait, la poussait à savoir quel pouvait être ce mort inconnu?

D'abord, elle trouva dans une des poches du gilet, à moitié rongé par les rats, une riche montre en or avec sa chaîne, de même métal. Les aiguilles s'étaient arrêtées vers deux heures + demie.

Méliora jeta loin d'elle avec mépris les précieux objets.

Ah! Si cet or avait pu apaiser sa faim dévorante et lui valoir seulement quelques gouttes d'eau, elle se fut bien gardée de le rejeter!

Aux doigts désséchés du mort étincelaient les brillants de plusieurs bagues de grande valeur.

Elle les retira sans difficulté et en considéra pensivement les pierres qui jettaient des feux éblouissants.

— Pourriez-vous, ne fut-ce que pour une heure me tenir lieu de ce flambeau ? dit-elle d'une voix sourde. Non, vous ne possédez point cette propriété et l'éclat que vous projetez à sa faible lueur, est aussi faux qu'inutile. Un verre d'esprit de vin, un dé de gaz éclairant vaut cent fois plus que vos feux décevants!

Lentement elle déposa les bagues à l'endroit où étaient tombées la montre et la chaine, et poursuivit ses recherches.

D'une des poches du pantalon, elle retira un lourd porte-monnaie bien garni de pièces d'or et d'argent et d'un billet de banque de la valeur de mille francs.

Elle le laissa, lui aussi, rouler sur le sol.

Enfin, elle visita les poches du veston et y trouva un porte-feuille, en cuir épais, défiant la dent des rongeurs.

Peut-être, là, trouverait-elle quelque éclaircissements au sujet de l'idendité du cadavre ?

Elle l'ouvrit vivement et en tira un pli, assez volumineux, contenu dans une enveloppe, fermée de plusieurs cachets.

Méliora se rapprocha du flambeau et, à sa lueur vacillante, lut les mots suivants, tracés sur l'enveloppe :

« Plan de mise en exploitation de mes champs de diamant au Transvaal ».

La Tzigane reporta les yeux sur le cadavre et, alors seulement, découvrit l'extrémité d'un carnet, à moitié caché seulement par lui.

Elle l'attira à elle avec précaution.

Quelques feuillets, seulement, en étaient couverts d'une écriture serrée et tracée au crayon.

Et, résultat inespéré de cette longue et funèbre recherche, ces pages contenaient l'histoire du mort et celle de son horrible fin !

Oubliant ses propres souffrances et tout à l'intérêt éveillé par la trouvaille la Tzigane, penchée sous le flambeau, dévora du

regard les suprêmes confidences rédigées par l'inconnu en un français incorrect mais suffisamment clair.

Cette note comportait une certaine étendue.

En voici le texte rectifié :

« Je m'appelle Thomas Starin, suis né à Chicago et, après avoir été employé pendant plusieurs années dans différents établissements pour la construction des machines, je fus engagé, en qualité d'ingénieur, dans la plus importante mine de charbon de la Pensylvanie, la fameuse Black-diamond-mine de Wilkes Barre.

« Là, je me suis laissé aller à commettre un vol important. Arrêté et dûment convaincu, je fus condamné à quinze ans de prison. Et, avec moi, fut condamnée une jeune fille, âgée de dix-huit ans, enfant unique du surveillant en chef de la mine.

« J'avais déclaré, en effet, et juré devant les juges, que non seulement elle avait été ma maîtresse, mais encore ma complice.

« Cependant au bout de la première année de détention, j'avais réussi à m'évader.

« A l'aide de l'argent caché par moi, je passai dans l'Afrique du Sud, où l'on venait de découvrir des diamants.

« Pendant de nombreuses années je poursuivis mes recherches et réussis à découvrir un gisement, que tout me fit augurer d'une richesse incalculable et jusqu'à présent complètement insoupçonné.

« Je gardai soigneusement mon secret et, me contentant d'extraire du sol quelques diamants de grande valeur, je résolus d'aller faire connaissance avec les plaisirs tant vantés du prestigieux Paris.

« Avant de m'embarquer, j'avais eu soin de dresser un plan mathématiquement détaillé, renseignant le chemin secret et périlleux par lequel on pouvait seulement parvenir à la mine découverte grâce à mes connaissances spéciales et à mes efforts opiniâtres.

« Arrivé à Paris, je me plongeai avec frénésie dans tous les excès. Je jetai l'argent par portes et fenêtres et toutes les nuits, je les passai en compagnie des plus célèbres cocottes, m'enivrant de champagne et de luxure.

« Ce n'était point que je prisse grand plaisir à ces débauches répétées. Non, je ne voulais que faire taire ma conscience qui ne me laissait plus de repos, jour et nuit.

« Le vol que j'avais commis ne m'avait laissé aucun remords. Ce que je me reprochai cruellement, c'était d'avoir fait con damner, à trois ans de prison, comme ma complice, la fille de l'inspecteur en chef de la mine, car le serment que j'avais prêté au cours du procès, était faux !

« Cette jeune fille n'avait jamais été ma maîtresse, et tou les efforts que j'avais tentés pour triompher de sa vertu étaient demeurés vains. Elle n'avait absolument rien su, aussi, de mon crime et, même inconsciemment, n'y aurait pu prendre aucune part.

« C'est ce que je jure, aujourd'hui, en présence de la mort, châtiment effroyable mais juste, de mon exécrable forfait !

« J'en arrive maintenant à la cause de ma présence... ici.

« Plus écœuré que rassassié des soi-disant plaisirs goûtés à Paris et dont le but n'avait point été atteint, je me résolus au retour, espérant trouver l'oubli dans de nouvelles fatigues et de nouvelles luttes, contre les hommes et les choses.

« La vieille du jour, fixé pour mon retour, j'eus l'idée, à la suite d'une dernière orgie et encore en état d'ivresse, de pénétrer dans les catacombes de Paris.

« Dans ma présomption d'ingénieur, ayant déjà triomphé de tant d'autres difficultés, je voulais pouvoir me targuer par la suite, d'avoir trouvé tout seul, ma route, dans ce sombre labyrinthe de la mort.

« Mon guide fut congédié, la main pleine d'or, croyant, du

reste, sur mon affirmation que j'étais muni d'un plan exact des catacombes.

« Mais je ne tardai point à m'égarer dans le sinistre dédale. Et c'est, voyant se dresser devant moi le spectre de la famine, que je trace ces aveux sur mon carnet.

« Ce faisant mon but est double.

« Premièrement je veux décharger mon âme du crime odieux par lequel j'ai souillé l'honneur et brisé la vie d'une pauvre fille innocente. Et c'est pourquoi, je le jure encore et je l'atteste, aussi vrai que je suis un misérable pécheur, espérant à peine trouver grâce devant le divin Justicier :

« Alice Terry, la fille du surveillant en chef, William Terry, de Wilkes Barre, condamnée, sur ma déclaration, à trois années de détention, du chef de complicité dans mon crime, Alice Terry, maudite et repoussée par son père, qui la croyait ma maîtresse, Alice Terry est innocente !

« Secondement, je veux consigner ici mes dernières volontés, et ce en pleine possession, encore, de ma raison, et avant qu'elle ne succombe aux atteintes de l'inévitable folie qui me guette.

« Je lègue à Alice Terry, en réparation de la tâche infamante dont j'ai chargé son front innocent, tout ce que possède, c'est à dire ma précieuse mine de diamants du Transvaal.

« Le plan, au moyen duquel on pourra aisément pénétrer jusqu'à cet Eldorado, on le trouvera dans le portefeuille que je porte sur moi. Il est enfermé dans une enveloppe scellée de plusieurs cachets de cire.

« Je sais que ce legs, bien que représentant de nombreux millions, ne pourra jamais reparer le crime commis par moi à l'égard d'Alice Terry, je sais que rien ne pourrait racheter, hélas ! les larmes versées par elle, et les hontes qu'elle a subies.

« Mais que du moins, cet héritage, considéré comme une

marque suprême de repentir, me vale de sa part un magnanime pardon !

« Je conjure, par tout ce qu'il a saint et de sacré, celui qui découvrira mon cadavre, de faire parvenir l'enveloppe cachetée, contenue dans mon portefeuille, en même temps que le présent carnet, à miss Alice Terry, Wilkes Barre, Transylvanie, ou si elle n'était plus de ce monde, à son père, William Terry, surveillant en chef de la Black-diamont-mine. Et si ce dernier lui aussi, n'était plus, au juges James Macdonald, habitant la même région.

« Celui qui contreviendrait à mon dernier vœu, ne serait qu'un infâme.

« Quant à l'argent, à la montre et aux bijoux, de grande valeur, que j'ai sur moi, ils resteront la propriété de la personne qui retrouverait mes restes dans ces sombres cryptes, en récompense de l'envoi, à Alice Terry, des documents mentionnés plus haut.

THOMAS STARIN. »

« Paris, 4 Juillet 1896. Dans les catacombes. »

Lorsque Méliora eut pris connaissance de l'écrit, elle resta absorbée dans de profondes réflexions.

Une mine de diamants, en Afrique !

Des visions éblouissantes lui apparurent.

Que ne serait pas la vie, avec de pareilles et impuisables richesses !

La vie !

Pouvait-elle espérer voir se réaliser encore ce dernier et prestigieux rêve ?

Son existence n'était-elle pas limitée à quelques heures, seulement ?

Mais le naufragé ne se cramponne-t-il point à un fetu ?

paille ? Non, jusqu'au dernier moment elle ne voulait point désespérer !

La Tzigane glissa sous son gilet le carnet et l'enveloppe revêtue de plusieurs sceaux. Puis ramassant la montre, la chaine l'argent et les bijoux, qu'elle avait dédaignés tantôt, elle les enfouit dans une des poches de son paletot.

Au même instant, le flambeau s'éteignit.

La malheureuse, en se retrouvant dans de profondes ténèbres sentit s'éteindre, aussi, en elle, son dernier espoir de salut !

Comme frappée de délire, elle se lança en avant, les mains étendues et bronchant sur les ossements dont était semée partout la souterraine nécropole.

Combien de temps marcha-t-elle ainsi, arrêtée à chaque pas par quelque hideux obstacle, se guidant, à tatons, le long des parois gluantes, suivant haletante les décevants méandres du sombre labyrinthe ?

Elle n'aurait pu le dire mais se sentait bien, à présent, à bout du reste de forces, que lui avait prêté le désespoir. Elle sentait ses yeux vaciller dans leurs orbites, sa raison s'obscurcir et son front se courber sous le poids d'une sourde et intolérable douleur que lui arrachait des cris.

— C'est la fin, râla-t-elle d'une voix rauque. La mort approche. Quelle ironie du sort ! Quelle atroce et épouvantable dérision ! J'ai là, cachée dans mon sein un secret qui pourrait me valoir des millions et il faut que je périsse ici, misérable. Toutes les richesses contenues dans cette mine de diamants, qui serait mienne, si j'étais sortie d'ici, ne pourraient me procurer ni une gorgéee d'eau, ni une bouchée de pain ! Je le sens... A peine en ai-je encore pour une demi-heure à me trainer dans l'ombre ! Alors, mon corps entrera ici en décomposition, comme ceux d'Aladar Forkasch et de cet ingénieur américain, ce misérable Thomas Starin ! Et, peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siècles avant

qu'on ne retrouve mon squelette désséché ! Ah ! je me sens devenir folle... Au secours ! A l'aide ! A moi !

Poussant un cri sourd, la Tzigane tomba en arrière.

Elle s'était rudement heurtée contre un tas d'ossements et un éc'at pointu avait pénétré dans son œil droit.

Portant les deux mains à la partie blessée, elle en retira avec peine le fragment d'os qui s'y était enfoncé profondément.

Ses doigts se mouillèrent d'un liquide tiède et gras.

— Oh ! Dieu ! s'écria l'infortunée. J'ai perdu mon œil ! éfiguiée, pour la vie entière !

Pour la vie !

La Tzigane ne perdit point connaissance. Une rage folle s'était emparée d'elle. Le sang qu'elle sentait couler sur sa joue, semblait l'avoir frappée de démence.

Comme si les ossements, contre lesquels elle s'était heurtée, eussent été doués de vie, et qu'elle pût leur faire payer le mal qu'elle s'était fait, Méliora se jeta en avant, avec des cris fércces.

Des pieds et des mains, elle démolit le funèbre tumulus et, proferrant les plus plus terribles malédictions, les plus farouches blasp èmes, elle en éparpilla autour d'elle les éléments, peut-être accumulés depuis des siècles.

C'était b n là le fait d'une pauvre folle !

Folle, elle l'était, la farouche Tzigane, poussant de stridents éclats de rire et frappant des mains, avec une joie niaise.

N'avait-el e point assouvi sa vengeance sur des restes humains, insensibles et muets ?

Mais soudain, son rire s'interrompit net et elle demeura immobile !

Celui de ses yeux qui lui restait, se fixa dans l'ombre dans la direction de l'amas d'ossements qu'elle venait de démolir.

Etait-elle le jouet de son imagination ?

Où se dressait, il n'y avait qu'un instant, le rempart d'ossements, elle distinguait maintenant une porte basse et étroite, toute fendillée et à moitié rongée par l'humidité.

Non, ce n'était point une hallucination produite par la fièvre ! La réalité apparaissait nettement visible et elle la pouvait toucher de ses mains.

Par les larges solutions de continuité du bois, une pâle lueur filtrait dans la catacombe enténébrée !

Cette lueur devait provenir d'une lampe, brûlant de l'autre côté de la porte !...

A cette découverte, Méliora fut tellement émue qu'elle fondit en larmes, coulant lentement sur ses joues brûlantes.

Ce fut un moment de délicieux apaisement pour ses nerfs tendus à se rompre, un moment de véritable extase !

Etranges caprices du sort, ou plutôt, merveilleux décrets de la Providence !

Depuis une heure à peine, par trois fois la destinée lui avait envoyé les marques de son mystérieux pouvoir.

D'abord, la découverte du corps de l'Américain entraînant celle d'un secret, jugé par elle inutile et dérisoire ; puis, la perte afollante et maudite d'un œil, ayant pour conséquence immédiate la mise au jour d'une issue, vainement cherchée depuis tant de jours !

La Tzigane se redressa, forte et résolue, ne sentant plus ni douleur, ni faiblesse.

Doucement, elle s'approcha de la porte, se baissa et appliqua son oreille à une des fentes du bois.

Le rire d'un enfant et le bêlement d'une chèvre arrivèrent jusqu'à elle et la firent palpiter de joie.

Une voix humaine, un cri d'animal, un joyeux rire !... C'étaient là des échos de la terre, des manifestations de vie agissante !

La Tzigane, reprenant courage, heurta à la porte. Aussitôt, le silence se fit et les rires d'enfant se turent.

Elle frappa plus fort, mais sans que personne vint lui ouvrir. Sans doute que l'enfant ayant pris peur, n'osait s'y risquer.

Si on ne lui accordait point l'entrée volontairement, il lui fallait se la procurer par la violence, car savait-elle combien de temps encore elle resterait en possession de sa présence d'esprit et de ses dernières forces?

Si elle laissait passer l'instant ou elle pouvait encore penser et agir, elle périrait donc au seuil même de la délivrance?

Réunissant tous ses efforts, elle se jeta contre la porte dont le bois vermoulu craqua.

Trois fois, elle réitéra sa tentative, sentant céder l'obstacle devant ses assauts furieux. Et à chaque poussée, son crâne, qui lui servait de bélier, faisait voler en éclats les planches fort disjointes.

Enfin, l'ouverture se trouva asseez large pour la laisser passer. Mais un nouvel obstacle se dressait devant elle, sous forme d'un amas confus de chiffons, de papiers et de détritus de toutes espèces.

Bien vite, elle l'eut fait s'écrouler à son tour et se trouva dans une cave assez vaste, faiblement éclairée et qui devait servir d'habitation à des êtres humains.

Dans un coin du logis souterrain, un enfant, blond et rose, se serrant contre une chèvre blanche, regardait d'un œil épouvanté la soudaine et inexplicable apparition.

La Tzigane n'eut que la force de se traîner quelques pas plus avant.

— De l'eau! De l'eau! cria-t-elle. Pour l'amour du Ciel une gorgée d'eau!

Et elle alla rouler sur le sol, où elle demeura immobile.

Alors, seulement, l'enfant osa s'aventurer hors de son refuge

Il se courba avec compassion vers le corps de l'inconnu — nous n'avons point oublié que la Tzigane avait revêtu des habits

masculins — et murmura, en lui passant doucement sa petite main sur le visage :

— Pauvre homme ! Qu'est-ce qui vous a pris ?... Levez-vous. Ou seriez-vous mort ?

Pendant ce temps, la chèvre promenait son museau noir sur le pâle visage de Méliora.

— Qu'allons-nous faire, Bellah ? demanda l'enfant à la chèvre. Tu as tant d'esprit, toi !... Faut-il nous sauver ou bien rester ici ?

La chèvre regarda l'enfant de ses yeux grands et bons, puis se mit à bêler sa réponse. Mais le plus universel des polyglottes eut été bien embarrassé de la traduire en langage humain.

De plus en plus perplexe, l'enfant promenait autour de lui un regard inquiet.

En ce moment, une joyeuse chanson s'éleva au dehors, la porte de la cave s'ouvrit et une silhouette humaine parut au haut des degrés de pierre.

— C'est moi, me voici, André, mon garçon, dit une voix enjouée. Devine ce que je t'apporte ? Dans un baquet rempli de toutes sortes de débris, j'ai découvert un vieux livre de lecture... Ça commence par l'A B C et finit par des histoires, mais deux histoires !... Tous les soirs, maintenant, nous pourrons en lire une ou deux !

Les paroles s'arrêtèrent sur les lèvres du vieillard.

Les épaules pliant sous un sac, gonflé à en crever, il avait descendu les degrés, lorsque son regard tomba sur le tas de chiffons éparpillés, d'abord, puis, sur la porte brisée et enfin, sur le « jeune homme » évanoui.

— Père Carousse, cria l'enfant, courant au vieillard. Que je suis content que tu sois là ! Vois donc ce qui s'est passé ici. Ni Bellah ni moi ne savions ce qu'il fallait en penser et faire.

— Je te crois, mon petit, répondit le chiffonnier en jetant

son sac par terre. Tu ne pouvais pas savoir que derrière cette porte, s'étendaient les catacombes de Paris?

Il s'agenouilla près de Méliora pour lui donner les premiers soins.

Mais soudain, le visage du vieux chiffonnier prit une expression étrange.

— Une femme! murmura-t-il. Je veux aller à Rome, à cheval sur un rasoir, si ce n'est pas là une femme... Elle se sera probablement égaré dans les catacombes? Drôle d'idée tout de même, de se promener toute seule, au milieu de ces vieux squelettes! Mais elle vit encore... Son cœur bat toujours... Donc, on peut la secourir... Par quel miracle peut elle avoir découvert cette porte?... Mais qu'a-t-elle là dans la poche de son paletot? Une montre d'or avec sa chaine, un porte-monnaie et des bagues en brillants!... Tout ça, c'est de bonne prise.

Mais à peine le chiffonnier eut-il grommelé ces paroles, qu'il remit en place, montre, chaine, argent et bijoux.

— Fi, vieux Carousse! ajouta-t-il, en se parlant tout bas. Fi! te dis-je! Le jour où tu as recueilli cet enfant — que Dieu t'avait envoyé comme le compagnon innocent de ta coupable vieillesse — le jour où André a été adopté et caché par toi, n'as-tu pas juré de te conduire, désormais, en honnête homme, de ne plus boire ni voler? Jusqu'à présent, tu es resté fidèle à ta promesse... Est-ce qu'aujourd'hui, ces machins là reviendraient t'induire en tentation? Ne sont-ils point la propriété d'une femme privée de connaissance et échappée providentiellement à une mort affreuse dans les catacombes? N'avance pas les mains vers le bien d'autrui, père Carousse! Tu ne pourrais plus soutenir le regard innocent de ce petit là, si tu te remettais à voler. Non, nous serons pauvres, André et moi, mais nous resterons honnêtes, quand même et toujours!

Tout en parlant, le chiffonnier s'était mis à traire la chèvre blanche.

Puis, il versa avec précaution une partie du chaud et réconfortant breuvage dans la bouche, restée ouverte, de la femme inconnue.

Mais il avait trop d'expérience pour la gorger du coup.

Il savait, qu'après une diète prolongée, rien n'est dangereux comme d'absorber des aliments en quantité ordinaire et, tout lui disait qu'il avait devant lui une créature humaine prête à mourir de faim.

Ses soins intelligents furent couronnés de succès.

La respiration de la femme évanouie devint plus calme, son pouls plus régulier.

Le père Carousse porta la femme déguisée sur son propre lit.

— Oui, mon petit André, dit-il en souriant à l'enfant, voilà que nous jouons au bon Samaritain, ce soir. Tout arrive, comme disait monsieur de Talleyrand.

Seulement alors, le vieillard s'aperçut que la jeune femme d'ailleurs fort belle à tous autres égards, avait perdu un œil.

L'accident devait être de date fort récente, car le sang coulai encore.

Carousse lava la plaie et y appliqua des compresses d'eau froide et il passa toute la nuit au chevet de la malade, secouée par une fièvre violente et parlant dans le délire.

Le vieux chiffonnier n'y comprenait rien, mais toujours, sur les lèvres de l'inconnue, se pressaient les mêmes paroles :

— Des diamants... Des millions et encore des millions... Sauvez le plan... Ma mine de diamants... Là bas, en Afrique !

LXXXII

La grève

— Vous refusez donc de descendre dans la mine

De plusieurs centaines de gorges, sortit le même cri :

— Oui, nous refusons !

— En d'autres termes, vous renoncez au travail ?

— Oui.

— Vous avez résolu la grève ?

— Oui. La grève jusqn'au bout.

Ces paroles étaient échangées, un peu avant la Noël, et sur un ton fort véhément, à l'entrée de la Black-diamond-mine, dans les environs de Wilkes Barre, (Pensylvanie).

Les deux parties en présence étaient de force bien inégale, consistant, d'un côté, en un seul homme, un vieillard et, de l'autre, en cinq cents robustes travailleurs des mines.

L'endroit ou avait lieu l'entrevue, était à égale et courte distance de la mine, ouvrant à gauche son gouffre noir et à droite, du vaste jardin, au milieu duquel se dressait l'habitation de M. Henry Mason, le propriétaire exclusif de la plus considérable mine de charbon de tout le nord américain.

Le jardin, où plutôt le parc, était aménagé avec un goût exquis et la maison, de construction toute récente, pouvait rivaliser de luxe et de confort avec n'importe quel hôtel de maître de New-York.

Le vieillard, dont nous venons de parler s'appelait William Terry, et était le surveillant en chef de l'exploitation.

Debout, sur un wagon renversé, il dominait de sa haute taille les mineurs surexcités battant le socle de cette fière statue humaine, comme les flots irrités le pied d'un phare, assez osé pour essayer de leur disputer leur proie.

Si nous avons appliqué à William Terry la qualité de vieillard, c'est simplement en considération de son âge. Dans deux ans, en effet, il aura atteint la plus haute moyenne connue de longévité humaine : soixante dix ans.

Mais si par ce nom on prétend désigner un homme, aux forces déclinantes et hors d'état de lutter avec les difficultés de la vie, il s'en faut que le titre de vieillard convienne à l'énergique surveillant des mines.

Ses cheveux gris, coupés court, étaient encore forts et abondants. La longue barbiche, soulignant des traits accentués et virils, conservait pas mal de poils noirs.

Dans ses yeux brillait une flamme toujours ardente et chaque mouvement de son corps musclé et souple, attestait une vigueur peu commune.

Ses larges mains devaient savoir mieux que bien d'autres, plus jeunes, brandir le pic et le marteau.

On ne se serait guère douté, en le voyant, que pendant plus de quarante ans il avait exercé la pénible et dangereuse profession d'ouvrier mineur et que, devenu surveillant de l'exploitation, où il était entré, presqu'enfant encore, il avait consacré le meilleur de ses forces et de son énergie à la Black-diamond-mine.

Au cours de sa longue carrière, l'infatigable travailleur avait vu passer sept fois la mine en d'autres mains, mais William Terry était demeuré à son poste, élevé, pour ses longs et loyaux services, au rang difficile à soutenir, de surveillant en chef.

Aujourd'hui, encore, esclave du devoir, il s'efforçait de faire

revenir les ouvriers mineurs sur leur intention de déclarer la grève.

— Ecoutez-moi, mes amis, cria-t-il d'une voix forte. Et avant de prendre une résolution, profitez de mes conseils.

Il s'ensuivit un murmure, couvert, d'ailleurs, par de nombreuses voix d'ouvriers.

— Ecoutez-le !... Le vieux Terry ne nous veut que du bien !... Nous voulons savoir ce qu'il pense de la situation... Taisez-vous là-bas !... Est-ce que nous ne pourrons pas toujours pas en faire à notre idée ?

— Vous savez, mes amis, commença le surveillant, que je ne suis pas de ceux-là qui baisent humblement le licou du maître. Si on vous l'a dit, on en a menti !... Mais je suis bien forcé de lui donner raison lorsqu'il n'a pas tort.

De nouveaux murmures et quelques coups de sifflets s'élevèrent de la foule.

— Oui, oui, reprit William Terry. Il y en a parmi vous qui pensent qu'un patron ne peut jamais avoir raison... Mais je vous dis, moi, que vous avez mal choisi votre moment de planter là le travail pour obtenir une augmentation de salaire... Non que je veuille prétendre qu'au fait, et dans le fin fond de la chose, vous ayez tout à fait tort... Il est certain que votre salaire est trop faible pour la lourde corvée que vous accomplissez nuit et jour, étant donné surtout les dangers auxquels vous êtes exposés.

— Bravo, Terry ! Bravo ! Vous parlez comme un homme doit parler !

— Attendez, cria un gigantesque Irlandais, à la chevelure rousse, qui se tenait tout près du vieux surveillant. Il commence par vous enguirlander, mais bientôt il sortira de sa poche les menottes qu'il veut nous passer aux poignets.

Sans prendre garde à l'interruption, William Terry reprit tranquillement :

— C'est votre droit de réclamer une augmentation de salaire. Mais en le faisant au plus fort de l'hiver, vous vous montrez injustes et cruels. En effet, qui supportera les conséquences de votre grève ? Non point les riches propriétaires miniers, non point les millionnaires, auxquels vous avez demandé votre propre gagne-pain et qui, je le sais de bonne part, ne cèderont point devant vos exigences.

— Ah ! Ah ! Il connait donc les intentions des Barons-de-houille ! cria l'Irlandais roux. Il est d'accord avec nos exploiteurs pour nous tenir la dragée haute !

Terry ne daigna pas même honorer son interrupteur d'un regard de mépris.

D'une voix émue, il reprit :

— Non, les conséquences d'une grève houillière, par l'hiver rigoureux qui sévit, seront supportées uniquement par les pauvres gens. Voyons un peu ce qui arrivera. Les propriétaires de mines ferment leurs établissements, en riant sous cape. On n'extrait plus de nouveau charbon et les prix montent rapidement, jusqu'à en devenir inabordables. L'homme du peuple, le prolétaire, notre frère et notre ami, notre compagnon dans la lutte sociale, n'a plus de quoi alimenter son humble foyer. Il meurt de froid, lui et les siens, à moins que pour se procurer du combustible, il ne se retranche une part de sa nourriture, déjà insuffisante ! Et vous croyez que c'est honnête, fraternel et humain ?

— Chacun pour soi ! hurla le farouche enfant de la verte Erin. Et que les autres aillent se chauffer en enfer, si le cœur leur en dit !

— Bob le Roux a raison ! crièrent un assez grand nombre de voix. Charité bien ordonnée commence par soi-même.

— Un joli principe ! risposta Terry. Si les ouvriers en agissent ainsi les uns envers les autres, que peuvent-ils bien attendre de ceux qu'ils traitent de sangsues ? Mais vous mêmes, ne voyez-vous pas que vous allez au devant d'une effroyable détresse ? Je vous

dis, moi, que, sans travail, vous n'aurez bientôt plus de pain au logis, que vos enfants courront pieds-nus et en guenilles... Que la grève déclarée en ce moment serait une imprudence... une sottise... un crime...

Ces paroles furent couvertes par des clameurs sauvages. L'argumentation de Terry avait fait pencher la balance du côté inverse où il l'aurait voulu. Les mineurs étaient résolus à se mettre en grève et considéraient comme une insulte toute parole prédisant un résultat fatal à leur détermination.

— Assez causé ! crièrent quelques mineurs. Les paroles sont inutiles ! Nous voulons des actes !

Le surveillant avait pâli, mais il conserva tout son sang-froid.

— Bien ! dit-il. Je vois que vous voulez courir volontairement à votre perte. Maintenant, dites-moi, ce que je puis faire pour vous ?

— Allez trouver monsieur Mason, répondit un vieux mineur. Demandez à ce Baron-houillier si oui où non il veut faire droit à nos réclamations. Et dites-lui que nous ne lui accordons qu'une heure pour se décider.

— Dans d'autres mines, le travail à déjà cessé, cria Bob le Roux. Si nous n'obtenons pas gain de cause, nous ferons de même. Dites à Mason que nos enfants n'iront point nus-pieds et qu'il y aura à manger quand même, chez nous, bien que nous soyons en grève... Car nous savons, s'il nous en manque, où aller chercher du pain et des souliers!

Le vieux Terry jeta au colosse irlandais un long et sévère regard.

Une parole malsonnante lui vint aux lèvres, mais il conserva assez d'empire sur lui-même, pour la rengainer.

— Eh bien, dit-il à la foule houleuse, choisissez donc, entre vous, quelques délégués, pour m'accompagner auprès du propriétaire de la mine, et nous irons tout de suite lui parler.

— Degouves ira avec vous ! répondirent un grand nombre de voix.

— Et Erwin ! cria-t-on d'autre part.

— Bien, ce sont là deux hommes qui ont le cœur au bon endroit, dit le vieux mineur qui avait parlé d'abord. Quoique l'un soit Allemand et l'autre Français, depuis les quelques mois qu'ils sont devenus nos compagnons, ils nous ont prouvé que pouvons compter sur eux, dans le besoin comme dans le danger. Ils sont des notres et nous représenteront.

Bob le Roux était grimpé sur un arbre, croissant à quelque distance du wagon renversé.

— Ne les choisissez pas ! cria-t-il à la foule. Défiez-vous de Degouves et d'Erwin. Ce sont des étrangers qui vous trahiront !

— Tais ta gueule, ivrogne ! lui dit brutalement le vieux mineur. Qui parle ici d'étrangers ? Les travailleurs n'ont point de patrie, ils sont chez eux partout où leurs mains produisent la richesse publique !

Quelques instants suffirent pour choisir les délégués chargés d'accompagner Terry, chez le propriétaire de la Black-diamond-mine. Ou plutôt, ils furent désignés par acclamations.

Ce furent nos amis Degouves et Erwin et le vieux mineur qui les avait recommandés aux suffrages des compagnons.

La députation, aussitôt formée, se dirigea vers l'habitation de M. Mason, sous le porche de laquelle se tenait un domestique en grande livrée, mais à la face glabre et insignifiante.

Lorsque les délégués des mineurs furent parvenus sur le dernier degré du perron de marbre, le majestueux valet qui, les mains tranquillement fourrées dans ses poches, les avait vu venir de loin, s'avança vers eux d'un pas indolent.

— Eh ! donc, vous autres? Que voulez-vous et pourquoi êtes vous ici ?

— C'est ce qui ne te regarde pas, répondit Terry, d'un ton

rude. Des têtes d'ânes, comme la tienne, ne comprendraient pas, d'ailleurs, ce que nous voulons.

Le laquais, qui professait un certain respect pour les poings du vieux surveillant, rabattit quelque peu de sa morgue.

— Est-ce que vous voudriez parler à M. Mason? demanda-t-il, tâchant d'exprimer un air digne au pudding qui lui servait de visage.

— Précisément, John. Va annoncer à M. Mason qu'une députation d'ouvriers mineurs, sous conduite du surveillant William Terry, désire être introduite auprès de lui.

— Oh, oh! Voilà qui est impossible! déclara master John, attendu que M. Mason, vient seulement de se lever et va se mettre à table pour déjeuner.

— Dans ce cas, il aura la bonté de remettre son déjeuner à plus tard, répondit résolument Terry.

Le larbin eut un sourire de pitié.

— Si vous croyez ça, vous êtes de la bonne année, dit-il. M. Masson a ramené de New-York, ici, deux invités de distinction, M. Maxime Magnin et la célèbre cantatrice, Ninon de Clère. Or, vous comprendrez, je suppose, que vos blouses noires et vos bottes fangeuses ne peuvent être tolérées en pareille compagnie.

— Il n'y a rien d'impossible! déclara le surveillant, d'une voix ferme. Si tu ne veux pas nous annoncer, nous nous annoncerons nous-mêmes.

Et, écartant de la main le malheureux John, abasourdi, il se mit à gravir avec ses compagnons, les degrés de marbre blanc de l'escalier monumental.

— Nous le trouverons au premier étage, dans la salle à manger, dit William Terry, montrant le chemin aux ouvriers minenrs.

. . . .

Avant que nous ne suivions la députation, auprès de Monsieur Masson, le millardaire Baron-houillier, et n'assistions à l'entrevue

des grévistes, avec le propriétaire de la Black-diamond-mine, il ne sera point sans intérêt d'apprendre à nos lecteurs comment il se fait que nous retrouvons le pasteur protestant Degouves et le baron Erwin von der Halde, parmi les ouvriers mineurs de Wilkes-Barre.

On se rappellera les circonstances dans lesquelles Degouves, Erwin, Odette Lapayre et Antonina, après s'être évadés de l'Ile du Diable, au prix des plus grands dangers, étaient arrivés à New-York avec Lucie Dreyfus, où cette dernière avait pris congé d'eux pour regagner en toute hâte Paris.

On se souviendra aussi que nos amis avaient décidé de rester provisoirement en Amérique, les Etats-Unis, seuls, leur paraissant un refuge inviolable, contre les revendications du gouvernement français.

Comme Odette possédait encore l'argent, enlevé par elle à son père, lors de son départ de Cayenne — argent qui, d'ailleurs, ne représentait pas même sa fortune personnelle, détenue par l'avare fournisseur — on s'arrêta à l'acquisition, dans l'Ouest, d'une propriété agricole où les proscrits, si longtemps éprouvés par la malice du sort et la méchanceté des hommes, pussent reconstituer le foyer détruit.

Mais la fatalité en avait décidé autrement.

Odette avait cousu les billets de banque, destinés à cet achat, dans la doublure de sa robe, ne laissant à Erwin que l'argent nécessaire pour les dépenses courantes.

Afin de faire le moins de frais possibles, nos amis étaient descendus à New-York, dans un modeste hôtel d'émigrants, situé dans une rue dont presque tous les immeubles constituent des maisons de logement où, pour un prix modique, les nouveaux débarqués trouvent le vivre et le couvert et — chose qui n'est pas à dédaigner — les renseignements indispensables pour se retourner en pays yankee.

Beaucoup de ces logements sont simplement en bois ; comme celui choisi par Odette et ses compagnons.

Il s'y trouvaient depuis huit jours, lorsqu'une occasion favorable se présenta pour eux.

Une ferme se trouvait à vendre à Long-Island et ce aux conditions les plus avantageuses.

Déjà on pouvait considérer l'affaire comme conclue et, le lendemain, Erwin devait aller payer, chez un notaire de la Broadway, le prix de l'acquisition.

Pleins d'espoir en l'avenir, nos amis s'étaient retirés dans les chambres à coucher qu'ils occupaient, les dames et les messieurs logés respectueusement à un étage différent, lorsque pendant la nuit un formidable incendie éclata dans leur boarding-house.

Le feu s'était propagé avec une effroyante rapidité. Avant que la plupart des dormeurs se fussent réveillés, une fumée épaisse avait envahi leurs chambres, si bien qu'à peine ils avaient eu le temps de courir à la fenêtre, pour gagner la rue au moyen des échelles de sureté, en fer, ancrées le long du bâtiment.

Odette était restée sur son lit, à moitié asphyxiée et ni Degouves ni Erwin ne pouvaient courir à son secours, séparés qu'ils étaient, par une mer de flammes de l'étage, où logeaient les deux femmes.

Heureusement qu'Antonina, la jeune et robuste italienne, que si longtemps on avait pris à l'Ile du Diable pour un jeune homme, heureusement, disons-nous, qu'Antonina, conservant, toute sa présence d'esprit, avait porté sa compagne vers la fenêtre et de là, par ses cris, avait réussi à attirer l'attention des sauveteurs.

Aussitôt, quelques hardis sapeurs-pompiers, s'étaient élancés sur une échelle de sauvetage et avaient descendu dans la rue les deux femmes, à moitié nues.

Transporté de joie, Erwin serra sur sa poitrine sa jeune

épouse que Degouves s'empressa d'envelopper d'un manteau, sauvé du désastre.

Un moment plus tard, le bâtiment s'écroulait tout entier, formant un vaste bûcher dont les flammes s'élevaient jusqu'aux nues.

Nos amis avaient sauvé leur vie, mais, hélas ! rien de plus !

L'argent sur lequel était bâti leur espoir, au moyen duquel ils devaient payer la ferme, base de leur future prospérité, cet argent s'en était allé en fumée.

Bien inutilement, le lendemain, Erwin et Degouves fouillèrent les décombres de l'hôtel incendié pour s'assurer si, par miracle, le jupon, contenant les précieux billets de banque, n'avait point échappé au sinistre...

Ils ne trouvèrent rien !

Leur position était redevenue désespérée. Que faire, en pays étranger, sans relations, sans argent, presque sans habits ?

Degouves, opposant aux persécutions du sort un front serein et une âme égale, adressa à ses compagnons d'infortune des paroles de réconfort.

— Qu'est notre situation actuelle, demanda-t-il, comparée à celle où nous nous sommes trouvés, lorsque, bravant les dangers les plus effrayants, nous nous sommes évadés de l'Ile du Diable ? C'est ici le pays du travail. Sachons travailler.

Le hasard les servit assez bien. Justement les sociétés houillères de Pensylvanie demandaient force ouvriers mineurs, par la voie des journaux.

Prévoyant de futures grèves, les administrateurs cherchaient à opposer un élément nouveau à leurs anciens cadres ouvriers, de plus en plus exigeants et impérieux.

C'est ainsi que nos amis étaient venus se fixer à Wilkes-Barre, où ils demeuraient tranquillement ensemble dans un petit, mais gentil cottage, situé à peu de distance du puits d'extraction.

Les deux hommes, trempés par bien d'autres épreuves, se

livraient sans dégoût à leur rude besogne, pendant que leurs compagnes s'employaient aux soins du ménage.

La modeste demeure réjouissait l'œil par le soin avec lequel l'entretenaient Odette et Antonina.

En surprenant, par les vitres claires comme du cristal et où pendaient des rideaux d'un blanc de neige, quelque échappée de ce doux et calme intérieur, chacun se fut dit : « Ici habitent des gens paisibles et des gens heureux. »

Au début, Degouves et Erwin avaient eu quelque peu à souffrir de la méfiance et de la secrète hostilité de leurs compagnons à leur égard.

— Ces nouveaux venus, se disaient les anciens ouvriers, d'un air mécontent, ne sont ici que pour nous remplacer plus tard et nous enlever notre gagne-pain. Ce sont les chiens couchants des Barons-houilliers, satisfaits du salaire insuffisant contre lequel nous nous élevons.

A certain jour, leur haine irraisonnée avait failli coûter la vie à nos amis.

Une main ennemie avait déposé sur le wagonnet servant à charger le charbon détaché par eux, une de ces cartouches de dynamite que les mineurs se procurent trop facilement.

L'explosion s'était produite heureusement au moment où ils se trouvaient l'un et l'autre hors de portée. Elle avait été terrible et certes de nature à les pulvériser sur place.

Peu à peu, cependant, l'opinion leur était devenue favorable et la haine avait fait place à la sympathie et à l'estime.

Voici surtout ce qui détermina cet heureux revirement.

A la suite d'un violent orage, la conduite d'eau avait crevé, inondant le fond de la mine et coupant la retraite à sept ouvriers, restés exposés au plus grand danger.

Erwin et Degouves s'étaient présentés les premier, à l'appe fait aux mineurs pour redescendre dans le puits inondé, au péril

de leur propre existence et tâcher de sauver les malheureux qui, peut-être, respiraient encore ?

Revendiquant pour eux seuls, les périls de cette tentative désespérée, ils s'étaient prodigués avec tant d'audace, d'intelligence et de dévouement qu'ils avaient ramené à la surface, jusqu'au dernier, les sept ouvriers destinés, sans eux, à périr d'une mort affreuse.

Cet acte d'héroïsme, accompli avec simplicité, produisit l'effet dont il était digne.

Rien ne gagne davantage le cœur de l'ouvrier comme le courage personnel et le mépris de la mort.

A partir de ce moment, on secoua volontiers la main des deux « nouveaux » traités en bons et vieux camarades.

Le surveillant en chef, William Terry, portait, lui aussi, un vif intérêt à nos amis.

Le soir du jour ou Erwin et Degouves avaient retiré les sept ouvriers de la mine, il se produisit un évênement de nature à stupéfier le personnel tout entier de l'établissement.

Le vieux surveillant alla en personne sonner à la porte des deux courageux sauveteurs. Or, depuis bien des années — et, se disait-on, tout bas, depuis le malheur qui lui était arrivé, William Terry n'avait plus franchi le seuil d'un de ses anciens amis, ni recherché leur société dans l'un ou l'autre café, autrefoi fréquentés par lui.

Cela, non point par orgueil ou par un sentiment exagéré de dignité personnelle — car Terry était resté doux et bienveillants pour tout le monde — mais par cette soudaine réserve que l'on remarquait chez lui et qui l'avait empêché de plus frayer avec personne de l'endroit.

Non seulement William Terry avait rendu visite à nos amis, mais à partir de ce moment, il était retourné tous les soirs à leur maison hospitalière.

On eut pu l'y voir, une courte pipe aux lèvres, se balancer

pendant plusieurs heures sur le « rocking-chair » installé pour lui, au coin de l'âtre, en guise de siège d'honneur.

Ecoutant attentivement ce qui se disait autour de lui, rarement il prenait part à la conversation ou, s'il le faisait, c'était par quelque mot incisif et profond, par une observation judicieuse qui attestaient chez lui une grande connaissance du monde et des hommes.

C'était surtout Antonina qu'il semblait avoir pris en amitié.

Souvent, lorsqu'il ne se croyait point observé, il la regardait à la dérobée d'un œil attendri, murmurant tout bas quelques paroles que personne ne pouvait surprendre :

— « Elle » serait à présent aussi âgée et aussi pure et aussi bonne que jolie !... Bien loin, bien loin, tout cela !... Elle est morte, morte dans une maison de correction... Et si elle vivait encore, elle n'existerait plus pour moi !

Alors, il fermait les yeux, se renversait dans sa chaise à bascule et un pli profond qui se creusait près de sa bouche amèrement crispée, lui donnait l'air d'un homme ayant pris en dégoût la terre et l'humanité.

XCIII

Capital et Travail

M. Henri Mason déjeunait en compagnie de ses précieux et élégants invités de New-York.

Sur la table, somptueusement servie, se trouvait à profusion

tout ce qui constitue le repas du matin chez un américain de haute marque.

Le Baron-houillier était assis entre la séduisante Ninon de Clère, revêtue d'un exquise toilette de matin et Maxime Magnin. qui n'avait rien perdu de ses grands airs.

Ce misérable escroc, qui n'avait pas même reculé devant une tentative de meurtre, commise sur son propre frère, semblait plus sémillant et mieux en point qu'en ses plus beaux jours, d'autrefois.

Si les magnifiques brillants, scintillant à sa cravate, à sa chemise et à ses doigts, eussent pu été considérés comme thermomêtres de sa température financière, certes, Maxime Magnin devaient se trouver dans une position enviable.

Ces diamants, heureusement ne pouvaient témoigner contre leur propriétaire actuel, sans cela ils nous eussent appris la facon dont ils avaient été « subtilisés » à un riche joaillier de New-York, assez confiant, quoique Yankee, pour livrer sa marchandise, sans argent, au dit Maxime Magnin, se présentant sous l'enseigne et les allures d'un marquis français, dont les aïeux figuraient à la première croisade.

Pauvre joaillier ! Peut-être s'en arrachait-il encore ses derniers cheveux,

De même, les ravissantes toilettes de Ninon de Clère auraient pu nous conter des histoires tous aussi édifiantes.

Mais ce serait entrainer trop loin nos lecteurs que de leur décrire les brillantes manœuvres au moyen desquelles la séduisante cantatrice avait circonvenu le directeur de la plus importante maison de modes de New-York et l'avait amené, en lui promettant beaucoup et ne tenant rien, à lui laisser faire main basse sur les plus couteuses merveilles de son établissement.

Sous le coup de la nécessité, qui developpe toutes les aptitudes, Maxime Magnin et Ninon de Clère étaient devenus un couple modèle d'aventuriers internationaux.

Pompadour les ayant indélécatement dépouillés des quatre cents mille francs, payés pour les documents soustraits au comte Esterhazy, qui les avait volés lui, à Dreyfus et au gouvernement français, ils trouvaient juste et légitime de faire payer leur déconvenue au reste de l'humanité, bernée, trompée et pillée sans scrupules ni remords.

Disons qu'ils ne l'avaient point toujours « mené large » depuis que la mère Cazotte et sa digne fille les avaient expédiés de Paris à Cologne, en qualité de figures de cire.

Cependant, le voyage dans leur boite matelassée ne leur avait point semblé aussi pénible qu'ils se l'étaient figuré d'abord, le hasard ayant voulu qu'on n'empilât point d'autres et gros colis sur le leur, ce qui aurait pu gêner fort leur respiration, sinon la leur couper radicalement :

Le matin suivant leur départ de Paris, ils étaient arrivés sains et saufs à Cologne ou le signor Bandrini, directeur du Musée de figures de cire, était venu les retirer à la gare, avec sa propre voiture.

Comme le leur avait promis Pompadour, les officiers de douane, lestés de quelques vingt marc, avait laissé passer de confiance le précieux colis.

Délivrés, à motié gelés et fort ankylosés de leur prison, les figures de cire vivantes avaient été plongés dans un bain chaud, sans crainte de les voir fondre, et un bon repas suivi de quelques heures de sommeil avaient fait disparaître chez Maxime et chez Ninon, les dernières traces de leur extrordinaire voyage.

Cependant, bientôt la pauvre Ninon avait fait coup sur coup deux lamentables découvertes.

D'abord, elle s'aperçut que les quatre cent mille francs, prix des documents volés, avaient pris la clef des champs.

Ensuite, lorsque le signor Bandrini, l'ayant galamment priée, en seul paiement de ses excellents offices, de bien vouloir lui

chanter quelque chose, elle se mit en devoir de le satisfaire, elle demeura comme frappée de la foudre, en constatant qu'elle n'avait plus de voix! Le souple gosier, dont le ramage lui avait rapporté tant d'argent, ne rendait plus maintenant que des sons rauques et félés.

Le saisissement causé par la soudaine attaque de Pompadour, le chloroforme, dont elle avait inhalé les caustiques vapeurs, le manque d'air respirable et la congestion, engendrée par le manque de mouvement, au cours du voyage de Paris à Cologne, tout cela réuni avait à jamais faussé et brisé les cordes de son merveilleux instrument.

Cette double découverte écrasa Ninon, car maintenaut il lui serait impossible de réédifier, comme cantatrice une fortune qu'il lui aurait été autrement si facile de réaliser sur la terre d'exil, à défaut des ressources, scandaleusement rafflées à l'intéressant faux ménage, par la maîtresse du beau ténébreux.

Mais ni larmes, ni plaintes ne lui avait servi de rien. Il lui fallait, aussi bien que Maxime, se tirer d'affaire comme elle le pourrait et surtout, se « tirer des pieds » le plus vite possible, pour ne point se voir bel et bien extradés par l'autorité allemande et rendus à la justice de leur pays.

Ce fut encore Bandrini qui dut leur prêter de quoi passer en Amérique. Fut-il dédommagé de ses débours par une secrète et douce récompense de la part de la belle Ninon ? Nous ne le croyons point.

Cette bizarre et peu scrupuleuse créature s'était piquée de fidélité, à l'égard de son premier et unique amant.

Ce qui est plus probable, c'est que le signor Bandrini, peu confiant en des hôtes, à lui si singulièrement expédiés, ne demandait pas que de s'en débarrasser promptement.

Lorsque le noble couple débarqua à New-York, il avait encore à peine assez d'argent pour passer la nuit dans un hôtel de troisième ordre.

Mais, pendant la traversée, Maxime avait fait « son plan. »

Il s'était souvenu posséder à New-York un vieil oncle, parti sans sou du Hâvre et devenu fort riche en trafiquant.

Cet oncle ne s'était jamais beaucoup préoccupé de sa famille de France, dont il s'était jugé abandonné et oublié.

Maxime se chargea de lui démontrer le contraire.

Dès le lendemain, il avait découvert son oncle d'Amérique dont, malgré l'hypocondrie de ce dernier, il sut si bien se faire venir que le soir même il s'installait chez lui pour « ne plus le quitter de son vivant. »

Car Maxime avait toutes les qualités du charmeur, non seulement vis à vis des femmes, mais encore vis à vis des hommes les plus perspicaces et les plus défiants.

Quelques jours plus tard, Ninon de Clère, elle aussi, faisait son entrée dans le logis du vieux goutteux.

L'oncle ayant manifesté le désir de se procurer une gouvernante qui put tenir tout en ordre au logis, maintenant qu'il était hors d'état d'y tenir l'œil personnellement, comme il l'avait fait jusqu'à ce jour, Maxime, tout naturellement, lui présenta sa maîtresse, vêtue, pour la circonstance, en servante bourgeoise.

Par la conversation surprise par nous, au « loodging-house » de la Bowery, entre Maxime Magnin et Armand Bonnet, nous avons vu comment l'infâme escroc, l'exécrable fratricide, avait essayé de faire du fiancé de Marion son complice, dans le projet d'empoisonnement formé par lui et sa maîtresse.

Mais l'oncle à succession s'était montré plus fin qu'eux, mis soudain en défiance par quelques regards imprudents et moqueurs échangés entre son dévoué neveu et sa perle de gouvernante.

Sans en rien dire à personne, il avait écrit à Paris, pour obtenir des renseignements sur le passé et le caractère du cher neveu, si inopinément pénétré pour lui d'une si vive tendresse.



Deux personnes retiraient Ravaillac de la fosse...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles

Les renseignements ne pouvaient qu'être exécrables. Ils firent sursauter le bon oncle et, en dépit de sa goutte, l'engagèrent à faire une petite promenade du côté du plus voisin bureau de police.

Et justement, comme Maxime rentrait du « loodging-house » — où il avait passé la nuit, à côté de l'honnête Armand Bonnet, dont il s'était en vain efforcé de faire un empoisonneur — il se heurta à une couple d'agents qui le mirent inhumainement à la porte, en compagnie de l'infortuné Ninon.

Alors, des temps difficiles et tristes se levèrent pour eux. Il leur fallut se soutenir à l'aide d'escroqueries et d'intrigues plus dangereuses les une que les autres.

Totalement à bout de ressources et ne sâchant plus de quel bois faire flèche, Maxime et Ninon allèrent se loger dans un des hôtels les plus huppés de New-York. S'ils négligèrent d'y régler leur compte, sous prétexte d'un retard imprévu dans l'envoi de fonds attendus d'Europe, ils y entrèrent en relations avec toute l'aristocratie-financière de l'Empire-City, particulièrement engoué de la vieille noblesse du Continent.

Si Ninon de Clère avait perdu sa voix elle avait conservé tous ses autres moyens de séduction. Aussi la jolie, la séduisante, l'élégante française représentait-elle, un sérieux appeau pour la chasse aux niais.

Le Baron-houillier, Henry Mason, chaque fois qu'il se rendait à New-York, ne manquait pas de descendre au fastueux hôtel choisi par Maxime et Ninon comme base d'opération. Et c'est à l'une de ses visites qu'il avait fait la connaissance du jeune et charmant couple.

Mason était resté veuf avec une charmante fille, agée de seize ans, ce qui ne l'empêchait pas de courir le guilledou.

Son aspect extérieur n'était point fait précisément pour lui valoir des conquêtes. Long et maigre, comme un fut de réverbère il était plus chauve, si possible, qu'une bille de billard et

sa barbe rugueuse semblait détachée de l'échine de quelque sangliers des prairies.

Mais là où ne pouvaient agir la beauté et les charmes personnelles, fonctionnaient avantageusement les millions.

Or, Ninon de Clère avait un grand faible, à l'endroit des millions et elle s'était bien promis de retenir solidement attaché à son hameçon, ce poisson superlativement doré.

Du consentement de Maxime, elle mit tout en œuvre pour rendre Henry Mason amoureux fou d'elle et elle n'eut pas de peine à y réussir.

Le vieux galantin de Yankée, d'ordinaire si soupçonneux, envers qui pouvait guigner son coffre-fort, s'attacha de plus en plus au couple d'escrocs et finit par leur offrir, pour tout l'hiver, l'hospitalité dans sa maison princière de Wilkes Barre.

Maxime et Ninon acceptèrent volontiers l'invitation. Le sol de New-York était devenu quelque peu brûlant sous leurs mince semelles et leurs nombreux fournisseurs, habilement, mais un peu longuement leurrés, commençaient à se montrer exigeants.

Un beau matin, ils disparurent, s'escamotant eux-mêmes comme de simples muscades de l'immense ville qui se mire dans l'Udson et, à la grande joie de Henry Mason, débarquèrent chez lui, quelques jours avant la Noël.

Le jour, auquel nous les retrouvons attablés avec leur riche dupe, était déjà le second qu'ils passaient chez lui.

— Pourrais-je vous demander, belle dame, disait gracieusement Mason à l'ex-cantatrice, comment vous avez passé cette première nuit sous mon humble toit ? J'espère que vous n'y avez fait que de doux rêves.

— Je trouve tout ici, d'un luxe et d'un goût parfait, répondit la séduisante Ninon, remuant machinalement son chocolat au moyen d'une cuiller de vermeil. Pourquoi faut-il qu'il manque en ce somptueux logis la chose principale ?

— Comment ? s'éc Mason surpris et déjà presque vexé.

— Oui, la maîtresse du lieu, la souveraine autour de laquelle tout gravite et obéit...

— Comme vous le savez, hélas ! répondit avec un soupir, le Yankee millionnaire, depuis longtemps je suis veuf.

— Mais pourquoi ne vous remariez-vous pas ? Un homme comme vous ne serait point en peine d'un cœur de femme à enchaîner à jamais !

— Mais bien du seul que je voudrais occuper ! murmura doucement le Baron-houillier.

— Comment cela ? demanda Ninon de Clère, sur le même ton de confidence, à voix basse. En êtes-vous bien sûr et auriez vous déjà fait quelque tentative inutile pour captiver ce cœur là ?

— Hélas ! j'en serais bien empêché !

— Pourquoi donc ?

— Parce que ce cœur ressemble à une place forte, entourée de sept murailles d'airain !

— Les vrais conquerrants savent tirer sur ces murailles là, jusqu'à ce qu'elles tombent.

— Cela est-il vrai aussi des murailles élevées par l'hymen autour d'une jolie femme ? demanda le satyre en se penchant à l'oreille de Ninon.

— Il n'est pas de citadelle imprenable, répondit de même la jeune femme, en lui décochant une succulente œillade. Quand l'ennemi résiste il faut le presser jusqu'à ce qu'il se rende à merci.

— Mais lorsqu'il est impossible de l'affamer ?

— Alors, on fait en sorte d'acheter la clef de la place à celui qui la commande. Ignorez-vous, M. Masson, que, en fait de guerre, l'argent est plus puissant que le canon ?

— En effet ! Je vous remercie pour ce bon conseil, belle dame. Je crois l'avoir compris comme il m'a été donné.

Dès le début de ce galant entretien, Maxime s'était levé pour aller regarder avec un feint intérêt par la fenêtre.

Henri Masson se renversa pensivement dans son fauteuil et, pendant quelques instants, suivit d'un œil rêveur la fumée bleue que son cigare de la Havane déroulait en l'air en fines spirales.

C'était toujours ainsi, qu'il faisait lorsqu'il avait la tête préoccupée d'un calcul.

En ce moment, le cupide traitant se demandait combien lui coûterait la satisfaction d'un caprice avec cette agaçante et pétillante française.

Ne venait-elle point de lui indiquer en termes imagés, mais singulièrement clairs, la voie à suivre pour s'assurer ses faveurs?

Soit, il l'achèterait à son mari.

Henri Masson avait toujours été de première force sur l'offre et la demande.

Acheter ou vendre étaient ses deux spécialités favorites; acheter le meilleur marché et vendre le plus cher possible.

Cette fois, encore, il chercherait à faire ce qu'il appelait « un coup. »

Pendant qu'il réfléchissait, Maxime était revenu de la fenêtre à la table.

— D'où vient donc, cher monsieur Masson, demanda-t-il, que nous n'ayons point encore eu l'occasion, jusqu'ici, de faire connaissance avec mademoiselle votre fille? Pardonnez-moi cette observation, mais en sa qualité de maîtresse de maison, remplaçant sa mère décédée, n'aurait-ce point été un peu de son devoir de nous souhaiter la bienvenue?

Une ride profonde se creusa dans le front chenu du Baron houillier.

— Vous avez parfaitement raison, mon cher ami, répondit-il d'un air mécontent. Mais Edith est une singulière enfant qui ne peut ni ne veut se plier aux usages de la société. Croiriez-vous que, depuis plusieurs jours, déjà, je n'ai point eu l'occasion de voir ma fille.

Juste en ce moment la portière de soie, par laquelle la salle

à manger communiquait avec une enfilade d'autres pièces, s'écarta pour laisser passer une jeune et adorable fille.

Elle portait un habit d'écuyère d'étoffe noire et était chaussée de bottes molles et fines, remontant presque jusqu'aux genoux et armées d'éperons d'argent.

Sur sa belle chevelure brune était posé un feutre blanc, auquel était attaché un léger voile.

Sa main droite, gantée de peau de dain, tenait une cravache à pommeau d'or et la gauche relevait gracieusement la queue de la riche amazone.

La beauté séduisante de cette jeune fille était encore rehaussée par une certaine émotion qui lui colorait les joues et faisait étinceler ses grands yeux bruns.

C'était Edith, la fille unique du riche Henry Mason.

Après s'être assez légèrement inclinée devant Maxime et Ninon, elle se tourna vers son père et lui dit d'une voix animée :

— Ignorez-vous ce qui a lieu, papa ? Vos ouvriers ne sont point descendus aujourd'hui dans la mine. Tout à l'heure, en traversant le parc, je les ai vu rassemblés près des gros tilleuls. Ils criaient et gesticulaient. Je crois, papa, qu'ils ne sont pas satisfaits de leur position et se sont mis en tête de l'améliorer ?

— C'est ce que veut toujours cette rascaille, répondit Mason, déjà rouge de colère et qui, d'ailleurs, avait remarqué avec mécontentement la façon sommaire dont Edith saluait ses précieux invités de New-York. Dès que les gredins croient s'apercevoir qu'on a besoin d'eux, ils arrivent avec de nouvelles exigences. Mais ils trouveront en moi leur maître ! Quoiqu'ils fassent, ils n'obtiendront pas un sou de plus ! Pas un rouge liard !

— Pardonnez-moi d'oser vous contredire, papa, dit Edith, rapprochant ses sourcils, à l'arc élégamment tracé, mais vos ouvriers ne sont point de la rascaille et, pour ce qui concerne leur position, certes il reste beaucoup à faire pour la changer et l'améliorer. Si vous visitiez quelquefois les ménages pauvres,

mon père, vous sauriez de combien peu ils doivent se contenter, surtout lorque la famille est nombreuse. Mais moi, j'ai pu me convaincre personnellement de leur misère. J'ai vu comment les femmes, malgré leur zèle et leur économie ne peuvent écarter le besoin de leur misérable demeure. J'ai vu les enfants courant pieds-nus, en hiver, et pâles et maîgres, par manque de nourriture. Alors, en revenant ici et en me trouvant entourée de toutes les recherches du luxe et du confort, je me sentais rougir de honte, en me demandant : « Pourquoi le monde est-il organisé de telle façon que quelques uns, seulement ont tout à l'excès et tant d'autres trop peu ? Pourquoi n'est-il donné qu'à quelques uns de satisfaire toutes leurs fantaisies, — et quelles fantaisies, souvent — tandis que des milliers d'autres ne peuvent jouir des biens et des beautés de la nature et ne peuvent écarter le soucis des rares années qu'ils ont à passer sur la terre ! Ah ! papa, vous possédez des millions et vos ouvriers ne réclament de vous qu'un salaire plus rénumérateur de leur dur travail. Je douterais de la bonté de votre cœur si vous ne faisiez pointdroit à leurs légitimes réclamations.

Les veines du front du riche manufacturier étaient gonflées, maintenant, à se rompre. Pourpre de rage, il s'était dressé en pied et, refrénant un blasphème, mais envoyant son cigare, tout allumé, rouler sur le tapis, il s'écria :

— Sotte enfant ! Que t'importe le sort de mes ouvriers ? Pourquoi te mêles-tu de choses auxquelles tu ne comprends rien ? Que sais-tu du monde et de la vie ? Mais je sais où tu puises toutes ces fadaise. C'est dans les livres que tu fais venir secrètement de New-York. Mademoiselle sympathise avec les apôtres modernes et veut reformer la société ! Dans tous les cas, je te prierais de ne point commencer par les ouvriers de la Black-diamond-mine. Avant de songer à eux, commence à t'acquitter de tes devoîrs de maîtresse de maison. Jusqu'à présent, tu n'as point seulement souhaité la bienvenue à mes hôtes.

Edith pâlit.

— Père, dit-elle, d'un ton à la fois doux et ferme, je vous supplie de ne point me contraindre à dire tout entière ma facon de penser. Ce faisant, je pourrais vous mécontenter et porter atteinte à la réputation d'hospitalité de votre maison. Qu'importe que ce soit moi où vous qui souhaite la bienvenue aux hôtes de votre seul choix ? Est ce vous où moi, mon père, qui tient ici la clef de la caisse ?

Ces paroles cinglèrent Ninon et son amant comme un coup de fouet en plein visage.

La jeune fille les avaient donc devinés? Elle était donc pour eux non la seconde dupe qu'ils espéraient, mais une ennemie redoutable, dont ils avaient à se garder?

Quant à Henri Mason, il était devenu plus blanc que sa serviette et il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Je n'ai point compris, je ne veux point comprendre vos étranges paroles, dit-il avec rudesse. Mais quoi que vous pensiez, j'ai droit d'exiger de vous l'obéissance imposée à toute fille vis à vis de son père. Présentez la main à cette dame, et souhaitez-lui la bienvenue chez nous.

Edith resta immobile à sa place.

— N'entendez-vous point ce que j'exige de vous? cria Mason, furieux.

La jeune fille releva fièrement la tête.

— J'ai bien entendu, répondit-elle, mais il m'est impossible de vous obéir.

— Et pourquoi cela ?

— Parceque je ne donne la main qu'aux personnes que je puisse estimer et que cette dame...

Le Baron-houiller poussa un affreux juron.

Par un mouvement rapide, il s'empara de la cravache qu'Edith tenait à la main et, les yeux enflammés, la bouche écumante, il l'agita au dessus de la tête de l'enfant rebelle.

— Ta main ! cria-t-il, hâletant de colère. Donne, à l'instant

même, la main à mes hôtes, ou, par le Dieu vivant, je vais m'oublier, je te...

— Mon père !

Edith s'était jetée au devant de Mason, véritablement hors de lui.

Elle, aussi, était devenue, blême, et ses yeux lançaient des éclairs.

— Jetez cette cravache ! dit-elle. Ne vous avisez point de m'en frapper. Je suis une fille de la libre Amérique et personne, fut ce celui auquel je dois la vie, n'a le droit de m'outrager, par un châtiment déshonorant.

— Le droit ! Impudente. C'est ce que nous allons voir.

Si Maxime Magnin ne lui eut retenu le bras à temps, le millionnaire aurait cinglé Edith d'un brutal coup de cravache.

Pâle et également menaçants, le père et la fille se tenaient l'un devant l'autre.

En ce moment, un bruit de pas, hâtés et lourds, se fit entendre dans le corridor.

— Par ici, mes amis, cria une voix forte. C'est ici que nous le trouverons.

— Qu'est ceci ? Que veut dire ? cria Mason, plus furieux que jamais.

Quatre hommes vigoureux pénétrèrent dans la salle à manger.

C'étaient, le surveillant en chef, William Terry, nos amis De-ouves et Erwin et le vieux mineur, nommé Pittmann, mais qu'on désignait plus familliètement par le diminutif de Pitt.

Les quatre hommes saluèrent poliment d'un « good morning » accompagné d'une inclinaison, à laquelle le propriétaire minier ne répondit pas.

Tenant toujours à la main la cravache arrachée à sa fille, il marcha vers les ouvriers mineurs.

— Que venez-vous faire ici ? leur demanda-t-il, d'une voix

brutale. Comment avez-vous l'audace de pénétrer ainsi dans ma maison ?

— Nous sommes ici, répondit le vieux surveillant, parce que ous savions y trouver le patron, auquel nous désirons dire un mot.

— Vous n'avez rien à démêler avec moi, rien ! Si vous avez quelque chose à dire, qui intéresse le travail, adressez-vous à l'administrateur de la mine.

— Avec votre permission, monsieur Mason, reprit le vieux Terry, lorsque nous avons à nous entendre avec le maître, nous ne nous adressons pas au valet...

Nous venons ici, délégué par tous les ouvriers de la mine. Ils ne sont point descendus aujourd'hui, parce qu'ils réclament une augmentation de salaire, en même temps qu'une diminution des heures de travail.

— Qu'ils s'en aillent au diable ! cria le Baron-houillier. Je ne donnerai point un cent de plus et fermerai la mine, comme ont fait Edward et Smith. Vous n'êtes tous que des socialistes, des anarchistes, des voleurs ! Ah ! vous redressez le front ! Vous apprendrez ce que c'est que la faim. Vous en deviendrez bleus, car je vous apprendrai comment on agit avec des gens de votre espèce !...

Une augmentation de salaire ? Surveillant Terry, je vous charge d'aller dire à ceux qui vous envoient qu'à partir de ce jour, je diminue tous les salaires de dix... non de quinze pour cent. Quand à ceux à qui ça ne plairait pas, qu'ils aillent siffler ailleurs.

A ce discours, les députés, muets de surprise et aussi d'indignation, ne purent d'abord répondre un mot.

Ils se regardèrent en silence, comme pour se demander ce qu'il fallait faire et s'ils avaient bien entendu.

Ce fut Degouves qui se remit le premier.

Il fit un pas en avant, et s'adressant au propriétaire houillier,

— Monsieur Mason, dit-il d'une voix grave, il nous est impossible de rapporter à nos camarades ce que vous venez de nous dire.

— Et pourquoi non ? demanda le millionnaire.

— Parce qu'ils ne nous croiraient pas. Parce qu'ils tiendraient pour impossible que l'homme, pour la fortune duquel ils se dévouent, à l'épuisement de leur corps et à l'affaiblissement de leur esprit, traite aussi dérisoirement une qnestion aussi sérieuse. Car seulement par pure plaisanterie vous pourriez songer à réduire encore le salaire insuffisant de vos ouvriers. Mais ces plaisanteries là, monsieur ne sont point de mise là où il s'agit de misères et de besoins trop réels. Dieu les entend et en châtie tôt ou tard les auteurs.

Mason regarda un instant d'un air stupéfait celui qui osait lui faire la leçon « chez lui ». Puis il éclata en un rire bruyant et railleur.

— Parbleu, ce gaillard là parle comme un ministre ! Une plaisanterie, dis-tu ? Je n'ai pas voulu plaisanter. Je le répète, au lieu d'augmenter les salaires, je les diminue de quinze pour cent ! Vous vouliez m'attrapper, mais c'est moi qui vous tiens.

— Cet homme, dit une voix triste et fière, a parlé comme devraient le faire tous ceux qui respectent les autres en se respectant eux même. A lui, je tends la main avec empressement, car ce qu'il vient de dire n'est que l'écho de mes propres pensées.

C'était Edith qui parlait ainsi, en allant vers Degouves et en lui tendant sa main fine et blanche.

Henri Mason se précipita comme un tigre sur sa fille.

— Ah ! tu fais cause commune avec mes ennemis ! cria-t-il, dans un indescriptible état d'exaspération.

La saisissant par le bras, il la repoussa brutalement en arrière.

— Ah ! reprit-elle, écumant de rage, tu te mets avec ceux qui me bravent le veulent m'exploiter ! Tiens, voilà ce que tu mérites !

La cravache siffla et s'abattit sur le pâle et noble visage de la jeune fille, où elle traça une ligne senglante.

— Père, père, qu'as-tu fait ! dit la voix gémissante de la pauvre Edith.

Pleine de honte sous l'inqualifiable outrage, elle se couvrit le visage de ses mains.

Sans avoir conscience de son indignité, ou la commettant de parti-pris, le misérable allait porter à sa fille un second coup, lorsque quelque chose d'inattendu se produisit, frappant de stupeur tous les spectateurs de cette terrible scène.

XC

Le Surveillant Terry

D'un bond, le vieux surveillant de la Black-diamond-mine, avait sauté sur son patron.

D'une main il le saisit à la poitrine et de l'autre lui tordit si vivement le poignet, que Mason laissa échapper la cravache, en jetant un cri de douleur...

— Ne vous risquez pas à frapper une seconde fois votre fille ! cria le vieillard d'une voix terrible. Gardez-vous de la maltraiter encore jamais devant moi ! Sinon de cette main là je vous tord le cou, aussi vrai que j'existe ! J'ai porté cette enfant, toute petite, sur les bras. Je l'ai vu grandir et se

développer... Je sais qu'elle est noble d'esprit et a le cœur placé au bon endroit.

Elle est bien trop bonne pour vous et vous indigne d'elle... Vous ne méritez pas qu'un homme comme moi aît pris si longtemps vos intérêts à cœur et y ait sacrifié les siens... Mais, jusqu'à ce jour, encore, je croyais travailler pour un homme respectable, bien qu'aimant l'argent au dessus de tout et non un exploiteur sans entrailles du peuple d'ouvriers dépendant de sa prospérité ! Aujourdhui, j'ai vu qui tu étais, en réalité, Henry Mason, car tu as imprudemment laissé tomber ton masque. Aussi, écoute bien ce que j'ai à te dire. Le surveillant en chef, William Terry se déclare ton ennemi, à partir de ce jour. La grève, que j'ai tenté de prévenir et d'empêcher, en y employant toutes mes forces, toute mon énergie, qu'il n'y a pas une demi-heure je conjurais mes camarades de ne pas faire, cette juste grève éclatera.

La guerre est déclarée entre les travailleurs et le patron, et je t'en préviens, Henry Mason, ce sera une lutte du travail contre le capital comme jamais les régions houillères de Pensylvanie n'en auront vu de pareille. Ou bien mes camarades et moi, leurs femmes et leurs enfants mourront de faim, ou bien tu feras droit, un, à un à tous nos justes griefs...

J'aime la Black-diamond-mine... J'aime la sombre besogne qui nous enchaine au fond d'un abîme pour y chercher le diamant noir où sommeille le feu, âme de l'industrie ! Je tiens à cette part souterraine du monde, car j'y ai passé cinquante cinq ans de mon existence et y ai trouve mon foyer, à moi ! Mais la Black-diamond-mine sera consumée par l'incendie, ses galeries seront détruites ou inondées avant que nous n'abandonnions un pouce de notre bon droit.

Lorsque le vieillard eut prononcé ces paroles avec une indignation croissante et un noble courroux, il repoussa loin de lui le

millionnaire, pâle, muet, tremblant, oppressé de frayeur et d'impuissante rage.

Mason alla tomber dans un fauteuil. Maxime et Ninon coururent à lui.

— Vous ne pouvez laisser impuni un pareil outrage! s'écria l'escroc. Ce vil artisan vous a manqué, insulté, maltraité. Il a osé porter la main sur vous!... Il vous a menacé de mettre le feu à la mine... Je vous servirai de témoin, si vous voulez attraire ce misérable devant la justice, pour le faire jeter en prison!

— J'en attesterai comme lui! cria Ninon, après Maxime. Ah! Dieu! Quelle scène abominable! Ce mendiant oser s'attaquer au maître qui les nourrit! Oser lui parler ainsi et le prendre à la gorge!

A son tour, Erwin sentit la colère s'emparer de lui.

Il sauta en avant et menaçant les deux aventuriers de son poing crispé :

— Des misérables, avez vous dit? Des mendiants! Etres inutiles et malfaisants, il vous convient bien de parler de maîtres qui nous nourrissent! Que faites-vous, dites-moi, pour gagner votre pain? Rien, absolument rien! Votre métier a nom fainéantise et votre fonction sociale, s'appelle le Vice. Vous n'êtes pas digne que le soleil vous éclaire, vous qui vous nourrissez du sang le plus pur, du cœur de l'ouvrier...

Des mendiants, nous, qui pour entretenir votre puissance, nous exterminons l'âme et le corps, qui vivons de privations et nous exposons aux plus effrayants périls, qui, vieux avant l'âge, ne connaissent rien des choses de la vie et voyons dépérir les nôtres sans pouvoir leur porter secours!...

Ah! taisez vous, vermine parasite, vénimeux bacilles qui vivez à même les poumons de la société que vous épuisez jusqu'à la moëlle! Mais le jour viendra où sera trouvé, le remède scientifique de vous supprimer, de vous anéantir pour la santé de l'humanité tout entière. Ce jour là, les travailleurs ne se

traîneront plus courbés sous votre joug infâme mais, le front haut, sains et vigoureux, jouiront des richesses créés par eux, sous l'abre de vie échenillé de ses insectes rongeurs.

Erwin n'avait pas achevé, que Mason, sautant sur un bouton électrique, caché dans la boiserie, mit en branle la sonnerie d'appel qui fit accourir, de toutes parts une nuée de domestiques.

— Saisissez-vous de cet homme, cria Mason d'une voix rauque. en désignant du doigt le vieux surveillant. Liez-lui les pieds et les mains jusqu'à ce que j'ai fait appeller ici la police de Wilkes Barre. Il a voulu m'étrangler... Il m'a menacé de mettre le feu à la mine ! C'est un assassin, un incendiaire !

Les domestiques firent semblant de vouloir se jeter sur le vieux mineur, mais sans mettre la moindre conviction dans leur tentative.

William Terry, conservant tout son calme, n'avait pas bougé et se contentait de tendre en avant ses deux poings fermés.

— Le premier qui ose porter la main sur moi, dit-il avec un sangfroid dédaigneux, je lui défonce le crâne. Dites-vous bien ça, camarade, et ne soyez point si sots que de risquer votre carcasse pour le compte d'un autre. Oh ! laissez-donc, mes amis... Je saurai bien, à moi tout seul, avoir raison de cette valetaille.

Ces derniers mots s'adressaient à Degouves, à Erwin et au vieux Pittman, qui s'étaient rangés, en posture belliqueuse, auprès de leur chef de file.

— Et maintenant, ordonna William Terry, faites-nous place Surtout n'essayez point de vouloir nous retenir, car il y a en bas cinq cents gaillards, tous pourvus de poings encore plus sollides que les miens, et que je ferai accourir ici sur un simple coup de siffiet.

Les domestiques reculèrent involontairement jusqu'à la porte, pour lui livrer passage,

— Venez, compagnons, dit William Terry à ses ami. Nous

n'avons plus rien à faire dans ces lieux et notre commission est faite,

Tous quatre s'apprêtaient à se retirer, lorsqu'une voix les fit tressailler.

— Attendez-moi un instant, disait-elle. Je vais avec vous.

Ces mots produisirent sur tous l'effet d'un coup de foudre, éclatant à l'improviste.

C'était Edith qui les avait prononcés.

La fille du millionnaire s'avança vers le vieux surveillant.

— Oui, emmenez-moi, père Terry, continua la jeune fille d'une voix vibrante. Il n'y a plus de place pour moi dans cette maison, où l'on m'a cravachée comme un chien fautif, où l'on m'a indignement outragée. Je fais avec joie abandon des richesses qui m'ont été dévolues jusqu'à ce jour, avec joie je renonce aux superfluités dont se pare la vanité humaine. Je ne veux pas plus longtemps être la fille d'un millionnaire, car je sens qu'à ces millions s'attachera une souillure aussi longtemps qu'ils seront le prix de la sueur et du sang, des plaintes et des malédictions de malheureux travailleurs. Je veux être votre amie, votre camarade, ce titre me parait plus beau, plus noble, plus désirable que celui de fille de patron. Ne me repoussez point, mon bon père Terry et emmenez-moi. Votre maison est solitaire, maintenant. Je veux essayer d'y prendre la place de celle que vous avez perdue.

A ces dernières paroles, le vieillard se troubla. Mais reprenant bientôt possession de lui-même, il saisit les mains d'Edith Mason et lui dit avez attendrisssement :

— Viens, Edith, viens avec moi, ma fille. Que ma maison te soit ouverte et remplace celle que tu quittes volontairement.

— Oui, va-t-en, misérable folle ! cria le Baron-houillier. Joins-toi à ces gueux pour lever l'étendard de la rébellion contre ton propre père ! Mais ainsi que j'anéantis ceci, ainsi je brise l'amour que j'avais pour toi et tous les liens qui nous unissaient jusqu'à

présent... Entends-tu comme cela se brise ?... Vois-tu les débris rouler à tes pieds ?... C'est fini !... Le passé n'existe plus pour nous !... Va-t-en !... Hors de chez moi, dévergondée !

Le millionnaire, hors de lui, avait saisi sur la table un magnifique plateau de cristal pour le jeter avec violence sur le parquet.

Les éclats volèrent dans toutes les directions et les domestiques, effrayés, mirent les mains devant leur visage, afin de la préserver contre cette pluie d'aiguilles de verre.

— Homme aveugle et cruel, s'écria William Terry d'une voix sombre. Ce que tu viens de briser, en ce moment, c'est le bonheur même de ton foyer !

— Va-t-en, va-t-en donc, vieux scélérat, reprit le millionnaire. Emmène cette fille, qui probablement n'a fait que répéter la leçon que tu lui as serinée ! Qu'elle soit ta fille et remplace la belle Alice, la digne maîtresse de Thomas Starin, la voleuse, morte dans une maison de correction !

Un cri terrible s'éleva, suivi d'un long et angoissant silence.

Un moment, William Terry sembla près de perdre connaissance. On eut dit qu'on venait de lui asséner sur le crâne un coup de son lourd marteau de mineur.

Lentement il se redressa.

De pâle qu'il était, son visage était devenu couleur de cendre...

Lentement il marcha vers le propriétaire minier, qui recula devant lui comme un lâche et visiblement épouvanté lui-même de l'effet produit par ses paroles.

William Terry éleva la main d'un air menaçant vers son patron.

— Tu viens là, de m'arracher le cœur de la poitrine, Henry Mason, dit le mineur d'une voix creuse, qui brûla les entrailles de ses auditeurs. Et tu l'as jeté devant mes pieds pour te réjouir de ses convulsions suprêmes ! Avec une odieuse barbarie tu as retourné le fer dans ma plaie et évoqué au grand jour le

spectre caché dans le coin le plus obscur de ma maison, le honteux et fatal souvenir que, depuis tant d'années, je cherche à fuir comme un germe de peste. Dans chaque famille, Henry Mason, il y a de ces plaies secrètes. Mais pour les trahir il faut être bien vil et bien haîneux.

Le vieillard se passa la main sur le front.

— Oui, c'est la vérité, reprit-il, ma fille Alice était une malheureuse, une indigne créature. Il est vrai qu'elle fut la maîtresse du scélérat ingénieur Thomas Starin, qui commit chez toi, un vol nocturne avec effraction...

Il est vrai, aussi, qu'on l'a surprise, une lanterne à la main, près du voleur, au moment où ce dernier accomplissait son méfait. Jusqu'au dernier moment, cependant, elle protesta avec énergie et en pleurant de son innocence. Mais, moi-même, je n'ai pas cru à ses larmes, pas plus que les juges et les membres du jury qui envoyèrent en prison la misérable, pourvue hélas ! de tous les avantages de la beauté et de l'intelligeance. Cependant, tu dois bien te souvenir, Henry Mason, de ce que moi William Terry, je fis alors ?

Un nouveau silence s'établit, que personne semblait n'oser interrompre.

Le vieillard secoua la tête et reprit, après avoir respiré fortement :

— Quand l'arrêt eut été prononcé, en dépit des pleurs et des gémissements de ma malheureuse fille, affirmant jusqu'au bout et par serment, son innocence, le juge Macdonald me fit approcher de la table où il siégait et me dit d'une voix assez forte, pour que tout le monde pût l'entendre :

— « William Terry, nous avons été forcés, hélas ! de condamner votre fille, convaincus que nous sommes de sa culpabilité. Il vous faudra supporter la douleur et la honte de lui voir infliger la marque réservée aux voleurs. Mais je suis heureux de pouvoir répandre du beaume sur votre plaie. Le Président Cleveland

que j'ai saisi personnellement de cette affaire, s'est souvenu de vous, comme ayant été, lors de son élection, un de ses plus dévoués partisans. Il sait que pas une tache n'a souillé jusqu'ici votre longue carrière toute au travail et à l'honneur. Nous lui avons témoigné que vous êtes un des citoyens les plus braves et le plus honnêtes de l'entière Pensylvanie. Toutes ces considérations l'ont poussé à solliciter de la Suprême cour de justice de Washington une décision, nous autorisant à suspendre l'exécution de la peine encourue par Alice Terry.

Cette peine, elle ne la subira point si, au bout de trois ans de séjour dans la maison paternelle, elle peut établir qu'elle y a vecu désormais sans reproche. Elle lui serra remise et grâce entière sera accordée à la coupable, purifiée par le repentir. Il vous reste, en qualité de père, à déclarer devant nous, que vous consentez à cette décision et que vous reprendrez chez vous la brebis égarée. Voici le texte de la résolution prise par le tribunal suprême de Washington. Prenez en connaissance et décidez. »

Erwin et Degouves, à qui tous ces détails étaient inconnus, regardaient le vieillard avec une respectueuse pitié, Maxime et Ninon avec une froide curiosité.

Henri Mason, tenu en respect par William Terry, n'osait bouger.

Le surveillant reprit, grave et solennel :

— Qu'ai-je répondu ? Qu'ai-je fait ? Si vous l'ignorez, demandez-le au juge Macdonald, qui demeure encore à Philadelphie. Il vous répondra ceci :

« Le surveillant en chef William Terry prit le document, en vertu duquel sa fille pouvait se voir épargner la prison, et le déchira en morceaux, qu'il jeta aux pieds de la condamnée, en criant d'une voix brisée, mais forte encore :

— « Je n'ai plus de fille. Je ne connais personne qui ait encore le droit d'invoquer ce titre auprès de moi. J'ai eu une enfant

honnête et bonne, autrefois la joie de ma vie et le plaisir de mes yeux, comme elle était l'orgueil et l'espoir de ma vieilesse ! Mais la voleuse qui se trouve là et qui vient d'être condamnée aux termes d'une loi juste, n'a plus rien de commun avec moi, ni moi avec elle. Que les portes de la prison se referment sur elle. Il m'est indifférent même qu'elle en sorte morte ou vivante. Si après trois ans de captivité, elle avait l'audace de venir frapper à ma porte, elle la trouverait fermée pour elle. Car il n'y a plus ni amour paternel, ni paternelle pitié pour elle dans mon cœur. Tout ce qui lui resterait à faire, c'est de réjoindre le bandit, auquel sans remords elle a sacrifié son honneur. La voleuse avec le voleur ! Mais les gens irréprochables n'ont rien à démêler avec pareille engeance ! »

Erwin et Degouves, qui avaient tant souffert de l'injustice et de la cruauté des hommes, eurent un geste d'improbation.

— Alors, continua William Terry, je quittai à grands pas la salle du tribunal. Un cri déchirant s'éleva derrière moi et j'entendis le bruit sourd d'un corps roulant sur le parquet. Je ne me retournai point. Qu'avais-je à m'inquiéter d'une créature qui m'était devenue étrangère?

Le vieux surveillant, se dressait au milieu de l'appartement, comme une statue.

Maintenant, encore, lorsqu'il songeait au passé, quelque chose d'inexorable brillait dans ses yeux rigides.

Degouves, Erwin et Pittman voulurent l'entraîner au dehors, mais il s'arracha à leur étreinte

— Pas encore, dit-il. Je n'ai pas fini.

Et se rapprochant du Baron-houillier, qu'il semblait vouloir transpercer de ses regards fulgurants :

— Tu l'as entendu, Henry Mason, reprit-il d'une voix plus calme, mais toujours émue. Voilà comment, alors, j'ai agi, moi, le pauvre, l'humble ouvrier, estimant l'honneur plus haut que

le bonheur, car je devais être le martyr du devoir accompli sur l'ordre de la conscience...

Crois-tu qu'il m'était facile de m'arracher ainsi de mon unique enfant et de trancher d'un seul coup tous les liens qui attachaient mon cœur au sien? Non! Je te le répète, ce fut comme si on me l'arrachait, ce cœur transpercé de cent glaives et je crus devenir fou...

La malédiction prononcée sur ma fille me trouait la poitrine comme un poignard revenu sur celui qui l'a lancé, car je l'avais aimée comme jamais père n'a pu aimer son enfant!...

J'en avais fait une espèce de divinité, tant elle me paraissait belle, et bonne et pure. Jamais le Ciel, me disai-je, n'a produit créature plus saintement parfaite. Une créature mortelle? Non, mais un rayon même du radieux soleil!... Il suffisait de la connaître pour l'aimer. Qui la voyait la bénissait!... Alice était un diamant clair dant ce triste pays des diamants noirs! Et lorsque je ne l'eus plus à mes côtés, ma vie fut déserte. Je croyais que la condamnation prononcée contre ma fille m'avait frappé moi-même par contre-coup. Tu dois te souvenir, certainement, Henry Mason, que je vins te trouver pour t'offrir ma démission du poste que j'occupais dans ton établissement? Et tu refusas de l'accepter, me jurant — entre quatre yeux, il est vrai — que pour toi j'étais demeuré, comme avant, absolument irréprochable.

« Eh bien! me dis-je alors, puisqu'il en est ainsi, je resterai fidèle à la Black-diamond-mine, mais je ne veux plus avoir à faire avec des gens heureux et joyeux. »

Et, en effet, depuis dix ans, personne n'a franchi le seuil de ma maison. Je me suis volontairement exilé de toute satisfaction terrestre. Dans ce logis, où tout est resté dans l'état où l'avait laissé la malheureuse Alice, j'ai mené une existence farouche, désolée, démente, comme beaucoup le diraient, sans doute, car, lorsque, le travail fait je m'en reviens chez moi, je m'efforce de

croire qu'elle est toujours là, la pure, la vertueuse, l'immaculée Alice, des anciens jours...

Je la salue, en entrant, je m'assieds, avec elle, à la table où son couvert est mis. nous causons, nous badinons, nous chantons ensemble eomme nous le faisions autrefois ! Je sens sur ma lèvre son baiser frais et parfumé et, reposé et consolé, je me mets au lit pour m'endormir tranquillement après avoir prié pour ma fille ! Hélas ! le lendemain, le doux fantôme s'est évanoui et je me retrouve doublement seul et doublement malheureux Je me souviens que celle que j'ai nommée mon enfant est morte en prison.

Je n'ai pas vu son corps, mais trois mois après son incarcération j'ai reçu une lettre du directeur de la prison, m'annonçant que ma fille y était décidée et avait été enterrée sans bruit dans le cimetière de Mogamensing...

Cependant, Henry Mason, voilà ce que tu m'as fait, toi ! Aucun de mes camarades de travail, aucune de leurs compagnes, aucun de leurs enfants, ou qui que ce soit, à Wilkes Barre, ne s'est jamais risqué à me rappeler ma honte.

La seule pensée de le faire, les aurait remplis d'une crainte salutaire. Les plus rudes, les moins sensibles, même les ennemis que j'avais pu me faire, en les congédiant, pour des raisons majeures de la mine, personne n'a jamais touché à cette plaie. Mais tu l'as fait, toi Henry Mason ! Tu m'as fait endurer aujourdhui, pour la seconde fois, la plus grande douleur que j'ai soufferte de toute mon existence ! En présence de nombreux témoins, tu as réveillé cet affreux, cet épouvantable souvenir ! Dussé-je vivre encore cent ans, jamais je ne te le pardonnerai. Dussé-je te voir prosterné, mourant à mes genoux, et pussé-je te sauver, rien qu'en étendant la main ou en te donnant une goutte d'eau, je ne le ferai pas. Non, par le Ciel, je ne le ferai pas, même obligé de me condamner au tribunal de ma propre conscience. Nous complerons un jour ensemble, Henri

Mason. Pas aujourd'hui, où demain, mais plus tard. Ce mémoire là sera règlé, tu peux en être certain. Ecoute, comme l'on siffle, comme l'on crie, comme on se démêne au dehors ? La conférence leur parait trop longue et ils sont venus me rappeller à ma mission. Ce sont tes ouvriers, à qui tu as laissé souffrir la faim. Ce sont tes victimes d'hier, devenues aujourd'hui tes ennemis et mes vengeurs ! Tremble ! Car ta situation deviendra dangereuse, et bien plus tôt que tu ne penses

Le vieux Terry tourna le dos au millionnaire et se retira lentement.

Il se retira, emmenant Edith, qui lança à son père un dernier et profond regard.

Maxime l'ayant surpris au passage, aussitôt elle baissa les yeux en rougissant d'indignation.

Degouves et Erwin marchaient aux côtés du surveillant, comme pour le protéger contre tout nouvel outrage et le vieux Pittman formait l'arrière garde.

Pas un seul domestique n'essaya de les arrêter.

Le millionnaire, qui avait fait un mouvement pour suivre William Terry et lui reprendre sa fille, fut arrêté par Maxime et par Ninon.

Sans en être empéchés, les délégués mineurs parvinrent au perron extérieur de la vaste et riche habitation.

Une foule compacte se trouvait rassemblée au pied de l'escalier, après avoir, en quelque sorte, forcé la grille du jardin.

On pouvait y remarquer nombre de farouches silhouettes d'hommes, armés du pic et du marteau, comme prêts à descendre dans la mine, si les choses pouvaient s'arranger.

Les femmes et les enfants des ouvriers mineurs s'étaient joints à eux et leur présence redoublait encore la surexcitation de toutes ces natures violentes et spontanées, déjà si montées depuis quelques jours.

Un murmure, pareil au sussurement d'une formidable ruche d'abeilles, s'éleva au dessus de l'impatiente multitude, à l'aspect du surveillant Terry et de ses co-délégués.

— Voilà le vieux ! cria-on. Le surveillant est de retour... Nous allons entendre ce qu'il a fait là dedans.

— L'augmentation de salaire est-elle accordée ? Mason s'est-il décidé à céder?

— A-t-il, oui ou non un cœur dans la poitrine ?

— Ah ! Ah ! Pour moi, je ne reprends plus le travail quan meme le cochon nous paierait double ! cria Bob, l'Irlandais roux, vidant le reste d'une bouteille de wisky, déjà plusieurs fois renouvelée, depuis le matin.

Willam Terry s'arrêta avec les autres délégués sur la dernière marche du perron et, de là, fit de la main un geste, commandant le silence.

Aussitôt le calme se rétablit dans la foule, auparavant houleuse.

Quelques braillards qui, à l'exemple de Bob, refusaient de se taire, y furent contraints par violence.

— Amis et compagnons, dit de sa voix forte et vibrante, le vieux surveillant, vos réclamations, loin d'être admises ont été accueillies avec mépris... Ecoutez bien ceci... Monsieur Henry Mason laisse à tous ses ouvriers actuels la liberté de continuer le travail dans la Black-diamond-mine, s'il veut s'accommoder d'une réduction de salaire de quinze pour cent.

Il s'ensuivit un moment de lugubre silence.

Tous restaient immobiles et muets d'étonnement.

Puis, éclata une formidable clameur mêlée de sifflets, de huées et de malédictions.

Pour augmenter le bruit et le désordre, les hommes déchargèrent de grands coups de pics et de marteau sur les dalles, formant terrasse autour de la maison, qui sembla trembler sur sa base.

— A bas le tyran! A bas l'exploiteur! hurlèrent les ouvriers en grève. S'il s'avise encore de railler notre misère, nous le déchirerons...

— Mettez le feu à la barraque! cria Bob, l'Irlandais.

— Entrez dans la maison! crièrent d'autres, et cassez y tout, du haut jusqu'en bas!

— Nous sommes aussi des créatures humaines, ayant droit à la vie, répétaient les femmes, sur un ton aigu. C'est une honte!

— A bas Mason!.. Nous le forçerons à partager ses millions avec nous.

Plusieurs mères avaient élevé leurs enfants sur les bras.

— Voyez ce château, leur disaient-elle. Regardez-le bien, pauvre petit. Il a été bâti de la sueur et du travail de votre père! Avant qu'un millionnaire puisse élever un pareille habitation, il faut que beaucoup de mineurs aient péri où aient été estropiés!... Vous avez faim et froid. Vous allez pieds-nus et n'avez que des haillons déchirés pour vous couvrir... Mais là dedans, on fait la noce, on boit et on mange jusqu'à en vomir... On a chaud et il y sent bon... Le moindre repas y coûte une centaine de dollars.

La foule roula vers le perron, comme une mer aux flots bruyants. Bob le roux, et une couple de gaillards de son espèce, parfaitement d'accord sur la voie à suivre, marchaient en avant.

Bob avait arboré un mouchoir rouge au bout d'un bâton et pendant qu'il l'agitait de la main gauche, de la droite il brandissait un lourd marteau.

Le meurtre et la rapine allumaient leurs flammes dans ses yeux injectés de sang.

Mais lorsqu'il fut arrivé à la dernière marche du perron, un grand coup de poing, à lui décoché en pleine poitrine par William Terry, le fit dégringoler à la renverse

— Arrière ! tonna le vieillard. Sommes-nous donc des bandits ? Sommes-nous une troupe de voleurs et de pillards ? Non, non braves compagnons, nous sommes tous d'honnêtes travailleurs qui n'appellerons point l'assassinat et l'incendie au service d'une cause sainte. C'est par d'autres moyen que nous arriverons plus promptement et plus surement à notre but. Que vous reviendrait-il de réduire en cendres le château de l'exploiteur ? Il en rebatirait aussitôt dix autres, plus riche encore, s'il le voulait, pendant que vous iriez, gémir en prison. D'ailleurs, écoutez bien ceci, camarades et regardez. Noue avons le devoir de protéger cette demeure de la destruction, en faveur d'une noble et généreuse fille qui, volontairement et entièrement, s'est déclarée en notre faveur, et veut partager notre sort. Regardez celle qui se tient à mon côté. C'est Edith Mason, la fille du riche Baron-houillier.

Elle s'est séparée à jamais d'un père indigne pour marcher avec nous sous la bannière du travail, sous le drapeau de la justice et du droit... Vous allez l'apprendre ici de sa propre bouche... Taisez-vous et écoutez...

De nouveau le silence se rétablit, profond et solennel.

Edith qui, jusqu'à ce moment, s'était tenue cachée derrière Terry et nos anciens amis de l'Ile du Diable, s'avança de façon à être vue par la foule.

Aussitôt tous les yeux se fixèrent sur la fière jeune fille, aimée et respectée pour son inépuisable charité.

— Oui, je me joins à vous ! s'écria Edith d'une voix vibrante, aux mineurs stupéfaits et ravis. Dites-moi, vous tous, voulez-vous me faire place comme une à amie et une compagne de lutte ?

Un « oui » retentissant comme un roulement de tonnerre lui répondit, échappé à plusieurs centaines de poitrines.

— Notre bon ange, notre recours en cas de détresse ! crièrent les femmes. Elle a toujours eu pitié de notre misère et dans

toute la région il n'y a pas un pauvre ou un malade, qu'elle n'ait secouru ou soulagé !

— Edith ! Edith ! crièrent les enfants, qui tous la connaissaient et l'aimaient. Edith ! répétèrent-ils, tendant vers elle leurs petites mains.

La foule, de nouveau, reflua vers le perron, mais cette fois dans de tout autres dispositions.

Cent mains furent tendues, à la fois, à la fille du riche Henry Mason.

Elle se vit entourée sans crainte d'hommes aux visages noirs et rudes, aux mains calleuses.

Avant qu'elle ne put s'y opposer, Edith se trouva hissée sur les épaules de deux robustes mineurs, de façon à ce qu'elle dominàt la multitude, comme du haut d'un pavois.

Elle fut emportée en triomphe, suivie de la foule enthousiaste. Les marteaux et les pics, agités en l'air étincelèrent aux feux du soleil.

On eut dit une armée de combattants barbares acclamant quelque déesse propice aux saints combats, et le chant entonné par des centaines de voix s'éleva au Ciel comme un hymne de reconnaissance.

Mais il monta aussi comme le grondement lointain de la foudre vers les fenêtres du château, presque miraculeusement sauvé du feu.

VC

Un ami dans le besoin

Il n'est point de situation plus redoutable dans la vie d'une femme ou d'une jeune fille que celle où elle se voit livrée sans défense à la merci d'un homme, ensorcelé par ses charmes, qui a mis tout en œuvre pour s'assurer de la possession de sa victime adorée et, plutôt que d'échouer auprès d'elle, qui ne reculerait point devant le crime.

C'est dans cette situation que nous avons laissé Alice Terry.

Elle se voyait en la puissance du passionné gouverneur qui lui avait offert le choix entre deux solutions également terribles.

Ou bien, elle devait lui appartenir, non comme épouse, mais comme maîtresse, c'est-à-dire n'ayant que des devoirs à remplir pour aucun droit — et quels devoirs, grand Dieu ! — ou bien elle se verrait envoyée à l'Ile du Diable.

Même si l'odieux Greffin lui proposait le mariage, avec le partage de sa fortune et de ses honneurs, la pauvre Alice n'aurait pu qu'envisager avec horreur une pareille offre.

Mais l'idée qu'elle pourrait être avilie et deshonorée, que le puissant et misérable geôlier des pénitentiers de la Guyane française se ferait un jeu de ses sentiments les plus sacrés, cette idée, disons-nous, la rendait presque folle.

Ajoutons à cela — sans rien apprendre de nouveau à nos lecteurs — que toutes les pensées de la noble fille se reportaient vers Mathieu Dreyfus, qu'elle aimait d'un amour sans bornes.

Bien qu'elle eut déclaré, elle-même, au frère aîné de l'infortuné capitaine, ne jamais pouvoir devenir sa femme et se fut absolument refusée à faire connaître les raisons de cette fatale impossibilité, elle ne s'en considérait pas moins comme vouée de corps et d'âme à son ami.

Eh! quoi! Elle souffrirait, maintenant, qu'un autre homme la souillât de son contact.

Non, non, plutôt mourir que de subir la brutale et sinistre luxure du monstre devant lequel tremblait toute la Guyane, ourbée sous son sceptre de fer.

Mais lorsqu'on est jeune, belle et forte, comme Alice Terry, on ne se resout point si facilement à renoncer à la vie sans combat.

On se débat, on se défend, car la vie est un bien trop précieux pour ne point y tenir jusqu'au bout.

Alice, lorsque le Gouverneur l'eût quittée, ne s'abandonna point à d'inutiles plaintes.

Elle se leva du fauteuil, dans lequel elle s'était laissé tomber et essuya ses larmes,

C'était à minuit que Greffin devait venir réclamer sa réponse.

Elle se représenta en traits effrayant l'exécré et exécrable fonctionnaire, pénétrant dans sa chambre, avec la conviction qu'il ne restait d'autre moyen de salut à sa victime que de s'abandonner à ses embrassements.

Elle le voyait, en imagination, lui jetant ses bras décharnés autour de la taille et la serrant étroitement contre sa poitrine déssèchée.

Elle croyait sentir ses lèvres immondes cherchant ses lèvres à elle.

Saisie d'horreur, elle s'arrachait à l'odieuse étreinte, mais alors, pour triompher d'elle, le scélérat recourait sans honte à la violence.

Alice frissonna.

Mais l'horreur même de la scène qui se présentait à son esprit, lui rendit toute sa force d'âme.

Elle jeta un rapide regard sur la pendule, posée sur la cheminée de la salle à manger.

Il n'était que cinq heures de l'après-midi.

Il lui en restait donc sept, avant celle de minuit, pour imaginer et exécuter un plan de délivrance.

Comme le Gouverneur le lui avait annoncé, elle pouvait librement circuler dans toutes les parties du palais.

Quant à s'en échapper, elle n'osait l'espérer, Greffin lui ayant communiqué son intention de placer des hommes de garde à toutes les issues, afin d'empêcher toute tentative de fuite de sa part.

En parcourant les diverses salles de l'hôtel gouvernemental et en se penchant à toutes les fenêtres, la malheureuse Alice put s'assurer que le terrible fonctionnaire ne lui avait pas menti.

Le palais tout entier était entouré de gardes.

A cette vue, le désespoir faillit de nouveau s'emparer d'elle.

Comment, dans de semblables conditions, se soustraire à son persécuteur ?

Elle avait beau se mettre l'esprit à la torture et rappeler à elle toutes les ressources de sa vive intelligence, elle ne trouvait aucune issue à son malheur, elle ne pouvait former aucun plan d'évasion.

Découragée, elle se retira dans ses appartements.

Sa chambre à coucher, située au premier étage, s'ouvrait par un balcon sur le jardin, si l'on pouvait appeler jardin, l'enclos sablonneux où, à force de soins et d'efforts, un jardinier opiniâtre avait réussi à faire pousser quelques plantes rachitiques en dehors des palmiers, des cactus et des résistantes végétations tropicales qui n'ont pas besoin d'humus pour subsister.

Néanmoins, ledits palmiers donnaient ici un peu plus d'ombre que ceux répandus dans tout le reste de la ville et le jardin

du Gouverneur avait acquis assez de réputation à Cayenne pour que l'on sollicitât la faveur d'y circuler, entre les carrés de fleurs vulgaires et les buissons épineux.

Mais c'était là une autorisation que Greffin n'accordait qu'à ses créatures et à ses favoris. Nous ne disons pas ses amis.

Alice Terry se plaça sur le balcon dominant ce jardin.

Ne lui serait-il point possible de se laisser glisser jusqu'au bas et de fuir par ce côté?

Hélas! avec douleur elle s'aperçut de deux circonstances qui rendaient ce projet impraticable.

Premièrement, le jardin était entouré d'une haute muraille, impossible à franchir sans le secoure d'une échelle et garnie au faite, d'une double rangée de pointes de fer.

Secondement, deux soldats se promenaient, l'arme au bras, sous le balcon.

Greffin avait songé à tout avant elle.

Désolée, la pauvre Alice allait rentrer dans sa chambre lorsqu'elle aperçut, dans le jardin, une troisième personne, se promenaient entre les soi-disant plates-bandes.

C'était un homme, convenablement vêtu, à longue barbe blonde et coiffé d'un grand chapeau de paille.

Les mains croisées, derrière le dos, il allait pensivement sous les palmiers.

A certain moment, cependant, il releva la tête et Alice, qui l'observait avec attention, lui trouva l'air singulièrement intelligent et sagace.

— Un homme d'éducation supérieure? se dit-elle. Quoique l'éducation ne soit pas toujours en rapport avec la bonté d'âme, elle donne cependant à ceux qui en ont été favorisés une certaine délicatesse et — ce qui est l'important, pour moi — une compréhension plus rapide.

Alice aurait ardemment désiré savoir quel était cet homme et la nature de ses relations avec le Gouverneur.

Mais qui l'aurait renseigné à cet égard ?

A sa grande satisfaction, le promeneur inconnu se rapprocha de la maison et se dirigea en droite ligne, vers un des soldats de garde.

Alice se dissimula aussitôt derrière une des grandes statues de plâtre, décorant les angles du balcon. De là, elle pourrait entendre facilement tout ce qui pourrait se dire dans le jardin.

Cependant, l'inconnu s'était placé devant le soldat et, répondant par une légère inclinaison de tête au respectueux salut militaire de ce dernier :

— Que veut dire ceci, Bomale ! s'écria-t-il d'un air surpris. Toi de service ? Combien y a-t-il de jours que je t'ai remis ton bras luxé ?

— Cinq, monsieur le docteur, répondit le soldat.

— Et déjà montant ta garde ?

— Hélas ! oui, docteur. Sur le désir exprès de Monsieur le Gouverneur, il m'a fallu quitter l'hôpital. Tous les hommes quelque peu valides, sont de corvée aujourdhui.

— Vraiment, dit le médecin. De la part du Gouverneur je trouve cela bien...

Mais sans achever sa phrase et son idée, le docteur se retourna et reprit tranquillement sa promenade.

Le court échange de paroles qu'Alice avait surpris, lui avait appris déjà que l'inconnu avait rang de médecin.

En effet, c'était le docteur Rohan, le même qui avait déjà sauvé deux fois Alfred Dreyfus de la fièvre des tropiques et avait donné au Gouverneur l'excellent conseil de se remarier pour mettre en déroute ses visions nocturnes. On se souviendra aussi que le docteur Rohan avait la réputation, à Cayenne, et dans les trois pénitentiers, de faire la chasse aux cœurs humains en vue de poursuivre ses études spéciales !

Naturellement, Alice ignorait ces détails. Mais il lui suffisait



Au voleur ! s'écria-t-elle. Au voleur !

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

de savoir que l'homme qui se trouvait dans son voisinage était un des princes de la science.

Les médecins ne sont-ils pas doublement tenus à venir en aide aux malheureux ?

Avec la promptitude de résolution qui la distinguait, elle se résolut à tenter un pas décisif.

Déchirant de son carnet une page blanche, elle y traça, au crayon, les lignes suivantes :

« Monsieur ! Une femme, dont la vie est menacée, réclame votre secours. Si vous avez une âme généreuse, tâchez de vous mettre en communication avec moi, et cela immédiatement, car le temps presse. En exauçant ma prière, vous aurez accompli un acte d'humanité. »

Elle roula le billet et se mit à attendre patiemment que le docteur revint dans la direction du balcon.

Elle n'attendit pas longtemps, du reste.

Comme si l'homme de science eut deviné qu'on aspirait ardemment à son voisinage, il abandonna l'ombre des palmiers, fit un crochet et revint vers l'habitatation.

Il s'agissait maintenant de tromper la vigilance des deux soldats de garde. Mais Alice n'était point embarrassée pour si peu.

Vite, elle tira de sa bourse une pièce de cent sous et la jeta du haut du balcon, dans le jardin.

Sans même se demander d'où venait la pièce, les deux soldats se précipitèrent sur elle comme des corbeaux sur une proie.

En même temps, Alice laissa tomber son billet et, après s'être assurée qu'il avait roulé juste aux pieds du médecin, elle se recula vivement dans sa chambre.

Son cœur battait, impétueux. Sa ruse aurait-elle un heureux résultat ?

Il ne lui restait qu'à l'espérer et à attendre.

Cependant, le docteur Rohan s'était baissé et avait ramassé le papier.

Quoiqu'il ne put se douter de ce qu'il contenait, mais rendu prudent par la façon dont lui était envoyé ce papier, dans lequel il devinait un message, au lieu d'en prendre communication immédiate il le garda tranquillement dans le creux de la main.

Et en cela il fit bien, car les deux soldats regagnaient leur poste.

Au lieu de se disputer la précieuse pièce de cent sous, ils avaient rapidement convenu qu'ils la boiraient de compagnie à l'expiration très prochaine de leur garde.

Ils étaient à présent tout à fait réconciliés avec la corvée qu'ils envoyaient à tous les diables, il n'y avait qu'un instant.

Au bout du compte, il faisait bon être de garde, derrière le palais du Gouverneur, d'où l'on jetait ainsi l'argent par les fenêtres.

Tel était l'avis des braves guerriers, fort peu préoccupés de savoir d'où leur était arrivée l'aubaine.

Sans se presser, le docteur Rohan avait repris sa promenade et, arrivé à un endroit hors de vue des sentinelles, déplia le mystérieux papier.

Par deux fois, il le lut avec une attention curieuse.

Puis, il tourna les yeux vers le balcon.

Entre la croisée entr'ouverte, il vit pendre, en guise de drapeau, un mouchoir blanc.

Maintenant il savait où il fallait chercher l'auteur du singulier message.

Sans hésiter, il pénétra dans la maison.

Quelques minutes plus tard il entrait dans la chambre d'Alice Terry.

Les domestiques n'avaient pris aucune garde à sa présence, car ils étaient habitués à voir le docteur entrer et sortir du palais, à n'importe quelle heure du jour ou de la soirée.

Lorsque l'Américaine vit entrer le médecin, elle courut à sa rencontre et lui dit d'une voix basse et émue

— Je vois que Dieu ne m'a point tout à fait abandonnée ! Votre venue ici et l'occasion qui m'a été donnée de vous faire parvenir mon appel au secours, m'en sont de certains présages. Ah ! monsieur, ne me refusez point votre protection ! Aidez-moi à défendre mon honneur, je vous en supplie !

En parlant ainsi, Alice avait senti ses beaux yeux se remplir de larmes.

. Rohan contempla la noble créature avec une admiration non dissimulée.

Mais il était assez circonspect pour ne point faire de promesses avant de savoir ce qu'on attendait de lui.

— Si je ne me trompe point, dit-il, vous êtes l'épouse du négociant anglais Forster, arrivé depuis quelque temps déjà à Cayenne ?

— Non, monsieur, répondit Alice d'un ton résolu. Puisque j'ai invoqué votre appui il est de mon devoir d'être sincère avec vous. Je suis une détective américaine et j'ai nom Alice Terry. L'homme qui m'accompagne est le capitaine de navire allemand, Klaus Grot. Nous étions venus ici avec le projet de délivrer le capitaine Alfred Dreyfus, le captif innocent, exilé sur l'Ile du Diable. Voilà pourquoi nous nous étions annoncés sous d'autres noms au gouverneur Greffin.

— Délivrer le capitaine Alfred Dreyfus ? répéta le docteur Rohan, avec un triste sourire. Pensez-vous que je ne l'aurais pas fait depuis longtemps si la chose était humainement possible, si j'avais découvert seulement la moindre chance de réussite, quelque fragile qu'elle fût ? Hélas ! hélas ! ce serait là une entreprise irréalisable, dérisoire, insensée ! L'infortuné capitaine Dreyfus ne quittera plus l'Ile du Diable, à moins que son innocence ne soit publiquement reconnue à Paris.

— Vous êtes donc un ami du noble martyr ?

— Je le suis devenu, depuis qu'il est ici. Qui pourrait s'empêcher d'admirer la dignité et la force d'âme avec lesquelles il

supporte son sort immérité ? Mais, depuis longtemps, j'étais l'ami de son frère Mathieu, qui m'a rendu d'importants services et auquel je dois une reconnaissance éternelle.

Le visage de l'Américaine s'éclaira.

— Eh ! bien, dit-elle tout bas, sachez donc que c'est Mathieu Dreyfus, lui-même, qui nous a envoyés ici, le pauvre Klaus Grot et moi. Apprenez encore, ajouta-t-elle en rougissant, apprenez, puisque j'ai résolu de vous faire connaitre la vérité tout entière, qu'il existe un lien secret entre Mathieu Dreyfus et moi... Il m'a fait l'honneur de me demander pour femme.

Le docteur Rohan saisit la main d'Alice et la porta respectueusement à ses lèvres.

— Si Mathieu Dreyfus vous a choisie pour compagne, dit-il d'une voix grave, il est certain que vous ne pouvez être qu'une femme de cœur, d'intelligence et de haute vertu. Dès à présent, je suis tenu à vous prêter mon aide. Le docteur Rohan est votre ami et vous pouvez vous fier entièrement à lui.

C'est ce que fit Alice.

Rapidement, mais clairement, elle fit part au docteur de ce qui s'était passé entre elle et le Gouverneur. Elle lui dit comme quoi Greffin avait recu de Paris un télégramme, découvrant leur véritable indentité, à Klaus Grot et à elle, et comme le perfide fonctionnaire avait attiré son malheureux compagnon à l'Ile du Diable, où probablement, il le retiendrait prisonnier.

Les joues couverte d'une rougeur pudique, elle rapporta aussi la honteuse proposition que lui avait faite Greffin.

Elle devait choisir entre devenir sa maîtresse ou d'être internée, elle-même, à l'Ile du Diable, et c'était aujourd'hui même, à minuit qu'il se présenterait devant elle pour connaître sa décision.

Lorsqu'elle eut achevé sa confession, Alice se laissa tomber sur une chaise en se couvrant le visages de ses mains.

Le docteur Rohan l'avait écoutée attentivement, mais la mine soucieuse.

— Voilà une vilaine histoire, dit-il, après avoir réfléchi un moment. Ce Greffin est un tigre qui ne se laisse point facilement enlever sa proie. Il vous serait impossible de fuir, la maison est trop étroitement gardée pour cela. Et d'ailleurs, y réussiriez-vous en seriez-vous bien avancée pour cela? Où vous cacher et comment quitter Cayenne? Et puis, le malheureux Klaus Grot ne resterait-il point prisonnier à l'Ile du Diable?

— Oui, répondit Alice d'une voix ferme. Et certainement, je ne partirai pas sans lui.

— C'est ce que je pensais, reprit le docteur simplement. Que faire? Si l'on pouvait abuser Greffin par quelque ruse, si l'on pouvait...

Il se tut et, se retirant dans un coin de la chambre, il parut s'y abimer dans de profondes réflexions.

Sans doute, il s'occupait à forger quelque plan mystérieux... Alice l'entendit se parler à lui-même et prêta l'oreille à son confiant monologue.

— En me faisant confidence de ses crises nerveuses, Greffin m'en a plus appris qu'il ne l'aurait voulu, peut-être. Il est hanté chaque nuit par une vision fâcheuse, voilà ce qui peut être admis comme certain. Et quel autre spectre lui apparaitrait si si ce n'est celui de sa femme défunte, Mildred, dont la mort ne semble point avoir été naturelle, car je n'ai pas seulement été admis à voir le cadavre... Cette hallucination doit nous aider à atteindre notre but. Jusqu'à présent il s'est simplement figuré voir apparaitre un fantôme. Il faut que, cette nuit, il lui apparaisse en réalité. Le gardien du cimetière est un vieil ami, à moi... et de sa part je n'ai point à craindre d'indiscrétion. Mais je serai obligé d'introduire mon spectre par ce balcon, et il y a des sentinelles dans le jardin... Bah! de ce côté là, encore il n'y a point de grosse difficulté. Je trouverai bien le moyen

de me tirer d'affaire et au pis aller, ces gaillards là ne seront point insensibles à l'octroi d'une poignée d'argent... Oui, c'est cela ! Je l'ai trouvé. C'est le seul moyen de sauver cette pauvre fille...

Et, pardieu ! indépendamment du but sacré de cette jonglerie, je ne serais pas fâché de berner cet animal de Greffin, dont l'outrecuidance et les façons autoritaires m'excèdent depuis longtemps ! Si mon plan réussit, je plante là Cayenne, car j'en ai plus qu'assez de ce chien de pays ! Le moment est venu d'ailleurs, de retourner à Paris. où je publierai mon grand ouvrage sur les affections du cœur. Le diable m'emporte si je ne profite pas de l'occasion pour raconter la blague tout au long dans les journaux ! C'est pour le coup qu'on ferait des gorges-chaudes aux dépens du Gouverneur berné, qui a peur des revenants. Greffin n'en aurait plus pour longtemps à rester gouverneur de la Guyane, car rien ne démolit plus rapidement en France, que le ridicule.

Le docteur Rohan se leva, revint à Alice et lui prenant les deux mains :

— Vous reverrez mon ami Mathieu Dreyfus, lui dit-il, et votre capitaine de navire allemand ne restera pas vingt quatre heures de plus à l'Ile du Diable. Je vous garantis que vous quitterez ce palais le front haut et l'honneur intact.

Alors, il donna à l'Américaine quelques explications au sujet du plan qu'il venait de concevoir.

Alice, malgré son intrépidité et sa résolution ne put s'empêcher de trembler, à l'idée d'une aussi audacieuse entreprise.

Mais le docteur Rohan sut la convaincre qu'il n'y avait que ce seul et dangereux moyen de salut.

Ils se serrèrent amicalement la main, puis le médecin, quittant doucement la chambre, où personne ne l'avait vu entrer où sortir, se promena encore quelques instants d'un air distrait

dans le corridor, puis abandonna le palais, pour prendre le chemin du cimetière de Cayenne.

VCI

Une voix de la tombe

Il était minuit moins dix minutes.

La chambre à coucher, dans laquelle attendait Alice, était éclairée d'une grande lampe ornementale, posée sur un fut sculpté et dont le globe, coiffé d'une cape rose, répandait dans l'appartement une lumière étrange et fantastique.

Alice Terry, debout devant une psyché, s'y mirait de pied en cap.

Elle s'était parée comme une fiancée pour son jour de noce.

Un peignoir de fine baptiste, garni de dentelles, serré à la taille par une cordelière d'or et de soie, drapait sa taille élégante et souple et, à travers le léger et transparent tissu, s'accusaient les formes harmonieuses de son corps, à la fois robuste et charmant, la rondeur des bras, les conteurs chastes et pleins de la gorge.

Dans ses magnifiques cheveux noirs était plantée une rouge fleur de cactus.

Alice jeta un regard satisfait sur son image, renvoyée par la glace.

— Lui produirais-je assez d'impression, ainsi ? demanda-t-elle. Quelque dégoût que m'inspire cet homme, il faut bien que je joue avec lui la comédie, pour surexciter sa passion et pendant

quelques minutes, enivrer et troubler ses sens grossiers. Il faut qu'il passe brusquement d'un excès dans l'autre, de la folie amoureuse à la plus grande terreur. Le docteur Rohan l'a décidé ainsi et il faut me conformer à ses ordres pour faire réussir son plan hardi. Le salut est à ce prix.

Alice passa la main sur son front rougissant.

— Ah ! mon cher Mathieu, bien qui tu sois loin de moi et ignores le danger dans lequel je me trouve, c'est à genoux que je voudrais te demander pardon d'avance, de moyens que je vais être forcée d'employer. Je t'appartiens toute et à toi seul, et si, dans quelques instants, un autre homme que toi mettra sa main dans la mienne, c'est qu'il n'y a que ce moyen d'échapper à la violence ou à l'éternelle séparation. Hélas ! la profession de détective, que j'ai embrassée, a de répugnantes alternatives. Mais je te jure, Mathieu, il ne se passera rien, ici, dont je puisse avoir à rougir. Si le plan du docteur Rohan réussit, tout ira bien. Dans le cas contraire, je saurai protéger mon honneur virginal et mourir pure et sans tâche, comme j'ai vécu jusqu'à ce jour.

En prononçant ces derniers mots, elle tira de son sein un petit poignard, en sortit la lame de sa gaîne de cuir et en considéra la pointe d'un œil pensif.

En ce moment, la pendule posée sur le marbre de la cheminée tinta lentement douze fois.

Minuit.

Alice frissonna. L'heure décisive avait sonné.

Vivement elle cacha le poignard dans sa poitrine.

Au même instant, du balcon s'élva un léger sifflement, Alice y répondit en heurtant doucement du doigt contre la vitre résonnante.

Ces deux signaux voulaient dire, en langage ordinaire :

— Etes-vous prête ?

— Oui.

Quelques minutes plus tard, Alice entendit un pas furtif se rapprocher de sa porte.

Pas de doute, c'était lui qui venait, le tigre de Cayenne.

Les pas s'arrêtèrent et on frappa doucement.

— Qui est là ? demanda Alice à demi-voix.

— Moi, le Gouverneur.

Alice ouvrit et Greffin entra dans la chambre.

Il avait endossé son uniforme de cérémonie et, pour la circonstance, arborait toutes ses décorations.

Peut-être croyait-il, que ces marques de sa puissance feraient oublier sa sénilité et sa laideur.

Son regard ardent enveloppa la jeune femme, debout devan lui, et un sourire de satisfaction crispa ses lèvres minces.

Cette toilette de nuit, d'un caractère si intime, ces frais, évidemment faits à son intention, firent bien augurer, au vieux viveur, d'une prochaine et galante victoire.

Et, par la pensée, il se reporta à quelque vingt cinq ans en arrière, lorsque jeune et hardi, il était volontiers reçu par certaines dames parisiennes, indifférentes de l'heure à laquelle on leur rend visite.

— Je viens apprendre des lèvres de ma belle amie la résolution à laquelle elle s'est arrêtée, dit le fonctionnaire d'une voix caressante. Et je ne lui cacherai point ma vive impatience. Ah ! Que vous êtes séduisante, chère Alice ! Jamais je ne vous ai vue ainsi ! Quels transports excite en moi, à cette heure et dans ces lieux, l'aspect de votre incomparable beauté !

Alice fit un pas en arrière.

Le regard que le caduc débauché avait jeté sur elle lui avait causé l'impression d'une brûlure et le rouge de la pudeur offensée lui était monté au visage.

— Excellence, répondit-elle sèchement, laissons là ces fadaises et venons en au fait. Persistez-vous dans vos précédentes intentions ? Serez-vous assez indélicat pour me laisser le choix entre la

relégation, sur l'Ile du Diable, ou la honte de devenir votre maîtresse ?

Greffin, un peu démonté par cet accueil, toussa légèrement, en portant la main à sa bouche.

Mais se remettant aussitôt, il indiqua le divan, placé dans un angle de l'appartement, en invitant du geste Alice à s'y asseoir.

L'Américaine obéit et Greffin prit place dans un fauteuil, vis à vis d'elle.

— Cette heure est décisive pour nous deux, dit-il alors d'une voix qui tremblait un peu. Me voici devant vous, ma chère Alice, remettant en vos seules mains votre sort et le mien. Je pourrais vous traiter en espionne et, sans abuser des pouvoirs de ma charge, vous châtier cruellement. Mais, je le reconnais sans honte, jamais je n'ai rencontré femme qui m'ait ensorcelé autant que vous. Peut-être ai-je tort de vous faire un pareil aveu et vais-je imprudemment au devant de ma défaite. Mais je ne saurais faire autrement. Dût-il m'en coûter la vie, il faut que vous soyez à moi ! Alice, si aujourdhui vous consentez à être ma maitresse, dans quelques semaines, je vous le jure, je ferai de vous ma femme.

— Votre femme ! s'écria Alice, comme en un mouvement d'involontaire orgueil. Parlez-vous sérieusement, gouverneur Greffin Ne voudriez-vous m'enlever, cette nuit, mon honneur, que pour me le rendre bientôt plus inattaquable et plus brillant ?

— Oui, c'est ce que je veux ! répondit le passionné vieillard. Ah ! chère Alice, vous ne pourriez vous figurer à quel point vous vous êtes rendue maîtresse de moi ! Vous ignorez votre puissance sur ce cœur qui ne bat plus que pour vous !

Il essaya de lui prendre la main, mais la jeune Américaine la retira vivement.

— Ecoutez, Gouverneur, dit-elle d'un ton posé et répondez-moi sans ambages. Ce que je réclame c'est une absolue sincé-

rité. Vous avez déjà été marié? Peu de temps avant mon arrivée à Cayenne, votre femme est morte subitement, n'est-il pas vrai?

Un frisson courut dans les membres de Greffin que le souvenir de Mildred, même évoqué en ce moment, remplissait de terreur et d'angoisse

La pensée du retour de la vision qui, pendant si longtemps l'avait impitoyablement poursuivi, mais dont depuis quelque temps il était presque délivré, lui était devenue, maintenant, intolérable.

— Ne parlons point de cela, dit-il vivement. Elle était indigne de moi. Aussi ne l'ai-je jamais aimée, comme je vous aime, chère Alice. Je vous en prie, je vous en supplie, ne prononcez plus jamais son nom.

La violente agitation qui s'était emparé de lui, convainquit l'Américaine qu'elle avait touché à une plaie secrète de cette âme sombre.

Et justement pour cela, sans pitié, ni scrupule, elle revint à la charge retournant le fer dans la blessure.

— Jurez-moi, reprit-elle, que vous n'avez jamais aimé cette femme! Je ne veux partager votre cœur avec nulle autre, même avec celle qui repose dans la tombe et ne pourrait plus se placer physiquement entre nous. Car à moins d'un miracle, les morts ne sortent point de leur tombeau pour inquiéter les vivants. N'est-ce pas vrai, dite?

Greffin fut comme ressaisi par un accès de fièvre.

Cependant il se contraignit et répondit plaisamment, avec tout le sang-froid, qu'il put appeler à son secours.

— Ah, ah! Quelle singulière question me faites-vous, ma chère belle. Comment une morte pourrait-elle s'interposer entre vous et moi? Mildred n'est plus, Son corps, est en ce moment, la proie des vers, dans son caveau funéraire, creusé dans le roc Et si même, par un prodige, elle se réveillait sur sa froide

couche, elle ne pourrait sortir de l'obscure tombe, que j'ai fait sceller moi-même d'une porte de fer...

Les vivants même s'y briseraient le front et s'y ensanglanteraient les doigts sans la faire bouger d'une ligne. Ah, ah ! nous sommes bien en sûreté, de ce côté, allez... Ceux qui sont morts ne reviennent pas.

Sa voix sonnait, rauque et tremblante d'angoisse, son rire grimaçait lugubrement et son visage était contracté comme celui d'un malade secoué par une fièvre violente,

— Fort bien ! dit-elle, en se penchant quelque peu et couvrant le misérable du regard étincelant de ses yeux profonds. Si vous êtes certain de n'avoir plus à craindre, si vous ne redoutez pas d'être tourmenté par elle, jurez-moi donc que vous avez absolument oublié cette Mildred, et que vous n'aimez que moi, moi, seule.

Le Gouverneur regarda la jeune femme d'un air troublé.

— Et si je vous fais ce serment? demanda-t-il, palpitant d'émoi. Qu'en sera-t-il, femme adorée, sans laquelle la vie serait désormait impossible pour moi ?

Alice posa ses deux mains sur les genoux du vieillard.

— Alors, répondit-elle tout bas, je t'appartiendrai, Greffin.

Le visage du Gouverneur prit une expression de désir sauvage.

— Qu'il en soit donc ainsi ! s'écria-t-il, en essuyant la sueur qui était venue parler à son front. Je jure que je n'aime que toi, Alice et que j'ai complètement oublié cette indigne Mildred !

Il n'avait pas achevé, qu'un rire moqueur s'élevait dans la chambre.

Greffin resta comme frappé de la foudre.

Il semblait ne plus oser lever les yeux et ses lèvres décolorées murmurèrent sourdement :

— Qu'est ceci ? Que signifie ceci ?

Alice le regarda avec l'expression du plus profond étonnement.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— N'avez-vous point entendu rire? Juste au moment où je vous jurais?... Ah! ce rire d'un être invisible était effrayant!

Alice secoua la tête, avec une feinte surprise.

— Vous vous serez trompé, répondit-elle. Je n'ai rien entendu, absolument rien. Regardez plutôt. En dehors de nous, il n'y a personne dans cette chambre.

Greffin jeta autour de lui des regards farouches.

— Personne? répondit-il. Personne, en effet. Nous sommes bien seuls.

La pensée de se trouver, sans témoins, auprès de l'objet de ses longues aspirations, vint lui fouetter le cœur et faire circuler de nouveau dans ses veines un sang pareil à un torrent de feu.

— Seuls! répéta-t-il, mais si sa voix tremblait encore, c'était maintenant d'impétueuse ardeur. Oui, nous sommes seuls. J'étais fou de me laisser dominer par une vaine imagination! Arrière, absurde crainte des fantômes! Arrière, souvenir importun d'un froid cadavre... A moi la vie chaude et colorée, riche de fleurs brillantes et de fruits savourenx...

Sur ton sein, Alice, je me trouverai à jamais délivré de mes rêves lugubres. Sois à moi, femme adorée, sois toute à moi! Viens... tu m'appartiendras!

La passion délirante, fulgurant dans les yeux de Greffin, avertit Alice qu'elle devait s'attendre à quelque attaque violente et soudaine de la part du monstre, habitué à voir tout plier devant son vouloir.

Elle se redressa vivement et voulu s'éloigner du divan sur lequel elle était assise.

Mais déjà il était trop tard.

Greffin s'était rué sur elle avec un cri de bête fauve en rut. Prompt comme l'éclair, il jeta ses bras décharnés, mais nerveux autour de la jeune femme.

La soif de luxure avait décuplé ses forces et, malgré la vigueur exceptionnelle dont était douée l'Américaine, en un instant elle se trouva en son pouvoir.

Greffin, la retirant brusquement en arrière, l'avait couchée à moitié sur le divan.

Alice porta les mains à sa poitrine où elle avait caché son arme.

Entrouvant son peignoir, elle y chercha l'arme libératrice.

Mais Greffin, ayant remarqué le mouvement, la prévint.

Il introduisit brutalement la main dans le corsage, saisit le poignard et le jeta, par dessus sa tête, à l'autre bout de la chambre.

— Maintenant, je n'ai plus rien à craindre de toi, cria-t-il d'une voix triomphante. Je t'ai désarmée et tu es livrée à moi corps et âme ! Embrasse-moi... Embrasse-moi, te dis-je, ou sinon !

Le monstre hâletait, exultant d'une atroce joie, d'un désir éperdu et sans frein.

Vautré sur Alice, il l'étreignait frénétiquement à la taille et sa bouche vile cherchait les chastes lèvres de l'Américaine qui, seulement en détournant la tête, pouvait se soustraire encore à ses immondes caresses.

La colère, la honte, le dégoût et le désespoir emplissaient le cœur de l'infortunée Alice.

Où donc restait le sauveur ?

Pourquoi le docteur Rohan ne mettait-il point un terme à cette scène ignoble ?

Pourquoi la laissait-il exposée à un pareil danger lui, qui s'était engagé à intervenir et à la protéger au moment décisif?

Avec terreur, Alice sentait décroître ses forces.

Sa tête se renversa en arrière et ses yeux se fermèrent.

Elle ne sentait plus la force de se dérober aux baisers du monstre dont la chaude et fétide haleine la faisait défallir

Greffin, la sentant en sa puissance, poussa un cri de victoire et, un moment plus tard, la pauvre Alice allait succomber à sa lâche lubricité...

Quand soudain, un bruit sourd s'éleva dans la chambre. Sans doute le vent avait fait s'ouvrir la porte du balcon, car un souffle froid venait de ce côté.

Greffin abandonna sa victime et, troublé, fit quelques pas en arrière.

Lorsqu'il se retourna, un cri étouffé sortit de sa gorge, pareil au râle de quelqu'un qu'on étrangle.

Jetant les deux bras en avant comme s'il cherchait à se raccrocher quelque part, il recula en chancelant.

On eut pu lire sur son visage, couleur de cendre, une indécible terreur, une angoisse sans nom.

Les yeux lui sortaient de la tête, hagards et vitreux.

— Mildred ! balbutia-t-il. Le spectre ! Le cadavre de Mildred !

Mais cette fois, ce n'était plus une trompeuse vision, dont le misérable gouverneur était le jouet.

Ce n'était plus un vain rêve, revêtant le néant des formes et des couleurs de la réalité.

Elle se dressait devant lui, la morte, l'épouse inhumée depuis longtemps !

Dans l'ouverture de la fenêtre du balcon, un cercueil se trouvait dressé en pied.

Le couvercle en avait été enlevé et, dans la bière, visible, malgré la pénombre produite par les parois, apparaissait une effroyable silhouette, celle de Mildred, morte.

Elle portait la robe dans laquelle on l'avait ensevelie pour la porter à sa dernière demeure.

Son visage, déjà attaqué par les vers du tombeau, était rongé en plusieurs endroits et marbré de tâches bleues, comme les mains qu'elle étendait d'un air menaçant dans la direction de son ancien époux.

Ses yeux creux, sans lueur et sans regard, semblaient levés vers le Ciel.

Cette apparition aurait produit une impression terrifiante sur n'importe quelle personne en pleine possession de son sang-froid.

A plus forte raison devait-elle foudroyer le misérable, épuisé par tant de nuits passées sans repos et qui, en son cœur, devait bien s'avouer le vil meurtrier de la pauvre femme, dont le spectre vengeur se dressait devant lui.

A toutes ces causes de complet désarroi, il faut ajouter le contraste des passions qui grondaient en lui, il n'y avait qu'un instant, et de la folle épouvante provoquée par l'apparition du spectre.

Tout à l'heure, abandonné à toute la fougue d'un amour sénile, et se croyant près du triomphe, il touchait presque aux voluptés du Paradis, et maintenant ?...

Son sang, de flamme était devenu de glace, ses genoux s'entre-choquaient, l'atroce peur le terrassait.

Greffin roula sur le parquet, en balbutiant quelques paroles incompréhensibles.

Il voulut se relever pour fuir ces lieux d'épouvante et d'horreur, mais une voix s'éleva, en ce moment, qui lui enleva le dernier reste de sa force virile et le mit hors d'état de réagir contre la désorganisation qui s'opérait en lui.

Le spectre de l'assassinée lui adressait la parole.

En même temps, une lumière bleue rayonna sur le visage décomposé, donnant une apparence de regard à ses yeux sans prunelles.

— Greffin ! lui cria la voix, dépouillée de tout timbre humain et semblant bien véritablement s'élever du tombeau, Greffin, je t'ordonne de m'écouter... Reste là, et ne bouge de ta place !

Le misérable se releva sur les genoux et, fixant devant lui un regard d'idiot, joignit craintivement les mains.

— Grâce ! Pitié ! balbutia-t-il. Ne me frappe point de mort !...

Ne me rends pas tout à fait fou... Mildred, ma femme... oublie... et pardonne-moi !

— Monstre, cria le spectre de Mildred. Comment oses-tu encore demander grâce ? Comment oses-tu encore me nommer ta femme ? C'est toi qui m'as assassinée ! C'est toi qui m'a ravi ma jeune existence ! Lorsque tu m'as eu confiée au sol rocheux du cimetière de Cayenne, tu t'es cru délivré de moi ! Reconnais-tu m'avoir tuée, moi, ta femme ?

Mais Greffin n'était point en état d'articuler une parole.

De tous les points de la chambre, derrière et devant lui, autour de sa personne, des coins les plus obscurs, sous ses pas et sur sa tête, de nombreuses voix s'élevaient maintenant, avec celle de la morte, les unes gémissantes, les autres impérieuses, pleines de larmes, de menaces, de plaintes, d'indignation, faibles comme un murmure, tonnantes comme les grondements de la foudre.

— Avoue ! Avoue !

En même temps, la lampe s'éteignit, laissant l'appartement plongé dans les ténèbres.

Seul, le cadavre, évoqué du sépulcre était visible, exposé en plein à la lumière bleue, qui le baignait d'un éclat phosphorent.

Déjà l'esprit du Gouverneur avait reçu le coup de grâce. Toute liberté de jugement, toute force de résistance s'étaient évanouis dans ce corps et cet esprit usés.

— J'avoue ! balbutia-t-il. Je reconnais tout, tout !

— Alors je vais t'apprendre comment tu pourras apaiser mon ombre, reprit la morte, et me donner enfin le repos de la tombe !

— Parle, parle, esprit infortuné ! cria Greffin d'une voix suppliante. S'il existe un moyen de te rendre la paix et de la rendre à moi-même, apprends-le moi. Mais que je ne te revoie plus, car j'en deviendrai fou.,. fou !

Et le féroce gouverneur éclata en sanglots.

Des deux mains, il se tenait la tête, comme s'il voulait l'empêcher d'éclater.

La terrible apparition étendit la main vers lui.

– Eloigne cette femme de ta maison, dit-elle. Je ne veux point de rivales. C'est à moi seule, vivante ou morte, qui tu appartiens à jamais! Tu resteras enchaîné à mon cadavre jusqu'à ce que sonne l'heure où tu viendras me rejoindre sur la froide couche nuptiale, dressée dans mon caveau rocheux. Rends la liberté à Alice Terry et à son compagnon, que tu as traitreusement envoyé et fait retenir à l'Ile du Diable. Laisse-les s'embarquer sur le premier bâteau, partant de Cayenne pour la France. Qu'ils retournent, sans en être empêchés, vers les lieux dont ils sont venus tous les deux. Me jures-tu cela?

— Je le jure!

Greffin articula cette promesse de l'air sincère et soumis qu'aurait eu un fidèle chrétien en prêtant serment devant Dieu et au pied du saints autels.

— Songes-y bien, cria la morte. Je saurais terriblement me venger d'un parjure! Si tu n'accomplis point ce que tu viens de promettre par serment, je t'apparaîtrai toutes les nuits pour succer le saug de tes veines et la cervelle de ton crâne! Gouverneur Greffin, prends garde de te parjurer!

Le cadavre étendit de nouveau le bras. Des éclairs bleus jaillirent de la bière, aveuglant et foudroyant le Gouverneur éperdu, qui s'évanouit pour tout de bon.

Alice courut à lui et se pencha avec angoisse sur le corps privé de mouvement.

— Oh, Ciel! s'écria-t-elle. Il est mort! L'effroi et l'émotion l'ont tué!

— Ne craignez rien, ma belle amie, lui dit, avec un rire étouffé, une voix venant du balcon. Le digne Gouverneur vit encore. Je me suis permis seulement de l'étourdir, au moyen d'une batterie électrique, afin de pouvoir remiser, à mon aise,

ce terrible fantôme et tout mon matériel de pyrotechnie et de trompe-l'œil, digne du plus habile metteur en scène de Paris.

Et, de derrière le cercueil, renfermant le cadavre de la morte, surgit le docteur Rohan, souriant dans sa barbe blonde.

Le médecin entra dans la chambre et se pencha sur le Gouverneur, privé de connaissance.

— Cette douche électrique, dit-il, ne peut, en elle-même, lui faire de mal. Mais je réponds moins de ses nerfs que sa folle épouvante doit avoir mis en piètre état. Qu'importe ! Je n'ai pas la moindre pitié pour ce froid scélérat, et si j'ai réussi à le rendre incapable d'exercer plus longtemps son odieuse charge, l'humanité tout entière m'en devra de la gratitude. Les malheureux transportés de la Guyane en seront débarrassé d'un impitoyable bourreau.

Car le Gouverneur qui lui succèdera pourra seulement être beaucoup meilleur que lui, mais non pire. Pour le moment, ma chère amie, poursuivit le docteur, en serrant respectueusement la main de la jeune fille, vous pouvez vous considérer comme sauvés, votre compagnon et vous. Demain matin doit partir un bâteau de Cayenne et je parierais ma tête que Greffin vous y installera lui-même, dans la meilleure cabine, afin d'être plutôt débarrassé de vous et d'éloigner de son front la terrible menace que j'ai pris la liberté de mettre dans la bouche de la pauvre Mildred.

— Vous croyez donc que Greffin tiendra son serment ? demanda Alice.

— Je viens de vous dire que j'y engagerais ma tête, répéta le médecin en souriant. L'exécrable gredin n'oubliera point de sitôt cette apparition de sa femme morte ! N'avez-vous pas vu comme il tremblait en promettant sur l'honneur tout ce que les voix de la tombe exigeaient de lui

Miss Terry inclina la tête.

— Mais, à dire vrai, c'était assez effrayant pour ça ! répondit

elle avec un léger frisson. Moi-même je n'ai pu m'empêcher d'être émue à l'aspect de ce cadavre et bien que je susse à quoi m'en tenir, au sujet de cette macabre mais indispensable comédie, j'ai été tentée de fuir, en entendant la voix du spectre.

— Une comédie, reprit le docteur Rohan, d'un ton sérieux, dans laquelle un vrai cadavre remplissait le premier rôle.., Si j'ai été ravir cette pauvre Mildred à la tombe, pour troubler si cavalièrement son repos, je puis, invoquer, certes, de puissantes raisons scientifiques et humanitaires, poursuivit-il après un léger silence. Je ne suis pas fait, d'ailleurs, comme la plupart des autres hommes et les scrupules sentimentaux ne m'arrêtent guère lorsque le but à atteindre n'apparaît, comme juste et bon. Etant donné que cette morte pouvait coopérer à une œuvre aussi utile que votre délivrance commune, à Klaus Grot et à vous, rien de mieux que par mon intermédiaire elle abondonnât pendant quelques heures son trou rocheux pour rendre une petire visite à son ex-époux.

— C'était un spectacle vraiment affreux que de lui voir agiter le bras !

— Elle n'aurait eu garde de s'en abstenir, dit le médecin en riant, car je lui tenais le poignet au bout d'une ficelle, que je faisais manœuvrer, aux bons moments, comme dans les théâtres de marionettes.

— Et cette lueur bleue, qui se jouait si sinistrement autour de son crâne ?

— Etait produite par une petite machine électrique, placée par moi derrière le cercueil. Comme la plupart des médecins, je fais un peu de physique.

— Et cette voix de la tombe ?

— Un exercice dans lequel je me suis distingué maintefois. J'ai la chance d'être ventriloque. Vous avez pu juger de mon talent par la façon dont j'ai fait sortir des voix de tous les

coins de la chambre : « Avoue ! Avoue ! » Je me suis admiré, moi-même, à ce moment là !

Alice saisit les deux mains de l'homme de science.

— Comment reconnaître tout ce que vous avez fait pour moi, dit-elle. A vous, docteur Rohan, je dois la vie et ce qui m'est bien plus précieux encore l'honneur. Et moi, que pourrais-je vous offrir en échange ?

Le médecin regarda la belle Américaine avec un triste sourire.

— Ce que je serais tenté de réclamer de vous, Alice, r épondit-il d'une voix qui tremblait un peu, vous ne seriez plus en état de me l'accorder, car un autre y a des droits antérieurs. Pourquoi vous le cacher ? C'est de votre cœur que je veux parler, votre cœur qui appartient tout entier à mon ami Mathieu Dreyfus et lui appartiendra aussi longtemps qu'il battra plein de loyauté et d'amour !...

Pourtant, même de ce côté là, je pourrais ne point être complètement deshérité. Lorsque ce cœur ne pourra plus rien ressentir, tristesse et douleur, espoir et joie, qu'il aura cessé de battre et sera sousfrait aux orages de la vie, léguez le moi par testament — à condition que je vive encore moi-même, naturellement...

Il faut vous dire que j'éprouve une insurmontable passion scientifique pour les cœurs humains, privés d'existence. Déjà des centaines et des centaines de ces machines à sensations, au rouage brisé, m'ont permis d'étudier leur mystérieux mécanisme. Laissez-moi lire, un jour dans le vôtre, Alice, non en qualité de médecin, mais d'homme et de penseur. Peut-être y trouverai-je la fibre cachée qui y fait affluer avec le sang du corps, la fidélité, la vaillance et l'abnégation, sources d'actions nobles et héroïques. Je le répète, que votre cœur vivant appartienne à Mathieu Dreyfus, mais que, mort, il devienne mon partage. Je suis un être bizarre, n'est-il pas vrai, te un fou peut-être, à votre

avis ? Riez de moi autant qu'il vous plaira. Vous ne savez pas qu'il y sur terre des rêveurs impuissants à faire la conquête d'un cœur plein de vie et qui sont bien forcés de se contenter d'un cœur qui ne bat plus pour personne !

— Non, docteur Rohan, répondit doucement Alice, en posant la main sur sa poitrine, aussi longtemps que batera le mien, il sera pénétré d'une fidèle amitié pour le noble sauveur qui a sauvé une pauvre jeune fille, menacée dans son existence et dans sa pureté !

— Tope, alors ! Je me fie à votre parole, dit gaiment le docteur en portant à ses lèvres la main de l'Américaine. Oui, nous resterons toujours bons amis. Mais il faut maintenant que je reporte la pauvre Mildred dans son alcove de pierre. Greffin commence à redonner des signes de vie et il est temps que je disparaisse. Pour que ce misérable ne croit point seulement avoir fait un mauvais rêve, je vais lui passer cette bague au doigt. C'est l'anneau d'alliance de Mildred et je me suis permis de l'enlever à sa dépouille.

Tout en parlant ainsi, Rohan glissait à l'annulaire du Gouverneur l'anneau d'or, brillant à la faible lueur de la nuit.

Puis, il se retira sur le balcon de la fenêtre de laquelle il tira les battants sur lui.

Quelques moments après, toutes les traces de la comédie macabre avaient disparu.

Sa retraite s'était effectuée à propos, du reste, car presque aussitôt Greffin poussa un léger soupir.

Entretemps, Alice avait rallumé la lampe, qui répandait de nouveau sa lueur rose dans l'appartement sillonné, il y avait quelques minutes, d'éclairs bleus.

Le Gouverneur se releva péniblement et se dirigea d'un pas chancelant vers un fauteuil dans lequel il se laissa tomber, plus pâle qu'un mort.

Puis redressant la tête, il coula vers la fenêtre du balcon un regard d'épouvante.

Dieu merci, cette fenêtre était fermée.

Greffin porta sa main tremblante et froide à son front brûlant.

— Quel effroyable rêve! balbutia-t-il, d'une voix brisée. Non, non, madame, ne me regardez pas ainsi, ne m'approchez pas!.. Plus loin, je vous en prie... Quittez ce sourire ensorcelant... Je ne peux pas... je ne veux plus vous aimer... A partir de ce moment, tout est finit entre nous!...

Il se tut et s'abima pendant quelques minutes dans de profondes réflexions.

Puis, se levant soudain, avec un geste fou et une voix rauqu :

— Je viens d'avoir une attaque de nerfs, cria-t-il, un transport au cerveau. Quoique j'ai dit ou laissé à entendre, dans mon délire, quelque déclaration, quelque soi-disant aveu que j'aie pu faire, il ne faut pas y croire, entendez-vous!... Tout cela est faux... Tout est mensonge, suggestion exercée sur moi par la vision qui me poursuit!...

— Je n'ai rien entendu de pareil, répondit simplement Alice. Et vous n'avez rien dit.

— Bien, fort bien! reprit Greffin, en respirant. Si vous savez garder le silence sur... ce qui s'est passé ce soir entre nous... vous vous en trouverez bien. Voici ma main... Vous pouvez la toucher sans crainte... Je vous donne ma parole qu'il ne vous arrivera rien de mal... Vous pourrez...

Il n'acheva pas.

Ses yeux dilatés s'étaient arrêtés avec une terreur nouvelle sur l'alliance d'or passé à l'annulaire de sa main droite.

Poussant un cri terrible, il l'arracha de son doigt, sans s'apercevoir seulement qu'il s'était si profondement écorché qu'il en saignait.

— C'est la bague de Mildred, gémit-il, l'anneau du cadavre!

Et il jeta loin de lui la bague de mariage.

— Donc, ce n'était pas un rêve! reprit le misérable. Tout était vérité, affreuse réalité! Dieu puissant! Elle s'est relevée de sa tombe! Et c'est bien son spectre que j'ai vu!

Sans plus accorder un seul regard à l'heureuse Alice, il se précipita hors de la chambre.

Et l'Américaine l'entendit crier de nouveau, en courant par les corridors :

— La bague de Mildred! L'anneau de la morte!

XCII

Dans un cercueil, sur l'Océan

Ce fut une triste journée, pleine de douleur et de rage que celle passée par Klaus Grot, sur le sol maudit de l'Ile du Diable.

Il y avait débarqué en qualité de sauveur, rempli des plus généreux projets, résolu à délivrer le capitaine Alfred Dreyfus de sa captivité imméritée.

Et voilà que lui, aussi, maintenant, était retenu prisonnier!

Comme Dreyfus, il restait entouré, de tous côtés, par la mer écumante qui le séparait du reste du monde.

Comme Dreyfus, il n'avait plus le devoir d'avoir une volonté à lui, mais devait se soumettre humblement aux ordres de cruels gardiens.

Ce qui aggravait encore la situation personnelle de Klaus Grot, c'est que le digne capitaine ne possédait point la calme philosophie — se résignant à ce qui ne saurait être changé — par laquelle Alfred Dreyfus, homme de civilisation plus affinée et de plus

sérieuse éducation, résistait au désespoir, lorsque l'excès des souffrances et l'âpreté des souvenirs menaçait d'avoir raison de son long stoïcisme.

Klaus Grot était l'homme de la nature, obéissant à ses impressions au lieu de les diriger.

Voué dès l'enfance à affronter les éléments, sur la vaste et trompeuse étendue des mers, il ne savait se plier à aucune autre destinée.

Pour lui, la libre volonté et l'indépendance complète passaient avant tout au monde.

Et maintenant, il lui faudrait courber le front, sous le jong, comme un esclave, se laisser railler et bafouer sans pouvoir répondre aux outrages par les arguments de ses poings fermés ?

Maintenant, il se verrait ancré au milieu de la mer, comme un bloc de rocher, ayant sans cesse l'Océan sous les yeux, sans avoir le droit d'y naviguer !

Non, c'en était trop. Jamais Klaus Grot ne pourrait supporter cela !

Provisoirement, il n'aurait su qu'alléguer pour sa défense et n'entrevoyait aucun moyen de modifier son sort.

Nous avons vu que les gardiens de l'Ile du Diable s'étaient rendus maîtres de lui, par la force du nombre, lui avaient lié les mains et les pieds et l'avaient jeté dans une hutte abandonnée, au moment même où il croyait pouvoir regagner Cayenne.

Il était là, étendu sans pouvoir remuer, et ayant du temps de reste pour réfléchir à son malheureux sort.

Les gardiens ne se préoccupaient plus de lui l'estimant complètement hors d'état de leur nuire, ficelé comme il l'était par leurs soins.

Mais ils avaient compté sans l'extraordinaire puissance de volonté du brave capitaine.

A peine s'était-il vu seul que, après s'être bien rendu compte

de sa situation, il se mit immédiatement en devoir de travailler à sa délivrance.

Klaus Grot releva doucement la tête en prêtant l'oreille.

Au dehors, tout était tranquille.

Par la porte, laissée entrouverte, il s'assura que la nuit était tombée, nuit sombre, enveloppant l'île entière de ténèbres.

Klaus Grot se mit à l'œuvre.

On lui avait lié les mains derrière le dos.

Avec des efforts inouis, il parvint à les réunir sur le côté, jusqu'à ce qu'il eut vu comment était fait le nœud.

Pas moyen de le défaire au moyen des doigts, restés libres.

L'opiniâtre Hambourgeois ne désespéra point pour cela.

Attentivement, il promena autour de lui, dans la hutte, son regard habitué à y voir la nuit.

Au bout de quelques minutes, il avait découvert ce qu'il cherchait.

Lentement il roula vers un lit de fer, placé dans un angle de la case, et se mit a en considérer attentivement les montants.

uis, levant péniblement ses mains liées l'une à l'autre il se mit à user lentement la corde sur la tige de métal rouillé.

Plusieurs heures se passèrent dans cette rude besogne.

La sueur ruisselait à grosses gouttes de son front.

Mais il allait toujours, ne voulant s'accorder de trève qu'après usure complète de ses liens.

Enfin, les fils de chanvre commencèrent à se désagréger.

Klaus Grot poursuivit son œuvre avec un redoublement d'ardeur.

Au bout de quelques minutes, encore, il se réprima un cri de joie.

La corde était sciée.

Une de ses extrémités tomba sur le sol et l'autre sortit facilement du second nœud

Un instant plus tard, Klaus Grot avait les mains libres.

Cette première opération menée à bonne fin, ce ne pouvait plus être qu'un jeu, pour lui, que de défaire les nœuds entravant ses pieds.

Le géant allemand s'étira avec volupté et, avec méthode, opéra les différents mouvements nécessaire pour bien rétablir la circulation du sang dans toutes les parties de son vaste corps.

— Maintenant, murmura-t-il, levant les bras d'un air de menace, maintenant qu'ils s'avisent d'y venir, les chiens maudits ! Ils sentiront les poings fermés de Klaus Grot battre la marche du diable sur leurs crânes vides !...

Potstausend ! Je voudrais voir qui m'empêcherait maintenant de sauter à la mer, pour gagner Cayenne à la nage ou bien être dévoré par les requins. Mais je préfère encore les mâchoires de ces monstres de mer aux griffes des chiournes d'ici !

Il alla à la porte et regarda avec circonspection au dehors.

Ne voyant personne qui l'épiât, il quitta la paillotte.

Au bout de deux minutes de marche il était revenu à l'endroit où se trouvait la cage, servant de prison au capitaine Dreyfus.

Ici, aussi, pas ombre de gardiens. Confiants dans la force des barreaux et dans l'impossibilité d'une évasion par mer, ils s'étaient rassemblés pour déguster quelques bouteilles de tafia, apporté en contrebande de Cayenne.

Dreyfus dormait.

Klaus Grot regarda le malheureux prisonnier, étendu, plus pâle qu'un cadavre, sur sa dure couchette.

Doucement il l'appella par son nom.

Le capitaine, réveillé en sursaut, se dressa sur son séant.

Reconnaissant aussitôt Klaus Grot, il lui tendit les deux mains, entre les barreaux.

— Malheureux ami ! lui dit-il à voix basse.

— Quoi, vous savez déjà que ces chenapans se sont emparés de moi, en qualité de prisonnier ?

— Deux gardiens me l'ont appris hier soir, avec des rires outrageants, répondit le capitaine... C'est ainsi que j'ai appris comment ce démon de Greffin vous a fait tomber dans un piège en vous accordant l'autorisation de visiter l'Ile du Diable. Oh ! mon Dieu ! Faut-il que je me reproche de vous avoir entraîné dans ma perte ? Est-ce donc une malédiction qui repose sur moi, que tant d'êtres dévoués et généreux périssent à cause de moi !

— Oh ! oh ! Nous n'en sommes point encore là ! dit Klaus Grot. Ces gredins ont bien pu m'attraper tout à l'heure, mais à présent, ils ne me tiennent plus !

— Comment ! Auriez-vous résolu de fuir ?

— Comme vous dites. Cette île, dans tous les cas, et la vie, peut-être.

— Quel est votre plan ?

— De sauter à la mer et de gagner, si possible, la terre ferme à la nage. .

— Si vous tentiez cela, vous seriez perdu ! dit vivement Dreyfus. Les requins fourmillent tout autour de cette île. Vous ne nageriez pas cinq minutes sans être suivi et happé par un de ces terribles squales.

— Vraiment ! Eh bien ! tant pis. Je préfère cette mort là à la captivité. Si vous étiez décidé à en faire autant, capitaine, il ne faudrait pas y réfléchir longtemps. Si vous désirez m'accompagner, dites-le, Je démolirai sans bruit le toit de votre hutte, ce qui vous permettra d'en sortir en dépit de ce grillage. Puis, après une dernière poignée de main, nous sautons ensemble à la mer et en route pour d'autres bords !

Dreyfus réfléchit un instant, puis secoua tristement la tête.

— Je ne le puis pas ! répondit-il avec un morne découragement. J'ai juré à ma femme de ne jamais recourir au suicide. Et c'en serait un que d'adopter votre tentative désespérée et folle.

Hélas ! la mort ne m'effraie pas. Mais il me faut traîner ma haine jusqu'au bout.

— Adieu donc, capitaine, dit Klaus Grot. Je me suis mis dans la tête de ne point passer un jour de plus sur cette île de malheur et, quoiqu'il arrive, je me tiendrai parole. Dieu vous aide, capitaine Dreyfus ! Il m'est témoin que j'ai tout mis en œuvre pour vous délivrer. Mais il était écrit que je n'y réussirais pas !... Et probablement, plus que probablement, je paierai l'aventure de ma propre vie. Mais n'ayez aucun remords de conscience à ce sujet...

J'ai toujours vécu en honnête homme et c'est en honnête homme que j'irai à la mort, si elle doit m'atteindre. Encore aurais-je la consolation de descendre dans la plus belle tombe que j'eusse pu rêver pour mon humble carcasse : l'Océan ! Que si je la trouvais dans l'estomac de quelque poisson géant, tant pis...

Je m'accommoderai encore de ce juste retour des choses d'ici-bas. Tant de ses semblables ont été dévorés par moi, presque jusqu'aux arêtes, qu'il serait dans son droit strict en m'avalent tout cru. Je ne lui souhaite qu'une chose c'est de ne pas trop lui peser sur l'estomac.

Vous voyez, capitaine Dreyfus, poursuivit le digne Klaus Grot, que je n'ai rien perdu de ma bonne humeur. Un marin allemand ne craint pas la mort. Il la voit trop souvent de près pour s'émouvoir beaucoup lorsqu'elle lui frappe sur l'épaule. Allons, adieu, capitaine. Et que le Ciel vous donne la force de supporter avec constance votre sort immérité !

Klaus Grot fit une couple de pas, comme pour s'éloigner de la grille de fer. Mais il s'arrêta aussitôt pour y revenir.

— Encore un mot, capitaine Dreyfus, dit-il, devenu soudain triste et grave. Si le bonheur voulait que vous vissiez jamais miss Alice Terry, transmettez lui mes dernières salutations. Dites-lui que je l'ai toujours considérée comme la femme la plus

extraordinaire qu'il y ait, sous la calotte des cieux et que j'ai eu un grand serrement de cœur... oui bien grand, de ne pouvoir prendre congé d'elle. Dites-lui aussi, que Klaus Grot .. non, ne lui dites rien... Elle en rirait, peut-être, et cela me ferait souffrir encore, même couché dans les draps humides de l'Océan !

Le géant blond détourna la tête et essuya une larme du revers de sa main calleuse.

Mais abaissant cette main brusquement, il fixa ses regards sagaces dans l'ombre, maintenant un peu éclaircie.

— Qu'est-ce c'est que cela ? demanda-t-il à Dreyfus. Ne vois-je pas quelqu'un s'avancer, d'un pas mal assuré, vers votre case ? Aussi vrai que je suis un marin, c'est un homme ivre... à moins qu'il ne soit malade ou blessé.

— Pour l'amour du ciel, retirez-vous de côté, capitaine, dit vivement Dreyfus. L'homme qui vient là, c'est Moréno, l'ancien gardien en chef de cette île.

— Du diable ! Dans ce cas il fera connaissance avec mes poings.

— Non, vous ne ferez point cela, car vous n'avez rien à redouter de cet homme. Il est bien malheureux, oui, plus malheureux que moi, car il est atteint de la lèpre.

— De la lèpre ? Un lépreux ?

Involontairement Dlaus Groth se serra contre la grille de fer, comme pour se dérober à tout contact avec le misérable paria.

— La lèpre lui a été communiquée par un prisonnier, relégué sur cette île, reprit Dreyfus, mettant rapidement le marin au courant de la situation...

Lors de notre évasion, que vous devez avoir appris dans tous ses détails, Moréno voulut s'opposer à notre fuite. Mais un pauvre lépreux, abandonné ici, lui sauta dessus lui souffla dans la bouche son haleine empoisonné et, par d'impures et

mortelles caresses, lui communiqua le venin empoisonnant le sang de ses propres veines.

— Silence, le voilà ! murmura Klaus Grot.

En effet, le lépreux s'approchait en chancelant.

A peine pouvait-il encore se tenir debout et c'est en se traînant, péniblement courbé, qu'il arriva près de la case, à grillage de fer.

Il n'en était plus qu'à une dizaine de pas, lorsqu'il s'arrêta, et d'une voix sourde et plaintive, il s'adressa aux deux hommes, qu'il avait découverts bien avant qu'ils ne le vissent lui-même.

— La mort ! dit-il comme en un râle. Oui, je sens que la mort est là !... N'ayez pas peur... Je ne vous approcherai point davantage... Une prière, seulement... Ah ! De l'air, de l'air... Ma gorge se ferme ! J'étouffe... De l'air ! Pour l'amour de Dieu, de l'air !

Et le malheureux roula en se tordant dans la poussière.

— Quelle effroyable punition du Ciel ! murmura Dreyfus. Cet homme a commis bien des méfaits. Mais je crois qu'il les a déjà tous expiés sur cette terre !

— Une prière ! répéta le moribond. Je ne veux pas qu'on me jette aux requins... Le Gouverneur m'a promis de me faire enterrer à Cayenne. Le cercueil, le mien... attends dépuis plusieurs semaines dans la grande barraque des gardiens, là-bas !... N'oubliez pas... Qu'on me tienne parole... Ah ! une gorgée d'air, seulement.

Il bondit debout comme un épileptique et fit quelques vers le grillage. Mais arrivé tout près, il retomba, comme frappé de la foudre.

Moréno avait vécu.

— Il est heureux, s'écria Dreyfus, car voilà la fin de ses souffrances.

— Oui, répondit d'une voix railleuse le marin hambourgeois et, par dessus le marché, il aura des funérailles convenables.



Capitaine Dreyfus, murmura-t-il, je suis votre ami...

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Car dans cette maudite île, d'où l'on jette les habitants aux requins, c'est une faveur exceptionnelle que de reposer en terre bénite.

— C'est, répondit Dreyfus, avec un sourire amer et découragé, la seule façon dont on puisse quitter l'Ile du Diable. Demain, vers le soir, on rapportera son cadavre à Cayenne.

— Par tous les babords et tribords de la Création ! s'écria Klaus Grot, en se frappant le front, comme illuminé d'une inspiration soudaine. Voilà un mode de départ auquel je ne songeais pas. Pourquoi lui mort, et non pas moi, vivant ? Je veux avaler trente mètres de chaines d'ancre si je ne risque pas le paquet. Adieu, capitaine Dreyfus, ne vous préoccupez point de mon sort. Puisqu'il me reste un moyen plus commode de passer l'eau, je frusterai messieurs les requins d'un souper vivant. Ils se rattrapperont sur quelqu'autre pauvre diable, passé lui, de vie à trépas. Capitaine Dreyfus, adieu !

Et Klaus Grot s'enfuit en courant, pour retourner à sa paillote où, se couchant par terre, il s'endormit presque immédiatement d'un sommeil profond.

. . . .

Ce fut le soir du même jour que quatre gardes-chiourmes, de corvée à l'Ile du Diable, se mirent en devoir de transporter à Cayenne la bière dans laquelle ils avaient déposé le cadavre du lépreux Moréno.

Une barque se trouvait prête, amarrée au rivage, et les quatre soldats, requis pour ce service extraordinaire, se transportèrent à la hutte, précédemment habitée par Moreno et où se trouvait alors son corps, mis au cercueil.

Ces hommes ne franchirent point sans un frisson le seuil de la paillotte et se gardèrent bien de rouvrir la bière, craignant comme la peste le seul aspect du lépreux décédé.

Tout en murmurant fort contre un pareil office, ils chargèrent le cercueil sur leurs épaules.

— Diable, le gaillard est lourd! dit un des soldats. Je ne me serais jamais douté qu'il pesât tant que cela.

— Ça provient probablement, de ce que, dans les derniers temps de sa maladie, il avait fort enflé, fit observer un autre.

— Quelle folie au Gouverneur, de le faire enterrer à Cayenne! dit un troisième. Si on l'avait tout bonnement jeté aux requins il y aurait eu chance qu'un ou deux de ces animaux seraient crevés à l'absorption de ce morceau empoisonné.

— Ah! Ah! s'écria en riant le quatrième. Ce brave Moréno s'était imaginé une tout autre fin! Il s'était mis en tête d'épouser la fille du riche Lapayre, et au lieu d'être devenu l'époux de la belle Odette, le voilà qui meurt de la lèpre, après avoir langu et souffert le martyr, pendant de longs mois!

Tout en transportant au rivage leur lugubre fardeau, les soldats continuèrent à épiloguer sur le néant des projets humains.

Comme ils étaient arrivés devant le corps de garde, bien connu de nos lecteurs, le gardien en chef en sortit et, à l'aspect du cercueil, leur fit signe de faire halte.

— Un instant, camarades! Déposez-moi la bière ici. Vous n'en serez pas plus longtemps incommodés.

Il tira un papier de la poche de sa veste et le relut avec attention.

— Le corps de Moréno ne sera point transporté à Cayenne, dit-il ensuite. Je viens de recevoir, à ce sujet, un contre ordre du Gouverneur. Le docteur Rohan, en sa qualité de médecin, directement commissionné par le Gouvernement français, a protesté vivement contre l'enfouissement, dans le cimetière de Cayenne d'un lépreux dont le corps en décomposition pourrait propager la redoutable affection à laquelle il a succombé. C'est pourquoi le Gouverneur, revenant sur la promesse faite par lui au défunt, a décidé que sa dépouille serait jetée à la mer comme celle de n'importe quel déporté mort à l'Ile du Diable.

Les soldats, qui avaient porté le cercueil jusque là, haussèrent les épaules avec insouciance.

Il leur était parfaitement indifférent que leur ancien chef reçut une sépulture décente où devint simplement la proie des requins.

Il était quelqu'un, cependant, que cette dernière décision ne satisfaisait que tout juste et ce quelqu'un était justement celui qui occupait présentement le cercueil, en qualité de principal intéressé.

Car nos lecteurs l'auront déviné, ce n'était point le cadavre de l'Espagnol Moréno que contenait le cercueil, mais bien le corps chaud et vivant du capitaine de navire, Klaus Grot qui, par exemple, avait eu bien de la peine à caser ses membres de géant dans l'étroite et incommode boite en sapin.

Dans l'espoir d'effectuer à sec, dans ladite boite, la traversée de l'Ile du Diable à Cayenne, le digne marin s'était glissé, le soir venu, dans la hutte mortuaire, en y apportant la couverture de son propre lit et un seau de fer blanc,

Grâce aux outils du mort, rangés sur un rayon de la case, il avait prestement dévissé le couvercle et renversant la bière du pied, fait rouler le cadavre sur la couverture, dans laquelle il l'avait proprement empaqueté.

Retenant d'une main le corps sur son épaule et de l'autre portant le seau, dont nous verrons bientôt la raison d'être, Klaus Grot s'était dirigé, avec mille précautions, vers la partie de l'île, par laquelle nos amis avaient naguère tenté leur évasion.

Comme la veille, les chiourmes étaient en train de godailler et nul ne se défiait du prisonnier qui, feignant d'être toujours garrotté, s'était fait porter à la bouche, aliments et boisson, lorsque son gardien spécial était venu, dans le courant de la journée, s'informer, en raillant, de la façon dont il avait passé la nuit

Klaus Grot avait tout bonnement lancé le lépreux à la mer,

à la grande joie des requins croisant en permanence autour de l'île, dans l'attente de quelque proie, morte ou vivante.

C'avait été l'affaire d'un instant.

De tous côtés, les voraces squales s'étaient précépités sur le cadavre dont ils n'avaient fait qu'une bouchée.

Avec les mêmes précautions, le marin était retourné vers la hutte, après avoir rempli son seau d'eau de mer.

Soigneusement il avait lavé l'intérieur de la bière, désinfectée, par surcroît, au moyen d'acide phénique, laissée dans la case par les ensevelisseurs.

Ces précautions d'hygiène prises avec un sang-froid parfait et une sureté étonnante, le digne capitaine avait exécuté la suite de son plan, mûrement réfléchi et combiné.

Se servant d'une forte pince, il avait coupé la tige des vis, de façon à ce qu'elles ne pénétrassent que dans le seul couvercle, s'embortant dans une raînure.

Puis, au moyen d'autres vis, il avait fixé à l'intérieur du dit couvercle deux poignées, détachées d'une vieille malle.

Grâce à ces poignées, retenues d'une main ferme, personne ne s'était douté, certainement, d'une semblable et audacieuse substitution.

Klaus Grot s'était à peine introduit dans la bière — aux proportions exagérés, en vue du gonflement anormal, subi par le corps de l'Espagnol, heureusement, lui aussi, de forte taille — que les porteurs avaient pénétré dans la case.

Nous avons vu comment ils ne s'étaient aperçu de rien, s'étonnant seulement du poids considérable atteint par le cadavre.

Klaus Grot, riant sous cape, et entrebaillant légèrement le couvercle du cercueil, pour respirer plus à l'aise, se voyait déjà au bord de la mer, prêt à être embarqué pour Cayenne, lorsque la communication du gardien en chef — dont il n'avait point perdu un mot — vint désastreusement brouiller tous ses calculs.

Tonnerre et éclairs ! La chose prenait une mauvaise tournure !

Au lieu d'être respectueusement transporté à Cayenne, il se voyait condamné à flotter sur le vaste Océan, embarqué dans une mince boite !

Même pour un déterminé loup de mer, cette perspective était peu régalante.

Cependant l'inspecteur donnait ses instructions aux soldats.

— Il ne faut pas se gêner si fort avec cette charogne de lépreux ! D'abord, nous nous dispenserons de lui faire les honneurs du sac. C'est dangereux à toucher, ces particuliers-là ! Laissez-le dans sa caisse, que vous pousserez tout bonnement à l'eau. Les vagues l'auront bientôt éloignée suffisamment de l'île et alors, qu'elle flotte ou sombre, qu'elle se brise contre un récif ou soit fracassée par les requins, brisant la coque pour avoir la noix, que peut nous importer ?

— A vous, c'est possible ! gronda le pauvre Klaus Grot, dans son étroit refuge. Mais à moi il m'importe beaucoup. Je ne me soucie pas du tout d'être mangé par les requins. Mais un moment ! Je vous ferai voir ce que sait faire un vieux loup de mer !

Le capitaine n'eut pas le temps de s'en dire davantage.

Huit mains avaient soulevé soudain sa prison de bois et, l'instant d'après, il s'aperçut, à la façon désagréable dont il était balloté, qu'on l'avait lancé à la mer.

Le cercueil, auquel on avait imprimé une énergique poussée, fila comme une flèche sur les ondes.

Klaus Grot, aussitôt, repoussa le couvercle du cercueil, mais en le retenant d'une main, pour l'empêcher d'aller à la dérive, car en ce moment, le moindre morceau de bois valait pour lui son pesant d'or.

Klaus Grot se souleva sur son séant et saisissant des deux mains le couvercle, formé de deux planches rejointes, il le cassa par le milieu de façon à se procurer deux larges lattes, pouvant lui servir de rames.

Mais il fallait être un marin consommé, comme notre ami, pour se diriger sur la mer avec de pareils et incommodes avirons.

Tel n'était point cependant la seule fonction qu'il dût leur attribuer, car bientôt, il eut à éloigner les requins de son étrange embarcation.

Les voraces hyènes de mer, s'étaient mises, en effet, à tourner autour du cercueil flottant, émergeant et plongeant tour à tour, et se tournant sur le dos pour happer leur proie.

Rien n'aurait été plus facile aux monstrueux poissons que de renverser la bière d'un coup de queue.

Mais, comme on le sait, peut-être, les requins ne sont guère moins lâches qu'affamés et la façon active et formidable dont Klaus Grot les menaçait de ses rames improvisées, transformées maintenant en massues, les retint maintenant à distance respectueuse.

Sous plus d'un rapport, les circonstances s'annonçaient favorables pour la singulière traversée, commencée dans de si redoutables conditions.

Le soir était serein et les étoiles du ciel se reflétaient si vivement dans la mer, unie comme un miroir, que Klaus Grot en croyait presque voir le fond.

Il n'en était que plus surpris de ce qu'on ne semblât aucunement s'inquiéter à l'Ile du Diable, de ses faits et gestes, à si peu de distance encore du rivage et exposé en plein aux rayons de la lune.

Il y avait pour cela une bonne raison.

Les soldats, qui avaient lancé le cercueil à la mer, s'étaient bien aperçu qu'une ombre noire s'était dressée à demi hors des planches disjointes, comme par magie, mais cette découverte n'eut pour effet que de les frapper d'une superstitieuse terreur.

Sans s'être communiqué leur idée, les quatre soldats, fils de paysans français, crurent que c'était le lépreux lui-même, qui s'était

relevé de son cercueil, pour menacer et maudire ceux qui avaient, bien que contraints et forcés, trahi son dernier vœu et condamné à errer, sans repos, sur l'Océan jusqu'à la fin des siècles, comme un autre « Hollandais volant » ou plutôt comme un Juif Errant nautique.

Dans cette pensée terrible et vengeresse, les soldats crédules s'étaient signés simultanément, et avec non moins d'ensemble étaient revenus au galop vers leur corps de garde.

Comme on le voit, il est telles circonstances oú la croyance aux revenants peut avoir du bon.

Du moins, maintenant, Klaus Groth pouvait, sans craindre d'être inquiété, ni poursuivi, mettre tout en œuvre pour accomplir sa scabreuse traversée.

Sans gouvernail, ni boussole, et guidé seulement par son instinct de matelot consommé, le digne capitaine se dirigea tout droit vers la terre ferme.

Et bientôt, en se retournant, il put voir briller les feux de la rade de Cayenne.

— C'est une vraie partie de plaisir, murmurait-il, en ramant avec énergie. N'étaient ces maudits requins, on se croirait dans une gondole, remontant l'Elbe de Hambourg à Blankenese. Hambourg! répéta-t-il, soupirant à ce nom, involontairement évoqué par lui. Est-ce que je te reverrai jamais?... Pour moi, tu restes la ville la plus belle et la plus riante que puisse habiter un marin. Et mille millions de babords et de tribords! si j'ai la chance de rentrer dans ton port béni, je n'en veux plus demarrer de la vie! Je veux que le diable...

Un choc violent vint fracasser soudain le cercueil où monologuait le digne capitaine, et l'envoya lui-même à la mer, après avoir décrit une élégante parabole.

Klaus Grot plongea dans l'onde amère, mais quelques vigoureuses brassées le ramenèrent à la surface.

— Est-ce un rocher ou bien une embarcation qui m'a fait couler à fond ?

Telle fut la première question que se posa Klaus Grot, en reparaissant, pareil à un dieu marin, à la barbe limoneuse.

— Hallo ! Voilà une corde !... Saisissez-la, camarade, et tenez-vous ferme !

En même temps que ces mots sonnaient délicieusement à ses oreilles, un cable, pareil à un long serpent, vint frétiller sur la mer.

A peine en était-il éloigné d'une couple de mètres. Quelques brassées lui suffirent pour s'en rapprocher et s'y cramponner des deux mains.

— La tenez-vous ?... Tenez-vous la corde ! lui cria la même voix que tout à l'heure.

Alors, seulement, Klaus Grot remarqua, à faible distance de lui, un joli vapeur se balançant sur les vagues.

— Amenez, cria-t-il joyeusement aux gens, penchés sur le bastingage. Et faites vite, ou les requins pourraient bien me tirer les bottes, en m'arrachant les jambes pour aller plus vite !

Aussitôt la corde fut tirée et, à moitié chemin du pont, le brave marin vit se tendre une foule de bras qui s'emparèrent de lui et le hissèrent à bord.

Klaus Grot, épuisé, se laissa aller sur le plancher, comme un vulgaire sac de farine et en poussant un soupir de satisfaction, ressemblant à un cri.

Cependant, il n'était point privé de l'usage de ses sens et rien ne lui échappait de ce qui se passait ou se disait autour de lui.

Mais ce qu'il entendait et voyait semblait au digne capitaine, si rudement secoué depuis deux jours, l'effet d'un rêve trompeur mais délicieux.

Alice Terry près de lui ! La femme la plus extraordinaire qui fût sous la calotte des cieux, pour laquelle il professait une

si vive admiration, un si fervent respect, un culte si tendre agenouillée sur le pont, se penchait vers lui avec sollicitude!

Les yeux de la jeune fille étaient baignés de larmes et il l'entendait s'écrier douloureusement :

— Klaus Grot, mon fidèle ami, mon brave compagnon! Toi qui as partagé avec tant de dévouement mes dangers, ouvre les yeux! Ne meure pas, tu dois vivre! Je me trouvais justement en route vers l'Ile du Diable, pour t'apporter l'heureuse nouvelle que tu as rendu à la liberté et tu peux retourner en France avec moi.

Puis, la belle Américaine, se tournant vers un homme, à barbe blonde, qui se tenait auprès d'elle, lui demanda :

— Vit-il encore, docteur? Continuera-t-il à vivre?

— Naturellement que je vivrai, répondit Klaus Grot d'une voix joyeuse, quoique un peu faible. Croyez-vous qu'un capitaine de navire hambourgeois donne sa démission d'ici-bas pour avoir avalé quelques litres d'eau salée?

A la grande surprise, mais aussi à la satisfaction des spectateurs de cette scène de sauvetage, il se redressa sur son séant, promenant autour de lui des regards souriants :

— Klaus Grot, mon bon et vieil ami! s'écria Alice Terry, saisissant les deux mains du loup de mer, et les lui secouant avec effusion. Que de choses nous devons avoir à nous conter depuis notre si courte séparation!

— Mais c'est ce que vous ferez plus à l'aise à bord de la « République » le beau et grand vapeur qui vous emportera, demain matin, vers la France, dit vivement le médecin.

— Et que dit de cela le Gouverneur? demanda Klaus Grot, avec surprise.

— Oh! il n'y voit aucun empêchement, répondit Alice en riant. N'est-il pas vrai, docteur Rohan? Vous pouvez témoigner que son Excellence Greffin a retenu lui-même, pour nous, les deux meilleures cabines de la « République.

Le médecin, ainsi interpellé, inclina la tête, en riant, lui aussi.

— En ce cas, tout va bien, dit tranquillement Klaus Grot, en avalant un grand verre de cognac qu'on lui avait versé pour faire passer le goût de l'eau de mer et lui rechauffer l'estomac. Vous et moi, Alice, nous pourrons revoir notre patrie et goûter encore de la joie dans le monde des vivants...

Mais, lui, là-bas, l'infortuné martyr de l'Ile du Diable, le noble soldat, rivé, par l'injustice et la méchanceté des hommes, sur un rocher brûlant, battu de tous les côtés par la mer, que va-t-il devenir, hélas !

Et Klaus Grot montrait de la main, à l'horizon, les côtes dentelées de l'Ile du Diable, se silhouettant durement, sur le sombre azur, aux rayons blafards de la lune.

— Que va-t-il devenir ? répéta le bon Allemand, se levant et allant s'appuyer sur le bastingage du bâteau. Qu'en sera-t-il du capitaine Dreyfus ?

Alice vint se placer auprès de lui, lui posa la main sur l'épaule, et regardant, elle aussi, les yeux pleins de larmes, dans la direction de l'Ile du Diable.

— Oui, que deviendra-t-il ? répéta-t-elle tout bas... Nous allons le laisser derrière nous et son martyre n'en aura reçu nul allègement. Nous, du moins; pouvons attendre du sort une direction plus favorable...

Lui, seul, ne nourrit plus aucun espoir. Nous allons pouvoir saluer de nouveau le soleil de l'Europe et jouir du climat le plus doux qu'il y ait dans le monde entier. Mais lui restera, ici, hâletant et courbé, sous le ciel brûlant des tropiques. Nous l'y laissons, comme nous l'y avons trouvé, captif, sans ombre de délivrance, chargé de fers honteux et immérités !...

Dieu nous est témoin, pourtant, que nous avons fait tout ce qui était humainement possible pour arracher à son malheureux sort cette victime de l'iniquité sociale. Notre tentative a échoué nous avons pu seulement sauver notre propre existence.

Maintenant il n'y a plus qu'Un seul, qui puisse venir en aid au prisonnier de l'Ile du Diable !...

Un seul peut encore briser ses chaînes et le rendre à sa femme et à son enfant. Celui-là, c'est le Dieu Tout-Puissant, en lequel nous devons avoir foi tous les deux. Qu'il soit secourable au malheureux dont le nom de Dreyfus sera plaint et honoré dans l'avenir, comme celui d'un des plus nobles martyrs qu'ait comptés jusqu'à ce jour l'Humanité.

Alice étendit, par dessus le bastingage, les deux mains vers l'Ile du Diable, comme pour prendre congé du captif qui, en ce moment, se retournait avec angoisse sur son grabat, derrière le grillage où on l'avait enfermé, lui, le juste et le bon, comme une bête fauve.

Doucement, le petit vapeur, laissant derrière lui les rochers de l'Ile du Diable, glissait maintenant sur les flots calmés, pour regagner la rade de Cayenne.

. . . .

Comme, le lendemain matin, Dreyfus, escorté de ses gardiens, faisait sa promenade réglementaire sur le rivage de son île, il vit soudain, se découpant sur la fine buée emplissant l'atmosphère, la silhouette d'un grand bâteau à vapeur.

C'était la « République » qui commençait joyeusement sa course vers la belle Europe.

L'infortuné s'arrêta, croisant les bras sur la poitrine et regarda le navire, fendant les vagues écumantes de sa proue acérée.

Devinait-il qu'à bord se trouvaient les deux nobles et vaillantes créatures, accourues de la patrie lointaine, pour se dévouer à sa libération et à son salut, mais qui, vaincues par la fatalité, s'en retournaient sans avoir pu accomplir leur tâche ?

Sentait-il, le stoïque martyr du dix-neuvième siècle, qu'en ce moment même, les deux amis qu'il n'avait appris à connaître que depuis la veille, étendaient vers lui leurs bras, pour lui adresser mentalement un dernier adieu, et qu'ils versaient d'amères

larmes à la pensée de devoir l'abandonner sur son rocher stérile ?

Nous ignorons si de tels sentiments occupaient sa pensée, rendue plus subtile et plus impressionnable par de longues souffrances.

Nous savons seulement que, soudain, des pleurs jaillirent de ses yeux, qui en croyaient la source tarie à jamais, et qu'éten. tendant les mains dans la direction du navire, s'effaçant au loin, il s'écria avec des sanglots déchirants :

— O Dieu, mon Dieu, ta main pèse lourdement sur moi ! Combien de temps devrais-je encore souffrir ? Combien de temps encore ?

— Tais-toi ! lui cria rudement le surveillant. Il t'est défendu de parler. Et en route !... Ne reste pas ainsi à regarder les bâteaux qui partent. Ça pourrait te donner des mauvaises pensées. Marche !

L'infortuné captif ne répondit pas.

Il referma ses paupières brûlantes, laissa retomber la tête sur la poitrine, et poursuivit sa promenade sur les rochers incendiés de soleil, abandonné et solitaire, car la compagnie de ses impitoyables geôliers devait le plonger plus avant encore dans son effroyable isolement du reste du monde.

Lorsque, quelques moments plus tard, il releva les yeux, la « République » avait disparu à l'horizon.

IIC

Le caveau de Cayenne

Depuis que le Gouverneur Greffin avait vu, en réalité, dresser devant lui le cadavre de Mildred, il était devenu un autre homme.

La funèbre comédie imaginée par le docteur Rohan, pour sauver Alice et Klaus Grot et les arracher aux griffes de l'exécrable tyran, avait laissé des traces profondes dans l'esprit de ce dernier.

Désormais, toute sa force de volonté était brisée, son moral complètement désorganisé.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette nuit terrible, il fut bien encore en état de vaquer aux obligations courantes de sa charge et, pour le reste, de courir au plus urgent.

Mais bientôt, il fit preuve d'une surexcitation si étrange qu'aux yeux les moins clairvoyants, apparurent les symptômes d'un prochain effondrement cérébral.

D'abord, il commença par se renfermer étroitement dans sa chambre à coucher.

S'il y avait une pièce qu'il dût absolument signer, il fallait la lui passer par dessous la porte.

Quant à sa nourriture — et c'est à peine s'il mangeait — il la recevait par un guichet qu'il avait fait pratiquer à cet effet dans ladite porte.

Les visites, inutile de dire qu'il les avait supprimées, ainsi que les audiences.

Seul, le docteur Rohan avait conservé ses entrées auprès de lui.

Greffin lui avait enfin avoué, que le spectre de sa femme décédé, continuait à le visiter chaque nuit et que n'importe où il se cachait, il ne pouvait réussir à s'en délivrer.

— Je suis perdu ! criait le misérable fonctionnaire, en promenant sans repos, autour de lui, ses yeux secs et flamboyants, comme ceux d'un loup traqué par les chasseurs. Où que je vais, le spectre se dresse devant moi. Il me suit partout et à chaque instant je sens le contact des doigts glacés du cadavre, qui passent sur mes mains, sur mon visage ou sur ma nuque. Sans discontinuer, Mildred me murmure à l'oreille des choses effroyables...

Et tenez, maintenant encore, docteur, pendant que je vous parle, j'entends la voix du spectre, visible pour moi seul ! Ou bien, ne le voyez-vous point, aussi, docteur? Mais vous devez le voir ! Là ! Regardez de ce côté... entre le secrétaire et le fauteuil... Il est là, drapé dans son suaire ! Quel horrible visage, contracté, rongé par les vers !

Les yeux creux et sans éclat sont fixés sur moi ! Arrière, maudite ! Que veux-tu de moi? N'ai-je point satisfait à toutes tes volontés ?... N'ai-je pas tenu mon serment ? L'Américaine, le marin allemand... ils sont loin à présent... Je leur ai rendu la liberté, comme tu me l'avais demandé! Que veux-tu encore de moi, squelette exangue et décharné? Pourquoi me suivre ainsi, pas à pas ? O docteur, venez à mon secours, sauvez-moi ! Le cadavre se rapproche, ses doigts se referment sur mon cou... Arrêtez-la, docteur, arrachez la de moi !... Jetez-la par la fenêtre ! Elle se penche à mon oreille et me force à l'écouter... Dieu !

Le malheureux, baissant la voix, d'un air de mystère, tendit

de côté son visage décomposé, comme si une force surnaturelle le forçait d'entendre les paroles murmurées par le spectre, issu de ses seuls remords.

Soudain, il pâlit encore et recula en chancelant.

— Non, non, c'est impossible! cria-t-il, tremblant de tous ses membres. Je ne ferai pas cela! M'aller mettre moi-même à la disposition de la justice, me dénoncer comme meurtrier! Que je sois maudit à jamais, si je t'obéis! Je ne veux pas que ma tête tombe sous le couperet de la guillotine... Elle tient encore solidement à mes épaules, ma tête, plus solidement qu'on ne le pense!

Et tenant son front à deux mains, le Gouverneur se mit à courir par la chambre comme si la police, les juges et le bourreau lui couraient sur les talons.

Il sautait par dessus les chaises renversées et finit par se réfugier dans un coin, d'où il supplia en tremblant le docteur Rohan de ne pas dévoiler à la justice, ni à personne « la partie du bois où il s'était réfugié. »

Le médecin se convainquit que la folie du misérable fonctionnaire était devenue incurable.

La fatale nuit, où sans qu'il s'en repentit, par la suite, un seul instant, le docteur avait joué un rôle si actif, avait porté le coup de grâce au cerveau, depuis longtemps troublé, du lâche bourreau.

Rohan se contenta de prescrire un calmant.

Mais lorsqu'on apporta la potion au Gouverneur, celui-ci l'envoya se briser contre la muraille en criant :

— Vous voulez m'empoisonner! Vous êtes tous ligués contre moi! Mais prenez garde! Je suis encore Gouverneur de la Guyane française! Je vous ferai tous enterrer à l'Ile du Diable!

A partir de ce moment, hanté par sa folie — une des plus incurables de toutes, celle de la persécution — il se mit à

errer, pieds-nus, dans son palais, afin de surprendre ce que faisaient les domestiques.

On le voyait apparaître tout à coup, dans les cuisines — où jamais il n'avait pénétré jusques lors — pour surveiller le chef et l'empêcher de jeter du poison dans ses casseroles.

La nuit, six soldats, le fusil chargé, furent chargés de garder sa porte, avec l'ordre de tirer sur quiconque essaierait d'approcher.

Une de ses besognes de prédilection était maintenant de signer des mandats d'arrêt contre une foule d'habitants de la colonie, qui ne lui avaient jamais fait le moindre mal et qu'il s'imaginait, cependant, en vouloir à son existence.

Il ne fermait plus l'œil de la nuit, se débattant sans relâche contre le spectre de Mildred, qui continuait à s'acharner après lui.

Et le jour, il n'osait se coucher, de crainte d'être assassiné !

Certain jour, il lui vint une idée assez originale pour pouvoir dormir, en sureté, une couple d'heures.

Il s'embarqua sur le petit vapeur, affecté au service du port, donna l'ordre de faire une promenade en mer et s'enferma dans la cabine à lui réservée.

Par extraordinaire, le moyen lui réussit, et il pu goûter quelque repos.

Cependant, les affaires de la colonie avaient subi un arrêt complet, le Gouverneur ne s'occupant plus de rien.

Des monceaux de pièces administratives, de lettres et de mémoires s'amoncelaient sur la table de travail, sans que personne en prit connaissance.

Le docteur Rohan estima que les choses ne pouvaient durer plus longtemps ainsi.

Il prit l'initiative d'envoyer, à Paris, un rapport détaillé sur l'état mental du Gouverneur et y exprima l'avis, basé sur l'étude et l'expérience, que ce dérangement d'esprit ne pourrait prendre fin qu'à la mort, plus ou moins rapprochée, du haut fonctionnaire.

Six semaines s'écoulèrent, au bout desquelles, la « République » le bâteau à vapeur qui avait ramené en France Alice Terry et Klaus Grot, reparut en rade de Cayenne.

Parmi les rares passagers qu'il amenait à la Guyane, s'en trouvait un, au visage imberbe, tout habillé de noir et paraissant dans toute la force de l'âge.

Le voyageur, aussitôt débarque, fit transporter ses bagages à l'hôtel, et s'informa de l'adresse du docteur Rohan.

Lorsqu'il fut introduit auprès du médecin, celui-ci se trouvait assis à sa table de travail.

— Est-ce au docteur Rohan, médecin officiel des pénitentiers de Cayenne et des Iles du Salut, que j'ai l'honneur de parler ? demanda l'étranger.

— Oui, monsieur.

— Je m'appelle Gilbert et suis le Gouverneur, récemment nommé, de la Guyane Française.

Rohan s'inclina profondément devant son nouveau chef et lui offrit un fauteuil.

— J'étais auparavant directeur de la police secrète de Paris, reprit Gilbert et ma nomination au poste de Gouverneur de Cayenne, m'a surpris plus que personne. Mais d'abord, comment est maintenant l'état de monsieur Greffin.

— Fort misérable, monsieur.

— Son dérangement d'esprit se serait-il aggravé ?

— Il n'en a certainement plus pour longtemps, répondit le médecin et vraiment, on apprendra avec joie, dans toute la Guyane Française que la direction de la Colonie a passé entre des mains plus en état de tenir les rênes du pouvoir.

— Je vous remercie, docteur, de la bonne opinion que vous avez de mes talents. J'espère que nous serons bientôt de grands amis, tous les deux. Pour commencer, je vous demanderai volontiers conseil.

— Croyez-moi tout à votre service, monsieur le Gouverneur.

— Je désirerais connaître votre avis sur la façon dont il conviendra de s'y prendre pour saisir le pauvre Greffin de son remplacement.

— Est-ce qu'il n'en a point déjà reçu avis officiellement ? demanda le docteur, assez surpris.

— Non, répondit Gilbert, j'apporte moi-même la pièce par laquelle le Gouvernement... accepte sa démission.

— Il vous faudra donc la lui remettre en même temps que le décret concernant votre propre nomination ?

— C'est ce que je ferai. Mais je crains que cette double communication ne donne lieu à des scènes... désagréables.

— C'est fort possible, en effet. De la part de quelqu'un qui n'a pas l'esprit sain, on peut s'atendre à tout. Comme Greffin est attaqué justement de la manie des persécutions, il va tout naturellement se croire victime d'un complot et vous considérer comme son plus mortel ennemi.

Gilbert réfléchit un moment.

— Dans ce cas, dit-il, après un court silence, je me verrai forcé, à mon grand regret, de recourir à des moyens énergiques. à l'égard de ce malheureux. Le plus poliment et le plus doucement du monde, je le ferai enfermer, en lieu sûr, en attendant l'occasion de l'expédier à Paris, où sa famille le casera dans une maison de santé.

— A condition qu'il vive jusque là, ajouta sèchement le docteur Rohan.

— Raison de plus pour ne point perdre de temps, dit Gilbert en se levant. Je vais me rendre de ce pas chez Greffin. Auriez-vous l'obligeance de m'y accompagner, docteur ?

— Très volontiers, monsieur le Gouverneur.

— Croyez-vous nécessaire de nous assurer d'une force armée.

— A mon avis, il serait préférable, de ne pas éveiller l'attention. Si Greffin nous opposait quelque résistance, les domestiques

même du palais s'en rendraient maîtres bien plus facilement que des soldats.

— Vous avez raison. Il vaut mieux que tout se passe en douceur. Allons-y donc... le plus gaîment possible.

Les deux hommes se dirigèrent vers le Palais du Gouvernement, où le docteur Rohan fit demander audience à Greffin, sans faire mention, seulement, qu'il était accompagné de quelqu'un

A la grande surprise de ce dernier, ils furent introduits immédiatement dans le bureau du Gouverneur révoqué qui, poliment, vint à leur rencontre.

Tout son extérieur témoignait de la terrible affection qui lui desséchait le cerveau dans son crâne et exerçait ses ravages dans tout le corps.

Son teint était devenu jaune-citron, ses yeux ressemblaient a deux tisons ardents et ses oreilles paraissaient avoir été violemment tirées, de façon à s'écarter de la tête.

Lui, ordinairement si soigneux, si formaliste, dans sa tenue, avait perdu tout sentiment de l'étiquette.

Depuis plus d'une semaine, sans doute, il ne s'était pas fait raser et ses joues flasques, hérisées de poils d'un gris sale retombaient sur ses os maxillaires, saillant d'une façon presque démesurée.

Le vieil uniforme dont il s'était affublé n'était qu'accrocs et souillures, tâches de graisse ou de tabac — car Greffin, soi-disant pour combattre les fièvres du pays, avait contracté l'habitude américaine de chiquer — mais surtout, tâches de gros vins, absorbés à flots, malgré la défense de Rohan, avec l'avidité des gens qui veulent noyer dans l'ivresse de trop cruels soucis.

Le misérable fonctionnaire allait tout courbé, déjà, et ses mains étaient secouées par un tremblement nerveux.

Cependant, ce ne fut point sans une certaine dignité et une parfaite convénance que Greffin alla au devant de ses visiteurs.

— Qui donc m'amenez-vous là, docteur? demanda-t-il à Rohan, en indiquant du geste Gilbert, qui s'était incliné en silence.

— Monsieur Gilbert, de Paris, répondit le médecin. Pour autant que j'en sache, monsieur Greffin, il est chargé d'une communication, vous concernant et émanant du Gouvernement de la République.

— Fort bien. Me voici prêt à la recevoir.

En ce moment, le haut fonctionnaire, démissionnaire à son insu, faisait preuve d'un tel calme que Gilbert en fut surpris, mais non point le docteur Rohan, au fait de la ruse et de l'habileté déployées par les fous, lorsqu'ils ont en tête de déjouer la surveillance dont ils sont l'objet.

Gilbert sortit de sa poche un pli scellé aux armes françaises et le remit, sans mot dire, à celui qu'il venait remplacer dans ses fonctions.

Greffin prit sur son bureau un petit poignard espagnol qui lui servait de coupe-papier et s'en servit pour ouvrir la missive.

La vue de cette arme, entre les mains du fou, rendit quelque peu inquiet le docteur Rohan, qui, dès ce moment, ne perdit plus un mouvement de son malade.

Cependant, Greffin avait remis tranquillement en place son coupe-papier, après avoir tranché un des côtés de la lourde enveloppe.

Posément il déplia la lettre et se mit à la lire avec attention.

Quoique le message lui apprit sa révocation du poste de Gouverneur, pas un muscle ne bougea dans son visage, qui n'exprima ni surprise, ni regret.

— Me voilà donc déchargé de mes fonctions, dit-il avec un calme souverain, mais semblant un peu forcé, toutefois. Et monsieur Gilbert est donc nommé, à ma place, Gouverneur de la Guyane Française. Mes félicitations, monsieur. Le poste qui vous échoit, n'est point de mince importance.

— J'espère, répondit courtoisement Gilbert, m'y comporter de

façon à ne point trop faire regretter mon distingué prédecesseur.

Greffin s'inclina. Mais tirant vivement un foulard de sa poche, il le porta à sa bouche pour reprimer un rauque et sauvage éclat de rire.

— Maintenant, reprit Gilbert, pourrais-je vous prier de m'installer dans le cercle de mes nouvelles et pressantes attributions?

— Je vous prierais moi-même, monsieur, de bien vouloir attendre encore jusqu'à ce soir, répondit Greffin, qui semblait avoir repris tout son sang-froid. Il me faut le temps de mettre mes papiers en ordre, car vous comprendrez, sans doute, que cette décision m'a pris un peu sans vert?

— Oh! parfaitement. Je repasserai vers six heures, si cela vous convient?

— A six heures. C'est cela. Vous accompagnerez, monsieur, n'est-ce pas, docteur?

— Volontiers, répondit le médecin.

Sur ce, l'on prit congé.

Greffin reconduisit poliment les visiteurs jusqu'à la porte du palais.

Mais lorsqu'il se retrouva seul, et regravit l'escalier menant à ses appartements privés, son visage avait subi une transformation complète.

Les traits hideusement contractés et les lèvres violettes, il murmurait sourdement d'horribles blasphèmes.

Après être passé un moment dans sa chambre à coucher, il s'enferma dans son bureau et, pendant des heures, les domestiques l'entendirent avec inquiétude se promener de long en large, frapper du pied, se parler d'une voix rauque et, par instant, pousser de retentissants éclats de rire.

Au coup de six heures, Gilbert et Rohan se représentaient au palais du Gouvernement, où l'ex-Gouverneur les reçut encore plus cordialement qu'à leur première visite,

Déjà il avait dépouillé son uniforme et avait revêtu un costume léger, en harmonie avec l'ardeur de la température.

— Veuillez prendre connaissance, messieurs, du papier qui se trouve déposé sur mon bureau, dit-il simplement. C'est une proclamation addressée par moi aux colonies de la Guyane-Française, par laquelle je leur annonce mon départ et ma remplacement par un nouveau Gouverneur.

Gilbert et Rohan, obéissant à cette invitation, se dirigèrent vers le bureau.

Le premier s'empara du papier et en prit connaissance pendant que le médecin lisait par dessus son épaule.

Mais aussitôt que leurs yeux tombèrent sur la soi-disante proclamation, les deux hommes sursautèrent.

Le papier ne portait que ces mots :

« Scélérats, vils conspirateurs contre mon repos et contre ma vie, c'est vous qui allez mourir ! »

— Que veut dire ceci ? s'écria Gilbert,

— Une preuve nouvelle de sa folie, répondit le médecin, en se retournant vers l'ex-gouverneur qu'il se repentait, maintenant, d'avoir perdu de vue un seul moment.

Mais au même instant, un coup de feu retentit sur le seuil de la chambre.

— Voilà pour vous, digne couple d'intrigants et de fourbes ! cria le fou d'une voix stridente. Puisque nous avons un nouveau Gouverneur ici, il faut le recevoir avec les salves d'usage. Vive le Gouverneur de Cayenne, et feu partout !

Par quatre fois, encore, le revolver que Greffin avait au poing, vomit du plomb.

La chambre s'était remplie de fumée.

Au bruit des détonations accouraient domestiques et employés, stupéfaits et terrifiés du spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Au milieu du cabinet se tenait Gilbert, pâle comme un mort mais sans blessure.

A ses pieds gisait le docteur Rohan.

La première balle, tirée par le fou, l'avait traversé d'outre en outre.

On s'empressa pour lui porter secours et on voulut le soulever.

De la main il fit signe qu'on le laissât.

— Il est trop tard, murmura-t-il. Le fou a visé juste... Et c'est au cœur...

Ce fut avec ce dernier mot sur les lèvres qu'il expira.

Le cœur, la seule faute de sa carrière scientifique, la seule et indomptable passion qui pour se satisfaire était allée jusqu'au crime.

C'était dans le cœur des misérables forçats de Cayenne qu'il avait poursuivi l'étude des ressorts secrets de la vie et des sentiments.

C'était au cœur qu'il était frappé, à son tour.

Le premier moment de stupeur passé, on songea à arrêter le coupable, c'est-à-dire, le malheureux fou.

Il avait disparu, profitant de l'émoi général pour prendre la fuite.

Le premier acte d'autorité que fit le nouveau Gouverneur de la Guyane, consista en un mandat d'arrêt lancé contre son prédécesseur.

Mais on ne retrouva point le fou-meurtrier.

On était bien certain, pourtant, qu'il ne pouvait avoir quitté Cayenne, pourvu d'une garnison faisant partout bonne garde.

Vainement on fouilla la ville dans les moindres recoins, on battit les remparts.

Dix jours et dix nuits durant, on se livra aux plus actives recherches.

Qu'était devenu Greffin?

Le nouveau Gouverneur était déjà couché depuis plusieurs

heures, lorsque, dans la nuit du onzième jour, on vint le réveiller.

Un homme s'était présenté, demandant instamment à lui parler sur le champ, pour communications d'importance majeure.

C'était le gardien en chef du cimetière de Cayenne, avec une bien singulière histoire.

Depuis plusieurs nuits, déjà, en faisant sa dernière ronde dans le champ de repos, il avait entendu des gémissements et des cris étranges s'élevant d'un des caveaux de famille creusés dans le roc.

D'abord, il n'avait guère attaché d'importance à ces plaintes, provenant peut-être, d'un des nombreux et singuliers animaux nocturnes qui pullulent sous les tropiques, singes-hurleurs, orfraies ou crapauds géants.

Mais, cette nuit même, intrigué par la persistance des mêmes bruits, il s'était avancé dans la direction d'où ils venaient et s'était trouvé devant le grillage entourant la tombe de l'épouse, récemment décédée, de l'ex-gouverneur.

Cette grille était fermée.

— Je ne m'était pas trompé, ajouta le vieux fossoyeur avec agitation. A l'intérieur j'entendis une voix qui se plaignai lugubrement et comme un bruit d'ongle contre la lourde porte de métal. Les cheveux m'en dressèrent sur le crâne. Qu'en pouvais-je penser, en effet, si ce n'est que l'esprit de madame Mildred ne pouvait plus retrouver de repos, depuis la nuit où le docteur Rohan est venu retirer son cadavre du caveau pour l'y rapporter à l'aube.

Ce ne fut point sans surprise que Gilbert apprit du vieux fossoyeur les détails de cette singulière équipée nocturne.

Le médecin, pour motiver l'enlèvement temporaire du cadavre, avait prétexté d'ordres reçus directement de Paris et lui prescrivant de soumettre secrètement le dit cadavre à un examen

scientifique, des doutes sérieux subsistant au sujet de la mort, plus ou moins naturelle, de la jeune épouse du Gouverneur.

Le vieillard, ayant une confiance entière dans le docteur Rohan et au courant, d'ailleurs, des bruits singuliers qui avaient couru dans la colonie, au sujet du mystérieux décés de la pauvre Mildred, s'était incliné en s'engageant au silence.

— Le docteur Rohan étant mort lui-même, dit Gilbert, après un moment de réflexion, vous ferez bien de ne raconter cette histoire à nul autre que moi. Je vous ferai remarquer, d'ailleurs, que vous avez gravement manqué à vos devoirs, en délivrant, même au docteur, un cadavre quelconque, sans qu'il vous produisit l'autorisation formelle de le faire...

Mais comme je n'étais pas encore en fonctions, à ce moment là, je ne vous inquiéterai point à ce sujet et garderai le silence, que vous ne pourriez rompre sans vous exposer aux suites les plus graves.

Le vieux fossoyeur essuya la sueur qui lui était venue au front, et respira plus librement, joyeux d'en être quitte à si bon marché.

— Maintenant revenons au fait, reprit le nouveau et actif gouverneur. Avez-vous ouvert le caveau pour voir si c'était bien de là que partaient les singuliers bruits, dont vous venez de m'entretenir, et pour vous assurer d'où ils provenaient?

— Je n'aurais pas osé le faire, Excellence, balbutia le vieillard. Je suis tout seul de garde au cimetière, et je pensais... je croyais...

— Avouez plutôt que vous avez eu peur, interrompit sévèrement Gilbert. Mais ce n'est pas le moment de vous le reprocher. Il nous faut agir, car je soupçonne bien à présent, l'origine de ces plaintes... Avez-vous sur vous la clef de ce caveau?

— Oui, Excellence, la voici.

— En existe-il un double?

— Certainement. C'était monsieur Greffin qui le possédait.

— Oh! La question me semble à moitié éclairée. Attendez-moi un instant, je vous suis.

En un clin d'œil et avec la rapidité particulière aux policiers, Gilbert fut habillé.

Après avoir jeté sur ses vêtements un léger manteau noir, il quitta discrètement le palais et prit à grands pas le chemin du cimetière.

Ce campo-santo, établi comme nous l'avons dit sur un terrain aréneux, se trouvait dans un petit vallon resserré, à peu de distance de la ville.

Il était tout entouré de roches dans lesquelles nichaient des vautours et des corbeaux.

Bientôt les deux hommes se trouvèrent devant la tombe fastueuse que Greffin avait fait creuser en plein roc pour son épouse défunte.

Le vieux surveillant était rentré un instant dans sa loge pour y prendre une lanterne.

Le caveau où l'on avait inhumé la pauvre Mildred n'était à proprement qu'une grotte naturelle dont le ciseau d'un habile sculpteur avait taillé et orné l'extérieur d'attributs funèbres.

L'abord en était protégé par une grille de fer et il se fermait par une porte de bronze.

— Ouvre, ordonna Gilbert.

Le vieux fossoyeur tremblait de tous ses membres.

— Entendez-vous ces gémissements sourds, Excellence? balbutia-t-il. Que la Vierge Sainte me protège! A quel spectacle allons-nous assister!

Gilbert arracha la clef des mains du vieillard, presque défaillant, et successivement ouvrit la grille de fer et la porte de bronze.

Cette derniere cria lugubrement en roulant sur ses gonds.

— Seigneur Dieu! dit le fossoyeur, faisant en chancelant un pas en arrière.

Mais Gilbert élevant la lanterne d'une main qui, elle, ne

tremblait pas, embrassa d'un œil assuré le lugubre spectacle offer à ses regards.

Oui, bien lugubre, horrible au dela de toute expression !

A la faible lueur du falot, les deux hommes purent voir le malheureux Greffin étendu sur le cadavre décomposé de sa femme.

Le fou avait arraché les vêtements dont on avait habillé, avant de l'ensevelir, le cadavre, qui maintenant se trouvait presque nu...

Mais l'insensé avait fait quelque chose de bien plus affreux encore !

Pendant les dix jours qu'il avait manifestement passés dans ce caveau, il s'y était nourri de la chair putréfiée, détachée du cadavre. -

A coups de dents, le fou avait enlevé de grands lambeaux des jambes, des bras et du visage.

Et les restes de ces immondes et effroyables festins se trouvaient répandus partout sur les dalles.

Tout s'expliquait maintenant.

Greffin avait d'autant plus facilement pu se refugier dans ce caveau funèbre, que lui seul en possédait la clef en double.

Mais une fois entré et plongé dans les ténèbres, il n'avait plus su rouvrir la lourde porte de bronze, retombée entre lui et le monde des vivants.

C'est alors, qu'enragé par la faim et complètement fou, du reste, il avait été poussé à un abject cannibalisme, devant lequel, même les peuplades les plus sauvages de l'intérieur de l'Afrique, auraient reculé d'horreur et de dégoût.

C'est à peine si l'on pouvait encore reconnaître le misérable fonctionnaire qui, maintenant, ressemblait bien plutôt à une bête féroce qu'à un être humain.

Une atmosphère infecte règnait dans l'étroit caveau où le

fou promenait autour de lui des yeux dépourvus de toute expression.

— Greffin ! cria Gilbert d'une voix forte. Gouverneur Greffin !

Personne ne lui répondit.

— Allez me chercher une corde, commanda Gilbert au gardien. Il faudra le lier pour pouvoir l'emporter d'ici sans danger.

Le vieux fossoyeur, empressé d'échapper, ne fut-ce que pour quelques instants, à cet effroyable spectacle, s'éloigna avec rapidité.

A peine avait-il disparu, courant vers sa loge, située à quelques minutes de là, que Gilbert tira un revolver de sa poche.

— Il est des cas, murmura t-il, où la mort violente devient un meurtre non seulement excusable, mais humain et libérateur. Ce malheureux ne doit plus quitter sa tombe anticipée. Que cette porte de bronze garde à jamais le secret de sa fin hideuse.

Résolument il entra maintenant dans le caveau et se rapprocha du fou à la distance de deux pas.

Ce dernier fit entendre un grognement, comme un chien auquel on veut retirer son os.

Gilbert leva son arme et la dirigea droit sur le front de Greffin.

— Je mettrai fin à tes souffrances, dit-il, et permettrai à ta cendre de reposer plus tôt près des restes de ta femme assassinée.

Le coup parti et, la tempe trouée par une balle, le fou alla rouler, sans un cri, ni une plainte, sur le corps déchiqueté de Mildred.

Le caveau rocheux du cimetière de Cayenne, contenait désormais deux cadavres.

Gilbert se hata d'échapper aux émanations fétides de ce hideux charnier et, soigneusement, referma la porte de bronze et la grille de fer.

En ce moment, le vieux surveillant revenait d'un pas craintif.

— Nous n'aurons plus besoin de cette corde, lui dit froidement Gilbert. Son Excellence, l'ex-gouverneur Greffin, vient de passer de vie à trépas.

— Il est mort ? demanda le vieillard, tremblant.

— Comme vous dites. Et c'est fort heureux pour lui. Quant à vous, si vous tenez à conservez votre emploi, gardez-vous de souffler mot, à qui que ce soit au monde, de ce que vous avez vu ici, cette nuit.

— Je me tairai, Excellence ! Je vous le jure sur mon salut éternel !

— Bien ! Je soignerai à ce qu'on augmente vos appointements. J'emporte la clef de ce caveau, la seule qui reste à cette heure, et je la jeterai à la mer, car la porte qui cache tant d'horreurs et d'atrocités, ne doit plus jamais se rouvrir. En dehors des notres, nul œil humain ne doit voir ce qu'est devenu l'ancien Gouverneur de la Guyane française, du cruel Greffin, qui a si bien mérité le nom du chien de boucher de Cayenne. Personne ne doit savoir comment et où il a fini !

Sur une légère inclination de tête, Gilbert s'éloigna d'un pas rapide.

Le vieux fossoÿeur, lui aussi, s'empressa de prendre sa course vers sa maison, où il se renferma avec un soupir de soulagement.

La tombe de Mildred se retrouva seule.

La lune déversait sur elle sa lueur blafarde et l'on eut dit que ses fluides rayons cherchaient à pénétrer par quelque fissure dans la lugubre demeure pour reconnaitre ceux qui y dormaient leur dernier et éternel sommeil.

Mais les rayons de la lune n'en surent rien, car la tombe leur opposait partout sa masse compacte de pierre.

Encore, aujourd'hui, les rochers du cimetière de Cayenne se dressent, comme des énigmes impénétrables, aux rayons de feu du soleil tropical ou enveloppés des voiles sombres de la nuit.

IC

La Bourse des Pauvres, à Paris

Retournons, maintenant, de six semaines en arrière, c'est à dire jusqu'au jour où Alice Terry et Klaus Grot, embarqués à bord de la « République » voguaient rapidement vers la France et où Gilbert, que nous avons laissé Gouverneur de la Guyane française, était encore directeur de la police secrète de Paris.

Nous prierons également nos chers et honorés lecteurs, de nous suivre en un endroit, certes digne, par son originalité exceptionnelle, d'éveiller leur curiosité.

Il est beaucoup de choses à Paris, que la capitale française peut revendiquer comme uniques au monde.

C'est à cette catégorie de spécialités qu'appartient la Bourse des mendiants.

Cette bourse se tient dans une sorte d'impasse, aboutissant dans la rue Montmartre et ignorée de la plupart des Parisiens, qui ne connaissent point dans toutes leurs fanges et dans toutes leurs verrues, les dessous de cet ondoyant et complexe pandœmonium social.

Parmi les rares et vieilles bicoques de cette étroite impasse, il en est une, à en seul étage, mais fort large de façade, attendu qu'elle comprend non seulement l'habitation proprement dite, mais une grande salle de réunion ménagée à côté.

Cette dernière est accessible par une porte, si large, elle-même

que deux voitures ou autant de camions y pourraient passer de front.

Cependant jamais aucun véhicule ne stationne devant cette entrée plus que charretière.

Il n'y pénètre que force piétons, du plus misérable et du plus équivoque aspect.

Ces habitués sont les fléaux ambulants des rues parisiennes.

Ce sont les mendiants professionnels, habiles à exciter la pitié des passants et à leur faire délier les cordons de leurs bourses par des pratiques et des malices, souvent de la plus haute antiquité, mais toujours agrémentés de perfectionnements.

C'est-là que, journellement, se réunissent les soi-disant pauvres de Paris.

Là, sont discutées les nouvelles bases d'opérations et se partagent, entre frères et amis de l'éternelle besace, les différents points de la ville, reconnus pour offrir le plus de ressources à la mendicité permanente.

Car, chose remarquable à une époque où la plupart des gens qui font un commerce quelconque tendent de se rallier, pour échapper aux dangers de la concurrence et pour maintenir les prix de leurs denrées respectives, en notre siècle de monopoles, de « trusts » et de syndicats, les mendiants aussi se sont fédérés pour ne point se gêner l'un l'autre dans leur lucrative industrie et ne point gâter imprudemment le métier.

Celui qui, la veille, a obtenu un bon coin sur le boulevard ou un stationnement en vue, sur un pont à circulation continue, se voit, le lendemain, renvoyé vers quelque poste moins favorable et moins passager.

Tous, cependant, se soumettent sans murmure, aux règlements arrêtés par eux-mêmes et il n'est peut-être point discipline mieux observée que celle des mendiants de Paris.

Mais bien d'autres questions s'agitent et se règlent, dans cette bourse d'un nouveau genre. .



Mason recula, épouvanté...

On y loue à prix fixe ou, contre moitié de la recette du jour, des enfants, dressés à la manœuvre ou possédant le physique de l'emploi.

Plus les petits malheureux sont chétifs, malingres, rachitiques, déformés et plus croissent les légitimes exigences de leurs chers parents.

Cette fillette, aux boucles blondes, est aveugle. Le mendiant qui la guidera à travers les rues lui dira tout bas quand il lui faut tendre la main et débiter d'un ton plaintif son petit boniment, est assuré d'une récolte abondante. On ne la louerait pas à moins de trois où quatre francs par jour, comptés d'avance à ses ascendants légitimes.

Un enfant manchot peut rapporter des cinq ou six francs par jour. Qui resterait insensible à une pareille infortune ?

Les enfants bossus, estropiés, atteints de scrofule ou de rachitisme, trouvent aisément amateur. Une pâleur intéressante, l'apparence de l'épuisement, un pied malade oú une main estropiée entraînent une sensible majoration de prix.

Même les nourrissons, nés de quelques semaines, son exploités à outrance.

De jeunes femmes, vêtues de haillons, les enveloppent de chiffons sordides et s'en vont par les rues, contant plaintivement aux bonnes âmes leurs infortunes imaginaires ; amours trahies, lâches abandons, trahison, manque de travail, maladie ou famine.

— Ayez pitié, madame. Un petit sou, pour acheter du lait pour mon pauvre enfant !

Quelle femme aurait le cœur assez dur pour repousser une telle prière ?

Quel père de famille ne s'empresserait de mettre la main à la poche pour venir en aide à la mère et à l'enfant ?

Les enfants qui savent de jolies chansons ou qui débitent

naturellement une leçon apprise d'avance, font prime à la Bourse des Mendiants.

Mais il n'y a pas que les enfants.

Les adultes, jeunes ou vieux bénificient, eux-aussi, du principe de solidarité gueuse.

Un aveugle a-t-il besoin d'un guide, il le trouve à des conditions acceptables. Mais le premier venu n'est point admis à exercer cet emploi de confiance. Il faut pouvoir justifier d'une honnêteté reconnue, car il serait par trop facile de distraire à son seul profit la meilleure part de la recette.

Ce n'est point d'ailleurs, non plus, un métier de fainéant. L'aveugle, passé, à raison de son plus ou moins d'âge, au rang d'aieul, de père ou de frère de son conducteur, est promené par ce dernier dans le quartier à lui assigné.

C'est à lui qu'incombe la tâche de narrer, les larmes aux yeux, la lamentable histoire de son parent, aveugle de naissance ou par accident.

Mais ici les frais d'imagination sont primés par la façon de dire.

C'est le ton qui fait surtout la chanson.

Pour la plupart du temps, l'aveugle était, avant son malheur un honnête ouvrier.

Les dangereuses émanations de l'usine lui ont fait perdre la vue.

Ou bien, c'est l'explosion d'une chaudière qui lui a brûlé les yeux.

Un vieux homme est en quête d'une vieille femme. Il la trouve à la Bourse des Mendiants.

Tous deux s'en vont, tristes et courbés, sous le poids des années et des malheurs.

Ensemble ils ont vieilli, hélas ! ensemble ils ont été heureux, mais le sort n'a pas eu pitié du vénérable couple.

Le mari était à la tête d'une boulangerie ou de tout autre

commerce prospère, à Paris, même, ou en province. Un incendie les a ruinés, car ils avaient négligé de renouveler leur prime d'assurance.

— Quarante ans d'honnêteté et de travail, monsieur. Quarante ans de douce paix et de fidèle union, madame! Et maintenant, réduits à mendier par les rues.

Philimon se tord les mains, Beaucis répand ses dernières larmes.

Qui pourrait ne point soulager, dans la mesure de ses moyens, ces pauvres et bons vieux?

C'est à la Bourse des mendiants qu'on peut se procurer aussi, au prix de facture, tous les engins, instruments et accessoires composant le matériel compliqué et ingénieux de la mendicité: béquilles neuves, artistiquement usées et salies, lunettes fumées, pour fausses cataractes, hottes branlantes, paniers troués, haillons sordides, sentant la misère à quinze pas, uniformes déchirés, tout ce qui peut éveiller la pitié, l'émoi et le dégoût.

Au milieu des mendiants en guenilles, se promènent quelques messieurs convenablement vêtus, suivis d'ouvriers traînant une charrette à bras!

Ce sont des industriels recourant à la grande confrérie des gueux pour certain objets de consommation dont ils se sont assurés la spécialité et dans la fourniture desquels, ils ne craignent aucune concurrence.

Chaque jour, ils viennent chercher les croûtes de pain et autres débris plus ou moins comestibles, dont le mendiant de profession ne veut pas, et les transforment en fine fleur de froment, en pâtés économiques, en ragoûts à la portée des bourses les plus modestes.

Mais quelle grande ville n'est pas affligée de cette chimie culinaire dont les plus délicats sont exposés à se régaler?

Qui nous dira ce qui se passe dans les laboratoires de cer-

tains restaurants parisiens, sur la porte desquels on devrait écrire : « Le feu purifie tout ! »

C'est là aussi que nous rencontrons notre ancienne connaissance Salomon Bénas, qui accapare le rachat des vêtements, donnés aux mendiants pour se couvrir et qui ne font pas long feu entre leurs mains. Se vêtir d'une façon décente, n'est-ce pas couper maladroitement les ailes à la charité?

De tout ce qui se donne à Paris, en dehors de la monnaie sonnante et trébuchante, le mendiant de profession ne retient rien. Vieux habits, souliers, pain, déchets de viande sont échangés contre argent, servant à thésauriser ou à faire la noce.

Dans un coin du hall aux loqueteux, un particulier de mine respectable a établi son comptoir...

Ledit comptoir est une table couverte, comme celles de feu M. Scribe, de tout ce qu'il faut pour écrire : papiers et enveloppes, de formats différents, plume, encres noire et de couleurs, cachets et cires à cacheter.

Ce spécialiste rédige des lettres attendrissantes, faites pour stimuler l'aumône, et aussi des attestations, certifiant que « le porteur de la présente » hors d'état de travailler, est digne de tout intérêt. Les signatures pompeuses, ou illisibles, parfois officielles.

Le scribe de la Bourse des Mendiants a fort à faire et l'on fait queue véritablement devant son comptoir.

Ce n'est pas le premier venu, d'ailleurs.

Autrefois, avocat estimé du barreau de Paris, il ramassait l'argent à la pelle et le jettait de même par la fenêtre.

Les femmes, le jeu et le vin l'ont entraîné aux pires indélicatesses, à l'escroquerie et au vol, et enfin à la mendicité. Comme avocat des gueux, il ne la « même point si large » qu'autrefois, mais il n'en fait pas moint des journées suffisantes pour entretenir ses goûts de débauche et est traité respectueusement de « maître » par sa clientelle besacière.

Une autre gloire déchue exerce une industrie encore plus originale. Nous voulons parler du chirurgien des éclopés.

Jadis, médecin en renom et à forte clientèle, il s'était vu interdire l'exercice de sa profession pour faits hautement condamnables, prévus par le code, mais non assez nettement établis, pourtant, pour l'envoyer au bagne.

La société proprement dite lui étant fermée, il avait roulé dans ses bas-fonds, employant maintenant sa science et son habileté à provoquer ou a simuler les plaies et les déformations qu'il excellait autrefois à guérir et à redresser.

Il fait des bossus, vrais ou faux, des estropiés, des mutilés et des épileptiques. Il réduit ses clients à l'état de squelettes vivants et leur fait des masques de cancereux et de phtysiques. Aux plus déterminés il pratique sur demande l'abbation du nez, d'une oreille, de quelques doigts de la main. Jamais fléau de Dieu ne fut plus expéditif que lui dans ses savants ravages.

Disons-le, il ne se borne point aux côtés malfaisants de son ancienne profession, si l'on peut traîter de malfaisance, une atteinte physique sollicitée par le patient lui-même. Il continue à guérir, et plus consciencieusement, peut-être, que par le passé.

L'état de mendiant entraine des pérégrinations et des stations continuelles en plein air et par tous les temps. Or, ni la pluie, ni la neige ne restent sans effet sur la santé des besaciers, quelle que soit leur force d'endurance.

Il s'ensuit que le médecin des gueux a fort à faire avec sa double clientèle de gens valides, qui veulent se faire estropier, et de vrais malades aspirant à la santé. Aussi, ses opérations du matin expédiées, le voit-on courir d'un bout à l'autre de Paris, donnant ses consultations, se délivrant ses ordonnances sur la voie publique, contre paiement immédiat, prélevé sur l'aumône.

A ce rude métier, le médecin des gueux ne gagne pas mal d'argent, mais tout passe au cabaret, ou est rafflé par le pocker

et la manille. Pourtant il doit bien savoir, lui, homme d'expérience et de savoir, qu'il marche à pas de géant vers l'implacable « delirium tremens. »

Quelle atmosphère de mensonge et d'imposture, quel monde de détresse véritable et simulée, de cynisme et de ruse dans cette cuieuser Bourse des Mendiants !

Nulle part on ne peut voir mieux à nu les tares et les souillures ataviques de la nature humaine, se montrant impudemment dans sa naïve hideur.

Bien peu de ces mendiants professionnels sont réellement pauvres.

Beaucoup ont des économies, soigneusement cachées, même à leurs collègues en fausse gueuserie.

Presque tous mènent une vie joyeuse, et comme leurs ancêtres des anciennes cours des miracles, se rattrapent, le soir, des ennuis de la journée.

On a connu des mendiants propriétaires de maisons de rapport, jouant à la Bourse, faisant l'usure, par personne interposée et possédant des actions de toutes les affaires à placement certain.

Pourtant, ils continuent à mendier, car le métier, dans les plus mauvais jours, rapporte encore de dix à vingt francs.

Pourquoi se priveraient-ils d'arracher aux braves et généreux ouvriers une partie du salaire si durement gagné ? La comédie de la détresse, les gémissements et les pleurs coûtent si peu et rapportent tant à ces immondes comédiens !

De pareils drôles ne devraient relever que des maisons de correction. Ils sont pires que les bandits des Abruzzes qui, eux du moins, risquent leur peau à écumer la grande route.

La vraie détresse ne s'étale point si volontiers au grand jour. Elle n'a généralement ni larmes, ni doléances, mais se cache honteusement dans des galetas sombres, où, près de l'âtre éteint, règnent la famine et le désespoir.

Le vrai pauvre ne sait pas souvent comment il faut tendre la

main. Il ignore les histoires qui font soudre l'argent de la poch des riches. Il préfère « crever » dans son coin plutôt que d s'abaisser à d'avilissantes jérémiades.

Il ne se montre pas, et c'est pourquoi il faudrait un peu plus se soucier de la découvrir !

Devons-nous rester sourds, pourtant, à la prière des misérables qui émeuvent notre cœur par la peinture de leurs misères réelles ou fausses ?

Leur fermerons-nous notre bourse en nous détournant d'eux ?

Grave question.

Entre dix mendiants professionnels, qui exploitent la commisération publique, il peut se trouver un vrai pauvre, bravant la honte pour les siens.

Vous qui possédez le superflu, soyez donc faciles à l'aumône. Plutôt se laisser tromper neuf fois, que de refuser une seule du pain à celui qui en manque.

Mais, surtout, visitez les mansardes, et comme les faux indigents font la chasse à l'aumône, faites, vous, la chasse au malheur.

. . . .

Les affaires qui se traitaient à la Bourse des mendiants étaient à peu près réglées.

La plus grande partie des gueux s'étaient dispersés, dans tous les sens, pour occuper le poste à eux dévolu.

Quelques retardataires, seulement, se trouvaient encore dans le grand hall de réunion.

Tout près de la porte d'entrée, on eût pu remarquer un singulier couple.

L'homme, hideusement laid, long et maigre, était courbé par les souffrances et les privations. Ce mendiant, qui semblait bien le plus misérable de tous ceux fréquentant l'établissement, n'avait plus de nez, ni d'oreilles, et son visage paraissait appartenir à un cadavre, déjà en voie de décomposition.

Il s'appuyait, sur un bâton, et en parlant, tournait la tête du

côté de ceux avec lesquels il s'entretenait, la main tendue vers eux, ainsi que font les aveugles.

Le lecteur aura déjà reconnu celui que nous retrouvons en pareil lieu.

C'était bien Tète-de-Mort. Mais n'était sa mutilation caractérisque, qui l'aurait distingué entre mille, nous aurionshésité à le reconnaître.

Jusqu'il y a peu de temps, en effet, malgré sa cécité, il était resté en possession de toute la vigueur qui, hélas! l'avait si souvent induit à la violence et au crime. Mais, aujourdhui, cette force redoutable avait disparu, elle aussi.

Il l'avait perdue pendant cette nuit fatale où, sans le savoir, il avait assassiné Eva, son unique enfant.

Le saut désespéré qu'il avait fait dans la Seine, où il se serait noyé sans l'intervention intéressée de Salomon Bénas, la profonde et pénible émotion ressentie par lui au cours du récit qu'il avait fait de son passé, sur la demande du docteur Trivelin ; les poignants remords que lui causaient le meurtre de la pauvre Eva et enfin, un refroidissement contracté pendant la glaciale nuit d'hiver oú, sans guide et à l'aventure, il avait quitté la maison du savant médecin, tout cela avait laissé des traces profondes sur son corps de fer.

Une fièvre violente l'avait saisi.

Avec les plus grands efforts, et réunissant toute sa résistance, morale et physique, il s'était traîné jusqu'au moulin de Moutreuil, demandant son chemin et implorant le secours des passants.

C'est dans cette quasi ruine abandonnée, grâce aux superstitions populaires où, garanti du moins, contre les recherches de la police parisienne, il s'était jeté sur le plancher pour y mourir.

Comme un tigre, terrassé par la vieillesse et sentant sa fin approcher, se tapit au plus épais de la jungle où il puisse

expirer à l'abri des balles du chasseur. Tête-de-Mort croyait bien exaler son dernier soupir dans le moulin hanté.

Cette fois, du moins, il devait reconnaître qu'il n'y avait plus pour lui espoir de salut.

S'il ne succombait point à la fièvre il le ferait à la faim et à la soif, car sa faiblesse était devenue telle qu'il ne pouvait plus même se lever, incapable, par conséquent, de sortir et de vaquer à sa subsistance en mendiant.

Mais la mort qui, maintenant, eut été pour lui une libération, se contenta d'étendre sur lui sa main de fer.

— Il faut que tu souffres encore davantage, Tête de Mort, il faut que davantage tu expies, semblait-elle lui avoir chuchoté à l'oreille. Je suis bien certaine de toi, maintenant, et reviendrai te quérir lorsque tu auras épuisé la coupe de la douleur et du désespoir.

Oui, ce fut un rêve effroyable que celui qui vint hanter le misérable, pendant que la fièvre circulait dans ses veines avec son sang.

Mais lorsqu'il s'en réveilla, l'être qui devait le sauver était debout, devant lui.

C'était, elle aussi, une étrange créature, peut-être repoussée comme lui, par la société et, dans tous les cas, une femme bien à plaindre.

Cependant, elle était jeune et belle et sa magnifique chevelure blonde lui pendait en désordre sur les épaules.

Des haillons lui couvraient le corps.

Physiquement, il ne semblait rien lui manquer, mais son esprit n'était point, certainement, dans son état normal.

Elle pouvait parler des heures entières avec beaucoup de suite dans les idées. Elle se plaignait seulement de l'impossibilité où elle se trouvait de se rappeler qui elle était et où elle habitait auparavant.

La pauvre femme était obsédée par une idée fixe.

Elle croyait s'être égarée, et se figurait n'être plus que l'ombre de la femme qu'elle avait été jadis.

A l'entendre, son individualité lui avait été ravie par une Bohémienne, qui s'était approprié son nom et son passé tout entier.

C'était là le thème de ses bonnes heures, de ses heures de raison.

Mais elles alternaient, hélas ! avec des terribles accès de folie. On la voyait, alors, se jeter brusquement par terre, courir sur les mains et sur les pieds comme une bête sauvage. On l'entendait aboyer comme un chien et crier :

— Un loup ! Je suis un loup !

L'infortunée avait été conduite au moulin hanté par le pur hasard.

Elle y était restée pour soigner Tête-de-Mort, qu'elle y avait trouvé mourant.

La pauvre folle lui cherchait de l'eau à la rivière voisine et allait mendier pour lui dans les hameaux avoisinants, où jamais on ne la laissait chômer d'offrandes.

Personne ne la tourmentait.

Sa touchante beauté faisait bien une vive impression sur les hommes, mais sa terrible folie la protégeait contre leurs poursuites.

Les plus rudes et les plus cyniques n'osaient se risquer auprès d'elle.

Comme personne ne la connaissait, on la désignait sous le nom de « la Louve. »

Tête-de-Mort, lui aussi, l'appelait ainsi, quoiqu'il fut vivement touché du dévouement avec lequel sa nouvelle compagne l'avait secouru et sauvé.

Guéri, enfin, le scélérat, jusque là inaccessible à tout sentiment humain, lui avait voué, de son côté, le plus sincère intérêt.

Pendant tout l'hiver, ils étaient restés dans le moulin de Montreuil.

Là, du moins, ils étaient abrités contre le froid et la neige, et la charité des bons paysans les préservait de la famine.

Mais au retour du printemps, en 1897, et après un séjour de quatre mois, leur existence malheureuse fut affligée d'une nouvelle et rude épreuve.

Ils perdirent leur asile.

Un beau, ou plutôt un triste matin, des ouvriers avaient brusquement fait irruption dans le moulin hanté.

Le riche paysan, qui en avait fait l'acquisition, le faisait démolir pour édifier à sa place un moulin tout neuf, la proximité de la rivière rendant la situation des plus avantageuses.

Tête-de-Mort et la Louve furent donc expulsés de leur refuge.

Reprenant le bâton du mendiant, ils retournèrent ensemble à Paris.

Là, ils se mirent à mendier par les rues et partout où il se montrait, l'étrange couple éveillait tant de commisération que les riches aumônes affluaient vers lui.

Tête-de-Mort et sa compagne avaient élu domicile dans une maison borgne, fréquentée par toutes sortes de gens sans aveu et où, chaque soir, l'hospitalité devait se payer d'avance.

Ils y occupaient deux petites chambres contigues, où ils logeaient séparément.

Chaque matin, il se rendaient à la Bourse des Mendiants, à laquelle il étaient maintenant régulièrement inscrits, pour se faire assigner une place, à eux exclusivement réservée.

Tel était le cas, au moment où nous les avons retrouvés.

Tête-de-Mort, se tournant vers sa compagne, lui demanda :

— Où vas-tu me mener, ce matin, la Louve ? Où nous est-il permis de stationner ?

— Dans les Champs-Elysées, répondit la Louve.

L'aveugle hôcha la tête avec satisfaction.

— Voilà qui va bien ! dit-il. Les Champs-Elysées sont un centre riche et de grand passage, où nous ne pouvons manquer de faire recette.

— Allons y donc.

La Louve avait pris son compagnon aveugle par la main et voulait l'entrainer.

Mais au même moment, Tête-de-Mort se sentit frapper, par derrière, sur l'épaule.

— Dieu d'Abraham ! cria une voix, à lui bien familière. Mes yeux ne m'avaient point trompé... C'est bien lui ! Les mort se levent donc de leur tombe que la Seine restitue ses victimes.

L'aveugle, aux premiers mots, glapis d'une voix masillarde et avec l'accent de juif allemand, particuliers à Salomon Bénas, avait reconnu le vieil usurier.

— Est-ce vous, Salomon Bénas ? demanda-t-il, pourtant avec défiance. Vous vivez donc encore ?

— Et pourquoi ne vivrais-je plus? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que je vive? Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que vous ayez échappé au scalpel du docteur Trivelin. Qu'importe ! Réjouissons-nous plutôt tous les deux d'être encore de ce monde, sans nous demander pourquoi Et comment te va-t-il, vieux Sans-mirettes ? (1) Pas mal, à ce qu'il parait, car je te retrouve là en belle société.

Les petits yeux, plein de concupiscence, du vieux Juif, s'étaient attachés avec admiration sur le beau visage et sur les formes harmonieuses de la Louve.

Celle-ci rencontrant son regard pétillant de brutale luxure, détourna le front en rougissant.

— Laisse ma société en repos, Salomon Bénas, dit l'aveugle d'une voix colère. Elle n'a rien à démêler avec toi et je t'inviterais à t'en tenir à distance respectueuse.

(1) Sans yeux.

Le vieux Juif tira en ricanant les poils de sa barbe grise.

— Ah! Ah! dit-il. Je vois ce que c'est. Toujours jaloux comme un tigre de tes largues, (1) comme du temps où tu étais le mâle de la belle Pompadour!

Un frisson courut dans les membres de l'aveugle.

Le bâton, sur lequel il s'appuyait, trembla violemment.

Le souvenir de Pompadour l'avait frappé comme un coup de couteau.

— Je vois que tu penses toujours à elle, reprit Salomon Bénas. Ah! ah! Tu ne l'as pas oublié, la superbe créature, à l'épaisse chevelure noire qui t'a planté là pour se coller à un plus rupin (2) et jouer, dans le monde, le rôle pour lequel elle se sentait faite...

Aussi la voilà devenu tout à fait une grande dame et elle roule sur l'argent. C'est une maîtresse femme! Elle est toujours avec le sinistre major. Elle le tient et ne le lâchera plus.

— Que sais-tu d'elle? demanda Tête-de-Mort, d'un ton farouche et menaçant.

— Ce que je sais d'elle? Mais comme je viens de te le dire. qu'elle est devenue une dame de la haute et a pris un autre nom.

— Un autre nom? Et lequel?

— Madame de Bellancy.

— Ah! ah! elle est dans l'aristocratie, maintenant? La misérable fille de la mère Cazotte! Et peux-tu me dire où elle demeure?

— Parfaitement. Ta veuve, très consolable, a établi ses pénates aux Champs-Elysées.

Tête-de-Mort eut un mouvement violent.

— Prends-garde, vieux, reprit le Juif, qui s'en aperçut. Ne

(1) Tes femmes.

(2) Riche.

te laisses point entraîner par la rancune ou tu pourrais n'en point être le bon marchand. Pompadour a aujourd'hui de puissantes relations. Elle n'aurait qu'un signe à faire pour qu'on te mît la main au collet...

La police ne tient plus aucune note de ses anciennes gentillesses et c'est elle qui l'a fait virer, maintenant, à son plaisir. Il serait dommage pour toi, de laisser ta jolie trombine dan la lunette à monsieur Deibler.

L'aveugle haussa les épaules.

— Qu'importe ma tête! répondit-il d'une voix sombre. Crois-tu, Salomon Bénas, que j'aie peur de la mort? Non, je la désire, au contraire. Je ne suis plus le même homme de jadis, alors que nous faisions ensemble de si bonnes affaires...

Me voilà aveugle, mes forces sont épuisées, un enfant aurait raison de moi! Cette existence de chien errant, je la rejetterai loin de moi plus volontiers aujourd'hui que demain. Mais avant de mourir, je veux me venger...

Je ne pourrais point trouver de repos sous la terre avant d'avoir réglé tous mes comptes avec cette lâche et traîtresse créature. Elle sentira d'abord les crocs du dogue aveugle. Je la déchirerai et alors, je puis claquer dans la rue, comme un vieux chien, qui ne vaut plus l'aumône d'une pâtée...

Mais en voilà assez! Eh! la Louve, donne-moi la main. Conduis-moi aux Champs-Elysées. C'est là que nous mendirons aujourd'hui. Décidément, j'ai de la chance, beaucoup de chance!

Sa voix s'affaiblit en un murmure indistinct.

Salomon Bénas le regarda en ricanant.

— Je ne voudrais pas me trouver dans la peau de la Bellancy si ce vieux tigre la trouve jamais à portée de ses griffes, se dit-il tout bas. Mais je me réjouis, oui, par Abraham, par Isaac et par Jacob! je me réjouis de l'avoir remis sur sa piste. On devient vieux et lourd, la bonne chère semble insépide, on passe des nuits sans repos et il faut s'abstenir de tout ce qui

ait le bonheur des autres... Un seul plaisir nous reste encore... Faire le mal ! Pousser les autres à leur perte, jouer des tours cruels aux jeunes, qui nous raillent et nous méprisent, cela fait rebattre le cœur et rend joyeux... Le monde n'est qu'une comédie, dont il faut s'amuser à sa manière. Tant pis si mon bonheur c'est le malheur du voisin !

Le misérable s'étira des deux mains les poils gris de sa longue et sale barbe.

Puis, après un dernier et sinistre ricanement, il se remit aux détails complexes de ses différents métiers.

Corde et Couteau

Cependant, Tête-de-Mort et la Louve s'étaient dirigées, par les rues mouvementées et passagères de Paris, vers les Champs-Elysées.

Chemin faisant, ils n'échangèrent pas un mot. L'aveugle semblait perdu tout entier dans ses pensées et la belle et pâle jeune femme ne parlait guère que lorsque son vieux compagnon s'adressait d'abord à elle.

Mais lorsqu'ils arrivèrent à la superbe promenade, dont les grands arbres se paraient déjà de leur printanière verdure, la Louve s'écria :

— Comme il fait beau, comme on est bien ici ! Ces vieux arbres me rappellent le parc où je me promenais autrefois...

comme s'il m'appartenait... Mais ou donc? Comment pouvait bien s'appeler l'endroit?

Et soudain, comme si son esprit eût été frappé d'un rayon de lumière, son visage s'éclaira et elle reprit :

— Oui... C'était le parc de... le parc... le parc?...

Elle laissa retomber la tête sur son sein et deux larmes roulèrent sur ses joues hâves. De nouveau, comme tout à l'heure, il faisait nuit dans sa pensée.

Le voile épais et sombre, jeté entre elle et son passé, venait de retomber après s'être entr'ouvert un instant.

— Ne parviens-tu point absolument à te souvenir qui tu es et où tu étais autrefois? demanda l'aveugle, repris d'une vive et tendre pitié pour celle qui l'avait sauvé.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, gémit-elle. En vain je fatigue mon cerveau! Nuit et jour j'y pense, pourtant, et souvent, quand vous croyez que je dors, je supplie Dieu de m'envoyer un rayon d'en haut, pour que je sorte enfin des ténèbres où je me sens plongée. Hélas! il fait toujours nuit sombre!... Mais viens, pauvre aveugle, voici un beau chemin tracé dans le parc... Et là-bas est une maison de riche apparence. Allons stationner devant la porte pour implorer la charité des passants.

— Si je pouvais t'aider! soupira le misérable. Ah! si j'avais encore mes yeux, si j'étais fort et solide, comme jadis, je chercherai si longtemps, la Louve, que je retrouverais bien ta famille. Mais sans yeux, hélas! Que faire sans yeux! Ah! quel sort maudit!

— Un sort que certainement tu n'as point mérité, pauvre vieillard, dit doucement la Louve.

Tête-de-Mort baissa la tête.

Jamais il n'avait rien dit de son affreux passé à sa douce compagne, qui ne soupçonnait guère à quel scélérat elle servait de guide et de soutien.

Ils suivaient maintenant une des allées latérales des Champs-Elysées, jalonnées d'élégantes villas.

Au bout de quelques minutes, ils s'arrêtèrent près d'une des riches habitations, de cette région fashionable.

L'aveugle, s'assit humblement sur le dernier degré du perron et la folle se tint debout à son côté.

Tête-de-Mort ôta son vieux chapeau, de son crâne chauve, et le tint sur les genoux, de façon à recevoir l'offrande des bonnes âmes.

Comme toujours, ces offrandes ne lui firent point défaut.

S'il n'y avait pas grand passage, sur ce point et en ce moment, la plupart des promeneurs appartenant aux classes riches ou aisées, auxquelles l'aumône est facile.

Pas un qui ne s'arrêtât pour jeter quelque chose dans le chapeau du vieil aveugle, sur lequel veillait la jeune et belle femme pâle que tous prenaient pour sa fille.

Et l'argent était plus abondant encore que le billon.

A chaque nouvelle aumône, la Louve remerciait d'un ton pénétré.

A cette voix mélodieuse et grave, aux termes choisis de cette étrange mendiante, plus d'un promeneur s'arrêtait, surpris, puis continuait sa route en secouant la tête d'un air intrigué.

— Nos affaires vont bien, dit Tête-de-Mort à sa compagne. Je ne dois pas avoir recueilli déjà moins de vingt francs. Si nous restons ici jusqu'au soir, nous aurons gagné assez pour ne point devoir sortir de plusieurs jours...

Mais, non, reprit vivement l'aveugle, d'un ton agité. Nous sortirons tous les jours et viendrons aux Champs-Elysées, dussé-je racheter la place. Seulement, nous nous posterons chaque fois à un endroit différent, la Louve.

Et se parlant à lui-même :

— Il faut que je la retrouve et je la retrouverai !

Cependant, la porte de la somptueuse villa, devant laquelle ils stationnaient, s'ouvrit brusquement.

Sur le seuil apparut un laquai, en livrée éclatante.

Le fastueux larbin descendit lentement les degrés du perron et, toisant avec mépris le malheureux couple de mendiants :

— Qu'est ce que vous faites là, vous autres ? demanda-t il d'une voix rude.

— Nous implorons l'aumône des passants ! répondit simplement la Louve.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à aller plus loin. Allons, houste ! Nous ne voulons point de mendiants, ici. Si madame de Bellancy vous trouvait en revenant du bois, elle me chasserait pour avoir laissé occupé son perron par de pareils gueux.

L'aveugle s'était dressé, debout, comme s'il avait marché sur un serpent.

Son horrible face s'était hideusement contractée. Le bâton, sur lequel il s'appuyait, échappa à sa main et il chancela tellement sur ses jambes débiles qu'il serait tombé si la Louve ne s'était empressée de le soutenir.

— Voyez ce que vous avez fait, monsieur, dit-elle d'un ton de reproche à l'arrogant domestique. Vous avez effrayé ce pauvre aveugle, déjà assez malheureux par ses infirmités. Il en tremble de tout le corps !

— Je m'en fiche un peu, par exemple ! dit le brutal personnage. Allons, détallez. Et un peu plus vite que ça, ou j'appelle la police.

L'aveugle étreignit avec force la main de sa conductrice.

— Retirons-nous, la Louve, dit-il d'une voix altérée. Mais remarque bien la maison et mêne-moi un peu plus loin, là où il y a des arbres.

Les voyant s'éloigner avec docilité, le laquai était rentré majestueusement dans l'opulente villa.

Après avoir ramassé le bâton de Tête-de-Mort et le lui avoir remis à la main, la Louve mena l'aveugle vers un banc, bien ombragé, situé à peu de distance de la villa et l'y assit avec une touchante sollicitude.

— Mais vous voilà tout hors de vous, dit-elle à l'aveugle. Jamais je ne vous ai vu ainsi, même lorsqu'on nous a chassés du moulin de Montreuil. L'indigne accueil de ce valet vous a-t-il troublé à tel point que vous en avez perdu l'usage de la parole ?

L'aveugle, s'appuyant contre le dossier du banc, reprenait péniblement haleine. Son visage avait bleui et on l'eut cru sur le point d'étouffer.

C'était en effet un choc bien terrible qu'il venait d'éprouver et cela au seul nom prononcé par un vulgaire domestique.

Il est vrai que c'était celui de : Madame de Bellancy.

Cependant, au bout de quelques minutes, Tête-de-Mort était parvenu à recouvrer son calme.

Il laissa retomber la tête sur la poitrine et s'abima dans de profondes pensées.

Décidément, la fortune lui avait souri.

Le hasard l'avait conduit justement, et du coup, devant la demeure de la femme qu'il avait cherchée, si longtemps, aveugle et invalide, par les rues de Paris.

Quelle étrange rencontre, quelle faveur inespérée de la déesse Vengeance ! Car, seule, cette dernière pouvait l'avoir conduit, pour ainsi dire par la main, vers l'infâme créature qui l'avait privé, lui, Tête-de-Mort, de la lumière du jour, mais qui allait chèrement payer, maintenant, sa trahison et son crime.

L'occasion était unique et il ne la laisserait point échapper.

L'Enfer lui avait fait un signe, et à ce signe il obéirait dut-il se livrer davantage encore, au pouvoir des démons.

— Assieds-toi près de moi, la Louve, dit-il à la jeune femme. J'ai quelque chose à te dire.

Elle obéit.

Devant le vieux bandit, la pauvre folle n'était plus qu'une docile enfant.

L'aveugle chercha sa main, et lorsqu'il l'eut saisie, il la garda dans la sienne, en une chaude étreinte.

Sa voix, d'ordinaire rude et sourde, se fit douce et tendre, pendant qu'il parlait ainsi :

— Le Ciel nous a réunis d'une bien étrange façon, sur la route du malheur, ma fille. Et le Ciel s'est montré miséricordieux en te donnant à moi, faible et aveugle, comme soutien. Il fut un temps où je niais la mission providentielle des hommes. Mais je vivais alors, dans la société, comme une bête de proie, dans le désert, assoiffé de sang et affamé de carnage. Dieu m'a puni. Il m'a privé de la vue et frappé d'impuissance. Mais je ne murmure point contre son arrêt.

Je ne trouve point mon châtiment trop rigoureux... Au contraire. J'ai mérité une plus terrible expiation. Et cette expiation, je la subirai lorsque je paraîtrai devant le trône de Dieu pour rendre compte de mes actes.

L'instant n'en est pas éloigné. Je sens que ma vie court rapidement vers un dénoument fatal. Cette nuit, déjà, j'ai cru que tout était fini pour moi. Mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine oppressée et mon pouls accusait une fièvre violente.

Cependant, je ne me sentais pas de crainte et je criai : « Sois la bienvenue, ô mort ! » Voilà ce que je disais, cette nuit, mais j'espère maintenant que la mort me laissera quelques jours de répit, car depuis ce matin je sais qu'il me reste à accomplir une mission terrestre. Oui, après que j'aurai apuré un vieux compte, liquidé une dette ancienne, la mort pourra venir, j'irai avec joie au devant de son étreinte.

L'aveugle se tut pendant quelques instants, comme si ces quelques paroles l'eussent épuisé

Puis, il répris du même ton doux et calme :

— Il me reste à t'adresser une dernière demande, la Louve. Tu ne peux ni ne voudrais me refuser, n'est-ce pas?

— Je ferai pour vous tout ce qui est en mon pouvoir, répondit vivement la pauvre jeune femme.

— En ton pouvoir? La chose l'est... Ecoute. Prends les vingt francs que nous avons recueillis, aujourdhui. La moitié t'en appartient, mais de la mienne tu m'achetera les choses suivantes. D'abord, un fort couteau, bien emmanché. qui ne puisse plier, ni se rompre. Paie-le cher, s'il le faut, mais qu'il soit bon. Du reste de l'argent, tu m'acheras un pain, un morceau de viande et une bouteille de bon vin... Et, en plus, une corde longue d'une couple de mètres... mais souple et pas trop grosse. Tu cachera le tout dans le sac que tu as toujours sur toi et reviendras me l'apporter ici, où je t'attendrai...

— Je ferai ce que vous demandez, répondit la Louve, mais je me sens involontairement saisie d'une secrète angoisse, car je me demande quel peut bien être votre intention. Vous ne voulez point vous souiller d'un suicide, n'est-ce pas?

— D'un suicide, non.

— Et d'un crime, pas davantage?

— Non. Les temps où je n'aurais point balancé à le faire sont loin de moi. Va, maintenant, la Louve, et accomplis ma dernière volonté.

La folle s'éloigna rapidement, en laissant son compagnon assis sur son banc, à l'ombre des grands marronniers, déjà fleuris.

Au bout d'une demi-heure, elle était de retour.

— As-tu bien tout, la Louve? demanda Tête-de-Mort.

— Tout. Le pain, la viande, le vin, la corde et le couteau. Comme vous me l'avez commandé, j'ai tout réuni dans mon sac.

— Le couteau est-il bien affilé?

— Comme une aiguille. On pourrait tuer beaucoup de gens avec une pareille arme !

— Le crois-tu, vraiment ? Passe-moi le sac.

Tête-de-Mort le déposa près de lui sur le banc et retomba dans ses reflexions silencieuses.

La Louve lui tint compagnie, muette, elle aussi.

Ils restèrent ainsi jusqu'à que la nuit fut venue.

— Fait-il tout à fait sombre ? demanda l'aveugle.

— Oui, il fait nuit noire.

— Il est temps, alors. Viens avec moi.

Tête-de-Mort s'était levé, prenant le bras de sa conductrice.

— Mène moi, reprit l'aveugle, vers la maison de la porte de laquelle on nous a chassés ce matin, mais point à la porte d'entrée, non, à la porte du jardin. Je sais que toutes les villas des Champs-Elysées ont des jardins et je connais aussi la dispositions de ces immeubles. Tu guetteras l'instant où aucun domestique ne peut nous surprendre et te glisseras avec moi par la porte du jardin.

Voilà tout ce que tu peux encore faire pour moi sur cette terre, la Louve. Et lorsque tu l'auras fait, tu devras poursuivre, seule, le dur chemin de la vie, en m'abandonnant à ma destinée.

— Ciel ! Qu'exigez-vous de moi ! s'écria la jeune femme. Que e vous introduise dans une maison étrangère ? Mais on va nous prendre pour des voleurs... Bien pis, pour des...

— Pour des assassins ? ajouta Tête-de-Mort, la voyant s'interrompre avec angoisse. Non pas, ma fille, non pas !... Je t'en supplie, accède à ma dernière demande... Dis-toi que c'est un mourant qui fait appel à toi !

La Louve éleva, silencieuse et oppressée, les yeux vers le ciel, couvert en ce moment d'épais nuages.

— Qu'il en soit donc ainsi ? dit-elle presque en tremblant. Suivez moi. Et que Dieu me pardonne si, involontairement, je fais quelque chose de mal

Un quart d'heure plus tard, après avoir contourné la rangée de villa, établies de ce côté des Champs-Elysées, l'étrange couple de se trouvait devaut la grille du jardin de Madame de Bellaucy.

Prudemment, ils se tenaient dans l'ombre des grands arbres et s'avançaient, muets et invisibles vers l'élégante habitation.

Tete-de-Mort pria sa compagne de s'assurer si la porte du jardin était ouverte ou fermée.

Comme il s'y attendait, cette porte était ouverte.

— Voyez-vous ou entendez-vous âme qui vive ? demanda-t-i à voix basse.

— Personne, comme vous pouvez l'entendre, vous-même. On ne distingue qu'un bruit de couverts, de couteaux et de verre, partant de l'étage. Les domestiques sont probablement en train de souper.

— Tant mieux ! Conduis-moi, maintenant, jusqu'à l'habitation, la Louve.

La jeune femme obéit, bien qu'en hésitant.

Les valets, en train de faire fête à la desserte, ne le entendirent point se glisser jusqu'au perron postérieur.

— Où sommes-nous maintenant ? demanda l'aveugle, sentant s'arrêter son guide.

— Près d'un escalier qui doit mener à la cave.

— Conduis-moi jusqu'à la première marche. Fort bien, c'est cela. Merci, ma fille, merci, mille fois ! Tu ne peux savoir quel service tu viens de me rendre !... Maintenant, donne-moi vite une dernière poignée de main.

La pâle jeune femme, qui jetait autour d'elle des regards inquiets et farouches, mit sa main blanche dans la main rud et calleuse du misérable aveugle.

— Puis-je encore faire quelque chose pour vous ? demanda-t-elle tout ba

— Plus rien ! Adieu ! Que la vie puisse t'être plus favorable. Dieu te rende le plein exercice de ta pensée et te fasse retrouver ceux qui te sont chers ! Nous ne nous reverrons plus ici-bas. Prie pour mon âme afin que, là-haut, les péchés que j'ai commis sur terre me soient pardonnés... et aussi le seul que je vais encore commettre. Est-ce que tu pleures ? Oui, j'ai senti une larme chaude sur ma main. Je te remercie pour cette larme ! Elle est pour moi aussi précieuse que l'eau bénite au moyen de laquelle le pécheur repentant se purifie avant de pénétrer dans dans le temple du Seigneur. Et maintenant, va, ma fille, je ne veux pas t'entrainer dans ma perte !

— Adieu, pauvre aveugle ! Adieu !

Comme pourchassée par les furies, la pauvre folle se précipita au dehors.

Ce n'est qu'à une certaine distance de la villa, qu'elle respira plus librement.

Sans se retourner et marchant au hasard, elle s'en retourna vers le cœur de Paris.

. . . .

Pendant ce temps, Tête-de-Mort avait descendu à tâtons et le plus doucement possible l'escalier menant à la cave.

Nous avons vu que, malgré se cécité, il n'avait point perdu les allures silencieuses des voleurs de profession.

D'une main il se retenait à la barre de fer, servant de rampe à l'escalier souterrain et de l'autre tenait son bâton et le sac contenant les objets qu'il avait chargé la Louve d'acheter pour lui.

Enfin, en tâtant du pied, il s'aperçut être arrivé à la dernière marche.

L'air froid et humide, qui règnait autour de lui, non moins que les murs rugueux le long desquels il se traînait, la main frôlant la pierre, lui donna la certitude d'être bien vraiment dans les caves de l'habitation.

Lentement, il alla jusqu'au bout de la muraille et, arrivé dans l'angle, s'assit par terre.

Tête-de-Mort ouvrit son sac, rompit un morceau de pain, mordit à même la viande et bût, à sa bouteille, quelques gorgées de vin.

Il n'avait ni bu ni mangé encore de la journée.

Puis, resserrant ses provision dans la besace, il la déposa à son côté, après en avoir retiré toutefois le couteau, dont il éprouva la pointe sur son ongle.

— Pointu comme une aiguille et tranchant comme un rasoir, mumura-t-il. C'est bien ce qu'il me fallait. La Louve avait raison. On pourrait tuer beaucoup de gens avec une pareille arme. Et c'est tuer que je suis venu faire ici, ajouta-t-il avec une expression de haine qui n'avait plus rien d'humain. Oui, je veux tuer, et me venger !

Le visage effroyablement contracté, il brandit le couteau au dessus de sa tête livide.

— Maintenant, nous allons compter ensemble, belle Pompadour ! gronda-t-il d'une voix rauque. Et cette fois tu ne m'échapperas plus. Ton châtiment est entré avec moi dans ta maison. Il te guette, du coin le plus sombre et le plus profond de ton opulente demeure. Dussé-je rester enfermé ici plusieurs jours et plusieurs nuits, j'attendrai le moment favorable. Alors la vengeance se glissera lentement mais surement jnsqu'à toi, dans la chambre adultère où tu berces ta luxure. Alors, Pompadour, devant toi se dressera le spectre hideux, aux yeux sans regards que tu as fait de moi ! Alors !... Mais c'est comme si la faculté de voir allait m'être rendue... Je vois passer devant mes yeux un voile couleur de sang... Infâme, ce sang, c'est le tien ! Bientôt j'y baignerai mes mains frémissantes et j'en aspirerai les chaudes émanations !

L'aveugle se mit à rire doucement, mais ce rire étouffé bruissait sous les sombres et froides voûtes, comme un râle d'agonie.

CI

Dans le Sahara

Sur une peau de lion, étendue devant leur tente, le colonel Picquart et le lieutenant Emile de Ribès roulaient des cigarettes, en portant de temps à en temps leurs lèvres, une coupe remplie de fin sorbet.

Le soir était descendu sur le Désert, dont les confins extrêmes s'étendaient jusqu'à l'endroit où était établi le camp français.

Des millions d'étoiles étincelaient dans l'azur du firmament.

C'était comme si l'ombre, enveloppait tendrement de ses bras maternels l'incommensable et grise étendue de sable, enfant déshéritée de la Création.

Une douce fraîcheur avait succédé à l'intolérable chaleur du jour et les pauvres soldats français semblaient revivre à la délicieuse atmosphère qui les baignait de ses effluves fortifiants.

Telle une fleur, longtemps exposée aux rayons brûlants du soleil, se redresse sous la rosée ou sous la pluie.

Les soldats, eux aussi, se tenaient devant leurs tentes, jasant et riant, parlant surtout du foyer lointain, de cette belle France quechacun souhaitait si ardemment revoir bientôt.

Mais qui, parmi tous ces hommes, était certain de pouvoir embrasser encore jamais les siens?

L'ordre de partir pour l'Algérie, pour aller y combattre les Bédouins, était considéré par les soldats français comme un arrêt de mort.

De mille hommes, envoyés contre les pirates du Désert, huit cents sont tués par la fièvre et par les insolations.

Et leurs ossements restent à blanchir sur le sable.

Cependant, cette existence, pleine d'aventures et de périls, a ses attraits.

Le cœur de tout brave soldat bat plus vivement lorsqu'il sait que l'heure du combat va sonner bientôt.

Seule, la vie oisive, dans les camps, énerve, attriste et aigrit l'humeur.

Ces dernières dispositions n'étaient point à remarquer, ce soir là, dans le camp du colonel Picquart.

On y avait strictement défendu tout cri et tout tapage, mais néanmoins l'animation y était extrême.

Les hommes se confiaient à l'oreille qu'une campagne était imminente.

Au cours de l'après-midi, les éclaireurs envoyés en reconnaissance, étaient revenu et avaient eu avec le colonel un long entretien.

Bien qu'ils n'eussent pu révéler à personne les nouvelles rapportées par eux au commandant du poste, la rumeur s'était répandue aussitôt que les Bédouins se trouvaient très rapprochés du camp français et que le colonel Picquart connaissait leur positions.

C'était là, effectivement, le cas.

Et ce cas faisait tout naturellement l'objet de la conférence tenue entre le colonel et son lieutenant.

— Tout est donc bien entendu et convenu, dit à demi-voix le kolonel Picquart. Dans une couple d'heures je ferai sonner l'alarme, et les troupes se mettront en marche. Nous cheminerons toute la nuit, pour camper au retour de la grande chaleur. Mais sitôt cette chaleur un peu diminuée, nous marcherons encore pendant deux ou trois heures. Ce temps nous suffira pour atteindre l'oasis de Goleb où les Bedouins ont planté leurs

tentes, sous le commandement de leur chef Abdallah. Notre arrivée imprévue les mettra en désarroi et, s'il plait à Dieu, nous contraindrons enfin cette race de pillards et de brigands à reconnaitre l'autorité de la France.

Le vicomte de Ribès, inclina la tête, en signe d'approbation.

Le colonel Picquart reprit :

— Pour ce qui concerne Abdallah — surnommé par ses compatriotes, Abdallah le Lion à cause de l'énergie, de l'intrépidité, de la prudence et des talents militaires qui ne lui ont que trop souvent fait triompher de nos régiments — pour ce qui est d'Abdallah, dis-je, j'ai reçu de Paris l'ordre rigoureux de le faire fusiller, sans autre forme de procès, s'il tombe entre nos mains au cours de la présente campagne.

— L'ordre est rigoureux, en effet, fit observer le vicomte, et me semble même d'une injustice criante. Qu'a donc fait de si criminel ce vaillant Adallah ? Est-on coupable, en défendant la liberté, les mœurs et les coutumes de son pays ? Cela n'est-il point le devoir strict de tout homme de cœur ? On fusille un espion, un déserteur, un traître, mais non point un héros patriote !

— Vous avez surabondamment raison, mon ami, répondit le colonel Picquart, à voix basse et après s'être assuré par un regard circulaire que nulle oreille indiscrète n'était à portée d'entendre ses paroles. L'arêt de mort, prononcé à Paris à l'égard d'Abdallah le Lion, est injuste et cruel, tout comme maintes autres mesures du gouvernement actuel. L'administration française semble, depuis quelque temps, s'acharner à faire partout des martyrs et des victimes et jamais sa soi-disant justice n'a enfanté de dénis plus monstrueux. Songez, seulement, pour preuve, à cet infortuné capitaine Dreyfus, qui gémit toujours sur l'Ile du Diable et pour l'innocence duquel je suis prêt à engager mon honneur et ma vie.

Le vicomte de Ribès saisit vivement la main du loyal officier et la serra avec effusion.

— Mais, pour en revenir à Abdallah, reprit le colonel, comme je suis soldat, il ne me reste malheureusement d'autre alternative que d'obéir à l'ordre de mes supérieurs, quel qu'il soit. Si le célèbre chef des Bédouins, sur lequel les Arabes du Désert ont fondé leur dernier espoir, si Abdallah le Lion tombe en mon pouvoir, je le ferai fusiller. En réalité, je souhaite ardemment qu'il nous échappe, car j'aurai du regret de répandre le sang d'un si noble adversaire.

— Et, colonel, avez-vous reçu l'ordre écrit concernant l'exécution d'Abdallah ? demanda Emile.

— Oui, et cette pièce se trouve dans ma tente et sur ma table.

En ce moment, la draperie tendue devant l'entrée de la tente ondula doucement, comme sous l'action d'un courant d'air.

Mais les deux officiers, assis sur la peau de lion ne s'en aperçurent point.

Emile de Ribès vida son verre de sorbet et se redressa à demi.

— Comme nous avons à nous mettre en marche dans deux heures, dit-il, il est temps que je me prépare un peu au départ Vous permettez, colonel ?

Mais Picquart, retenant par la main le jeune homme, le força à demeurer.

— Ecoutez, mon cher ami, reprit-il d'un ton de regret. Je suis obligé de vous causer aujourd'hui une petite déception, la première, depuis que nous avons formé ensemble commerce d'amitié.

— Une déception ?

— Oui, j'ai décidé de vous laisser ici, dans le camp. Le total des hommes dont je dispose se monte à sept cents. J'en emmènerai cinq cents, qui me suffiront à battre l'ennemi, bien que mes espions m'aient assuré qu'il nous estqu atre fois supérieur en nombre...

Vous, lieutenant de Ribès, resterez avec les deux cents hommes

restants, campé sur la limite du Désert, car il importe que j'aie derrière moi une réserve quelconque pour le cas où, mon expédition ayant échoué, je me troûverais contraint de battre en retraite devant les Bédouins.

— Et c'est justement moi que vous avez choisi, colonel, pour demeurer ici, l'arme au bras ?

— Oui, parceque sur vous, je sais pouvoir compter. Parceque, à vous seul, je puis confier le soin de ma sureté.

Emile de Ribès avait commencé par devenir fort pâle, puis le mécontentement fit affluer le sang à ses joues.

— Je suis bien malheureux, colonel, dit-il d'une voix altérée, de ce que vous m'interdisiez ainsi l'occasion de combattre pour mon pays et de mourir pour lui, s'il le faut. Tous vos autres officiers vont conquérir avec vous honneur et gloire et me voilà condamné à n'assister que de loin à vos triomphes. Mais ce n'est point le seul dépit qui me fait déplorer votre décision imprévue ! Non, pauvre et bien cher ami, c'est pour vous que je tremble.

— Pour moi ? Si la balle d'un Bédouin doit m'atteindre, elle peut le faire tout aussi bien ici que dans le désert. Ne suis-je pas entre les mains de Dieu, comme le dernier de mes soldats.

— Vous ne m'avez pas compris, colonel, reprit Emile d'une voix émue. Ce ne sont point les balles ennemies que je crains pour vous, mais bien la lâche trahison, le meurtre prémédité par un ou plusieurs de ceux en qui vous avez pleine confiance et contre lesquels, par conséquent, vous ne pouvez prendre aucune mesure de sureté.

Le colonel Picquart s'était levé à son tour et couvrait de son clair et sagace regard le lieutenant, debout devant lui.

Il essaya de sourire, mais ne le put.

— Vous parlez de trahison et de meurtre prémédité, dit-il d'une voix sourde et altérée. Lieutenant de Ribès, il me peine d'en-

tendre de pareils termes sortir de votre bouche, car en parlant ainsi, vous insultez mes braves soldats. Il n'y a point de lâches assassins, dans leurs rangs. Comment et pourquoi, d'ailleurs, un seul d'entre eux songerait-il à me faire aucun mal ? Ne suis-je pas pour tous mes hommes, un chef juste et bienveillant ? Je suis persuadé qu'il n'y a personne ici qui ne m'aime et ne me respecte. Oui, tous donneraient avec plaisir leur vie pour moi.

Emile de Ribès fixa devant lui un regard de découragement.

— Il faut donc que je vous dise tout ! s'écria-t-il. Il faut que je viole le serment qui m'a été arraché par les auteurs d'un affreux et mystérieux complot. Mais je ne puis agir autrement... Oui, Dieu m'en est témoin, je ne le puis plus !

— Ne parlez point si haut ! interrompit Picquart et venez avec moi plus près de la tente. Que vais-je apprendre de vous ?

Les deux hommes se rapprochèrent de la draperie, tendue devant l'entrée et, de nouveau, un léger mouvement se fit l'intérieur du frêle abri.

On eut dit le frôlement d'un serpent rampant dans l'herbe.

Mais bruit et mouvement échappèrent aux deux officiers, préoccupés des plus graves pensées.

Emile avait saisit les deux mains du colonel Picquart.

— Depuis que j'ai appris à vous connaître, dit-il tout bas, je vous ai aimé comme un frère. Et c'est pourquoi il faut que je vous prévienne. Soyez sur vos gardes... Car un arrêt de mort a été prononcé contre vous, aussi bien que contre Abdallah le Lion, chef des Arabes du Désert ! Des misérables, dans le chemin desquels vous vous êtes placé, et qui vous haïssent pour cela, mais des misérables tout puissants à Paris et qui dominent l'Etat-major, ont froidement décidé votre perte. On a cherché un meurtrier pour l'envoyer vers vous. On a promis à cet homme une riche récompense s'il vous tuait dans le dos au cours d'un engagement ou dans une partie de chasse. Or cet homme se trouve depuis plusieurs semaines déjà dans votre



Je veux vous posseder sans partage! s'écria Gressin.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

voisinage immédiat. Cet assassin gagé, vous allez le connaître, colonel Picquart... Cet assassin, c'est moi !

Un profond silence règna pendant quelques minutes.

Le clair et calme regard de Picquart reposait sur le mâle et loyal visage du vicomte de Ribès, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au plus profond de son âme.

— Placé, comme vous le dites, dans mon voisinage immédiat, admis dans mon intimité, vous n'avez pas manqué d'occasions pour accomplir votre sanglant mandat. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? demanda enfin le colonel, d'une voix grave.

— Parce que je ne suis pas un assassin ! Parce que je ne suis pas un misérable ! Et parce que j'étais heureux qu'on m'eut choisi justement pour auteur d'un crime dont, depuis le premier moment, je me suis dévoué à empêcher l'accomplissement, de la part d'une main étrangère. On m'avait chargé de vous tuer, mais moi j'ai juré de veiller sur votre vie.

Le colonel Picquart ne répondit qu'en embrassant le vicomte.

— Je te remercie, Emile de Ribès, dit-il simplement. Je te rends grâce, mon frère.

— Ce nom sacré, dans votre bouche, s'écria Emile, devient pour moi la plus douce des récompenses.

Puis, baissant soudain la voix :

— Et ne souhaitez-vous point savoir qui a eu l'infâmie de vous vouer ainsi à la mort ?

— C'est ce que je n'ai pas besoin d'apprendre de vous, répondit Picquart, avec un amer sourire. Un pareil forfait ne peut avoj été prémédité que par une seule personne en France... le comte Esterhazy.

— C'est bien lui, en effet, qui vous hait, vous poursuit et a juré votre perte. Mais le coquin s'est trompé en s'adressant à moi pour cela. Cependant qui nous assure qu'il n'a point soldé d'autres assassins, plus aptes que moi à servir ses projets ? Voilà l'horrible pensée qui me fait frémir. Qui vous protègera, colonel

Picquart, qui veillera sur vous, mon frère, lorsque vous combattrez les Bédouins au milieu du Désert ? Qui éloignera de vous la balle de lâches meurtriers, vous visant par derrière ? Car il n'en faut point douter, les assassins payés par Esterhazy, se tiendront au premier rang, après vous.

— Qui ? Il faut que j'y réfléchisse un moment. Comme il importe que ce soit vous, mon lieutenant, qui restiez ici à la tête du camp, je dois attacher quelqu'autre à mon service particulier. Mais les rares officiers dont je dispose, auront déjà assez à faire, en commandant leurs hommes. Je ne saurais en distraire un seul de sa vraie tâche, au poste du combat.

L'officier se frappa le front de la main.

— Attendez, reprit-il, il me vient une idée et une idée excellente ! Un homme, ici, un peu maladroit et obtus, mais honnête, vigilant et serviable, m'est absolument dévoué... Oui, de cela j'ai la conviction. J'arrêterai mon choix sur lui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est le sergent Paul Braga.

En entendant ce nom, Emile de Ribès recula de plusieurs pas en arrière.

— Pourquoi justement celui-là ? s'écria-t-il en pâlissant. Pourquoi, justement, le sergent Paul Braga ?

— Et pourquoi pas lui ?

— Parce que je ne me fie pas à cet homme, répondit Emile de Ribès avec fermeté. Parce que, sans pouvoir alléguer à mon appui des raisons probantes, j'éprouve une insurmontable répugnance pour cet homme, sur la face duquel reste stéréotypé un éternel sourire et qui répond « oui » à tout ce qu'on lui demande. Non, colonel Picquart, ne riez point de ce que je vous dis là, ne traitez point mon antipathie, à l'égard de ce Braga, de pur caprice. J'ai contre lui encore un motif de méfiance.

— Et ce motif, quel est-il ?

— Une ressemblance, un sinistre souvenir, rattaché à l'une

des plus effroyables péripéties de mon existence et qui revient m'assiéger chaque fois que cet homme paraît devant moi. Vous le dirai-je, le sergent Paul Braga me fait songer à un exécrable scélérat, dont le nom est Ravaillac. Vrai est de dire que lorsque j'appris à connaître ce Ravaillac, il était blond et Braga a les cheveux roux. J'ai vérifié les papiers du sergent Braga et il en résulte que pendant que je naviguais en pleine mer avec l'infâme Ravaillac, ledit sergent était régulièrement en garnison à Paris. Mais en dépit de tout, mes soupçons ne peuvent s'endormir. Je vous en conjure, colonel Picquart, choisissez n'importe quel autre, pour l'attacher à votre personne, au cours de la prochaine expédition, mais non point le sergent Paul Braga !

— Je vous sais gré, mon cher Ribès, de votre sollicitude à mon égard, dit le colonel. Mais cette fois, croyez-m'en, vous faites tort à un brave et fidèle garçon. Le sergent Braga a derrière lui d'irréprochables états de service. Et puis, vicomte, ne vous souvient-il pas de la façon dont il m'a encore récemment délivré des griffes de la lionne, dont j'avais tué un des lionceaux ? Nos fusils, à tous les deux, ne contenaient plus une seule balle et j'aurais été bel et bien perdu si Braga ne s'était placé entre moi et la bête fauve et ne lui eût logé, avec un admirable sang-froid, un pruneau entre les deux yeux. Pardieu, on irait loin pour trouver un tireur de cette force ! Et maintenant que je me trouve sain et sauf et bien vivant, avec vous, sur la peau de cette même lionne, vous voudriez que je me défie de mon sauveur ? Non, Ribès, je ne changerai pas de résolution. Maintenant, suivez-moi, je vous prie dans ma tente. Il faut que je vous donne par écrit des instructions, pour le temps que vous serez commandant ici, pendant que j'irai à la recherche de nos Bédouins.

En disant ces derniers mots, le colonel Picquart avait brusquement écarté la draperie, masquant l'entrée de sa tente.

En même temps qu'y pénétraient les deux officiers, dont le

yeux étaient encore peu habitués à cette soudaine obscurité, une ombre en sortait par un autre côté.

— Qu'est-ce que ça ? s'écria le lieutenant. N'avez-vous rien vu, colonel ?

— Moi ? Rien absolument, répondit le colonel.

— Mais moi j'ai vu ! reprit le vicomte de Ribès. Il est sorti d'ici, en même temps que nous y sommes entrés, quelqu'un qui doit avoir écouté tout ce que nous venons de nous dire... Mais je saurai bientôt ce qu'il en est.

Vivement, il s'élança vers le fond de la tente, dont il fendit l'étoffe d'un coup de poignard. Par l'ouverture, il regarda attentivement au dehors.

L'indiscret ne pouvait être déjà hors de vue. Cependant, Emile n'aperçut rien de suspect aux environs.

A quelque distance de la tente, il n'y avait qu'un grand ambour laissé sur le sable.

Désappointé et secouant la tête, le vicomte revint au colonel Picquart qui, amicalement, se mit à le plaisanter au sujet de ses « imaginations ».

Cependant, à peine l'étoffe, fendue par l'arme d'Emile, s'était-elle refermée que de derrière le tambour abandonné sur le sol, se redressa avec précaution un homme qui s'était laissé tomber à plat dans le sable.

Après avoir regardé de tous côtés et surtout dans la direction de la tente du colonel, l'homme, rampant sur les mains et sur les pieds, se traina à quelque distance.

Alors, négligeant de dissimuler plus longtemps sa présence, il se mit debout et alluma tranquillement un cigare.

— Ma présence ici ne peut donner lieu à aucune suspicion, murmura-t-il, à part lui. Mais le diable m'emporte, la chose aurait pu tourner mal pour moi ! Un quart de minute plus tôt, et le colonel, ainsi que ce damné lieutenant de Ribès, m'auraient surpris en flagrant délit d'espionnage. Et alors, c'en aurait été

fait décidément de toi, mon vieux Ravaillac. L'important, c'est que j'ai entendu ce que je voulais entendre et que, par dessus le marché, j'ai en main un document d'importance que j'ai pris la liberté de cueillir sur la table de ce cher colonel.

Il sortit de sa poche, l'ordre dérobé par lui et l'examina à la clarté des étoiles, avec un ricanement de satisfaction.

— L'arrêt de mort d'Abdallah! murmura-t-il. Ce papier là, entre mes mains, devient d'une inappréciable valeur. Je saurai en faire bon usage.

Ravaillac glissa avec précaution l'ordre dans sa botte gauche, se dirigea d'un pas nonchalant vers une tente voisine et, se jetant sur son lit de campagne, feignit de s'endormir profondément.

Les autres soldats, eux aussi, se livraient au repos.

Un silence profond règnait sur le camp français, troublé seulement, de loin en loin par le cri d'un chacal ou le vol d'un vautour, ces rapaces rôdeurs nocturnes du Désert africain.

Mais soudain, dans la lourde torpeur de cette nuit d'Orient, un appel de trompette s'éleva, suivi d'un roulement de tambour qui firent se dresser les soldats en sursaut.

Aussitôt, tout le monde se prépara au départ.

— Alarme !

Ce cri vola de bouche en bouche. C'est qu'il est un de ceux qui électrisent le soldat, l'arrachent, sans qu'il murmure, au plus doux repos et l'emplissent d'une soudaine fièvre d'action et de mouvement.

En moins d'une minute, le camp tout entier offrit l'image d'un essaim d'abeilles en pleine activité.

Toutes les mains se mirent en mouvement et chacun s'évertuait à gagner son voisin de vitesse.

On eut dit que des sables du Désert allait surgir une armée d'ennemis et bientôt tout fut prêt pour la marche.

On se mit en rang, compagnie par compagnie et, à la clarté

des étoiles les canons de fusil et les bayonnettes brillèrent martialement.

Les commandements s'élevèrent, dans la nuit, aussitôt répétés, mais inutiles, car le moindre troupier d'Afrique sait ce qu'il lui faut faire en pareil cas. Humble partie d'un grand tout, il excelle à prendre aussitôt la place et le rôle qui lui revient dans l'ensemble général.

Accompagné de son lieutenant-adjudant, Emile de Ribès, le colonel Picquart passa devant le front de ses troupes. Les officiers se réunirent autour de lui pour écouter ses instructions.

Puis, le brillant officier s'adressa directement à ses hommes.

— Soldats, leur dit-il de sa voix sonore et énergique, nous sommes sur le point de marcher à l'ennemi.

Un « hourrah ! » échappé à plusieurs centaines de bouches, lui répondit.

— J'ai confiance en vous, reprit le colonel et vous sais prêts, avec moi, à vaincre ou à mourir. Il ne nous reste, d'ailleurs plus d'autre alternative. Honneur au soldat placé dans notre situation !

Une acclamation enthousiaste couvrit ses paroles.

— Vive le colonel Picquart ! crièrent d'une seule voix, officiers et soldats ! Nous irons à la mort avec lui, s'il le faut !... Mais nous triompherons !

— A mon grand regret, je ne puis vous emmener tous, reprit le colonel. La septième et la huitième compagnie resteront ici, sous les ordres du lieutenant-adjudant, Emile de Ribès. Ces forces de réserve constitueront mon boulevard dans le cas ou l'ennemi nous déborde ou nous surprend par derrière. Sergent Braga, avancez.

Le soldat, ainsi désigné sortit aussitôt des rangs.

Le colonel jeta sur lui un regard pénétrant.

Mais le visage du rousseau ne trahit que la plus parfaite bonhomie.

Clignant avec satisfaction de l'œil, en réponse au regard de l'officier, il avait tout à fait l'air d'un chien dévoué et fidèle, attendant les ordres de son maître.

Non, cet homme ne pouvait être un hypocrite, un lâche, un traître !

— Sergent Braga, à vous, pendant cette expédition, reviendra la charge de mon service particulier. En qualité d'adjudant, vous ne vous éloignerez de moi que sur mon ordre exprès. Allez me chercher mon cheval.

— A vos ordres, mon colonel.

Quelques minutes plus tard, le colonel Picquart caracolait sur son superbe coursier de bataille pendant que le sergent Braga enfourchait un petit trotteur, à la marche rapide.

Les autres officiers étaient, eux-aussi, montés à cheval.

Picquart tendit du haut de sa monture la main au vicomte de Ribès.

— Adieu, mon ami, lui dit-il à demi-voix. Vous ne me reverrez plus que vainqueur. Dans ma tente vous trouverez deux lettres, en prévision de ma mort. Le cas échéant, je vous prie de les faire parvenir à leurs adresses. La première est destinée à Louise Caillot, ma fiancée, la seconde à Emile Zola, mon allié dans la lutte pour la délivrance du malheureux capitaine Dreyfus. Les deux lettres contiennent de précieux legs et je ne voudrais pas qu'elles tombent dans des mains étrangères.

— Aussi longtemps que je vivrai moi-même, répondit Emile, elles ne seront point remises à d'autres qu'à leurs destinataires.

— Merci, et pour la dernière fois, adieu !

Le colonel tira son épée et l'agita au dessus de sa tête. De nouveau les trompettes sonnèrent. Les troupes se mirent en mouvement et les soldats laissés au camp restèrent alignés, présentant les armes à leurs camarades.

La colonne s'engagea aussitôt dans le Désert, comme un long et sombre reptile.

Maintenant clairons et tambours s'étaient tûs et le pas des chevaux, assourdi par le sable, s'éteignit au loin.

Emile de Ribès monta au haut d'une tourelle en fer, démontable, emportée de France pour prévenir les surprises.

Du regard il suivit tristement l'héroïque figure de son ami, jusqu'à ce qu'elle eut disparu à l'horizon.

Les étoiles, brillant au Ciel, lui permirent d'apercevoir encore longtemps les reflets des bayonnettes et même la noire silhouette du colonel, à cheval, guidant ses hommes à la victoire ou au trépas.

Mais, enfin, tout s'effaça dans le brouillard, étendu soudain sur le Désert saharien, comme une vaste et blanche nuée, rabattue vers la terre.

Emile de Ribès était resté mélancoliquement accoudé sur la rampe de l'étroite plate-forme.

— Il est trois personnes au monde, murmura-t-il, que j'aime tendrement et toutes les trois sont poursuivies par une destinée fatale. C'est d'abord Paulowna, ma si ardemment chérie. Elle m'a été enlevée et ce serait folie à moi que d'espérer encore la revoir jamais! Cependant, je lui resterai fidèle jusqu'à la mort et aucune autre femme ne sera l'élue de mon cœur. Puis vient mon infortuné camarade de déportation, Alfred Dreyfus, dont le monde entier connait le sort affreux. Et maintenant, c'est le colonel Picquart qui m'est aussi cher que le serait un véritable frère. Le reverrai-je, aussi, jamais? Les balles des Bédouins l'épargneront-elle? Dieu le protègera-t-il contre les lâches assassins que pourraient lui avoir envoyé Esterhazy et son digne complice? Qui pourrait le dire? Qui serait en état de soulever le voile qui nous dérobe l'avenir!

Et, comme pour prendre congé de son vaillant compagnon d'armes, le vicomte étendit les bras dans la direction où avaient disparu le colonel Picquart et sa petite armée,

Et d'une voix douloureusement émue, il cria dans le désert:

— Adieu, noble et généreux héros ! Que Dieu soit avec toi !

. . . .

Lorsque le jour se leva, le colonel ordonna à ses hommes de faire halte.

Aussitôt les tentes furent dressées et les feux s'allumèrent pour le repas du matin.

L'endroit où la petite armée était campée, se trouvait juste à mi-chemin entre la limite du Désert et l'Oasis de Goleb, oú d'après les éclaireurs, revenus la veille, Abdallah le Lion campait avec ses Arabes.

Il ne restait donc plus qu'une demi journée de chemin à faire pour rencontrer l'ennemi.

Néanmoins, le colonel Picquart voulut attendre la tombée du soir pour reprendre la marche.

Ses troupes ne devaient point épuiser leurs forces sous les rayons dévorants du soleil, mais les conserver pour le moment suprême du combat.

Les soldats, fatigués par leur longue marche nocturne, eurent donc la journée tout entière pour se reposer.

Le colonel Picquart, lui-aussi, se retira sous sa tente et le sergent Paul Braga le suivit pour l'aider à se déshabiller.

L'officier revêtit un uniforme d'étoffe plus légère, mais non, sans avoir, au préalable vidé ses poches.

Aussitôt, une vive inquiétude se peignit sur ses traits.

— Voilà qui est grave ! s'écria-t-il. Où donc ai-je eu la tête ? Cependant, je ne comprends pas ! Je crois me souvenir, que je n'ai laissé là-bas, sur ma table, que les lettres destinées à Louise et à Emile Zola !

— Vous avez quelque chose qui vous contrarie, colonel ? demanda le sergent Braga, avec un touchant intéret. J'espère que ce n'est pas trop sérieux ?

— Dans tous les cas, je ne puis m'en prendre qu'à moi-même,

sergent ! répondit l'officier, arpentant avec inquiétude l'intérieur de la tente. Mais pour sérieux, ça ne l'est que trop. Pensez-donc, j'ai laissé, là bas, au camp, une pièce de la dernière importance et dont je pourrais avoir absolument besoin !

— Quel malheur, mon colonel ! Un grand malheur, vraiment.

— Il s'agit, reprit l'officier, sans faire attention seulement aux paroles de son ordonnance, il s'agit de l'arrêt de mort, prononcé contre Abdallah, chef des Bédouins et que mes supérieurs m'ont envoyé d'urgence...

Je ne pourrais, cependant, point exécuter l'ordre sans en donner connaissance au malheureux qu'il concerne et, d'un autre côté, il m'est interdit d'attendre plus de trois heures entre la capture d'Abdallah et son exécution. Que faire, maintenant, que faire?

— Rien de plus simple, mon colonel, dit le sergent Braga, avec un loyal sourire. Je m'en vais remonter tout de suite à cheval et vous rapporter du camp, là-bas, l'ordre en question.

— En effet, c'est une idée. Mais la fatigue ? Et puis, êtes vous bien certain d'être revenu à temps ici ?

— Etant donné les accidents qu'on est exposé à rencontrer dans le Désert, je n'en suis pas si absolument certain que cela, mon colonel. Je puis être surpris par le Simoun, ou bien encore perdre ma route et par conséquent perdre un certain temps. Mais — et ici le visage du sergent eut une singulière expression — si vous voulez bien m'indiquer la route que vous ferez prendre à vos troupes pour atteindre l'Oasis de Goleb — où vous le savez mieux que moi, on peut arriver par trois chemins différents — j'oserais bien vous répondre de vous avoir rejoint avant que vous n'en vinssiez aux mains avec les « arbis ».

Le colonel Picquart hésita un moment à répondre au dévoué soldat d'ordonnance.

Au bout du compte, il s'agissait de lui livrer le secret d'un itinéraire, tenu caché au vicomte de Ribès, lui-même

Mais comment hésiter, dans les circonstances présentes, surtout lorsqu'il croyait absolument à la fidélité du sergent Braga ?

— Je prendrai par la chaine de Marbel el Sur, dit-il, enfin. Cette route assurera à mes hommes d'excellentes positions, dans le cas où les Bédouins auraient multiplié leurs avant-postes.

— Alors, je suis bien certain de vous y retrouver, mon colonel. Mais je vous prierais de me signer mon congé, avant que je renfourche le poulet d'Inde.

— Voilà, sergent, dit le colonel Picquart, après avoir tracé quelques lignes sur un des papiers contenus dans son portefeuille. Dieu vous garde, pour que nous nous retrouvions demain dans les défilés de Marbel el Sur !

— Et nous nous y retrouverons, soyez en bien certain, mon colonel, répondit le sergent avec une expression involontaire d'infernal triomphe que l'officier prit pour la ferveur d'un entier dévouement.

Un moment après il avait quitté la tente et, monté sur son cheval, s'élançait dans la direction du camp abandonné la veille.

Aussi longtemps qu'il resta en vue, il n'eut garde de dévier de ce chemin.

Mais sitôt que les tentes françaises eurent disparu à l'horizon, il tourna bride.

— Là, là ! Tu es bien pressé de retourner là-bas, Belzébuth, dit-il avec un rire de démon, en flattant de la main l'encolure de son coursier déçu et impatient...

C'est vers Abdallah, le Lion, qu'il nous faut aller. En avant, donc, et du train ! Quand cette course devrait être ta dernière, il faut qu'avant le coucher du soleil nous soyons dans le camp Bédouin...

Il ne s'agit de rien moins que d'attirer huit cents hommes dans un piège, pour satisfaire à l'attente du seigneur comte Esterhazy. En avant donc, Belzébuth ! N'oublie point que tu

as l'honneur de porter sur ton dos, le fameux Ravaillac, le tueur de femmes.

Il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, dont le sang jaillit et qui, exicité par son sinistre cavalier, s'enfonça dans les sables brûlants avec la rapidité d'un fauve poursuivi.

CII

Abdallah le Lion

Le soleil dardait sur les sables blancs du Désert ses rayons aveuglants et torrides.

Et l'Oasis de Goleb n'apparaissait point encore aux regards du cavalier impatient.

A peine son cheval pouvait-il courir encore.

Il tremblait de tous ses membres, était baigné de sueur et sa crinière se hérissait farouchement.

En vain son maître l'aiguillonnait-il de la cravache, en vain l'accablait-il de malédictions furieuses.

Le pauvre animal était à bout de forces.

La chevauchée sauvage, fournie depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, et cela après tout une nuit de marche, l'avait totalement épuisé.

Une simple gorgée d'eau aurait-il suffit, peut-être pour ranimer le coursier généreux, mais par malheur pour lui, Ravaillac, dans la hâte extrême de son départ, au lieu de se munir d'une gourde pleine d'eau, en avait emporté une pleine, de pétrole.

Le liquide inflammable avait été destiné à mettre le feu au

camp des Bédouins si, éventuellement, la colonne commandée par le colonel Picquart réusissait à s'en emparer.

Aussi n'était-ce pas seulement le pauvre cheval qui, pendant toute la journée, avait cruellement souffert de la soif.

Ravaillac, lui aussi, avait subi ses tortures.

La langue lui collait au palais et le moindre mouvement lui arrachait des cris de douleur, son sang ayant cessé de circuler régulièrement dans ses veines brûlantes.

Mais dans l'âme du noir scélérat grondait une passion indomptable, qui renouvelait son endurance et son énergie.

Il s'était juré d'accomplir son exécrable projet.

Il lui fallait, d'ailleurs, atteindre, le soir même, au but de son voyage, ou tout serait perdu pour lui.

Ses yeux ardents interrogeaient sans discontinuer l'horizon.

Soudain, un cri de joie lui échappa.

Au loin, à demi-voilée par la brume respirable, il avait aperçu, enfin, une tache sombre, se détachant des sables clairs, comme un rocher, émergeant de l'Océan.

Ce devait être l'Oasis de Goleb.

Ravaillac estima à six milles encore la distance qu'il lui restait à franchir.

Si ce maudit cheval pouvait encore retrouver quelque vigueur en moins d'une heure il pourrait se trouver devant Abdallah le Lion, chef des Bédouins du Désert.

Ravaillac, en portant machinalement la main à ses fontes, y retrouva une bouteille contenant un reste de vin.

C'était là l'unique cordial dont il put disposer.

Et une fois qu'il serait épuisé, impossible de se procurer nulle part une seule goutte de liquide.

Cependant, il ne porta point la précieuse bouteille à ses propres lèvres.

Sautant au bas de sa selle, il arrosa de cette dernière gorgée de vin une tranche de pain de munition.

Les yeux mornes et indifférents, le pauvre animal se laissa fourrer dans la bouche le tardif réconfortant.

Il avait l'air de vouloir dire à son féroce cavalier :

— Trop tard. Tu as trop exigé de moi !

— Et maintenant, en route, Belzébuth ! cria Ravaillac, en ressautant en selle. Encore six milles à fournir, pas un de plus. Lorsque tu seras, au bout tu pourras crever si le cœur t'en dit ..

Un brutal coup de fouet, administré d'une main de fer, fit se cabrer le noble animal qui réunit ses dernières forces.

Il reprit sa course rapide et plus d'un mille fut franchi encore, comme en un rêve.

Ravaillac exultait d'une joie sombre.

— Cette nuit encore, comte Esterhazy, cria-t-il, cette nuit tu pourras être content de ton fidèle serviteur, car les rayons du soleil de demain luiront sur le cadavre de ton ennemi mortel, le colonel Picquart. Alors, il s'agira de m'accorder ma juste récompense, et c'est ce que tu feras, car je te tiens dans ma main...

Et ce n'est point seulement de l'argent qu'il me faudra. J'exigerai de toi une position militaire en vue, un poste d'officier. Il vous sera bien facile à toi et à ton ami le colonel D... de faire élever le dévoué sergent Paul Braga au rang de lieutenant. De là. à passer capitaine, il n'y aura pas loin, puis major. Puis, qui sait ? Tonnerre ! Qu'est ce qui m'arrive...

Le pauvre Belzébuth, venait de s'abattre, comme frappé de la foudre, entraînant avec lui Ravaillac qui alla rouler sur le sable.

Mais une seconde plus tard, le bandit s'était remis sur pied.

Ecumant de rage, il donna du pied contre le malheureux cheval, qui se débattait convulsivement.

— Debout, vieille rosse ! cria-t-il. Je t'apprendrai, à coup de fouet, qu'il n'est pas l'heure de fainéanter sur un lit de sable

mou ! Tiens, voilà pour toi ! Et encore ! Vas-
et furie ! Mon cheval est mort.

Ravaillac disait vrai. La fatigue et l'épuisement avaient eu raison du noble coursier, le délivrant des cruels et injustes traitements d'un maître sans cœur.

Les yeux brisés et les jambes étendus, il gisait sur le sable blanc du Désert, comme sur un suaire préparé pour lui.

Ravaillac demeura quelques minutes, muet et écrasé.

Le mort du misérable cheval mettait à néant ses sinistres projets.

Et cependant, l'Oasis de Goleb était là devant lui, et ses yeux en pouvaient distinguer maintenant les contours. Les rayons du soleil couchant l'enveloppaient d'une lueur rousse.

Et lui, qui avait pensé n'avoir plus qu'à étendre les bras pour y toucher, il devait rester là, impuissant à atteindre le but si farouchement poursuivi !

Car à pied, il n'arriverait jamais assez tôt au camp des Bédouins.

La nuit le surprendrait dans le Désert et il ne pourrait certes gagner à pied l'Oasis avant le lever du jour.

Mais, alors, il serait trop tard ! Le colonel Picquart et sa colonne auraient déjà franchi les redoutables défilés du Marbel el Sur pour tomber à l'improviste sur les Bédouins.

Ravaillac aurait dérisoirement perdu la partie, engagée avec tant d'atouts, et son plan, si ingénieusement tramé, s'écroulait en décombres.

Que faire ?

Avant tout il lui fallait se reconforter contre les surprises et les dangers qui pourraient l'assaillir dans ces effroyables solitudes.

Pratiquant, au moyen de son sabre, une large entaille dans le cou du cheval expiré, il s'abreuva, à longs traits de son sang encore chaud,

Puis, il s'assit sur le sable, le dos appuyé contre le corps du malheureux Belzébuth.

La violente tension physique et morale à laquelle il s'était contraint, l'étouffante chaleur et le complet épuisement de ses forces triomphèrent, enfin, de ce tempérament de fer.

Laissant aller la tête en arrière, il s'étendit et tomba aussitôt dans un sommeil profond.

Un bruit de voix humaines, le tira de sa léthargie.

Il se redressa en sursaut, et se frotta les yeux, croyant, au premier abord être le jouet de quelque hallucination enfantée par la fièvre.

A quelques pas de lui, s'était arrêtée une petite caravane, composée seulement de quatre personnes.

Une jeune fille, vêtue comme il convient lorsqu'on a le Désert à traverser, était assise sur le dos d'un chameau, entourée de trois Arabes, bien armés et montés sur de petits chevaux pleins de feu.

Au costume de ces derniers, on pouvait deviner qu'ils étaient originaires de l'Algérie française.

La jeune dame fit signe au plus âgé de ses serviteurs, qui l'aida à descendre de sa haute monture.

Puis, elle se dirigea vers Ravaillac, qui vit en elle une forte jolie fille, manifestement de haut rang.

L'étonnement du bandit fut extrême en s'en entendant interpeller dans le Français le plus pur.

— Avez-vous faim et soif ? demanda-t-elle doucement, au voyageur désarçonné.

Sur la réponse affirmative de Ravaillac, elle fit signe à un autre de ses serviteurs qui apporta aussitôt une outre, remplie de vin de palme, et plusieurs sortes de comestibles, soigneusement empaquetés.

A la fraicheur des vivres, le faux sergent Braga estima que

les voyageurs ne devaient point avoir quitté [illegible]
temps les centres habités du nord de l'Afriq[illegible]

Avec une indicible satisfaction, il dévora l[illegible]
qui lui étaient offerts et s'abreuva longuement de vin de palme, à la saveur sapide et sucrée.

Puis, en termes courtois, il remercia sa belle bienfaitrice.

— Laissons cela, interrompit la jeune voyageuse. Je n'ai rien fait qui mérite qu'on m'en remercie. Ceux qui circulent dans le Désert se doivent aide et secours. Vous, aussi, pourrez me rendre un petit service.

— Oh ! de tout cœur ? s'écria Ravaillac, en se levant.

— Je voudrais obtenir de vous quelques renseignements, poursuivit la dame. A votre uniforme, je vois que vous êtes soldat français, du grade de sergent, si je ne me trompe, et que vous servez dans les Chasseurs d'Afrique ?

— En effet, madame, tout cela est bien exact.

— Connaissez-vous le colonel Picquart ?

— Si je le connais ! répondit Ravaillac, en grimaçant un sourire. J'ai même l'honneur de servir sous ce très distingué officier supérieur. Mon nom est Paul Braga, sergent, actuellement placé comme adjudant, près du colonel Picquart.

— Ah ! Dans ce cas, je suis bien tombée ! Mais dites-moi tout d'abord comment va votre colonel ? Bien, j'espère ?

— En santé excellente, madame, plein de force et de vigueur. Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Je suis la fiancée de votre chef et m'appelle Louise Caillot. Je voulais lui rendre visite à son camp, mais mon guide, ici présent, loué par moi, a perdu sa route et je crains fort m'être notablement éloignée, maintenant, du campement en question. Par malheur, notre provision d'eau est épuisée et nous avons vainement cherché une Oasis ou nous pussions la renouveler à quelque source limpide.

— Rien de plus facile que cela, mademoiselle, s'écria vivement

Ravaillac. Là-bas s'étend l'Oasis de Goleb. Je m'y rendais justement, lorsque, tantôt, mon cheval, frappé d'insolation, est tombé mort sur le sable.

— Nous connaissions l'Oasis de Goleb, dit Louise Caillot, et depuis plusieurs heures, déjà, nous l'avons en vue. Mais mes guides m'ont déconseillé d'y chercher un refuge, parcequ'ils la croient occupée, en ce moment, par Abdallah le Lion et ses Bédouins, qui viennent de relever l'étendard de la guerre contre la France. Or, comme Abdallah est notre plus mortel ennemi...

— Ce n'est point seulement une grand bonheur pour moi de vous avoir rencontrée, mademoiselle, interrompit Ravaillac, mais c'en est encore un pour vous-même. Je puis vous assurer que sans aucune crainte, je puis me diriger vers l'Oasis de Goleb. Abdallah le Lion a conclu un armistice de deux jours avec le colonel Picquart, et lorsqu'il apprendra recevoir en vous la fiancée même, de son vaillant adversaire, il déploiera à votre égard la plus large hospitalité. Veuilliez m'accorder une petite place sur votre « djamal » et en moins de deux heures nous aurons gagné l'Oasis. Demain matin vous pourrez repartir avec moi pour le camp français.

Le bonheur de Louise fut à son comble en recevant ces agréables nouvelles.

La courageuse fille s'était peu inquiétée de l'opinion d'un monde, envieux et méchant, au moment d'entreprendre son lointain voyage. Elle n'avait songé qu'à obéir à la voix de son cœur et de revoir l'homme qu'elle aimait au dessus de tout.

Elle s'était bien aperçue, au cours de ses pérégrinations hardies qu'il n'est point si facile, à une femme seule, de courir ainsi le monde. Mais grâce à l'énergie dont nous la savons douée, elle avait triomphé de tous obstacles et écarté d'elle les hommages par trop empressés des hommes, épris de sa beauté.

Et maintenant, enfin, elle avait l'inappréciable chance de se trouver en rapport avec l'adjudant même du colonel Picquart!

Sans ombre de défiance, elle se confia à la conduite de cet homme.

Louise, remonta sur son chameau, qu'elle avait fait s'agenouiller devant elle, dans le sable, fit signe à Ravaillac d'y prendre place derrière elle et donna le signal du départ.

Cependant, les Arabes ne quittèrent point la place sans avoir enfoui le cheval mort de Ravaillac, pour obéir aux prescriptions du koran qui défend de laisser sans sépulture cadavre quelconque non seulement d'homme, mais d'animal.

La petite caravane s'approcha rapidement de l'oasis.

Le dromadaire, surnommé avec tant de raison le navire du Désert, allongeait sans relâche ses longues et larges pattes et les petits chevaux des Arabes se réglaient sur sa marche puissante.

Bientôt, on distingua les arbres de l'oasis baignée par les derniers rayons du soleil couchant et qui offrit aux regards un spectable enchanteur.

Mais soudain, nos voyageurs se trouvèrent entourés d'un grand nombre de cavaliers sauvages et barbus, qui leur ordonnèrent de faire halte et semblaient fort disposés à les sabrer sur place.

C'étaient les éclaireurs du camp bédouin.

Ravaillac leur fit dire, par un des guides emmenés d'Alger, qu'il était venu du camp français pour apporter à Abdallah le Lion une communication d'importance.

Les arabes, aux yeux brillant d'un feu sombre et qui, drapés dans leurs grands manteaux blancs et coiffés de leurs turbans de laine, ressemblaient assez à une troupe de fantômes, tinrent entre eux, à voix basse, un conciliabule qui se prolongea pendant quelques minutes.

Puis, faisant placer la petite caravane au milieu, ils prirent au grand galop le chemin de l'Oasis.

Ils y furent en moins d'un quart d'heure d'une course enragée.

Un grand nombre de guerriers, de femmes et d'enfants accoururent à leur rencontre.

Lorsqu'ils apprirent que l'on amenait au camp des prisonniers français, ils voulurent se jeter sur Lucie et sur Ravaillac pour les maltraiter, pour les tuer peut-être.

A grand peine leur escorte put-elle les préserver contre cette foule furieuse.

— Arrière et faites place ! cria un Bédouin, à barbe blanche, qui faisait partie des éclaireurs. Nous devons conduire ces Français devant Abdallah le Lion. Lui seul a droit de décider de leur vie ou de leur mort.

Louise pâlit et, se tournant vers Ravaillac :

— Ne m'aviez-vous pas dit que les Bédouins avaient conclu un armistice avec nous ? demanda-t-elle. Cet accueil n'accuse rien moins qui des sentiments pacifiques à votre égard.

— Ce sont des barbares, ne l'oubliez pas, répondit tranquillement le sergent.

Les prisonniers furent introduits sous une riche tente, surmontée du croissant, à double queue de cheval.

Un homme de taille athlétique s'y trouvait, assis sur des coussins.

Son manteau entr'ouvert laissait voir sa large poitrine et ses bras nus, qui semblaient taillés dans du marbre brun.

Les traits majestueux de cet homme, un Arabe de vraie race, respiraient l'intrépidité et l'énergie. Son visage était terminé par une courte barbe brune, mais moins cependant que ses yeux, étincelant dans ses orbites comme deux diamants noirs.

Ses armes étaient jetées sur un tapis étendu à ses pieds.

Lui-même reposait, en une attitude rêveuse, sur ses coussins de soie, fumant son nargileh, pendant que deux serviteurs

maures lui présentaient, tour à tour, l'un, le café, contenu dans des tasses minuscules, l'autre des figues sèches et des pêches confites, contenues dans un vase d'argent.

Lorsque les prisonniers pénétrèrent dans sa tente avec leurs gardiens, il releva vivement la tête pour jeter un long et pénétrant regard sur Louise Caillot, puis un autre, beaucoup moins bienveillant sur Ravaillac, qu'à son uniforme il reconnut comme un soldat français.

— Vous êtes Français ! dit Abdallah. Comment avez-vous donc osé vous aventurer près de mon camp ? Ne savez-vous pas que la guerre, sanglante et sans merci, a été déclarée entre vous et les miens ? Vos compatriotes ont massacré des milliers de nos frères et, comme dit le Koran du Prophète, le sang appelle le sang. Vous l'avez voulu. Il faut que je vous fasse mettre à mort.

A ce terrible accueil, Louise se jeta aux pieds du chef Arable et lui dit d'un ton pénétré ;

— Ecoute-moi, noble Sheik et tu prononceras alors une moins cruelle sentence. Egarée dans le Désert, j'y rencontrai cet homme. — Et de la main, elle désigna Ravaillac — Il m'assura qu'un armistice, ayant été conclu entre toi et le commandant de la colonne française, je pouvais sans crainte approcher de cette oasis. Confiante en la sainte loi de l'hospitalité, je suis arrivée ici. J'attendais et espérais d'Abdallah le Lion qu'il serait assez généreux pour ne point faire de mal à une pauvre fille sans défense. J'avais l'intention de repartir, demain matin, pour rejoindre le colonel Picquart, mon fiancé, qui peut bien être ton ennemi, noble Sheik, mais te revaudra mille fois le bien que tu m'auras fait.

Un large sourire courut dans la barbe noire du chef bédouin.

— Le colonel Picquart, répondit-il d'une voix mâle, est en effet, mon ennemi, et depuis plusieurs mois nous nous combattons l'un l'autre avec toutes les ruses permises et commandées par l'inexorable guerre. Peut-être me vaincra-t-il. Peut-être

serai-je moi-même son vainqueur. C'est ce dont décidera Allah ! Mais le colonel Picquart est un homme pour lequel j'ai de l'estime et du respect, comme un loyal et généreux adversaire. Et c'est pourquoi je salue en toi sa fiancée et te souhaite la bienvenue chez moi. Tu peux sans crainte reposer ton front sous ma tente et rester ici jusqu'à demain matin.

— Je te rends grâce, noble Sheik, dit Louise Caillot, en se relevant.

— Encore un moment, dit Abdallah. Ne m'as-tu point dit que ce sergent des chasseurs d'Afrique, t'avait attirée ici, sous prétexte que les fils du Désert avaient conclu une trêve avec les Français ?

— Et cela est ainsi, généreux Abdallah. Mais je ne puis deviner quel but avait cet homme en agissant ainsi, car je l'ai trouvé, à moitié mort dans le Désert et lui ai fait donner à boire et à manger. Je n'ai donc certes rien fait qui pût l'inciter à provoquer ma perte.

— Dans le cœur de l'homme, habitent des tigres et des serpents, reprit le chef Arabe et ils déchirent pour le seul plaisir de déchirer. L'innocent promeneur n'a, lui aussi, rien fait de mal à la hyène, qui cependant le met en pièces.

Je lis sur le front de cet homme les idées mauvaises qui s'y agitent. Il a voulu t'entraîner dans un piège, imprudente jeune fille, mais ses projets perfides ne lui ont pas réussi. Qu'il meure ! Hola ! qu'on pende ce Français au palmier le plus voisin !

Jusqu'à ce moment, Ravaillac avait conservé tout son sang-froid, pensant avoir dans la main les atouts nécessaires pour faire tourner en sa faveur le résultat de la partie, quand le moment serait venu pour lui d'abattre son jeu.

Mais en entendant l'arrêt de mort que venait de prononcer contre lui, avec tant de calme et de mépris, à la fois, Abdallah

le Lion, il s'élança vers le chef arabe et lui murmura d'une voix altérée, à l'oreille les paroles suivantes :

— Envoie-moi donc à la mort, grand Sheik. Ma vie est dans tes mains et tu peux faire de moi ce qu'il te plait. Mais ne t'étonnes point, alors, si, demain, au point du jour, aucun de tous ceux qui t'entourent ce soir n'existe plus. N'attribue, aussi, qu'à ta propre légèreté, si tu te vois toi-même, traité par les Français, comme un vil malfaiteur. L'ami, qui a voulu te prévenir, qui a passé tout un jour, à cheval dans le Désert, pour te sauver, au risque de tout, l'honneur et la vie, celui-là, tu le repousses loin de toi, séduit et trompé par le sourire et les pleurs d'une femme ! Soit, roule donc vers l'abîme, toi et ton peuple tout entier.

Abdallah, frappé de surprise, avait reculé d'un pas. Le visage redevenu sombre et sérieux il fit de la main signe aux hommes qui voulaient s'emparer de Ravaillac pour exécuter sa sentence de mort, de ne point l'emmener encore.

— Laissez-moi seul avec cet homme, dit-il. Quant à cette eune fille, conduisez là sous la tente de mon esclave Paulowna. Vous lui direz que je place cette Française sous sa protection et sous sa garde !

Les ordres d'Abdallah furent exécutés promptement et sans observation.

Sitôt que le chef Bédouin se trouva seul avec Ravaillac, il saisit sur le tapis, où étaient jetées ses armes, un sabre recourbé, au tranchant aigu et sa main se referma énergiquement sur la poignée, enrichie de pierres précieuses.

Brusquement, alors, il fit décrire à l'arme terrible un cercle au dessus du front de Ravaillac, de façon à que la lame rasât sa chevelure.

— Tu es un enfant de la mort, chien de Français ! dit-il d'une voix forte au bandit, qui courbait la tête en tremblant. Si tu m'as menti, et tu m'as menti, je ferai voler ta tête à mes

pieds. Mais si, par contre, tu as dit vrai et n'es venu ici que pour me rendre un signalé service, tu seras royalement récompensé... A présent parle... Quelle nouvelle m'apportes-tu ?

— J'ai à te dire, grand Sheik, répondit Ravaillac que tu es exposé à un danger imminent. Le colonel se dirige vers toi, à la tête de ses hommes. Il a l'intention de te surprendre dans cette Oasis, et comme il ne fait marcher ses hommes que de nuit si je n'étais venu t'avertir pas un des tiens n'échapperait aux Français. Tu sais que leurs fusils portent loin, qu'ils combattent aussi vaillamment que les fils du Désert. Les yeux des Français visent bien et leur main ne tremble pas.

Abdallah ne manifesta point la moindre émotion.

— Quel chemin ont pris les Français, pour se diriger vers l'Oasis de Goleb ? demanda-t-il tranquillement.

— Si tu te mets en marche, vers minuit, avec tes hommes, digne fils du Prophète, répondit Ravaiilac avec assurance, une heure plus tard tu rencontrera ton ennemi dans les défilés de Marbel el Sur. Là, tu les cerneras facilement et pourras répandre la dernière goutte de leur sang.

L'Arabe se caressa la barbe de la main, en un geste gros de pensées.

Puis, il reporta sur le bandit roux un regard chargé d'un mépris écrasant.

— Et pourquoi trahis-tu ton chef ? demanda-t-il.

— Parce que je le hais ! répondit Ravailiac. Il en a agi mal et injustement à mon égard.

— Tu mens, chien ! Le colonel Picquart est un homme noble et bon.

— Lui, un homme noble ! s'écria Ravaillac, avec une indignation bien jouée. Je vois bien, à présent, qu'Abdallah le Lion, tout en étant un guerrier renommé, un chef qui n'a point son pareil en Afrique, est, aussi, crédule comme un enfant ou une femme amoureuse.

— Veux-tu donc que ta tête fasse connaissance avec mon damas, tonna le Bédouin, les yeux étincelants de fureur. Quoi, tu oses me railler chez moi !

— Non, grand Sheik, mais je veux te sauver d'une mort honteuse. Tu tiens le colonel Picquart pour un homme au cœur noble, pour un magnanime adversaire. Vois donc ce papier. Fais le toi traduire par ton interprête. Mais que je te le dise d'abord. Ce qui est contenu dans cette pièce, a été décidé à Paris, sur les instances mêmes du colonel Picquart. C'est lui, et lui seul, qui a réclamé l'ordre de ton exécution infâmante, voulant même te ravir la mort glorieuse réservée aux braves.

Abdallah arracha violemment des mains du traître le papier scellé aux armes de la France, qu'il avait tiré de dessous son uniforme.

Puis, allant rapidement à la draperie pendue devant sa tente, il l'entr'ouvrit et cria, d'une voix retentissante.

— Qu'on fasse venir, sur le champ, Muley, le Sage.

Quelques minutes plus tard, paraissait devant le chef bédouin un petit vieillard, courbé sous le fardeau des ans et dont la barbe blanche lui descendait jusqu'aux genoux.

Sa figure de mommie, était éclairée par deux yeux mobiles et perçants.

— Tu sais déchiffrer l'écriture des Francs, sage Muley, dit Abdallah, et traduire, dans notre belle langue arabe, brillante et imagée, leur phrases glacées et sans sel. Dis-moi ce que contient ce papier.

Le vieillard reçut la pièce officielle et l'étudia longuement.

Entretemps, Abdallah s'était recouché sur ses coussins et sa physionomie un moment troublée, avait repris le calme majestueux qui lui était habituel.

Mais soudain, le vieil interprête, fit un mouvement d'horreur et se jeta, avec toutes les marques de l'épouvante et de l'indignation, aux pieds de son maître

— Qu'as-tu donc, Muley? demanda la chef bédouin. Quoi donc a pu troubler la paix de ton âme auguste?

— Oh! Seigneur, s'écria Muley le Sage, le trouble où me jette l'outrage qu'on te réserve, m'a presque privé de raison. Les Francs t'ont condamné à une mort honteuse, comme si tu n'étais pour eux qu'un vil criminel. Si tu tombes jamais entre les mains du colonel Picquart — ce dont Allah nous préserve! bien que les hasards de la guerre soient bien chanceux — il doit te faire fusiller par ses soldats ou pendre au premier arbre venu!

Abdallah se dressa sur ses pieds avec un cri terrible. Les veines de son front grossirent à se rompre et ses yeux menaçants, affreusement dilatés, lancèrent des flammes.

En ce moment, il était bien digne, en tous points, du titre de Lion qui lui avait décerné des Arabes des Désert.

La sauvage majesté du Roi des animaux, alors qu'il cherche sa proie et a déjà gouté au sang éclatait dans les traits convulsés de son visage et dans le moindre de ses mouvements.

— Chrétiens maudits! Traître de colonel Picquart! rugit-il, en arrachant des mains du vieillard le fatal papier. Voilà donc la façon dont tu reconnais la valeur de tes adversaires? Tu veux me livrer à tes bourreaux! Tu m'as jugé indigne de la mort des vaillants, sur le champ d'honneur!... Mais nous n'en sommes point là, heureusement, je ne suis pas encore tombé entre tes mains infâmes! Cette nuit encore je te prouverai qu'on ne me m'appelle point à tort Abdallah le Lion! Je me jetterai sur toi comme une bête fauve. Je t'arracherai avec mes griffes ton lâche cœur de ta poitrine déchirée et le jetterai au chacals du Saharah!... Tu disais que je pourrai le rencontrer dans les passes rocheuses de Marbel el Sur? continua-t-il en se tournant vers Ravaillac. Par ta trahison, tu m'as rendu un inappréciable service. Aussi te jurai-je, ici, en présence du sage Muley, que tu en seras récompensé. Je te donnerai le plus noble coursier que je possède

et remplirai tes poches d'or et de pierreries. Cela te satisfera-t-il, traître à ton pays?

— Tu me combles, grand Sheik. Puisse le Ciel éclairer à jamais ton bonheur et ta gloire!

Ravaillac dit ces derniers mots en faisant une salutation hypocrite et servile, cachant l'expression méchante de son triomphe infernal.

— Je voudrais cependant, vaillant fils du Prophète, reprit-il, te donner humblement un conseil, afin de prouver jusqu'à quel point je suis ton serviteur intelligent et dévoué.

— Parle.

— Tu veux tirer du colonel Picquart une terrible vengeance, n'est-il pas vrai, redoutable Abdallah?

— Oui! Ma vengeance sera telle que le Ciel et les sables du Désert n'en auront jamais vu de pareille. Les rochers du Marbel el Sur seront transformés en baignoires sanglantes et troqueront leur nom contre celui de marais de la colère!

— Et tout ce que tu pourrais faire est encore au-dessous de l'outrage à toi réservé par le colonel Picquart. C'est pourquoi, grand Sheik, je me permets de te faire observer que tu tiens en ce moment l'occasion d'exercer sur ce vil ennemi la plus complète des vengeances. Oui, son cœur et son âme sont entre tes mains.

— Que veux tu dire? Explique-toi plus clairement.

— La jeune fille que j'ai amenée avec intention dans ton camp, n'est-elle point sa bien-aimée? Immole-la, mets sa tête au bout d'une lance et fais la rouler dans le défilé de Marbel el Sur, quand s'y engageront les troupes françaises. Lorsque le colonel verra tomber à ses pieds la tête de sa fiancée, ne sera-ce point, comme s'il recevait à la fois cent coups mortels?

— Ton conseil est bon, répondit l'Arabe, avec un sombre visage, et je le suivrai. Muley, dit-il au vieillard, en se détournant avec dégoût de Ravaillac, annonce à mes chefs de bandes

qu'ils se tiennent prêt à marcher, avant quatre heures d'ici. Jusqu'à ce moment, je veux rester seul.

— Et que faut-il faire de cet homme? demanda le vieux Muley, en jetant un coup d'œil méprisant sur Ravaillac. Tu ne sais point encore, noble Seigneur, si la communication de ce traître repose sur un fond de vérité. Je te conseille, en attendant, de le faire garrotter et garder à vue. Seulement après le combat de Marbel el Sur, tu pourras le remettre en liberté avec la riche récompense promise à son infâmie.

— Le vieux Muley est un sage! répondit Abdallah. En effet, il n'y à jamais à se fier à un traître. Celui-ci pourrait avoir voulu m'entraîner dans un piège. Qu'il soit fait ainsi que tu l'entends, mon vieil et noble ami.

Ravaillac pâlit.

Il voulut protester contre la proposition du vieillard, mais avant qu'il eût le temps d'articuler une parole, sur le signe de Muley, quelques Bédouins étaient entrer dans la tente, s'étaient jeté sur le bandit et lui avaient lié les mains derrière le dos.

Cela fait, on le poussa, avec les signes du plus profond mépris, hors de la tente du chef, pour le jeter dans une autre où on l'abandonna, sous bonne et forte garde.

Bientôt la plus grande activité, une activité presque fiévreux règna partout dans le camp arabe.

Armes et chevaux furent l'objet d'un soigneux et rigoureux examen.

Les femmes s'empressèrent autour des guerriers sur leur départ et plus d'une suspendit au cou de son Seigneur et maître, quelque sainte amulette, préservatrice des balles françaises.

Plusieurs hommes de garde, se promenaient, le damas au clair, devant la tente d'Abdallah, où il était défendu à quiconque de pénétrer.

Le chef voulait être seul et ne plus voir de visage humain jusqu'à l'instant du départ.

— Abdallah le Lion est de nouveau visité par le Mauvais Esprit, se disait-on à l'oreille, sur tous les points du camp bédouin. Malheur à celui qui tente de l'approcher, dans ces moments là ! Son poignard est déposé nu, à portée de sa main, et le lion à soif de sang.

CIII

La mort d'un bandit

Après avoir fait sortir Louise Caillot de la tente du chef, on la mena à quelque distance du camp proprement dit.

Ses guides la firent s'arrêter devant une tente, richement ornée, établie dans la partie la plus riante, la plus fraiche et la plus fertile de l'Oasis.

Tout autour de cette tente, s'élevaient de majestueux palmiers pliant sous le poids de leurs vertes couronnes et de leurs fruits.

Partout, à l'ombre de ces géants du Désert, croissaient des plantes balsamiques, des fleurs, des figuiers aux fruits d'or, alternant avec les pommes rouges des grenadiers.

Le long des piquets dorés, supportant le pavillon de soie, s'enroulaient des plantes grimpantes aux fleurs embaumées où butinaient des abeilles et des papillons aux ailes multicolores.

Devant, un jet d'eau élançait du sol ses filets limpides, où dansaient des bulles de verre coloré.

Lorsque l'on écarta devant Louise la draperie tendue à l'entrée de la riche tente, un parfum délicieux vint l'enivrer, tandis que ses yeux charmés contemplaient un spectacle merveilleux.

Quelle magnificence au milieu du Désert!

L'intérieur de la tente était tendu de soie, à fond rouge, sur laquelle étaient brodés, en caractères arabes et en fils d'or, les maximes et les préceptes du Koran.

Les meubles, en bambou, étaient garnis, eux aussi, d'or et d'argent et incrustés d'ivoire, de nacre, de perles et de pierres précieuses.

Sur un large divan, aux coussins somptueux, était étendue une jeune et jolie femme.

Elle semblait dormir et rêver.

Quelques esclaves arabes, chargées de la servir, agitaient doucement autour de sa tête des éventails en plumes de paon, entretenant une délicieuse fraîcheur.

Une femme, plus avancée en âge, était occupée à tresser artistement la soyeuse chevelure de la belle indolente et de l'enduire de pommades odoriférantes.

Lorsque les Arabes pénétrèrent avec Louise Caillot sous la merveilleuse tente, ils s'inclinèrent respectueusement devant la maîtresse du lieu.

Celle-ci se redressa vivement et d'un air surpris :

— Que signifie cela ? demanda-t-elle en Arabe. Et quelle est cette étrangère ?

— Abdallah le Lion l'envoie vers toi, ô la bien aimée de son cœur, répondirent les Arabes. Le fils préféré du Prophète a accordé jusqu'à demain matin la magnanime hospitalité de son camp, à cette Française inconnue, égarée dans le Désert, et te prie de bien vouloir l'admettre jusque là dans ta généreuse compagnie.

La jeune femme sauta au bas du divan, comme secouée par courant électrique.

— Une Française ? s'écria-t-elle. Est-ce bien vraiment une Française ?

Mais se maîtrisant, aussitôt, elle intima d'une voix indifférente à ses esclaves l'ordre de s'éloigner.

Elles se retirèrent avec une profonde salutation, en même temps que les Arabes qui avaient amené Louise Caillot.

Sitôt qu'elle se vit seule avec l'étrangère, la belle maitresse de ces lieux enchantés saisit vivement les deux mains de Louise et lui dit dans le Français le plus pur.

— Soyez la bienvenue, ici, madame. La bienvenue, mille fois ! Je bénis l'instant qui me donne l'occasion de serrer la main à quelqu'un appartenant au doux pays qui m'est si cher et où j'ai laissé ce qui pour mon cœur renferma au monde de plus précieux !

L'excès de la surprise priva pendant quelques minutes la fille du vieux notaire parisien de l'usage de la parole.

Etait-il possible que cette jeune femme, ou plutôt cette jeune fille, appartenant si visiblement au sérail d'Abdallah le Lion, eut de si étroites attaches avec la France ?

— Je vois, reprit l'inconnue, avec un triste sourire, que vous êtes étonnée de rencontrer ici une Chrétienne. Oh ! ne faites point de suppositions aventurées à l'égard de ma personne et ne vous laissez pas abuser par les vêtements que je porte.

Je ne suis point la maîtresse du chef arabe. Non. Vous voyez en moi une pauvre fille retenue malgré elle dans une captivité dorée qu'on lui envie, mais que son cœur déteste.

Et, faisant signe à Louise Caillot de prendre place à côté d'elle sur le divan :

— Je suis née en Russie, reprit la belle prisonnière, mais j'ai habité Paris assez longtemps pour considérer la France comme une nouvelle patrie. Hélas ! j'y vivais heureuse jusqu'au moment où mon père étant mort subitement, mon fiancé, un gentilhomme de la première noblesse, fut jeté en prison, sous je ne sais qu lle


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 13 13 04 003 8